

L'INVASION ALLEMANDE

DANS LES PROVINCES

DE NAMUR ET DE LUXEMBOURG

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de luxe,
portant la signature des auteurs.
Ces exemplaires sont numérotés de I à XXV
et sont hors commerce.

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

L'INVASION ALLEMANDE

DANS LES PROVINCES

DE NAMUR ET DE LUXEMBOURG

PUBLIÉS PAR

LE CHANOINE JEAN SCHMITZ
SECRÉTAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE NAMUR

ET

DOM NORBERT NIEUWLAND
DE L'ABBAYE DE MAREDSOUS

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SEPTIÈME PARTIE

(TOME VIII)

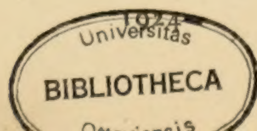
LA BATAILLE DE LA SEMOIS ET DE VIRTON



BRUXELLES & PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, ÉDITEURS

—

1924



LA BATAILLE DE LA SEMOIS ET DE VIRTON

Dans l'*Avant-Propos* du volume précédent, nous avons retracé à grands traits la *Bataille des Frontières* et remis dans leur cadre les *Combats des Ardennes* du 22 août 1914. « Bien que ces combats livrés dans le Luxembourg belge, disions-nous, ne forment qu'une seule grande bataille, il a paru néanmoins logique et même nécessaire, pour plus de clarté, de la diviser en deux parties. »

La vaste forêt des Ardennes, qui s'étend à travers toute la province, devait fatalement entraver l'unité de l'action. Nous avons raconté dans la sixième partie de notre ouvrage, sous la dénomination générale de *Bataille de Neufchâteau et de Maissin*, les « rencontres » qui eurent lieu au nord de la forêt. Il nous reste à décrire dans cette septième et dernière partie celles qui eurent pour théâtre d'opération *les bords de la Semois et le pays de Virton.*

Au reste, notre procédé de travail nous amenait nécessairement à la même division. Suivant pas à pas les troupes allemandes dans leur randonnée à travers la Belgique, nous devions tout d'abord marquer les étapes de la IVe armée, celle du duc de Wurtemberg, pour suivre ensuite l'aile droite de la Ve armée, que commandait le Kronprinz allemand.

Les combats livrés dans le sud du Luxembourg sont considérés par les historiens d'outre-Rhin comme faisant partie de ce qu'ils appellent *la bataille de Longwy,* parce que la Ve armée allemande contournait et attaquait cette place forte à l'heure même où l'offensive française se déclenchait dans les Ardennes.

Cette V^{e} armée allemande, extrême gauche de la grande masse d'invasion, se composait des Ve, XIIIe et XVIe corps actifs et des Ve et VIe corps de réserve. Deux divisions de cavalerie (3e et 6e) et plusieurs

brigades mixtes de Landwehr lui furent adjointes. De tout cet effectif deux corps d'armée seulement, les Ve et XIIIe actifs et une division de cavalerie, la 3e, prirent part aux combats des Ardennes belges. Il est vrai qu'il faut y ajouter un corps, le VIe, qui, bien qu'appartenant de fait à la IVe armée, lia son sort à celui de la Ve pendant la journée du 22 août, et fut définitivement rattaché à cette armée quelques jours plus tard.

Sous la protection des troupes de couverture — XIIIe et XVIe corps, mobilisés de bonne heure (1) et disposés entre la frontière sud du Luxembourg et Metz — la concentration méthodique de la Ve armée allemande s'accomplit dans la zone Thionville-Sarrebruck-Metz.

L'exploration stratégique devant le front de la Ve armée allemande avait été confiée au commandant du 4e corps de cavalerie (2), le lieutenant-général baron von Hollen, qui avait sous ses ordres les 3e et 6e divisions. Le 10 août, il les avait poussées sur l'Othain (Pillon-Mangiennes, 6e D. C.) et sur la Chiers (Longuyon-Noërs, 3^e^D. C.), mais s'y était heurté à des forces françaises assez considérables et en avait été refoulé avec des pertes sensibles. Après cette première prise de contact, ce fut la 3e division, commandée par le général von Unger, qui opéra à l'ouest de Longwy, sur territoire belge, et dont le Quartier Général s'installa à Sainte-Marie-sur-Semois le 15 août.

Dans tout le sud du Luxembourg belge les patrouilles de cavalerie allemande se heurtèrent à celles de la 4e division de cavalerie française, commandée par le général Abonneau. Cette division, primitivement rattachée au corps de cavalerie du général Sordet, fut, dès le 9 août, affectée à la 5e armée. A partir du 16 août elle passa sous les ordres du général de Langle de Cary, commandant la 4e armée française, celle qui, précisément, allait se trouver engagée dans les Ardennes belges le 22 août avec les IVe et V^e^ armées allemandes.

Qu'on se rappelle que, dans le grand mouvement débordant, à la Ve armée allemande revenait la mission de tenir, à son aile gauche, Thionville, le pivot de la ligne fortifiée de la Moselle, et, en liaison étroite avec la IVe armée, de déboucher par son aile droite de Bettembourg, puis, par Mamer-Arlon, de pousser en direction de Florenville.

(1) Le XIIIe corps se composait de Wurtembergeois et le XVIe d'Alsaciens-Lorrains, tandis que les Ve et VIe corps devaient venir des circonscriptions militaires des provinces de Posen et de Silésie.

(2) Opérant d'abord pour le compte immédiat du Grand Quartier Général, et soumis aux ordres de la Ve armée à partir du 18 août.

Les places d'arrêt de Longwy et de Montmédy, qu'elle rencontrerait en route, seraient enlevées par une attaque brusquée.

Echelonnée en profondeur, l'armée atteignit le 16 août au soir, avec ses trois corps actifs, la ligne de la Moselle, savoir : le Ve corps, Koenigsmacker, le XIIIe corps, Thionville, le XVIe corps, Metz. Derrière, venaient en deuxième ligne, au nord-ouest de la Nied, les deux corps de réserve (V^e et VIe). Le Quartier Général se transporta de Sarrebruck à Thionville.

« L'ordre de marche tant désiré arriva le 17 août (1). » Dès le lendemain, toutes les routes se couvrirent de colonnes interminables. Le Ve corps marcha par Bettembourg-Mamer ; le XIIIe corps par Bergem-Dippach ; et le XVIe corps par Thionville-Hettange-la-Grande. En arrière, les deux corps d'armée de réserve suivaient. Les unités d'attaque et de siège pour la place de Longwy étaient intercalées dans les colonnes de marche, de telle sorte qu' « en déboîtant automatiquement, elles pouvaient encercler ce dur noyau de rocher et le briser rapidement grâce à la supériorité de leurs moyens de combat (2) ».

Le 20 août, une partie de l'armée était parvenue jusqu'au nord de Longwy en contournant la place : le Ve corps dans la zone Arlon-Etalle-Chantemelle, et le XIIIe corps sur la ligne Udange-Châtillon-Rachecourt (3). Le VIe corps de réserve par Esch avait poussé jusqu'à Thil, tandis que le XVIe corps, prêt à déboucher, demeurait à Ottange et Angevillers. Le Ve corps de réserve restait en deuxième ligne.

Le détachement chargé, sous les ordres du général Kämpfer, de l'attaque de Longwy, avait commencé dès le 20 août l'investissement de la place par une préparation d'artillerie. Mais les canons des forts ripostèrent avec une telle violence, que l'infanterie allemande fut clouée au sol avec des pertes sensibles, et ne put, comme elle l'avait espéré, « donner l'assaut par les brèches ouvertes ». Somme toute, l'attaque brusquée avait échoué. Le lendemain, les gros obus continuèrent à marteler les ouvrages de la place fortifiée ; mais si l'ennemi n'avait aucun doute qu'il en viendrait à bout, il reconnaissait cependant que « c'était affaire de temps » et que les résultats n'avaient guère répondu aux espérances.

Le vendredi 21 août, un bataillon du 123e régiment de grenadiers wurtembergeois s'était avancé au delà de Saint-Léger, dans la région de

(1) *Souvenirs de guerre du Kronprinz*, p. 35. (Traduction. Paris, Payot, 1923.)

(2) *Ibidem*, p. 36.

(3) A consulter, pour l'intelligence de ce qui va suivre, la carte qui se trouve à la fin du présent volume (fig. 228).

Virton et de Ruette, mais en avait été délogé par des avant-gardes françaises.

Une autre reconnaissance, plus importante celle-là, conduite par la 3e division de cavalerie, appuyée par des éléments du Ve corps, progressa jusqu'à Jamoigne-Izel, mais y fut arrêtée par l'aile droite du 12e corps français et, après une lutte assez vive, rebroussa chemin.

Le pays de Florenville demeurait pour le commandant de la Ve armée allemande entouré de mystère et constituait une menace dans le flanc droit pour la marche ultérieure de son armée (1). De plus, devant le front de la Ve armée, les aviateurs allemands avaient découvert des colonnes de toutes armes en marche vers le nord-est. Sur l'Othain, l'ennemi progressait partout se déployant et se portant en avant, de Montmédy sur Virton, de Marville sur Longuyon, de Nouillonpont et d'Eton sur Mercy-le-Bas et Landres.

Nous savons, en effet, qu'en vertu de la variante prévue par le plan de concentration du général Joffre (Plan XVII) en cas de violation de la neutralité belge par l'Allemagne, les 3e et 4e armées françaises se trouvèrent accolées pour prendre avec la 5e armée, placée à leur gauche, l'offensive dans la direction des deux Luxembourg.

Le 15 août, la 4e armée avait reçu l'ordre (2) de s'établir de manière à pouvoir déboucher du front Sedan-Montmédy, en direction générale de Neufchâteau ; tandis que l'aile gauche de la 3e armée s'étendrait sur le front Jametz-Etain pour marcher en direction générale de Longwy.

Le 20 août, au soir, le général Joffre avait autorisé le général de Langle de Cary, commandant la 4e armée, à assurer les débouchés au delà de la Semois, en direction générale de Neufchâteau, tandis qu'il prescrivait au général Ruffey, commandant la 3e armée, de marcher en direction générale d'Arlon, avec mission de contre-attaquer toute force ennemie qui chercherait à gagner le flanc droit de la 4e armée.

Aucun repos n'avait été donné aux troupes pendant toute la journée du 21 août et, le soir, en conformité des ordres reçus, plusieurs colonnes avaient franchi la frontière belge. Les avant-postes de la 4e armée avaient atteint la Semois; ceux de la 3e armée, le Ton et la Vire.

Déjà, en cette journée, plusieurs prises de contact avaient eu lieu devant le front de la Ve armée allemande. La 48e brigade française (12e corps) avait refoulé la cavalerie allemande (3e corps) d'Izel et de

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, par le capitaine von Mutius, p. 15. (Dans la collection *Der Grosse Krieg in Einzeldarstellungen*. Oldenburg, Stalling, 1919.)

(2) Instruction particulière n° 10.

Jamoigne. Les avant-gardes du 4ᵉ corps français avaient rejeté de Virton le bataillon du 123ᵉ wurtembergeois, qui s'y était installé. Enfin, le 113ᵉ régiment, extrême gauche du 5ᵉ corps français, avait échangé avec l'ennemi quelques coups de feu au delà de Mussy-la-Ville et dans la direction de Baranzy.

C'est dans ces conditions que, le 21 août au soir, le commandant en chef des forces françaises prescrit à la 4ᵉ armée de continuer son mouvement vers le nord et assigne toujours à la 3ᵉ armée une marche en un dispositif échelonné un peu en arrière de la 4ᵉ armée, pour protéger le flanc droit de celle-ci (1).

« L'ennemi sera attaqué partout où on le rencontrera » avait déclaré le général Joffre (2). Cette intention du Haut Commandement, que rendait manifeste la marche en avant des armées françaises, mettait dans l'embarras le Kronprinz qui avait reçu pour instruction du Grand Quartier Général allemand de rester sur la défensive. Or, d'après sa conception, c'était à lui d'attaquer. Il s'agissait, en effet, de se porter en avant de Longwy pour soustraire toute opération sur cette place à une intervention ennemie. Le général Schmidt von Knobelsdorf, chef d'Etat-Major de la Vᵉ armée allemande, parvint, après plusieurs conversations téléphoniques, à obtenir du Grand Quartier Général l'approbation de ses vues et l'attaque fut décidée pour le lendemain. De part et d'autre on marchait donc de l'avant. Les « rencontres » allaient fatalement se produire sur toute la ligne.

Le soir même, la proclamation suivante fut lancée par le Prince héritier à ses troupes : « Demain, je conduis l'armée à l'ennemi pour la première fois. En d'autres endroits, les troupes allemandes ont déjà fait des prodiges de bravoure et de dévouement jusqu'à la mort. J'ai confiance que nous ferons aussi bien que nos frères. »

Pour pouvoir déboucher des bois le lendemain de bonne heure, et tomber sur l'ennemi au moment où il se préparait à sortir des fonds, l'ordre fut donné à toute la Vᵉ armée allemande de se mettre en marche de nuit.

L'aile droite du Vᵉ corps posnanien, la 9ᵉ division, marcha d'Etalle sur Virton, tandis que la 10ᵉ division était engagée sur Ethe par Buzenol. Un peu plus à gauche, le XIIIᵉ corps wurtembergeois, moins sa 52ᵉ brigade, laissée devant Longwy, reçut pour direction générale Charancy-Longuyon.

(1) Ordre particulier n° 17.
(2) Ordre particulier n° 16 à la 4ᵉ armée.

En conséquence, la 27e division d'infanterie, partant de Châtillon, passerait par Saint-Léger-Bleid, la 26e division par Willancourt-Baranzy. Le VIe corps de réserve et le XVIe corps devaient attaquer au sud de Longwy, et le Ve corps de réserve venir se glisser entre eux.

La marche des Ve et XIIIe corps était nettemement orientée vers le sud, par contre l'extrême gauche de la IVe armée allemande, constituée par le VIe corps silésien et qui avait conservé jusqu'à ce moment un certain contact avec la Ve armée, allait s'en séparer de plus en plus en se dirigeant vers Neufchâteau, et creuser ainsi entre les deux armées un vide dangereux, que ne pourrait combler la 3e division de cavalerie. Il fallait donc, pour la réussite du plan d'ensemble, que le VIe corps, qui se trouvait encore dans la région Léglise-Thibésart, se séparant de la IVe armée, passât lui aussi à l'attaque en direction du sud. La nuit du 21 au 22, on envoya au général von Pritzelwitz, commandant le VIe corps, un officier d'état-major du Ve corps, et il obtint que la 12e division marchât sur Rossignol, la 11e, sur Tintigny.

Le samedi 22 août, de bonne heure, les troupes françaises et allemandes se rencontrèrent presque partout, et la surprise fut d'autant plus grande pour les Français, qui croyaient la route libre, qu'un épais brouillard avait permis à l'ennemi de s'approcher sans être aperçu.

C'est ainsi qu'à la sortie de la forêt de Neufchâteau, la 12e division allemande (VIe corps) se trouva engagée dans un dur combat au nord de Rossignol contre la 1re brigade coloniale. Celle-ci bientôt enfermée dans un cercle de feu lutta héroïquement jusqu'au soir, laissant sur le champ de bataille deux généraux tués, des centaines d'officiers et des milliers de soldats tués ou blessés. A peine quelques centaines d'hommes purent s'échapper à la faveur de l'obscurité, tous les autres furent faits prisonniers.

La 11e division allemande (VIe corps) avait dépassé Tintigny sans encombre, lorsque la 22e brigade rencontra à Saint-Vincent le 7e régiment d'infanterie coloniale. Une lutte assez vive s'engagea à l'ouest du village, près de la ferme du Chenois et, en fin de journée, les Français se retirèrent sans que l'ennemi cependant occupât Saint-Vincent. A la sortie de Tintigny, la 21e brigade allemande avait pris plus à gauche et marchait sur Bellefontaine, lorsqu'au milieu du brouillard des coups de feu partirent. C'était l'avant-garde du 2e corps français qui venait de traverser le bois de Virton. Presque toute la 4e division française se trouva bientôt engagée à Bellefontaine, dont la possession fut chaudement disputée toute la journée. Pris et repris, le village resta définitive-

ment entre les mains des Français. A l'est de Bellefontaine, la 21[e] brigade allemande avait été largement secondée par le 6[e] chasseurs d'Oels venu spontanément de Sainte-Marie, pour lui prêter main-forte.

Le V[e] corps posnanien marchait en deux colonnes vers le sud, lorsqu'à la sortie des bois de Virton et d'Etalle il rencontra également les Français. La 9[e] division allemande lutta avec des pertes très sensibles sur les hauteurs entre Robelmont et Virton. A sa droite, elle eut à combattre les efforts énergiques de la 3[e] division française (2[e] corps) et devant elle les assauts réitérés de la 8[e] division (4[e] corps). Vers le soir, des contre-attaques françaises, parties des hauteurs d'Houdrigny, eurent finalement raison de la résistance des Allemands, qui se retirèrent dans les bois.

Plus à gauche, la 10[e] division du V[e] corps allemand était descendue dans la vallée du Ton à Ethe avec son 50[e] régiment d'infanterie. L'avant-garde de la 7[e] division française (4[e] corps) venait d'y arriver. Avant même que le brouillard ne se fût dissipé, la mêlée fut sanglante. Bientôt la division allemande se déploya au nord du village : le 47[e] régiment à gauche débouchant du bois de Laclaireau, la 19[e] brigade, à droite, débordant Belmont. De son côté, la 14[e] brigade française fut tout entière engagée, sans que la 13[e] brigade pût lui porter secours, car l'artillerie ennemie, établie sur les hauteurs, tenait sous son feu tous les chemins qui descendaient dans la vallée, maintenant que le brouillard s'était dissipé. L'encerclement qui menaçait la 14[e] brigade s'accentuait toujours davantage. L'aile droite du XIII[e] corps wurtembergeois, marchant de Saint-Léger sur Bleid, y avait écrasé un bataillon français et n'était plus loin de Latour, que venait d'atteindre le 46[e] régiment allemand.

Que se passa-t-il au juste au commencement de la soirée, nul ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que le champ de bataille resta aux Français, et les débris de la 14[e] brigade, qui avait héroïquement lutté pendant douze heures, purent se retirer et gagner la France. Dans ses *Souvenirs de guerre* le Kronprinz dit laconiquement : « Pour remettre de l'ordre dans ses unités, la division victorieuse se reporta le soir en arrière des villages détruits Belmont-Ethe, lorsqu'elle n'eut plus rien à craindre de l'ennemi (1). »

Le XIII[e] corps wurtembergeois devait refouler l'ennemi au delà de la voie ferrée Virton-Halanzy. Le général von Fabeck qui le commandait, plaça à droite la 27[e] division entre la vallée du Ton et Mussy-la-Ville.

(1) O. c., p. 47.

Nous avons déjà rencontré la 53[e] brigade prenant à revers les Français blottis dans Ethe et écrasant à Bleid un bataillon du 101[e] régiment. La 54[e] brigade, aidée de la 51[e] (26[e] division), rejeta la 9[e] division française, aile gauche du 5[e] corps, au sud de la route Baranzy-Signeulx et atteignit, le soir même, la ligne de Grandcourt à Tellancourt.

L'opération de la 52[e] brigade au sud-ouest de Longwy avait échoué, de l'aveu du général Kämpfer lui-même. La 10[e] division française, appuyée par une forte artillerie, était parvenue à progresser dans la région de Cosnes-Gorcy; malheureusement, elle ne sut pas profiter de ces avantages.

Au sud de Longwy le VI[e] corps de réserve allemand avait également fait de sérieux progrès, notamment sa 11[e] division de réserve qui, en attirant sur elle à Lexy d'assez fortes fractions ennemies, avait affaibli la violence du choc de la 10[e] division française sur Romain.

Avec une rapidité étonnante le V[e] corps d'armée de réserve arriva sur le terrain des opérations et soulagea grandement l'aile gauche du VI[e] corps de réserve sérieusement menacée.

Le XVI[e] corps avait atteint le 22 au soir Joppécourt (34[e] division), et Xivry-Circourt (33[e] division).

Malgré ces succès réels, au Quartier Général de la V[e] armée, établie depuis le matin du 22 août à Esch-sur-Alzette, la joie n'est guère délirante. « A la conscience joyeuse d'une victoire certaine, avoue le Kronprinz, se mêlait le sombre pressentiment de *pertes énormes* pour notre brave armée (1). » Il ajoute que son intention est de ne pas dépasser, le 23 août, les lignes conquises. « Il fallait continuer le bombardement de Longwy, remettre de l'ordre dans les unités, recompléter les munitions, et nettoyer le champ de bataille. »

En effet, le dimanche 23 août, les différents corps de la V[e] armée allemande ne poursuivirent que faiblement les Français.

Le VI[e] corps, après avoir eu raison d'une dernière résistance française à Les Bulles, arriva le soir à Jamoigne. Le lundi, il atteignit Villers-devant-Orval et passa le mardi en France.

Le V[e] corps ne progressa guère le 23 août. La 10[e] division traversant Ethe s'arrêta à Gomery et Latour. Le lendemain seulement, elle poursuivit sa marche par Ruette-La Malmaison. La 9[e] division, bloquée devant Virton, ouvrit le dimanche un violent feu d'artillerie sur la ville évacuée par les Français. Ne pouvant s'aventurer sur la route de Torgny, que

(2) O. c., p. 53.

gardait l'artillerie française postée sur le plateau de Rouvroy, elle fut bien obligée de rebrousser chemin et de prendre, à la suite de la 10e division, l'unique route disponible menant en France par Ruette.

Le XIIIe corps avait été plus vite : une partie avait déjà franchi la frontière française le 22, le reste suivit le lendemain.

Longwy ne devait capituler que le 26 août, par conséquent après six jours de siège et abandonnée à ses propres forces.

On a souvent dit que, le 22 août, les troupes françaises s'étaient heurtées à un terrain organisé et occupé à l'avance par l'ennemi. C'est inexact : la bataille des Ardennes, et notamment les combats livrés sur les bords de la Semois et dans le pays de Virton, fut une *bataille de rencontre* avec un plan offensif de part et d'autre. Si ce fut, en définitive, une victoire allemande, et si certaines unités ennemies, comme le XIIIe corps, purent enregistrer une avance assez considérable, d'autres par contre furent arrêtées, le VIe corps par exemple sur le front Rossignol-Saint-Vincent-Bellefontaine, d'autres même durent se reporter en arrière pour remettre de l'ordre, ce qui fut le cas pour le Ve corps à Virton et à Ethe.

Il ne nous appartient pas de fixer le chiffre, même approximatif, des pertes françaises et allemandes essuyées pendant les durs combats de la Semois et du pays de Virton. Ce qui est certain, c'est que de part et d'autre elles furent fort élevées, comme en témoignent les nombreux cimetières militaires érigés à proximité des champs de bataille.

Mais il est un autre bilan que nous avons pu dresser avec une rigoureuse exactitude et que nous livrons au public. C'est celui des crimes dont se sont rendus coupables dans leur randonnée sur le territoire belge, les VIe, Ve et XIIIe corps allemands, les deux derniers faisant effectivement partie de la Ve armée commandée par le Kronprinz, le VIe lui ayant été rattaché pour la journée sanglante du 22 août.

Du 18 au 22 août, c'est-à-dire sur leur parcours de la frontière grand-ducale jusqu'aux endroits où eurent lieu les différents combats, les trois corps d'armée mentionnés plus haut ne commirent guère de méfaits, à quelques exceptions près. Deux causes principales semblent avoir motivé cette ligne de conduite. Tout d'abord, la connaissance de la langue allemande des populations de cette partie de la Belgique disposa en leur faveur les troupes envahissantes ; ensuite le fait que leur marche en avant n'était nulle part entravée par l'ennemi fut de nature à rassurer les officiers et les soldats allemands portés à voir partout des francs-tireurs.

Mais, du jour où les armées régulières françaises se mirent en travers de la marche victorieuse des Allemands, et où ceux-ci virent tomber des milliers des leurs sous la mitraille et les obus, leur amère déception et leur soif de vengeance réveillèrent leurs instincts sanguinaires et leur rage de destruction. Sur tout le front, depuis Rossignol jusque Baranzy, au beau milieu des combats, ils se mirent à incendier des villages entiers, à massacrer des centaines de civils, à achever des soldats blessés. Et quand ils ne pouvaient atteindre la population des endroits où l'on se battait, ils retournaient en arrière, comme à Tintigny, à Mussy-la-Ville, à Musson, pour porter la torche incendiaire et abattre des innocents.

Lorsque les troupes des VI[e], V[e] et XIII[e] corps allemands eurent quitté le territoire belge pour passer en France, elles laissaient derrière elles 1,290 maisons presque toutes systématiquement incendiées, 659 civils pour la plupart volontairement tués et, au bas mot, 300 blessés français lâchement achevés.

Le tableau suivant permettra aux lecteurs de suivre les traces sanglantes de ces trois corps d'armée.

Sur le trajet du VI[e] corps silésien :

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Guirsch	—	—	Saint-Vincent	1	18
Attert	—	—	Bellefontaine	2	6
Nothomb	—	—	Lahage	—	—
Parette	—	—	Gérouville	—	—
Schockville	—	—	Limes	—	—
Post	—	—	Tintigny	83	184
Heinstert	—	—	Termes	1	4
Tontelange	—	—	Les Bulles	5 (1)	37
Metzert	—	—	Jamoigne	6 (2)	25
Lischert	—	—	Izel	8	55
Thiaumont	—	—	Moyen	7	58
Nobressart	—	—	Pin	5 (3)	49
Habay	1		Villers-devant-Orval	2	2
Anlier	—	—	Sainte-Marie	3	2
Léglise	2	—	Villers-sur-Semois	—	—
Mellier	3	—	Rulles	1	28
Thibésart	3	—	Marbehan	—	
Rossignol	4	72	Houdemont	11	61

(1) Dont une en France.

(2) Idem.

(3) Idem.

Sur le trajet du Ve corps posnanien :

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Arlon	134	3 (1)	Robelmont	1	15
Bonnert	—	—	Meix-devant-Virton .	—	5
Heinsch	—	—	Villers-la-Loue . . .	—	—
Freylange.	—	38 (2)	Sommethonne . . .	—	—
Stockem	—	—	Virton	3	—
Hachy	—	—	Saint-Mard . . .	1	—
Fouches	—	—	Dampicourt	—	—
Vance	1	—	Lamorteau	—	—
Etalle	14	29	Torgny	—	—
Fratin	—	—	Ethe	277	256
Huombois.	—	6	Gomery	2	31
Chantemelle . . .	—	—	Latour.	—	—
Buzenol	1	—	Ruette	4	14

Sur le trajet du XIIIe corps wurtembergeois :

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Sélange	—	—	Aix-sur-Croix . . .	—	—
Messancy.	—	—	Halanzy	1 (3)	—
Hondelange	—	—	Saint-Léger	11	6
Autelbas	—	—	Bleid	5	22
Toernich	—	—	Mussy-la-Ville . . .	14 (4)	55
Habergy	—	—	Baranzy	27	86
Meix-le-Tige . . .	—	—	Rachecourt	—	—
Châtillon	—	—	Musson	12	118
Athus	—	—	Signeulx	1	5
Aubange	—	—	Saint-Remy	2 (5)	—

De pareils tableaux sont éloquents et parlent par eux-mêmes. Ils ne disent cependant pas tout, car ils ne relèvent pas suffisamment le cynisme avec lequel ces crimes furent accomplis et le raffinement de cruauté qui y présida. En maints endroits, comme à Tintigny, Izel, Houdemont, Etalle, Ethe, Saint-Léger, des fusillades collectives couchèrent par terre

(1) Deux civils tués (le 6 et le 13 août) et les trois maisons incendiées sont le fait de la 41e brigade (XVIIIe corps).

(2) Freylange fut incendié le 13 août par des soldats de la 41e brigade (XVIIIe corps)

(3) En France.

(4) Dont une à Tellancourt (France).

(5) A Saint-Pancré (France).

des victimes dont le choix fut purement arbitraire et n'avait été précédé d'aucun jugement.

D'autres civils, pris comme otages, furent livrés à la mort par le caprice d'un chef, qui trouva plus facile de les faire exécuter sur place que de les conduire en Allemagne. C'est ainsi que 120 habitants du pays de Rossignol furent fusillés à Arlon.

Au reste, bien souvent les exécuteurs eux-mêmes reconnaissent l'innocence de leurs victimes; « mais il faut, comme le disait un officier au doyen d'Arlon, que les innocents paient pour les coupables, quand ceux-ci ne se font pas connaître ! » C'est dans les mêmes conditions que le médecin français de Charette, fait prisonnier à Gomery, fut abattu avec trois autres soldats, blessés comme lui.

Parfois, les victimes sont des hommes réquisitionnés par les autorités allemandes pour relever leurs blessés sur le champ de bataille et qui y sont froidement exécutés, alors que le combat est depuis longtemps terminé. Tels ces 6 hommes de Rachecourt tués à Baranzy, tels encore ces 71 hommes de Latour fusillés à Ethe.

Parmi les morts, on compte cinq prêtres : l'abbé Jean Georges, curé de Tintigny, tué dans une fusillade collective avec 39 de ses paroissiens; l'abbé Willibrord Glouden, curé de Latour et l'abbé Jean Zender, prêtre retraité, tous deux assassinés dans l'exercice de leur ministère de charité; l'abbé Jean Alexandre, curé de Mussy-la-Ville, martyrisé à Tellancourt (France) ; et enfin l'abbé Constant Pierret, vicaire à Etalle, pendu.

Partout l'on constate le manque d'égard des troupes allemandes pour la personne du prêtre et l'absence de respect pour les édifices du culte et les choses saintes. L'arrestation des deux abbés Tillière à Jamoigne, avec trois autres prêtres, est un fait caractéristique du genre. L'ancienne église Saint-Martin, d'Arlon, fut transformée en écurie. Deux horribles sacrilèges furent commis dans le sud du Luxembourg ; l'un à Ethe, où les ciboires furent enlevés du tabernacle et les saintes espèces répandues sur les buissons avoisinant l'église ; l'autre à Musson, où le feu fut mis systématiquement au maître-autel qui brûla complètement ainsi que les espèces sacrées renfermées dans le tabernacle.

Nulle part, croyons-nous, plus que dans la *bataille de la Semois et de Virton*, les Allemands n'agirent avec un tel mépris des conventions de Genève et ne se montrèrent aussi cruels à l'égard des blessés. A Rossignol, les ambulances sont incendiées et plusieurs blessés périssent dans les flammes ou sont achevés. A Termes, 29 soldats français blessés

avaient été déposés par des brancardiers belges dans une hutte pour être transportés le lendemain ; ils y sont retrouvés à l'état de cadavres, presque tous frappés à la tête. A Virton, l'artillerie allemande vise tout particulièrement le Collège Saint-Joseph, transformé en ambulance, et les obus y tuent 36 blessés. A Bleid et à Signeulx, la conduite des Wurtembergeois à l'égard des blessés est tout aussi cruelle.

Mais c'est à Ethe et à Gomery surtout que les sévices envers les brancardiers, les blessés ou les prisonniers atteignirent le paroxysme de la cruauté.

Le samedi 22 août, à l'extrémité de la section de Belmont (Ethe), 64 soldats français désarmés, la plupart blessés et quelques-uns brancardiers, furent fusillés en deux groupes. Le lendemain, 13 brancardiers, porteurs du brassard de la Croix-Rouge, les mains liées derrière le dos, furent exécutés sur la route de Latour. Un peu plus loin, d'autres blessés avaient été pendus, et les soldats s'amusaient à larder de coups de baïonnette ces corps pantelants.

A Gomery, sur l'ordre d'un officier, le feu est mis aux maisons qui hébergent des blessés et qui ont cependant bien ostensiblement arboré les insignes de la Convention de Genève. Comme des fous, officiers et soldats achèvent les blessés, tirent sur les brancardiers et même sur les médecins. Ceux qui échappent à cette première fusillade et qui ne sont pas parvenus à se cacher, sont constitués prisonniers et conduits à l'extrémité du village, où plus de 80 sont froidement exécutés près du cimetière en présence d'une centaine de civils prisonniers. On estime à 150 environ, le nombre de soldats français, la plupart blessés, qui périrent ainsi à Gomery. Ce qui fit pousser à un Allemand lui-même écœuré de la conduite de ses coreligionnaires ce cri d'indignation : « Ihr Gott ist nicht mein Gott ! Votre Dieu n'est pas le mien ! »

Ce n'est pas sans quelque scrupule que nous nous hasardons à citer un chiffre. Mais nous croyons bien être en dessous de la vérité en affirmant que plus de 300 soldats français blessés ou prisonniers furent ainsi tués au mépris de toutes les lois, sur le front des trois corps allemands qui opérèrent dans le sud du Luxembourg. D'après de nombreux témoignages, nous avons même une certitude morale que ce chiffre est de loin dépassé, mais nous n'en pouvons apporter des preuves directes.

Des centaines de civils, surtout du pays de Musson-Baranzy, furent déportés en Allemagne et y souffrirent une longue et dure captivité.

Le nombre des victimes parmi la population civile devait être plus

élevé encore. Le mercredi 26 août, 170 hommes de Rulles se trouvaient déjà rangés devant le peloton d'exécution, lorsqu'une estafette arrivée au dernier moment apporta un message qui ordonnait de surseoir à la fusillade. Le même jour, et presque à la même heure, les prisonniers de Musson-Baranzy, au nombre de 270 arrivaient à Arlon, à l'endroit même où le matin avaient été exécutés 120 habitants du pays de Rossignol. Allaient-ils subir le même sort? On était en droit de le supposer. Ils eurent cependant la vie sauve et furent tous dirigés sur l'Allemagne.

Faut-il voir dans ces deux faits de Rulles et d'Arlon une pure coïncidence, ou bien la cessation systématique de cette « cruauté disciplinée » dont nous avons eu l'occasion de signaler les méfaits à chaque page de notre histoire? Nous laissons le lecteur juge.....

Comment l'Allemagne justifie-t-elle ces actes de cruauté, et comment répond-elle aux terribles accusations portées contre elle?

Dans le fameux *Livre Blanc*, paru en 1915, elle a essayé de se disculper, non pas précisément en niant les faits, mais en les expliquant à sa façon et en les considérant comme de justes représailles provoquées par *le caractère non conforme au droit des gens de la guerre populaire belge*.

Dans la partie générale du livre, après un mémoire comportant des conclusions, se trouvent imprimés 66 rapports, émanant de militaires ayant pris part aux batailles livrées sur le territoire belge. Parmi ces rapports, 15 traitent de localités étudiées dans la dernière partie de notre ouvrage : *La bataille de la Semois et de Virton* (1). Nous aurons l'occasion dans le cours de ce volume d'y revenir et d'en démontrer péremptoirement ou la fausseté ou la non-valeur. Mais ce qu'il est intéressant de noter dès à présent, c'est que le *Livre Blanc* n'essaie de justifier que les crimes à charge du VIe corps silésien, qui n'était pas officiellement incorporé à la Ve armée allemande. Des villages que traversèrent les troupes des Ve et XIIIe corps de l'armée du Kronprinz, d'Arlon, d'Etalle, de Virton, d'Ethe, de Gomery, de Latour, de Saint-Léger, de Bleid, de Mussy-la-Ville, de Baranzy, de Musson, de Signeulx, pour ne citer que les principales localités, pas un seul mot dans le *Livre Blanc !*...

Dans ses *Souvenirs de guerre*, à plus d'une reprise, le Kronprinz fait allusion aux représailles provoquées par la conduite de la population civile. « Par endroit, dit-il, la guerre de francs-tireurs, menée par des habitants isolés français et surtout belges, prit une assez grande extension,

(1) Rapports 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 52 et 61.

faisant de malheureuses victimes et donnant lieu à des cruautés *indescriptibles* (1) : on ne put l'enrayer que par la punition des localités intéressées (2).» En parlant de la terrible bataille engagée à Ethe, il ajoute : « Malheureusement, la population civile s'en mêla aussi (3) ». Enfin, décrivant les événements du 23 août, il les résume en disant : « De nombreux combats isolés, ainsi que l'attitude hostile de la population dans quelques localités, donnèrent à cette journée un caractère de *petite guerre* (4) ».

Il nous reste à dire un mot de nos sources.

Pour les événements militaires nous avons surtout eu recours du côté allemand à l'ouvrage du capitaine von Mutius *Die Schlacht bei Longwy* paru dans la collection *Der grosse Krieg in Einzeldarstellungen*. Les données, du reste très objectives du livre, ont pu être contrôlées par un album que le gouvernement militaire allemand de la province de Luxembourg a fait paraître en décembre 1915 sous le titre : *Heldengräber in Süd-Belgien*, et qui reproduit la photographie des tombes militaires érigées dans le sud de la Belgique, avec une notice historique et des cartes d'ensemble indiquant la marche des armées. Cet album fut rapidement retiré du commerce et est à l'heure actuelle introuvable en librairie.

Les Souvenirs de guerre du Kronprinz traduits en français nous ont été d'un précieux secours, notamment pour connaître les intentions du haut commandement de la Ve armée allemande.

Du côté français, nous avons continué nos recherches à la *Section historique* de l'Etat-Major Général de l'armée à Paris. Nous avons également fait un large usage de tous les ouvrages d'ensemble ou des monographies parus sur la matière. Nous avons aussi eu la bonne fortune de trouver à Paris à la *Direction du Contentieux et de la Justice militaire* des renseignements nous permettant d'établir des responsabilités et de désigner parfois les coupables.

Quant à la partie « civile » de notre ouvrage nous avons continué à procéder avec le même scrupule d'exactitude et d'objectivité. Interrogeant nous-mêmes sur place les témoins les plus autorisés, nous avons obtenu d'eux, parfois dès la fin de 1914, et surtout à partir de 1915, des dépo-

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) O. c., p. 14.

(3) O. c., p. 47.

(4) O. c., p. 59.

sitions écrites qu'il nous a été facile de contrôler les unes par les autres et que nous avons pu compléter après l'armistice. A partir de 1915 nous sommes revenus tous les ans dans chaque village, poursuivant notre travail. Lorsqu'il s'est agi de rédiger définitivement l'histoire de la *Bataille de la Semois et de Virton*, nous nous sommes installés des semaines entières dans les principales localités pour mener plus à fond notre enquête. Enfin, le manuscrit terminé, nous l'avons soumis à un certain nombre de témoins et le livrons aujourd'hui au public, conscients d'avoir fait œuvre d'historiens intègres (1).

(1) A consulter :

Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*. Paris, Gounouilhou, 1917, t. III, IV, V et VI.

Général Palat, *La grande guerre sur le front occidental*, t. III, *Batailles des Ardennes et de la Sambre*. Paris, Chapelot, 1918.

Fernand Engerand, *Le secret de la frontière*. Paris, Bossard, 1918 et *La bataille de la frontière, Briey*. Paris, Bossard, 1920.

La grande guerre vécue, racontée, illustrée par les combattants. Paris, Quillet, 1922.

Lieutenant-colonel Grouard, *La conduite de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne*. Paris, Chapelot 1922.

Le Plan XVII. Paris, Payot, 1920.

Général Regnault, *L'échec du Plan XVII* dans *La Revue de Paris*, juillet 1920.

Réginald Kann, *Le plan de campagne allemand de 1914 et son exécution*. Paris, Payot, 1923.

Camena d'Almeida, *L'armée allemande avant et pendant la guerre de 1914-1918*. Paris, Berger-Levrault, 1919.

Général Douchy, *Le Grand Etat-Major allemand avant et pendant la guerre mondiale*. Paris, Payot, 1922.

Cimetières français dans le Luxembourg, cartes éditées par le service de presse et de publicité du Ministère des Chemins de fer, Bruxelles.

Von Mutius, *Die Schlacht bei Longwy*. Dans la collection : *Der grosse Krieg in Einzeldarstellungen*. Oldenburg, Stalling, 1919.

Souvenirs de guerre du Kronprinz. Traduction. Paris, Payot, 1923.

Stegemann, *Geschichte des Krieges*, I. Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1918.

Von Poseck, *Die Deutsche Kavallerie 1914 in Belgien und Frankreich*. Berlin, Verlag von Mittler & Sohn, 1921.

Heldengräber in Süd-Belgien. Cologne, Dumont Schauberg, 1916.

Die völkerrechtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs (Livre Blanc allemand). Berlin, Georg Stilke, 1915.

Réponse au Livre Blanc allemand (Livre Gris belge). Paris, Berger-Levrault, 1916.

S. G. Mgr. Heylen, *La réponse au Livre Blanc* (publiée en 1916 sans nom d'imprimeur).

Rapports et documents d'enquête. 1 vol., t. I. Bruxelles, Dewit, 1922.

J. de Dampierre, *L'Allemagne et le Droit des gens*. Berger-Levrault. Paris-Nancy, 1915.

J. Cuvelier, *La Belgique et la Guerre*. t. II. *L'Invasion allemande*. Bruxelles, Bertels, 1921.

Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge. (Ouvrage publié en 1915 sans nom d'imprimeur.)

Aubrion. *Nos Martyrs*. Arlon, Bourger, 1919.

L. Thiry et N. Outer. *Les Larmes Gaumettes*. Bruxelles, Goemaere.

CHAPITRE I

LE VIe CORPS SILÉSIEN

Le VIe corps silésien (1) faisait primitivement partie de la IVe armée allemande, dont il formait l'extrême gauche.

Débarqué à Buzonville entre le 8 et le 11 août, il franchit la frontière belge le 18 août à Guirsch, et, s'avançant par Attert, traversa la forêt d'Anlier pour déboucher sur Neufchâteau qui lui avait été donné comme objectif.

Le général von Pritzelwitz, commandant le VIe corps, arriva le 19 à Attert, où il s'installa avec tout son Etat-Major, au couvent des Pères

(1) Composition du VIe corps :

Général commandant : général d'infanterie von Pritzelwitz.

Chef d'Etat-Major : colonel von Derschau.

Premier officier d'Etat-Major : major von Pommer Esche.

12e division d'infanterie : lieutenant-général Chales de Beaulieu.

chef d'Etat-Major : major von Miaskowski.

78e brigade général-major Vollbrecht	63e R. I. : colonel Zollern († 22. 8. 14). 157e R. I. : colonel Tiede.
24e brigade général-major von den Heyde	23e R. I. : lieutenant-colonel von Hosmann. 62e R. I. : colonel von Wolff.

2e uhlans : lieutenant-colonel Wolf.

12e brigade d'artillerie de campagne général-majo Zietlow	57e R. A. C. : lieutenant-colonel Gandtner. 21e R. A. C. : lieutenant-colonel Schmidt-Köppen.

11e division d'infanterie : lieutenant-général von Webern.

chef d'Etat-Major : major comte York von Wartenburg.

22e brigade colonel Seydel	11e grenadiers : lieutenant-colonel von Funke 51e R. I. : colonel Rassow.
21e brigade colonel von Kleinschmitt	10e grenadiers : colonel von Geyso. 38e fusiliers : major Saxer.

11e chasseurs à cheval : lieutenant-colonel von Roden.

11e brigade d'artillerie de campagne général-major von Bischoffshausen	42e R. A. C. : lieutenant-colonel von Heimburg. 6e R. A. C. : colonel von Zglinicki.

Rédemptoristes. Le vendredi 21 août, il se transporta à Thibésart et c'est là que le rejoignit, dans la nuit du vendredi au samedi, le capitaine Wachenfeld, le priant instamment au nom du commandant du Ve corps, d'infléchir ses deux divisions vers le sud pour combler le vide qui se creusait à la droite de la Ve armée, celle-ci devant obliquer vers le sud-ouest.

Abandonnant donc la direction primitive, tout le VIe corps s'engagea dans la grande forêt de Rulles-Neufchâteau qu'elle traversa pour déboucher dans la vallée de la Semois ; la 12e division par la route de Léglise à Rossignol, la 11e division par celle de Thibésart à Tintigny.

La 12e division n'était pas encore sortie de la forêt, qu'elle se heurtait au nord de Rossignol à la 3e division coloniale française. Une lutte acharnée s'engagea à l'orée des bois, et se concentra bientôt autour du village même. En fin de journée la division coloniale presque tout entière avait été anéantie ou faite prisonnière.

La 11e division allemande était arrivée sans encombre jusqu'à Tintigny, mais aux abords de Saint-Vincent elle rencontra des troupes coloniales et, devant Bellefontaine, elle se trouva aux prises avec des éléments du 2e corps français. Là aussi la lutte fut âpre et dura presque toute la journée. A Saint-Vincent les Allemands n'avancèrent guère, et à Bellefontaine les Français restèrent maîtres du terrain.

Le lendemain, dimanche 23 août, le général von Pritzelwitz ordonna à ses troupes de poursuivre l'ennemi. Pour protéger leur retraite, les Français opposèrent une certaine résistance à Termes et à Les Bulles ; mais le soir déjà les Allemands campaient à Jamoigne.

Le lundi, les dernières troupes françaises avaient évacué le territoire belge devant le front du VIe corps silésien. Le mardi, 25 août, tout ce corps avait pénétré en France.

Les durs combats essuyés en Belgique, à Rossignol et à Saint-Vincent-Bellefontaine, indisposèrent les troupes allemandes qui, ne pouvant s'en prendre davantage aux Français, dont ils massacrèrent un certain nombre de prisonniers blessés, firent retomber sur les infortunés villages qu'ils traversèrent toute leur déconvenue. Quand le VIe corps eut quitté le territoire belge, il laissait derrière lui une quantité de ruines et une traînée de sang : ses soldats avaient, en effet, incendié 601 maisons et tué 148 civils innocents !

I. L'ENTRÉE EN BELGIQUE ET L'AVANCE DU VI[e] CORPS SILÉSIEN

Il ne sera pas sans intérêt de raconter dans quelles circonstances et avec quelle bravoure, les premières troupes du VI[e] corps silésien firent leur entrée en Belgique. Nous laissons la parole à celui qui eut, au dire des Allemands, l'*honneur* de les conduire, M. l'abbé Grotz, curé de *Guirsch*, village situé à un kilomètre de la frontière grand-ducale.

N° 759. Le jeudi, 6 août, vers 17 heures, je me disposais à me rendre à Oberpallen, lorsque, arrivé à peu de distance de cette localité, j'entends tout à coup crier : « Halte ! » Je me retourne, et je vois arriver du côté de Beckerich, longeant le bois, une dizaine de cavaliers allemands. L'officier me fait signe de m'approcher d'eux. « Fous barlez allemand ou vransais? (*sic*), me dit-il. — Je parle allemand et français, lui répondis-je. » Il continue alors en allemand : « Où est la douane belge? » Je lui indique du geste la direction du bureau. « Non, non, répond-il, vous allez nous accompagner jusque là. » Je veux riposter, mais rien n'y fait. « Si vous ne voulez pas de bon gré, dit l'officier, nous emploierons la force » et tous les dix tiennent leur revolver braqué sur moi.

A grand'peine je les accompagne, ne pouvant que difficilement suivre le pas trop rapide de leurs chevaux. J'allais bientôt apprendre pourquoi ils m'emmenaient avec eux. Ce n'était nullement pour leur montrer la douane belge, mais pour les protéger, par ma présence, car ils s'attendaient à voir des douaniers belges et des soldats français surgir de partout. « Y a-t-il beaucoup de douaniers belges par ici », me demande l'officier. Je me contente de répondre que je n'en sais rien. (Ils étaient tous partis depuis deux jours.) « Où les rencontrez-vous ordinairement? — Partout ! — Et au bureau de la douane y a-t-il beaucoup d'employés? — Je ne saurais vous le dire. (Le receveur était tout seul et en bourgeois.) — Et dans ce bois, y a-t-il aussi des soldats belges et français? — Je n'en sais rien. » Je dois avouer que cet officier fut convenable à mon égard. Il ajouta sous forme de consolation : « M. le Curé, je vous demande pardon de vous emmener comme un malfaiteur, mais je le dois pour la sécurité des troupes allemandes. Ceci sera un des plus beaux traits de votre vie, et il faudra inscrire cet incident dans les registres de votre paroisse. »

Arrivés à deux cents mètres de la douane belge, les cavaliers lient leurs chevaux à des arbres, deux hommes restent pour les garder, tandis que les huit autres se rendent vers le bureau des douanes, le sabre d'une main, le revolver de l'autre, croyant sans doute que leur dernière heure allait sonner. Mais la première place forte était facile à emporter, le receveur étant seul !

Le village de Guirsch n'eut pas trop à souffrir de l'invasion, mais le rapport du curé, dont nous venons déjà de donner un extrait, contient encore quelques traits caractéristiques que nous croyons bien faire de mettre sous les yeux de nos lecteurs, parce qu'ils dépeignent clairement la mentalité allemande, et montrent comment se créait dans l'armée ennemie la légende des francs-tireurs.

Dès le 18 août, l'avance allemande se dessine nettement, et ce jour-là cinq mille soldats environ occupent le village. C'étaient pour la plupart des Silésiens appartenant à la 11e division du VIe corps, et spécialement au 6e régiment d'artillerie et au 11e de grenadiers, comme en font foi les bons de réquisition.

Le soir, pendant qu'une douzaine d'officiers dînent au presbytère, retentit un coup de feu. Aussitôt un grand officier de mauvaise mine se lève et s'écrie : « Monsieur le Curé, on vient de tirer sur nos soldats, tout le village va être brûlé et les habitants seront fusillés », et, furieux, il s'élance dans la rue. M'adressant alors aux officiers présents, je leur dis : « Ne laissez pas courir cet homme nerveux, il va certainement faire des malheurs ; je suis sûr que mes paroissiens n'ont pas tiré ». « C'est un fou », répondit l'officier supérieur. « Mais les fous sont parfois dangereux », répliquai-je. Heureusement qu'un autre officier consentit à se mettre à la recherche du premier. Il revint quelque temps après en disant : « Monsieur le Curé, rassurez-vous, tout est arrangé. C'est un de nos soldats qui a tiré un coup de fusil (dans la grange de la maison Ensch) pour abattre un cheval malade. »

Le lendemain, vers 7 heures, les troupes se mettent en marche. Je me promène dans le cimetière, le long de la route, attendant la fin du défilé, lorsque tout-à-coup, à deux mètres de distance, j'entends un officier crier à ses soldats : « Hier sind wir in Belgien, und hier in Belgien werden unsern Offiziere die Augen ausgestochen, und hier in Belgien wird Ihnen alles erlaubt sein. » (Traduction : Nous sommes ici en Belgique, et ici on crève les yeux à nos officiers, et ici en Belgique tout vous sera permis.) J'en pouvais à peine croire mes oreilles ! Avais-je bien entendu ? Oui, je ne m'étais pas trompé, car à peine la compagnie de cet officier avait-elle défilé, qu'une nouvelle compagnie vient se ranger le long du mur du cimetière, et j'entends l'officier de cette autre compagnie s'adresser à ses hommes dans les mêmes termes ! Et voilà comment s'infiltrait dans la tête de chaque soldat allemand la légende des francs-tireurs belges.

Un de mes paroissiens, Nicolas Hausemer, âgé de 65 ans (1), est forcé d'accompagner le 6e régiment d'artillerie avec un chariot et deux chevaux. Il reste absent pendant dix jours et doit suivre les Allemands jusqu'à Juvisy (France), en passant par Oberpallen, Tontelange, Lischert, Habay, Anlier, Thibésart, Tintigny, etc...

Nous ne croyons pas superflu d'insister sur cette hantise des francs-tireurs, avant de suivre pas à pas les troupes qui mettent à feu et à sang,

(1) Mort en 1916.

sans but militaire, les villages de Rossignol, de Tintigny, et tant d'autres encore.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler « de ce système, parfaitement organisé, qui a ses racines dans la mentalité publique et qui fonctionne automatiquement », ce qui a permis aux 93 intellectuels allemands d'affirmer que la direction de la guerre chez eux « ne connaissait pas de *cruauté indisciplinée* (1) ». Le fait de Guirsch est, à ce point, hautement significatif.

Nos lecteurs ont également lu avec intérêt le rapport de M. Prüm, montrant quelles dispositions animaient les officiers et les soldats allemands, à l'égard des populations belges, avant même d'avoir mis le pied en Belgique (2). Le récit suivant, d'un neutre également, confirmera celui de l'ancien bourgmestre de Clervaux.

Rapport de M. l'abbé Medinger, curé d'Oberpallen (Luxembourg) (3).

N° 760. Le 19 août, dans l'après-midi, des soldats du 51e régiment arrivent à Oberpallen. Le colonel Rassow, trois officiers et un médecin descendent au presbytère. Le lendemain, ces troupes partent de grand matin, dans la direction d'Habay en passant par Tontelange. Un habitant d'Oberpallen les accompagne, conduisant de l'avoine pour l'armée allemande. Il revient le soir même, mais à pied, ayant échangé son attelage contre une belle somme de marks.

L'après-midi de ce même jour, de nouvelles troupes envahissent le village et y établissent leur cantonnement jusqu'au vendredi matin. Le major von Schlichting et son aide de camp, le lieutenant von Flotow, logent chez moi.

Un peu avant leur départ, je suis mandé par le major qui me dit : « Monsieur le curé, écoutez ce que les Belges ont fait. A Habay-la-Neuve on a massacré tant d'Allemands que le monceau de cadavres atteint la hauteur de votre table. On leur a crevé les yeux, on les a martyrisés lentement à coups d'épingles. Dès que nous entrerons dans le premier village belge, je ferai rassembler tous les hommes et on les tuera sans merci. »

Interloqué, et ne pouvant croire que les Belges, et notamment les habitants d'Habay que je connaissais fort bien, avaient pu se rendre coupables de pareils méfaits, je demandai au major d'où il tenait ces racontars. Il me répondit : « De mon ordonnance ! » « Eh bien, lui dis-je, faites venir votre ordonnance. » Un jeune homme de vingt-cinq à trente ans se présenta. Jouant le rôle de juge d'instruction, je lui dis : « De qui tenez-vous ces renseignements ? — D'un cultivateur, votre voisin, dont la maison est en face. — C'est un menteur, répliquai-je, c'est un jeune homme qui ne mérite aucune confiance. Il a voulu gagner de

(1) T. V, p. 14.

(2) T. IV, pp. 8 et 9.

(3) Actuellement curé à Gilsdorf.

l'argent, en spéculant sur la valeur du mark, et pour plaire aux Allemands il leur a débité ces mensonges invraisemblables, sans songer aux terribles conséquences que pouvaient avoir ses paroles inconsidérées. »

Vers 7 heures, les troupes partirent et entrèrent en Belgique par Grendel, et de là se rendirent sur Attert, Nobressart, Habay, Anlier, Thibésart.

Après la messe de 8 heures, en pleine église, devant mes paroissiens réunis, je protestai contre ces propos qui m'avaient été rapportés. Le dimanche suivant, 23 août, aux deux messes, je racontai l'incident en chaire, en priant mes ouailles d'être prudentes et de ne pas causer, par une légèreté impardonnable, des malheurs à nos amis les Belges.

J'appris plus tard que les résolutions du major n'avaient pas eu de suite. Si donc je n'avais pas été providentiellement instruit du fait, d'innocentes victimes auraient probablement péri, sans qu'une enquête préalable eût établi le bien-fondé des accusations toutes gratuites portées contre elles.

La commune d'*Attert*, après avoir vu, dès le jeudi 6 août, passer et repasser des dragons français, fut occupée par les Allemands le samedi suivant. A partir de cette date les patrouilles ennemies ne quittèrent pour ainsi dire plus la localité, jusqu'au jour où celle-ci fut envahie par le VI[e] corps silésien. C'était le mercredi 19 août. Tout l'Etat-Major du corps, composé de 36 officiers, ayant à leur tête le général von Pritzelwitz, s'installa au couvent des Pères Rédemptoristes français et ne le quitta que le vendredi matin, vers 9 heures (1).

Ces troupes furent remplacées par une colonne d'approvisionnement, dont six officiers prirent quartier chez les Pères. C'est là qu'eut lieu un incident d'une certaine gravité que nous laissons raconter par un témoin de la scène, le Père Kersch (2).

N° 761. Le jour de l'arrivée des premiers uhlans, je me rendais à Grendel (3), où je remplissais les fonctions de vicaire, lorsque je fus rencontré par eux, arrêté et vivement molesté. Je feignis de ne pas comprendre leur langue, bien que la connaissant parfaitement étant alsacien, et j'entendis un officier dire à ses compagnons : « Nous avons un compte à régler avec ces robes noires ! »

Nous fûmes sur les dents pendant le séjour chez nous de l'Etat-Major du VI[e] corps, c'est-à-dire du 19 au 21 août, ces Messieurs se faisant servir nuit et jour et leurs exigences dépassant de loin nos moyens. Mais, à part la besogne, nous ne fûmes pas trop inquiétés par ces troupes. Il en fut tout autrement de celles qui les remplacèrent le vendredi matin.

C'était une colonne d'approvisionnement commandée par un major. Celui-ci,

(1) Le général, tout en remerciant le Père Supérieur, lui remit 50 Marks : or, outre l'Etat-Major, les Pères avaient hébergé pendant 2 jours près de 200 hommes et 80 chevaux.

(2) Récit recueilli en 1915.

(3) Grendel est une dépendance d'Attert.

accompagné de cinq officiers, descendit chez nous. Tout allait bien, lorsqu'au milieu de l'après-midi il se produisit parmi les soldats une effervescence extraordinaire. Soudain ma chambre est envahie par nos jeunes étudiants qui me crient : « Venez vite, on veut nous tuer ! » Je descends et je trouve toute la maison envahie par la soldatesque et mes confrères déjà gardés à vue et menacés. A coups de crosse, les soldats enfoncent les portes et font partout une véritable chasse à l'homme. Ils sont excités dans cette besogne par un lieutenant, complètement ivre (1), qui menace du geste et de la parole. Je m'adresse en allemand à cet énergumène, mais je n'obtiens pour toute réponse que ces quelques mots : « Je vous dirai tout à l'heure pourquoi tout cela ».

Je parviens enfin jusqu'au major qui condescend à me fournir des explications. Trois chefs d'accusation sont portés contre le couvent : Nous sommes tout d'abord accusés d'avoir empoisonné les eaux de la rivière ; ensuite, d'avoir coupé la source alimentant les bassins du jardin ; enfin, d'avoir transporté dans de grands paniers, du poulailler à l'intérieur de la maison, des armes et autres objets.

Il fallut vraiment la notion du danger où nous étions, pour ne pas éclater de rire devant le ton emphatique sur lequel étaient formulées ces accusations. Visiblement le major subissait l'influence de son lieutenant, qu'il semblait redouter beaucoup. « Vous êtes hostiles à nos hommes, nous dit-il sous forme de conclusion, il nous faut des otages. »

J'essayai d'abord de répondre aux griefs formulés contre nous.

Il me fut assez facile d'expliquer que nous n'avions nullement empoisonné la rivière, mais que de nombreuses troupes passant dans la vallée depuis plusieurs jours sans interruption, les chevaux avaient suffisamment troublé l'eau pour la transformer en masse boueuse. Je leur démontrai également que le bassin du jardin était alimenté par l'eau de pluie recueillie de la colline voisine. Les chaleurs de l'été ayant épuisé les nappes souterraines, il s'était trouvé qu'à cette époque, comme chaque année du reste, le bassin était à sec. Quant au transport des paniers, le fait était exact ; mais loin d'avoir caché des armes, nous avions seulement mis à l'abri les quelques poules qui avaient échappé les jours précédents à la rapacité des soldats allemands.

Il me fallut alors accompagner un officier et quelques soldats au grenier pour leur montrer la vérité de mon assertion. Les paniers s'y trouvaient encore, des plumes à l'intérieur, tandis que les poules picoraient à côté. Après le grenier, ce fut la cave, où je dus descendre. Là, également, les soldats qui me suivaient ne trouvèrent rien de suspect.

Mais tous ces arguments et toutes ces preuves, je m'en rendais compte, bien que péremptoires, ne parvenaient pas à satisfaire ces messieurs qui cherchaient à créer un incident quelconque. Je vis alors le lieutenant s'approcher du major et lui parler à voix basse. Je pus saisir quelques bribes de leur conversation qui se résumait à ceci : il faut absolument en finir et faire un exemple.

Comprenant la gravité de la situation, et résolu de payer d'audace, je dis au major à haute voix que j'avais une chose grave à lui communiquer. « Vous pouvez

(1) On retrouva le lendemain dans sa chambre un nombre invraisemblable de bouteilles.

parler devant ces messieurs, me répondit-il. — Non, fis-je en désignant de la main le lieutenant et les soldats qui l'entouraient, non je ne parlerai pas devant ces hommes, dont la plupart sont manifestement ivres. — Dans ce cas, répliqua le major un peu gêné, promenons-nous dans l'allée. » Seul avec le major je lui dis : « J'ai entendu, monsieur, la réflexion faite tout à l'heure par votre lieutenant. Vous ne cherchez manifestement qu'une occasion pour nous tuer. Je fais un dernier appel à vos sentiments de justice et d'humanité. Avant de sacrifier ainsi des innocents, informez-vous auprès du général von Pritzelwitz de la façon dont il a été traité parmi nous pendant deux jours. Mettez-vous en rapport avec lui, et vous apprendrez qu'il n'a eu qu'à se louer de nous. » La Providence permit que ce suprême appel à un chef hiérarchique fit impression sur le major. J'ajoutai : « D'ailleurs, monsieur, nous sommes tout disposés à vous servir de la même façon. »

A ce moment précisément l'officier qui était allé vérifier mes indications au sujet du bassin, revenait dire que mon assertion était exacte. Le major décida donc que l'affaire en resterait là. Il tâcha de calmer, par de bonnes paroles, la mauvaise humeur de son lieutenant dépité, et quelque temps après, aidé de plusieurs Pères, je servis aux officiers du vin et des biscuits, ce qui acheva de les bien disposer.

Le lendemain, vers 6 heures, toute la colonne s'ébranla. Nous avons appris peu après, que nous l'avions échappé belle, car les soldats avaient déjà raconté dans le village que le couvent allait être incendié et les Pères fusillés.

Nothomb, section de la commune d'Attert, vit également défiler les troupes allemandes du VI[e] corps, sans qu'aucun fait notoire soit à signaler, à part les vexations ordinaires. Le *Livre Blanc* lui a cependant consacré une mention pour porter une accusation toute gratuite, dont une enquête faite par nous sur place en 1915 a eu facilement raison (1).

N° 762. « Le capitaine von Debschitz (2) affirme : Dans notre premier quartier en Belgique, à Nothomb, à la suite de l'affichage d'une proclamation du général commandant, les habitants livrèrent aussitôt un assez grand nombre de fusils de guerre avec munitions, qui sans aucun doute avaient été distribués peu auparavant par les autorités en vue de la guerre des francs-tireurs. C'étaient, pour autant que je m'en rappelle, des fusils Menier, fraîchement huilés, avec des cartouches, dans un emballage de lin portant une marque, tout comme si on venait de les recevoir d'un dépôt (3). »

Voilà l'accusation. Écoutons la réponse : nous la tenons de toute première source, du conseiller communal Marchal.

« Rentrant des champs, le mercredi 19 août, on vint à ma rencontre pour m'inviter à passer chez le Commandant. Celui-ci me remit des affiches en français, avec ordre de les placer aux quatre coins du village. (Voir fig. 17.) En même temps le garde-champêtre et le cantonnier devaient parcourir la localité pour faire

(1) Voir la réponse au *Livre Blanc* dans *Mgr Heylen*, par Jansen, p. 215.
(2) Le capitaine von Debschitz appartient au 23[e] régiment d'infanterie (24[e] brigade).
(3) Annexe 18, p. 31.

remettre toutes les armes, car la proclamation disait entre autres choses que « quiconque est trouvé porteur d'armes ou en cachant chez lui, *sera fusillé* sans grâce ».

« Parmi les armes déposées, il y avait sept fusils « Albini », appartenant aux six douaniers et au garde-champêtre en fonctions, ainsi que quelques fusils de chasse. Le restant était des fusils de 1870, et plus vieux encore. C'est si vrai que le Commandant en laissa quatre chez moi, vu qu'ils étaient complètement hors d'usage. Pour plus de sécurité je me fis remettre une attestation, dont voici la copie fidèle (1) :

II BATAILLON
INFANTERIE-REGIMENTS
VON WINTERFELDT (2. O. S.)
N° 23.

B. V. Notong (Nothomb) den 19. 8 1914.

Vier (4) alte unbrauchbare Gewehre, habe ich bei dem Gemeindeschöffen, Herrn Marschall, zurückgelassen.

(Stempel.)

(s.) Grf. KELLER.
Oberstleutnant u Stab. Kom. (2)

« Et comme l'officier prétendait que, puisqu'il y avait des armes, il devait y avoir des cartouches, je le mis au défi d'en trouver dans le village ; le défi ne fut jamais relevé. »

N° 763. Comme Nothomb, *Parette* dépend de la commune d'Attert, mais séparé du Grand-Duché par un bois qu'aucune route ne traverse et à l'écart de la grande voie de communication Arlon-Bastogne, ce village eut la bonne fortune de ne pas voir un seul soldat allemand en août 1914.

N° 764. Venant de Nothomb et Attert les troupes allemandes passèrent par *Schockville* (3) et *Post*, sans s'y arrêter, et aboutirent au carrefour d'*Heinstert*, qu'elles ne firent que traverser, quelques-unes pour descendre sur Habay, mais la plupart pour s'engager dans la forêt d'Anlier, dans la direction de Vlessart.

Le chemin à travers bois, indiqué sur la carte comme route empierrée et carrossable, n'inspira aux Allemands aucune défiance. Ils s'y engagèrent donc avec leurs lourds chariots, leurs canons, leurs munitions, leurs cuisines, etc. Mais arrivés dans la vallée de la Rulles, au lieu dit « Glieserberg », ils trouvèrent le chemin mal entretenu et ne formant plus qu'une fondrière. Des cavaliers, revolver au poing, s'en revinrent donc à Heinstert pour réquisitionner hommes et chevaux afin d'aider le matériel allemand à se dégager du bourbier dans lequel il s'était empêtré, et à lui faire gagner le sommet de la côte. A certains endroits même, il fallut abattre un bon nombre de bouleaux et de jeunes chênes pour les étendre sur la route et y faire une sorte de plancher.

Dans la nuit du jeudi au vendredi, tous les hommes revinrent heureusement sains et saufs, à la grande joie de leur famille qui n'espérait plus les revoir de sitôt.

(1) Cette pièce fut réclamée par l'autorité occupante vers la fin de la guerre.

(2) Traduction : J'ai laissé chez le conseiller communal Marschall quatre vieux fusils hors d'usage.

(3) A Schockville passa notamment le 62° R. I. commandé par le colonel von Wolff qui ordonna à ses troupes de respecter le village sur l'assurance faite par l'instituteur que la population ne se montrerait pas hostile.

Tandis que la 12e division du VIe corps silésien avait atteint la forêt d'Anlier par Attert et Heinstert, la 11e division du même corps, celle que nous avons vu faire son entrée en Belgique par Guirsch, arriva au même objectif par Tontelange, Lischert, Nobressart et Habay.

Toutes ces localités avaient vu dans les premiers jours d'août les dragons français et les uhlans se succéder sans prendre pour ainsi dire contact, sauf à de rares intervalles, la cavalerie allemande se retirant au premier coup de feu. Cette tactique eut néanmoins pour effet de cacher l'avance de l'ennemi et d'étendre aux approches de la frontière grand-ducale comme un rideau impénétrable.

A partir du 19 août, et puis pendant trois jours sans discontinuer, la 11e division s'avança donc de Guirsch par *Tontelange, Metzert, Lischert*, laissant plus à gauche *Thiaumont* pour piquer sur Nobressart. Dans tous ces villages les troupes ne commirent pas de faits gravement répréhensibles ; il n'y eut que des réquisitions forcées, quelques vols, des menaces d'incendie ou de fusillade, mais qui n'eurent pas de suite.

A *Nobressart* deux hommes, Eugène Thill et son beau-frère Charles Feck, sont obligés de conduire les soldats sur la route d'Habay et de servir de protection aux armées allemandes ; on a soin, à cet effet, de les mettre en tête des troupes. « Si l'on tire sur nous, leur déclare un officier, vous serez atteints les premiers. »

Et c'est ainsi que la 11e division déboucha à Habay-la-Neuve pour y prendre, à travers bois, la route d'Anlier et se diriger sur Neufchâteau qui était son premier objectif. Ce ne sera que le 22 au matin, alors que ces troupes se trouvaient à Thibésart, que, sur la demande pressante du commandant du Ve corps, la 11e division, suivant en cela le mouvement de tout le VIe corps, descendra sur Tintigny.

Habay-la-Neuve ne vit pas seulement s'abattre sur elle les troupes silésiennes, mais se trouvant à une bifurcation importante, elle reçut aussi des éléments de la 3e division de cavalerie qui, primitivement, devait protéger l'aile droite de l'armée du Kronprinz, et qui reçut plus tard la mission de combler le vide existant entre le VIe et le Ve corps.

N° 765. Le 6 août, arrivèrent à Habay les premiers cavaliers français en reconnaissance. Ils appartenaient à l'escadron de Villerslafaye du 28e dragons. Ils ne firent que passer. Le lendemain on amena à l'ambulance d'Habay un Allemand le baron von Eppinghoven, blessé à Fouches dans une rencontre avec les Français.

Le 9 août, une brigade légère de la 4e division de cavalerie du général Abonneau rencontra les premiers Allemands à Habay ; c'étaient des dragons de Lüben. L'un d'entre eux, le lieutenant von Bredow, tomba mortellement blessé.

Le 12 août, des soldats allemands en patrouille tuèrent Arsène NEPPER (37 ans) sur le seuil de sa maison. Celle-ci se trouvant un peu à l'écart, il n'y eut pas de témoin du meurtre. On a prétendu que les Allemands, cachés dans les environs, l'avaient vu causer avec des soldats français et inspecter l'horizon avec une longue-vue. Ces raisons auraient suffi aux yeux de l'ennemi pour motiver sa mort!

Le 14 août, mourut à l'ambulance d'Habay le lieutenant français Pierre Guibet, du 4e hussards, blessé à Hachy.

Le passage du gros des troupes allemandes se fit à partir du mercredi, 19 août, et dura trois jours.

Le jeudi, tandis que passait le 42e d'artillerie, le nommé Michel Rop de Nobressart, travaillant à la brasserie de M. Schréder, à Habay, fut réquisitionné par un officier pour conduire un camion. Il a lui-même fait le récit de son odyssée, laissons-le parler :

« Le 20 août, un major entre à la brasserie, réclame deux tonneaux vides, achète un cheval pour 1200 marks, qu'il ne paie pas, et s'en va au village à la recherche d'un camion. Celui-ci trouvé, on me force de le conduire, en me promettant de ne pas devoir aller plus loin qu'Anlier. Arrivé en cette localité, on me signifie que j'aurai à suivre les troupes pendant deux jours encore. Grâce à ma connaissance de la langue allemande, je me fais passer pour Luxembourgeois, ce qui calme un peu les soldats qui parlaient déjà de me fusiller, sous prétexte que les civils avaient tiré sur eux.

» Le vendredi nous traversons Behême et nous nous rendons de là à Thibésart où nous passons la nuit.

» Le samedi matin, tandis qu'on se bat du côté de Rossignol, j'accompagne toujours l'artillerie qui descend sur Marbehan et de là se met en route par Harinsart sur Tintigny, où nous arrivons vers 10 heures. Des coups de feu partent de la direction de Bellefontaine, et des Prussiens tombent autour de moi. Nous nous dirigeons vers Poncelle, pour rebrousser bientôt chemin jusque près de Han, où les Allemands installent leurs batteries et tirent sur les Français.

» Quand nous traversons de nouveau Tintigny, vers le soir, tout le village est en feu, et l'on nous dirige sur la ferme de Saint-Vincent, où nous campons. Un combat acharné a dû se livrer dans les environs, à en juger par le nombre des cadavres et des blessés. Beaucoup de Français gisent par terre et gémissent; les brancardiers allemands passent à côté d'eux en leur disant : « Es ist Krieg! » et se contentent de ramasser les leurs.

» Le dimanche, 23 août, dans la direction de Jamoigne, le 42e d'artillerie est repéré par les Français qui le bombardent. Des Allemands tombent près de moi. Mon cheval est atteint par un éclat d'obus et je dois l'abandonner sur le champ de bataille.

» Pour me mettre à l'abri des projectiles, je m'étais caché derrière une haie, j'y suis découvert et forcé de prêter main-forte à la Croix-Rouge où affluent des blessés allemands et des prisonniers français.

» Après avoir passé la nuit à la belle étoile, nous arrivons le lundi matin à Jamoigne et de là nous gagnons la gare d'Izel; puis nous nous enfonçons dans le bois d'Orval.

« Le mardi nous atteignons Villers-devant-Orval et passons la frontière française pour aller à Margny, où nous sommes bombardés par les Français installés à Saint-Walfroy. Enfin, le lendemain, arrivé à Margut, on me délivre un bon pour le cheval et un papier m'autorisant à rentrer chez moi. J'arrivai sain et sauf à Habay le jeudi 27 août. »

Pour aboutir à Neufchâteau, qui leur avait été indiqué comme objectif, toutes les troupes du VIe corps, formant l'extrême gauche de la IVe armée allemande, devaient traverser la commune d'*Anlier* qui, avec ses sections de Vlessart, Louftémont et Behême, présente l'aspect d'une véritable oasis au milieu de la grande forêt.

Les habitants de *Vlessart* et *Louftémont* ne furent guère inquiétés et les troupes se contentèrent de passer, sans autrement les molester. Il n'en fut pas de même à *Behême*, où quelques coups de feu tirés par une patrouille française le 9 août, furent une menace constante pour le susdit hameau (rapport n° 766). Lorsque les 20 et 21 août, l'avalanche ennemie s'abattit sur Anlier, quatre civils y furent arrêtés et conduits jusqu'à Léglise, où deux d'entre eux, Emile DUMONT (68 ans) et Albert JACOB (30 ans), furent lâchement assassinés. Le rapport du bourgmestre d'Anlier, compagnon de captivité des victimes et témoin du crime, nous retrace cette scène de barbarie (n° 767).

Rapport de J.-B. Bâlon, garde-forestier à Behême (1).

N° 766. Le 9 août, vers midi, je rencontrai trois cavaliers français en reconnaissance qui me demandèrent de leur indiquer la route de Louftémont. Je les y conduisis par des chemins de traverse. Arrivés au centre du village, ils apprirent qu'un détachement de uhlans venait de le quitter et avait pris la direction d'Anlier. Aussitôt nos hommes de rebrousser chemin et de se retirer sur Behême.

Entre-temps la patrouille allemande s'était dirigée sur le moulin d'Anlier, occupé par les frères Lahy, et s'y était fait ravitailler. Après quoi, chevauchant à travers champs, les uhlans obliquaient vers Thibésart, lorsque, arrivés au lieu dit « Fontaine-Saint-Jean », ils furent aperçus par les trois cavaliers français cachés derrière une haie, en haut du village, près de la maison Piérard, sur la route de Behême à Léglise. Ceux-ci eurent vite fait de décharger leurs armes dans la direction de l'ennemi, puis de déguerpir, tandis que les uhlans effrayés s'enfonçaient dans la forêt de Rulles.

Au bruit de la fusillade, des civils insouciants sortirent de chez eux et vinrent inspecter les lieux. Plusieurs même, notamment Joseph Bertrand, ramassèrent les douilles des cartouches tirées par les soldats français.

(1) Rapport rédigé le 15 octobre 1915 et revu en janvier 1923.

Les Allemands n'avaient pas aperçu les cavaliers français dissimulés derrière une haie, par contre ils virent des civils dans la direction d'où étaient partis les coups de feu et conclurent aussitôt à la présence de francs-tireurs. Ils menacèrent de tout incendier et de fusiller les civils, sous prétexte que ceux-ci avaient tiré sur eux.

Le lendemain, Joseph Bertrand travaillant à Louftémont, eut l'occasion de s'entretenir avec le chef allemand de la patrouille. Celui-ci lui raconta donc que la veille des civils de Behême avaient tiré sur eux, qu'un cheval même avait été blessé et que le fait ayant été signalé immédiatement par ses soins à l'Etat-Major, la localité allait être sévèrement punie. Joseph Bertrand protesta énergiquement, mais le commandant, sceptique, et croyant infirmer les déclarations du témoin, fit mander un vétérinaire allemand qui procéda séance tenante à l'extraction de la balle du pied du cheval. A leur grande confusion, les Allemands durent se rendre à l'évidence et reconnaître que c'était un projectile français. Le commandant promit de rectifier son premier rapport. L'a-t-il fait? On ne saurait le dire, mais la réputation du village était faite, et lors du gros passage, dix jours plus tard, il était considéré comme un repaire de francs-tireurs.

N° 767. Un bon de réquisition délivré le 10 août à Behême nous permet d'identifier les patrouilles allemandes qui circulaient dans le pays à cette époque. L'officier qui l'a signé, von Seychetz ou Seychutz, était lieutenant au 10e régiment de uhlans. Il se pourrait cependant que, bien qu'appartenant à ce régiment, il ait été chargé d'un commandement au 4e régiment de dragons, comme ce fut le cas pour le lieutenant von Manstein. Celui-ci nous est connu par le *Livre Blanc* allemand. Voici ce qu'il déclare, en date du 27 août 1914, dans l'Annexe 52 (1) : « Le 9 août, la patrouille s'étant retirée devant deux escadrons français dans la direction de Behême, elle reçut des coups de feu des habitants de cet endroit. On a saisi une communication du 8 août, par laquelle, le chef des gardes-forestiers écrit aux bourgmestres que gendarmes et employés forestiers étaient avisés d'organiser les habitants pour la résistance armée. »

Il nous est facile de répondre à ces affirmations purement gratuites. Les coups de feu, tirés le 9 août à Behême, le furent par des cavaliers français, comme l'a déclaré dans son rapport le garde-forestier Bâlon et comme les Allemands eux-mêmes l'ont reconnu à Louftémont. Quant à la soi-disant communication du « chef des gardes-forestiers » dont fait mention le lieutenant von Manstein, nous réitérons le défi de la produire, lancé en 1915 par l'Evêque de Namur (2) et qui ne fut jamais relevé ; et pour cause...

Si les Allemands avaient sérieusement cru à l'existence de francs-tireurs à Behême, ils auraient incendié le village et tué des civils ; or, ils n'en firent rien.

Récit de M. Deremiens, bourgmestre d'Anlier (3).

N° 768. Le jeudi 20 août, des troupes allemandes en masse envahissent la commune et y séjournent jusqu'au lendemain matin, partant dès 5 heures dans la direction de

(1) Page 71.

(2) Réponse au *Livre Blanc* dans *Mgr Heylen*, o. c. p. 222.

(3) Récit recueilli le 16 octobre 1915, revu et complété en janvier 1923.

Léglise (1). Toute la nuit je fus retenu comme otage avec deux compagnons au bureau communal.

La veille, l'autorité occupante avait donné ordre de remettre toutes les armes soit au bureau communal, soit chez le bourgmestre. A peine relâché, je m'étais rendu dans le bas du village pour constater si les ordres avaient été exécutés, lorsqu'en remontant chez moi, je vis un rassemblement de troupes qui devaient constituer l'arrière-garde de la division partie de grand matin. En m'approchant, j'aperçus Emile Dumont entre les mains des soldats et malmené par eux. J'apprends aussitôt qu'une sentinelle l'avait dénoncé comme porteur d'un fusil. En effet, le vieillard, pour se conformer à l'ordre de la livraison des armes, s'était rendu au bureau communal pour y déposer les siennes. Ayant trouvé le bureau fermé, il était venu chez moi pour me les remettre. Ne m'ayant pas trouvé, il avait déposé son fusil près de la barrière de mon enclos, et avait mis sur ma table un revolver et des cartouches, malgré les protestations de ma femme qui lui avait dit que c'était imprudent. Je me rendis auprès de l'officier pour expliquer la méprise et défendre l'innocence du pauvre Dumont. On ne voulut pas m'écouter, je fus moi-même appréhendé et lié avec Dumont par une même corde.

Quelque temps après, deux autres civils, ligotés eux aussi, viennent nous rejoindre, ce sont Henri Pierson et Albert Jacob (fig. 1). Le premier avait été arrêté dans son jardin, où il se cachait, tandis que les soldats fouillaient les maisons environnantes. Albert Jacob revenait des champs avec son frère Lucien, lorsqu'il s'arrêta chez moi pour avoir des nouvelles. Il vit sur la table le revolver et la boîte de cartouches et mit le tout dans sa poche pour le porter à la maison communale. A peine sorti de chez moi, il fut arrêté, visité, et aussitôt garrotté.

Je fus un instant délié pour accompagner les soldats chargés de faire une perquisition chez moi. Ils mirent tout sens dessus dessous : lits, buffets, armoires. Dans la cave, où j'avais déposé par précaution les archives de la commune, la soldatesque s'amusa à disperser les papiers et à les piétiner. Cette besogne faite, on me relia à la corde qui m'attachait à Dumont.

Il est 7 h. 30 environ quand nous nous mettons en marche, escortés d'infanterie et de cavalerie. Nous traversons Behême et nous nous dirigeons vers Léglise. Arrivés là, nos gardiens font d'abord le geste de nous conduire chez Gonze, mais on nous a ensuite fait redescendre dans la propriété sise derrière la ferme du bourgmestre. C'était le lieu choisi pour l'exécution. Je m'en rendis aussitôt compte, de même que je compris que je serais épargné, car on me délia, pour me relier à Henri Pierson, qui eut la vie sauve comme moi.

Un officier, s'adressant alors aux deux pauvres victimes, leur demanda si elles voulaient se confesser. Sur leur réponse affirmative, un aumônier allemand s'avança qui entendit leur confession, puis on leur banda les yeux. Cela fait, une dizaine de soldats s'avancèrent et se placèrent en face des condamnés sur deux rangs, l'un debout, l'autre à genoux. Sur un ordre de l'officier les coups partirent et les deux hommes s'affaissèrent...

(1) Ce devaient être des unités de la 12e division du VIe corps d'armée, bien qu'un bon de réquisition du 20 août soit signé par un officier du 51e régiment, qui faisait partie de la 11e division.

Après nous avoir fait assister à cette exécution, on nous conduisit, Pierson et moi, toujours ligotés, chez le docteur Gonze, où l'on nous tint à vue dans une chambre du premier étage. J'ai profité de la visite d'un général pour lui demander d'être délié, ce qui fut accordé. Quelque temps après, je dus comparaître devant plusieurs officiers réunis dans une chambre. Sur la table on avait étalé les objets dont on nous avait dépouillés lors de notre arrestation. Dans le porte-monnaie de Dumont on avait trouvé un billet de cent marks On l'accusa de l'avoir volé. Je pus sans peine expliquer à ces Messieurs que Dumont avait vendu une génisse aux Allemands et qu'il avait reçu en paiement ce billet de cent marks.

Nous fûmes libérés le samedi matin et j'obtins, de l'officier qui avait commandé le meurtre de mes deux compatriotes, un passeport dont voici la teneur : « Der Bürgermeister Henri Deremiens und der Kültivateur Henri Pierson, beide aus Anliers, dürfen ungehindert nach Haus zurückkehren. Léglise, 22 August 1914. (s) Illgner, Hptm und Ortskommandant. 2/23 (1). »

Le samedi, les Allemands se battirent à Rossignol et le soir refluèrent vers Habay. Une partie de la division qui avait passé par Anlier, y revint le 23 pour y faire un pillage en règle. Les soldats tuaient les poules à coups de fusil, puis accusaient les civils d'avoir tiré sur eux. Plusieurs même furent menacés d'être fusillés, notamment les frères Martin, Antoine Moreau et Jean-Baptiste Lallement. M. l'abbé Thiry, curé d'Anlier, prit énergiquement leur défense et s'offrit en victime s'il leur en fallait une, mais déclara qu'aucun de ses paroissiens n'était capable d'avoir tiré sur les Allemands.

N° 769. Des patrouilles françaises et allemandes ont traversé la commune de *Léglise* (2), dès le début du mois d'août sans se rencontrer jamais.

De sa propre initiative, le bourgmestre, M. Dessoulier, recueillit les armes avant le passage du gros des troupes allemandes, de sorte que lorsque celles-ci arrivèrent le jeudi 20 août, il put leur en remettre 67 déposées au bureau communal. Un officier les fit apporter chez le docteur Gonze ; la plupart furent brisées, d'autres furent emportées par les chefs ou les soldats.

Le soir de ce même jour deux coups de feu furent tirés dans la cour des Religieuses. C'étaient des soldats qui abattaient des poules. On fit une perquisition chez un voisin, M. Moyen, mais on n'y trouva pas d'armes, et l'affaire n'eut pas de suite.

Le vendredi, les troupes qui arrivèrent, amenaient avec elles quatre civils d'Anlier : deux d'entre eux, Emile Dumont et Albert Jacob, furent exécutés à Léglise, et les deux autres, M. Deremiens, bourgmestre d'Anlier et Henri Pierson, après avoir passé la nuit chez le docteur Gonze, purent retourner chez eux le samedi. Ce jour-là, de grand matin, les troupes qui se trouvaient à Léglise, au lieu de se diriger sur Neufchâteau, qui leur avait été assigné comme objectif, marchèrent sur

(1) Traduction : Le bourgmestre Henri Deremiens et le cultivateur Henri Pierson, tous deux d'Anlier, peuvent rentrer chez eux sans être inquiétés. Léglise, 22 août 1914. (s) Illgner, capitaine et commandant de place. 2/23. — C'est ce même Illgner qui a déposé dans le *Livre Blanc* allemand. Annexe 18, p. 31.

(2) Rapport rédigé d'après des notes recueillies sur place en 1915 et d'après les dépositions de l'abbé Georges, curé de la paroisse, et de M. Dessoulier, bourgmestre.

Rossignol où elles rencontrèrent les troupes coloniales françaises. Un sanglant combat s'en suivit.

La commune, somme toute, n'eut pas trop à souffrir du passage des troupes, à part quelques réquisitions. La maison de l'abbé Gaspar, vicaire de la paroisse, mais mobilisé comme ambulancier de l'armée belge, fut mise à sac et complètement pillée.

Le *Livre Blanc* allemand parle dans son Annexe 18 des événements de Léglise, mais de façon à donner le change aux lecteurs. Le commandant Illgner déclare en effet que « le 22 août, alors que sa compagnie servait de couverture aux gros bagages, on lui livra deux civils d'Anlier rencontrés par deux gendarmes les armes à la main. La compagnie, ajoute-t-il, eut en ce temps-là à subir plusieurs fois le feu de la part des civils. »

« *On insinue* donc, comme l'a très bien dit l'Evêque de Namur (1), que les deux civils dont il s'agit étaient du nombre de ceux qui auraient tiré les coups de feu et qu'ils ont été justement condamnés. » Tout d'abord, il est à remarquer que les deux civils d'Anlier furent amenés et fusillés à Léglise non le 22, mais la veille. L'histoire de ce meurtre a été racontée plus haut, nous n'y revenons pas ici. Quant aux coups de feu dont il est question dans le *Livre Blanc*, ont-ils été tirés à Anlier ou à Léglise? Le contexte ne permet pas de solutionner la question. Quoi qu'il en soit, l'affirmation est fausse. A Anlier, les troupes disaient bien que les civils avaient tiré, mais ne formulaient qu'une accusation générale, sans avoir à articuler le moindre fait précis, sinon celui que nous avons déjà relevé pour Behême, section de la commune, où les Allemands eux-mêmes ont reconnu que c'étaient des balles françaises. Le fait, du reste, remontait au 9 août.

Quant à Léglise, comme il a été dit, deux coups de feu ont en effet été tirés dans la cour des Religieuses le jeudi soir, 20 août, mais par des soldats allemands qui voulaient abattre des poules. On les mettait si peu à charge des civils, que ni la population, ni les autorités ne furent inquiétées. Bien au contraire, des certificats fort élogieux furent décernés aux habitants pour leur bon accueil (2).

A partir du jeudi 20 août, le village de *Mellier* se vit envahi par des troupes de la 11e division (VIe corps), qui s'empressèrent de prendre quatre otages. Ceux-ci, au témoignage d'un Allemand lui-même (3), furent indignement traités pendant deux jours et relâchés le samedi matin seulement (rapport n° 770). L'après-midi de ce même jour, des cavaliers fuyant la bataille de Rossignol arrivèrent à Mellier et tirèrent sauvagement sur un groupe de civils dont ils tuèrent trois personnes et en blessèrent deux autres (rapport n° 771).

(1) Dans *Mgr Heylen*, par JANSSENS, o. c., p. 222.

(2) Un de ces certificats était signé par un docteur du nom de David. Malheureusement ces documents ont été égarés.

(3) Voir plus bas (rapport n° 772), l'extrait du *Carnet de route d'un soldat allemand*.

Rapport de M. Louis Parisse, bourgmestre de Mellier.

N° 770. Les troupes allemandes venant de Thibésart, arrivèrent à Mellier le jeudi 20 août dans la matinée. Ces troupes, comme celles des jours suivants, appartenaient à la 11e division du VIe corps, ainsi qu'en témoignent les bons de réquisition donnés aux habitants (1). A midi, quatre otages furent arrêtés et conduits à la gare : c'étaient M. l'abbé Hausse, curé de la paroisse, deux industriels MM. Florentin Pierrard et Joseph Dewez, et moi.

Un officier m'enjoignit de le conduire au bureau communal pour lui livrer la caisse; mais comme le receveur communal habite la section de Thibésart, l'officier s'y rendit seul et enleva les 200 francs qui se trouvaient dans la caisse, le reste ayant été caché à temps.

L'après-midi, les Allemands enlevèrent les armes déposées à la maison communale dès le début du mois d'août par ordre de l'autorité locale.

Les mains liées derrière le dos, on conduisit les otages jusqu'au lieu dit *Le poteau* situé entre Mellier et Thibésart. Nous restâmes là exposés d'abord à un soleil brûlant, puis à un violent orage, sans nourriture, sans boisson, sous la menace continuelle d'être fusillés. Ramenés au village à la nuit tombante, on nous enferma à la gare pour y passer la nuit. Ce même soir, je fus obligé d'envoyer le garde-champêtre dans tout le village pour crier en face de chaque maison qu'un officier allemand avait été blessé par un civil à Thibésart, et que si on ne retrouvait pas le coupable, Thibésart serait brûlé. Le coupable imaginaire ne fut évidemment pas retrouvé.

Le lendemain, vendredi, dès 4 heures du matin, on nous mena jusqu'au carrefour de la route de Léglise à Marbehan, où nous passâmes toute la journée couchés dans un fossé, sans abri contre les rayons ardents d'un soleil de feu. A 17 heures, on nous ramena au château de M. Pierrard, où nous couchâmes sur une botte de paille.

Le samedi, 22 août, on allait encore une fois nous conduire je ne sais où, lorsque des officiers arrivés en auto déclarèrent que nous étions libres.

Rapport de Maria Chabotteau, épouse Habay.

N° 771. Le samedi, 22 août, je me trouvais chez moi avec mes trois enfants, Ida, Bertha et Simone, lorsque je vis arriver plusieurs de mes parents de Les Fossés à qui les Allemands avaient conseillé de fuir. C'était mon père, Joseph Chabotteau, et mes deux sœurs; Félicien Lagarmitte, sa femme Marie Jacob, et leur fils Gaston; ensuite Emilienne Pierlot, épouse Fineuse, et son fils Emilien. Vers 15 heures, nous prenions ensemble le café, lorsque Adolphe Payot et son frère Alfred, ainsi qu'Albert Antoine, tous trois de Mellier, qui se trouvaient devant la maison, y entrèrent précipitamment, en entendant le galop de chevaux. Des cavaliers allemands s'arrêtent près de la maison, et un officier descendant de cheval pousse la porte et nous enjoint à tous l'ordre de sortir. A notre groupe vient se joindre Henry Déom qui sortait de chez lui pour chercher du pain. Nous étions donc 16 en

(1) Notamment des régiments de grenadiers 10 et 11, ainsi que du 38e régiment de fusiliers.

tout. Les soldats nous rangent quelques mètres plus loin, devant la maison d'Arnolf Hubert, la dernière du village sur la route de Rossignol. On nous fait vider les poches et lever les mains, et comme Adolphe Payot s'y refusait, l'officier le fouille et lui trouve un revolver en poche. Aussitôt, sans l'interroger, l'officier tire sur lui à bout portant, l'atteignant en pleine figure et dans les jambes. Ce même officier commande alors le feu à ses soldats, qui se mettent à tirer sur nous. L'un deux vise la femme Lagarmitte qui tenait entre ses bras son enfant âgé de 6 ans. La balle traversant la tête de l'enfant et atteignant la mère en pleine poitrine, les tua raide tous deux. Une autre balle frappa mortellement le père Lagarmitte, qui ne survécut que quelques heures à ses blessures. Ma sœur, Bertha Chabotteau, fut blessée au poignet. Tous les autres tombèrent aussi, mais sans être atteints, ce qui s'explique par le fait que plusieurs soldats tirèrent à dessein trop haut, comme en a témoigné Vital Lepage, qui, de la maison en face, assistait à la fusillade.

Leur crime accompli, les Allemands s'en allèrent. En arrivant à l'entrée du bois, ils obligèrent Mme Henry Déom et son fils, qui habitent là, à sortir de leur demeure et à vider leurs poches. L'officier enleva au jeune homme sa montre et 50 francs. Mais un soldat intercéda en sa faveur, et la montre lui fut rendue.

Le curé averti par le garde Déom, arriva aussitôt sur le lieu du massacre, où il trouva les victimes ensanglantées gisant sur la route. MARIE JACOB (34 ans), épouse Lagarmitte et son fils GASTON LAGARMITTE (6 ans), étaient à l'état de cadavre. Il entendit la confession du père Lagarmitte et d'Adolphe Payot, et leur conféra l'Extrême-Onction. Tandis qu'on reconduisait Adolphe Payot chez lui, le curé fit transporter le malheureux Lagarmitte dans une maison voisine (1) et partit chercher du secours. Hélas! les troupes allemandes qui encombraient en ce moment la route défendirent de circuler encore, et lorsque le lendemain on revint auprès du blessé, FÉLICIEN LAGARMITTE (38 ans) était mort, les Allemands l'ayant achevé à coups de baïonnette (2). Adolphe Payot faillit perdre la vue et fut pendant six mois à l'hôpital d'Arlon, où il subit une opération.

Il ne sera pas sans intérêt de transcrire ici le passage se rapportant à Mellier du *Carnet de route d'un soldat allemand* (3). Ces quelques lignes (4) d'un intellectuel montrent comment un sous-officier de réserve,

(1) Chez Arnolf Hubert.

(2) Voici ce que rapporte Vital Lepage : « Caché dans la maison de mes beaux-parents, chez Gontier, j'ai pu assister de la fenêtre à toute la scène de la fusillade. Lorsque les Allemands sont partis, je me suis approché de Lagarmitte qui m'a dit être blessé à la cuisse. Un peu plus tard, les soldats défendant de circuler, j'ai dû rentrer chez mes beaux-parents. Le lendemain, je fus mandé pour transporter les cadavres au cimetière, avec d'autres civils et le bourgmestre; nous étions accompagnés de soldats. En entrant dans la maison Hubert, où se trouvait Lagarmitte, un horrible spectacle s'offrit à mes yeux : tout était en désordre, le matelas sur lequel avait été déposé Lagarmitte, avait été traîné jusque dans la cuisine et le cadavre du malheureux était au milieu de la chambre, le ventre ouvert et au milieu d'une mare de sang. Or la balle qui avait frappé Lagarmitte n'avait atteint que la cuisse. Il avait donc été achevé à coups de baïonnette. Toute la nuit, du reste, je l'avais entendu crier. »

(3) Publié chez Berger-Levrault, Paris, 1915.

(4) P. 21 et ss.



Fig. 1.
Albert JACOB, 30 ans, d'Anlier, fusillé à Léglise.



Fig. 2.
Nicolas LEBŒUF, 57 ans, fusillé à Thibésart.



Fig. 3.
Victor GUIOT, 24 ans, de St-Vincent, fusillé à Arlon.



Fig. 4.
Julien BASTIEN, 19 ans, tué à Saint-Vincent.



Fig. 5.
Lambert MARON, 80 ans, tué a Rossignol.



Fig. 6.
Cath. COZIER-MERVILLE, 71 ans, carbonisée à Rossignol.



Fig. 7.
Jules ANDRÉ, 57 ans, tué à Rossignol.



Fig. 8.
Hippolyte GOFFINET, 57 ans, tué à Frenois (Termes).



Fig. 9.
Alphonse FARINELLE, 40 ans, tué à Les Bulles.



Fig. 10.
Sœur Marie-Florentine (Henriette RONVAUX), 44 ans, tuée à Les Bulles.



Fig. 11.
Marcellin HERBEUVAL, 25 ans, fusillé à Les Bulles.



Fig. 12.
Lambert CONSTANT, 50 ans, tué à Jamoigne.



Fig. 13.
Louis MORAUX, 48 ans, tué a Sainte-Marie.



Fig. 14.
Vital SCHUSTER, 21 ans, tué a Sainte-Marie.



Fig. 15.
Joseph LAHURE, 50 ans, tué à Sainte-Marie.



Fig. 16.
Julien LAHURE, 16 ans, (fils de Joseph) assassiné à Etalle.

Fig. 17. — Affiche apposée à Nothomb, par ordre de l'autorité allemande.

Fig. 18. — Proclamation du lieutenant Közeir aux habitants de Houdemont.

Eisenbahn Baukompagnie Nr. 18

Marbehan, den 24 8 14

An den Bürgermeister von Marbehan

Fig. 19. — Lettre du capitaine Goerke au bourgmestre de Marbehan.

qui avait le sentiment du devoir, jugeait la conduite de ses compatriotes. Erich X... appartenait au 38[e] régiment d'infanterie (11[e] division).

N° 772. Nous arrivâmes comme bataillon d'avant-garde à *Mellier* (1). C'est ici que commença le train de guerre proprement dit. Tout ce qui se mange : œufs, lard, jambons, pain, tout fut réquisitionné, et la plupart du temps rien ne fut payé. Les habitants avaient une telle peur de nous qu'ils n'osaient pas réclamer.

. . . .

Le bâtiment de la gare fut ouvert de force. Dans ce bâtiment on installa le bureau du bataillon et on y logea les otages. C'était pitié de voir un homme de soixante-douze ans et un prêtre à cheveux blancs contraints de rester toute la nuit dans ce local sans aucune espèce de confort, sans la plus indispensable nourriture. Le guichet des billets était brisé en morceaux. *Pourquoi?* (en français).

. . . .

On put, hélas! voir bientôt la *bête humaine* (en français) se réveiller chez maints soldats; on put bientôt se demander si la « kultur » n'était pas un vernis extérieur? Des bandes composées de coquins (Spitzbubenelemente) volaient ce qu'elles pouvaient attraper : canards, poulets, etc. Malheureusement, ils y étaient stimulés souvent par des sous-officiers mal renseignés ou ayant des dispositions semblables. Comme des sauvages, ils fouillaient les maisons, à la recherche des armes, sans distinction de rang social. *La guerre est terrible* (en français), surtout pour celui qui est habitué à l'esthétique et à la morale. On laissait ainsi passer bien des choses : les gens avaient bien trop peur pour se plaindre

Dans mon cantonnement se trouvaient trente hommes; j'exerçai une sévère discipline parmi eux, prenant garde qu'il ne fût fait aucun tort aux habitants, et que leurs affaires et leurs meubles ne fussent endommagés, ce dont ils se montrèrent très reconnaissants.

Vendredi 21 août. — Au matin, je reçus la pénible mission de *confisquer* pour usage de guerre la *motocyclette* d'un cafetier (2). C'était une machine neuve de marque allemande (1,300 francs). On lui établit pour sa motocyclette un bon de 500 marks (675 francs). De plus, on trouva dans un garage une *auto;* celle-ci fut aussi confisquée, sans autre forme de procès, et traînée hors du village par des chevaux(3).

. . . .

Dans la nuit, plusieurs coups de feu furent tirés par les sentinelles. Les bleus avaient grand'peur; ils criaient précipitamment : « Halte! halte! » et déjà le coup partait dès que quelque chose de suspect remuait. . . . .

Une partie des troupes de la 11[e] division séjourna pendant trois jours à *Thibésart* (4), section de la commune de Mellier, et le vendredi soir le général von Pritzelwitz et tout l'Etat-Major du VI[e] corps y arrivèrent.

(1) Le 20 août.

(2) Cette motocyclette appartenait à M. Legrand et avait été payée 1,275 francs.

(3) Cette auto appartenait à M. Dewez, qui avait été pris comme otage. Elle ne pouvait marcher, car le propriétaire en avait enlevé une pièce.

(4) Nous adoptons l'orthographe du nom tel qu'il paraît sur les cartes de l'Etat-Major belge.

C'est là que l'atteignit le samedi, de grand matin, le capitaine Wachenfeld, dépêché par le général von Strantz, commandant le Ve corps. Celui-ci devant s'infléchir dans la direction sud-ouest voyait ainsi sa droite découverte et faisait demander au général von Pritzelwitz de le couvrir de ce côté. Renonçant donc à marcher sur Neufchâteau, le VIe corps s'ébranla le 22, à 5 heures du matin, la 12e division, de Léglise vers Rossignol, et la 11e, de Mellier et Thibésart, dans la direction de Tintigny et Saint-Vincent.

Ces troupes n'auraient pas laissé un trop mauvais souvenir à Thibésart, si leur avant-garde, le 38e régiment de fusiliers, ne s'était rendu coupable, le jeudi 20 août, d'un crime odieux. Trois paisibles habitants y furent lâchement assassinés (rapport n° 773) sans qu'une justification posthume, aussi fausse qu'absurde, puisse effacer l'odieux de l'attentat.

Rapport de M. l'abbé Joseph Hubert, curé de Thibésart (1).

N° 773. Le jeudi 20 août, vers 8 heures du matin, arriva à Thibésart la cavalerie d'avant-garde du VIe corps. L'abbé Arnould en sortant de chez moi, où il avait déjeuné, est pris pour le curé de l'endroit et aussitôt arrêté. Lorsque les soldats se furent rendus compte de leur erreur, ils le relâchèrent et vinrent me trouver au presbytère. Un adjudant de chasseurs se présenta et me dit : « On a tiré sur nos troupes dans la forêt près de Thibésart et j'ai ordre de vous arrêter ». Il m'emmène à mi-chemin de Mellier, auprès du colonel qui commandait l'avant-garde et je demeure là, deux heures durant, pendant que défilent des troupes d'infanterie. On me ramène ensuite dans la cour du château de Mlle Trouet.

Un officier supérieur m'aborde et me dit : « On a tiré sur un de nos officiers. Vous allez dire dans tout le village que, si on ne trouve pas les coupables, le village sera brûlé demain. » J'ai beau protester, « c'est un ordre », répond l'officier. En même temps, on remet à Théophile Nicolas, conseiller communal, deux exemplaires d'une proclamation qu'il doit afficher dans le village pour inviter les habitants à s'abstenir de toute manifestation hostile à l'égard de l'armée envahissante et menaçant des pires châtiments ceux qui se rendraient coupables d'un acte de malveillance quelconque.

Il est environ 10 heures, quand je commence le tour du village. Je demande partout si les habitants sont sortis, afin de savoir s'il est vraisemblable que quelque civil se soit trouvé hors du village et ait tiré sur les troupes. Je mets ensuite mes paroissiens au courant de l'accusation et des menaces et les engage à rester bien calmes.

Ma mission terminée, je reviens dans la cour du château et je vois que les soldats y amènent trois hommes : Nicolas Lebœuf, menuisier, le garde-forestier François Bieuvelet et son fils Joseph, élève à Carlsbourg.

(1) Ce rapport a été rédigé en mai 1915; il a été revu et corrigé en 1922 par l'auteur, actuellement curé de Rossignol.

Un chef m'interpelle aussitôt : « Quel est cet homme au fond de la cour? » Je lui réponds que c'est François Bieuvelet. « Quelle est cette signature? » me demande-t-il ensuite, en me montrant le bas d'une lettre, dont il cachait le texte avec sa main. « C'est la signature de François Bieuvelet. » Le document mis ainsi sous mes yeux était un « écrit » que les Allemands avaient découvert dans la boîte aux lettres placée au pignon du presbytère. Bieuvelet rapportait au garde-général de Habay qu'il avait inspecté la forêt et n'y avait rien vu. On aurait, paraît-il, trouvé également une carte adressée au fils Lebœuf qui était à l'armée. Enfin, dans la matinée, des perquisitions opérées chez les deux inculpés — ils habitent l'un vis-à-vis de l'autre sur la route de Thibésart à Léglise — auraient fait découvrir des cartouches, mais non des armes.

Je m'applique aussitôt à prendre la défense de ces braves gens, et je supplie ces juges inexorables d'être miséricordieux. Hélas! tous mes efforts sont vains et l'on m'annonce qu'ils sont tous les trois condamnés à mort. Je ne songe plus dès lors qu'à exercer mon ministère spirituel et je demande de pouvoir leur donner l'absolution, ce qui m'est accordé.

François Bieuvelet est le plus courageux des trois. Il se met à genoux et trace sur lui un grand signe de croix. Son fils Joseph est tout hors de lui. Nicolas Lebœuf est d'une pâleur extrême. Je demande de pouvoir les suivre pour les assister à leurs derniers moments, mais cette grâce m'est refusée. Une demi-douzaine de soldats sont chargés de les conduire au lieu de l'exécution. On les fait traverser tout le village. Nicolas Lebœuf s'évanouit en passant devant sa demeure et l'on est obligé de le transporter. Le cortège s'arrête à environ 100 mètres de la dernière maison, sur le sentier de Léglise. Les trois pauvres victimes sont rangées le long des ronces artificielles, et c'est là qu'elles furent fusillées. NICOLAS LEBŒUF avait 57 ans (fig. 2), FRANÇOIS BIEUVELET en avait 62, et son fils JOSEPH BIEUVELET n'était âgé que de 19 ans.

Quelque temps après l'exécution, qui eut lieu vers midi, j'obtins l'autorisation de me rendre sur le lieu du crime. J'y vis les trois cadavres : Nicolas avait été atteint à la tête, François avait une horrible blessure au cou et Joseph avait été frappé en plein cœur. Je récitai un *De Profundis* (1)

En rentrant au presbytère, je le trouvai envahi par la soldatesque qui fouillait partout et ne manquait pas l'occasion de s'approprier ce qui lui convenait. Toute la cave à vin fut ainsi pillée.

Chargé des réquisitions dans le village, je pus me rendre compte que partout le pillage battait son plein.

Entre-temps, des troupes passaient toujours. Vers le soir de ce vendredi, arriva l'Etat-Major. Le général von Pritzelwitz, commandant le VIe corps, et le général Chales de Beaulieu, chef de la 12e division, s'installèrent avec leurs officiers au château de Mlle Trouet. Au presbytère, j'eus à héberger le général von Webern, commandant la 11e division d'infanterie.

(1) Trois jours après Emile Valet exhuma les victimes qui n'étaient recouvertes que de 15 centimètres de terre. Il voulut les déposer dans des cercueils, mais les armées ennemies traversant encore le village, il dut se contenter de les enterrer dans des linceuls. Ce n'est que trois mois plus tard qu'il reçut l'autorisation de les inhumer au cimetière.

Le samedi, vers 2 heures du matin, une estafette arrive au presbytère et, malgré la consigne, entre directement chez le général. A 5 heures retentit le clairon d'alarme. Toutes les troupes se trouvent aussitôt debout. « Vous partez? » demandai-je au général. « Oui, me répondit-il, les Français sont à Saint-Vincent, nous allons au combat. » Ce fut, en effet, la 11e division qui prit part à la bataille de Tintigny, Saint-Vincent, Bellefontaine.

Le *Livre Blanc* allemand touche un mot des événements de Thibésart. Le lieutenant von Lindeiner, du 6e régiment de l'artillerie de campagne (1), déclare qu'étant en quartier à Thibésart avec l'état-major du régiment, il fut convoqué comme interprète pour l'interrogatoire d'un garde-forestier Bienveler (2) ; « on avait trouvé chez celui-ci des cartouches, ajoute-t-il, alors qu'il avait nié en avoir en sa possession ». Il s'étend ensuite sur le contenu des cartouches, déclarant que les *grains* de plomb avaient été remplacés par des *morceaux* de plomb découpés. Ce qui se pratique en effet, notamment lorsqu'on chasse au gros gibier. Il termine en disant : « Ainsi qu'on me l'a dit, ce jour-là même et les jours précédents, plusieurs de nos patrouilles avaient essuyé des coups de fusil venant de la forêt près de Thibésart, ainsi que celle du Rittmeister von Richthofen du régiment de chasseurs à cheval n° 11, quoiqu'il n'y eût pas de soldats ennemis dans les environs (3). »

Prudemment, l'auteur du rapport ne conclut pas ; l'insinuation n'en est pas moins perfide. Il se garde également de parler de la sanction.

Laissons la parole à d'autres témoins, oculaires ceux-ci, et qui concluront énergiquement à l'innocence des victimes.

N° 774. Le jeudi matin, raconte J.-B. Parisse, vers 8 heures, je me trouvais à proximité du bois avec Georges Scholtes, occupés tous deux à couper de l'épeautre, lorsque nous vîmes l'armée allemande arriver par le chemin de Behême. Un officier s'est dirigé du côté de la forêt. A peine était-il dans le bois, que trois coups de feu ont retenti, dans la direction d'Habay (4). L'officier est sorti du bois et nous l'avons vu

(1) Qui fait partie de la 11e division, du VIe corps.

(2) Cette orthographe donnée par le *Livre Blanc* est fautive.

(3) Annexe 25. Dans l'annexe suivante (n° 26, p. 40) il est également parlé de Thibésart, mais les accusations portées sont si invraisemblables et sans aucune précision de lieu et de personne qu'il est superflu de s'y arrêter. Un réserviste, du 10e régiment, nommé Stellmacher, déclare qu'ayant été envoyé pour chercher un récipient avec de l'eau, il entra dans une maison et y trouva plusieurs grands récipients remplis de balles de plomb. Là-dessus, avec des camarades, il continua ses recherches et découvrit encore beaucoup de munitions de chasse et, cachés derrière une armoire, plusieurs fusils de chasse. A terre étaient jetées plusieurs douilles tirées. — Si tout cela était vrai, comment expliquer que — vu la mentalité allemande — tout le village n'ait pas été incendié, et les propriétaires, au moins de la maison où l'on avait trouvé les armes, fusillés?

(4) Eugène Thiry a lui aussi entendu les coups de feu et — étant chasseur lui-même — déclare que c'étaient des coups de fusil de guerre et non de fusil de chasse.

passer près de nous. Il saignait du doigt. Des soldats l'ont pansé et l'ont aidé à se hisser à cheval. Quelque temps après, un quart d'heure, un officier s'approche de nous et nous ordonne de le suivre, Scholtes et moi. On nous conduit sur le chemin de Behême, où nous retrouvons Emile Picard, otage comme nous. Peu après, les soldats amènent encore Théophile Nicolas et le garde-champêtre Cyrille Cornet. Nous étions donc cinq. A maintes reprises nos gardiens nous déclarent qu'un de leurs chefs a été blessé, et que si on n'a pas trouvé le coupable pour le lendemain, à 5 heures du matin, le village sera incendié et les otages fusillés. Nous sommes conduits ensuite au château.

N° 775. Au moment où les trois coups de feu ont retenti, déclare Emile Valet, je causais avec François Bieuvelet, son fils et des voisins. Ce n'est donc certainement pas lui qui a pu tirer.

N° 776. Eugène Thiry note dans son rapport : « Je me trouvais près de chez Emile Valet, lorsque François Bieuvelet m'aborda et me dit : « On vient de tirer trois coups de feu. Il y a probablement eu une rencontre entre combattants. » Et ce fut tout. Il venait sans doute de la boîte aux lettres, où il avait déposé le message que les Allemands ont saisi et dont ils lui ont fait un grief. Il notifiait au garde d'Habay, paraît-il, qu'il n'y avait rien dans la forêt.

» Quelques mètres plus loin, je rencontre Nicolas Lebœuf qui me demande si je compte faucher l'avoine ce jour-là. Je lui réponds que rien ne presse. Par conséquent, lui aussi ne se trouvait pas dans la forêt quand partirent les coups de feu.

» Du reste, depuis plusieurs jours le garde-champêtre Cornet avait fait le tour de tout le village pour forcer les habitants à remettre leurs armes. Celles-ci avaient été déposées à l'école, et à leur arrivée les Allemands les avaient brisées dans une prairie.

» Lebœuf avait remis son revolver au garde-champêtre.

» Il est vrai que Bieuvelet n'avait pas remis son fusil à la première injonction, étant garde-forestier; mais, sur les instances de ses amis, il avait fini par le jeter dans un puits. Les Allemands n'ont donc pu trouver d'armes chez lui. S'il est vrai qu'ils y ont trouvé des cartouches, la raison en est bien simple : le garde-champêtre n'avait pas cru devoir les prendre, se disant que sans fusil on ne pourrait d'aucune façon s'en servir. Chez moi aussi on a trouvé des cartouches, et je n'ai cependant pas été fusillé ! Au fils Bieuvelet les Allemands ne reprochaient rien, mais il n'avait pas voulu abandonner son père.

» Quant à Nicolas Lebœuf, on a dit que Bieuvelet lui avait demandé de l'accompagner, comme témoin à décharge. Au reste, le *Livre Blanc* allemand ne souffle mot de ces deux derniers, aucune accusation n'ayant pu, avec quelque apparence de vérité, être portée contre eux. »

II. SUR LE FRONT DU VIe CORPS LE SAMEDI 22 AOUT

1. — *La 11e division : Le Combat de Rossignol.*

§ 1. — *Avant le Combat.*

La grande forêt de Chiny et de Neufchâteau encadre en partie la commune de *Rossignol* et forme autour d'elle un hémicycle de verdure. Une route de l'Etat, allant de Marbehan vers Florenville, traverse le village de l'est à l'ouest, tandis que la route provinciale de Tintigny à Neufchâteau le coupe du sud au nord. Cette route enjambe la Semois sur un pont de pierre à Breuvanne, à 3 kilomètres au sud de Rossignol.

Tout le village, qui en 1914 comptait 950 habitants, se trouvait massé en une seule agglomération autour de l'église et du château, à part deux maisons seulement situées quelque peu à l'écart (1). L'une au nord, près de la chapelle Sainte-Anne, l'autre sur la route de Marbehan, au moulin de la Civanne, affluent de la Semois.

Mais cela, c'est le passé. Car, de ce coquet village, les hordes teutoniques n'ont fait qu'un amas de cendres, incendiant 72 maisons, ne laissant aux veuves et aux orphelins que des yeux pour pleurer les 112 victimes lâchement assassinées.

En apprenant la violation de la Belgique par les troupes allemandes, la population de Rossignol bien qu'indignée resta néanmoins calme et attendit les événements. Les comtesses van der Straten-Ponthoz, occupant le château, prirent aussitôt les mesures nécessaires pour transformer celui-ci en ambulance (2).

Dès le 6 août, dans l'après-midi, on vit arriver les premiers cavaliers français. C'étaient des détachements des 28e et 30e dragons, accompagnés de cyclistes du 4e groupe. Ils appartenaient à la 4e brigade de dragons (3), commandée par le général d'Urbal, qui avait franchi la frontière belge le matin même. venant de Montmédy et avait mission de reconnaître les forces de l'ennemi et ses dispositifs.

Le 8 août arrive par une pluie battante le 4e hussards, formant avec le 2e, la 4e brigade légère commandée par le général Réquichot. Celui-ci s'installe au

(1) Pour suivre les événements de Rossignol, il faut consulter le *plan* du village (fig. 45). Dans le texte, on renvoie aux numéros de ce plan.

(2) Le curé, l'abbé Ch. Hubert assuma les fonctions d'aumônier, le docteur Sironval, de Jamoigne, le soin des malades, M. Pierlot, secrétaire communal, et M. Provis devaient s'occuper de l'organisation et de la comptabilité. Le 10 août, une délégation de la Croix-Rouge d'Arlon remit à M. Provis le brassard officiel n° 9.

(3) Cette 4e brigade entrait elle-même dans la composition de la 4e division de cavalerie (général Abonneau).

château et s'emploie à rassurer la population, tandis que ses cavaliers, notamment le 3e escadron, entrent en contact avec l'ennemi, dans la direction de Vance.

Le lendemain, dimanche, des patrouilles sont envoyées en reconnaissance dans la région de Thibésart-Anlier, ainsi que du côté d'Habay.

Les hussards cantonnés à Rossignol se retirent le 10 vers Les Bulles et Jamoigne, le gros de la division s'installant à Florenville (1).

Le 11 août, les premiers éclaireurs allemands se montrèrent du côté de la Civanne, mais ce ne fut que le lendemain que deux d'entre eux traversèrent le village.

Le 13, une patrouille de quatre uhlans déboucha par la forêt. Elle s'arrêta au milieu de la localité, chez Mme Gravisse-Dewez (plan 1), commerçante, et s'en retourna sans inquiéter personne.

Le samedi 15 août, de grand matin, deux soldats firent irruption dans l'église, ayant reçu d'un officier l'ordre d'enlever le drapeau belge hissé au clocher. Ces soldats faisaient partie d'un détachement qui ne tarda pas à disparaître, une patrouille française l'ayant surpris et ayant tiré dessus.

Le lundi 17, les choses commencèrent à prendre une tournure plus tragique. Un officier allemand arrive de Tintigny avec une cinquantaine d'hommes pour rançonner le village. A cet effet il prend quatre otages (2), fait irruption dans le presbytère (plan 2) et y perquisitionne. Le vieux curé, l'abbé Ch. Hubert, âgé de 78 ans, est sommé de déclarer s'il détient des armes; il répond qu'il a un vieux revolver inutilisable, gisant depuis plus de trente ans sur sa bibliothèque. Les Allemands s'emparent de cette arme toute rouillée et couverte de poussière. Le vénérable prêtre est collé au mur et insulté; on lui annonce qu'il va être fusillé, et on le conduit dehors. C'est alors qu'intervient heureusement un habitant, M. Rouy, armurier. Il parvient à démontrer à l'officier qu'on ne peut tirer avec le revolver saisi. Le curé est enfin délivré.

Le lendemain, les soldats reviennent pour enlever vivres et fourrages et confisquer la caisse communale. A la mairie (plan 3) se trouvaient rassemblées toutes les armes des particuliers; deux habitants, Jules Gravisse et Gustave Rouy, furent réquisitionnés pour les porter à Tintigny.

Le mercredi 19, nouvelle irruption et nouvelles réquisitions. C'est ce jour-là que fut commis le premier crime Deux soldats se présentent à la maison (plan 4) de Jules ANDRÉ, 57 ans (fig. 7), et lui demandent des œufs. « J'ai tout donné », répond André. Furieux, un des soldats abat le malheureux d'un coup de fusil (3).

Le 20 août, tandis que la 9e division de cavalerie marche sur Neufchâteau, le 24e dragons reçoit ordre de masquer le mouvement, en faisant face à Arlon sur le front Rossignol-Bellefontaine. L'escadron Lestrange a la garde de Termes avec vue sur la plaine et la lisière de la forêt. Plusieurs rencontres ont lieu avec des

(1) La 4e division de cavalerie, qui jusqu'à présent avait fait partie du corps d'observation du général Sordet, en est détachée pour passer directement sous les ordres de la 5e armée (général Lanrezac). Quelques jours plus tard, le 15, elle sera affectée à la 4e armée (général de Langle de Cary).

(2) Ernest Claude, Ernest Eppe (fusillé le 26 août), Florent Hourt et Jules Hubert (décédé depuis).

(3) La veuve de Jules André, morte depuis, a raconté au curé toute la scène dont elle avait été elle-même témoin.

patrouilles ennemies. Dans l'une d'elles, un lieutenant allemand du 2e escadron du 14e régiment de hussards est tué à la « Croix du Sergent », et son ordonnance, Hugo Meisner, blessé, est soigné à l'ambulance du château et de là conduit sur Marbehan par Auguste Farinelle.

Le vendredi, de nombreux éléments de la 3e division de cavalerie allemande passèrent à Rossignol de 11 heures à 13 heures venant de Houdemont-Rulles par Orsainfaing, et se rendant dans la direction de Les Bulles-Jamoigne. Ils s'y heurtèrent à des unités françaises du 12e corps (notamment au 100e R. I.) et repassèrent par Rossignol au milieu de l'après-midi. Seuls, une centaine de cavaliers demeurèrent dans le village qu'ils occupèrent la nuit du 21 au 22. Ils en seront délogés le samedi matin par l'avant-garde du corps colonial.

§ 2. — *Les préliminaires du combat.*

Nous avons vu que le samedi, 22 août, de grand matin, alors que le VIe corps silésien était arrivé dans la région Thibésart-Léglise, et s'apprêtait à continuer sa marche vers Neufchâteau, il changea tout d'un coup de direction et obliqua vers le sud. En effet, à 5 heures du matin, le général von Pritzelwitz donna ordre à la 12e division de se rendre de Léglise, où elle cantonnait, vers Rossignol, tandis que la 11e division, opérant une marche parallèle, prendrait la route de Thibésart à Tintigny.

Les sceptiques, paraît-il, appréhendaient que cette marche vers le sud ne fût un coup en l'air (1), mais ils allaient bientôt savoir à quoi s'en tenir. A peine l'avant-garde de la 12e division fut-elle arrivée à la sortie de la forêt, à 7 h. 40 (2), que des coups de feu éclatèrent et qu'une violente bataille s'engagea. Elle devait durer toute la journée et ne cesser qu'à la nuit tombante. L'histoire l'enregistrerait sous le nom de *Combats de Rossignol-Saint-Vincent* (3).

Pour plus de clarté, nous étudierons séparément l'activité, pendant cette journée, des deux divisions allemandes du VIe corps, d'autant que leur action, bien que combinée, eut un champ nettement déterminé et séparé. La 12e division, commandée par le général Chales de Beaulieu, opéra uniquement sur le territoire de Rossignol et de Termes, alors que la 11e division, commandée par le général von Webern, se battit aux environs de Tintigny, Saint-Vincent et Bellefontaine. (Voir fig. 20.)

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 21.

(2) *Ibidem*, o. c. p. 21. Le récit allemand dit, en effet, qu'à 8 h. 40 (heure centrale) les premiers coups de feu furent tirés.

(3) Voir G. Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, t. V, p. 126. Les Allemands l'ont baptisée du nom de : *Combats près de Rossignol et Tintigny* (*Die Schlacht bei Longwy*, o. c. p. 21).

Le général von Pritzelwitz et son Etat-Major se tinrent pendant toute la journée à Orsainfaing.

Avant de pousser plus avant l'histoire du combat de Rossignol,

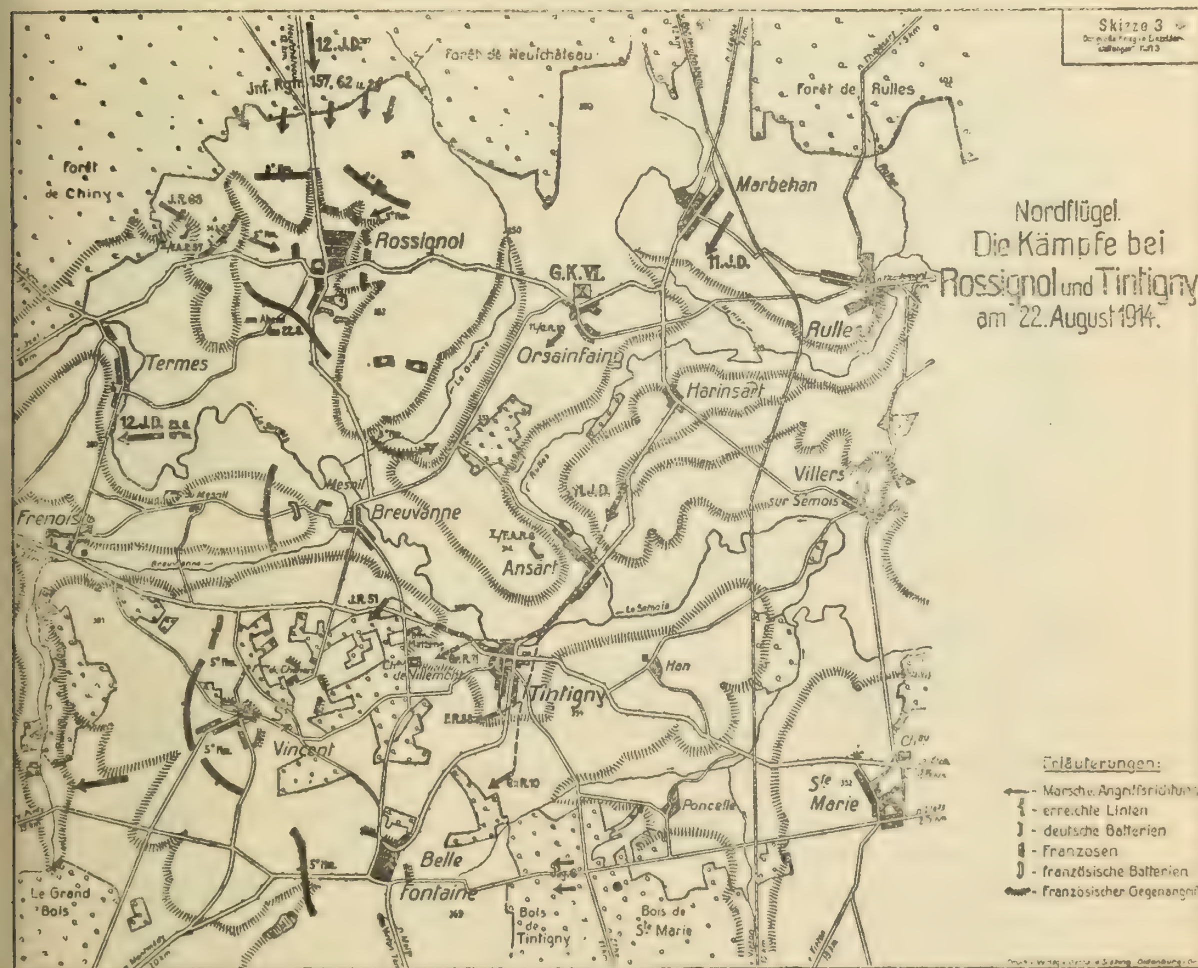


Fig. 20. — Situation des belligérants le 22 août 1914 à la bataille de Rossignol-Saint-Vincent-Bellefontaine. (Tiré de l'ouvrage du capitaine von Mutius : *Die Schlacht bei Longwy.*)

voyons le motif qui avait déterminé l'Etat-Major du VI[e] corps à changer de direction et quel était l'ennemi qu'il allait rencontrer.

Rappelons-nous qu'en quittant Thibésart, le général von Webern avait dit au curé de l'endroit : « Les Français sont à Saint-Vincent ». Il ne se trompait pas. A la suite de l'ordre reçu du général en chef Joffre, le soir

du 20 août, de prendre l'offensive dans les Ardennes belges, le général de Langle de Cary, commandant la 4e armée française, fit avancer en direction générale de Neufchâteau, ses six corps, qui se trouvaient sur les deux rives de la Chiers (1), entre Sedan et Montmédy.

Le 21 août, sur plusieurs points de son itinéraire, la 4e armée avait franchi la frontière belge.

Nous ne nous occuperons ici que du « Corps colonial », le seul qui ait pris part aux combats de Rossignol - Saint-Vincent. Ce corps, commandé par le général Lefèvre, comprenait deux divisions et une brigade indépendante (2).

La 3e division formait la droite du corps colonial, en contact avec le 2e corps d'armée. La 1re brigade, qui fournissait l'avant-garde, quitta Chauvency-le-Château, sur la Chiers (ouest de Montmédy), le 21 au matin. Le 1er R. I. C. pénétra en Belgique par Sommethonne, et, passant par Meix-devant-Virton et La Soye, il arriva dans la nuit à Saint-Vincent que les Allemands venaient à peine de quitter (3). Le 2e R. I. C. n'atteindra le 21, à 23 heures, que Gérouville, ainsi que le 2e Régiment d'artillerie coloniale, où tous deux ne se reposeront que quelques heures.

La 3e brigade franchit en partie seulement la frontière belge le vendredi soir. Le 3e R. I. C. cantonne à Limes (Belgique) et le 7e R. I. C. à Breux (France).

La 5e brigade indépendante (non endivisionnée) qui est en liaison à Villers-devant-Orval avec le 12e corps d'armée, reçoit ordre, le 21 au soir, de se porter dans la direction de Jamoigne.

(1) **Les voici dans l'ordre, de droite à gauche : 2e C. A., C. Cal, 12e C. A., 17e C. A., 11e C. A., 9e C. A.**

(2) Voici quelle était sa composition :

2e division d'infanterie coloniale : général Leblois.	4e brigade coloniale : colonel Boudonnet.	4e R. I. C. : colonel Raymond.
		8e R. I. C. : colonel Pourrat.
	6e brigade coloniale : général Caudelier.	22e R. I. C. : colonel Tétard.
		24e R. I. C. : colonel Béthouard.
3e division d'infanterie coloniale : général Raffenel.	1re brigade coloniale : gén. Montignault.	1er R. I. C. : colonel Guérin.
		2e R. I. C. : colonel Gallois.
	3e brigade coloniale : général Rondony.	3e R. I. C. : colonel Lamolle.
		7e R. I. C. : colonel Mazillier.
5e brigade indépendante : général Goullet		21e R. I. C. : colonel Aubé.
		23e R. I. C. : colonel Nèple.

Artillerie divisionnaire /2 : 1er R. A. C. C. : colonel Barbier.
Artillerie de corps, C. A. C. : 3e R. A. C. C. : colonel Lenfant.
Artillerie divisionnaire /3 : 2e R. A. C. C. : colonel Guichard-Montguers.
Cavalerie de corps : 3e Chasseurs d'Afrique : colonel Costet.

(3) ***Historique du 1er régiment d'infanterie coloniale.*** **Cherbourg, Imprimerie centrale, p. 3.**

Enfin, toute la 2e division d'infanterie coloniale formant réserve d'armée, cantonne le 21 à Baalon (ouest de Montmédy), et le lendemain dépassera à peine Jamoigne (1).

L'ordre du corps d'armée colonial pour le 22 août est daté du 21 à 22 h. 30. En deux colonnes, le corps doit se porter sur Neufchâteau : la 3e division, à droite, prendra la route de Saint-Vincent, Breuvanne, Rossignol, Les Fossés (où elle doit passer à 9 heures), tandis que la 5e brigade, à gauche, ainsi qu'un groupe d'artillerie et un peloton de cavalerie, atteindra le même objectif par Jamoigne, Les Bulles, Suxy, Montplainchamps. La 2e division suivra la 5e brigade, et demeurera en réserve à Jamoigne.

Le bulletin de renseignements, qui accompagnait cet ordre, déclare que le corps colonial n'a en face de lui que des patrouilles de cavalerie ennemie appartenant aux 3e et 8e divisions allemandes (2) qui s'étaient fait battre les jours précédents dans des reconnaissances du côté de Jamoigne (3). En effet, à cette heure, le général de Langle de Cary ne pouvait se douter que son mouvement modifierait celui de l'ennemi, et que la 3e division du corps colonial aurait à se mesurer avec le VIe corps allemand, qui l'aurait devancé dans la forêt de Neufchâteau et allait en déboucher au nord de Rossignol.

Mais, avant de voir les adversaires aux prises, retournons une dernière fois en arrière et tâchons de pénétrer les intentions du commandant de la Ve armée allemande dont le Quartier-Général est établi à Thionville.

Toute la semaine du 15 au 21 août se passa, sans que la 3e division de cavalerie, sous les ordres du général von Unger, réussit à connaître les desseins du Haut-Commandement français. Les renseignements par avion avaient également fait défaut par suite du temps sombre. La progression du bataillon de chasseurs d'Oels n° 6 dans la direction de Jamoigne et d'Izel ne changea guère la situation et toute la région de Florenville resta enveloppée d'obscurité.

Or, sur ces entrefaites, l'attaque décidée sur Longwy forçait l'aile droite de la Ve armée allemande, c'est-à-dire les Ve et XIIIe corps à s'infléchir vers le sud-ouest pour encercler la place forte par le nord,

(1) « La 2e D. I. C. venue du littoral de la Provence, a subi des retards dans son transport. » Général Puypéroux, *La 3e division coloniale dans la grande guerre*, Paris, Fournier, 1919, p. 10.

(2) C'est une erreur. Il s'agit probablement des 3e et 6e divisions allemandes.

(3) Il s'agissait, comme nous le verrons plus tard, du bataillon de chasseurs d'Oels n° 6, qui eut à subir « un dur combat ». Voir : *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 15.

tandis que le VIe corps de réserve et le XVIe corps la prendraient par le sud-est. Le Ve corps quittant la région d'Etalle-Chantemelle, où il était arrivé, avait à marcher dans la direction de Virton-Ethe, laissant ainsi à découvert tout son flanc droit et creusant un vide toujours plus considérable entre lui et la IVe armée, celle du duc de Wurtemberg, qui marchait sur Neufchâteau. C'est alors que le 21, au soir, l'Etat-Major du Ve corps dépêcha le capitaine Wachenfeld auprès du commandant du VIe corps pour solliciter son appui. Ce ne fut pas sans peine que l'estafette atteignit le général von Pritzelwitz à Thibésart, et il obtint de lui l'assurance que tout le VIe corps, se détachant en quelque sorte de la IVe armée, viendrait prêter main-forte à l'aile droite de la Ve armée, en obliquant vers le sud, et en marchant sur Rossignol et Tintigny. Le mouvement s'effectua à partir de 5 heures du matin et c'est ainsi que, vers 7 h. 30, alors que l'avant-garde française pénétrait dans la forêt de Neufchâteau, elle s'y heurta à l'avant-garde allemande. Ce n'étaient pas seulement des patrouilles de cavalerie, comme on le lui avait laissé entendre, que la 3e division du corps colonial allait rencontrer, mais tout le VIe corps silésien.

§ 3. — *Les premiers coups de feu.*

Bien que la veille la 3e division du corps colonial eût marché durant presque tout le jour et qu'elle ne fût arrivée que fort tard le vendredi dans ses cantonnements, le samedi, 22 août, dès l'aube, elle se remit en marche (1) s'avançant en une seule colonne de Gérouville sur Neufchâteau, tandis que, à sa gauche, la 5e brigade, par Les Bulles et Suxy, suivait une route parallèle et distante de moins de 10 kilomètres. A droite, une division du 2e corps devait marcher sur Léglise par Bellefontaine et Tintigny, ce qui l'eût conduite, vers 8 heures, à moins d'une lieue de Rossignol que la 3e division coloniale devait atteindre vers 7 heures.

A 6 h. 30, l'avant-garde de la 3e division — un demi-escadron du 6e dragons, les trois bataillons du 1er colonial, une batterie du 2e régiment — traversait la Semois sur le pont de Breuvanne, tandis que le gros de la division, à trois kilomètres en arrière, arrivait à Saint-Vincent. C'est là que le général Lefèvre, commandant le corps d'armée, rejoignit le

(1) « Les hommes n'ont pas mangé depuis 24 heures, à cause des déplacements continuels, et ce départ est si brusque qu'ils n'ont pas le temps d'avaler le café. Ils n'en conservent pas moins leur bel entrain. » *Historique du 1er régiment d'infanterie coloniale*, o. c., p. 3.

général Raffenel, commandant la division, et rédigea les ordres pour la journée. On allait cantonner à Neufchâteau. Et, tandis que le général Lefèvre regagnait en automobile son poste de commandement, le général Raffenel reprenait à cheval la route de Breuvanne.

Le général Montignault, chef de la 1re brigade, était avec l'avant-garde qu'il commandait. Le 3e chasseurs d'Afrique (1) avait reçu ordre de s'intercaler entre l'avant-garde et le gros de la division jusqu'à la sortie du bois, à hauteur de Les Fossés, après quoi il devait précéder la division dans la direction de Neufchâteau.

Le général Rondony, commandant la 3e brigade, était en tête du *gros* qui comprenait : un demi-escadron du 6e dragons, le 2e colonial (moins deux compagnies), la compagnie du génie, l'artillerie divisionnaire (moins la batterie accompagnant l'avant-garde), le 3e colonial, l'artillerie de corps encadrée par le 7e colonial, enfin, les trains.

Tandis que la colonne d'avant-garde de la 3e division coloniale marche sur Rossignol par le sud, le 3e chasseurs d'Afrique rallie par l'ouest (2). Il a quitté Valansart à 6 heures et a traversé Jamoigne et Termes. Aux abords de Rossignol, le lieutenant de Faure, qui se trouve en tête, a déployé ses cavaliers en fourrageurs et est reçu à coups de fusil tirés à la lisière du village. L'officier est grièvement blessé et une patrouille du 2e escadron poursuit les cavaliers ennemis qu'elle met en fuite (3).

Sur ces entrefaites débouche à Rossignol l'avant-garde de la 3e division qui, malgré les avertissements donnés par les habitants, au sujet de la présence de l'ennemi dans les environs, traverse le village et marche résolument vers la forêt. Le 3e chasseurs d'Afrique prend alors sa place dans la colonne, derrière le 1er régiment colonial.

Il était 7 h. 30 environ, lorsque quelques coups de feu partirent d'un petit bois à l'ouest de la route. Croyant toujours avoir affaire à quelque groupe détaché, le 6e dragons, à la suite du 3e bataillon (commandant Rivière) du 1er R. I. C. qui poursuit l'ennemi, s'engage dans les bois.

Le 2e bataillon (commandant Bertaux-Levillain) du 1er colonial, y

(1) Qui avait passé la nuit à Valansart (Jamoigne), venant de Thonne-le-Thil (France). Cf. *Historique du 3e régiment de chasseurs d'Afrique pendant la guerre 1914-1918*, Berger-Levrault, pp. 14 à 16.

(2) Le régiment est au complet, sauf deux pelotons du 4e escadron (capitaine Le Petit) désignés pour être détachés près de la 5e brigade du C. A. C.

(3) Une autre reconnaissance, opérant plus à l'est, et commandée par le lieutenant de Clermont-Tonnerre, est également arrêtée par l'ennemi à l'entrée du village. Le chasseur Poullet tue à bout portant un uhlan, mais le chasseur Guillout est tué. C'est le premier chasseur du régiment tombé au champ d'honneur. Cf. *Historique du Régiment*, o. c., p. 15.)

arrivait peu après. Cependant, à moins d'un kilomètre de la lisière, les dragons sont arrêtés par une vive fusillade et obligés de mettre pied à terre (1). L'infanterie intervient et, se déployant en tirailleurs de chaque côté de la route, marche délibérément en avant. Mais elle se heurte presque aussitôt à des tranchées dissimulées dans la forêt et défendues par de l'infanterie avec des mitrailleuses.

§ 4. — *La mêlée sanglante dans la forêt.*

La route qui va de Rossignol à Neufchâteau et sur laquelle s'est engagée la 3e division coloniale traverse la forêt sur un parcours de 5 kilomètres, débutant par 1,500 mètres en montée. Le sommet de cette côte, d'où les troupes dissimulées dans les bois découvrent un vaste horizon, est un endroit propice pour la défense. C'est celui qu'avait choisi l'avant-garde de la 12e division allemande, composée du régiment d'infanterie n° 157 et de la 2e compagnie du 6e bataillon de pionniers.

Une lutte très violente s'engage ; les tranchées les plus avancées sont enlevées à la baïonnette et les balles françaises font de sérieux ravages dans les rangs ennemis. Le chef de l'avant-garde allemande, le major Jahn, ainsi que le capitaine Pohlenz, du 157e, tombent pour ne plus se relever. Le capitaine Heskamp, chef de la compagnie du génie, est mortellement atteint. Mais le 2e bataillon du 1er R. I. C. exposé à des feux d'enfilade subit, lui aussi, des pertes sensibles (2). Il y a un moment d'hésitation ; c'est alors que les clairons sonnent la charge, et que le lieutenant-colonel Vitart, quoique blessé, se précipite en avant.

Le général Montignault et le colonel Guérin entrent à leur tour dans la forêt et y entraînent le 3e bataillon (commandant Rivière) qui, grâce à l'énergie de son chef, rétablit le combat et s'efforce de contenir à l'ouest l'ennemi qui semble vouloir déborder de ce côté. Le 1er bataillon (commandant Quinet) est entré dans la mêlée, de sorte que tout le 1er colonial est engagé. Il n'y a bientôt plus à l'avant-garde aucune troupe fraîche disponible et l'on apprend que les trois chefs de bataillon sont tombés et, avec eux, beaucoup d'officiers et de soldats.

Un peu après 9 heures, le général Montignault rejoint le général

(1) La relation allemande dit : « Vers 8 h. 40 (heure centrale), des coups de fusil retentirent à l'avant-garde de la 12e D. I. en pleine forêt. » *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 21.

(2) De la 8e compagnie on ne retrouvera plus tard que 26 hommes ; et de la 7e, on ne comptera que 37 survivants !

Raffenel, arrivé jusqu'à l'entrée de la forêt, et lui montre la nécessité d'appuyer en toute hâte le 1[er] colonial. Aussitôt, le général divisionnaire envoie au général Rondony, qui est arrivé à Rossignol avec le gros des troupes, l'ordre de porter le 2[e] colonial dans la forêt. Pour ne pas laisser la cavalerie et l'artillerie sans soutien, le général Rondony obtient de garder auprès de lui, à Rossignol, le bataillon Rey, tandis que le bataillon Richard, à droite, le bataillon Wehrlé, à gauche, gagnent la forêt, d'où reviennent de longues files de blessés.

Vers cette heure, le 63[e] régiment allemand, obliquant vers l'ouest, marche sur Termes, suivi de trois batteries du 57[e] régiment d'artillerie de campagne qui essayent de s'établir sur les crêtes (côte 363) (1). Mais le colonel Guichard-Montguers qui veille, s'est rendu compte du danger, et, avant que l'ennemi n'ait achevé sa mise en batterie, fait ouvrir le feu à 1,300 mètres. Les artilleurs allemands abandonnent canons et caissons qui sont bientôt rendus inutilisables, grâce au tir à obus explosifs.

Un autre danger, plus sérieux encore, menace la division coloniale d'un encerclement, empêchant tout secours de lui parvenir. Le pont de Breuvanne (fig. 26) était le seul moyen d'accès à Rossignol pour les troupes françaises; or, voilà que vers 10 heures, l'artillerie ennemie tirant d'Harinsart a ouvert le feu sur ce pont, que trois groupes de l'artillerie divisionnaire viennent encore de franchir au milieu des éclatements de shrapnells. Le général Raffenel, mis au courant de cette canonnade sur sa droite, se demande avec inquiétude si sa 3[e] division n'était pas en l'air, complètement découverte et menacée d'être prise de flanc.

De fait, le 2[e] corps d'armée, qui devait couvrir la droite du corps colonial était parti avec trois heures de retard et n'avait pu déboucher de Bellefontaine sur Tintigny, où l'ennemi l'avait précédé. Et c'est ainsi qu'au sortir de Saint-Vincent, vers 9 h. 30, le 3[e] colonial avait été pris sous le feu de l'artillerie allemande et n'avait pu progresser dans la direction de Rossignol, sauf un bataillon, le troisième (commandant Mast), qui, au pas de course, avait pu franchir encore le pont de Breuvanne. Le 7[e] colonial avait pris position à l'est du village de Saint-Vincent, pour protéger l'artillerie de corps et parer à un mouvement tournant de l'ennemi. Et c'est ainsi que la 3[e] brigade, moins un bataillon, se trouva engagée, à l'insu du général Raffenel et du général Rondony lui-même, dans un combat distinct de celui de Rossignol.

Comme nous venons de le dire, à peine les sections du bataillon

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 22.

Mast, du 3e colonial, ont-elles franchi le pont de Breuvanne, que celui-ci est balayé par la mitraille allemande.

Pour traverser la rivière maintenant, il faudrait faire un détour de plus de 3 kilomètres à l'ouest, jusqu'au village de Termes, bientôt occupé par l'ennemi. En fait, aucun autre élément de la division ne passera plus la Semois ; et des cinq escadrons, des sept bataillons, et des trois groupes qui sont à Rossignol, attendant toute la journée un secours qui n'arrivera pas, bien peu de survivants réussiront à se dégager.

Il est environ 11 heures. Dans la forêt, les cinq bataillons engagés, malgré les pertes terribles, tiennent toujours tête à l'ennemi, tandis que le bataillon Rey s'est établi en soutien en avant de Rossignol. Derrière ce repli, les éléments les plus éprouvés du 1er colonial viennent se reconstituer ; la compagnie du génie a l'ordre de préparer la mise en état de défense du village, pour servir d'appui le cas échéant ; au sud, l'artillerie cherche des positions pour soutenir au besoin le recul de l'infanterie, car elle ne peut être directement utile dans un combat en forêt ; le régiment de chasseurs d'Afrique est venu se former en colonne d'escadrons à l'est de la route, avec mission de protéger l'artillerie (1). Le général Raffenel a établi son poste de commandement à la sortie sud de Rossignol, près du bois du château (plan 5).

Peu de temps après, une salve de fusants éclate au-dessus de l'Etat-Major de la division. La direction est du tir ne laisse plus de doute ; de ce côté donc, l'encerclement se resserre de plus en plus. C'est alors que le colonel Costet prend la résolution de tenter une attaque par Breuvanne. Le régiment, moins le 3e escadron (capitaine Chanzy), chargé de protéger l'artillerie plus au nord, s'ébranle au galop vers le sud et arrive ainsi avec beaucoup de difficultés et de sérieuses pertes jusqu'au pont de la Civanne, sur la route de Breuvanne. Là, les chasseurs sont accueillis par de violents feux de mitrailleuses et d'infanterie ; le régiment néanmoins pénètre dans Breuvanne. Le lieutenant Freyssenge, envoyé en reconnaissance vers Saint-Vincent, rend compte bientôt que la direction du sud est devenue impraticable. Le colonel décide alors de battre en retraite par la ferme du Mesnil. Le 1er escadron est chargé de protéger cette retraite. Celui-ci, après avoir tenu l'ennemi en respect pendant un certain temps, se retire à son tour, mais, arrivé à la ferme du Mesnil, il tombe sous un feu intense de mitrailleuses venant de l'ouest, cette fois. Les pertes sont sensibles et les rares survivants n'auront d'autre ressource que de

(1) Cf. *Historique du Régiment*, o. c., p. 18.

retourner à Rossignol (1), où ils tomberont le soir aux mains de l'ennemi avec le 3e escadron, dont le peloton Bidault seul parviendra à sortir du cercle de feu (2); il ralliera dans la direction de Pin et rejoindra le gros du régiment, le lendemain, à Villers-devant-Orval.

§ 5. — *La défense du village.*

Petit à petit cependant, les débris des cinq bataillons engagés dans la forêt se replient sur Rossignol, tenant toujours en respect l'ennemi qui n'ose encore se montrer en terrain découvert. Le 2e bataillon (commandant Wehrlé) du 2e colonial est à gauche de la route. Le 1er (commandant Richard) résiste à droite, sur les hauteurs de la chapelle Sainte-Anne. Le 3e enfin (commandant Rey) s'accroche au terrain près de l'usine Hurieaux (plan 15 et fig. 24). Le 3e bataillon (commandant Mast) du 3e colonial, le seul dont dispose le général Rondony, prolonge à droite le bataillon Rey.

Mais, malgré l'esprit de sacrifice, poussé jusqu'à l'héroïsme des braves « marsouins », il faut lâcher du terrain, et, vers 14 heures, les Allemands sont décidément maîtres des bois.

Ce ne fut pas sans peine. « Dans un combat qui dura des heures entières, dit la relation allemande, la forêt engloutit les compagnies (3). » L'avant-garde ennemie et le régiment d'infanterie n° 157 étant entièrement épuisés, au commencement de l'après-midi le général Chales de Beaulieu, commandant la 12e division silésienne, fit engager le 62e et bientôt le 23e régiment. Ceux-ci n'avancèrent que bien lentement et au prix de fortes pertes (4).

Tout en poursuivant le combat de front, les Allemands s'infiltraient sous les bois qui forment un arc de cercle autour de Rossignol et, par l'ouest et l'est à la fois, cherchaient à déborder les Français.

Le 63e régiment, refoulé le matin au nord de Termes, était enfin

(1) Le capitaine Chaverondier et l'adjudant-chef Maylin, ainsi que six autres chasseurs se sont blottis dans un petit bois à l'ouest de la ferme du Mesnil et se joignent aux débris du 3e colonial qui bat en retraite dans cette direction, avec le drapeau du régiment. A la faveur de la nuit, cette poignée de braves réussit à franchir les lignes allemandes et à gagner Pin.

(2) Le 3e escadron se retrouve l'après-midi dans Rossignol près du mur du château avec des pelotons du 6e dragons. Cette cavalerie est prise à partie par l'artillerie allemande : plusieurs cavaliers et plusieurs chevaux sont atteints. Ils essaient vers 16 h. 30 une dernière tentative de percée. Après plusieurs essais infructueux, ils se lancent au galop, mais sont arrêtés dans leur élan et ne peuvent que se rejeter dans le parc, non sans avoir subi de grosses pertes, à l'exception du peloton Bidault qui est parvenu à rallier.

(3) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 22.

(4) *Ibidem*

parvenu à s'accrocher définitivement à la côte 363 ; et là, l'infanterie et l'artillerie, combinant leurs efforts, soutinrent un combat acharné, qui de part et d'autre fut très meurtrier.

A partir de 15 heures, le feu de l'artillerie allemande, concentré sur le village, devient effroyable. Les batteries françaises ripostent, mais obligées de répondre à des coups qui leur arrivent de front, sur les deux faces et par derrière, leurs pièces sont réduites à pivoter sur place pour tirer dans toutes les directions.

Vers 16 h. 45, le commandant Rey rassemble vers le parc du château ce qui reste de son 3e bataillon du 2e R. I. C., des isolés des 1er et 2e bataillons, ainsi que quelques débris du 1er et du 3e R. I. C., et tente une percée vers Orsainfaing. Mais ces éléments pris sous le feu de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies, arrêtés à tout bout de champ par des clôtures de fil de fer qu'ils ont peine à franchir, décimés, débandés, s'éclaircissent de plus en plus. Le sous-lieutenant Croizé, porte-drapeau du 1er colonial, qui accompagnait ce groupe de braves, se dirige vers la Civanne, mais est tué en traversant la route. Le sergent Thiry recueille le drapeau et rencontre le commandant Rey, gravement blessé. Celui-ci garde la croix du drapeau, en remet la cravate au capitaine Paris de la Bollardière et ordonne au sergent d'enterrer l'emblème sacré (1). Le drapeau du 2e colonial échappa également aux mains de l'ennemi (2). Le colonel Guérin, qui avait suivi le premier groupe du côté de la Civanne, rebroussa bientôt chemin et s'échappa par le sud-ouest, du côté de Jamoigne.

La relation française est sobre de détails au sujet de cette tentative de percée du côté d'Orsainfaing. Le journal de marche du 1er R. I. C. dit que quelques centaines d'hommes réussirent cependant à traverser les lignes ennemies du côté d'Ansart et rallièrent par les bois de Bellefontaine (3), tandis que le colonel Guérin avec seulement quelques hommes était rentré la nuit même « par un autre itinéraire ».

(1) Le commandant Rey, fait prisonnier, parvint à sauver la croix en la faisant coudre sous la doublure d'épaule de sa tunique. Le capitaine Paris de la Bollardière, qui réussit à franchir les lignes allemandes et à rentrer en France en septembre, confia la cravate au garde des Amerois. Après l'armistice, la hampe et un morceau de la soie ont été retrouvés et rapportés en France.

(2) Le drapeau du 2e colonial avait été confié par le soldat Le Guidec, le 22 au soir, à Harinsart, à Joseph Deny; mais, pendant la nuit, espérant pouvoir l'emporter, Le Guidec vint le rechercher et arriva jusqu'à Villers-sur-Semois. Là, craignant d'être constitué prisonnier, il dissimula le drapeau dans une haie, où Mme Warnimont le découvrit au mois de novembre suivant. Elle le mit dans un grand bocal et l'enfouit au fond du jardin. C'est là que la précieuse relique fut retrouvée en novembre 1918, en présence du général Aubé et du brave Le Guidec. (Voir *Rossignol*, par l'abbé Jos. Hubert et Jos. Neujean, pp. 229 et ss.)

(3) La randonnée de ceux qui ont ainsi échappé à l'encerclement de fer est si extraordinaire, que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit qu'en a fait un des escapés, l'adjudant

Le récit qu'en a fait le capitaine von Mutius, dans son ouvrage *Die Schlacht bei Longwy* (1), est davantage circonstancié et mérite d'autant plus d'attirer notre attention qu'il est à peu près unique dans l'histoire de la grande guerre. « Vers 15 heures, des unités d'infanterie qui passèrent le ruisseau de la Civanne, près de Mesnil, menacèrent de cerner l'aile droite. La tentative ennemie fut arrêtée par la batterie Materne du 42[e] régiment d'artillerie de campagne qui tournait dans le feu. Mis en déroute, l'assaillant se retira sans ordre vers l'est. Il rencontra, près d'Orsainfaing, le Quartier Général du VI[e] corps d'armée et sa compagnie de garde, la 10[e] (de Bülow) du 11[e] régiment de grenadiers. Supérieur en nombre, il ne parvient cependant pas à l'emporter, subit de fortes pertes, se jette dans Harinsart, où 195 hommes se rendent à la compagnie qui se jette sur eux. Le dernier reste parvient jusqu'à Etalle et surprend à 18 heures, à cet endroit, le Quartier Général du V[e] corps. Après un court combat, plus de 150 hommes furent faits prisonniers par ceux des nôtres qui se trouvaient là, c'est-à-dire des gardes d'écurie, des aviateurs et des officiers de l'Etat-Major (2). »

Sous un bombardement d'enfer, le général Raffenel organise la défense du village. Un premier centre de résistance, le plus important, comprend Rossignol et le bois du château, sous les ordres du général Rondony. Un autre est constitué par un petit bois plus au sud (bois Pireaux) où se tient le général Montignault. Entre les deux, aux abords de la route, l'artillerie tire sans arrêt. Ses ordres donnés, le général Raffenel s'éloigne avec son chef d'Etat-Major, vers le sud, dans l'espoir peut-être de chercher le secours qui n'arrive pas. En cours de route, le commandant Moreau est blessé. Le général continue seul et réussit à traverser la

Paillares, de la 12[e] compagnie du 3[e] R. I. C. Parti à 16 h. 45 de Rossignol par le N.-E., avec sa compagnie et sa section, il passe par la côte 365, y rassemble une cinquantaine d'hommes des 1[er], 2[e] et 3[e] R. I. C., se dirige vers la côte 340, au sud d'Orsainfaing, traverse la Rulles, marche sur la côte 355, près de laquelle il franchit la voie ferrée, évite Villers-sur-Semois et voit à 500 mètres de la côte 377 un poste allemand qui désarme les coloniaux au fur et à mesure qu'ils arrivent. Il rallie à la corne du bois 365 un détachement de 250 hommes, plus un détachement du génie et un peloton de chasseurs d'Afrique et ils se dirigent vers Etalle, où ils s'arrêtent pour la nuit au sud du bois de Rastad (à 1,500 mètres de la côte 340). Ils reprennent le lendemain la direction du sud, en laissant Etalle à gauche, se heurtent près d'Etalle à un poste allemand, retraversent la Semois près de la côte 335, franchissent la voie ferrée près du bois de Sainte-Marie, dans lequel ils entrent pour en sortir vers la ferme de la Vieille Hage, et de là par Lahage sur Meix, où ils rentrent dans les lignes du 2[e] C. A.

(1) O. c., pp. 23 et 24.

(2) Le Kronprinz dans ses *Souvenirs de guerre* fait allusion à l'événement en ces termes : « L'un des officiers de cet État-Major (du V[e] corps), en train de passer une communication à mon Grand Quartier Général, s'interrompit en ces termes : « Un moment, nous venons d'être attaqués ici par des Français. » Les ennemis furent faits prisonniers et nous ne tardâmes pas à avoir une agréable explication du message extraordinaire du major Dove. » (O. c., p. 46).

Semois. Des éléments du 3e R. I. C. le virent encore une dernière fois à l'ouest de Breuvanne. Il doit y avoir été tué au lieu dit « Les Douze Jours » (1).

Deux pièces de 75 ont été mises en batterie sur le promontoire qui, adossé au bosquet du château, surplombe la route de Breuvanne. Ceux qui les ont amenés là sous un bombardement intense, sont le commandant Chérier et le lieutenant Psichari, le petit-fils de Renan, « belle âme de soldat, modèle de devoir », a écrit de lui son colonel. Le commandant est bientôt mortellement atteint (2). Le lieutenant Psichari le conduit au poste de secours (villa Provis, plan 12) et il revient à sa pièce au milieu des projectiles qui se croisent ; on le voit le chapelet en mains : soudain, il tournoie sur lui-même et s'abat, tué net par une balle à la tempe (plan 6).

Ce ne sont pas les seules victimes. Celui qui était l'âme de la défense et qui, par son endurance et sa crânerie, galvanisait tous les cœurs, le général Rondony, disparaît mortellement atteint (3). Autour de lui tombent l'un après l'autre le général Montignault, grièvement blessé, le colonel Gallois et le commandant Wehrlé, tous deux tués ; les commandants Mast et Rey, blessés.

Cependant, les derniers officiers et soldats survivants ne veulent pas s'avouer vaincus. L'artillerie tire toujours, et le colonel Montguers tombe blessé au milieu du 1er groupe. La résistance devient chimérique. L'ennemi qui tient maintenant Breuvanne, Mesnil et Termes, arrive de tous les côtés à la fois : son infanterie couronne les crêtes. La nuit tombe déjà, qu'on se bat encore, mais ce sont les derniers spasmes de l'agonie (4). Les artilleurs ont tiré leurs derniers obus, ils retirent la culasse des canons, puis abattent leurs chevaux. L'ennemi ne trouvera que des caissons vides, et ne pourra guère utiliser le matériel qu'il capture.

(1) Le 26, les Allemands procédèrent à des inhumations du côté de Breuvanne ; le Docteur Talbot, du 1er R. I. C., fait prisonnier à Rossignol, obtint d'y assister. Parmi les plaques d'identité des morts déjà ensevelis, il vit celle du général Raffenel avec sa croix de la Légion d'Honneur. Plus tard, le corps du général fut transféré au cimetière de Mesnil-Breuvanne et rapatrié en mars 1922.

(2) Voir le récit de sa mort dans *Rossignol*, par l'abbé J. Hubert et J. Neujean, p. 54.

(3) Blessé, le général Rondony refusa l'offre d'aller chercher des brancardiers et, accompagné du sergent Le Pimpec, du 2e colonial, se cacha derrière une haie. Au milieu de la nuit il parvint, avec quelques autres, à sortir du village et à traverser la Semois ; mais arrivés près de Han ils furent arrêtés, et, tandis que le général meurt, les autres sont emmenés prisonniers. Le général Rondony fut enterré au cimetière du Tilleul à Tintigny (tombe 105), mais, réclamé par sa famille après l'armistice, il fut rapatrié en mars 1922.

(4) « Les clairons allemands sonnent notre *cessez le feu*. On répond à cette impertinente injonction en redoublant les feux. Nos artilleurs emploient leurs derniers obus et font sauter leurs pièces. » (*Historique du 1er. R. I. C.*, o. c , p. 5.)

Le silence peu à peu se fait sur ce champ de bataille, où agonisent tant de coloniaux. C'est à peine si, à la faveur de l'obscurité, quelques centaines d'hommes pourront s'échapper. Les autres : un général, trois colonels, une centaine d'officiers et plus de cinq mille hommes, dont un grand nombre de blessés, tomberont aux mains de l'ennemi. Mais, dans une lutte inégale, ils viennent de sauver l'honneur et aucun de leurs glorieux drapeaux ne sera prisonnier.

« Je proclame bien haut, a dit le général Montignault, que l'héroïsme, la bravoure, l'esprit de sacrifice, le mépris du danger dont ont fait preuve les troupes d'élite avec lesquelles j'ai participé à ce combat, leur font le plus grand honneur. »

Sur le territoire de Rossignol ont été érigés en 1917 et 1918, sous l'autorité militaire occupante, trois beaux cimetières contenant 1,850 soldats, dont 1,366 Français (1). D'après les listes allemandes, il y en a sur ce nombre 569 identifiés; mais bien d'autres l'ont été depuis l'armistice. En ajoutant à ce chiffre de 1,366 Français ceux qui reposent aux cimetières de Mesnil-Breuvanne, d'Ansart, de Termes, d'Orsainfaing, etc. (2), et qui sont tombés glorieusement à la bataille dite de « Rossignol », on arrive au chiffre approximatif de 2,200 tués (3).

Quant aux pertes allemandes, elles se monteraient, d'après le récit de von Mutius, à 330 morts, dont 35 officiers; 39 autres auraient été blessés (4).

Ces données, on peut l'affirmer d'une façon certaine, sont tout-à-fait

(1) *Au cimetière Est* (tournant de la route d'Orsainfaing à Rossignol) : 220 Français et 108 Allemands.

Au cimetière à l'entrée de la forêt (à l'intersection des routes de Suxy et de Neufchâteau) : 408 Français et 227 Allemands.

Au cimetière Nord (érigé au bord de la route de Neufchâteau, à 1 kilomètre du précédent) : 738 Français, 1 Russe et 148 Allemands.

(2) A Mesnil-Breuvanne : 500 Français; à Termes : 109 Français et 196 Allemands; à Orsainfaing : 30 Français; à Marbehan : 44 Français et 30 Allemands; à Rulles : 7 Français; à Ansart : 171 Français et 26 Allemands.

Nous ne parlons pas des cimetières de Bellefontaine, Saint-Vincent et Tintigny, qui se rapportent à un autre combat.

(3) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* reproduit la photographie de 21 tombes primitives françaises ou allemandes à Rossignol et dans les environs. Dans la forêt, de nombreuses tombes de soldats allemands du 157e d'infanterie (fig. 99, 101, 102, 104 et 108), ainsi qu'une tombe de 71 soldats français (fig. 100). A la lisière de la forêt deux tombes collectives de soldats allemands appartenant aux 62e, 63e, 157e d'infanterie, 6e pionniers et 57e d'artillerie (fig. 103 et 106). Une tombe française au moulin de la Civanne (fig. 98) et une tombe de soldats allemands sur la route d'Orsainfaing : 62e et 157e d'infanterie et 6e pionniers (fig. 97). Dans le parc du château de Rossignol, plusieurs tombes françaises et allemandes (fig. 107 et 110). Dans le village même de Rossignol ou dans les environs immédiats, des tombes françaises (fig. 105, 109, 111 et 114) ou allemandes (fig. 112 et 114). Enfin, près de Breuvanne, trois tombes de soldats français (fig. 116, 117 et 119) et celle d'un soldat allemand (fig. 120).

(4) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 23.

en-dessous de la réalité. A ne s'en tenir qu'aux chiffres des tombes indiqués par les Allemands eux-mêmes, on obtient le nombre de 538 morts au moins.

Mais il est permis d'avancer que le nombre de soldats allemands tués est beaucoup plus considérable encore. A maintes reprises dans son ouvrage, le capitaine von Mutius déclare qu' « ils essuyèrent de fortes pertes », qu'on repoussa l'ennemi, mais « au prix de grands sacrifices », que « dans un combat qui dura des heures entières, la forêt engloutit les compagnies ».

D'autres témoignages corroborent cette assertion. Près de la maison Merville-Adam, il y avait 17 cadavres allemands : personne n'a jamais pu savoir où on les a enterrés. Au verger Rouy, où il y avait plus de 50 morts allemands, on en a retrouvé 6. Aux cimetières de Breuvanne et d'Ansart, il y a exactement 671 Français et 26 Allemands. Les Français y auraient donc perdu, après un combat acharné de sept à huit heures, vingt-sept fois plus d'hommes que les Allemands; chose tout-à-fait invraisemblable. En outre, les habitants qui, pendant la nuit du 22 au 23 août, s'étaient réfugiés dans les jardins, par crainte des incendies, remarquèrent les allées et venues des automobiles à divers emplacements du combat.

Une preuve indirecte des pertes considérables subies par l'ennemi, peut être déduite également de ce fait qu'il ne poursuivit pas, et la relation allemande se termine par ces mots laconiques : « On bivouaqua. On s'assura par des postes de sentinelles. On examina qui manquait (1). » Et comme nous aurons l'occasion de le dire plus tard, au sujet du combat de Saint-Vincent, l'ennemi dut avouer que « la situation resta obscure toute la nuit (2) ». Cela ne ressemble guère à un cri de victoire ! Aussi, quand le lendemain, 23 août, le général commandant la 4e armée française demanda au corps colonial de se sacrifier encore pour assurer la retraite, le général Lefèvre put assurer que, non seulement il tiendrait tout le jour, mais qu'il pourrait, si cela était nécessaire, passer la nuit sur les positions entre Jamoigne et Pin (3).

Les 1er et 2e régiments coloniaux avaient été tellement éprouvés dans cette lutte de près de douze heures, qu'on les réunit en un groupement sous les ordres du colonel Guérin, du 1er colonial, le général de brigade Montignault, blessé, ayant été fait prisonnier, et le colonel Gallois, du 2e colonial, ayant été tué.

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 23.

(2) *Ibidem*, p. 24.

(3) *La 3e division coloniale dans la grande guerre*, o. c., p. 16.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 21. — Rossignol. Route de Breuvanne.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 22 — Rossignol. Le clocher éventré.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 23. — Rossignol. Rue vis-à-vis du clocher.



(Photo 1915.)

Fig. 24. — Rossignol. Villa et usine Hurieaux.



(*Heldengräber*, fig. 98.)

Fig. 25. — Rossignol. Moulin de la Civanne.
(Route de Marbehan et tombe française.)



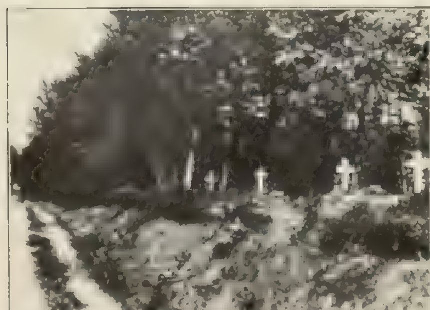
(Photo G. Desgain.)

Fig. 26. — Pont de Breuvanne.



(*Heldengräber*, fig. 110.)

Fig. 27. — Rossignol. Parc du château
Tombes françaises et allemandes.



(*Heldengräber*, fig. 104.)

Fig. 28. — Rossignol. Route de Suxy dans la forêt
Tombes allemandes.


Fig. 29.
Jules MOREAU, 55 ans.


Fig. 30.
Alfred HURIEAUX, 47 ans.


Fig. 31.
Marie HURIEAUX GOFFINET, 41 ans.


Fig. 32.
Léon MOREAU, 19 ans.


Fig. 33.
Gustave THIRY, 17 ans.


Fig. 34.
Auguste THIRY, 53 ans (père de Gustave et d'Alphonse).


Fig. 35.
Alphonse THIRY, 16 ans.


Fig. 36.
Désiré PIRSON, 56 ans, conseiller communal.


Fig. 37.
Louis COZIER, 21 ans.


Fig. 38.
Jules COZIER, 56 ans (père de Louis et de Joseph).


Fig. 39.
Joseph COZIER, 22 ans.


Fig. 40.
Joseph GILLES, 26 ans.


Fig. 41.
Joseph JACQUET, 32 ans.


Fig. 42.
Louis PÊCHEUR, 36 ans.


Fig. 43.
Emmanuel STRASSER, 55 ans (père d'Ernest).


Fig. 44.
Ernest STRASSER, 27 ans.

§ 6. — *Les cruelles représailles.*

Rapport de M. l'abbé Joseph Hubert, curé de Rossignol (1).

Samedi, 22 août.

N° 777. Le matin du samedi 22 août, les habitants de Rossignol avaient encore acclamé les coloniaux traversant le village et les avaient avertis de la présence de l'ennemi dans la forêt. Mais les braves « marsouins » leur avaient répondu « qu'on les aurait ! » et, avec une réelle insouciance, avaient pénétré sous bois.

Dès les premiers coups de feu, la crainte s'empara de tous les cœurs, et l'on s'empressa bientôt autour des blessés qui arrivaient toujours de plus en plus nombreux.

Mais, la bataille se rapprochant, les habitants effrayés descendirent dans leurs caves, attendant avec anxiété l'issue des événements et faisant monter sans cesse vers le ciel d'ardentes prières pour la victoire des armes françaises.

Les premiers obus tombèrent vers 13 heures sur le clocher (voir fig. 22). Une quarantaine de projectiles décapitèrent la flèche, défoncèrent la dernière travée et éventrèrent la façade nord de l'église.

Vers 14 heures, un obus incendiaire mit le feu aux maisons Gustave Claude-Baudru, Tintinger-Claren et Rossignon-Parière. Presque au même moment, les maisons Rossignon-Rossignon et Hubert-Goffinet devinrent aussi la proie des flammes (voir plan).

Lorsque les Allemands eurent mis pied dans le village, ils incendièrent intentionnellement les maisons Nicolas Ley, Parmentier-Rossignon, Wilmus-Dropsy, Pécheur-Royer, Moreau-Baudru, Royer-Condrotte, Baudru-Condrotte, Jacquet-Baudru (voir plan). Les deux maisons Anizet-Royer et Provis (plan 12) servaient de poste de secours pour les blessés et se trouvaient sous la protection de la Croix-Rouge. Malgré cela, l'ennemi y mit le feu. De nombreux coloniaux blessés étaient venus se faire soigner dans la maison de M. Ducigne (plan 8), qui s'était empressé de confectionner un drapeau avec les insignes de la convention de Genève. Cela n'empêche pas les Allemands, qui envahissent peu après la maison, de faire des tentatives pour l'incendier; mais ils ne parviennent pas à allumer la paille mouillée par l'orage de la veille, et sont eux-mêmes délogés par les obus que leur propre artillerie tire vers l'immeuble n'occasionnant, du reste, que des dégats matériels.

Le 3e bataillon (commandant Rey) du 2e colonial avait héroïquement résisté en avant du village dans l'usine Hurieaux et aux abords (plan 15 et fig. 24). Dans la crainte d'être cernés, les Français avaient dû se replier et abandonner cette position. Aussi, lorsque les Allemands y arrivèrent, ils ne trouvèrent plus dans la villa que M. et Mme Hurieaux et leurs trois petits enfants, âgés respectivement de 9, 7 et 5 ans. Laissant dans la cave les enfants terrorisés, les soldats enlevèrent les

(1) Ce rapport est le résumé de l'excellent travail de l'abbé Jos. Hubert, curé actuel de Rossignol, qu'il publia en 1922, en collaboration avec M. Jos. Neujean, sous le titre : *Rossignol* Arlon. Presse luxembourgeoise). Arrivé dès la fin de 1914 dans sa paroisse, l'abbé Jos. Hubert se mit aussitôt à recueillir les dépositions et à les faire passer par le crible de la plus sévère critique. Nous avons pu nous-mêmes, par des enquêtes faites sur place chaque année depuis 1915, contrôler tous les faits de ce rapport.

malheureux parents qui furent conduits dans une grande prairie se trouvant, de l'autre côté de la route, juste en face de leur villa et de leur usine; ils assistèrent de là au pillage de l'une et à l'incendie de l'autre.

Cette prairie avait été désignée comme lieu de rassemblement pour les prisonniers; effectivement, les soldats français y affluèrent bientôt et y furent parqués, étroitement surveillés. L'endroit fut dénommé le « Camp de la Misère (1) ». Quand la nuit viendra, pour prévenir les évasions, les Allemands ne trouveront rien de mieux, pour éclairer le camp, que d'incendier la maison Dewez-Moreau (plan 28), après en avoir chassé un jeune ménage. La femme avait eu un enfant l'avant-veille!

En ce jour de combat, il n'y eut pas un seul civil fusillé. Cette constatation a son importance : elle est la preuve péremptoire qu'il n'y eut à Rossignol aucun franc-tireur, contrairement à ce que les Allemands ont prétendu, par la suite, pour expliquer leurs crimes. Il est certain que si, au moment même, l'ennemi avait surpris un civil tirant sur lui, les représailles auraient été immédiates. Il ne pouvait, du reste, y avoir de francs-tireurs, vu que toutes les armes avaient été réunies à la maison communale et transportées, par ordre des Allemands, à Tintigny le mardi précédent.

La population civile ne compte, ce samedi, que deux blessés. Joseph Boch fut atteint dans les circonstances suivantes : il était chez lui, lorsque voyant des Français refluer du bois, il leur ouvre la porte. Aussitôt, un Allemand le met en joue, et tire un coup de fusil qui lui fracasse la mâchoire, puis il veut l'embrocher avec sa baïonnette. Le pauvre vieux parvient à étreindre l'arme et se défend jusqu'au moment où un officier le délivre.

Mme Gérard fuyait l'incendie, lorsqu'un Allemand déchargea sur elle son arme presque à bout portant. Elle eut la joue et l'œil droit emportés.

Mais la barbarie allemande avait déjà commencé à s'exercer, dans un autre domaine, sur les personnes des nombreux blessés français.

Il est établi que quantité de « marsouins » furent achevés dans la forêt. Lors d'une visite faite au presbytère de Rossignol après l'armistice, le médecin-major Bizollier a fait cette déclaration : « J'ai pansé une centaine de blessés qui auraient été sauvés s'ils avaient pu être transportés au village ». Un soldat de la 8e compagnie du 1er colonial, nommé Bretel, fut un des premiers atteint le matin : il eut l'humérus et l'omoplate gauche fracturés. Tombé évanoui, il revint à lui vers 16 heures. Le voyant remuer, un Allemand le menaça de son revolver. Péniblement, le pauvre Français lui montra sa blessure et eut ainsi la vie sauve; mais quelques instants après il vit un grand « marsouin » qui protestait contre les cruautés dont il venait d'être le témoin, amené près d'un arbre, les mains liées derrière le dos, lâchement fusillé dans cette posture.

A la Civanne (fig. 25), où le commandant Rey et une vingtaine de soldats furent soignés, un blessé disait : « Je n'étais pas si salement arrangé; ces brutes m'ont défoncé la poitrine à coups de crosse! »

(1) En souvenir des soldats français faits prisonniers en 1870 après le combat de Sedan et détenus dans une île appelée « Camp de la Misère ».

M. Rouy vit un chasseur d'Afrique prisonnier, grillant une cigarette, appuyé au chambranle de la porte de la maison Hamtiaux (plan 10). Un sous-officier allemand l'empoigne par le bras, l'amène vers la grande porte du château, lui donne un croc-en-jambe et l'abat à coups de fusil.

Onze soldats avaient héroïquement résisté vis-à-vis du poste de secours installé à la maison Provis (plan 12). Se voyant cernés, ils entrent dans la maison Clesse-Billo, jettent leurs armes par la fenêtre, demandent un manche à balai et un essuie-mains et se rendent. Les Allemands entrent et les emmènent au fond du jardin où ils les fusillent froidement.

Le capitaine Prot est enfermé avec ses hommes, désarmés, dans l'enclos Jehenson. Voyant son cheval à quelques mètres, il veut le caresser; il est abattu...

Un soldat blessé, portant le bras en bandoulière, fuit devant l'incendie par le petit pont devant la maison Herbeuval-Thiry (plan 14); lui aussi est abattu...

Dans le chemin vis-à-vis de la maison Henri Habaru, un soldat français a le bassin fracturé et crie à M. Habaru de venir le soulever. Un Allemand quitte cette maison et vient achever le blessé à coups de hache...

Ce ne sont là que quelques faits dont les témoins oculaires ont survécu; mais on a la certitude morale que bien d'autres blessés ont été massacrés dans la forêt. Aussi le mardi suivant, un soldat de la landwehr, parlant français, dira à des habitants occupés à enterrer des morts : « Vous n'entrerez pas dans la forêt : ils veulent cacher leurs crimes... »

Le soir arrive. Les convois ne cesseront de passer nombreux pendant toute la nuit, et c'est pourquoi les maisons Rouy et Goffinet-Condrotte (plan 29 et 30) sont allumées pour éclairer le croisement des routes de l'Etat et de la province.

Ce que fut pour les malheureux habitants de Rossignol cette nuit d'horreur, après cette journée sanglante, on se l'imagine facilement. La population terrée dans les caves, ou cachée dans les jardins, assistait terrorisée à la destruction de ses immeubles que les soldats incendiaient après les avoir pillés. L'outillage nécessaire à cette besogne ne manquait pas aux Allemands, et c'est ainsi que le coffre-fort de M. Hurieaux fut éventré par le côté à l'aide d'un chalumeau spécial.

Dimanche 23 août.

Lorsque le jour se leva, les officiers français prisonniers étaient, les uns, enfermés dans la chapelle des fonts-baptismaux à l'église (plan 7), les autres, parqués au coin nord du « Camp de la Misère ». Les soldats étaient rassemblés au centre du susdit camp et dans le clos Jehenson; les blessés étaient soignés au château (plan 11) (1) et dans les ambulances établies chez Prevel, Ducigne, Habaru (plan 8 et 16).

Quelques « marsouins » cachés dans le village firent encore une suprême tentative de résistance, mais dont les Allemands eurent bien vite raison.

Au cours de la matinée, il fut visible que l'ennemi cherchait un prétexte pour

(1) Environ 750 Français et une quarantaine d'Allemands.

exercer des sévices sur la population et leur donner un semblant de justification : ils organisèrent, en effet, aux quatre coins du village, des simulacres de combat et tirèrent eux-mêmes des coups de feu dont ils accusèrent des Français ou des habitants. « Il y eut encore une fois de violents combats de rue ». dit laconiquement le capitaine von Mutius (1).

A l'est, sur la route de Marbehan, un peloton de cavaliers remontait, lorsque de nombreux coups de feu partirent du parc du château où des sentinelles allemandes gardaient les blessés. Les cavaliers tournent bride, mais pas un n'est atteint. Par contre, les balles frappent la maison de M. Ducigne (plan 8) où le lieutenant Lanzenec avait réuni quelques blessés français. Conçoit-on que si les coups avaient été tirés par des Français ou des civils aucun cavalier allemand n'eût été frappé, et qu'ils auraient tiré sur un poste de Croix-Rouge, au risque de faire des victimes parmi leurs camarades!

Sur la route de Neufchâteau, M. Joseph Graff se trouvait au milieu d'un groupe de nombreux officiers et soldats allemands, lorsqu'une fusillade éclate. Pas un seul homme du groupe n'est tué, ni même blessé. Les balles étaient toutes allées se loger dans les fenêtres des maisons voisines!

Au sud, cette fois, près de l'école communale (plan 3), M. Lemaire, instituteur, se trouvait au milieu d'Allemands, lorsque soudain on tire dans leur direction. Les balles pleuvent au-dessus de leurs têtes. Encore une fois pas un seul soldat n'est touché et tandis que, simulant la crainte, quelques-uns se cachent dans les maisons avoisinantes, d'autres tirent dans la direction du parc.

Après chacune de ces fusillades, en guise de représailles des incendies sont allumés. Le tout s'opère méthodiquement. « Un soldat qui se trouve à côté de moi, raconte M. Lemaire, lève la main et compte : un, deux, trois..... et chaque fois c'est une maison qui flambe. » C'est ainsi que les maisons de la rue de Breuvanne (fig. 21), de la rue de Termes, de la rue vis-à-vis du clocher (fig. 23), sont toutes incendiées sur ordre.

Et c'est alors que commence la chasse à l'homme. En voyant leur maison flamber, les pauvres gens, pour la plupart cachés dans leurs caves, sortent pour échapper au danger d'être brûlés vivants, mais un autre danger les attend. Les soldats arrêtent les hommes, au fur et à mesure qu'ils paraissent, renvoyant brutalement les femmes et les enfants qui s'accrochent désespérément à leur mari, ou à leur père. M[me] COZIER-MERVILLE, âgée de 71 ans (fig. 6), n'ayant pas eu le temps de remonter de la cave y est carbonisée (plan 18).

De toutes les maisons incendiées rue de Breuvanne (fig. 21), il est resté un seul homme, parce qu'il était à la Croix-Rouge (2). Dans la rue vis-à-vis du clocher (fig. 23), ceux qui se sauvent par les jardins parviennent à s'échapper et fuient vers la forêt par le quartier appelé le « Buisson » (plan 19). Mais là, d'autres soldats barrent la route aux fuyards, et, malgré les lamentations des femmes et des enfants, arrêtent les hommes.

Les bourreaux apportent parfois du raffinement dans leur cruauté. M. Joseph Jacquet raconte qu'arrêté avec un groupe de femmes et de petits enfants, on les

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 40.

(2) Auguste Pierlot, secrétaire communal.

fit se grouper à proximité de trois meules auxquelles on mit le feu au risque de carboniser les prisonniers. Pendant ce temps, un soldat leur montra comment on incendiait les maisons. En effet, il fit flamber celles qui se trouvaient à proximité.

Parfois, comme le rapporte Mme Rossignon-Rossignon, les Allemands pour faire sortir les habitants tirent en plein dans les fenêtres au risque de tuer ou de blesser les occupants. Lorsque quelque victime semble leur échapper, ils mettent en joue leur proie. C'est ainsi que le matin, LAMBERT MARON, âgé de 80 ans (fig. 5), s'étant quelque peu écarté pour arracher des pommes de terre, fut tué au bout de son champ.

D'autres coups de feu furent entendus, à intervalles plus ou moins rapprochés, dans la campagne : que de drames sinistres ne représentaient-ils pas, d'autant plus qu'il est à noter que l'on ne vit presque pas arriver de soldats français blessés ou prisonniers au village. « A la « Fange Basse », dit M. Henry, charron à Breuvanne, nous avons retrouvé cinq soldats français, couchés côte à côte, la tête fracassée. Un essuie-main était attaché à un fusil... »

Tandis que les soldats emmenaient les hommes, les femmes et les enfants étaient groupés dans la prairie Gaspard Rossignon (plan 20) où l'on parvint à faire venir une vache pour satisfaire la soif des bébés qui criaient et pleuraient. Quant aux grandes personnes, elles arrachèrent quelques rutabagas dans un champ à proximité.

Assez bien de personnes s'étaient réfugiées à l'église, d'autres avaient gagné les ambulances, notamment celle qui se trouvait installée chez Habaru. Mais les ambulances elles-mêmes n'étaient pas plus respectées par ceux qui violaient tous les droits, que la personne de ceux qui se dévouaient au service des blessés. C'est ainsi que, dans la journée du 23, un coup de feu ayant retenti près du château, le lieutenant Zartig, du 23e régiment, obligea tous les Français valides et les brancardiers à se ranger dans la cour. On exécuta l'ordre sans se douter des conséquences qu'il allait avoir. Quatre civils, Georges et Joseph Pierlot, Léon Moreau et Louis Rossignon, tous les quatre porteurs du brassard de la Croix-Rouge et pris dans l'exercice de leurs charitables fonctions, furent conduits au « Camp de la Misère », d'où ils furent dirigés sur Marbehan et, de là, sur Arlon pour y être fusillés!

Mais l'ordre avait été donné de continuer à brûler le village et l'heure en avait été fixée, ainsi que l'ont rapporté les demoiselles Rogier, qui comprennent l'allemand. A 20 heures, le clairon donna le signal aux incendiaires et les sinistres lueurs éclairèrent de nouveau cette seconde nuit. Les habitants parvinrent néanmoins à éteindre certains foyers d'incendie et c'est ainsi que quelques maisons restèrent debout. Ailleurs, malgré les efforts réitérés, le feu ne prit pas.

Il y avait des blessés dans plusieurs des maisons incendiées. Certains ne purent s'échapper. L'un d'eux fut carbonisé à la maison Mathay (plan 21); un autre, chez Gustin (plan 22); un Allemand qui venait de succomber à ses blessures chez Marouzé (plan 23) fut laissé dans le foyer.

D'autres scènes se déroulaient ailleurs.

« Vers minuit, raconte Mme Rossignon-Rossignon, nous entendîmes des cris, des hourras; les Allemands venaient de découvrir dans la maison voisine, chez Ninin (plan 24), six soldats français. Ceux-ci avaient levé les mains pour bien

montrer qu'ils étaient sans armes. Les monstres les ont fusillés à vingt mètres de la maison. L'un des Français, en se rendant compte de ce qui allait se passer, avait repris son fusil ; il le releva sur l'Allemand qui l'avait mis en joue et le coucha mort avant de tomber lui-même. » Un septième soldat avait suivi ses six compatriotes, croyant qu'on les emmenait prisonniers ; mais, s'apercevant qu'on s'apprêtait à les fusiller, il s'esquiva et grimpa sur un sapin. Un Allemand qui se trouvait dans la maison Habaru l'abattit.

Un dragon dissimulé sous les fagots dans la maison de Félix Baudru fut aperçu. et, après l'avoir secoué de toutes les façons, les soldats allemands finirent par le fusiller.

Et l'aube du lundi 24 août parut.

Lundi, 24 août.

Le lundi, de grand matin, un long convoi de chariots, munitions et ravitaillement, traversa le village ; son passage dura près d'une heure et demie.

Au début de cette journée, par ordre de l'autorité militaire, le bourgmestre, M. Hinque, fut chargé d'organiser des équipes pour enterrer les morts. Il donna aux chefs d'équipe un brassard avec le cachet de la commune et leur délivra un libre-parcours pour le service de la Croix-Rouge.

Le funèbre travail s'organisa. Des hommes de Rossignol enterrèrent les morts tombés au nord et à l'ouest du village. Des habitants d'Assenois et de Les Fossés furent réquisitionnés pour s'occuper des cadavres gisant dans la forêt. D'autres équipes arriveront encore le lendemain de Villers-sur-Semois, d'Harinsart et d'Orsainfaing ; elles enterreront ceux du sud-est et enfouiront 800 chevaux au sud du village.

Les artilleurs prisonniers travaillèrent aussi à creuser des fosses communes sous la conduite du lieutenant-colonel Schultz du 2e d'artillerie et de M. Jos. Jacquet.

Dans l'après-midi de ce même jour, les Allemands organisèrent de nouvelles ambulances pour leurs blessés. Ils en établirent une chez les Sœurs (plan 25), qu'ils délogèrent, et s'emparèrent également de l'église qu'ils affectèrent à ce même usage. Les civils qui s'y trouvaient réfugiés, furent d'abord relégués dans le chœur. puis on les fit sortir.

Par rangs de quatre, ces malheureux qui ne savent quel sort leur est réservé, traversent tout le village escortés d'une double rangée de soldats. Ils prennent la route de Neufchâteau et font halte en face de l'usine Hurieaux, à l'entrée du « Camp de la Misère » où se trouvent déjà parqués les soldats français prisonniers. Là, ils sont immobilisés pendant un certain temps, puis ordre est donné aux femmes et aux enfants de retourner au village, tandis que les hommes sont barricadés au milieu du clos. Impossible de décrire la scène déchirante des adieux. C'est à coups de crosse que les soldats brutalement éloignent les femmes et les enfants.

Vers le soir, quelques personnes, notamment Mme Condrotte-Blasen, furent autorisées à ravitailler les civils prisonniers.

Et la journée du lundi s'acheva sans autre incident particulièrement remarquable.

Mardi, 25 août.

Dès le matin du 25 août, des groupes de la Landwehr arrivèrent à Rossignol. Un capitaine du 118e s'installera le soir chez M. Graff (plan 17), puis viendra le capitaine Vögel. Le premier restera jusqu'au vendredi suivant ; l'autre ne quittera que le 9 septembre. Pendant la matinée, M. Pirson, conseiller communal, à la tête d'une équipe, enterrait les morts, lorsque les Allemands l'arrêtèrent, lui et ses hommes, et les conduisirent tous au « Camp de la Misère ».

« Le mardi matin, raconte M. Jos. Jacquet, voyant encore toute la besogne à faire et ne disposant pas d'assez de monde pour procéder à l'enterrement des soldats et à l'enfouissement des chevaux, accompagné de l'échevin Goffinet, je me rendis au château où je proposai à M. Provis de tenter d'obtenir la mise en liberté des prisonniers civils pour nous aider. Nous partîmes donc pour le « Camp de la Misère » et nous vîmes de loin nos malheureux concitoyens sans pouvoir nous approcher d'eux.

» M. Provis demanda à voir le Commandant du camp. Celui-ci arriva. Malgré les explications il ne voulut rien entendre, prétendant que les prisonniers répondaient de la tranquillité du village ; mais il mit à notre disposition des soldats français. »

Il convient de remarquer ici que le Commandant du camp ne considérait les prisonniers civils que comme otages ; ils avaient été arrêtés non sous l'inculpation d'avoir pris part au combat, mais par mesure de précaution. Ce n'est que plus tard qu'on songera à les accuser d'être des francs-tireurs !

Vers 15 heures eut lieu un premier départ de prisonniers français. La colonne fut dirigée sur Marbehan, où, avant de prendre place dans un train, les soldats durent attendre quelque temps sur le quai de la gare. Là se trouvaient quatre jeunes gens de Rossignol (1), essayant, mais en vain, d'obtenir un passeport pour rentrer au village d'où ils avaient fui le dimanche précédent. Les wagons étant arrivés, les Allemands forcent nos quatre jeunes gens à y monter avec les soldats. Comme ils étaient quatre civils parmi les prisonniers militaires, partout, en Allemagne, on les prit pour des francs-tireurs et on les tortura en conséquence (2). Ce n'est que le 24 juin 1915 qu'ils rentrèrent de leur dure captivité.

Une heure après, ce fut le tour des civils. On les vit traverser les rues du village en ruines et prendre également la direction de Marbehan. Ils étaient 108 de Rossignol. A ce nombre il faut en ajouter 7 de Breuvanne que les Allemands avaient fait prisonniers l'avant-veille et 5 de Saint-Vincent, arrivés à Rossignol avec les Français le jour de la bataille (3).

Arrivés à la gare de Marbehan on entasse ces pauvres gens dans des wagons. Peu après, une locomotive est accrochée au train qui part vers Arlon. C'est là que, le lendemain, mercredi 26 août, vers dix heures du matin, le commandant de place von Hedeman reçut ordre du colonel von Tessmar de fusiller ces 122 prisonniers

(1) Voici leurs noms : J.-B. Labranche, Louis Cornet, Joseph Lémans et Simon Jacques.

(2) Ils furent internés à Grafenwörth (Bavière).

(3) A Arlon, on leur adjoignit encore deux Français de Tellancourt. Ils étaient donc 122.

civils, parmi lesquels se trouvait une femme, Mme Hurieaux. L'oberstförster von Hoering, chargé de l'exécution, fit sortir des wagons, par groupe de dix, les prisonniers, et les fit mettre à mort contre le talus du chemin de fer, près du pont de Schoppach...

Et c'est ainsi que périrent 108 innocents habitants de Rossignol, laissant 64 veuves et 142 orphelins!...

Mercredi, 26 août.

Ce jour-là s'accomplissait à Rossignol même un nouveau crime. Laissons parler un témoin oculaire, M. Joseph Jacquet, comptable à l'usine Hurieaux, qui, depuis le lundi, avait pris avec J.-B. GOFFINET (53 ans), échevin, la direction des inhumations.

« Le mercredi, vers 11 heures, j'entre avec l'échevin Goffinet dans le clos Rossignon où nous voyons quelques chevaux tués. Un peu plus loin, apercevant des soldats allemands, je déclare à Goffinet que je n'avance plus. Il me dit de ne pas avoir peur, et qu'il faut bien se rendre compte de ce qu'il y a encore à faire.

» Nous avançons de quelques pas et nous traversons une haie. A ce moment trois cavaliers ennemis se dirigent sur nous et je dis à mon compagnon : « Tu te débrouilleras avec eux. » Sur ces entrefaites, un officier arrivé près de nous s'écrie : « Nous allons vous tuer. » — « Mais pourquoi? dit Goffinet. Je suis échevin et nous cherchons les chevaux à enfouir l'après-midi. » — « Nous allons tuer vous » répète l'Allemand.

» Voyant que l'affaire se gâte, je m'approche de cet officier et, lui montrant mon libre-parcours et mon brassard, je lui dis que nous sommes réquisitionnés pour le service de la Croix-Rouge.

» Mais une troisième fois il proclame notre arrêt de mort et désignant une haie qui était à cinq mètres de distance, il ajoute : « Mettez-vous là, puis tournez le dos. » Je me mets en place, tandis que Goffinet pleure, demande grâce, et crie bien haut que nous sommes tous les deux innocents. L'officier ne se laisse pas émouvoir, et Goffinet vient se placer à côté de moi.

» A peine est-il en place qu'un commandement retentit. Un coup sec, et Goffinet pousse un cri. Il était touché, mais restait debout. Immédiatement, nouveau commandement, et derechef nouveau coup. Le malheureux tombe sans dire un mot. N'entendant plus rien, je regarde derrière moi et je vois un des cavaliers me tenant en joue; aussitôt je me retourne lorsqu'un nouveau coup de feu retentit; cette fois je suis touché moi-même au dos et je tombe comme une masse.

» Les bourreaux s'approchent et je crois qu'ils vont m'achever; mais il n'en est rien, ils se contentent — me croyant mort probablement — de m'arracher le brassard que je portais au bras gauche, ainsi que celui de mon compagnon.

» Les Allemands sont partis. Ma blessure commence à me faire horriblement souffrir et je tâche tant bien que mal d'empêcher le sang de couler.

» Du clos voisin, des compagnons terrifiés ont assisté à la sanglante tragédie et m'aident à me transporter péniblement à l'ambulance française, où un docteur allemand qui me soigne déclare ma blessure très grave. Pendant huit jours, en effet,

je restai entre la vie et la mort. Enfin, grâce aux bons soins dont je fus entouré, je guéris, mais très lentement, et il m'est toujours resté de cette blessure une faiblesse dans les reins qui m'empêche de me livrer à des travaux fatigants. »

Le village de Rossignol offre un spectacle de mort! Soixante-douze maisons incendiées étalent leurs ruines au grand jour. Quatre habitants y sont morts dans les circonstances tragiques qui ont été rapportées, mais que sont devenus les cent huit dirigés sur Marbehan et que l'on croit déportés en Allemagne? Les femmes et les enfants attendent en vain des nouvelles qui n'arrivent pas.

Enfin, le dimanche 30 août, M. Hanck, après avoir aidé à l'identification des victimes à Arlon, entreprend à pied le long et pénible voyage de Rossignol pour porter au vénérable curé, un vieillard de 78 ans, le fatal message. Celui-ci, accablé par cette révélation, ne put se résoudre à transmettre de suite la vérité à ses ouailles. Il leur recommanda de prier beaucoup et les prépara petit à petit pendant la semaine à la terrible nouvelle. Et ce n'est que le 6 septembre, du haut de la chaire, qu'il annonça à tous ses paroissiens réunis qu'aucun espoir ne restait de voir rentrer vivants tous ceux que l'on avait vu partir...

Scène poignante, inénarrable. Les sanglots du pasteur se mêlaient à ceux des fidèles. Ce fut une journée de consternation, de larmes, de crises de désespoir, telle que l'imagination ne peut se la représenter. On se demande encore maintenant comment les survivants ont pu résister à une pareille série de catastrophes.

. . . .

Le vendredi 25 septembre, le commandant d'étape à Rulles, accompagné de deux officiers, vint faire une enquête au sujet de l'arrestation en masse des habitants du village et de la destruction par le feu de 72 maisons. Les déclarations de M. Hinque, bourgmestre, et de M. Provis, furent notées par les officiers qui exprimèrent à plusieurs reprises les regrets que ces tristes faits leur causaient. Ils déplorèrent le manque d'enquête et la précipitation apportée à l'exécution des personnes accusées d'agression envers les soldats allemands.

Puis, ce fut le silence complet sur ce massacre...

§ 7. — *Rossignol et le* Livre Blanc *allemand.*

Le *Livre Blanc* allemand ne parle que dans trois annexes des événements de Rossignol (23, 28 et 61), et encore ce n'est que pour y consacrer quelques lignes. On s'attendait à y trouver une plus ample justification! La tâche eût été cette fois par trop rude pour les hommes de loi allemands : ils ont préféré se taire ou à peu près. Ce qu'ils ont tout à fait passé sous silence, c'est l'assassinat des 108 habitants de Rossignol fusillés à Arlon.

Le major Guhr raconte qu'un caporal de la 5ᵉ compagnie du 2ᵉ bataillon du 157ᵉ régiment d'infanterie fut sournoisement attaqué, le

22 août au soir, à Rossignol, par un civil, et blessé (1). Comment se fait-il que le coupable n'ait pas été puni? Or, aucun civil n'a été fusillé à Rossignol le 22 ni les jours suivants sous l'inculpation d'avoir blessé un soldat allemand, et ceux qui le furent à Arlon, le 26, n'avaient été pris qu'en qualité d'otages. Si le major Guhr affirme que le caporal en question a été blessé par un civil (durch einen Zivilisten), c'est que lui ou d'autres l'ont vu faire le coup de feu. Car le seul fait qu'un coup de feu ait été tiré le 22, au soir, à Rossignol, où se trouvaient des centaines de soldats français, plusieurs encore non désarmés, ne peut être mis à charge des civils sans preuve directe.

Le capitaine Rothe de la 9e compagnie du 62e régiment d'infanterie prétend que des civils ont tiré sur les soldats de sa compagnie allant chercher de l'eau, le 23 août, alors que les troupes allemandes occupaient déjà le village (2). Nous avons relaté les simulacres de combat qui se traduisirent, le 23 août au matin, par des fusillades effrénées à quatre endroits différents du village. Que des soldats allemands aient été blessés en ces circonstances, c'est tout naturel et fort vraisemblable ; mais de là à rendre des civils responsables, il y a un manque de logique que ne peut se permettre le capitaine Rothe, et que démentent en tous les cas les faits exposés plus haut avec la plus impartiale objectivité.

Il reste enfin l'accusation portée par le Rittmeister Sternberg, commandant la 2e compagnie sanitaire du VIe corps d'armée. Il dit avoir vu le cadavre d'un soldat allemand : la blessure qu'il portait n'était pas mortelle, mais il avait la tête brûlée. Près du corps il aperçut une bouteille de pétrole et une autre de benzine. Il en conclut que les civils ont brûlé le blessé allemand (3) ! Nous pouvons préciser davantage et affirmer qu'il n'y eut pas seulement un soldat allemand brûlé, mais plusieurs. Il y avait des blessés allemands dans plusieurs des maisons auxquelles les troupes mirent le feu : quelques-uns ne purent échapper. C'est ainsi que l'un d'eux fut carbonisé à la maison Mathay, un autre chez Gustin ; un Allemand qui venait de mourir chez Marouzé fut laissé dans le foyer. Mais à qui la faute? Aux incendiaires qui mirent le feu à tout le village à l'aide notamment de pétrole, de benzine, et d'autres matières inflammables, comme peuvent en témoigner les survivants du drame !

(1) Annexe 23.
(2) Annexe 28.
(3) Annexe 61.



lage de Rossignol.

2. *La 12e division : Le Combat de Saint-Vincent - Bellefontaine.*

Cédant aux instances du Ve corps d'armée, le général von Pritzelwitz, commandant le VIe corps silésien, fit infléchir ses troupes vers le sud, le samedi 22 août, dès 5 heures du matin. Et, tandis que la 12e division, cantonnée dans la région de Léglise, se mettait en marche sur Rossignol, la 11e division, commandée par le général von Webern, quittant Thibésart, traversait plus à l'est la forêt de Neufchâteau sans rencontrer d'obstacles et arrivait ainsi à Marbehan. Son avant-garde trouva Harinsart et Tintigny libres d'ennemis, mais aux approches de Saint-Vincent et de Bellefontaine elle se heurta aux troupes françaises.

S'il faut en croire la relation allemande, lorsque le gros des troupes atteignit Tintigny, il fut brusquement arrêté dans le village par des francs-tireurs habilement organisés. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette version fantaisiste. Elle devait servir tout simplement à justifier devant l'histoire le massacre de nombreux innocents. L'arrêt des troupes silésiennes devant Saint-Vincent et Bellefontaine, ainsi que les lourdes pertes subies à l'attaque de ces deux localités exigeaient une vengeance. Selon la méthode allemande, il était plus facile de s'en prendre aux civils de Tintigny et d'Ansart, que les troupes françaises n'occupaient pas, et où aucun combat ne se livra.

Mais tenons-nous en pour le moment aux épisodes militaires.

Arrivé à Tintigny, le gros de la division se déploie. La 22e brigade (colonel Seydel) se dirige vers l'ouest : le 51e régiment (colonel Rassow) prenant pour objectif la ferme du Chenois, et le 11e régiment de grenadiers (colonel von Funke) le village de Saint-Vincent. La 21e brigade (colonel von Kleinschmitt) marche sur Bellefontaine : le 10e régiment de grenadiers (colonel von Geyso) à l'est de la route, le 38e régiment de fusiliers (major Saxer) à l'ouest.

Pour la clarté du récit, nous étudierons séparément les combats de Saint-Vincent et de Bellefontaine. Dans la première de ces localités, la 22e brigade allemande se heurta à la 3e brigade du corps colonial, tandis qu'à Bellefontaine, la 21e brigade silésienne rencontra des unités de la 4e division du 2e corps français.

(1) Voir *Rossignol*, par l'abbé J. Hubert, o. c., p. 94.

§ 1. — *L'attaque de Saint-Vincent par la 22e brigade.*

C'est dans la nuit du 21 au 22 août que le 1er régiment d'infanterie, formant l'avant-garde de la 3e division coloniale, arrive à Saint-Vincent, que des patrouilles de la 3e division de cavalerie ennemie viennent d'évacuer.

Le samedi, de grand matin, les troupes se remettent en marche dans la direction de Neufchâteau qu'elles ont pour objectif. A peine l'avant-garde a-t-elle atteint la Semois à hauteur de Breuvanne, que le gros de la division, sous les ordres du général Raffenel, arrive à Saint-Vincent. Le général Lefèvre, commandant le corps d'armée, s'y arrête lui-même un instant pour rédiger les ordres de la journée.

A la suite du 1er colonial, l'autre régiment de la brigade (le 2e), descend vers Rossignol suivi par l'artillerie divisionnaire.

C'est à ce moment qu'arrivent à Saint-Vincent les premiers bruits du combat qui se livre à la lisière de la forêt.

A 9 heures, le 3e colonial, tête de la 3e brigade, vient à peine de dépasser à son tour Saint-Vincent qu'il est en butte au tir de l'artillerie ennemie établie du côté d'Ansart. Comme le général Rondony le presse de rejoindre l'artillerie pour la protéger et marcher avec elle, le colonel Lamolle s'efforce de passer la Semois au pont de Breuvanne violemment bombardé. Un seul bataillon, le 3e (commandant Mast), y réussit; les deux autres doivent s'arrêter sur la rive sud entre Breuvanne et la ferme du Mesnil, immobilisés sous le feu presque ininterrompu de l'artillerie allemande venant à la fois de la direction de Termes et d'Ansart (1). Ils resteront ainsi isolés jusqu'au soir sans liaison aucune et menacés d'encerclement. Ce n'est que vers 18 heures, grâce à l'intervention de la 2e division sur la gauche qu'ils pourront se dégager par Frenois, et gagner Pin, d'où ils seront dirigés sur la ferme d'Orval, pour y reconstituer le régiment fort éprouvé (2).

Le 7e colonial est en queue de la 3e division encadrant l'artillerie de corps. Il se trouve encore à Saint-Vincent lorsque l'attaque de la 11e division allemande commence à se dessiner nettement à l'est, dans la direction de Tintigny. Il y fait face. Et c'est ainsi, comme il a été dit plus haut, que la 3e brigade coloniale, moins un bataillon, se trouve engagée

(1) 1er groupe du 6e régiment d'artillerie, établi à la côte 343. (Voir : *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 23.

(2) Pertes en officiers : 13 tués, dont le lieutenant-colonel, 13 blessés, 16 disparus. En hommes de troupe : 2005 tués, blessés et disparus, dont une moitié environ appartenant au 3e bataillon, engagé à Rossignol.

dans un combat distinct de celui de Rossignol, non seulement à l'insu du général de division (Raffenel), mais du général de brigade lui-même (Rondony), qui ont marché l'un et l'autre en tête du gros des troupes.

A 9 heures donc le 7e régiment arrive à Saint-Vincent et s'y arrête (1). Ordre est donné au 3e bataillon (commandant Bernard) de fouiller le petit bois au nord-ouest. Le 2e bataillon (commandant Savy) est maintenu en réserve avec ordre de laisser passer l'artillerie de corps, dont la tête arrive à 9 h. 45. Le colonel Mazillier se porte lui-même à l'est de Saint-Vincent pour se rendre compte des dispositions prises par le bataillon désigné comme soutien d'artillerie (1er bataillon, commandant Sévignac), la canonnade étant entendue vers le nord-est. Il fait placer deux compagnies aux côtes 395 et 385, avec une section de mitrailleuses. Ces unités sont à peine en position qu'elles sont prises à partie par l'ennemi qui tire d'assez loin. Le colonel décide alors de faire appuyer ces compagnies par l'artillerie et il retourne à Saint-Vincent pour en demander l'autorisation au général commandant le corps d'armée. Quand il arrive près de l'église, la fusillade est assez vive. Une partie de l'artillerie s'est déjà mise en batterie à l'est et l'autre partie est encore dans le village.

Ordre vient d'être donné par l'Etat-Major du corps d'armée d'envoyer 2 compagnies à l'est pour déblayer les bois; il est prescrit de faire vite. Le lieutenant-colonel a déjà envoyé les 8e et 5e compagnies. Deux autres compagnies du 2e bataillon sont prêtes à les soutenir. La 8e s'engage sur la route de Tintigny, la 5e prend pour objectif la ferme du Chenois. Elles sont vivement fusillées en arrivant à la crête; les 6e et 7e doivent être rapidement poussées vers elles, ainsi qu'une section de mitrailleuses (n° 2, lieutenant Fox).

A 11 heures, le bataillon Bernard revient de sa mission. Le colonel lui prend deux compagnies : la 9e et la 10e. Celle-ci appuie à gauche la 5e compagnie; tandis que la 9e s'établit en repli, partie dans le chemin du cimetière, partie dans le cimetière même. Une section de mitrailleuses prend position à gauche du chemin de Tintigny, près de la 8e compagnie.

Le premier groupe du 6e régiment d'artillerie de campagne allemande (major von Mellenttin) était parvenu à s'installer sur une position favorable, près d'Ansart (côte 343), et de là bombardait Breuvanne et

(1) La 12e compagnie est envoyée en mission spéciale dans la direction Frenois-Jamoigne.

Saint-Vincent. Au dire des Allemands, le lieutenant Hiltrop, avec la 2e batterie, s'y distingua tout particulièrement : 36 pièces d'artillerie française restèrent sur le carreau (1).

Cependant, les Allemands reconnaissent que le 51e régiment ne progressait guère du côté de la ferme du Chenois, bien que son attaque lui eût été facilitée par le tir de la batterie Materne, installée près du château de Villemont à l'ouest de Tintigny (2). C'est que les coloniaux faisaient merveille devant le cimetière et aux abords de la chapelle du Chenois avec l'aide d'une batterie d'artillerie qui avait pris position à l'est du cimetière. Malheureusement, l'ennemi en contrebas était assez bien protégé et bientôt il gagna du terrain par sa droite. On en vint à des corps à corps acharnés.

Le colonel Mazillier fait appeler de ce côté la 3e compagnie du 3e bataillon, qui jusque-là avait été employée à ravitailler en munitions la 1re ligne. Enfin, voyant que sa gauche va être débordée, il fait venir la dernière compagnie disponible (la 3e du 1er bataillon) et la jette au-devant de l'ennemi, qui progresse rapidement. Malgré qu'elle s'engage résolument, sous la conduite du capitaine Dario, elle n'arrive pas à arrêter l'adversaire. Ordre est alors donné aux compagnies de droite de se replier pour aller, en traversant le village, se porter en repli sur les hauteurs à gauche, vers Prouvy; mais, avant qu'elles aient pu achever de se dégager, la gauche est rejetée dans le village. La retraite se précipite : il est 16 h. 15 environ. Le colonel et le lieutenant-colonel réussissent cependant à rallier les unités mélangées et dispersées vers la gare de Saint-Vincent - Bellefontaine (K $\frac{38}{}$), et font occuper la lisière de la forêt, entre le chemin de la gare et la route de Limes à Bellefontaine. L'ennemi ne poursuit pas, et le 7e colonial est ramené sur Limes, où il arrive à 22 heures et s'installe en cantonnement d'alerte.

Les pertes du régiment ont été sensibles : 29 officiers et 940 hommes tués ou disparus et 6 officiers et 316 hommes blessés (3).

Cependant le moral reste bon et, le lendemain, le colonel Mazillier ramène ses unités aux abords de Saint-Vincent et de Bellefontaine ; mais le repli des troupes qui sont à sa droite l'oblige à revenir aux lisières de la forêt. Avisé par le général Cordonnier, commandant la 87e brigade du 2e corps d'armée, qu'un ordre formel de retraite est donné, le colonel

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 23.

(2) *Ibid.*, Skizze 3.

(3) Au cimetière militaire de Saint-Vincent reposent 474 soldats français, dont 27 officiers.

Mazillier retourne à Limes et se replie par Breux sur Chauvency-Saint-Hubert (1).

La conduite du 7e colonial, pendant la dure journée du 23 août, à Saint-Vincent, a été digne de tout éloge et l'ennemi lui-même a été forcé de le reconnaître : « Brave il l'avait été. *Doch tapfer war er gewesen* (2) ». L'artillerie du corps colonial, bien que fort éprouvée elle-même, « eut des effets dévastateurs », et à Saint-Vincent « les pertes (allemandes) furent encore plus considérables qu'à Rossignol (3) ». Aussi l'ennemi épuisé ne poursuivit pas; il n'inquiéta même pas, la nuit venue, les avant-postes établis à la lisière de la forêt. « La troupe bivouaqua, se contente d'ajouter la relation allemande,... et la situation resta obscure pendant toute la nuit. On ne savait que ceci : que l'on avait battu l'ennemi (4). »

Von Mutius, après avoir déclaré que « les pertes à Saint-Vincent avaient été plus considérables encore qu'à Rossignol », avance des chiffres. Les Allemands auraient perdu « pas moins de 110 officiers et presque 3,000 hommes étaient morts ou blessés ». Ces chiffres paraissent devoir se rapporter aux combats réunis de Saint-Vincent et de Bellefontaine, que l'auteur raconte simultanément. L'inscription du cimetière militaire de Saint-Vincent porte le chiffre de 465 soldats allemands, parmi lesquels 18 officiers; dans celui de Bellefontaine reposeraient 298 soldats allemands, dont 13 officiers (5).

Le jour même de la bataille, les Allemands ne se risquèrent pas jusqu'au centre du village et se contentèrent d'allumer quelques incendies du côté du cimetière pour s'éclairer. Ils s'emparèrent d'un jeune homme qu'ils fusillèrent à Arlon. Cinq autres habitants de Saint-Vincent, réquisitionnés par les Français, furent joints aux prisonniers de Rossignol et tués avec ceux-ci le 26 août.

Le dimanche, les soldats de la 22e brigade traversèrent le village

(1) *La 3e Division coloniale dans la Grande Guerre*, o. c., p. 13.

(2) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 24.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* reproduit la photographie de neuf tombes primitives de soldats français et allemands tombés à la bataille de Saint-Vincent. Dans les environs de la ferme du Chenois, les figures 87, 91, 92 et 94 (soldats appartenant au 11e grenadiers et 51e d'infanterie). Au nord de Saint-Vincent, la tombe (fig. 93) de dix soldats allemands appartenant aux mêmes régiments. Sur la route de Saint-Vincent à Bellefontaine, deux tombes allemandes (fig. 89). A la bifurcation des routes de Saint-Vincent - Tintigny-Bellefontaine une tombe commune dans laquelle reposent 70 soldats français (fig. 95). Sur la route de Tintigny à Saint-Vincent, une tombe de grenadiers allemands du 11e régiment (fig. 78). Et, enfin, quelques tombes de soldats français et allemands dans le cimetière de Saint-Vincent (fig 88).

de Saint-Vincent, mais, arrêtés dans leur marche en avant par l'artillerie française, ils rebroussèrent chemin et mirent le feu à quatorze maisons et tuèrent un civil en guise de représailles.

Tous ces faits sont consignés dans le rapport suivant de M. Ernest Langlois (1).

N° 778. Dès le 6 août, nous voyons arriver à Saint-Vincent les dragons français de la 4e division de cavalerie. Les jours suivants, ils patrouillent dans les environs et quelques rencontres ont lieu dans la direction de Sainte-Marie. Dans l'une d'elles, le 9 août, fut tué le brigadier Chenot, du 2e escadron du 28e dragons, qui mourut en disant : « Je suis content, c'est pour la France ! (2) »

Le 11 août, quatre uhlans s'avancèrent jusqu'à la ferme du Chenois (3), où ils passèrent la nuit. Le surlendemain, des éclaireurs ennemis furent surpris par les Français du côté de la « rappe » de Bellefontaine. Les Allemands eurent plusieurs tués et quelques blessés, deux d'entre eux furent faits prisonniers (4) et soignés à la Croix-Rouge de Bellefontaine par les docteurs Lepyrch et Dauby.

Le 15 août, les Allemands arrivèrent plus nombreux à la ferme du Chenois d'abord, puis vinrent jusqu'au centre du village où ils prirent quinze otages qu'ils enfermèrent dans la grange de J.-B. Hingot. Pendant ce temps les soldats se rendirent chez le bourgmestre (5), lui intimèrent l'ordre d'enlever, suivant l'expression du chef de la bande, « la plaque jaune » (drapeau national) qui flottait sur le clocher de l'église, et le forcèrent à les accompagner de maison en maison, pour faire livrer les armes et les munitions. Le soir, le bourgmestre fut conduit à la chapelle du Chenois, où il se trouva en présence d'un officier allemand qui lui signifia que le moindre acte d'hostilité de la part des habitants serait sévèrement puni.

Le 16 et le 17, les Allemands campent sur les hauteurs du Chenois et descendent de temps en temps jusque sur la place de l'église pour s'y faire apporter des vivres. Ils intiment même l'ordre aux deux boulangers de cuire pour eux.

Le 18 août, après-midi, de Romponcel, où ils avaient établi une batterie, les Français repérèrent la ferme du Chenois et lancèrent quelques obus. Les Allemands abandonnèrent la position, laissant sur place un tué et un blessé. Vers 17 heures, les Français occupaient à leur tour les hauteurs du Chenois et ramenaient à Saint-Vincent le uhlan blessé qui fut soigné au local de la Croix-Rouge.

(1) Nos premières enquêtes faites à Saint-Vincent remontent au mois d'août 1915. Le présent rapport fut définitivement rédigé en 1921.

(2) *Historique du 28e régiment de dragons*, p. 22.

(3) La ferme du Chenois est située sur la commune de Tintigny, mais se trouve plus près de Saint-Vincent que de Tintigny.

(4) Voici comment le *Journal de marche* de la 4e D. C. relate l'incident : « Au cours d'une reconnaissance sur Stockem et à son retour sur Jamoigne, l'escadron de Labeau rencontre un peloton ennemi près de Saint-Vincent. Le peloton Costa de Beauregard est détaché sur lui. Le capitaine de Labeau précède avec quelques éclaireurs, et met en fuite l'ennemi. Le capitaine tue trois uhlans, le cavalier Lambert, un. Le peloton tout entier poursuit, met sept Allemands hors de combat, et fait deux prisonniers. »

(5) Joseph Jacob.

Les jours suivants furent relativement calmes. Quelques uhlans se hasardèrent bien encore jusqu'à la chapelle du Chenois, mais n'entrèrent plus au village.

Le vendredi 21 août, les Allemands prirent contact avec les Français du côté de Jamoigne et d'Izel, et furent battus. Quelques cavaliers ennemis repassèrent par Saint-Vincent, mais se hâtèrent de gagner Tintigny et Sainte-Marie.

Dans la nuit du vendredi au samedi arriva l'avant-garde des troupes coloniales qui avaient reçu l'ordre de se porter sur Neufchâteau. Ces troupes constituées par le 1er régiment colonial, à la tête duquel se trouve le colonel Guérin, s'établissent en partie sur la route Jamoigne-Tintigny, tandis que le reste est hébergé chez les habitants. La nuit s'écoule sans choc, mais les Français ont pris tous les dispositifs de sûreté nécessaires pour couvrir le village.

Le samedi, 22 août, dès 6 heures du matin, les troupes coloniales se remettent en marche dans la direction de Breuvanne-Rossignol. A peine parti, le 1er régiment est suivi par le 2e, puis par le 3e, et, enfin, par le 7e qui ne doit guère dépasser Saint-Vincent et qui, séparé des autres éléments de la division, aura à lutter toute la journée dans le village même et aux abords contre la 11e division allemande.

Mais les Français n'ayant pas en nombre suffisant les véhicules nécessaires pour transporter les vivres jusqu'à Neufchâteau, réquisitionnent avec chevaux et voitures six hommes de la commune : François Laurent (45 ans), Louis Lecomte (40 ans), Julien Forêt (31 ans), Lucien Laurent (25 ans), Clément Guirsch (20 ans), et Alphonse Maitrejean. Arrivés à Rossignol avec leurs attelages, ils doivent abandonner ceux-ci pour échapper aux balles et aux obus qui pleuvent de toute part et se cacher dans les caves. Le lendemain, cinq d'entre eux seront pris par les Allemands avec les habitants de Rossignol et conduits à Arlon, où ils seront fusillés le 26 août. Alphonse Maitrejean, parvenu à se cacher, est rentré à Saint-Vincent trois jours après (1).

Mais revenons aux tragiques événements qui se sont déroulés à Saint-Vincent même le 22 août.

Comme je l'ai dit plus haut, c'est le 7e colonial qui occupait Saint-Vincent quand la bataille commença, vers 10 heures. De nombreux blessés ne tardèrent pas à arriver dans les différentes ambulances organisées à la hâte et chacun se dépensa de son mieux pour leur venir en aide. Ceux des habitants qui n'étaient d'aucun secours restèrent prudemment tapis dans leurs caves.

Le feu de l'artillerie ennemie, bien qu'assez violent, n'occasionna pas de sérieux dégâts dans le village. Un obus, cependant, atteignit la maison de Théophile Bernard ; elle prit feu et le communiqua à l'immeuble voisin occupé par Emile Binon. On se battit surtout aux alentours du cimetière et près de la ferme du Chenois où de violents corps à corps eurent lieu. Mais, malgré leur bravoure, les Français, écrasés par le nombre, sont débordés et se replient peu à peu. Vers 16 heures, ils ont abandonné le village et se sont reconstitués à la lisière du bois, aux abords de la gare Saint-Vincent-Bellefontaine. Les Allemands ne les poursuivent pas. Ils

(1) Lorsque le dimanche, 23 août, les Allemands ont rassemblé toute la population à l'église, Alphonse Maitrejean s'est caché dans une cave, puis il a rejoint les religieuses de la localité et s'est rendu avec elles au local de la Croix-Rouge où il a soigné les blessés pendant trois jours.

restent cantonnés au haut du village, où ils creusent des tranchées et semblent craindre un retour offensif. Pour mieux s'éclairer pendant la nuit, ils mettent le feu à la maison de J.-B. Guiot et, cela ne suffisant pas encore, ils incendient le nouveau presbytère, qui se trouve à proximité.

Victor Guiot, 24 ans (fig. 3), fut obligé d'apporter de l'eau aux Allemands terrés dans leurs tranchées. Il avait déjà fait le service plusieurs fois, lorsque les siens ne le virent plus revenir. On resta de longs jours sans nouvelles de lui et, enfin, on apprit qu'il avait été conduit avec la famille du fermier du Chenois et d'autres habitants de Tintigny, jusqu'à Arlon, et qu'il y avait été lâchement assassiné le dimanche 23 août, près de la gare. (Voir rapport n° 789.)

Le dimanche, plus rien n'arrêtant les Allemands, ceux-ci tombèrent comme une avalanche sur Saint-Vincent, enfonçant les portes, pillant tout ce qu'ils trouvaient et terrorisant la population. Puis, dépassant le village, ils marchèrent sur Prouvy et Frenois. Mais là, un bon nombre d'entre eux furent frappés mortellement par les obus bien dirigés de l'artillerie française établie du côté de Valansart et d'Izel et qui retardait ainsi la poursuite. Furieux, les Allemands refluèrent sur Saint-Vincent où, pour assouvir leur rage, ils mirent le feu, tout en tirant des coups de fusil de droite et de gauche. C'est ainsi qu'ils incendièrent, vers le bas du village, la maison Résibois-Rion qui communiqua le feu à quatre autres habitations contiguës. Et plus bas, rue du Paquis et sur la route de Puju, encore neuf autres maisons brûlèrent (1). Les habitants éprouvèrent mille difficultés pour fuir le brasier, car les balles pleuvaient de tous côtés et il suffisait que quelqu'un se montrât, pour que les fusils fussent dirigés sur lui. C'est ainsi qu'un jeune homme de 19 ans, JULIEN BASTIEN (fig. 4), en se sauvant, fut tué d'un coup de lance reçu dans le côté.

Le sinistre se fût, sans doute, étendu davantage sans l'intervention d'un major allemand, grièvement blessé et qui avait été charitablement hospitalisé et soigné chez l'instituteur M. Louis. La femme de celui-ci et la voisine, Mme Halbardier, connaissant la langue allemande, le prièrent d'arrêter les soldats dans leur œuvre de destruction. Il y consentit et fit cesser les incendies.

Joseph Hustin fut arrêté le dimanche après-midi, au moment où il se rendait à la recherche de son bétail. Les Allemands le poussèrent dans leurs rangs et le forcèrent ainsi à les accompagner jusque Jamoigne, puis le lendemain jusqu'à la ferme d'Orval, où ils le congédièrent.

Les troupes coupables de ces actes de sauvagerie appartenaient à la 22e brigade silésienne, et notamment au 11e régiment d'infanterie.

La journée se termina par de nouvelles intimidations. Tous les hommes furent invités à se rendre sur la place de l'église et de là les soldats, baïonnette au canon, les conduisirent au lieu dit « La Louvière ». Un officier leur lut un rapport dans lequel il était dit que les civils avaient tiré sur les troupes et que le tiers des hommes allait être fusillé. Il n'en fallait pas autant pour émouvoir ceux qui, depuis plus de 24 heures, avaient passé par toutes sortes d'angoisses et dont les nerfs

(1) Voici les noms des propriétaires des quatorze maisons incendiées le 23 : Benjamin Rion, les enfants Résibois, les frères Lambinet, veuve Jacob Renauld, Louis Houlmont, Joseph Laurent, Nicolas Hamus, Jacob Marquet, veuve Graff-Laurent, Eugène Laurent, Emile Lepage, Constant Bastien, Jules Noël, Ernest Langlois.

étaient tendus à l'excès. Ce ne sont que protestations, larmes et cris. Enfin, la clémence allemande fait grâce : on ne fusillera pas, mais à la première alerte la menace sera mise à exécution (1)!

Plus de cinq cents blessés étaient entassés dans les classes, à l'église et chez des particuliers. Pas de prêtre pour les mourants (2), pas de médecin pour panser les blessures et presque pas de pain à donner à ces malheureux! Vingt-neuf Français moururent à l'ambulance de Saint-Vincent, la plupart du 7e colonial. Le capitaine de Chauvenet, du 2e colonial, y succomba également. Ce fut le sergent major Baroka, du 11e régiment, qui fut préposé au commandement du village et à la garde des blessés et des prisonniers. Trois jours après la bataille, il donna ordre au bourgmestre de faire enterrer les corps des soldats tombés sur le territoire de Saint-Vincent, et de procéder à l'enfouissement des chevaux tués. Un homme fut réquisitionné dans chaque famille pour procéder à cette sinistre besogne, que rendait d'autant plus pénible l'état de décomposition des cadavres.

§ 2. — *Les assauts réitérés de la 21e brigade sur Bellefontaine.*

Pour permettre aux lecteurs de se rendre compte de la situation respective des forces françaises et allemandes dans la région de Bellefontaine, le 22 août au matin, il est nécessaire de revenir quelque peu en arrière.

Le général de Langle de Cary, commandant la 4e armée française, avait reçu du commandant en chef, le 21 août, l'ordre de marcher en direction générale de Neufchâteau, et d'attaquer l'ennemi partout où il le rencontrerait. Le mouvement de la 4e armée devait se faire dans une zone limitée à droite par la route Meix-devant-Virton, Tintigny, Rulles, Léglise, Ebly, Nives (3).

(1) Dans cinq annexes (19, 20, 21, 22 et 26) le *Livre Blanc* allemand parle de Saint-Vincent. L'observatoire de la 8e batterie aurait essuyé des coups de feu d'habitants cachés dans les bois (annexe 19). Un soldat du 51e régiment en traversant Saint-Vincent, le 23 août, à midi, aurait essuyé des coups de feu tirés par des civils de la Croix-Rouge. Lui-même ne fut cependant pas atteint, mais son cheval eut l'oreille percée (annexe 20). Le capitaine de réserve Pachur (du 6e régiment d'artillerie de campagne) déclare qu'on aurait trouvé un revolver sur un civil qui avait tiré, et qu'on l'aurait aussitôt fusillé (annexe 21). Il ne peut s'agir que de Julien Bastien, tué à Saint-Vincent en fuyant l'incendie de sa maison. Le lieutenant de réserve Felsmann raconte la même histoire (annexe 22). Enfin, le soldat Helmyss du 10e régiment prétend avoir trouvé à Saint-Vincent dans plusieurs maisons, sur les tables et les appuis de fenêtre, des munitions de chasse consistant en douilles et en cartouches non encore tirées (annexe 26). L'invraisemblance de toutes ces assertions saute aux yeux. Si, en effet, des francs-tireurs avaient tiré de tous côtés, notamment de la Croix-Rouge, si l'on avait trouvé des munitions, l'incendie du village n'aurait pas été arrêté et les Allemands auraient fusillé plus d'un civil.

(2) L'abbé Noël, curé de la paroisse, avait été mobilisé dès les premiers jours de l'invasion. Le dimanche suivant ce fut l'abbé Pierret, vicaire d'Etalle (pendu le 23 par les Allemands), qui vint célébrer les offices; puis, jusqu'au 29 août, il n'y eut plus de messe à Saint-Vincent.

(3) Ordre particulier n° 16 à la 4e armée.

Le corps de droite de la 4e armée était le 2e corps commandé par le général Gérard (1).

Pour préparer l'exécution de cet ordre supérieur, le général commandant la 4e armée adresse de Stenay, le 21 août, à 13 heures, un ordre particulier aux 2e corps, corps colonial et 12e corps :

« ... Au reçu du présent ordre, le 2e corps et le corps colonial porteront dès aujourd'hui, 21 août, leurs avant-gardes :

2e corps sur Bellefontaine ;

corps colonial sur Saint-Vincent et Jamoigne.

Les têtes des gros seront portées sur la ligne Meix-devant-Virton (2e corps), Gérouville, château d'Orval (corps colonial).

Le 2e corps marchera en une seule colonne par la route Montmédy, Grand-Verneuil, Petit-Verneuil, Thonne-la-Long, Sommethonne, Meix-devant-Virton, Bellefontaine, et fera serrer la queue des combattants jusqu'à Han-lez-Juvigny. Il établira sa liaison avec le 4e corps (2), dont le Quartier Général est à Velosnes et qui doit pousser aujourd'hui une avant-garde légère jusqu'à Etalle ; si l'avant-garde du 4e corps n'atteint pas, ce soir, la région de Huombois, il appartiendra au 2e corps de flanc-garder dans cette région.

Le corps colonial, etc... »

Enfin, le même jour, un ordre général (n° 20) de la 4e armée, daté de Stenay, 18 heures, et relatif aux opérations du 22 août, prescrit notamment que l'avant-garde du 2e corps doit déboucher de Bellefontaine à 6 heures le 22, alors que celle du corps colonial, qui est en échelon en avant et à gauche de lui, franchira seulement à 9 heures la ligne Suxy - Les Fossés, qui est à une quinzaine de kilomètres au nord.

Or, nous avons vu que l'avant-garde de la 3e division du corps colonial débouchait de Saint-Vincent le 22 août, vers 6 heures du matin,

(1) Voici quelle était la composition du 2e corps commandé par le général Gérard.

3e division : général Regnault.	5e brigade : général Deffontaines .	72e R. I. : colonel Toulorge.
		128e R. I. : colonel Lorillard.
	6e brigade : général Carré	51e R. I. : colonel Leroux.
		87e R. I. : colonel Rauscher.
4e division : général Rabier.	7e brigade : général Lejaille	91e R. I. : colonel Blondin.
		147e R. I. : colonel Rémond.
	87e brigade : général Cordonnier. .	120e R. I. : colonel Mangin.
		9e B. C. P. : commandant Guédeney.
		18e B. C. P. : commandant Girard.
Réserve d'infanterie	272e R. R.	
	328e R. R.	
Artillerie divisionnaire. . .	A. D. /3 : 17e R. A. C. : colonel Aubrat.	
	A. D. /4 : 42e R. A. C. : colonel Chastel.	
Artillerie de corps.	29e R. A. C. : colonel Aubry.	
Cavalerie de corps	19e chasseurs à cheval : colonel de Guitaut.	

(2) Corps de gauche de la 3e armée (général Ruffey).

et traversait Rossignol vers 7 heures. La division eût certainement atteint son objectif, c'est-à-dire la ligne Suxy-Les Fossés, vers 9 heures, si elle n'avait rencontré l'ennemi à la lisière des bois de Neufchâteau. Ce qui compliqua la tâche des coloniaux à Rossignol et occasionna en fin de compte leur défaite, ce fut la menace que, dès le début de la matinée, l'ennemi fit sentir sur leur droite. Comment se fait-il que cette droite du corps colonial ne fut pas protégée, comme elle devait l'être, par le 2e corps? Pourquoi l'avant-garde du 2e corps ne déboucha-t-elle pas à l'heure prescrite de Bellefontaine, et ne se trouva-t-elle pas à hauteur de Marbehan, tandis que les coloniaux étaient à Rossignol, c'est ce qu'il y a lieu d'expliquer en quelques mots.

Les deux divisions du 2e corps d'armée se trouvaient, le 20 août, *accolées* sur les rives de la Chiers et de l'Othain, quand arriva l'ordre de marcher, le 21, en une seule colonne, c'est-à-dire de passer à la formation par *divisions successives* (1). En exécution de cet ordre, la 3e division (général Regnault) reste à Montmédy pour laisser passer la 4e (général Rabier), qui prend la tête. L'avant-garde est constituée par le 19e chasseurs à cheval (colonel de Guitaut), la 7e brigade (général Lejaille), deux groupes d'artillerie divisionnaire et une compagnie du génie, sous les ordres du général commandant la 4e division. La 87e brigade (général Cordonnier) marchait en tête du gros de l'armée formé par la 3e division.

Alertée à 1 heure du matin (nuit du 20 au 21 août), la division Rabier s'échelonne sur la route de Montmédy à Villers-la-Loue par Sommethonne. Il fait très chaud et l'on marche pendant les plus mauvaises heures de la journée.

Le 19e régiment de chasseurs à cheval arrive jusqu'à Meix-devant-Virton, qu'il ne fait que traverser et s'engage dans la forêt de Virton pour déboucher le soir à Bellefontaine (2), où il prend déjà faiblement contact avec l'ennemi (3).

(1) « La raison stratégique qui a motivé cette décision, écrit le général Cordonnier, fut de se créer une division disponible, au point de liaison de la 4e armée avec la 3e. Il se trouvera donc, grâce à cela, que le 22 août, à 9 heures du matin, quand l'ennemi tentera de pénétrer entre les 4e et 3e armées, il se heurtera aux forces puissantes que le général Regnault commande. » *A la droite de la 4e armée française, le 22 août 1914*, dans *Revue militaire française*, 1er mai 1922, pp. 175 et 190.

(2) Bellefontaine était libre, mais le colonel de Guitaut apprit que des forces ennemies tenaient la Semois. Il mit dans le village un escadron, qui en barricada la sortie nord, un autre hors du village, à gauche, et un troisième, à droite. Le 4e escadron entre Bellefontaine et Lahage. L'escadron de gauche prit contact avec les coloniaux qui étaient à Saint-Vincent. Celui de droite rencontra des patrouilles ennemies dans le bois de Tintigny, vers Poncelle. Quelques coups de feu furent échangés et on ramena des prisonniers.

(3) Il est à remarquer que l'ennemi qui se trouvait à Bellefontaine, le 21 au soir, venait de la direction de Sainte-Marie, et n'était pas celui que la 4e division française aurait à y combattre le lendemain, et qui cantonnait alors plus au nord, à Thibésart.

Pendant ce temps, la brigade Lejaille atteint Sommethonne et Villers-La-Loue, où elle est arrêtée par le général Rabier, quand la nuit arrive, alors que cette avant-garde aurait dû se trouver sur la Semois.

L'arrêt de l'avant-garde entraîne nécessairement celui du gros de l'armée, qui suit à une distance de 4 kilomètres.

« Le 21 août, à minuit, le 2ᵉ corps était ainsi disposé : le 19ᵉ régiment de chasseurs à cheval est en l'air, près de la Semois, isolé, en face de l'ennemi... Le général Cordonnier est avec le 120ᵉ d'infanterie, *tête du gros du corps d'armée*, à Meix-devant-Virton ; à 5 ou 6 kilomètres plus au sud, commence l'*avant-garde du corps d'armée* : 147ᵉ d'infanterie, 3ᵉ et 2ᵉ groupes du 42ᵉ d'artillerie, 91ᵉ d'infanterie. Le général Rabier est de sa personne à Villers-La-Loue avec le général Lejaille, le commandant du 42ᵉ d'artillerie (colonel Chastel), et presque toute l'avant-garde... A Sommethonne, on recommence à trouver le gros du corps d'armée (1) ; plus au sud, vers Montmédy, on rencontre la 3ᵉ division. (2) »

Et c'est dans ces conditions que s'engage le samedi, 22 août, la grande bataille. Le 2ᵉ corps d'armée y prend part, en deux tronçons. « Au nord de la forêt de Virton (à Bellefontaine), est la 87ᵉ brigade, fantassins et chasseurs à pied, avec quatre batteries. Près de Lahage est le général Rabier avec deux batteries et le gros du 147ᵉ, dont les détachements couvrent les flancs des combattants. Ensuite, la forêt de Virton, avec ses 4 ou 5 kilomètres de bois. Au sud de la forêt se livre une autre bataille, à laquelle participera : à Meix-devant-Virton, le 91ᵉ d'infanterie et un groupe de l'A.D.-4; à Villers-la-Loue, la 3ᵉ division d'infanterie, renforcée de l'artillerie du corps d'armée. (3) »

Le samedi, 22 août, à 5 heures, le 120ᵉ d'infanterie quitte Meix-devant-Virton. Le bataillon tête d'avant-garde n'arrive à Lahage qu'à 6 h. 30. Déjà le 19ᵉ chasseurs à cheval fait savoir que l'ennemi occupe la région de Tintigny (4) où il se fortifie, et que les coloniaux sont à Saint-Vincent.

(1) C'est-à-dire le 18ᵉ B. C. P. (commandant Girard), et un groupe du 42ᵉ d'artillerie, puis à Thonne-la-Long, le 9ᵉ B. C. P. (commandant Guédeney).

(2) Voir l'article du général Cordonnier, dans *Revue militaire française*, o. c., pp. 184 et 185.

(3) CORDONNIER, o. c., p. 188.

(4) Le général Cordonnier écrit que le 19ᵉ chasseurs a passé la nuit (du 21 au 22) dans la région de Bellefontaine « ayant une division allemande devant lui... occupée depuis 24 heures à organiser, entre Bellefontaine et Tintigny, une position défensive ». (*Revue militaire française*, 1ᵉʳ mai 1922, p. 179.) Le général Cordonnier paraît faire erreur. Les troupes qui se trouvaient à Tintigny le 21 ne constituaient qu'une faible avant-garde de la 3ᵉ division de cavalerie qui cantonnait dans la région de Sainte-Marie; et la division allemande (la 11ᵉ du VIᵉ C. A.), contre laquelle le général eut à se mesurer le 22, n'arriva à Tintigny que vers 7 ou 8 heures du matin le samedi, n'ayant quitté Thibésart qu'à 5 heures.

Le 120ᵉ s'échelonne entre Bellefontaine et Lahage attendant l'arrivée du gros de la colonne, constituée par le 147ᵉ, les deux bataillons de chasseurs à pied et l'artillerie divisionnaire (1); mais la tête de cette colonne n'atteint Lahage qu'à 8 h. 30. Le général Rabier arrivé à Bellefontaine donne ordre de placer l'avant-garde en halte gardée entre Tintigny et Bellefontaine ; à savoir : le 2ᵉ bataillon du 120ᵉ (commandant Deslions) sur la route de Tintigny ; le 3ᵉ bataillon (commandant Holstein) couvrant le flanc droit du précédent dans la direction générale Poncelle-Sainte-Marie. Le 1ᵉʳ bataillon (commandant Boucheron-Séguin) reste provisoirement en réserve à la disposition du général de brigade. Le 147ᵉ doit envoyer un bataillon sur la route de Tintigny à Frenois, tandis que les deux autres resteront au sud de Bellefontaine.

A 9 h. 30, le mouvement en avant commence, mais est presque aussitôt accueilli par un feu violent d'artillerie partant des crêtes boisées au sud-ouest de Tintigny et des abords sud de ce village qui ont été organisés défensivement par l'ennemi. L'infanterie engage le combat, tandis que l'escadron divisionnaire, chargé d'éclairer la route, se replie en toute hâte derrière Bellefontaine, où s'était déjà retiré le 19ᵉ chasseurs. La compagnie du génie travaille à améliorer l'organisation défensive de Bellefontaine.

En racontant plus haut le combat de Saint-Vincent nous avons déjà eu l'occasion d'exposer l'ordre de bataille de la 11ᵉ division d'infanterie silésienne qui avait quitté Thibésart le 22, à 5 heures du matin et était arrivée jusqu'à Tintigny sans rencontrer d'obstacle. Il n'en eût pas été ainsi, si l'avant-garde du 2ᵉ corps français se fût trouvée à Bellefontaine, le 21 au soir, et en eût débouché le samedi à l'heure prescrite, c'est-à-dire 6 heures du matin (2). Le choc aurait eu lieu plus au nord, probablement aux abords de Marbehan, ou tout au moins dans les environs d'Orsainfaing, ce qui eût empêché l'encerclement dont fut victime la 3ᵉ division coloniale à Rossignol.

Arrivée à Tintigny la division allemande se déploie : la 22ᵉ brigade

(1) Le général Rabier avait constitué l'avant-garde pour la marche du 22, avec le 120ᵉ, 2 groupes A. D.-4 et le 147ᵉ sous les ordres du général Cordonnier. Le 91ᵉ R. I. et les deux bataillons de chasseurs à pied, plus un groupe d'A. D.-4 sont chargés de la mission de flanc-garde sous les ordres du général Lejaille. En fait celui-ci ne disposera que des deux B. C. P., le 91ᵉ R. I. étant resté accroché à Robelmont par une forte attaque allemande.

(2) Nous n'avons pas à étudier ici les responsabilités. Nous renvoyons les lecteurs que cette question intéresse aux deux articles parus dans la *Revue militaire française* : celui du général Cordonnier, le 1ᵉʳ mai 1922 (*A la droite de la 4ᵉ armée française, le 22 août 1914*), et celui du général Regnault, le 1ᵉʳ février 1923 (*La 3ᵉ D. I. à la bataille des frontières*). A consulter aussi l'ouvrage antérieur du général Cordonnier : *Une brigade au feu*. Paris, Lavauzelle, 1921.

se dirige sur Saint-Vincent, tandis que la 21e (colonel von Kleinschmitt) marche sur Bellefontaine ; le 10e régiment de grenadiers (colonel von Geyso) à l'est de la route, et le 38e régiment de fusiliers (major Saxer) à l'ouest. Le 6e chasseurs, appartenant à la 3e division de cavalerie, quitta de son propre mouvement Sainte-Marie au bruit du canon, et vint prêter main-forte au 10e régiment de grenadiers à l'est de Bellefontaine, à la sortie du bois de Tintigny.

L'artillerie allemande établie vers Ansart (I. F. A. R. 6.) et Han entre en action à 9 h. 45 et balaye de son feu tout le front des 2e et 3e bataillons du 120e français qui s'immobilisent, n'étant pas appuyés par leur artillerie : celle-ci n'a pas encore ouvert le feu. Profitant de cette situation, de nombreuses forces ennemies débouchent du parc du château de Villemont sur La Rosière et attaquent le 2e bataillon, tandis que la droite du 3e a peine à résister aux assauts de l'infanterie allemande venant du ruisseau du Plane. C'est alors que le 1er bataillon, tenu en réserve, est rendu au colonel du 120e qui le place entre Bellefontaine et le bois de Tintigny.

A 10 h. 25 seulement l'artillerie française intervient, et arrête quelque peu l'avance ennemie. Mais déjà, au 2e bataillon, tous les capitaines sont tués et plusieurs officiers blessés. Le 3e bataillon a perdu son chef, le commandant Holstein.

Le général Cordonnier n'a disposé jusque là que du 120e, le général Lejaille ayant repris sous ses ordres le 147e. Mais bientôt arrive le 18e bataillon de chasseurs à pied, qui est envoyé par Lahage dans le bois de Tintigny vers Poncelle, où toute la journée il protégera la droite du 120e R. I., notamment contre les attaques du 6e chasseurs, venu de Sainte-Marie, et du 10e régiment de grenadiers. Une compagnie du 9e bataillon de chasseurs, qui lui aussi vient d'arriver, prolonge à l'est le 18e, avec mission de surveiller Sainte-Marie, tandis que le reste du bataillon est maintenu en réserve à Lahage.

Le 120e, appuyé cette fois par l'artillerie, pousse en avant, mais le 38e régiment de fusiliers, fortement retranché, lui fait subir des pertes de plus en plus considérables. Alors, sur la demande du général Cordonnier, le général de division met à la disposition du colonel Mangin un bataillon du 147e, dont deux compagnies sont envoyées vers les lisières est de Bellefontaine, les deux autres, dans la direction de La Rosière.

Vers 13 heures, une attaque violente de l'ennemi débouche de la corne nord-ouest du bois de Tintigny, par le ravin du Plane. Le

1er bataillon envoie ses dernières réserves. On se bat avec acharnement, on en vient au corps à corps, et, finalement, les Français l'emportent. Le front entre Bellefontaine et le bois de Tintigny est momentanément dégagé.

Mais peu après, à 14 heures, se déclanche une nouvelle attaque du côté de La Rosière. Le 2e bataillon du 120e est chassé de la lisière nord de Bellefontaine. L'héroïque commandant Deslions en dispute pied à pied la possession. A l'intérieur du village, des barricades préparées à l'avance, sont énergiquement défendues. Le colonel Mangin, ramassant de nombreux isolés, leur fait mettre baïonnette au canon et, à la charge donnée par le clairon Lamy (5e compagnie) du 120e, le régiment reprend les barricades dont l'ennemi s'était un moment emparé.

On se bat avec une égale fureur à l'est. L'ennemi est rejeté au delà des jardins où il a pris pied. Des éléments des deux bataillons de chasseurs refoulent dans le ravin du Plane plusieurs vagues allemandes qui essaient d'en déboucher. Dans le bois de Tintigny, de sanglants combats à la baïonnette se livrent à l'avantage des Français. Le chasseur Hoyaux, du 9e bataillon, s'est tout particulièrement distingué en embrochant sept Allemands pour son compte (1).

Mais l'ennemi ne se tient pas encore pour vaincu. A 15 heures, une attaque très puissante d'infanterie allemande est dirigée derechef contre Bellefontaine. L'ennemi progresse de nouveau jusqu'aux barricades qu'on va devoir bientôt céder. C'est l'instant suprême, la lutte décisive. Le général Cordonnier demande au colonel Mangin de tenir coûte que coûte, en attendant du renfort qu'il lui promet. Le général de brigade rassemble tous les éléments qui lui tombent sous la main et les envoie au feu, les faisant appuyer par des sections de mitrailleuses. Fantassins du 120e et du 147e, chasseurs du 9e et du 18e bataillon, groupés au hasard, réoccupent de nouveau méthodiquement le village et défendent tout le terrain qui s'étend entre Bellefontaine et le bois de Tintigny.

L'ennemi épuisé recule et son infanterie cesse ses attaques sur Bellefontaine qui n'est plus, à partir de 17 heures, l'objet d'aucune nouvelle offensive, mais que bombarde l'artillerie allemande.

Le *Journal de marche* de la 87e brigade d'infanterie termine par ces mots sa relation du 22 août 1914 : « En résumé, l'affaire de Bellefontaine, ce village ayant été repris deux fois aux Allemands et étant resté défini-

(1) Le général Cordonnier rapporte un fait honteux sur le compte de l'ennemi. Quand les Français chargèrent à la baïonnette, plusieurs Allemands se laissèrent tomber par terre, se faisant passer pour morts ou blessés ; mais une fois dépassés, les morts et les blessés allemands se relèvent et deviennent tout à coup des hommes bien portants qui prennent dans le dos les chasseurs à pied. — Voir *Une Brigade au feu*, o. c., p. 273.

tivement entre nos mains, constitue une victoire certaine pour nos armes ; si nos pertes sont sensibles, celles de nos adversaires sont considérables et démoralisantes pour lui. »

L'artillerie française avait puissamment contribué à repousser les attaques allemandes et elle produisit dans les rangs des ennemis « des effets dévastateurs, *Verheerend hatte seine Artillerie gewirkt* (1) ». Un officier allemand blessé avoua que deux bataillons qui, revenant d'un combat heureux à Saint-Vincent, rentraient à Tintigny, furent décimés par le feu de l'artillerie française. La batterie du capitaine Lomba notamment, réduisit en quelques instants au silence une batterie allemande, placée à l'est de Saint-Vincent (probablement celle installée près du château de Villemont) et qui avait fait souffrir considérablement les défenseurs de la lisière nord de Bellefontaine (2).

L'état des pertes de la 4e division d'infanterie engagée tout entière à Bellefontaine, moins le 91e régiment demeuré à Villers-la-Loue, accuse pour le 120e R. I. 901 hommes tués, blessés ou disparus, 181 au 147e, 71 au 9e B. C. P., et 17 au 18e B. C. P. Au cimetière de Bellefontaine reposent 527 Français, dont 25 officiers et 502 soldats.

Il est moins facile d'établir avec autant de précision les pertes allemandes, qui doivent cependant être fort élevées au dire même de l'ennemi, « plus considérables encore que celles de Rossignol ». Comme nous l'avons déjà mentionné, le chiffre avoué pour les combats de Saint-Vincent et de Bellefontaine est de 110 officiers et environ 3000 hommes tués ou blessés (3).

D'après l'inscription du monument élevé au cimetière militaire de Bellefontaine, les Allemands n'y auraient enterré que 298 des leurs, dont 13 officiers (4).

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 24.

(2) *Journal de marche de la 87e brigade.* Voir aussi *Historique du 42e régiment d'artillerie*, p. 10.

(3) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 24.

(4) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* reproduit 17 tombes primitives de soldats français ou allemands morts à la bataille de Bellefontaine. Sur la route d'Etalle à Sainte-Marie la tombe de plusieurs cavaliers du 14e hussards (fig. 72). Près du bois de Tintigny trois tombes de soldats allemands du 38e régiment de fusiliers (fig. 71, 73 et 74). Un peu plus loin, vers Lahage, la tombe de 12 soldats français (fig. 76) et dans le cimetière de Lahage celle de 16 soldats français (fig. 77). Dans celui de Bellefontaine reposent 16 soldats français et 19 allemands (fig. 75). Sur la place communale de Bellefontaine on avait creusé la tombe de 40 Français et de 30 Allemands (fig. 79). La tombe d'un soldat allemand du 38e fusiliers sur la route de Saint-Vincent à Bellefontaine (fig. 84). Sur la route de Tintigny à Bellefontaine trois tombes de soldats allemands du 10e grenadiers et du 38e fusiliers (fig. 81, 85 et 86). A Tintigny même plusieurs tombes : l'une près de la station du vicinal où reposent 3 Allemands du 10e grenadiers (fig. 80), plusieurs autres dans le jardin de l'école des religieuses et au cimetière communal, où l'on a enterré des soldats français et allemands (fig. 82 et 83). Enfin, près de Han, deux tombes d'Allemands du 51e d'infanterie (fig. 90 et 96).

Nous avons eu déjà l'occasion, en racontant les combats livrés à Rossignol et à Saint-Vincent, de montrer que le 22, au soir, les troupes du VI[e] corps silésien sont loin de chanter victoire. Il en est de même à Bellefontaine, où la situation pour les Allemands est moins brillante encore, puisque les Français restent sur leurs positions.

En fin de journée, le général commandant la 4[e] division française fait savoir que, malgré les pertes et la fatigue des troupes, il croit pouvoir assurer qu'il gardera jusqu'au lendemain le débouché de Bellefontaine. Il se réorganisera même pendant la nuit pour être prêt à reprendre le mouvement offensif si l'ordre lui en est donné. Mais, tout au contraire, l'ordre lui est signifié d'avoir à se replier, car l'échec des coloniaux à gauche et celui du 4[e] corps à droite ne permettent pas au 2[e] corps de demeurer en l'air.

La 4[e] division reçoit donc ordre de se retirer à Gérouville. Elle utilise pour s'y rendre deux itinéraires différents : la route de Bellefontaine à Meix, qui bifurque à l'ouest sur Gérouville ; et celle de Bellefontaine à Gérouville en passant par le château de La Soye. Le départ de Bellefontaine s'effectue vers minuit, sans que l'ennemi le contrarie.

La journée du 23 est pour la 4[e] division une journée de repos. A midi, une mission nouvelle lui est donnée : celle d'empêcher l'ennemi de déboucher de la forêt par la route de Bellefontaine à Gérouville et de se mettre en liaison à gauche avec le corps colonial du côté du château et de la ferme d'Orval, à droite avec la 3[e] division que poursuivent les obus allemands. Mais, bientôt, un contre-ordre daté de Breux, 17 h. 30, prescrit un nouveau repli, à exécuter pendant la nuit du 23 au 24 août. Les chasseurs gagnent Avioth, les fantassins et l'artillerie divisionnaire se rendent à Breux. La division abandonne donc le territoire belge.

Pendant le combat déjà, les Allemands avaient incendié six maisons et tué une femme. On retrouva encore le surlendemain le cadavre d'un autre civil. Les troupes entraînèrent à Tintigny un jeune homme qu'ils fusillèrent.

Bellefontaine n'eut pas d'autres morts à déplorer, ni de plus considérables dégâts à regretter. Malgré l'intensité du combat qui se livra aux abords et dans le village même, celui-ci doit d'avoir été relativement épargné, au fait que les Français demeurèrent finalement maîtres du terrain le samedi, et que, lorsque le dimanche les Allemands se présentèrent, leur rage avait eu le temps de s'assouvir, et plus aucun coup de feu ne fut tiré, les Français étant déjà tous de l'autre côté des bois.

Rapport de l'abbé A.-J. François, curé de Bellefontaine.

N° 779. Dès le début du mois d'août 1914, le bourgmestre avait fait remettre à la mairie les armes que détenaient les habitants. Ces armes remplissaient deux grandes caisses que les Allemands, après la bataille du 22 août, eurent soin de transporter à la gare de Sainte-Marie. Ils s'approprièrent les meilleurs fusils de chasse, et expédièrent le reste en Allemagne.

Le 6 août, arrivent à Bellefontaine les premiers cavaliers français. Ils appartiennent au 30e dragons. Le lendemain et les jours suivants, ils patrouillent dans la direction d'Arlon. Le 10 août, le Père Forget, S. J., vient officiellement établir le service de la Croix-Rouge.

Le 13 août, une rencontre entre Français et Allemands a lieu dans la plaine qui sépare Bellefontaine de Saint-Vincent. Deux uhlans blessés sont amenés à notre ambulance établie chez les Sœurs de la Doctrine Chrétienne, et soignés par les docteurs Lepyrck et Dauby (1).

Le 14, quelques cavaliers allemands se présentent déjà dans le village, mais le lendemain ils l'occupent entièrement et se rendent à la gare de Saint-Vincent-Bellefontaine, où ils coupent les fils téléphoniques et brisent les appareils.

Le 18 août, nous arrive un officier allemand blessé à Margny (France), qui fut constitué prisonnier le lendemain par des hussards français qui se replièrent sur Jamoigne.

Le 20 août, Numa Stienlet et Arthur Robert sont obligés de conduire quatre blessés allemands à Vance. Ils sont, du reste, fort bien traités et reçoivent un sauf-conduit pour le retour.

Le vendredi, 21 août, alors que quelques cavaliers allemands occupaient le village, le lieutenant de Clermont-Tonnerre, du 3e chasseurs d'Afrique, envoyé en reconnaissance, débouche sur la place devant l'église. Quelques coups de feu furent tirés : les uhlans décampèrent, ayant un cheval blessé, et laissant un des leurs prisonnier. Les cavaliers français continuèrent vers Rossignol (2).

Un peu plus tard, arrive le 19e chasseurs à cheval qui forme la tête de l'avant-garde du 2e corps. Le colonel de Guitaut, qui le commande, organise aussitôt la défense du village et des patrouilles échangent quelques coups de feu dans le bois de Tintigny.

La nuit du vendredi au samedi se passa sans autre incident. Le 22, vers 7 h. 30, se présenta l'infanterie française : le 120e, puis le 147e. Ces nouvelles troupes remplacèrent la cavalerie qui se retira sur Lahage. Le général Cordonnier disposa son monde en face de l'ennemi qui s'avançait impunément, favorisé par un brouillard intense.

A 9 h. 30, la fusillade commence et le combat prend de suite une tournure violente. Des corps à corps s'engagent jusque dans les rues du village où les Français ont construit des barricades.

(1) Voici les noms de ces blessés : Théodore Gruhn, du 4e escadron du 8e régiment de dragons de Bredow, et Paul Oder, du 4e escadron de dragons du roi Frédéric III.

(2) *Historique du 3e régiment de chasseurs d'Afrique*, p. 15.

Je n'ai pas à entrer ici dans tous les détails de ce combat que je n'ai pu suivre qu'au bruit des balles et des obus, car je passai toute la journée auprès des blessés et des mourants.

Vers midi, l'assaillant mit le feu à deux maisons situées au nord du village (1). Léontine DUSCIUS (29 ans), épouse d'Albert Habaru, eut le sommet de la tête enlevé par une balle explosive (2), en fuyant sa maison en flammes. Son beau-père, Adolphe Habaru, fut atteint de trois balles au ventre, mais se remit de ses blessures.

Environ à la même heure, les Allemands incendièrent quatre autres maisons (3), et emmenèrent avec eux la veuve Jacques, ainsi que sa fille et ses deux fils et les conduisirent à Tintigny, où l'un deux, Alcide Jacques, âgé de 23 ans, fut lâchement assassiné, avec trois jeunes gens de Tintigny, en face de la maison Lejeune.

Pendant le combat, plusieurs maisons furent touchées par des obus et criblées par les balles. L'église elle-même eut assez bien à souffrir.

Le lundi suivant on constata un nouveau décès. Constantin DODINVAL (68 ans) fut trouvé mort dans sa maison. Comme il était seul chez lui, on n'a pu recueillir aucun détail.

Bien que maîtres de la situation en fin de journée, les Français évacuèrent Bellefontaine la nuit du samedi au dimanche, emportant le plus de blessés possible.

Les Allemands n'entrèrent à Bellefontaine que le dimanche matin. Ce jour-là et les jours suivants, les habitants se rendirent sur le champ de bataille pour relever les blessés qui furent soignés dans nos ambulances au nombre de plus de trois cents. Vers la fin du mois tous les blessés français furent évacués sur l'Allemagne.

N° 780. La paroisse de *Lahage*, qui dépend de la commune de Bellefontaine, n'eut pas beaucoup à souffrir. Pendant la bataille du 22 août, l'artillerie française avait établi autour du village trois batteries qui firent, paraît-il, de la bonne besogne. Le soir, arrivèrent environ 300 blessés, dont 170 purent être encore transportés à Montmédy avant l'arrivée des Allemands ; 127 restèrent à Lahage et furent constitués prisonniers. Dix-huit d'entre eux moururent à l'ambulance. Les autres furent conduits le 30 août à Marbehan, où on les embarqua à destination de l'Allemagne.

N° 781. La commune de *Gérouville*, avec ses dépendances *La Soye* et *Limes* n'eut pas beaucoup à souffrir des événements de 1914.

Quelques patrouilles allemandes se montrèrent entre le 15 et le 18 août.

Le 21 août, on vit s'avancer les troupes françaises de la 3e division coloniale. Le 1er R. I. C. traversa Gérouville pour se rendre par La Soye à Saint-Vincent. Le 2e R. I. C. cantonna la nuit du 21 au 22 à Gérouville même et le 3e R. I. C. à Limes. Le 7e R. I. C. était demeuré encore en territoire français à Breux, et ne traversa Limes que le 22 de grand matin. Pendant toute la journée du samedi, on entendit le canon gronder dans la direction de Saint-Vincent et de Bellefontaine.

(1) Ce sont les maisons appartenant à Adolphe Habaru et Georges Debreux.

(2) Constatation du docteur Lepyrck, de Bellefontaine.

(3) Le feu prit d'abord dans le hangar Maron, qui le communiqua aux maisons voisines appartenant à Elvire Lasseront, Joseph Maron, veuve Davril, et J.-B. Collin.

Le 7e colonial, qui avait combattu à Saint-Vincent, est ramené à 22 heures à Limes où il s'installe en cantonnement d'alerte, et le dimanche matin, après une tentative de marche vers le nord, reçoit l'ordre de retourner à Limes et de se replier par Breux sur la Chiers.

La 4e division (2e C. A.) qui avait tenu tête à l'ennemi à Bellefontaine se retirait la nuit du 22 au 23 à Gérouville et y passa la journée du dimanche, jusqu'à ce que, vers 17 heures, un ordre lui parvint de se replier en France.

Les Français avaient tout disposé à Gérouville et à Limes pour s'y défendre, mais, ayant quitté le territoire de la commune avant l'arrivée de l'ennemi, celui-ci trouva la place libre et ne fit que la traverser sans y commettre de déprédations d'aucun genre.

3. — *Le drame de la commune de Tintigny.*

Malgré les combats acharnés livrés aux abords de Saint-Vincent et de Bellefontaine, ces deux villages, nous l'avons vu, n'eurent pas trop à souffrir des représailles de l'ennemi. Le fait que les Allemands n'entrèrent dans ces deux localités que le lendemain de la bataille, explique en partie cette clémence relative peu conforme avec leur ligne de conduite ordinaire. Mais il est un autre facteur dont il faut tenir compte pour éclairer la situation. Les troupes de la 11e division silésienne étaient lasses de porter la torche incendiaire et de faire couler le sang d'innocentes victimes, ayant pendant toute la journée du samedi 22 août exercé leurs sévices sur les habitants de la commune de Tintigny.

Le fait d'être tenu en échec par les armées françaises suffisait, aux yeux des Allemands, à justifier de cruelles représailles; et, ne pouvant s'en prendre aux civils des villages où l'on se battait, les soldats, encouragés par leurs chefs, trouvèrent plus facile et moins dangereux de rester à l'arrière pour terroriser une paisible population, massacrer des innocents et incendier près de deux cents immeubles.

Ce fut avec une rage vraiment satanique que les soldats allemands exercèrent leur vengeance, et à chaque nouvel échec sur le champ de bataille correspondait pour ainsi dire une recrudescence de cruauté.

A Tintigny même, au centre de la commune, on compte 106 maisons incendiées et 60 civils tués. Les sections subirent le même sort : à Ansart 35 maisons furent brûlées et 7 habitants périrent; à Poncelle sur 45 maisons, 20 seulement ne devinrent pas la proie des flammes et un groupe d'énergumènes tua 13 hommes; à Breuvanne 18 maisons furent incendiées et 11 civils fusillés : trois sur la section même, les 8 autres à Arlon. Le hameau de Han fut épargné, parce que les Allemands y avaient établi

une ambulance de campagne. De sorte que le bilan des désastres et des massacres peut être établi comme suit : 184 maisons incendiées et 91 civils tués, dont 83 le furent sur le territoire même de la commune.

§ 1. — *Tintigny*.

a) *Les premières semaines d'août 1914* (1).

N° 782. Tintigny est une des plus anciennes communes du pays gaumais, assise sur les bords de la Semois, au confluent de la Rulles, sur la grand'route d'Arlon à Florenville, à 7 kilomètres d'Etalle. Elle voisine avec Rossignol, Saint-Vincent et Bellefontaine, qui jadis faisaient partie de sa paroisse. Actuellement il ne lui reste plus que les sections de Han, Poncelle, Ansart, Breuvanne, les deux fermes du Chenois et du Mesnil et le château de Villemont. La circonscription de la paroisse coïncide aujourd'hui avec celle de la commune. La population avant la guerre était d'environ 1,300 habitants.

La mobilisation se fit avec ordre et calme dans la nuit du 31 juillet au 1er août sous la direction du commandant de gendarmerie (2). Les drapeaux furent arborés sur l'église et les bâtiments communaux, où ils restèrent jusqu'au 14 août, jour où l'on vit arriver les premiers Allemands. Apprenant ce qui était arrivé à Fratin au sujet du drapeau national (le curé avait été menacé d'être fusillé), le bourgmestre le fit retirer dans toutes les sections.

M. Emmanuel Lamotte, bourgmestre, s'employa activement à faire rentrer les armes au bureau communal, dès le 5 août, selon les ordonnances du gouvernement. Ces armes furent brisées par l'ennemi lors de la première occupation de la commune (3).

Un service de patrouille avait été organisé dès les premiers jours d'août, non en vue d'attaquer l'ennemi, mais uniquement pour éloigner des abords du village les rôdeurs et les gens suspects. Le bourgmestre leur défendit de porter des armes. Cette espèce de garde civique ne fonctionna que deux jours. A l'arrivée des Français elle fut licenciée.

Le 6 août, les Français se présentèrent pour la première fois à Tintigny. Ils appartenaient à la 4e division de cavalerie (fig. 51). Le général Durbal, commandant la 4e brigade de dragons, prit logement avec son état-major chez le notaire Lefèvre (4). Pendant plusieurs jours ces hardis cavaliers poussèrent des reconnaissances dans la direction de Vance et s'aventurèrent même jusqu'à Arlon. Le soir,

(1) Ce récit a été rédigé à la suite de nombreuses enquêtes, faites sur place, dès le début de l'occupation, et à l'aide des rapports de MM. Albert Lamotte, secrétaire communal, Auguste Lefèvre, notaire, de M. l'abbé Yante, et de bien d'autres encore.

(2) Le vicaire, l'abbé Jules Georges, en qualité de brancardier, et 35 soldats de Tintigny furent rappelés sous les drapeaux. Quatre d'entre eux furent tués à l'ennemi.

(3) Il en fut de même à Ansart. Par conséquent, le 22 août, les habitants n'avaient plus d'armes à leur disposition.

(4) Le vendredi arriva aussi un bataillon du 51e régiment d'infanterie (de Beauvais).



Fig. 46. — Plan du village de Tintigny.

LÉGENDE

A. Ecole. — B. Maison de Prosper Marioni. — C. Poste. — D. Maison du notaire Lefèvre. — E. Endroit où fut tué le soldat allemand le 22 août au matin. — F. Maison Rion. — G. Glacière Moulu. — H. Maison Pigeon. — I. Clos Jacob. — J. Maison Jacob-Jacob. — K. Maison Jacob-Lenfant. — L. Maison Goffinet-Flamion. — M. Maison du docteur Dauby. — N. Prairie Georges. — O. Clos Moulu.

Les données explicatives sur les chiffres 1, 2, 3... 20, qui figurent sur le plan, sont consignées dans le rapport n° 782.

ils rentraient au village, couverts de trophées. C'étaient les beaux jours (1)! Le mardi suivant, ils quittaient le territoire de la commune pour se porter dans la région de Florenville-Neufchâteau.

Le 10 août, le Père Forget, S. J., d'Arlon, vint établir le comité de la Croix-Rouge. Le drapeau de la Convention de Genève fut arboré sur les bâtiments de l'école (plan A). C'est le seul immeuble situé sur la grand'rue, qui fut préservé de l'incendie le 22 août.

Le 14 août (2), vers 15 heures, les premiers cavaliers allemands se présentèrent, venant de Sainte-Marie. Ils furent bientôt suivis de troupes plus nombreuses qui prirent quartier chez les habitants (3). Aussitôt des otages furent requis, au nombre de quatre, qui passèrent la nuit du vendredi au samedi dans la maison de Prosper Marioni (plan B) (4).

Les jours suivants, les soldats réquisitionnèrent tant et plus chez les habitants; la population, néanmoins, demeura calme, et tâcha de satisfaire les appétits gloutons et les exigences vexatoires de l'envahisseur (5).

Le lundi soir, 17 août, on vit arriver les prisonniers civils de Jamoigne et d'Izel, conduits par des soldats allemands. On reconnut bien vite les deux abbés Tillière, l'abbé Lucas et le curé d'Izel, ainsi que son vicaire. Ces cinq prêtres, et les civils qui les accompagnaient, étaient ligotés. On les introduisit chez Moulu où ils passèrent la nuit. Ils reprirent le lendemain midi, toujours sous bonne escorte, la route d'Etalle. Le pénible état de ces malheureux prisonniers faisait peine à voir et l'on se demandait ce qui avait bien pu provoquer de pareilles représailles.

(1) Le vendredi 7 août, les Français ramenèrent deux prisonniers allemands qui avaient été pris du côté de Vance : ils passèrent à Tintigny en plein après-midi et la population se montra très calme. Le dimanche suivant, même spectacle : arrivée de deux prisonniers allemands; cette fois encore, la population, non seulement n'injuria pas l'ennemi, mais apporta à boire et à manger à ces deux soldats allemands. Le lendemain, lundi 10 août, les Français ramenèrent deux prisonniers du 14e régiment de hussards, pris près du moulin d'Etalle. Dans la traversée du village, les civils leur donnèrent des tartines...

(2) Le 7 août déjà, deux hussards s'étaient présentés au moulin d'Ansart, venant de la forêt de Rulles. (Témoignage de M. Augustin Rion.)

(3) Ils appartenaient au 23e dragons hessois, commandés par le major von Arnim, et au 24e dragons. (M. Léopold Demoulin a un permis de circuler, daté du 17-8-14 et signé par un lieutenant du 2. Drag. 24.)

(4) Voici leurs noms : MM. Lamotte, bourgmestre; Auguste Lefèvre, notaire; Julien Thonon, négociant et Prosper Marioni, cultivateur.

(5) Le samedi 15 août, tout au matin, des soldats firent irruption chez le percepteur des postes Léopold Vivinus (fusillé le 22) et l'obligèrent à donner la clef du coffre-fort (plan C). Ils enlevèrent tout l'argent, mais ne trouvèrent heureusement pas grand'chose. Ils refermèrent la porte du coffre-fort, emportant la clef. Une heure après, de nouvelles troupes s'introduisirent chez Vivinus, et celui-ci, ne pouvant leur donner la clef, les soldats firent sauter le coffre-fort à l'aide d'une cartouche de dynamite. Ils le trouvèrent naturellement vide, et, de dépit, déchirèrent les carnets de la caisse d'épargne et de retraite, et brisèrent les meubles dans plusieurs chambres.

Ce jour-là, et les jours suivants, plusieurs magasins furent dévalisés. Les soldats tiraient les bêtes des écuries pour y installer leurs chevaux, tuaient poules et lapins, abattaient des animaux pour la boucherie, avec un gaspillage révoltant. Les chefs, installés au café Guillaume, laissaient faire et n'arrêtaient nullement l'indiscipline des soldats.

Dès le samedi, le bourgmestre avait fait apposer une affiche manuscrite, munie du sceau communal, pour inviter encore une fois la population au calme et la mettre en garde contre de terribles représailles. Le jour suivant ce texte fut imprimé chez Jeanty et affiché.

Les suppositions allaient leur train, mais en tous les cas cette conduite cruelle de l'ennemi n'augurait rien de bon pour l'avenir, et chacun tremblait.

Le mardi 18, pour la première fois, on entendit le bruit du canon. Ce jour-là, en effet, vers le soir, les Français délogèrent l'ennemi installé au Chenois. Les Allemands qui se trouvaient à Tintigny n'attendirent pas l'arrivée des Français pour s'enfuir. L'un d'entre eux cependant, appartenant à la Croix-Rouge, fut surpris par une patrouille française à la sortie du village, près de la maison du notaire Lefèvre (plan D). Se croyant menacé, il déchargea son revolver, mais un cavalier français se précipita sur lui et le perça de sa lance (1).

Les journées du 19 et du 20 août se passèrent dans des alternatives de crainte et d'espérance (2). On entendait souvent dans les environs des coups de feu échangés entre patrouilles. Parfois même, les rencontres eurent lieu dans la localité.

Mais le vendredi 21 août, de nombreux cavaliers ennemis passèrent, se dirigeant vers Jamoigne. On ne tarda pas à entendre le bruit de la bataille, et, vers le soir, ces mêmes troupes revinrent en désordre. Attaquées entre Jamoigne et Izel, elles avaient été battues, et venaient se reposer à Tintigny, tout en faisant retomber sur l'habitant leur mauvaise humeur provoquée par l'échec de la journée.

Le samedi 22 août, dès avant le jour, trois blessés furent apportés à la Croix-Rouge : un Français et deux Allemands (3).

Le matin de ce même jour, un soldat allemand en patrouille fut tué sur la grand'route, vis-à-vis de l'entrée du parc de Villemont (plan E). Quoi d'étonnant à cela? Car, tandis que les Allemands arrivaient toujours plus nombreux de la direction d'Ansart, venant de Marbehan-Harinsart, les Français arrivés dès la veille au soir à Saint-Vincent, en descendaient le 22 au matin, pour se diriger sur Rossignol. Plusieurs empruntèrent la route de la ferme du Chenois à Breuvanne et se trouvaient par conséquent à proximité de Villemont. Il est donc tout naturel que des coups de feu aient été échangés entre patrouilles. Néanmoins, les Allemands ne voulurent pas admettre cette explication et prétendirent que les civils avaient tiré sur eux et tué ce soldat (4). Aussi leur colère commença-t-elle à se déchaîner. M. Rion, voisin (plan F) de l'endroit où le soldat allemand avait été tué, fut cruellement rudoyé à coups de crosse de fusil; sa femme subit également les plus mauvais traitements.

A la vue des dispositions hostiles de l'ennemi et au bruit du canon qu commençait à se faire entendre, les habitants s'empressèrent de rentrer chez eux et de se cacher. Mais les soldats eurent bien vite fait de les déloger, et dès 8 heures

(1) M. le curé alla l'administrer, et on le porta à la Maison communale, où il mourut une heure après. Il fut enterré dans le jardin de l'instituteur.

(2) Le 19 au soir on vit repasser les civils de Jamoigne et d'Izel libérés.

(3) Les deux Allemands, après avoir été pansés, furent de suite dirigés sur Han. Le Français resta seul à l'ambulance et y passa toute la journée et la nuit suivante, en compagnie des femmes et des enfants. La présence de ces trois blessés, le 22 de grand matin, prouve la proximité des belligérants et explique donc qu'un peu plus tard un Allemand ait pu être tué par un Français à l'entrée du parc de Villemont.

(4) Nous possédons plusieurs dépositions de témoins ayant vu des soldats français à cette heure dans les environs du parc de Villemont, mais personne n'a vu le cavalier allemand au moment où il a été tué. Les religieuses ont aperçu à cette heure deux cavaliers allemands descendant le village, venant de la direction de Han ; un peu après, elles entendirent des coups de feu, puis un des cavaliers repassa seul, regardant en arrière.

les arrestations commencent. Elles paraissent avoir été faites systématiquement et il y eut deux groupes de prisonniers bien distincts. Pour mettre de la clarté dans notre récit, nous devons donc les suivre séparément.

b) *Le premier groupe de prisonniers et la fusillade collective.*

Le premier groupe comprend les notables : M. Lamotte, bourgmestre, M. le curé Georges (1), M. Lefèvre, ancien notaire, M. Gérard, instituteur. Le point de concentration de ce groupe était la maison Marioni (plan B) au milieu de la Grand'rue. De là le groupe se dirige vers le fond du village pour emprunter à gauche la route de Saint-Vincent, et puis à gauche encore celle de Bellefontaine (2). Entre-temps on fouille les maisons, on arrache les hommes des bras de leur femme et de leurs enfants et on les adjoint au groupe des prisonniers qui grossit toujours pour s'arrêter enfin à la glacière du boucher Moulu (plan G). C'était une vraie prison : cave circulaire n'ayant d'ouverture que la porte.

Quelques femmes avaient pu suivre et attendaient sur la route l'issue des événements (3), mais bientôt les soldats les écartèrent.

Au commencement de l'après-midi, on fit sortir les hommes de la glacière et on les conduisit dans le clos Jacob (plan I), où ils stationnèrent jusque vers 16 h. 30. En arrivant là, ils trouvèrent d'autres civils prisonniers comme eux : Mme Jacob-Lenfant avec ses deux fils Eudore et Marius, les époux Goffinet-Flamion et leurs petits enfants, ainsi que les deux autres frères Goffinet, Justin et Siméon, tous deux liés à des arbres et fort maltraités, enfin trois hommes d'Ansart : Emile Henry, Edouard Andreux, et Joseph Rossignon. Ce dernier était tout couvert de sang et portait au crâne un plaie béante (4).

Un officier interroge chaque prisonnier, lui demande son nom et ses occupations; tous doivent vider leurs poches et remettre leur porte-monnaie. Ces porte-monnaie furent rendus, à l'exception de ceux de MM. Lamotte et Lefèvre et du curé. Puis il y eut une discussion assez vive en allemand entre M. Lefèvre et le susdit officier : personne ne pouvait comprendre. A un moment donné M. Lefèvre

(1) Les Allemands vinrent prendre le curé au presbytère même. Il crut qu'ils faisaient appel à son ministère et dit à sa servante : « Ce ne sera probablement pas pour longtemps », et prit avec lui son rituel, qu'on retrouva sur son cadavre.

(2) Appelée actuellement « Rue du 22 août ».

(3) Notamment Pauline Marioni, veuve de Constant Vivinus, les dames Vivinus-Nicolay, Déom, Ricaille, Lallemand-Résibois, Lamotte-Rouyer, Fagny, Richard, etc. Ces dernières et leurs enfants furent renvoyés un peu au dessus de la maison Pigeon (plan H). Les femmes Cornaz et Jacob-Deruette purent rester plus longtemps auprès de leur mari, mais durent finalement aussi se retirer.

(4) « Avec mes enfants et petits enfants, en tout 8 personnes, nous fûmes pris dans notre maison vers 8 h. 30, raconte Mme veuve Jacob-Lenfant, ainsi que nos voisins les époux Goffinet-Flamion (plan L) et leurs deux petits enfants et l'on nous parqua dans le verger contigu à notre habitation (plan K) et situé entre celle-ci et celle de ma fille l'épouse Jacob-Jacob (plan J), où les Allemands venaient d'établir la Croix-Rouge. Bientôt arrivèrent les deux frères de notre voisin, Justin et Siméon Goffinet, les mains liées derrière le dos ; on les attacha chacun à un arbre. On amena ensuite Joseph Rossignon tout couvert de sang, puis Edouard Andreux et Emile Henry. Le groupe des autres hommes de Tintigny, venant de la glacière, arriva au commencement de l'après-midi. Nous étions heureux de nous trouver avec M. le curé qui nous fit mettre à genoux pour nous donner l'absolution générale. »

dit en français à l'officier : « Je vous donnerai toute ma fortune, tout ce que je possède, si vous voulez me laisser la vie, ainsi qu'à mes compagnons. — Trop tard, lui répondit l'officier, vous serez tous fusillés! » Et pendant ce dialogue, les soldats s'agitaient autour des civils, leur faisant comprendre par des cris et des gestes que leur dernière heure allait sonner.

Le jeune Marius Jacob (fig. 55) s'approcha de sa mère et lui suggéra de dire qu'il n'avait que 16 ans! Tous les autres prisonniers terrifiés n'osaient remuer, ni ouvrir la bouche.

Vers 16 h. 30, les soldats groupèrent de nouveau les hommes, les séparant brutalement des femmes et des enfants qui se trouvaient au milieu d'eux (1). Le cortège se remit en marche et traversa toute la section d'Ansart jusqu'à la chapelle Sindic (2). Là on fit faire demi-tour et l'on revint sur ses pas jusqu'à la grand'route Tintigny-Marbehan. Georges Marchal rencontré en chemin fut appréhendé par les soldats et joint au groupe des prisonniers (3). Ceux-ci passèrent sur le pont de la Rulles et un peu plus loin on les fit descendre dans une prairie à droite de la route.

C'est là, au lieu dit « Les Loynes » (4), que ces 40 victimes tombèrent toutes sous les balles des assassins : 36 étaient de Tintigny même, 4 de la section d'Ansart. Comme il n'y eut aucun survivant, personne ne peut rapporter les derniers moments de ces innocents, victimes de la barbarie allemande. Tout ce qu'on sait, pour les avoir vus passer par Ansart escortés de soldats de la Croix-Rouge, c'est qu'ils ont dû être fusillés par ceux qui portaient ostensiblement les insignes de la Convention de Genève, ce qui achève de rendre le crime plus odieux encore (5).

Voici les noms des 40 victimes de la fusillade collective (6) :

De Tintigny : L'abbé EMILE GEORGES, curé (56 ans); EMMANUEL LAMOTTE, bourgmestre (70 ans); MATHIAS LEFÈVRE, notaire (72 ans); JUSTIN GÉRARD, instituteur (23 ans); EDMOND BAYET (63 ans) et son fils EDOUARD BAYET (33 ans); EDOUARD DÉOM (61 ans) et ses deux fils JOSEPH DÉOM (26 ans) et LOUIS DÉOM (23 ans); EUDORE JACOB (21 ans) et son frère MARIUS JACOB (16 ans); JOSEPH FAGNY (74 ans); JOSEPH-JACQUES JACOB (79 ans) et son neveu JOSEPH JACOB (28 ans); JOSEPH GOFFINET (36 ans) et ses deux frères JUSTIN GOFFINET (31 ans,

(1) Après le départ des prisonniers, ceux-ci se réfugièrent dans la cave du docteur Dauby (plan M).

(2) Voir plan d'Ansart D.

(3) Voir plan d'Ansart E.

(4) Voir plan d'Ansart 4.

(5) M. Alphonse Van Schingen, fermier en 1914 du duc d'Aremberg à Villers-sur-Semois, fut réquisitionné avec ses quatre fils et un domestique, Hippolyte Liégeois, par des soldats de la Croix-Rouge pour conduire des chariots dans la direction de Tintigny. A mi-chemin, sur l'intervention d'un officier rencontré en cours de route, ils purent retourner à Villers, sauf un des fils Van Schingen, Joseph, que les soldats obligèrent de les accompagner et qui ne rejoignit les siens que le lundi. Il assista de loin au massacre des 40 habitants de Tintigny fusillés à Ansart et vit le curé, le bourgmestre et tous les autres tomber sous les coups de feu tirés par les soldats de la Croix-Rouge. Son témoignage écrit eût été précieux; il est malheureusement mort en avril 1918. (D'après la déposition d'Alphonse Van Schingen.)

(6) Plus exactement, il n'y eut que 39 victimes dans cette hécatombe, car l'un des prisonniers Joseph-Jacques Jacob, âgé de 79 ans, était porté par son neveu, lorsque celui-ci fut obligé, à cause de la fatigue probablement, de le déposer à terre. C'est là sur le bord de la route, avant d'arriver au pont de la Rulles, que les Allemands le tuèrent (voir plan d'Ansart n° 3).



(Photo L. Henri. — Frenois.)

Fig. 47. — Vue générale de Tintigny, après l'incendie du village.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 48. — Tintigny. Route d'Etalle à Jamoigne.
(× Maison Alph. Conrotte; ×× presbytère.)



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 49. Tintigny.
Maison incendiée du notaire Lefèvre



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 50. — Tintigny. Ruines du château de Villemont.



Fig. 51. — Tintigny. Arrivée des dragons français.



Fig. 53.
Justin GOFFINET, 31 ans.



Fig. 54.
Siméon GOFFINET, 29 ans.



Fig. 52.
Joseph GOFFINET, 36 ans.



Fig. 55.
Marius JACOB, 16 ans.



Fig. 56.
Emmanuel LAMOTTE,
70 ans, bourgmestre.



Fig. 57.
M. l'abbé Emile GEORGES, 56 ans,
curé de Tintigny.



Fig. 58.
Mathias LEFÈVRE, 72 ans,
notaire.



Fig. 59.
Joseph ROSSIGNON, 61 ans,
d'Ansart.



Fig. 60.
Joseph DÉOM, 26 ans,



Fig. 61.
Louis DÉOM, 23 ans.



Fig. 62.
Joseph LAMOTTE, 73 ans.

et SIMÉON GOFFINET (29 ans); JEAN-JOSEPH JACQUES (58 ans); HENRI-JOSEPH RICAILLE (49 ans) et ses deux fils LUCIEN RICAILLE (24 ans) et JOSEPH RICAILLE (23 ans); JOSEPH RÉSIBOIS (56 ans) et ses deux fils ADELIN RÉSIBOIS (29 ans) et FERNAND RÉSIBOIS (14 ans); JOSEPH LALLEMAND (37 ans); JEAN-BAPTISTE RICHARD (72 ans); JOSEPH LAMOTTE (73 ans); MICHEL CORNAZ (44 ans); CONSTANT VIVINUS (65 ans) et son frère LÉOPOLD VIVINUS (56 ans); ALEXANDRE GÉRA (55 ans); JEAN SCHUSSLÉ (39 ans); VALENTIN DORH (55 ans) et son fils ALFRED DOHR (23 ans); LÉON BERTEMÉS (32 ans); ARSÈNE CLAUSSE (35 ans).

D'Ansart : EMILE HENRY (48 ans); GEORGES MARCHAL (65 ans); JOSEPH ROSSIGNON (61 ans); EDOUARD ANDREUX (22 ans).

c) *La chasse à l'homme* (1).

Tandis que le premier groupe, dont nous avons déjà parlé, était arrêté, emprisonné et finalement fusillé, d'autres soldats parcouraient le village, mettant le feu aux maisons et tirant sur tous les civils qu'ils rencontraient dans les rues ou qu'ils apercevaient à travers les fenêtres.

HENRI HAUPERT, 63 ans (fig. 70), et son fils EDOUARD, 31 ans, furent tués dans le jardin attenant à leur maison, en voulant fuir l'incendie de celle-ci (n°s 1 et 2), tandis qu'un autre fils d'Henri, LOUIS HAUPERT, 32 ans, fut frappé d'une balle meurtrière devant la maison Jeanty (n° 3). Sa femme, faite prisonnière, reconnut en passant le cadavre de son mari, mais ses bourreaux ne lui permirent même pas de s'en approcher (2).

FÉLICIEN JACOB, 48 ans, se trouvait devant la porte du cimetière (n° 4), fuyant avec sa petite JEANNE, âgée de 2 ans, dans les bras, lorsqu'une balle le coucha par terre, raide mort (3). L'enfant fut également atteinte par une balle entrée au-dessous de l'épaule gauche, et resta couchée sur le cadavre de son père. Mme Augustin Rion, en passant, aperçut la petite qui semblait souffrir horriblement, et l'emporta pour la remettre à sa mère qui se trouvait prisonnière au clos Moulu. Le soir, la pauvre femme fut autorisée à conduire son enfant à Han pour la faire soigner par des médecins allemands. Malgré tous les soins, elle ne guérit pas et vécut encore un an sans plus jamais sourire. Elle mourut le 24 octobre 1915.

Les frères EMILE COLLIGNON, 33 ans (4), et VICTOR COLLIGNON, 27 ans, tous deux mariés, furent tués à bout portant près de la maison Laurent (n°s 5 et 6). EDOUARD FLAMION, 65 ans, tomba, pour ne plus se relever, devant sa maison (n° 7).

HENRI-JOSEPH DÉOM, 63 ans, fut blessé on ne sait où, ni comment. Le lendemain, il fut joint au groupe de prisonniers conduits à Arlon. Il dut être abandonné en cours de route et on n'a jamais su ce qu'il était devenu. Son cadavre même ne fut pas retrouvé. (Voir rapport n° 789.)

(1) Les numéros entre parenthèses renvoient au plan de Tintigny (fig. 46).

(2) Lorsque le lundi M. Auguste Lefèvre s'occupa de l'inhumation des cadavres, il trouva celui de Louis Haupert presque entièrement carbonisé.

(3) Félicien Jacob était avec Camille Pireaux qui, non atteint, s'était laissé tomber et avait simulé le mort. Malheureusement, il fut blessé à mort le lendemain; il a survécu encore deux jours, et a pu parler.

(4) Emile fut tué à côté de la maison Laurent. Mme Schwartz-Jacques l'a vu tomber.

Charles PIERRARD, 39 ans (n° 11), et Augustin RION, 48 ans (n° 12), furent tués devant leur maison. Le domestique de ce dernier, Jules GOFFINET, 27 ans, trouva la mort en cherchant à escalader le mur du cimetière (n° 13).

Auguste ROSSIGNON, 38 ans, était caché dans sa cave avec sa femme et ses enfants et un voisin, Camille Fery. Ce dernier, se trouvant mal, venait de sortir, lorsque les Allemands arrivèrent et firent remonter toute la famille Rossignon. Auguste et les siens furent conduits quelque cent mètres plus loin, et, en passant devant la maison de Joseph THIRY, 53 ans, les Allemands s'emparèrent de celui-ci et le firent marcher à côté d'Auguste Rossignon. Arrivés à l'arrêt du vicinal, les soldats tuèrent à bout portant les deux hommes (n°s 14 et 15). La veuve Rossignon, conduite avec ses enfants au pré Georges, vit en se retournant les bourreaux couvrir les deux victimes d'un peu de terre.

Probablement qu'après le départ des Rossignon, Camille FERY, 29 ans, crut prudent de retourner dans la cave, pour échapper aux balles. Toujours est-il qu'on y retrouva, quelque temps après, son cadavre, dans un complet état de putréfaction (n° 16).

Camille PIREAUX, 26 ans, avait déjà vu de bien près la mort le samedi; il s'était ensuite caché dans des jardins le long de la Semois. Là, se trouvaient également Marie GRAND, épouse Tonglet, 43 ans, et ses enfants. Le dimanche matin, le père Fosty et Joseph Gœury, cachés tout près, entendirent des cris, et surtout une voix de femme qui criait : grâce, grâce! puis des coups de feu. Marie Grand avait été tuée sur le coup et deux de ses enfants blessés. Camille Pireaux, atteint lui aussi, ne survécut que deux jours à ses blessures (n°s 17 et 18).

Enfin, trois personnes, dont deux femmes, furent brûlées ou asphyxiées dans les maisons en feu. Tandis que le bourgmestre était arrêté pour être bientôt fusillé, sa femme, Catherine FRANÇOIS, 70 ans (fig. 71), cachée dans la cave d'Edouard Flamion (n° 8), y fut asphyxiée et bientôt carbonisée (1). Alexandrine MAUBERT, 56 ans, subit le même sort chez elle (n° 9). Enfin, Jean-Nicolas PRIEUR, 66 ans (fig. 72), déjà blessé par un soldat allemand, se réfugia dans sa cave (n° 10). On y retrouva son corps carbonisé.

d) *Le second groupe de prisonniers.*

Nous avons dit plus haut que deux groupes de prisonniers bien distincts avaient été constitués. Nous avons déjà parlé du premier, qui comprenait notamment les autorités de la commune, et nous avons assisté à leur long calvaire et à leur fin tragique. Il nous faut maintenant revenir en arrière et suivre pas à pas le second groupe.

Celui-ci était formé des civils qui, échappés une première fois aux regards investigateurs de l'ennemi, s'étaient finalement, pour la plupart, fait prendre en fuyant l'incendie de leurs maisons, heureux encore d'avoir échappé aux balles meurtrières.

(1) Lorsque les personnes cachées dans la cave d'Edouard Flamion (Adolphe Moulu et sa femme, Maurice Renauld et sa fille, la vieille mère Decloux, la veuve Jacques et sa fille, Fernand Lamotte et sa grand'mère) virent que la maison brûlait, ils sortirent par une étroite ouverture. Mme Lamotte-François, fort corpulente, ne put y passer. Elle demeura seule, en récitant son chapelet. C'est ainsi qu'elle fut asphyxiée.

Le point de concentration était la prairie de M. Georges au sortir du village, à gauche, en allant dans la direction de Sainte-Marie (plan N). Là furent conduites également les Religieuses de l'école, enlevées de leur cave, où elles se tenaient cachées. Toute cette foule était constamment exposée à la mort, car la bataille battait son plein et les balles et les obus pleuvaient de tous côtés.

L'ordre est enfin donné, vers 15 heures, de traverser le village en feu : ce fut une véritable vision d'enfer. « C'est miracle, dit un témoin oculaire, M. Auguste Lefèvre, que les vêtements et les cheveux ne prirent pas feu. L'incendie était tellement intense qu'on pouvait à peine respirer. La circulation est très difficile, car les troupes et les convois encombrent le village et l'on n'ose trop approcher des maisons qui flambent et qui menacent à tout instant de s'effondrer. A travers la fumée et le feu on aperçoit de temps en temps des cadavres d'habitants fusillés en pleine rue. On fait descendre les prisonniers par la rue du Goulot et on les parque dans le clos Moulu au fond du village (plan O). Ils assistent de là à la bataille qui se livre entre Tintigny et Rossignol d'un côté, Saint-Vincent et Bellefontaine de l'autre côté. Les canons allemands sont postés entre le bois de la Prise et Ansart.

Tout à coup une vive fusillade semble partir des maisons de Tintigny dans la direction de Bellefontaine. Ce sont les Français qui, à la baïonnette, ont chassé les Allemands des abords de ce village et les poursuivent à coups de feu. Aussitôt un jeune officier à cheval de déclarer que ce sont les civils qui ont tiré. Mon beau-frère William PUGH, 26 ans (fig. 66), se lève alors et proteste. Mais rien n'y fait. Au contraire, des soldats empoignent mon beau-frère et l'emmènent un peu plus loin avec trois autres jeunes gens : Jules GŒURY, 19 ans (fig. 68), Marcel JACOB, 20 ans (fig. 67), de Tintigny, et Alcide JACQUES, 23 ans (fig. 69), de Bellefontaine. Quelques instants après nous entendons une vive fusillade. C'en est fait des quatre victimes fusillées devant la maison Lejeune (n° 19). Le choix des soi-disant coupables fut des plus arbitraire. On les choisit et on les condamna à mort sans preuve, sans jugement préalable, selon le caprice d'un lieutenant. »

Le soir, ce second groupe de prisonniers fut ramené dans la cour de l'école. Les hommes sont enfermés dans une écurie, obligés de passer la nuit sur le fumier des chevaux, sans boire ni manger. Et pour augmenter leurs angoisses, on leur annonce que, le lendemain, ils seront fusillés. Les femmes et les enfants sont logés dans les classes. Les sanglots des mères et des veuves se mêlent aux cris des nourrissons qui pleurent de faim et l'on n'a rien à leur donner. Les gardiens demeurent témoins impassibles de ce douloureux spectacle.

Après une nuit affreuse, on vit poindre avec bonheur le jour du 23 août, appréhendant néanmoins ce que cette nouvelle journée réservait aux survivants de Tintigny.

Vers 7 heures, les gardiens ouvrent les portes de l'école et déclarent aux femmes qu'elles sont libres de retourner chez elles avec leurs enfants. Quelle ironie ! Bien peu avaient encore un foyer, une centaine de maisons étant devenues la proie des flammes.

Bientôt les mères et les épouses éplorées aperçoivent dans la cour leur mari et leurs fils qui viennent de sortir de l'affreux réduit où ils ont passé la nuit et qu'on dispose en rang pour les conduire, paraît-il, en Allemagne. Les adieux sont

déchirants, mais de peu de durée, car les baïonnettes allemandes et les crosses de fusil ont vite fait de séparer les femmes des hommes et de mettre un terme à ces démonstrations qui n'émeuvent nullement les soldats.

Les gardiens écartent quelques vieillards, puis les hommes placés par rang de quatre, défilent à travers le village en feu et sont conduits dans la direction de Florenville. On leur fait cependant prendre à gauche et monter vers la ferme du Chenois. Là se trouvaient bon nombre de soldats allemands, qui, aidés par quelques brancardiers français, relevaient les blessés et enterraient les morts. Mais soudain, la canonnade reprend de plus belle et les obus pleuvent sur les hauteurs du Chenois. Les Allemands s'abritent derrière les murs des bâtiments ou se blottissent dans des fossés; les prisonniers font de même et courent éperdus de droite et de gauche. Profitant du désarroi deux prisonniers essaient de se sauver (1); les gardiens tirent quelques coups de feu dans la direction des fuyards, mais heureusement sans les atteindre.

C'est alors que M. Auguste Lefèvre se dirigea vers un officier et entama avec lui des pourparlers. A force d'instances et de supplications, cet officier promit d'intervenir en faveur de la mise en liberté des prisonniers, mais en signifiant que de toute façon ceux-ci devaient accompagner l'armée allemande jusqu'au village voisin pour la sécurité des troupes. En effet, vers 17 heures, on se remet en marche et l'on prend la direction de Frenois. Les campagnes sont jonchées de cadavres d'hommes et de chevaux. Un peu avant d'arriver au moulin de Ferbas l'officier qu'avait interpellé M. Lefèvre, vint annoncer aux prisonniers leur mise en liberté. Ceux-ci aussitôt rebroussèrent chemin et, au milieu d'une soldatesque menaçante, regagnèrent non sans peine Tintigny.

Ici, de nouvelles épreuves attendaient ces malheureux. Jusqu'alors une vague incertitude planait encore sur le sort de ceux qui avaient disparu et qu'on n'avait plus revus. Mais bientôt la triste réalité se fit jour et il n'y eut pour ainsi dire pas de famille qui ne dût pleurer la mort d'un de ses membres. Quelques-uns furent tout particulièrement éprouvés : c'est ainsi que le notaire Lefèvre apprit successivement la mort de son père et de son beau-frère (2). M. Albert Lamotte, secrétaire communal, eut lui le malheur de perdre en cette journée tragique du 22 août et son père et sa mère.

En rentrant dans le village, les hommes trouvèrent presque tous leur maison réduite en cendres. Les femmes étaient réunies, avec les enfants, dans les rares immeubles que la flamme avait épargnés (3) et quelques-unes d'entre elles s'occupaient à soigner les blessés rassemblés à l'école des Sœurs.

Le lundi, 24 août, l'autorité occupante désigna M. Albert Lamotte, fils du bourgmestre défunt, pour remplir les fonctions de son père, avec mission de maintenir l'ordre et de procéder à l'inhumation des cadavres. On lui remit un papier lui conférant ces fonctions. Ce qui ne l'empêcha pas d'être arrêté bientôt, ainsi que le sacristain René Renaux, et d'être joint à un groupe de prisonniers d'Ansart. Tous furent conduits dans la propriété de M. Adolphe Moulu, où les Allemands consti-

(1) Louis Richard et M. Lambert, conseiller communal d'Ansart.

(2) William Pugh.

(3) Notamment le quartier « Marotin » situé entre les routes de Bellefontaine et de Poncelle.

tuèrent une espèce de conseil de guerre qui devait statuer sur le sort des civils détenus. L'affaire se termina heureusement par un acquittement général (1).

Nous avons retracé brièvement l'histoire des journées fatales des 22 et 23 août 1914 à Tintigny ; pour être complet, il nous faut maintenant esquisser à grands traits les événements qui se déroulèrent les mêmes jours et à la même heure dans les autres sections de la commune.

§ 2. — *Breuvanne.*

N° 783. Nous avons vu, dans le récit de la bataille de Rossignol, les troupes de la 3e division coloniale, traverser Breuvanne dès 7 heures du matin, le samedi 22 août, pour marcher sur Rossignol et pénétrer dans la forêt de Neufchâteau. Nous avons également raconté comment, dès 10 heures, le pont de Breuvanne et toute l'agglomération devinrent une cible pour l'artillerie allemande, à tel point que les troupes françaises qui n'avaient pas encore traversé la Semois ne purent avancer et qu'ainsi la division se trouva coupée en deux.

Le hameau fut copieusement bombardé, et, lorsque les Allemands y entrèrent, ils mirent encore le feu à plusieurs maisons. Dix-huit habitations furent ainsi détruites par l'incendie, et beaucoup d'habitants emmenés prisonniers à Tintigny.

Mais le nécrologe de Breuvanne est relativement chargé aussi.

Augustin CHARLES, 58 ans, après avoir été maltraité, parvint à s'esquiver et se réfugia sur l'autre rive de la Breuvanne, chez Lemaire. Il en sortit la nuit et les siens le retrouvèrent mort près du ruisseau.

Victor DAUSSIN, 72 ans, fut tué dans la cour de sa maison en fuyant l'incendie, et Emile BERNARD, 34 ans, dans la campagne.

Les Allemands conduisirent Augustin Lescrenier, 17 ans, à Tintigny. Il fut conduit à Arlon avec d'autres prisonniers et fusillé le 23 août au soir (2).

A leur passage, le samedi matin, les Français avaient réquisitionné le fermier du Mesnil, Eudore Yasse-Magonette, avec un chariot et des chevaux. Il se trouva arrêté par la bataille à Rossignol avec son véhicule. Le lendemain, les Allemands envoient eux-mêmes à Rossignol cinq habitants de Breuvanne et un domestique de ferme. Tous les sept sont conduits, avec les hommes de Rossignol, au « Camp de la Misère » et puis dirigés vers Arlon, où ils seront fusillés le 26 août (3).

Deux vieillards moururent encore en ces jours terribles. Ce sont les nommés Joseph Jacquemin, 78 ans, et Henri Georges, 83 ans. Tous les deux étaient fort malades, mais les tragiques événements qu'ils vécurent accélérèrent l'heure du trépas. Le conseiller communal, J.-B. Bernard, fut grièvement blessé par des coups de fusil, en cherchant à sauver des objets de sa maison en feu.

(1) Ces derniers événements sont consignés en menus détails dans un long rapport rédigé par M. Augustin Rion, d'Ansart, décédé depuis.

(2) Voir le récit de Nicolas Hemmen, fermier du Chenois. (Rapport n° 789.)

(3) Voici leurs noms : Louis Delahamaide, 64 ans ; H. Jos. Dauphin-Lepère, 54 ans ; Eudore Yasse-Magonette, 44 ans ; Joseph Daussin-Henry, 40 ans ; H. Jos. Pireaux-Pierret, 40 ans ; Henri Daussin-Bertrand, 39 ans ; Albert Sibert, 25 ans, de Habay-la-Vieille.

§ 3. — *Ansart.*

Rapport de M. Benjamin Conrotte (1).

N° 784. Dès 7 heures du matin, le samedi 22 août, nous vîmes passer les troupes allemandes venant d'Harinsart et se rendant à Tintigny. Bientôt la grosse artillerie s'établit dans la campagne entre Ansart et Breuvanne. A cette vue et au bruit du canon, les habitants s'empressèrent de rentrer chez eux et même de se blottir dans leurs caves.

A leur passage les troupes emmenèrent avec elles jusqu'à Tintigny quatre otages : Max Dewart, Joseph Jacques, échevin, Lambert André, conseiller communal et mon frère LUCIEN CONROTTE, 43 ans (fig. 73). Nous ne devions plus revoir ce dernier. Tous les quatre relâchés à Tintigny après une parodie de jugement, crurent plus prudent de ne pas regagner Ansart, les routes étant encombrées de troupes. Mon frère se rendit alors chez Théophile Gillet, notre beau-frère (2). C'est là qu'il fut mortellement atteint par une balle allemande (3).

Vers midi, les Français ayant fait une sortie de Bellefontaine, les Allemands sont refoulés jusque dans Tintigny et nous voyons repasser à Ansart de nombreuses troupes en débandade. C'est alors que les soldats mettent le feu aux maisons qui se trouvent sur la grand'route, tuent M. THÉOPHILE DRAIME (47 ans), l'instituteur, non loin de sa maison et en présence de sa femme (plan n° 1), et blessent Joseph Rossignon, qui reçoit trois balles dans les jambes, et sa femme, Irma Gérard, atteinte au ventre de deux balles tirées à bout portant.

A la lueur des premières flammes, tout le monde s'empressa de lâcher le bétail. Quelques habitants restèrent cachés chez eux, d'autres s'enfuirent du côté de Villers-sur-Semois, d'autres encore prirent la direction du « Bois de la Frise » et cherchèrent un refuge au moulin d'Augustin Rion (plan A).

Mais les Allemands arrivent eux-mêmes au moulin, enfoncent la porte, en font sortir tous les habitants et y mettent ensuite le feu.

Entre-temps, des soldats m'empoignent et me collent au mur pour me fusiller. Ma femme et mes enfants implorant grâce pour moi, les fusils s'abaissent. Je me dirige alors avec les miens dans un clos, derrière un buisson, mais les énergumènes m'en veulent particulièrement et tirent dans notre direction. Ma femme est atteinte par une balle qui lui traverse le pied ; mes deux petites filles sont touchées aussi : l'une a les deux jambes percées, l'autre a une blessure à la cuisse. A grand'peine je transporte mes blessées à la maison, où je les installe dans la cave (plan B). C'est de là que, vers 17 heures, je vis passer des soldats allemands porteurs du brassard de la Croix-Rouge, conduisant un groupe de prisonniers parmi

(1) Rédigé en août 1915.

(2) Voir plan de Tintigny, n° 20.

(3) « Mon beau-frère Lucien Conrotte, relâché par les Allemands, vient se réfugier chez nous. Les soldats tirant de tous côtés, nous nous cachons dans la cave. Nous y étions de dix minutes à peine qu'on frappe à la porte. Je conseille à tout le monde de fuir dans les bâtiments du fond. Nous remontons et traversons la cour, mais au moment où Lucien met le pied sur la porte, il reçoit une balle qui le tue sur le coup. Les enfants qui suivaient ont été forcés d'enjamber son cadavre. » *(Rapport de Théophile Gillet.)*



Fig. 63. — Plan de la section d'Ansart.

LÉGENDE

A. Moulin d'Ansart (Aug.-Rion). — B. Maison Benjamin Conrotte. — C. Maison Victor Claisse. — D. Chapelle Sindic. — E. Maison Georges Marchal. — F. Maison Eugène Claisse (devant laquelle on trouva un Allemand tué). — G. Maison Jeanty. — H. Champ d'avoine où se trouvaient cachés des Français. — I. Gravière. — J. Maison Rion brûlée avant la guerre.

Les données explicatives sur les chiffres 1, 2, 3 et 4, qui figurent sur le plan, sont consignées dans les rapports n[os] 784 et 785.

lesquels je reconnus M. le curé de Tintigny, le bourgmestre M. Lamotte, l'ex-notaire M. Lefèvre, et bien d'autres. Je ne me doutais guère que ces malheureux — ils étaient une quarantaine — étaient conduits à la mort, et allaient être exécutés tout près de chez moi. Le lendemain, je conduisis ma femme et mes deux enfants à Marbehan, ainsi que M. et Mme Rossignon.

Rapport de M. Octave Conrotte (1).

N° 785. Les habitants demeurés à Ansart restèrent cachés dans les caves, ou sous les débris des maisons incendiées, toute la journée du 23. Le soir, à la faveur de l'obscurité, quelques hommes se hasardèrent à sortir de leur cachette pour chercher un peu de nourriture dans les maisons qui avaient été épargnées par l'incendie.

Le lundi matin, les Allemands réquisitionnent les hommes pour enterrer les cadavres des 40 civils fusillés dans une prairie, au bord de la grand'route. Nous étions au nombre de 26. Parmi les cadavres se trouvait celui d'un soldat allemand, que les civils auraient prétendûment tué, près de la maison d'Eugène Claisse (plan F), à l'aide d'une pioche, qu'on avait retrouvée toute couverte de sang. Or, cette pioche avait servi à enterrer un cheval mort. Je suis chargé, avec quelques autres civils, de transporter sur un tombereau le cadavre du soldat allemand, pour l'enterrer au « Haut des Fagots (2) ».

Notre lugubre besogne terminée, on nous conduit vers Tintigny, toujours sous la menace d'être fusillés. Il y avait de quoi nous faire perdre la tête. L'un d'entre nous, en effet, voulut, en traversant le pont de la Rulles, se jeter à l'eau pour échapper ainsi à ses bourreaux (n° 2). C'était Emile CHOIZY, 44 ans. Mal lui en prit, car les soldats déchargèrent sur lui leur fusil et il fut criblé de balles. Son cadavre resta deux jours dans l'eau, on ne put l'en retirer que le mercredi.

On nous fit traverser le village de Tintigny et on nous arrêta dans la prairie de M. Adolphe Moulu, où nous dûmes nous mettre à genoux, avec défense de parler. On nous adjoignit deux hommes de Tintigny : M. Albert Lamotte, investi par l'occupant lui-même des fonctions de bourgmestre, et le sacristain René Renaux.

Les Allemands instituèrent une espèce de conseil de guerre, composé de plusieurs officiers, parmi lesquels un major parlant correctement le français et qui paraissait fort bien disposé.

L'interrogatoire portait surtout sur le cas du soldat allemand tué devant la maison Claisse. Après bien des délibérations, on reconnut notre innocence et on nous déclara libres.

En rentrant à Ansart, nous pûmes nous rendre compte des dégâts : 35 maisons avaient été incendiées. On comptait 7 victimes : mon frère Lucien, tué à Tintigny, l'instituteur Draime, tué à Ansart, Emile Henry, Edouard Andreux, Georges Marchal, Joseph Rossignon, qui firent partie de la fusillade collective, et, enfin, Emile Choizy, dont la mort tragique a été racontée plus haut (3).

(1) Rédigé en août 1915.

(2) Près de la chapelle de Lorette.

(3) On pourrait ajouter à ce nécrologe le nom de Catherine Henry, veuve Renauld, âgée de 98 ans. Elle fut arrachée de sa maison en feu et transportée près du moulin. Toutes ces émotions la remuèrent tellement, qu'elle en mourut quelques semaines après.

§ 4. — *Han.*

N° 786. La section de Han, qui ne compte que 13 maisons, fut épargnée. Les Allemands y firent transporter leurs blessés dès le samedi soir et les religieuses de Tintigny y furent conduites pour prêter secours aux médecins. Les habitants furent chassés de chez eux jusqu'à l'évacuation des blessés.

Trois hommes inoffensifs furent enlevés subitement et, les mains liées derrière le dos, enfermés dans un clos sous bonne garde (1). Ils y passèrent la nuit à la belle étoile, avec menace continuelle d'être fusillés.

C'est à Han que fut jugé le docteur Robert, arrêté à Tintigny le 23 août, malgré ses 85 ans. On l'accusait d'avoir tiré sur les troupes allemandes; mais sa culpabilité ne pouvant être établie, on le relâcha.

§ 5. — *Poncelle.*

Rapport de M. Max Servais, instituteur (2).

N° 787. La section de Poncelle, située à égale distance entre Tintigny et Sainte-Marie, fut très éprouvée pendant les journées d'août 1914. Sa population ne dépassant guère 175 habitants compte 13 victimes massacrées odieusement par une douzaine de soldats, qui mirent systématiquement le feu à 25 maisons. Et c'est ainsi que les Allemands se vengèrent sur des innocents des pertes cruelles que les Français leur firent subir, notamment dans le bois de Tintigny, où la bataille fit rage toute la journée du 22 et où des corps à corps sanglants couchèrent par terre bon nombre de soldats.

Le samedi, vers 10 heures du matin, J.-B. Badoux était sorti de chez lui pour aller chercher son bétail dans un pâturage situé près du bois. Il est rejoint par trois cavaliers allemands qui lui demandent si les Français sont dans les environs. Badoux leur répond qu'il n'en sait rien. Au même moment une balle atteint un des cavaliers qui s'affaisse. Les deux autres, furieux, agonisent d'injures Badoux et le forcent à courir devant eux, sur une distance d'un kilomètre au moins. Finalement à bout de forces, Badoux s'arrête et dit aux deux soldats : « Faites de moi tout ce que vous voulez, mais je ne puis aller plus loin. » Il reçoit alors une balle dans le bras et a la présence d'esprit de tomber à terre et de faire le mort. Les Allemands, croyant qu'il a son compte, déguerpissent. Lorsqu'ils ne sont plus en vue, Badoux se relève et se réfugie chez sa fille, Mme Henri Yante, qui lui prodigue les premiers soins. A peine est-il pansé, que des soldats se précipitent dans la maison, où se trouvaient réunies plusieurs familles. Badoux a le temps de monter au grenier, où il parvient à se cacher, mais neuf autres hommes sont découverts par les soldats qui les placent devant la maison et les mettent en joue. C'étaient les deux frères Yante, Henri et Cyprien, Albert François, les deux fils Bivert, le père Drouet, Léon Drouet,

(1) Paul Servais, Arthur Prieur et son frère Jules Prieur. Ils étaient devant la maison du père Prieur, quand on est venu les prendre sous prétexte que tout rassemblement était interdit.

(2) Enquête faite en 1915 et définitivement rédigée après l'armistice.

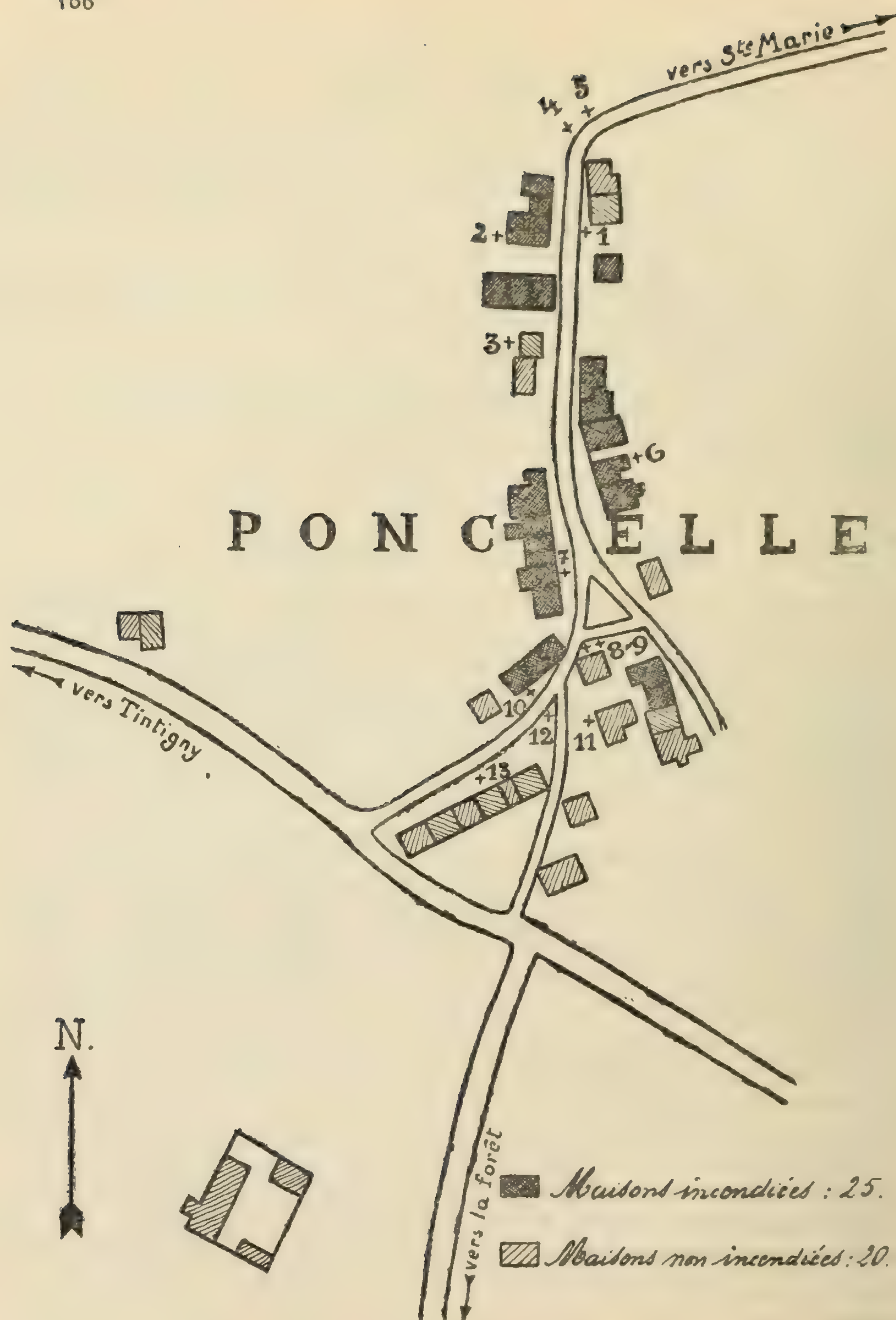


Fig. 64. — Plan de la section de Poncelle.

Les données explicatives sur les chiffres 1, 2, 3... 16, qui figurent sur le plan, sont consignées dans le rapport n°. 787.

Edouard Laurent et Nicolas Wagner. Henri YANTE, 29 ans (fig. 77), est tué sur le coup, laissant une jeune veuve et un bébé de quelques jours (plan n° 1). Son frère Cyprien est blessé au pied, mais simule le mort, et échappe ainsi à ses bourreaux. Les autres parvinrent à s'enfuir. Malheureusement, Albert FRANÇOIS, 24 ans, fut atteint près de sa maison, située de l'autre côté de la route (plan n° 2).

Simon CALANDE, âgé de 16 ans seulement (fig. 76), fut tué dans son jardin (plan n° 3) et son frère grièvement blessé au ventre, souffrit d'atroces douleurs pendant plusieurs semaines.

Alphonse CALANDE, 49 ans (fig. 75), et les siens, voyant les Allemands mettre le feu à leur maison, s'enfuient par le jardin et vont se cacher dans la cour de l'école communale. Un soldat les y aperçoit et les en fait sortir. Il y avait une dizaine de personnes. Les femmes et les enfants sont envoyés d'un côté du village, tandis qu'on pousse de l'autre, à coups de baïonnette, le père Calande avec ses deux fils Georges CALANDE, 21 ans (fig. 74), et Jules. Arrivés au bout du village, les soldats se mettent à tirer sur leurs prisonniers (plan n°s 4 et 5). Jules, atteint gravement à la tête, perd aussitôt connaissance. Quand il revient à lui bien tard dans la soirée, il voit son pauvre père couché sur le dos, à côté de lui; il était mort. Son frère Georges, blessé mortellement à la gorge, se tordait de souffrance. Le lendemain, la malheureuse mère, inquiète sur le sort des siens, les chercha partout et finit par aboutir sur le lieu du crime. Un soldat qui la vit s'agenouiller près des victimes lui offrit d'achever son fils Georges ! Celui-ci mourut le surlendemain.

Jacques PIERRARD, 64 ans, est tué dans son jardin (plan n° 6). J.-B. CLAISSE, 51 ans, voyant sa maison prendre feu, a la malencontreuse idée de sortir de sa cachette pour lâcher son bétail. Des soldats l'aperçoivent et tirent sur lui (plan n° 7) : il eut la main trouée d'une balle et un coup de lance lui perça le côté. Il mourut, après avoir beaucoup souffert, le 7 septembre.

J.-B. LAHURE, 74 ans, et son fils Julien LAHURE, 27 ans, arrêtés par les Allemands, se jettent à genoux implorant grâce (plan n°s 8 et 9), mais ils sont lâchement assassinés en présence de Jules Servais, qui n'est que blessé à la hanche. Au même moment, Léon STÉVENOT, 64 ans, est tué devant sa maison à laquelle on met le feu (plan n° 10). Victor RENSON, 39 ans, tombe en disant à Jules Servais : « Sauve-toi, j'ai mon compte ! » (plan n° 11). Il laisse une jeune veuve et trois petits enfants. Toujours au même endroit, Edouard Ricaille reçut une balle dans l'épaule et se laissa tomber en faisant le mort. Sa femme fit de même, sans cependant avoir été touchée.

Enfin, René RÉSIBOIS, 19 ans (plan n° 12) et Alexis SOBLET, 42 ans (plan n° 13), furent tous deux tués en cherchant à fuir.

S'il n'y eut pas plus de victimes encore, ce fut grâce à la proximité du bois, où la plupart des habitants se réfugièrent sous la protection des fusils français.

Le mardi suivant, en rentrant au village, les survivants inhumèrent leurs morts sur place, en attendant leur transfert au cimetière.

§ 6. — *Au château de Villemont.*

Rapport de M. Léopold Demoulin (1).

N° 788. En août 1914, je me trouvais au château de Villemont, occupé par ma sœur, la baronne Henri d'Huart, ainsi qu'un neveu et deux domestiques.

Du 14 au 18 août, nous fûmes envahis par de nombreux cavaliers allemands qui se montrèrent pleins d'exigence. L'un d'entre eux cependant, le Rittmeister comte Königsmarck, du 2ᵉ escadron du 4ᵉ dragons, nous délivra une reconnaissance des bons soins reçus (fig. 65).

18. August 1914

Ich bescheinige Baron d'Huart, daß er die 2te Eskadron sehr gut aufgenommen hat.
Die Eskadron empfing Heu für 150 Pferde und Verpflegung für 6 Offiziere
Graf Königsmarck
Rittmeister

Fig. 65. — Reconnaissance des bons soins prodigués par le baron d'Huart aux troupes allemandes, le 18 août 1914, à Tintigny (2).

Le 21, au soir, les Allemands se présentèrent de nouveau, mais ne logèrent pas au château. Le samedi, à 3 heures du matin, un peloton de cavalerie française traversa la propriété et me demanda de lui indiquer le chemin qui conduisait à la ferme du Mesnil. Ces cavaliers disaient devoir gagner Neufchâteau où on allait se battre.

Vers 7 ou 8 heures du matin, nous entendons crépiter la fusillade du côté de Rossignol, à laquelle se mêle bientôt le bruit du canon. Aussitôt ma sœur et moi, ainsi que notre neveu et le personnel, nous nous cachâmes dans l'ancienne prison du château. Bien nous en prit, car quelques instants après les Allemands arrivèrent et fouillèrent en vain dans tous les coins, espérant découvrir quelque

(1) Rapport rédigé en 1920.

(2) TRADUCTION : J'atteste que le baron d'Huart a fort bien accueilli le 2ᵉ escadron. L'escadron reçut du foin pour 150 chevaux et l'entretien de 6 officiers. (s.) Comte Königsmarck, Rittmeister.

franc-tireur. Leurs recherches ayant été infructueuses, ils mirent le feu au château (fig. 50). Nous restâmes néanmoins blottis dans notre cachette jusque vers 15 heures, mais l'atmosphère devenant de plus en plus irrespirable, et la fumée nous suffoquant, nous sortîmes de notre réduit pour nous rendre dans le ruisseau qui traverse la propriété. Nous demeurâmes assis dans l'eau jusque vers 19 h. 30; à cette heure, le bruit de la bataille s'étant petit à petit apaisé, et notre situation devenant intolérable, nous essayâmes de gagner Tintigny. C'est alors que des soldats allemands m'aperçurent et me firent prisonnier. On me conduisit sur la route de Saint-Vincent, où se trouvaient gardés environ 400 soldats français de l'infanterie coloniale et quelques civils, notamment les fermiers du Chenois. Je partageai à partir de ce moment leur sort et je fus conduit comme eux à Arlon, d'où l'on nous expédia dans le Grand-Duché de Luxembourg.

Au moment de mon arrestation, ma sœur, mon neveu et les deux domestiques étaient parvenus à se cacher derrière une haie et, à la faveur de l'obscurité, ne furent pas aperçus. Ils passèrent la nuit dans le bois; mais, le lendemain matin, surpris par des soldats allemands, ils furent arrêtés et conduits jusqu'à la ferme du Chenois. L'après-midi, ils furent dirigés sur Saint-Vincent et de là vers Frenois, où un officier leur délivra un sauf-conduit pour retourner à Tintigny, où ils arrivèrent le soir au milieu des ruines.

§ 7. — *L'exode du fermier du Chenois.*

Rapport de M. Nicolas Hemmen, fermier du Chenois (1).

789. Le 11 août, quatre chasseurs allemands nous arrivent vers 18 heures et nous demandent très poliment à loger. Ils partent le lendemain matin.

Le 13, quatorze Allemands sont surpris par des cavaliers français qui les rejoignent du côté de la « rappe » de Bellefontaine, et leur tuent deux hommes; deux autres furent blessés.

A partir du 15 août, jusqu'au 18, nous eûmes tous les jours des Allemands à héberger. La plupart se conduisirent assez bien; quelques-uns, cependant, se montrèrent grossiers et déjà menaçants.

Le mardi, 18 août, les Allemands, sentant les Français proches, commencèrent à se fortifier; leurs travaux ne durèrent guère longtemps, car le canon se mit bientôt à gronder et les Allemands, abandonnant un tué et un blessé, se retirèrent dans la direction de Sainte-Marie. Vers 17 heures, les Français occupaient la ferme.

Le 21, nous vîmes passer des troupes allemandes se rendant au combat d'Izel.

La nuit du 21 au 22, se présentèrent à la ferme quelques éclaireurs français qui, après s'être restaurés, partirent dans la direction de Neufchâteau.

Le samedi, 22 août, dès 5 heures du matin, passent, sans discontinuer, des troupes coloniales qui descendent sur Breuvanne et Rossignol.

Vers 8 heures, la fusillade se fait entendre du côté de la forêt de Neufchâteau,

(1) Ce rapport, rédigé en substance en 1915, fut complété après l'armistice.

et bientôt les balles, venant de la direction de Tintigny, pleuvent tout autour de la ferme. Le canon ne tarde pas à se mettre de la partie.

Je m'empresse, avec ma femme et mes enfants, de descendre dans les caves pour nous mettre à l'abri des projectiles. Quelques blessés français et quatre automobilistes, qui avaient laissé leurs machines dans la cour, nous rejoignent.

Les heures, qui nous semblent interminables, s'écoulent au milieu du fracas de la bataille qui fait rage et se rapproche de plus en plus. Vers 16 heures, nous entendons les cris des Allemands poussant de vibrants « Hourrah ». S'approchant des bâtiments, ils tirent par les soupiraux à plusieurs reprises, mais heureusement sans nous atteindre. Enfin, peu après ils descendent à la cave et nous constituent tous prisonniers. Nous remontons, avec les soldats français qui se trouvaient avec nous, et les Allemands nous accusent d'être des francs-tireurs, tous, sans exception, même les deux jeunes enfants de mon fils Matthieu, qui n'avaient que 6 et 4 ans!

Sur ces entrefaites, un soldat était descendu dans la cave où nous nous étions cachés et y avait trouvé les armes des Français qui venaient de se rendre. Ce furent aussitôt des cris de rage de la part de nos bourreaux et je ne sais vraiment pas comment nous avons échappé à la mort. Finalement, on nous joint à un groupe d'une quarantaine de prisonniers français et on nous fait parcourir, de gauche à droite, tout le champ de bataille du Chenois. couvert de morts et de blessés français (fig. 80). Ceux-ci font, en vain, entendre des plaintes et des gémissements; on nous défend de leur porter secours sous peine d'être fusillés.

Il était environ 19 heures, lorsqu'on nous fit descendre sur Tintigny, tout en feu, et on nous parqua avec un gros contingent de prisonniers français. Ils devaient être à peu près quatre cents. Nous étions là de quelques minutes à peine, qu'arrive M. Léopold Demoulin, ligoté et maltraité. Le pauvre homme était tout mouillé, s'étant caché dans l'eau du ruisseau qui traverse la propriété de Villemont.

Nous passons la nuit à la belle étoile, couchés sur l'herbe et tenus en éveil par de fréquentes alertes.

Le dimanche matin, un nouveau compagnon de captivité arrive. C'est Victor Guiot, de Saint-Vincent. Les Allemands l'avaient réquisitionné, la veille au soir, pour leur apporter de l'eau dans leurs tranchées, lorsqu'un soldat, tirant un coup de feu en l'air, le conduisit près d'un officier, en l'accusant d'avoir tiré sur lui. C'est en cours de route que le fils Guiot nous raconta son arrestation. Augustin Lescrenier, de Breuvanne, nous fut également adjoint. Un Allemand prétendait l'avoir vu perché sur un arbre et tirant sur les troupes.

Enfin, un autre compagnon d'infortune excitait tout particulièrement notre compassion. C'était Joseph Déom, de Tintigny. Blessé la veille au bras et au ventre, il avait souffert un véritable martyre pendant la nuit et avait toute la peine du monde à se tenir debout (1).

De grand matin, le cortège se met en branle dans la direction d'Arlon. Nous traversons d'abord Tintigny, qui n'est plus qu'un amas de ruines. Devant la maison Lejeune, nous apercevons les cadavres des quatre jeunes gens fusillés à cet endroit la veille.

(1) Nous étions donc 13, car outre les 4 prisonniers cités plus haut, il y avait 9 membres de ma famille : ma femme, mes fils Jacques, Jean et Lambert, ma fille Anne, mon cousin Antoine Rouen, les deux enfants de mon fils Matthieu et moi.

Le malheureux Déom ne pouvant marcher, M. Demoulin et mon fils le soutinrent de leur mieux, en le portant pour ainsi dire. Mais arrivé à Han, on dut abandonner le pauvre blessé à son triste sort. On ne sait ce qu'il est devenu, et l'on n'a jamais retrouvé trace de son cadavre.

Nous obliquons dans la direction de Villers-sur-Semois et, au bord de la route, nous rencontrons un lazaret de circonstance installé dans une prairie. On y donna quelques soins bien sommaires aux blessés français qui nous accompagnaient, et puis de nouveau en route pour la gare de Sainte-Marie. Là, quelques blessés furent hissés sur des chariots. Et nous voici de nouveau en marche. Victor Guiot et Augustin Lescrenier doivent prendre la tête de file et sont soumis à toutes sortes de vexations.

Arrivés à Etalle, on nous arrête devant la maison Kieffer où un Etat-Major doit statuer sur le sort des prisonniers civils. Guiot et Lescrenier sont condamnés à être fusillés à Arlon.

Entre Sivry et Vance, nous croisons le curé de Fouches et deux civils fort maltraités qui, eux aussi, doivent comparaître à Etalle devant le conseil de guerre. Nous arrivons enfin à Arlon exténués de fatigue et l'on nous conduit sur le quai de la gare. Là, des officiers vinrent chercher Guiot et Lescrenier, qu'ils entraînèrent avec eux dans la salle d'attente de 3e classe. Les deux malheureux en sortirent bientôt accompagnés de 12 soldats. On les fusilla un peu plus loin, près du pont de Schoppach. Il était environ 20 heures. Nous ne vîmes pas s'accomplir le crime, mais nous entendîmes les coups de feu. Un de nos gardiens s'adressant à un des exécuteurs qui revenait lui dit : « Je ne voudrais pas avoir fait ce que vous venez d'accomplir. » Et le soldat de lui répondre : « Ce ne sont que des Belges ! »

Plusieurs officiers s'approchèrent de nous pour décharger leur colère et nous injurier. Ils nous annoncèrent enfin que nous serions envoyés comme prisonniers à Trèves. Mais, ayant appris que j'étais grand-ducal, ils changèrent d'avis et décidèrent de m'envoyer avec toute ma famille et M. Demoulin à Luxembourg. On nous embarqua vers 22 heures et nous débarquâmes le lendemain à Luxembourg à 1 heure du matin. Nous y passâmes le reste de la nuit dans une salle d'attente et nous reprîmes, vers 7 heures, un train pour Canak, où nous fûmes hébergés pendant sept semaines chez un de mes cousins. Après ce laps de temps, nous parvînmes à retourner jusqu'à Arlon, où l'on nous délivra un passeport pour regagner la ferme du Chenois. Celle-ci avait été entièrement pillée et fort endommagée par le bombardement.

§ 8. — *A la « Barrière des Malades ».*

Sur la route de Jamoigne à Tintigny, se trouve une petite maison appelée « Barrière des Malades », qu'occupe la famille Bartin. Voici le récit que nous a fait Jules Bartin (1).

N° 790. Le dimanche, 23 août, les Allemands sont arrivés chez nous au milieu de la matinée et ont perquisitionné partout pour voir si nous ne cachions pas de Français.

(1) Rapport écrit sous la dictée de J. Bartin en 1916.

Vers 10 heures se présentent sur la route quatre soldats français, les bras levés : l'un d'entre eux était blessé. Les Allemands nous obligent alors de quitter notre maison et nous conduisent tout près sur un talus, d'où nous pouvons voir l'officier commander le feu à une dizaine de soldats sur les quatre malheureux français qui avaient été placés contre le mur. Trois furent tués sur le coup, le quatrième fut mortellement atteint.

A ce moment, des obus venant s'abattre tout près de nous, les Allemands nous permettent de nous réfugier dans nos caves, où ils descendent eux-mêmes. Du soupirail, nous pouvions voir les pauvres soldats français couchés par terre. Le blessé se remuait de temps en temps. Vers 17 heures, il se releva et retomba : l était mort. Les Allemands, alors, firent piétiner les cadavres par leurs chevaux et, nous obligeant ensuite de les recouvrir de feuilles, nous défendirent de les relever. Ce n'est que quatre jours après que des brancardiers de Saint-Vincent vinrent ramasser les quatre corps pour les enterrer près de la ferme du Chenois.

§ 9. — *Les responsabilités et le* Livre Blanc *allemand.*

Pour établir les responsabilités, il faut se rappeler que le samedi 22 août, à partir de 7 heures du matin environ, toute la 11e division silésienne (général von Webern), qui avait quitté à 5 heures Thibésart, avait traversé Ansart et Tintigny, pour bifurquer ensuite et se rendre, la 22e brigade (11e et 51e R. I.) du côté de Saint-Vincent et la 21e brigade (10e et 38e R. I.) dans la direction de Bellefontaine. La 11e brigade d'artillerie de campagne, qui les suivait, comprenait les régiments 42e et 6e. On sait que ces troupes se heurtèrent à Saint-Vincent au 7e colonial et, à Bellefontaine, à la 4e division du 2e corps d'armée.

De part et d'autre l'action fut chaude et les pertes allemandes fort lourdes, plus lourdes même qu'à Rossignol. A plusieurs reprises les Français passèrent à l'offensive et forcèrent les Allemands à reculer. Chacun de ces mouvements était signalé par une recrudescence de cruauté.

Aux premiers engagements avec l'ennemi, c'est-à-dire vers 8 h. 30, correspondent les premiers incendies et l'arrestation des otages. Lorsque, vers midi, les Français refoulèrent les Allemands de Bellefontaine, ceux-ci débandés traversèrent Ansart, y mettant le feu et tirant à droite et à gauche, faisant plusieurs victimes. Lorsque, dans le courant de l'après-midi, les Français, dans une poussée en avant, atteignirent presque les abords de Tintigny, les Allemands qui détenaient tout un groupe d'otages prisonniers, en choisirent quatre qu'ils fusillèrent sur-le-champ, prétendant qu'on avait tiré sur eux. Et c'est à peu près vers ce temps-là aussi que le premier groupe d'otages, parmi lesquels se trouvaient les

notables, fut dirigé vers Ansart, pour y être fusillé non loin du pont de la Rulles.

Il serait difficile de ne voir dans tout cela qu'une pure coïncidence.

Le *Livre Blanc* allemand consacre aux événements de Tintigny et d'Ansart 9 annexes, en partie du moins (1). Il est à noter tout d'abord qu'on n'y souffle mot des crimes de Poncelle et de Breuvanne. Quant à ceux de Tintigny et d'Ansart même, les rédacteurs ont soin de passer sous silence la fusillade collective qui abattit d'un coup 40 innocents! Les rapports restent volontairement dans de vagues généralités : On a tiré dans le village... des coups de feu sont partis des fenêtres... et toujours sans précision de lieu et de personne.

Trois faits déterminés, cependant, sont apportés à charge des « francs-tireurs ». Un soldat allemand tué le matin à Tintigny, un autre massacré à Ansart et des coups de feu tirés de la Croix-Rouge. En reprenant chacune de ces assertions fantaisistes, nous aurons l'occasion de les réfuter (2).

nexe 18. Le capitaine Illgner affirme qu'un réserviste du régiment d'infanterie n° 38 a été assommé par des habitants de Tintigny, le 22, au moyen d'un instrument de maçon (Maurerkreuzhacke). Il s'agit probablement du soldat tué le samedi matin à l'entrée de Villemont par une patrouille française (3). Car ce même jour déjà un officier déclarait à M. Auguste Lefèvre qui, par ordre du bourgmestre, transportait le cadavre, que la victime avait été abattue à coups de hache. Par deux fois M. Lefèvre demanda de faire constater la blessure par un médecin, mais l'officier s'y est refusé.

Le lieutenant de réserve Schmidt déclare que, le 24 août, en traversant Ansart-Tintigny, deux soldats furent tués par des francs-tireurs.

On peut affirmer, sans crainte d'être contredit, que pas un seul soldat allemand ne fut tué sur la commune de Tintigny le lundi 24 août.

nexe 19. En traversant Ansart et Tintigny, les troupes auraient essuyé des coups de feu de la part des habitants et en guise de représailles, les deux localités ont été brûlées.

Nous savons que par ordre du bourgmestre, les armes avaient été livrées dès le début d'août et que les Allemands s'en sont emparés lors de leur premier passage. Comment donc les habitants auraient-ils pu tirer sur les troupes?

De plus, en traversant Ansart le samedi matin, les Allemands prirent quatre otages qu'ils emmenèrent jusque Tintigny. Tout s'étant bien passé, les otages furent rendus à la liberté. Or, en aurait-il été ainsi, en réalité, si les habitants avaient tiré sur les troupes en marche?

(1) Annexes : 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25 et 27.

(2) Notons, en passant, que l'album allemand *Heldengräber in Süd-Belgien*, accuse également les habitants de Tintigny d'avoir tiré sur les troupes venant de Mellier pour se rendre au combat (fig. 85, p. 52).

(3) M. Rion vit les Français embusqués. (Voir plus haut p. 94.)

Annexe 20. Le samedi, 22 août, à midi, de la place du marché jusqu'à la sortie ouest de Tintigny, de beaucoup de fenêtres les civils tiraient sur les troupes en marche. Le narrateur a vu des hommes derrière des canons de fusil qui fumaint encore !

Pour démolir cette affirmation toute gratuite, il suffira de rappeler qu'à l'heure de midi le village était tout en feu et presque tous les civils constitués prisonniers en deux groupes.

Annexe 21. L'éternel refrain des francs-tireurs revient sous la plume du rapporteur, le capitaine de réserve Pachur, sans aucune variante. Il conclut à la culpabilité des civils, parce que « le village avait été nettoyé depuis longtemps déjà de l'ennemi. *Vom Feinde gesaübert* .»

Or, le récit de von Mutius déclare que l'avant-garde de la 11e division d'infanterie trouva Harinsart et Tintigny libres d'ennemis « *vom Feinde frei* » (1). Nous savons, en effet, que les Français ne pénétrèrent pas dans le village de Tintigny le 22 août.

Annexe 22. Le lieutenant de réserve Felsmann s'en tient à des généralités qui ne méritent pas d'être relevées.

Annexe 23. Le lieutenant Groeger et le sous-officier Wollny de la 7e compagnie du régiment 157, prétendent avoir vu des civils tirer des coups de feu d'une maison qui avait arboré la Croix-Rouge. Cette maison aurait été brûlée et un civil qui voulait se sauver en sautant d'une fenêtre, tué.

L'accusation est grave, mais elle est heureusement fausse. Le seul établissement qui portait l'enseigne de la Croix-Rouge était l'Ecole des religieuses qui fut épargnée et les soldats ne molestèrent nullement les Sœurs; tout au contraire, les Allemands leur permirent même d'aller soigner les blessés à Han, où ils avaient établi un important lazaret. De plus, aucun civil n'a été tué en sautant d'une fenêtre.

Annexe 24. Le capitaine Rumland déclare avoir vu, le 22 août, le cadavre du réserviste Franke, le crâne fracassé par une hache, et l'instrument de torture gisant encore à terre, tout couvert de sang. Une vingtaine d'hommes qui venaient d'enterrer des civils belges fusillés furent interrogés. L'un d'entre eux, le coupable probablement, se jeta du haut d'un pont dans la rivière, dont le lit est rocailleux, et se tua.

Tout d'abord, il est à remarquer que les événements visés dans ce rapport, se passèrent le 24, et non le 22, comme le capitaine Rumland l'affirme. Ensuite, les 26 fossoyeurs réquisitionnés pour enterrer les 40 civils fusillés à Ansart ne furent nullement interrogés. En effet, ils virent le cadavre d'un soldat allemand, tué près de la maison Claisse (2). La pioche, maculée de sang, avait servi, comme le rapporte Octave Conrotte, à enterrer un cheval mort (3).

Quant à conclure à la culpabilité d'Emile Choizy — car c'est lui — parce qu'il s'est jeté à l'eau, ayant perdu la tête, ou pour échapper aux mauvais traitements, c'est manquer de logique. Mais où le capitaine Rumland fait complètement erreur, c'est lorsqu'il affirme que Choizy s'est tué en donnant sur les pierres du ruisseau. Il fut tout au contraire criblé de balles par les soldats qui s'empressèrent de tirer sur lui (4).

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 23.

(2) Voir plan d'Ansart : F.

(3) Voir rapport n° 785.

(4) Voir plan d'Ansart n° 2.

nexe 25. Le lieutenant von Lindeiner s'étend assez longuement pour décrire son passage à travers Tintigny, au milieu des coups de feu des francs-tireurs.

Il nous suffira de relever quelques détails de ce rapport, pour en montrer le côté fantaisiste.

Deux coups de feu furent tirés : c'était le signal convenu et tout aussitôt la fusillade générale éclata. A chaque fenêtre, pour ainsi dire, des civils étaient postés pour tirer sur les troupes. Le narrateur vit même à vingt pas de lui, la distance ne pouvait donc le tromper, une mitrailleuse manœuvrée par un civil!

Toutes ces armes et ces munitions, voire même cette mitrailleuse, avaient donc échappé aux regards perquisiteurs des soldats, installés dans le village depuis le 14 août, et les civils ne s'en étaient pas servis contre des troupes peu nombreuses, mais avaient attendu le passage de toute une division!

Le lieutenant aperçut aussi dans des jardins des lits disposés pour protéger les francs-tireurs.

Enfin, le rapporteur termine par une pièce de haute imagination : Au bout du village il vit 2 ou 3 vaches venir sur lui et il remarqua que derrière une de ces vaches se trouvait un civil qui avait tiré et qui fut tué.

Qu'on nous permette de sourire!

nexe 27. La 1re compagnie du régiment de grenadiers n° 10, qui servait de soutien à l'artillerie, prétend avoir dû se frayer un passage à travers Ansart maison par maison, car dans chacune d'elles se trouvaient embusqués des francs-tireurs. Le feu fut particulièrement violent aux abords du moulin, où se trouvaient une trentaine de civils, qui en furent délogés. Pendant ce temps, on tira sur les troupes d'une maison blanche située vis-à-vis du moulin. Elle fut aussitôt assaillie par des soldats qui y tuèrent trois civils prenant la fuite par le jardin. On y trouva des fusils tout neufs venant de Liége.

Quoi d'étonnant à ce que les Allemands aient trouvé des civils dans le moulin d'Ansart! Nous avons vu dans le rapport de Benjamin Conrotte (n° 784) qu'en voyant les soldats mettre le feu aux maisons, la population s'était enfuie et plusieurs habitants avaient cru trouver un refuge dans le moulin assez vaste, situé à l'extrémité de la section (1). La « maison blanche » dont il est parlé dans le rapport doit être celle de Jeanty, située à quelque cinquante mètres de là (2). Il est inexact que trois civils y furent tués. Quant aux coups de feu, nous ne disons pas que le rapporteur se trompe en prétendant les avoir entendus, mais ces coups partaient de fusils français. Nombreux, en effet, sont les témoins qui peuvent affirmer avoir aperçu des soldats français dans les environs. Une cinquantaine au moins se sont tenus cachés dans le bois de la Prise. Victor Claisse (3) a vu couchés dans les avoines (4) des Français, qui ont abattu quatre ou cinq Allemands du côté de Gravière (5).

(1) Voir plan d'Ansart : A.
(2) Voir plan d'Ansart : G.
(3) Voir plan d'Ansart : C.
(4) Voir plan d'Ansart : H.
(5) Voir plan d'Ansart : I.

III. LA POURSUITE ALLEMANDE ET LA RÉSISTANCE FRANÇAISE

Nous avons déjà vu, aux premiers jours d'août, des éléments de cavalerie française opérer des reconnaissances dans la direction de Rossignol-Anlier, et nous aurons, plus tard, l'occasion de les retrouver du côté d'Etalle-Arlon. Dès le début des hostilités leur zone d'action étant le pays de Jamoigne, il convient maintenant de s'y arrêter quelque peu.

La 4me division de cavalerie, commandée par le général Abonneau, a été rattachée le 6 août au corps de cavalerie Sordet, et a reçu le même jour directement du Grand Quartier-Général l'ordre de se porter dans la direction d'Etalle pour explorer le front Attert-Arlon-Longwy. En exécution de cet ordre, la 4e D. C. a traversé le défilé de Montmédy vers 11 heures et son avant-garde atteint Saint-Vincent à 16 heures.

Le soir, le Quartier-Général s'installe à Jamoigne (1) avec les cuirassiers et l'artillerie, tandis que les dragons cantonnent dans la région de Rossignol (voir fig. 51 et 78), et les hussards dans celle de Saint-Vincent.

Le lendemain et les jours suivants, la division opère des reconnaissances fructueuses dans la direction d'Etalle-Arlon.

Le 9 août, il est notifié à la 4e D. C. qu'elle passe sous les ordres de la 5e armée (général Lanrezac), qui devait initialement opérer dans le sud du Luxembourg. Par le fait même, la mission de la 4e D. C. se modifie quelque peu et elle reçoit ordre de la 5e armée d'éclairer sur Neufchâteau, Arlon et Virton.

Le 10 août, le général Abonneau quitte Jamoigne et installe le gros de sa division dans la région de Florenville. Les soutiens d'infanterie (51e R. I.) demeurent néanmoins à Jamoigne-Valansart et Frenois (voir fig. 79), ainsi qu'à Moyen, Izel et Pin.

Ce jour-là et les jours suivants les reconnaissances opérées dans les trois directions indiquées se poursuivent activement et enregistrent l'avance de la cavalerie ennemie, dont un épais rideau tient le 15 août la ligne Rossignol-Breuvanne-Tintigny-Bellefontaine.

Le 14 août, un peloton qui occupait Frenois a dû évacuer de nuit

(1) Le général Abonneau a logé à Jamoigne chez le docteur Sironval.

et, le lendemain, le lieutenant de Crépy est tué à Les Bulles. C'est le premier officier de la division tombé au champ d'honneur.

Le 16 août, la 4e D. C. passe sous les ordres de la 4e armée et cantonne plus à l'ouest dans la région de Messincourt (France), derrière l'Aunois. Et c'est ainsi que le lundi 17 août, les Allemands purent impunément pénétrer dans Jamoigne et Izel, évacués par les Français, y incendier les deux presbytères et emmener avec eux les prêtres comme otages. C'est ce jour là aussi que deux jeunes gens de Pin furent fusillés.

Le 18 août, la 4e et la 9e D. C. réunies provisoirement sous le commandement du général Abonneau (1) reviennent dans le pays, et, tandis que la 4e division a pour mission d'explorer la région Neufchâteau-Maissin, la 9e doit se porter sur le front Habay-Etalle-Virton.

La 4e D. C. débouche vers midi près de Jamoigne : l'avant-garde arrive par la grand'route de Pin, et le gros suit par la route parallèle sur Izel. L'ennemi est proche, et son artillerie occupe la ferme du Mesnil et celle du Chenois.

Vers 14 heures, le bataillon d'infanterie marche de Pin sur Jamoigne, mais il y a manque d'appui sur la droite en raison du retard de la 9e D. C. Enfin, à 17 heures, l'ordre est donné à la 4e D. C. d'attaquer la ligne Frenois-Saint-Vincent tenue par l'ennemi. L'artillerie établie à Romponcel appuie cette attaque. La brigade légère (hussards) arrive à Frenois et le général d'Urbal conduit les dragons sur la route de Tintigny. Malheureusement, la 9e D. C. n'intervenant pas à temps, l'encerclement projeté ne peut aboutir, et l'ennemi se dérobe en fuyant dans la direction d'Etalle.

(1) Composition des 4e et 9e divisions de cavalerie, réunies provisoirement le 18 août sous les ordres du général Abonneau :

4e division de cavalerie : général Abonneau.	3e brigade de cuirassiers	3e cuirassiers : 6e cuirassiers : colonel de Place
	4e brigade de dragons : général d'Urbal. .	28e dragons : colonel Maître. 30e dragons : colonel Dodelier.
	4e brigade légère : général Réquichot . .	4e hussards : col. André-Joubert. 2e hussards : colonel Gonzil.
	4e groupe cycliste du 19e B. C. P.	
	40e R. A. C.	
9e division de cavalerie : général de l'Espée.	16e brigade de dragons : gén. de Seréville.	24e dragons : colonel Geoffroy. 25e dragons : colonel Ferté.
	1re brigade de cuirassiers : général de Mitry.	5e cuirassiers : colonel de Cugnac. 8e cuirassiers : colonel Mesple.
	9e brigade de dragons : général de Sailly .	1er dragons : col. Emé de Marcière. 3e dragons : colonel Schmidt.
	Groupe cycliste du 25e B. C. P.	
	3 batteries 33e R. A. C.	

Le soir, la 4e D. C. se replie sur ses cantonnements dans la région de Florenville, et la 9e D. C. arrivée enfin, demeure sur place à Izel, Les Bulles, Termes et Saint-Vincent, où elle passe au repos toute la journée du 19.

Le jeudi 20 août, un ordre du général commandant la 4e armée, daté de Stenay, prescrit aux deux divisions de cavalerie de se porter dans la région de Neufchâteau pour assurer la découverte sur le front Bastogne-Martelange. Laissant le 24e dragons dans la région Rossignol-Bellefontaine face à Arlon, la 9e D. C. quitte à 5 heures du matin Izel pour marcher par Straimont sur Neufchâteau où elle va bientôt rencontrer l'ennemi (1).

C'est le 20 août au soir que, pour coopérer au mouvement offensif commandé par le général Joffre, toute la 4e armée française se met en marche. Dans le plan du général de Langle de Cary, Jamoigne doit être le point de jonction entre le corps colonial et le 12e corps d'armée. Celui-ci a quitté Malandry pour se porter sur la Semois dans la région de Florenville. Le 138e R. I. formant l'avant-garde de la 23e division dépasse Villers-devant-Orval et s'avance sur le chemin de Pin à travers la forêt. La 24e division marchant de nuit arrive par Tremblois à Florenville, où la 48e brigade fait son entrée le 21 août à 4 heures du matin. Aussitôt, le 100e R. I. se porte sur Izel avec mission d'interdire à l'ennemi la clairière de Florenville.

Vers 14 heures, le régiment d'Izel est attaqué. Une batterie installée au sud-ouest de Pin ouvre le feu, mais l'artillerie allemande, entrant en action, force les Français à évacuer la hauteur 370 au nord du bois de la Houdrée, ainsi que la station d'Izel. L'intervention énergique du 138e régiment provoque une reprise de combat, dans laquelle les Français subissent des pertes sensibles, mais l'ennemi est refoulé. Le 100e conserve Izel et le 138e Pin que les Allemands ont attaqué énergiquement. L'ennemi retourne dans la région de Sainte-Marie. C'était le 6e régiment des chasseurs d'Oels, appartenant à la 3e division de cavalerie (2). Cette reconnaissance néanmoins n'eut pas pour les Allemands le résultat souhaité et, d'après leur propre témoignage, ils ne purent percer le voile qui leur masquait ce qui se passait autour de Florenville (3); néanmoins, ils se rendirent compte que les forces françaises rassemblées dans ce pays

(1) C'est le combat de Neufchâteau « du jeudi », qui a été longuement raconté au tome VII, p. 43 et ss.

(2) Il avait été appuyé par la 9e D. I. (du Ve corps) et le général von Below était venu en personne jusqu'aux abords de Jamoigne.

(3) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 15.

constituaient pour le flanc droit de leur V^e^ armée un sérieux danger, et c'est ce qui les poussa à solliciter pour le lendemain l'intervention du VIe corps silésien qui devait être si funeste aux troupes coloniales.

Le soir, la 23e division cantonne à Pin et à Villers où se trouve le Quartier-Général.

Le 3e régiment de chasseurs d'Afrique, cavalerie de corps du corps d'armée coloniale, avait reçu ordre, le 21, de quitter Chauvency et de marcher sur Jamoigne. Mais, au moment où le régiment débouche de la forêt d'Orval, à la nuit tombante, il se heurte aux éléments du 12e corps qui viennent de livrer combat à la lisière du bois. Ne pouvant gagner Jamoigne, le régiment s'arrête à Valansart (23 heures) et y passe la nuit, la bride au bras.

Le samedi, 22 août, la 4e armée poursuit sa marche en avant.

La colonne de droite du 12e corps, constituée par la 23e division, qui a cantonné à Villers et Pin, est en liaison avec la 5e brigade coloniale, qui a passé la nuit à Gérouville, et qui forme la colonne de gauche du corps colonial. Ces deux éléments ont reçu ordre de marcher vers le nord, où ils se trouveront bientôt engagés dans un dur combat, près de Neufchâteau. La 23e division emprunte la route d'Izel à Straimont au nord de Chiny, tandis que la 5e brigade coloniale passe par Jamoigne vers 7 heures, et traverse la forêt par Suxy. Le 3e chasseurs d'Afrique monte à cheval à 6 heures pour rejoindre, par Jamoigne, Les Bulles et Rossignol, la 3e division coloniale.

La 2e division coloniale, formant la réserve d'armée, est échelonnée le 21 août entre Stenay, Baâlon et Chauvency. Elle se met en route le 22 au matin; son avant-garde, la 6e brigade, arrive à Pin vers midi. Elle est aussitôt conduite dans la direction de Jamoigne pour porter secours à la 3e division, violemment engagée à Rossignol. Le 22e régiment progresse sur la route de Termes. Il parvient à enlever le cimetière; mais il est bientôt forcé de se replier sur Jamoigne, où affluent les blessés et où se reconstituent les débris du 3e colonial sous les ordres du colonel Lamolle. La 4e brigade s'est tenue entre Valansart et Prouvy.

Le dimanche, 23 août, c'est encore la 6e brigade qui protège la retraite française. Le 22e régiment fait des prodiges de valeur pour empêcher les Allemands de déboucher de Termes, puis pour défendre les abords de Les Bulles. Vers 14 heures, les dernières troupes passent toutes sur la rive gauche de la Semois et abandonnent Jamoigne pour se retirer sur Izel qui est bientôt bombardé. Néanmoins, la retraite a pu

s'opérer et l'ennemi a été retardé de 24 heures dans sa poursuite. Il n'entrera à Jamoigne que le 23 au soir et ne prendra pied à Izel que le lundi matin.

Ce sont les civils, encore une fois, qui pâtiront de la mauvaise humeur des troupes, irritées d'avoir dû payer si cher leur victoire.

Le bilan s'établit comme suit : à Termes (Frenois), 1 civil tué, 4 maisons incendiées; à Les Bulles, 5 civils tués, 37 maisons incendiées; à Jamoigne, 6 civils tués, 25 maisons incendiées; à Moyen, 7 civils tués, 58 maisons incendiées; à Izel, 8 civils tués, 55 maisons incendiées; enfin, à Pin, 5 civils tués et 49 maisons incendiées.

1. — *Termes.*

Tandis que la 3e division coloniale était engagée depuis le matin tant à Rossignol qu'à Saint-Vincent, et que la 5e brigade s'était avancée dans la direction de Neufchâteau par Suxy, la 2e division coloniale venait seulement d'arriver à Pin. Aussitôt, la 6e brigade (général Caudelier) reçoit l'ordre de se porter sur Frenois (1) pour tâcher de prendre de flanc l'ennemi qui attaque la 3e division (2).

A 14 h. 30, tandis que le 24e R. I. C. se dirige vers Jamoigne, le 2e bataillon du 22e R. I. C. est arrivé à Frenois où il a retrouvé une compagnie du 7e colonial détachée de son régiment (3) et de là il chasse les Allemands du cimetière de Termes où il s'installe lui-même. En même temps, le 3e bataillon du 22e R. I. C., ayant dépassé Les Bulles, progresse lentement sous un feu violent. Le 1er bataillon est tenu en réserve sur la route Jamoigne-Tintigny. Une batterie de l'artillerie divisionnaire est venue s'établir sur la côte 357, au nord de Frenois, pour appuyer l'attaque de Termes, mais elle est prise à partie par l'artillerie lourde allemande et bientôt réduite au silence. Néanmoins, vers 17 h. 30, le 2e bataillon du 22e progresse du cimetière jusqu'au village de Termes dont il occupe la moitié; il y trouve 9 canons abandonnés par l'ennemi. Cette avance fut assez grosse de conséquences, car elle permit aux deux bataillons du 3e colonial, arrêtés depuis le matin entre Breuvanne et la ferme du Mesnil, d'éviter un encerclement et de se retirer par Frenois avec le colonel Lamolle.

Cependant, à 18 heures, ordre est donné au 2e bataillon de se

(1) Frenois est une dépendance de Termes.

(2) Les notes militaires suivantes ont été empruntées au *Journal de marche* de la 2e division d'infanterie coloniale. (*Section historique* de l'Etat-Major général à Paris.)

(1) Voir note p. 72.

replier au delà du cimetière, sur la ligne 360-357, tandis que le général de brigade prend le commandement de la ligne Saint-Vincent-Termes (381-360).

A Frenois arrivent de nombreux blessés et des isolés de la 3[e] division qui sont parvenus à traverser les lignes ennemies.

A 21 heures, la brigade reçoit l'ordre de se retirer à l'ouest de Jamoigne, elle y transporte la plupart des blessés (1).

Le dimanche matin, les troupes allemandes de la 12[e] division envahissent *Termes* et marchent sur Les Bulles, où les Français opposent une dernière résistance à l'ennemi.

Le soir de ce même jour, le hameau de *Frenois* est occupé par des soldats qui se mettent à tirer partout. Deux personnes sont atteintes, dont l'une mortellement, et quatre maisons sont incendiées.

Le lundi, les civils désignés pour la relève des blessés constatent avec horreur que 27 soldats français ont été lâchement achevés.

Rapport de M. Alphonse Adam (2).

N° 791. Depuis le 10 août environ, jusqu'au 17, des cavaliers français s'établissent à Termes, patrouillant pendant la journée dans la direction d'Etalle-Arlon.

Le 17, l'ennemi se montre pour la première fois, mais ne fait pas long séjour dans le village; il en est chassé le lendemain.

Ces escarmouches ne devaient servir que de préliminaires à une grande bataille, dont nous allions être les témoins. Elle se livra le samedi 22 août.

Dès 8 heures du matin, le canon commence à gronder au nord de Rossignol. Petit à petit on voit les Allemands sortir en foule de la forêt et s'installer sur le « Haut des Charmes », côte 363, entre Termes et Rossignol. Ils en sont bientôt délogés par l'artillerie française. Sur ces entrefaites, l'ennemi pénètre dans le village et un officier demande à être conduit chez le bourgmestre. On l'y mène, en effet, et sur un ton bourru il lui ordonne de livrer toutes les armes du village. A peine avait-il fini de parler qu'une fusillade nourrie arrive de la direction du cimetière. Les Allemands sans demander leur reste s'enfuirent.

Pendant toute la bataille, les habitants s'étaient blottis dans leurs caves et lorsqu'à la tombée du jour, le calme s'étant petit à petit rétabli, ils se hasardèrent à sortir de chez eux, ils constatèrent que la ferme du Mesnil était en feu (3).

Le lendemain, vers 7 heures du matin, tous les hommes valides parcoururent les environs à l'effet de relever les soldats blessés et de les transporter dans les

(1) Le 22[e] R. I. C. eut à déplorer 2 officiers tués et 14 blessés; 54 hommes de troupe tués, 182 blessés et 106 disparus.

(2) Les enquêtes furent faites sur place à partir de 1915, mais le présent rapport ne fut définitivement rédigé qu'après l'armistice.

(3) La ferme du Mesnil est sur le territoire de la commune de Tintigny.

ambulances établies au village. Gabriel Rion et Léon Gillardin pénétrèrent ainsi dans une baraque de briquetier située au lieu dit « Le haut de Laveau », près de la côte 360 (fig. 81), où s'étaient traînés 27 soldats français, blessés la veille. Les brancardiers leur proposèrent de les emporter. « Non, répondirent ces braves, mus par un sentiment de charité fraternelle, nous ne sommes pas trop mal ici; il y a encore quelques camarades blessés dans les environs, emportez-les d'abord, puis vous viendrez nous chercher. » L'un d'entre eux ajouta : « Vous voyez ce boche tombé à 20 mètres d'ici, en face de la porte, c'est moi qui l'ai abattu. »

Le conseil fut suivi; on transporta d'abord d'autres blessés, mais on dut bientôt interrompre le travail, car la bataille recommençait et les Allemands, cette fois maîtres du village, défendirent aux habitants, sous peine de mort, de sortir de chez eux.

Vers 9 heures, les troupes allemandes dépassèrent la ligne Termes-Frenois et attaquèrent violemment les Français qui occupaient Les Bulles et les hauteurs à l'ouest de cette localité (1).

A 14 heures, le bruit de la bataille s'éloigne un peu. En effet, les Français reculent et, à 15 h. 30, les Allemands sont en possession de Les Bulles.

Un peu après, une avalanche de troupes envahit Termes et un officier du 63e R. I. se précipite dans la maison du bourgmestre et lui déclare qu'on va le fusiller, parce que des civils ont tiré sur les troupes. Par bonheur, les religieuses du village s'étaient réfugiées chez lui pendant la bataille, et l'une d'elles, d'origine allemande, appelée sœur Charlotte Wirth, put intervenir et calmer la colère de l'énergumène, qui se retira tout en proférant des menaces.

Ces mêmes troupes prirent le chemin de Frenois, où elles arrivèrent vers 17 heures. La population terrifiée tâcha de les satisfaire en leur donnant de la nourriture et de la boisson. Mais voilà que, tout-à-coup, sans rime ni raison, les soldats se mettent à tirer dans toutes les directions. Chez Goffinet, la famille se trouvait réunie dans la cuisine au moment où éclate la fusillade. Une balle traverse la porte et atteint grièvement HIPPOLYTE GOFFINET, 57 ans (fig. 8), à l'aîne, tandis que sa fille, Alice Goffinet, est blessée au pied. Celle-ci, oubliant ses souffrances, s'élance au dehors pour implorer du secours.

Entre-temps, les Allemands faisaient sortir des maisons la population épouvantée et massaient hommes et femmes dans une prairie, tandis que les soldats procédaient au pillage et allumaient les incendies. Mlle Goffinet, appréhendée par un soldat qui veut la constituer prisonnière, s'efforce de se faire comprendre pour lui exposer la situation critique de son père. Un officier, sur ces entrefaites, survient, qui fait appeler le médecin du régiment. Celui-ci ne peut que constater l'état désespéré de M. Goffinet. Il fait cependant un pansement sommaire et donne aussi quelques soins à la jeune fille. Mais voilà que les incendiaires essayent de mettre le feu à la maison. Le docteur allemand intervient lui-même et parvient à faire arrêter l'incendie du hameau, condamné à être brûlé. Quatre maisons, cependant, étaient déjà devenues la proie des flammes (2). Celle de Goffinet étant

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 40.

(2) Celles de Félix Goffinet-Grégoire, Louis Clausse, Julien Goffinet-Fanard et Jeannette Adam.

LES QUATRE VICTIMES FUSILLÉES A TINTIGNY, DEVANT LA MAISON LEJEUNE.


Fig. 66.
William PUGH, 26 ans.


Fig. 67.
Marcel JACOB, 20 ans.


Fig. 68.
Jules GŒURY, 19 ans.


Fig. 69.
Alcide JACQUES, 23 ans, de Bellefontaine.


Fig. 70.
Henri HAUPERT, 63 ans, tué dans son jardin à Tintigny.


Fig. 71.
Cath. LAMOTTE-FRANÇOIS, 70 ans, carbonisée dans la cave Flamion à Tintigny.

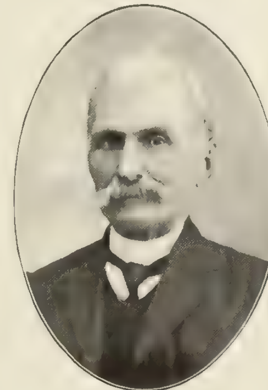

Fig. 72.
Jean-Nicolas PRIEUR, 66 ans, blessé, fut retrouvé carbonisé dans sa cave à Tintigny.


Fig. 73.
Lucien CONROTTE, 43 ans, d'Ansart, tué à Tintigny.

VICTIMES DES FUSILLADES DE PONCELLE.


Fig. 74.
Georges CALANDE, 21 ans


Fig. 75.
Alphonse CALANDE, 49 ans (père de Georges et de Simon).


Fig. 76.
Simon CALANDE, 16 ans.


Fig. 77.
Henri YANTE, 29 ans



(Photo L. Henri. — Frenois.)

Fig. 78. — Arrivée des dragons français à Frenois.



(Photo L. Henri. — Frenois.)

Fig. 79. — Le 51e d'infanterie à Frenois.



(*Heldengräber*, fig. 94.)

Fig. 80. — Tintigny-St-Vincent. Ferme du Chenois.



Fig. 81. — Termes.
Briqueterie où furent martyrisés 27 soldats français.



Fig. 82. — Eglise de Les Bulles incendiée.



Fig. 83. — Jamoigne. Bas du village.



Fig. 84. — Jamoigne. Les deux abbés Tillière
et leurs compagnons de captivité.
(Reconstitution.)



Fig. 85. — Presbytère de Jamoigne incendié
le 17 août.

menacée par la proximité des autres foyers d'incendie, on transporta le mourant chez une de ses nièces, où il ne tarda pas à expirer.

Trois notables de Frenois furent pris comme otages (1) et passèrent toute la nuit dans un pré, menacés d'être fusillés si un coup de feu partait du village.

Le lendemain matin, on autorisa les habitants de Termes à circuler pour relever les blessés et les conduire dans les maisons aménagées pour leur donner des soins. Soixante-douze soldats français et allemands furent ainsi recueillis à Termes (2). Un Allemand (3) et cinq Français (4) succombèrent à leurs blessures.

Dans le cimetière érigé par l'autorité occupante sur le territoire de Termes reposent 186 soldats allemands (5), dont 6 officiers, et 109 soldats français dont 3 officiers (6).

Le lundi, tout en allant relever les autres blessés, une équipe de civils, dont faisait partie le bourgmestre, M. Paul Adam, s'empressa de se rendre à la baraque où, la veille, on avait dû abandonner les 27 blessés français. Quelle ne fut pas leur douloureuse émotion, quand ils se trouvèrent devant le hideux spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Les 27 soldats avaient été traîtreusement massacrés avec un raffinement de cruauté. Alors qu'aucun d'eux, la veille, n'était blessé à la tête, la plupart des figures étaient criblées de balles, et plusieurs corps labourés de coups de baïonnette. Les matières cérébrales avaient éclaboussé les murs et le sang des victimes avait jailli jusque contre les parois de la baraque.

M. Félicien Cozier réquisitionné par les Allemands pour enterrer ces malheureuses victimes de leur barbarie rapporte ainsi le spectacle qu'il lui fut donné de voir : « Arrivé près de la briqueterie, je vis des corps jetés à côté d'une fosse déjà creusée par les soldats allemands. Un de ces cadavres avait la face emportée, à un autre il manquait le derrière de la tête, le voisin avait eu le crâne arraché; d'autres encore avaient la face toute noire; la plupart avaient été frappés à la tête. Il y en avait cependant aussi qui avaient des plaies énormes à d'autres parties du corps : l'un avait le ventre ouvert, un autre avait le côté transpercé, un autre encore avait une horrible blessure à la poitrine..... Je n'eus pas le courage d'en voir davantage et je me mis en devoir de descendre ces cadavres dans la fosse avec l'aide d'un soldat allemand. »

Lorsqu'en 1917, les 27 cadavres reposant près de la briqueterie furent exhumés pour être transportés au cimetière militaire de Termes, ceux qui furent témoins des

(1) Félix Goffinet, J.-B. Bodeux et François Allard.

(2) Les blessés allemands étaient des 62e et 63e R. I., la plupart des Français, des 7e et 22e R. I. C. et quelques-uns des 23e, 24e et 3e R. I. C. (La présence de soldats du 7e R. I. C. s'explique par ce fait que, le 22 au matin, en arrivant à Saint-Vincent, la 12e compagnie fut envoyée en mission spéciale dans la direction de Frenois-Jamoigne. (Voir note p. 72.)

(3) Vatz, 63e R. I., 12e Cie.

(4) Icaniglia Murato (Corse), n° 2936; Franconi (caporal), n° ......; Coste, Louis, 22e R. I. C., n° 984; Grass, Charles, 24e R. I. C., n° 6833; Dejiovanni, Jacques, 22e R. I. C., n° 1100.

(5) Des régiments d'infanterie 26e, 62e, et 63e, et de l'artillerie de campagne 57e. Le *Heldengräber in Süd-Belgien* reproduit la photographie de quelques tombes érigées à Termes tout au début de l'occupation. Ce sont les figures 113, 115, 118, 121, 122, 125 et 127 (tombes d'officiers ou de soldats allemands des 62e et 63e régiments).

(6) Appartenant aux 7e et 22e R. I. C.

opérations, notamment M. Jules Dussard, purent se rendre compte que plusieurs crânes étaient troués de balles.

Dans l'annexe 28, le *Livre Blanc* allemand parle à deux reprises de Frenois. Là aussi des troupes en marche (62e R. I.), notamment des blessés, auraient essuyé des coups de feu tirés des lucarnes. Sans nous attarder à réfuter cet éternel refrain, nous nous contenterons de faire remarquer deux choses. Tout d'abord que ces coups de feu auraient été tirés le soir dans l'obscurité « in der Dunkelheit ». Or, à cette heure, les Allemands maîtres de la localité, avaient constitué toute la population prisonnière. De plus, trois otages avaient dû passer toute la nuit dans un pré, avec menace d'être fusillés si un coup de feu était tiré. Or, les otages furent tous trois relâchés le lendemain, parce que la nuit avait été parfaitement calme !

2. — *Les Bulles.*

Le dimanche matin, 23 août, le 22e régiment, chargé de protéger la retraite du corps colonial, s'établit à *Les Bulles* et s'efforce d'arrêter la progression de la 78e brigade allemande, au moment où celle-ci débouche de Termes. Une lutte acharnée s'engage et se développe jusqu'aux abords mêmes du village de Les Bulles ; mais les coloniaux finissent par céder devant le nombre, et, au milieu de l'après-midi, l'ennemi est maître du terrain. Il entre dans la localité, sans autrement molester les habitants.

La nuit fut calme, et l'on ne sait pour quel motif les instincts de cruauté des troupes allemandes se réveillèrent le lendemain. Par ordre d'un officier supérieur, le village fut incendié et plusieurs civils froidement exécutés. Au total, 37 maisons devinrent la proie des flammes et le nécrologe compte 5 victimes (1).

Rapport de l'abbé A. Magonette, curé de Les Bulles (2).

N° 792. A partir du 6 août, des éléments de la 4e division de cavalerie française ont fait leur apparition à Les Bulles et n'ont cessé de rayonner dans les environs jusqu'à la veille de la grande bataille.

Le 15 août, les premiers uhlans, venant de Rossignol, sont entrés dans le village et ont arraché le drapeau national qui flottait à l'église et aux bâtiments communaux. Ce jour-là eut lieu, sur le territoire de la commune, une rencontre entre cavaliers français et une patrouille ennemie. A l'extrémité du village, sur la route de Rossignol, le lieutenant de Crépy, le petit-fils du général de Chanzy, tomba dans une embuscade et fut littéralement massacré par l'ennemi. Des habitants

(1) Sans compter une des victimes tuée en France.

(2) Ce rapport fut rédigé en 1916 et revu après l'armistice.

de Les Bulles l'entendirent crier et ceux qui relevèrent son cadavre pour l'enterrer, constatèrent qu'une partie du crâne avait été enlevée.

Ce même jour, JOSEPH TRODOUX, 59 ans, fut mortellement atteint dans sa maison par une balle égarée.

Le 22 août, de grand matin, on vit passer à Les Bulles le 3e chasseurs d'Afrique, qui se rendait à Rossignol pour y rejoindre la 3e division d'infanterie coloniale marchant sur Neufchâteau. Le même objectif avait été donné à la 5e brigade du corps colonial, qui devait s'y rendre par la route de Suxy, en passant par Les Bulles. En effet, vers 7 heures, on vit déboucher l'avant-garde, sous les ordres du colonel Nèple, composée d'un peloton de dragons et de deux bataillons du 23e R. I. C. Bientôt suivit le gros de la brigade, commandé par le colonel Aubé, et qu'accompagnait le général de brigade Goullet. Il était composé d'un bataillon du 23e, du 21e colonial et de l'artillerie. Une partie de ces troupes devaient repasser par Les Bulles le soir, mais en retraite et fortement décimées. Elles avaient été battues à Neufchâteau par le XVIIIe corps et le XVIIIe corps de réserve de l'armée allemande (1).

Dès 8 heures, nous entendîmes distinctement, vers le nord-est, le bruit de la bataille de Rossignol, s'étendant bientôt dans la direction de Saint-Vincent et Bellefontaine.

Au commencement de l'après-midi, la 6e brigade coloniale, arrivée à Pin, envoie d'urgence le 22e régiment dans la direction de Termes pour porter secours à la 3e division coloniale, engagée à Rossignol. Le 3e bataillon du 22e traverse, presque au pas de course, Les Bulles et nous entendons bientôt la fusillade à hauteur de Termes. Deux compagnies du 24e colonial suivent. Nous apprenons que ces braves sont parvenus à progresser péniblement et à s'emparer du cimetière et d'une partie du village de Termes. Leur action avait été appuyée par d'autres éléments de ces mêmes régiments opérant dans la direction de Frenois. Ces efforts héroïques ont eu pour effet de dégager une partie du 3e colonial, mais n'ont pu atteindre les malheureux marsouins emprisonnés dans un cercle de feu à Rossignol.

Le soir de cette sanglante et funeste journée, de nombreux blessés passèrent par Les Bulles et furent transportés à Jamoigne.

La nuit du samedi au dimanche fut relativement calme; mais, dès le 23 au matin, on se rendit parfaitement compte que la bataille allait recommencer et, cette fois, sur notre territoire.

A 6 heures, un bataillon du 22e colonial vient s'installer à Les Bulles et organise la défense du village. A 9 heures, les Allemands qui ont dépassé la ligne Termes-Saint-Vincent, attaquent violemment les coloniaux qui leur ripostent avec une égale énergie. Mais les assauts répétés de la 78e brigade allemande finissent par avoir raison de nos généreux défenseurs et ceux-ci, écrasés par le nombre et menacés d'être débordés sur leur droite — les Allemands ayant construit de nombreux ponts sur la Semois — battent en retraite vers Jamoigne et Izel.

A 15 h. 30, l'ennemi est maître des hauteurs-est de Les Bulles que bombarde

(1) Voir le récit de ce combat, dit « Combat du samedi », à Neufchâteau, t. VII, p. 62.

maintenant copieusement l'artillerie française. C'est là que fut mortellement blessé le commandant du 63e régiment allemand, le colonel Zollern (1).

Mais les vainqueurs de la journée ne poursuivent pas les Français, « car leurs troupes sont épuisées, et ils bivouaquent aux endroits atteints » (2).

Nous voyons affluer dans le village les soldats allemands du 63e régiment (3). Le général (4) (dont j'ignore le nom) vint me trouver. Il ne voulut cependant pas entrer au presbytère, m'en fit sortir et me dit : « Nous venons ici en hommes de paix et non pas en hommes de guerre. Mais s'il arrive la moindre chose, c'est vous qui êtes responsable. » Les habitants craintifs se montrèrent bons et généreux à l'égard des soldats et leur donnèrent tout ce qu'ils exigèrent et plus encore.

J'appris le lendemain que ce même dimanche, 23 août, une religieuse de la Providence, Sœur MARIE-FLORENTINE, 44 ans (fig. 10), de la maison de Les Bulles, voulant fuir avec ses consœurs à Jamoigne, fut tuée par une balle allemande à hauteur de la scierie de La Haillieule (5).

La nuit suivante se passa sans incident. Le lundi matin, 22 août, j'ai pu célébrer la sainte messe. Pendant ce temps, les soldats avaient brisé les fenêtres du presbytère et s'y étaient introduits, pillant une partie de la maison.

Rentré chez moi, comme je récitais mon bréviaire, un officier d'ordonnance vint me trouver et me dit : « Mon général vous demande. » Je me rendis aussitôt chez Gillet-Lonier, où se trouvait le général en question qui, à ma vue, entra dans une épouvantable colère, prétendant que les civils avaient tiré sur ses troupes et que j'en étais responsable. En attendant l'arrivée du bourgmestre, mandé lui aussi, on me conduisit tout seul dans une chambre.

C'est vers cette même heure, environ 8 heures du matin, qu'un soldat allemand abattit d'un coup de fusil, près de sa demeure, mon paroissien ALPHONSE FARINELLE, âgé de 40 ans (fig. 9), et qui s'était marié le 14 mai précédent.

Le bourgmestre arrivé, on nous fait sortir tous les deux, et nous sommes réunis à un groupe d'une trentaine de prisonniers environ, ramassés dans tous les

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 41.

(2) Ibid.

(3) D'après le *Heldengräber in Süd-Belgien*, ce sont les régiments 23e, 62e et 63e qui marchèrent sur Les Bulles-Jamoigne. Ce même album reproduit la photographie des tombes de deux officiers allemands du 23e régiment (fig. 124 et 128), d'officiers et de soldats du 63e régiment allemand (fig. 123 et 127), de cavaliers allemands du 4e hussards (fig. 126), et d'un lieutenant de hussards français (fig. 132), tous tombés près de Les Bulles.

(4) Il s'agit probablement du général Vollbrecht, commandant la 78e brigade d'infanterie, à moins que sous le nom de général on n'ait voulu désigner le colonel Tiede du 157e.

(5) La religieuse en question s'appelait Sœur Marie-Florentine, dans le monde Mlle Henriette Ronvaux. Elles étaient trois religieuses à l'école de Les Bulles. Croyant être plus en sécurité chez leurs consœurs de Jamoigne, elles profitèrent d'un moment d'accalmie pour s'y rendre. A leur sortie du village, une pluie de balles fut dirigée dans leur direction et les Sœurs s'abritèrent un instant à la scierie de La Haillieule. Le calme s'étant fait de nouveau, la Supérieure invita ses compagnes à reprendre la route et à presser le pas. Elles avaient à peine fait 20 mètres que de nouvelles détonations se succèdent et qu'une grêle de balles s'abat de nouveau autour d'elles. Elles veulent se coucher derrière un buisson, mais la Supérieure, Sœur Marie-Florentine, s'écrie : « Mon Dieu ! je suis touchée, j'ai une balle dans le dos ! » et du coup elle s'affaisse. Et tandis que l'une des trois, au mépris du danger, court à Jamoigne pour y chercher du secours, l'autre Sœur reste agenouillée à côté de la Supérieure, croyant que la mort n'avait pas encore fait son œuvre.

coins du village. Entourés de soldats, nous sommes promenés par toutes les rues de la localité et exposés au ridicule ainsi qu'à la sauvagerie d'une soldatesque excitée. Les troupes, il est vrai, avaient autre chose à faire que de nous maltraiter. Elles avaient reçu l'ordre, ou tout au moins la permission, de mettre le feu au village et nous pouvions voir les soldats apporter de la paille, la jeter dans les maisons et puis y mettre le feu.

Ramenés devant l'église, un officier catholique s'approche de moi et me dit, en me désignant deux paroissiens qui faisaient partie de notre groupe : « Donnez l'absolution à ces deux civils. » J'en conclus qu'ils étaient condamnés à mort. Je m'approchai d'eux et, fort ému, je les confessai. C'étaient Alfred RICAILLE, 42 ans, mon sacristain, et Marcellin HERBEUVAL, 25 ans (fig. 11), excellent jeune homme. J'appris plus tard que les Allemands prétendaient que c'était de la maison d'Alfred Ricaille, située près de l'école, qu'on avait tiré sur eux. Quant à Marcellin Herbeuval, son crime était d'avoir couru ! Mais officiellement, aucune accusation ne fut portée contre eux et le général se contenta de m'interroger sur le compte de deux autres civils détenus avec nous. Me montrant du doigt Alfred Farinelle il me dit : « Il n'a pas bon air, celui-là. » Et comme je protestais de son innocence, il ajouta : « Il ne faut pas répondre, si c'est pour dire que ce sont de braves gens ! » Il m'interrogea de même sur M. Joseph Mahillon. Mais, encore une fois, rien sur les deux victimes.

L'officier catholique, dont j'ai déjà parlé, s'approche de moi et me dit : « M. le curé, votre église brûle (fig. 82), ce n'est pas nous qui en sommes responsables ! Sauvez le Saint Sacrement. » J'entre précipitamment dans l'église et, revêtu du surplis et de l'étole, j'enlève le ciboire que je transporte au presbytère.

C'est alors — il pouvait être environ 10 heures — tandis que j'étais encore en surplis et en étole, que j'assistai à la fusillade de mes deux malheureux paroissiens. Cette horrible exécution eut lieu sous les yeux de la population prisonnière. Un officier s'approcha des deux victimes, leur banda les yeux, et les fit placer devant l'église. Six soldats tirèrent chacun trois balles. Les cadavres restèrent à l'endroit même, sans sépulture, toute la journée et la nuit suivante, jusqu'au lendemain. Alors seulement, il fut permis aux gens du village d'inhumer leurs compatriotes.

Pendant ce temps, les incendiaires continuaient leur œuvre de destruction. Toujours le même officier revint me dire : « Sauvez les vases sacrés », ce que je m'empressai de faire. Il revint une troisième fois m'exhortant à sauver le plus possible. Je lui demandai alors de mettre quelques soldats à ma disposition ; il m'en députa une douzaine. C'est ainsi que nous pûmes, malgré l'incendie qui progressait, sauver encore des ornements, sept stations du chemin de la croix, la statue de saint Joseph, etc.

Rencontrant le général je lui demandai : « Que vais-je devenir maintenant? » Il éluda la question et se borna à me répondre, en prenant cette fois un ton paternel : « J'ai bien dû faire ce que j'ai fait. »

En attendant, 36 immeubles, l'église y compris, étaient devenus la proie des flammes. Le soir, on mit encore le feu à la maison de l'ancien bourgmestre, M. Lambert.

Nous avons appris plus tard la mort de Nicolas RICHARD, 74 ans, tué à Olizy

(France). Le 22 août, les Français l'avaient réquisitionné avec son chariot pour conduire des prisonniers allemands. On le vit passer par Jamoigne où l'on chargea encore sur sa voiture les deux brancardiers que les Français avaient désarmés au couvent des Sœurs et un soldat allemand qui avait passé la nuit chez le docteur Sironval. Escorté de quelques soldats français, le convoi prit la direction de Tintigny. Il fut probablement arrêté par l'ennemi ; toujours est-il que des habitants de Saint-Vincent virent le lendemain le malheureux Richard maltraité de toutes les façons. Ce ne fut que bien longtemps après qu'on apprit qu'il reposait à Olizy où il avait été tué.

Le *Livre Blanc* allemand parle de Les Bulles dans les Annexes 23 et 28, mais — comme toujours — sans aucune précision, se contentant de dire « qu'on a tiré sur les troupes ». Le sous-officier Wilde de la 7e compagnie du 157e R. I. aurait essuyé des coups de feu le 23 au soir, et, par représailles, le village aurait été incendié (Annexe 23). Or, ce soir là, ainsi que la nuit suivante, tout fut calme à Les Bulles et les troupes n'incriminèrent nullement les habitants. Ce n'est que le lendemain, lundi 24 août, dans la matinée, qu'on se mit à incendier et à tuer des innocents.

3. — *Jamoigne.*

La dernière résistance française eut lieu à Les Bulles. Les Allemands purent entrer sans coup férir le dimanche soir à Jamoigne, que les coloniaux avaient complètement évacué, n'y laissant qu'un assez grand nombre de blessés dans deux importantes ambulances. La nuit fut paisible et ce n'est que le lundi après-midi que des soudards mirent le feu au village et tuèrent plusieurs civils. En comptant le presbytère, incendié déjà le 17 août, 25 immeubles furent brûlés et six personnes trouvèrent la mort sur le territoire de la commune (1).

Rapport de l'abbé L. Tillière, curé de Jamoigne (2).

N° 793. Le lundi 17 août, je visite la paroisse et l'ambulance de nos Sœurs. Je porte pêches et prunes aux blessés dont plusieurs Allemands.

Vers 10 heures, des uhlans en patrouille arrivèrent au village. Le régiment s'arrêta près du Calvaire de Romponcel (3), à l'entrée de la localité, tandis que le éclaireurs se dirigèrent vers Izel. Ceux-ci n'allèrent pas loin, car, arrivés à hauteur du bois de Fayel, ils essuyèrent des coups de feu et s'empressèrent de battre en retraite. Je me trouvais au « Faing », lorsque je les vis repasser, déployés en tirail-

(1) Deux de Pin le 17, les quatre autres le 24. Mais, en plus, un habitant de Jamoigne fut tué à Pin et un autre en France.

(2) Ce rapport et les suivants se rapportant à Jamoigne ont été rédigés en 1915 et mis au point par des enquêtes subséquentes.

(3) Romponcel est une dépendance de Jamoigne.

leurs. Avant de rentrer chez moi, je m'arrêtai encore un instant chez les Sœurs de la Providence, qui essayèrent de me retenir, craignant pour moi en voyant les Allemands stationner près du Calvaire, mais je pensais n'avoir rien à redouter d'un ennemi que je croyais loyal, et je sortis pour rentrer au presbytère. J'avais à peine traversé la route, que je suis relancé par un jeune cycliste allemand, qui commence par m'invectiver et m'ordonne de le suivre.

J'arrivai au Calvaire, où je vis le docteur Sironval prisonnier comme moi. Sa captivité ne dura guère longtemps, car il reçut l'ordre de retourner chez lui pour soigner les blessés allemands à l'exclusion des français.

Un officier supérieur à cheval m'interpelle devant les soldats de son régiment et me fait un grief d'avoir arboré le drapeau national à l'église. J'ai beau lui dire que c'était un ordre du gouvernement belge, que cela ne m'avait pas empêché de bien soigner les blessés allemands, rien n'y fit. « Pour cela, votre maison va brûler, me répondit l'officier. A la guerre, Monsieur le Curé, l'innocent paye souvent pour le coupable. » Et, là-dessus, un officier fut dépêché au presbytère. Cinq minutes après, ma maison flambait (fig. 85) : il était un peu plus de midi.

Sur sommation des Allemands, Lucien François dut descendre le drapeau qui flottait au clocher et l'emblème national fut lacéré et brûlé.

Mais, bientôt, je vois arriver, encadré de soldats, un groupe de civils. Parmi eux je reconnais mon frère, l'abbé Nicolas Tillière, nu-tête et tout brisé. Il avait vu mettre le feu au presbytère, dont on l'avait arraché.

Vers 13 heures, escortés de uhlans, nous descendons le village et, arrivés un peu en dessous de la chapelle des Sœurs de la Providence, nous sommes rejoints par l'abbé Lucas, professeur au petit séminaire de Bastogne, en vacances dans sa famille. J'avais administré sa mère pendant la nuit; j'avais enterré son petit neveu la veille et sa belle-sœur le jeudi précédent. En vain demanda-t-il à genoux de pouvoir rester auprès de sa mère mourante, il essuya un refus brutal et les moqueries de la soldatesque.

Nous fûmes bientôt dix-huit otages (1), dont trois prêtres. Après une longue attente, les civils furent garrottés, deux à deux, les mains liées derrière le dos. Les trois prêtres, avec François Allard et Frédéric Noël, furent hissés sur une charrette appartenant à Genin de Moyen, venu au moulin de Jamoigne y apporter la mouture.

La triste caravane fut dirigée sur la route d'Izel. Au haut du Fayel, long arrêt. Soudain, des uhlans ramènent, d'une randonnée à Pin, deux jeunes gens, Ernest DECOT, 20 ans, et Élisée GÉRARD, 20 ans, surpris, descendant du clocher, où par curiosité, il avaient observé l'arrivée de la patrouille allemande. Accusés d'être des francs-tireurs, ils furent exécutés sous nos yeux, sans autre forme de procès.

Nous patientions, gardés toujours avec une malveillance extrême, quand nous arrivèrent l'abbé Schleich, curé d'Izel, et son vicaire, l'abbé Demelenne. L'arrestation de ces deux confrères avait été provoquée, comme la nôtre, par le fait que le drapeau national flottait aussi au clocher d'Izel. Ils en avaient été rendus respon-

(1) François Allard, 70 ans, de Frenois; François Richard, de Romponcel; Charles Collard, 76 ans, et son fils Louis, Marius Noël, Joseph Hinque, Marius Beff, Jacques Ernest, de Valansart; Mathieu Joseph, Lucien François, François Gaiot et son fils Marcel, de Jamoigne; Antoine Rezette de Prouvy; Edouard Homel et Frédéric Noël, de Romponcel; l'abbé Lucas, mon frère et moi.

sables; le presbytère flamba, la maison vicariale fut réservée pour le 24 et les deux prêtres nous furent adjoints comme otages.

Les patrouilles revenant de reconnaissance, on nous fit rebrousser chemin. Le bon curé d'Izel, n'ayant plus trouvé place sur la charrette, devait marcher, ou plutôt courir au pas ou au trot des chevaux, bien que souffrant de la jambe droite.

Nous traversons Jamoigne, où les gens affolés se cachent. A Frenois, l'abbé Lucas obtint de faire monter à sa place, dans la charrette, le curé d'Izel.

Vers 17 heures, par une température accablante, nous arrivons à Tintigny, où nous sommes consignés chez M. Moulu, tous ensemble, les vingt otages, dans une petite place. Les cinq prêtres, privilégiés, purent jouir chacun d'une chaise, sur laquelle il fallut se résigner à passer la nuit. Mais les civils, toujours garrottés, durent s'asseoir sur le plancher.

Dans la soirée, il y eut une sorte de conseil de guerre. Tous les détenus furent obligés d'y comparaître. Un soldat déposa sur la foi du serment qu'il avait vu mon frère tirer sur deux Allemands, du haut du clocher et les tuer. Moi-même je fus cravaché en pleine figure par le juge d'instruction, qui trouvait que je ne répondais pas assez poliment à ses questions.

La nuit nous parut fort longue. Nous étions étroitement gardés et il nous était interdit de dire un mot. Tantôt l'on jouait du fusil : on nous mettait en joue comme si on voulait tirer sur nous; tantôt on nous passait le revolver sous le nez.

Le mardi matin, vers 7 heures, l'on nous apporta un peu de café noir; puis on ordonna aux cinq prêtres de se tourner vers le mur, et on nous garrotta tous les cinq par une grosse corde qui nous serrait les bras (fig. 84).

Vers midi, le bourgmestre de Tintigny, M. Lamotte, fusillé quatre jours après, nous fit parvenir un peu de nourriture.

Sur le coup de quatorze heures, il fallut quitter notre prison et, sous un soleil de plomb, prendre la route d'Arlon. Les vingt otages cheminaient au milieu d'un régiment à cheval, qui tantôt marchait au pas et tantôt galopait. Des gens qui nous ont vu passer, m'ont rapporté, après, la pénible impression que leur fit tout particulièrement le groupe des cinq prêtres ligotés. J'avais fait placer mon frère à ma droite, et je souffrais de la souffrance de ce vieillard infirme, presque septuagénaire. Parvenu à la barrière de la gare de Sainte-Marie, nous entendons à proximité une fusillade. Le cortège stoppa et nos gardiens eurent soin de nous mettre en avant. Les Français, car c'étaient eux — je l'appris le lendemain de retour à Jamoigne — ayant aperçu des civils, cessèrent de tirer.

Nous arrivons dans la cour du château de Sainte-Marie. Mon frère exténué, voyant une cuvelle renversée, voulut en profiter pour s'asseoir et se reposer un peu. Un soldat d'un vigoureux coup de pied fit rouler la cuvelle et montra que l'heure n'était pas à la miséricorde.

A 17 heures, nouvel ordre de départ. A nouveau, toujours garrottés comme ci-devant, voilà les cinq prêtres en route vers Etalle, suivis des quinze autres otages. Chemin faisant, je crus que mon frère allait mourir; je demandai grâce pour lui : un coup de lance fut la réponse à ma supplique.

Nous voici arrivés à Etalle que nous ne faisons que traverser. Les habitants atterrés se cachent. Nous passons par Lenclos et Sivry.

Mais mon frère est à bout de forces. C'est alors que m'adressant à un de nos gardiens je lui dis : « C'est mon frère, fusillez-le, c'est assez comme cela. » Et mon frère se retournant accentua encore : « Oui, dit-il, fusillez-moi, c'est trop fort. » Un coup de lance bien appliqué le remit d'aplomb.

Un cavalier avait vu la scène. Il vint se placer à côté de mon frère et lui offrit l'étrier de la selle de son cheval pour s'aider à marcher. Ce soulagement ne fut pas de longue durée, car un énergumène vint donner un violent coup sur le bras de mon frère qui dut s'éloigner du cavalier compatissant. Enfin, un officier supérieur qui vint à passer donna ordre de délier mon frère et de l'asseoir sur un caisson.

Nous voilà en route vers Vance que nous traversons à la nuit tombante. Arrivés aux marais de Sampont on fait halte et l'on nous déverse dans un fossé, sur l'accotement du chemin, pour y passer la nuit à la belle étoile.

Le mercredi matin, la surveillance fut quelque peu relâchée. Pendant toute la matinée, ce fut un défilé non interrompu de camions, de canons, de caissons, etc. Vers midi, on songea à nous ravitailler. Un sergent nous distribua parcimonieusement du pain et de l'eau puisée dans les marais.

Il était plus de 15 heures quand l'armée, en branle depuis le matin, cessa de passer. Quand la route fut rendue libre, ou nous signifia qu'il fallait partir et à nouveau on nous garrotta. Mais, à peine avions nous fait quelques centaines de mètres, que l'officier qui m'avait harangué près du Calvaire de Romponcel le lundi midi, et qui nous avait toujours accompagnés, nous cria : « Sauvez-vous, allez où vous voulez, vous êtes libres. » Ce fut chez nous une sorte de délire. Fous de joie, nous nous débarrassons de nos liens, nous nous embrassons et nous nous mettons de suite en route pour Vance.

A Sivry, Arsène Léonard voulut bien atteler un cheval et nous conduire en charrette jusqu'à Sainte-Marie. Son passeport — car il en fallait un — expirait là, frontière de la commune d'Etalle.

A Sainte-Marie, petite escale chez l'abbé François, curé du village. Fort heureusement, nous trouvons là M. Pireaux, de Breuvanne, avec un chariot attelé de deux chevaux, revenant d'Arlon, où, réquisitionné par les Allemands, il avait conduit un convoi quelconque. Il nous déposa à l'embranchement de la route de Breuvanne à Tintigny. Ce malheureux Pireaux fut compris dans l'hécatombe des habitants de Rossignol fusillés à Arlon le 26 août.

A Tintigny, le digne curé, l'abbé Georges, vint nous saluer. Nous ne nous doutions guère que nous ne devions plus le revoir. Trois jours après il était fusillé avec 90 de ses paroissiens. Péniblement nous arrivons à Frenois, où des soldats français sont cantonnés depuis la veille. La caravane prend les devants, tandis qu'avec mon frère nous demandons et obtenons la voiture d'Hippolyte Goffinet, tué chez lui, le dimanche suivant. Un adjudant français monta sur notre voiture pour nous obtenir l'entrée de Jamoigne occupé militairement, et à la bifurcation des chemins de Prouvy et de l'église donna le mot de passe.

Le retour des prisonniers fut accueilli avec enthousiasme par la population qui pensait bien ne plus nous revoir, surtout après la nouvelle de l'assassinat des deux jeunes gens de Pin au « Fayel » le lundi précédent.

Le presbytère étant en ruines, mon frère et moi nous acceptâmes l'hospitalité que nous offraient généreusement les Sœurs de la Providence.

La journée du 20 août fut relativement calme ; on avait cependant l'impression que l'orage était en l'air et que de graves événements se préparaient.

Le vendredi 21 août, une rencontre assez sérieuse entre Français et Allemands eut lieu entre Jamoigne et Izel, à la suite de laquelle de nombreux blessés allemands sont conduits aux ambulances établies à Jamoigne.

Le lendemain 22 août, nous entendons le canon gronder dans toutes les directions : on se bat à Neufchâteau, à Rossignol, à Saint-Vincent. Bientôt les blessés commencent à affluer; il en arrive par centaines. Le soir, ce sont les troupes coloniales qui repassent dans une retraite précipitée. L'ennemi cependant ne poursuit pas, et l'on profite de la nuit du samedi au dimanche pour évacuer les blessés transportables.

Le 23 août, la bataille reprit dès 9 heures du matin. On se battit d'abord aux environs de Termes, puis l'ennemi se rapprocha de Les Bulles, qui fut bombardé dès l'avant-midi ; enfin, les derniers Français abandonnèrent Jamoigne le dimanche après-midi et quelques nouveaux blessés arrivèrent aux ambulances. Celles-ci contenaient à ce moment environ 200 blessés français. La population n'avait pas attendu ce moment pour évacuer le village et fuir dans la direction de la France. JEAN-BAPTISTE HINQUE, 77 ans, était parvenu jusqu'à Tremblois, où il fut tué par une balle allemande sous les yeux de sa femme.

Les rares habitants demeurés dans la localité avaient cherché un refuge chez les Sœurs de la Providence, ou s'étaient cachés dans les caves du château. Le bombardement du village ne causa pas de grands dégâts ; quatre maisons seulement furent presque complètement détruites (1), mais le nommé EDOUARD HOMMEL, 22 ans, de Romponcel, fut mortellement atteint chez lui par un obus.

Le soir, vers 18 heures, nous voyons arriver les avant-gardes allemandes. Pendant la nuit, le défilé continue et, le lundi matin, le flot coule toujours. Ces premières troupes furent calmes et l'on n'eut rien d'anormal à signaler jusqu'au lundi midi.

Après avoir pendant toute la matinée prodigué mes soins aux blessés hospitalisés chez les Sœurs de la Providence, l'après-midi je m'en fus offrir mes services à ceux qui se trouvaient au château. Ceux-ci étaient à peu près tous Français. Un major allemand m'autorisa à pénétrer dans une vaste salle remplie de blessés. J'en confessai une vingtaine, ajournant les autres pour courir aux plus pressés. Je les quittais donc pour me rendre dans un grand salon réservé aux officiers, lorsque j'entendis une fusillade bien nourrie. Soudain, je suis appréhendé par le major allemand qui me précipite brutalement dans la cour, où je me trouve au milieu d'une tourbe de soldats avinés, qui hurlent dès qu'ils m'aperçoivent. Devant eux l'ignoble major déboutonne ma soutane de haut en bas pour voir si je n'avais point d'armes ! J'étais dans une situation ridicule et humiliante pour un prêtre. Et me voilà collé au mur de la cour pour être fusillé.

Cependant des coups de fusils éclatent partout. C'étaient les soldats qui s'amusaient. L'un d'eux poursuivit dans le château un franc-tireur imaginaire qu'il

(1) Ce sont les maisons Egon Darquenne, Depester-Dewez, Jacques Constant, et Englebert Henrion (à Romponcel).

prétendait embusqué dans une tourelle! Il tira sur lui... et n'atteignit naturellement que le platras du mur!

Après une longue attente, l'on me signifia qu'il fallait marcher pour être jugé et fusillé. Et me voilà en route, seul au milieu de la troupe, et voyant l'incendie du village se propager avec une rapidité extraordinaire. J'arrivai ainsi devant le pensionnat des Sœurs de la Providence, où je revis une scène analogue à celle dont je venais d'être témoin. Les Allemands faisaient évacuer le couvent aux Sœurs et à leurs blessés, et menaçaient de mettre le feu à l'établissement, sous prétexte que de l'ambulance on avait tiré sur eux. Mon frère avait reçu l'autorisation de sauver le Saint-Sacrement. Le docteur Sironval, arraché de sa maison, où il soignait des blessés allemands, vient nous rejoindre. Tous les trois, le docteur, mon frère et moi, nous sommes conduits jusqu'au bas du village qui est tout en feu (fig 83), et nous arrivons ainsi dans la cour du château où les religieuses sont prisonnières aussi, avec un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants, qui s'était réfugié chez elles.

Bien leur en prit, à toutes ces personnes, de ne pas quitter le château, car sinon elles auraient peut-être partagé le malheureux sort de Mme Chabotier, MARGUERITE DELAHAUT, 37 ans, dont le mari était soldat. Profitant d'une accalmie apparente, Mme Chabotier, tenant par la main sa fille Solange, âgée de 3 ans, et accompagnée de Mme Feller et de Mme Hans, ses voisines, voulut rentrer chez elle, lorsqu'elle aperçut des Allemands descendant le village. Prises de peur, ces trois femmes et cet enfant essayèrent de fuir et, pour éviter les soldats, sortirent de la maison par derrière. A peine s'étaient-elles engagées dans la prairie, que l'on tire sur elles. Mme Chabotier fut tuée sur le coup, ayant reçu une balle dans la tête. Sa fille n'eut qu'une légère blessure au bras. Mme Hans eut la bouche traversée par une balle; elle ne se remit jamais de cette blessure (1). Mme Feller, qui s'était couchée par terre, ne fut pas atteinte. Alors les trois soldats qui avaient tiré s'approchèrent de leurs victimes. « Voyez ce que vous venez de faire », leur dit Mme Feller. Et l'un d'eux, tout ému, de répondre : « Que voulez-vous, Madame, c'est le commandement! (2) »

Après avoir réuni dans la cour du château tous les prisonniers civils, les Allemands firent sortir les blessés. Les leurs furent transportés dans des voitures; quant aux Français ils durent suivre à pied tant bien que mal; et ceux qui étaient incapables de faire la route, furent abanbonnés sur place et passèrent ainsi la nuit à la belle étoile.

Le cortège se met bientôt en marche. Mon frère et moi, avec le docteur Sironval, nous sommes en tête. Nous avons, à peine, fait quelque cent mètres, qu'on nous fait arrêter et on sépare les hommes des femmes. Celles-ci sont relâchées, mais on leur défend de retourner à Jamoigne et elles ont ordre de passer la nuit à Valansart.

Je ne raconterai pas ce que fut pour les hommes cette nuit atroce. Parqués comme du bétail dans un quadrilatère improvisé avec des pieux et des cordes, ayant avec nous des soldats blessés, nous fûmes gardés militairement.

(1) Elle en mourut le 19 février 1919.

(2) D'après le récit de Mme Feller.

Le lendemain, vers 4 heures de relevée, dix otages, dont mon frère, étaient remis en liberté. Nous restâmes captifs, le docteur Sironval et moi. Il était prouvé, paraît-il, que nous avions tiré sur les troupes! Je fus enfin relâché à la gare d'Izel, et le docteur près du village de Pin.

Rentré à Jamoigne, je m'en fus voir les cadavres de JEAN-BAPTISTE CONSTANT, 77 ans, et de son fils LAMBERT CONSTANT, 50 ans (fig. 12), surpris cachés derrière une haie et lâchement assassinés la veille comme francs-tireurs (1). Ils étaient sans sépulture. Le père avait dû être tué net, tandis qu'on pouvait voir sur le corps de Lambert de nombreuses traces de coups de baïonnette. Comme la nuit descendait, je remis au lendemain l'inhumation au cimetière. Félix Rossignon voulut bien faire les cercueils.

J'appris aussi qu'un autre de mes paroissiens, Frédéric Noël, 70 ans, avait été tué à Pin.

Le mercredi 26 août, l'on enterra au cimetière de Jamoigne deux aviateurs allemands, tués près du village, en tombant de leur appareil (2). En cette circonstance j'eus l'occasion de causer avec un officier et lui reprochai amèrement la conduite des siens. « Oui, Monsieur le Curé, me répondit-il, hier, à l'Etat-Major, nous étions honteux de ce qui se passait à Les Bulles et à Jamoigne. Aussi le général va donner des ordres très sévères. Plus d'incendies, plus de meurtres, plus de pillages... car à l'Etat-Major nous savons bien que *les civils ne tirent pas sur nous*. Mais on trompe nos soldats, on leur fait accroire tout ce que l'on veut, et alors ils sont ingouvernables. Mais soyez sûr que c'est fini... » Je le conduisis aux deux maisons religieuses et à celle du docteur pour y rassurer les habitants et je lui fis répéter à ces trois places ce qu'il venait de me dire : Les civils ne tirent pas sur nous.

Je lui fis part aussi que nous manquions de provisions. Le soir même, il faisait servir un demi-bœuf et du pain à chacune des maisons religieuses, pour le personnel et les blessés, et le lendemain des provisions de toute nature.

J'eus donc à inscrire sur mon nécrologe paroissial le nom de six victimes, dont une fut tuée en France et une autre, à Pin. Mais les deux jeunes gens de Pin fusillés au bois du Fayel, furent exécutés sur le territoire de la commune.

Il y eut à Jamoigne 25 maisons incendiées, dont une, le presbytère, le 17, 4 furent détruites par des obus le 23, et les 20 autres brûlées le lundi 24 août (3).

(1) Le dimanche, J.-B. Constant avait fui avec les siens jusqu'à Moyen, où il avait passé la journée chez son fils, instituteur en chef à Izel. Vers le soir, profitant d'une accalmie, il était retourné à Jamoigne avec son autre fils Lambert, pour soigner le bétail. A partir de ce moment, on se perd en conjectures à son sujet. Pendant la fusillade du lundi après-midi, ils se seront probablement cachés derrière leur maison et auront peut-être été surpris dans un fossé qui traverse la prairie. Ce fossé, en temps normal, n'a guère 50 centimètres d'eau. Au mois d'août, il en avait tout au plus 10. Lorsque le *Livre Blanc* allemand déclare qu'on les a trouvés dans l'eau jusqu'à la ceinture, il se rend coupable d'une grossière exagération. Mais lorsqu'il affirme qu'on les y a surpris les armes à la main, que les deux victimes se seraient empressées de jeter à l'eau, il commet tout simplement un mensonge! (Annexe 30.)

(2) Voir *Heldengräber in Süd-Belgien*, fig. 131.

(3) Voici le nom des propriétaires des maisons incendiées le 24 : une maison appartenant aux Sœurs françaises, Collard-Guiot, veuve Blaise, veuve Olivier, Hance-Devillers, veuve Feller, Lemasson-Cousin, Jacques Sampaix, J.-B. Jacques, Alexandre Thiry, Pascal Lemasson, veuve Lemasson, Constant Lemasson, Alexandre Goffette, Diswiscourt-Feltes, Alexandre Laurent, veuve Noël-Goffinet, Charles Noël, Henrion-Orban, et les deux écuries et la grange de Maitrejean-Protin à Prouvy.

Un officier allemand a donc avoué que *les civils n'avaient pas tiré à Jamoigne*. Ce témoignage *verbal*, bien que rapporté par une personne digne de foi, pourrait être récusé par la partie adverse. Aussi avons-nous soin de l'appuyer par un témoignage *écrit*, à l'abri de toute contestation possible.

M. Laurent, propriétaire de la ferme de *Bellevue* à Romponcel, était resté chez lui avec les siens, lorsque le lundi, 24 août, vers 16 heures, des Allemands envahissent sa propriété, et peu de temps après la quittent. Un officier cependant, le 1er lieutenant Büttner y était resté. Soudain, une vive fusillade est dirigée sur la maison, l'officier lui-même courut un sérieux danger ; aussi s'empressa-t-il de faire cesser ce tir intempestif.

A la demande de M. Laurent, il délivra à celui-ci un sauf-conduit dans lequel il déclare que les soldats ont tiré sur cette maison *sans motif et sans ordre*, alors que les habitants étaient *cordialement bons*. Un pareil écrit se passe de commentaires !

Fig. 86. — Reconnaissance du tir injustifié des Allemands sur la ferme de *Bellevue* à Romponcel (1).

(1) Traduction : « On a tiré fortement et d'une façon répétée sur cette maison pendant ma présence. Les gens sont cordialement bons, et le tir insensé d'aujourd'hui est sans motifs. J'ai été moi-même continuellement en danger. Je demande instamment protection. J'attire l'attention sur ce fait que tirer sur des maisons sans ordre supérieur est passible de fortes peines. J'ai renseigné les gens sur ce point.

(s.) Büttner, 1er lieutenant, 4e armée, 6e corps d'armée, projecteurs 6.

Dans le rapport précédent de l'abbé Tillière, curé de Jamoigne, il a été fait allusion à maintes reprises aux ambulances établies chez les Sœurs de la Providence et au château du Faing, occupé par des Religieuses françaises. Pour compléter l'histoire de Jamoigne en août 1914, nous publions le récit des supérieures de ces deux établissements. Ils mettront sous les yeux du lecteur la façon allemande de traiter les blessés ennemis et les personnes que la charité retenait à leur chevet.

Rapport de Sœur Emérence, des Sœurs de la Providence, supérieure du pensionnat de Jamoigne.

N° 794. Dès le commencement d'août nous avons soigné quelques blessés allemands tombés à Les Bulles. Puis, à partir du 21 août, à la suite des combats d'Izel, de Rossignol et de Jamoigne, nous eûmes près de 500 blessés français et allemands, et tous furent indistinctement bien traités. Un instituteur de Breslau m'a rédigé une lettre pour déclarer qu'on les avait bien soignés et qu'on ne devait pas nous molester.

Mais, le 24 août, vers 16 heures, les Allemands arrivent au couvent et me disent : « Vous avez cinq minutes pour faire sortir votre personnel, puis vous vous mettrez toutes à genoux pour être fusillées et nous incendierons votre maison. » « Monsieur, lui répondis-je, que faire des blessés ? » L'officier me dit : « Que tous les blessés allemands me suivent et que tous les Français qui veulent avoir la vie sauve sortent. » Alors, toutes les religieuses présentes — nous étions six — vont se mettre à genoux devant la grille du couvent, pendant que la soldatesque entre dans l'établissement, un chef m'ayant demandé les clefs. Ils visitent toute la maison et emportent les provisions. Et tandis qu'on évacuait les blessés, on enlevait tout au lazaret : matelas, couvertures, etc.

Pendant ce temps, des officiers installés sur le perron, en face des religieuses toujours à genoux, nous insultent : « Fétiches, sorcières, etc... » « Il est reconnu, me dit un officier, que vous avez bien soigné les Français et pas les Allemands. » Je lui montre alors la lettre du professeur de Breslau ; il la met en poche et ne me la rend pas.

Je lui demande si l'on peut sauver le Saint-Sacrement. Cette permission fut accordée et M. l'aumônier Tillière s'en chargea. L'officier du reste m'assura qu'on ne ferait rien à la chapelle. Aussi, lorsqu'un peu plus tard l'officier décida de ne pas brûler la maison, M. l'aumônier y reporta le Saint-Sacrement.

L'officier vint me montrer une croix qu'il avait prise au couvent : « Voici une croix que j'ai trouvée dans votre maison, me dit-il. Mais c'est drôle, vous prétendez tout faire pour le bon Dieu, et quand vous voyez la mort de près, vous avez peur. — Non, lui répondis-je, je suis prête à mourir, mais je demande grâce pour mes sœurs et je vous supplie d'épargner la maison. — Je parlerai pour vous ce soir au conseil de guerre », ajouta-t-il. Une vive discussion surgit alors entre eux : les uns voulant incendier le couvent, les autres, pas.

Un aumônier allemand nous dit alors : « La fusillade va commencer.

Couchez-vous à terre. » En effet, les soldats ont alors tiré dans notre direction, mais probablement pour nous effrayer seulement. Car aucune balle ne nous a atteintes et cependant la fusillade a duré près d'une demi-heure. Néanmoins, comme je n'avais pu me baisser aussi fort que les autres, une balle passa entre ma coiffe et ma joue.

Enfin, après cette comédie, on nous permit de rentrer dans le couvent, mais nous n'avions plus rien à manger.

Le soir, on nous amène de nouveaux blessés allemands que nous soignons de notre mieux. Pendant la nuit, nous apercevons les sinistres lueurs de l'incendie. De crainte que celui-ci ne se propage et ne gagne l'établissement, nous consommons les Saintes Hosties, à l'exception d'une, que nous adorons toute la nuit. Le lendemain arrivent encore de nombreux blessés, et quelques jours après les Allemands installent chez nous une grande ambulance desservie par plusieurs médecins allemands, et huit religieux, dont trois prêtres catholiques. Quand ils nous quittèrent, le 6 septembre 1914, ils emportèrent avec eux tout le linge de l'ambulance. « Que voulez-vous, nous disaient-ils, c'est la guerre! Plus tard vous ferez la note et le gouvernement belge vous paiera. »

Rapport de Sœur Léon, supérieure du couvent des Sœurs de Charité de Besançon au château du Faing (Jamoigne).

N° 795. Les premiers blessés allemands nous arrivent le 21 août au soir. Jusqu'au 24 nous en avons soigné 22.

La nuit du samedi au dimanche nous arrivent les Français blessés à la bataille de Rossignol : 400 environ. Le dimanche matin, ceux qui le purent, évacuèrent le château; nous en gardâmes près de 200.

Le lundi matin, 24 août, arrive la colonne sanitaire allemande. Le major a visité toute la maison et n'y a naturellement rien trouvé de suspect. Un autre officier s'est introduit dans la chambre où se trouvait l'argenterie : celle-ci a disparu! Vers 15 heures on entendit tirer des coups de feu dans le village, et aussitôt après nous avons vu les maisons flamber. Alors, les soldats qui se trouvaient au château commencèrent à crier comme des forcenés. Le major saisit au collet M le curé qui confessait les blessés avec son autorisation, et le conduisit dans la cour. Un groupe de soldats vint nous prendre, les autres Sœurs et moi, au sous-sol, où nous nous trouvions, et nous obligea de rester immobiles devant la porte de la salle à manger. C'est là qu'on vint me chercher pour monter à la tour du château afin d'y découvrir les francs-tireurs. Naturellement il ne s'y trouvait personne. Un second groupe, qu'accompagnait Sœur Marie Anastasie, fit les mêmes perquisitions. Cette fois, arrivé au grenier, un soldat soulevant la trappe qui conduisait aux combles, tira un coup de revolver sur le soi-disant individu qui s'y trouvait caché. Faut-il ajouter qu'on ne vit jamais son cadavre! Pendant ce temps tous les blessés durent évacuer le château. Les Allemands furent transportés dans des voitures, tandis que les Français durent suivre à pied. Ceux qui étaient incapables de faire la route, furent déposés dans la cour, où ils passèrent toute la nuit en plein air.

Puis, ce fut à notre tour de sortir : nous étions sept religieuses et deux fillettes, mais il y avait encore bien d'autres gens du village réfugiés au château et les Allemands venaient d'y amener M. le curé et son frère, ainsi que le docteur Sironval.

C'est à ce moment là, nous trouvant dans la cour, que j'ai vu passer les deux Constant, père et fils, les mains liées derrière le dos; et quelques minutes après nous avons entendu les coups de feu qui les abattaient. On a retrouvé leurs cadavres dans la prairie, près du château.

Au moment de partir je demande à un officier ce qu'il compte faire de nous. Il me répond que si, dans les villages par où nous passerons, on tire sur eux, nous serons tous fusillés.

Le cortège des prisonniers se met en marche, M. le curé, son frère l'abbé Nicolas Tillière, et le docteur Sironval en tête. A peine avions-nous fait 100 mètres qu'on nous arrête et on met à part les hommes. Les femmes et les enfants sont parqués dans une prairie et nous restons là jusque vers 21 heures, assistant au défilé sans fin des troupes. Nos gardiens nous offraient des biscuits volés au château et s'éclairaient des cierges pris à notre chapelle. Un peu plus tard on nous permit de nous rendre à Valansart pour y passer la nuit. Le lendemain, nous pûmes retourner au château que nous trouvâmes dans un état lamentable : lits défaits, meubles renversés et cassés, huile répandue à terre, etc. L'argenterie, les provisions, le vin avaient disparu.....

Dès le matin, les Allemands avaient ramené dans le château les 80 blessés français qui avaient dû passer la nuit dans la cour. Un médecin allemand les a soignés et nous a procuré un peu de nourriture. Une patrouille a gardé le château jusqu'au 10 septembre, date à laquelle tous les blessés furent évacués en Allemagne.

Cinq soldats français étaient morts à l'ambulance et nous avions déposé leurs cadavres dans la grange, lorsque, le 24, les Allemands les enlevèrent pour y placer leurs chevaux. Le lendemain soir deux jeunes gens du village creusèrent une fosse, et pendant qu'ils travaillaient à cette lugubre besogne, la patrouille allemande tira sur eux.

Dix autres soldats français moururent encore à l'ambulance les jours suivants, en sorte que 15 soldats français et 3 allemands reposèrent dans le cimetière improvisé près du château (1).

A part les cierges et une patène volée dans une armoire, la chapelle avait été respectée. Mais les premiers jours de septembre j'ai retrouvé dans le jardin l'écrin du calice, celui-ci avait disparu. Je suis allée me plaindre auprès d'un religieux allemand que nous avions au château. Il me répondit qu'aucun des soldats n'avait pu se rendre coupable de ce vol. Comme j'insistais, il me promit de faire des recherches. Les soldats ont d'abord tous commencé par nier, mais finalement l'un d'entre eux avoua qu'il l'avait volé et, le soir même, restitua le calice.

(1) D'après le *Heldengräber in Süd-Belgien* (fig. 129), ces soldats allemands appartenaient au 51e R. I., au 83e R. I. R. et au 11e grenadiers.

A trois reprises le *Livre Blanc* allemand parle des *francs-tireurs* de Jamoigne (1)

Il est à noter que les premières troupes ennemies qui, dès le 23 au soir, pénétraient dans la localité, n'eurent pas à se plaindre de la population. Ce n'est que le lendemain, lundi 24 août, que l'artillerie de campagne et la compagnie sanitaire furent l'objet d'attaques sournoises de la part des habitants! Le rapport du capitaine Walter (2) ne mérite pas qu'on s'y arrête; sans aucune précision il reprend le refrain : on a tiré et le village fut brûlé!

Le capitaine Warnecke donne plus de détails, mais ceux-ci ne servent qu'à rendre son récit plus invraisemblable (3). Tandis que la colonne légère de munitions (de la IIe division du 21e régiment d'artillerie de campagne, appartenant à la 12e brigade d'artillerie), s'était arrêtée à Jamoigne pour s'abreuver, deux coups de feu partis d'une maison furent le signal d'un tir général venant des lucarnes des toits et des fenêtres.

Nous avons vu dans les rapports précédents que la presque totalité de la population avait fui, et que les rares habitants demeurés au village s'étaient réfugiés au château du Faing. Ensuite, un tir général, dirigé sur une colonne arrêtée, par conséquent sur une masse compacte de soldats, aurait dû nécessairement faire de nombreuses victimes. Le rapporteur cependant termine en disant qu'un homme et un cheval seulement furent blessés. Enfin, le capitaine Warnecke a soin d'ajouter que des soldats pénétrèrent immédiatement dans les maisons d'où l'on avait tiré, mais il ne dit pas s'ils y trouvèrent des francs-tireurs. Si ceux-ci avaient été surpris en flagrant délit, on n'aurait certes pas manqué de le dire et les coupables auraient expié sur le champ leur crime... Il n'en fut rien!

Le capitaine de cavalerie Brettner, commandant la 1re compagnie du corps sanitaire de la 11e division d'infanterie, signe un long rapport (4) qui vise tout particulièrement les deux couvents de Jamoigne (5) et le médecin civil.

D'après le narrateur, on aurait notamment tiré de la tour du château et deux hommes auraient été surpris près de là, porteurs de fusils. Le récit de la Sœur Léon a déjà répondu à ces accusations et nous savons

(1) Annexes 19, 29 et 30.
(2) Annexe 19.
(3) Annexe 29.
(4) Annexe 30.
(5) D'après son récit le pensionnat des Sœurs de la Providence est désigné sous le nom d'*hôpital* Krankenhaus), tandis qu'il appelle *couvent* le château du Faing, desservi par les religieuses françaises de Besançon.

comment les deux innocentes victimes, le père et le fils Constant, furent brutalement assassinés. Mais c'est le docteur civil qui est spécialement pris à parti dans ce rapport. Le capitaine Brettner l'accuse de ne pas avoir accompli son devoir de médecin à l'égard des blessés allemands, dont quelques-uns seraient restés trois jours sans avoir été visités par lui.

Laissons le docteur Sironval — car c'est lui — se défendre lui-même, en exposant objectivement les faits.

N° 796. Dès l'annonce de l'invasion j'avais organisé une ambulance de 36 lits au pensionnat des Sœurs de la Providence et une autre chez les Sœurs de la Charité au château du Faing. J'avais installé chez moi 3 lits pour y recevoir éventuellement des blessés.

Trois uhlans nous furent amenés le 7 août. Gravement atteints tous les trois, ils se trouvaient encore au pensionnat à l'arrivée des Allemands le 23 août.

Jusqu'au 17, une dizaine de blessés, tant français qu'allemands, furent soignés chez les Sœurs de la Providence.

Le 17, j'avais été appelé à Termes pour donner mes soins à un dragon allemand, qui avait eu la cuisse fracassée par une balle, lorsqu'en revenant à Jamoigne, je tombai au milieu d'un peloton de cavalerie allemande. Fait prisonnier, je vois arriver le curé de la paroisse, son frère l'abbé Tillière, et d'autres civils, arrêtés comme moi, sans motif. On me conduit devant le pensionnat où stationnait le chef de la patrouille. « C'est vous le docteur, me dit-il, qui soignez les blessés allemands? — Oui. — Ah! vous bien soignez blessés allemands, mais vous pas soigner blessés français! Et maintenant chez vous, sinon vous fusillé. » Inutile de discuter, je rentre chez moi.

Du 17 au 21, au point de vue de l'ambulance, rien de particulier. Le 21, à la suite de l'escarmouche d'Izel, on ramène au château 60 blessés, tous allemands. Ils sont accompagnés de 4 brancardiers. Après les pansements faits, je laisse au château deux brancardiers avec une partie des blessés, et je fais transporter les autres blessés au pensionnat avec les deux autres brancardiers. Mais, ici, surgit une difficulté. Jusqu'à présent, nous avons toujours désarmé les blessés entrant à l'ambulance. Je priai les brancardiers d'en faire autant. Ceux qui étaient restés au château s'y étaient prêtés de bonne grâce, ceux qui arrivèrent au pensionnat s'y refusèrent énergiquement, et, devant leur obstination, je cédai.

La nuit suivante arrivèrent des coloniaux français. Dès la pointe du jour, ils visitent les ambulances et, avant même que je ne me présente, mes deux brancardiers revêches sont bouclés. Malheureusement, ils ont pu s'échapper, et le surlendemain j'en reconnus un dans le défilé des troupes allemandes, qui me montra le poing au passage (1). Son rapport ne m'aura évidemment pas été favorable.

(1) Le 22 au matin les Français firent monter dans un chariot, conduit par Nicolas Richard, de Les Bulles, les deux brancardiers en question, ainsi qu'un soldat allemand qui, arrivé la veille au soir chez le docteur Sironval, y avait passé la nuit. Ces prisonniers furent dirigés vers Tintigny, mais là probablement le convoi tomba au milieu des lignes ennemies et, tandis que les soldats allemands étaient libérés, les français furent capturés et le malheureux Richard conduit en France, où il fut tué à Olizy.

Le 22 août, jour de la bataille de Rossignol, dès 10 heures du matin affluent de nombreux blessés. J'estime avoir fait ce jour-là au pensionnat plus de 400 pansements. A un moment donné, débordé par le nombre, je fais sortir des lits qu'ils occupaient jusque là quelques soldats allemands légèrement blessés pour donner leur place à de grands blessés français qu'on m'apporte. Au château se sont installés des médecins français.

Dès le samedi soir, le mouvement de retraite de l'armée française s'accentue et le dimanche matin, vers 9 heures, commence le bombardement qui n'occasionne que des dégâts insignifiants. Presque toute la population avait fui; les rares habitants, demeurés au village, étaient venus se réfugier dans les deux couvents. Au pensionnat, il y en avait une vingtaine.

Vers 10 heures, une détonation plus violente nous fait pousser un cri de terreur, et nous voyons arriver dans la cave, où nous nous étions réfugiés, quatre blessés allemands en chemise. Je remonte aussitôt pour me rendre compte de ce qui s'est passé. Un obus a éclaté contre le bâtiment, et le côté où se trouve la salle des blessés allemands a particulièrement souffert. L'un d'entre eux a été atteint par de petites coupures de verre, les vitres ayant volé en éclats, mais surtout par un éclat d'obus de 12 centimètres de long sur 2 1/2 de large, qui a pénétré derrière l'épaule droite. Par une chance inouïe, cet éclat a glissé sous la peau tout le long du dos, et je n'ai qu'à l'extraire au bas des reins.

Après avoir remis un peu d'ordre et rassuré mon monde, je prends des couvertures pour les quatre blessés descendus à la cave. Pendant la journée, du fait des combats d'arrière-gardes, on nous amène encore une trentaine de blessés, tous Français.

Le soir, vers 18 heures, apparaissent les avant-gardes allemandes. Il reste à ce moment environ 200 blessés, moitié au château, moitié au pensionnat, les Français ayant emporté tous les leurs transportables.

Pendant la nuit, le défilé des troupes allemandes continue. La matinée du lundi se passe sans incident. Le flot coule toujours. Vers 13 heures, je me rends chez moi, où l'on a déposé trois blessés allemands et je m'empresse de les panser. Regardant par la fenêtre le défilé des troupes, je vois deux soldats adossés au pignon de l'hôtel Detroux tirer deux coups de feu. Aussitôt éclate la fusillade, et de la fenêtre, où je me précipite pour voir ce qui se passe, j'aperçois le bas du village en flammes (fig. 83). Presque aussitôt une patrouille conduite par un lieutenant insolent vient m'arrêter. « Vous avez tiré sur nos troupes! — Mais non, puisque je soigne vos blessés. » Néanmoins on m'emmène et on enlève les blessés qui étaient chez moi, ainsi que les literies et les couvertures.

Devant le pensionnat où je suis conduit, sont déjà gardés par des soldats M. le curé, M. l'aumônier, les religieuses, et un groupe de soldats français légèrement blessés. On est occupé à transporter sur des civières ceux qui le sont plus gravement, car on va, paraît-il, mettre le feu à l'établissement. A ce moment Mme Hans, la machoire brisée par une balle, vient réclamer mon secours. Je n'ai que le temps de la renvoyer à ma femme qui fera de son mieux.

Nous ne voyons pas la fin de la scène, car les deux prêtres et moi nous sommes conduits sous bonne escorte jusqu'au château, en traversant le bas du village où les maisons brûlent.

Nous arrivons dans la cour du château où, au milieu de voitures d'ambulance et de charrois de toutes sortes, on nous joint à un groupe de onze hommes, toute la population masculine trouvée dans les caves du château. Derrière eux, nous apercevons, tremblantes de peur, une trentaine de femmes avec leurs petits enfants et les sept Sœurs de charité. Là aussi se trouve un certain nombre de blessés français.

Bientôt notre triste convoi s'ébranle. Nous ouvrons la marche, le curé, l'aumônier et moi. On rend bientôt la liberté aux femmes et aux enfants qui vont à Valansart. Quant aux hommes, on leur fait prendre la direction d'Izel, et, finalement, on les parque dans une prairie. Dans notre clôture, formée de cordes tendues entre des piquets, sont réunis les 14 « civilistes » et les blessés français. Tout autour, un cordon de sentinelles. Puis on nous jette quelques bottes de froment et on nous fait coucher.

Pendant la nuit se tint probablement un conseil de guerre. Au petit jour l'aumônier catholique vint trouver M. le curé, près duquel je me trouve. « Les civilistes, dit-il, seront libres tout à l'heure. Malheureusement pour vous, M. le docteur, ajoute-t-il en s'adressant à moi, il est prouvé que vous avez approché des blessés allemands avec la menace à la bouche et le revolver dans la main (incident des brancardiers, sans doute); que vous avez mis des blessés allemands dans la cave (ils s'y étaient bien rendus d'eux-mêmes); que vous avez négligé les blessés allemands pour soigner les blessés français et que vous avez fait donner à ceux-ci les lits des blessés allemands. » Puisqu' « il était prouvé », inutile de discuter!

Bref, vers 6 heures, on organise un convoi d'ambulance qui doit prendre la direction de Tintigny, et j'y suis adjoint à titre d'otage. C'est à ce moment qu'on m'arrache mon brassard, que je m'obstinais à ne pas enlever.

Ramené au campement vers midi, je voyais enfin peu après mes compagnons délivrés, sauf M. le curé et moi.

Inutile de raconter par le détail les menus incidents qui suivent. Je rentrai chez moi, vers 18 heures, retrouvant tous les miens qui avaient bien cru ne plus me revoir.

Le lendemain, je retourne aux ambulances qui, heureusement, avaient été épargnées. Les salles ont été remplies par de nouveaux blessés, surtout français, centralisés des villages voisins. Mais plus un papier, plus un document; même mes instruments personnels avaient été enlevés.

L'après-midi, une ambulance allemande s'installa au pensionnat. Elle y est restée quelques jours. Lorsqu'elle nous quitta, je repris le soin des blessés qui étaient encore au nombre de 116, tous français. Je pus obtenir du médecin français de l'ambulance de Rossignol quelques instruments indispensables et des pansements qui me permirent de continuer les soins jusqu'au 10 septembre, date où, brusquement, à la suite de la bataille de la Marne, tout fut vidé en un jour et les français blessés expédiés en Allemagne.

4. — *Izel-Moyen-Pin.*

On ne sait vraiment quelle rage s'empara des troupes qui arrivèrent sur la commune d'Izel le lundi 24 août. Depuis la veille, plus un coup de feu n'avait été tiré, et l'on ne s'était pas battu dans la localité. Néanmoins, les sévices furent terribles et ils l'eussent été davantage, si à l'approche de l'ennemi une grande partie de la population n'avait fui. A *Moyen*, les Allemands incendièrent 58 maisons et fusillèrent 7 civils; puis, traversant la Semois, ils montèrent à *Izel* où ils mirent le feu à 54 maisons, le presbytère ayant déjà été incendié le 17 août, et tuèrent dans une fusillade collective 8 hommes (1). (Rapports n°s 797 et 798.) Enfin, à *Pin*, où il ne restait pas 50 habitants, 5 civils trouvèrent la mort (2) et 49 maisons furent brûlées. (Rapport n° 799.)

Rapport de l'abbé Frédéric Schleich, curé d'Izel (3).

797. La commune d'Izel s'étend également sur les sections de Moyen et de Pin, mais elle est divisée en deux paroisses. En 1914, j'administrais la paroisse d'Izel avec l'abbé Demelenne comme vicaire, tandis que mon confrère, l'abbé Nicolas, était curé de Pin. Laissant donc à celui-ci le soin de raconter ce qui s'est passé en août 1914 dans sa paroisse, je me contenterai dans ce récit de rapporter les événements survenus à Izel et à Moyen lors de l'invasion allemande.

Dès le début des hostilités, par ordre du gouverneur de la province, on arbora le drapeau national à la tour de l'église et sur les édifices communaux. Comme on le verra dans la suite, cet acte de patriotisme nous coûta cher, à mon vicaire et à moi.

Le 9 août, nous arrivèrent les premiers cavaliers français appartenant à la 4e division de cavalerie. La population leur fit un chaleureux accueil. Le 16 août, les hussards français se replièrent dans la direction de Florenville.

Le lendemain, 17 août, une patrouille allemande arrive jusqu'au bois du Fayel, situé entre Jamoigne et Izel, et quelques uhlans s'avancent jusqu'au village. Quatre d'entre eux se présentent au presbytère, vers 14 heures, et me demandent les clefs de l'église pour enlever le drapeau qui flottait au clocher. Ils reviennent peu après, et me forcent à les accompagner, ainsi que mon vicaire, auprès d'un gradé, complètement ivre. Celui-ci me reproche d'avoir arboré le drapeau et finit par me dire : « Nous allons mettre le feu à votre maison. » En effet, des soldats s'élancent au presbytère, et en un instant celui-ci est tout en flammes (fig. 89). Nous sommes obligés de contempler ce triste spectacle, puis l'officier nous dit : « Et maintenant en

(1) Dont deux de Pin.

(2) Dont un de Suxy et un autre de Jamoigne. Par contre, deux habitants de Pin furent tués à Jamoigne le 17 août, deux autres à Izel le 24 août, et un autre enfin en France.

(3) Rapport rédigé en août 1915.

route pour la fusillade. » Entre-temps, d'autres uhlans avaient procédé à la réquisition des armes qui avaient toutes été apportées à la maison communale. Les Allemands en brisèrent un bon nombre et s'approprièrent les meilleures. Escortés des uhlans, nous prenons le chemin de Jamoigne. Arrivés près du bois du Fayel, nous apercevons les cadavres de deux jeunes gens de Pin et nous rencontrons les confrères de Jamoigne, les deux abbés Tillière, l'abbé Lucas et quinze civils liés deux à deux. Ici, mon histoire et celle de mon vicaire se confondent avec la leur. Grâce à Dieu, il me fut donné de rentrer dans ma paroisse, avec mon vicaire, le surlendemain de notre arrestation, soit le mercredi soir, 19 août.

La veille, en mon absence, les Allemands étaient revenus au village et avaient pris le notaire, M. Janty, comme otage, mais l'arrivée des Français avait mis en fuite l'ennemi et délivré le prisonnier (1).

Le jeudi se passa sans incident; mais, le vendredi midi, nous voyons arriver de nouvelles troupes françaises. C'est l'avant-garde du 12e corps d'armée. Les soldats fatigués d'une longue marche venaient à peine de s'arrêter, lorsqu'on apprend que l'ennemi est caché dans le bois du Fayel et, aussitôt, la bataille s'engage. Dès 15 heures, nous arrivent les premiers blessés. A 17 heures, le combat est terminé et l'ennemi refoulé, mais avec des pertes assez sensibles de part et d'autre. Une centaine de soldats français furent enterrés dans les cimetières d'Izel et de Pin (2). Les blessés allemands furent transportés à Jamoigne. Nous avons cependant relevé 22 de leurs morts qui ont été inhumés dans une fosse commune au cimetière d'Izel.

La journée du samedi se passe à enterrer les morts et à soigner les blessés, tandis que le canon gronde dans la direction de Neufchâteau et de Rossignol.

Le dimanche, des signes non équivoques de la retraite française s'accentuent et la panique envahit toute la population qui, sur le conseil même de nos alliés, abandonne le village et cherche un refuge les uns, à Florenville, les autres, plus loin en France.

L'après-midi, l'arrière-garde française, pour favoriser la retraite, tire encore quelques coups de canon qui empêchent les Allemands de déboucher de Les Bulles. Mais, avec la tombée du jour, le bruit de la bataille cesse, et, au milieu de la nuit, les premiers éclaireurs ennemis arrivent à Moyen qui se trouve sur la rive droite de la Semois. C'est alors qu'un soldat dit à la femme Jandrin-Gilson qui me l'a répété : « Pauvre Moyen, il sera brûlé demain ! »

La nuit fut calme. Mais le lundi, 24 août, dès 5 heures du matin, Moyen se vit envahi de tous les côtés à la fois et, dès leur entrée dans le village, les soldats y mirent le feu. Ils forçaient les civils à les aider dans cette œuvre incendiaire. C'est ainsi que Joseph Demazeret, Théophile Gilson, Henri Louppe, Auguste Halbardier, Joseph Sentin et J.-B. Halbardier durent eux-mêmes propager l'incendie. Cinquante huit maisons, c'est-à-dire la moitié des habitations, furent ainsi réduites en cendres (fig. 87).

Mais, hélas, à l'incendie ils ajoutèrent le crime : JOSEPH FANARD, 34 ans,

(1) Il s'agit d'un retour offensif du corps de cavalerie française qui s'avança jusque Frenois et attaqua les Allemands dans la direction de Saint-Vincent.

(2) Notamment le capitaine Alcide Thomas du 138e R. I.

fut tué devant la porte de sa maison qui brûlait. En face, ils ont fusillé MARIE LEMAIRE, 42 ans, qui s'enfuyait. JOSEPH DEMAZERET, 43 ans, fut abattu devant sa maison à laquelle il avait été forcé de mettre le feu (fig. 88). Son voisin, JOSEPH DIBLANC, 54 ans, se sauvait portant dans ses bras sa vieille mère, âgée de 90 ans, pour l'arracher aux flammes, lorsqu'il fut tué. PAUL RICHARD, 48 ans, fuyait avec sa femme et ses trois garçons, lorsqu'une balle le frappe mortellement et il tombe dans les bras de sa femme, alors que quelques mètres plus loin son fils MARCEL RICHARD, 18 ans, est littéralement criblé de balles. Enfin, on retrouve le lendemain le vieux JEAN-BAPTISTE EVRARD, 70 ans, à demi carbonisé dans sa grange. Ces sept victimes furent provisoirement enterrées le mardi dans une fosse commune au cimetière d'Izel.

Après avoir accompli ces beaux exploits, les Allemands traversèrent la Semois et arrivèrent à Izel, où ils s'empressèrent également de mettre le feu aux quatre coins du village (fig. 90). Cinquante-quatre maisons y furent ainsi détruites. Ce jour-là, sur 650 habitants, il n'en était resté que 39 et encore ces derniers se trouvaient pour la plupart cachés, ce qui explique qu'il n'y eut que 8 victimes. Les soldats voulurent faire sortir de l'hospice tous les Frères des Ecoles chrétiennes, mais en se rendant compte que c'étaient tous des vieux, un officier les fit rentrer et écrivit sur la porte « Krankenhaus ».

Mon presbytère ayant été brûlé le 17, je m'étais réfugié chez le vicaire ; mais sa maison ayant pris feu aussi, nous nous cachâmes à douze dans les décombres de la cure.

LUCIEN DEMASSUE, 52 ans, était resté chez lui avec sa femme et deux voisins, EMILE DEBATTY, 18 ans, et son frère Jules. Quand les soldats entrèrent chez lui, Demassue les reçut on ne peut mieux et leur offrit du pain, du jambon et du vin. En sortant, les énergumènes, pour toute reconnaissance, entraînent avec eux les trois hommes (1). EMILE BOCH, 38 ans, revenait de Florenville où il avait conduit les siens, lorsqu'il est appréhendé par les Allemands et constitué prisonnier avec les précédents.

En passant devant la Croix-Rouge, établie à l'école communale, les soldats y entrent et s'emparent de JOSEPH MASSART, 64 ans, de JEAN-BAPTISTE LEJEUNE, 58 ans, facteur des postes, et de JEAN-BAPTISTE GRÉGOIRE, 68 ans, occupés tous trois à donner à manger aux blessés français. Un peu plus loin, les soldats adjoignent au groupe des prisonniers JOSEPH PONSARD, 64 ans. Puis le triste cortège s'avance à travers les prairies au moulin de la Terme et, en cours de route, on arrête encore JOSEPH SCHOCKERT, 74 ans, rencontré par hasard. Ces deux derniers habitaient Pin.

Après un simulacre de jugement, on range les pauvres victimes dans le jardin du moulin, où elles sont fusillées le long d'une haie.

Tous ces détails nous ont été transmis par Jules Debatty qui, tombé sous le cadavre de Schockert, n'avait pas été tué, et qui a vu les Allemands achever les blessés à coups de crosse, de baïonnette ou de revolver. Les huit cadavres furent transférés au cimetière d'Izel.

(1) La veille, le 23 août, le fils unique de Lucien Demassue, Gaston, avait été tué à Boninne.

Ce mercredi, vers 13 heures, un soldat ivre s'amusa à mettre le feu dans une grange. L'incendie se propagea et sept maisons brûlèrent encore ce jour-là.

Dans le précédent rapport, on a pu se rendre compte qu'il n'y eut qu'un seul « escapé » de la fusillade collective du moulin de la Terme, qui coucha par terre huit victimes. Nous faisons suivre le récit de Jules Debatty que le sort favorisa d'une façon toute particulière (1).

N° 798. Le dimanche 23 août, j'avais fui à Williers, premier village français, avec quelques compatriotes. Je me disposais déjà à rentrer le soir à Izel, lorsque des troupes françaises en retraite me déconseillèrent de reprendre le chemin de mon village et je passai la nuit au moulin de Chameleux.

Le lundi, de grand matin, je retourne à Izel d'où j'aperçois les Allemands entrant à Moyen et y mettant le feu. Je me dispose de nouveau à fuir, lorsque l'apparition de uhlans m'empêche de mettre mon projet à exécution. Avec des voisins, je me cache dans la citerne de la maison Lucien Tailfer. Nous étions là bien à l'abri, lorsqu'on vient nous dire que le feu est au village et qu'il faut lâcher le bétail. Je rentre chez moi à cette fin, puis, rencontrant Lucien Demassue, je me rends chez lui où je retrouve mon frère Emile. Nous n'y étions que de quelques instants que les Allemands entrent. Demassue leur offre à manger, et ils se montrent assez corrects. Mais, un peu plus tard, un sergent pousse la porte et nous crie : « Venez à la guerre avec nous ! » Je croyais qu'il plaisantait, mais il nous force à le suivre, et nous voici aussitôt, Demassue, mon frère et moi, entourés de soldats. Emile Boch, enlevé de chez lui, vient bientôt nous rejoindre. On fait halte devant la maison communale convertie en ambulance. Officiers et soldats y entrent et en ramènent Joseph Massart, Jean-Baptiste Lejeune et Jean-Baptiste Grégoire. On nous dirige vers Pin, où l'on s'arrête devant la maison Stévenin. Les soldats enfoncent la porte et y trouvent Joseph Ponsard qui vient se joindre à nous. La maison commence aussitôt à flamber.

Nous quittons la route pour obliquer à droite à travers champs. Tout à coup une mitrailleuse se met en action, les soldats se couchent et nous invitent à les imiter. Le calme revenu, nous rejoignons la grand'route à la sortie de Pin, où les maisons brûlent déjà. Sur la porte de la maison Bissot (halte de Pin), qui elle aussi est en feu, les énergumènes ont cloué le portrait de notre Roi. La soldatesque en passant ne manque pas de lui adresser des gestes grossiers et de proférer des injures.

Entre le passage à niveau et le moulin de la Terme, halte d'un quart d'heure. C'est alors qu'on nous fait enlever nos souliers.

Enfin, le vieux Schockert est amené. Il a toute la peine du monde à se tenir sur ses jambes et, chaque fois qu'il tombe, c'est à force de coups de poing que les soldats le relèvent.

A ce moment, arrive un officier supérieur à cheval. Le sergent lui parle

(1) Ce récit fut recueilli après l'armistice.

pendant quelques minutes, puis, sur son ordre, part pour Pin, d'où il revient avec 18 hommes. Nous voici sous bonne garde : deux soldats par prisonnier!

On nous fait avancer près du moulin de la Terme, où l'on nous fait obliquer à gauche dans un petit sentier. Nous comprenons cette fois que notre dernière heure a sonné. Nous pleurons, nous crions, mais sans parvenir à émouvoir nos bourreaux.

« En ligne, s'écrie le sergent, sinon l'on vous perce à coups de baïonnette ! » Nous voilà tous les neuf sur une ligne. Il est environ 10 h. 30. Les fusils sont à cinq mètres de nous. Deux cris rauques et c'est le bruit sec de la fusillade, suivie bientôt des gémissements des blessés.

Instinctivement, au premier coup de feu, je me suis laissé choir. Le vieux Schockert est tombé sur moi. C'est alors que je vis les soldats achever les blessés. L'un d'eux fracassa de sa baïonnette la tête de Schockert. Le sergent tira une balle de revolver sur Emile Boch, qui remuait encore.

Pendant deux heures je restai ainsi couché sans oser me remuer. Le moulin brûlait et des flammèches tombaient constamment sur ma figure. Enfin, je vis les Allemands s'éloigner et alors, tout doucement, j'essayai de me dégager. Je me levai et je vis tout autour de moi les cadavres déchirés par les balles. N'apercevant pas celui de mon frère, je le croyais sauvé. Mais je le trouvai à quelque cent mètres de là, étendu par terre sans vie ; il avait été tué en essayant de fuir. Je me penchai sur lui et me mis à pleurer. Je courus alors à travers champs jusqu'à la ferme des Roses, où je retrouvai des figures connues. Là, je me mis à boire de l'eau sans pouvoir me désaltérer. Je ne rentrai à Izel que le mercredi.

Rapport de l'abbé Nicolas, curé de Pin (1).

N° 799. Jusqu'au 17 août, rien d'anormal à signaler. La présence des soldats français dans le village y mettait une certaine note d'effervescence, mais nous étions loin de nous douter que nous étions à la veille d'une catastrophe.

Le lundi, 17 août, il y eut échange de quelques coups de feu, à la suite desquels le maréchal des logis Marcel Guillois, du 1er dragons, fut tué.

Les uhlans entrèrent à Pin et, accompagnés de l'autorité communale, firent la perquisition des armes. Celles-ci étaient brisées sur une pierre bleue, servant de borne kilométrique.

Mais ici se place une scène autrement tragique.

Avant l'arrivée des Allemands, le sonneur de cloches Auguste Decot, accompagné de trois jeunes gens, était monté à la tour pour mieux suivre les mouvements d'une patrouille française. Quelques minutes après, Ernest Decot, ainsi qu'Elisée Gérard, entrent aussi à l'église et ferment derrière eux la porte à clef. Ils étaient déjà arrivés au jubé, lorsqu'ils entendent frapper violemment à la porte. Ne se doutant pas du danger qu'ils couraient, ils s'empressent bénévolement d'aller ouvrir et se trouvent en face des uhlans. Pris de peur, ils prennent aussitôt la fuite. Gérard est bientôt rejoint et attaché à un cheval. Quant à Decot, poursuivi à coups de revolver, il parvient à rentrer chez lui où quatre soldats le saisissent et le rouent

(1) Rapport rédigé en 1916, et complété après l'armistice.

de coups en présence de sa mère. Celle-ci veut intervenir, mais en vain, et le malheureux doit rejoindre son compagnon d'infortune et est, comme lui, attaché à un cheval. Pendant ce temps, d'autres soldats sont montés à la tour pour y arracher le drapeau national. Ils n'y ont heureusement pas découvert le sonneur et ses compagnons tapis dans les encoignures de la voûte en briques.

Au pas de course, les uhlans s'en retournent dans la direction de Jamoigne avec les deux prisonniers et, arrivés au lieu dit « Quatre-Vents » (1), sans interrogatoire, sans jugement, ils assassinent lâchement Ernest Decot et Elisée Gérard. Le curé de Jamoigne et son frère, l'aumônier, furent témoins du meurtre. Le surlendemain, je chantai un service solennel pour le repos de l'âme de ces deux innocentes victimes de la barbarie allemande. Nous ne nous doutions guère alors qu'elles ne seraient pas les seules!

Le 21 août, une sérieuse rencontre eut lieu entre Français et Allemands sur les confins de la paroisse. Il n'y eut cependant pas ce jour-là de dégâts matériels à Pin; mais, par contre, de nombreux blessés français affluèrent le soir et reçurent les premiers soins. Ils furent, pour la plupart, conduits le lendemain en France.

Le samedi, se déroula dans les environs la fameuse bataille dite de la Semois. Il n'y eut pas d'action militaire à Pin même. La nuit du 22 au 23 je fus invité à ouvrir les portes de l'église qui est bientôt encombrée de blessés ramenés de la bataille de Rossignol et de Saint-Vincent. Les médecins opèrent dans les deux sacristies.

Le dimanche, à la suite des troupes françaises battant en retraite, l'exode de la population, commencé déjà le samedi, s'accentua, et bientôt il ne resta plus dans la paroisse que des vieillards, des infirmes et l'une ou l'autre famille plus confiante. Moi-même je quittai Pin vers 13 heures, dans la direction de Florenville, comptant me rendre de là en France.

Les Allemands n'arrivent à Pin que le lundi matin venant de Jamoigne. Ils font leur entrée en tirant des coups de fusil dans toutes les directions, et dès la première heure ils organisent un pillage méthodique. Ils brûlent deux maisons à la gare d'Izel et quarante-sept au village même, presque toutes le long de la grand'route (fig. 92); le presbytère devient également la proie des flammes, ainsi que l'usine Jeanty y contiguë (fig. 91). Ils forcent, revolver au poing, Victor Cousin et Edouard dit Grégoire Lejeune et d'autres hommes encore, à allumer eux-mêmes des foyers d'incendie.

Au centre du village Joséphine RION, 59 ans, épouse Bastogne, une malheureuse folle, est brûlée vivante dans sa maison.

Edouard MARCHAL, 49 ans, est arrêté ainsi que deux de ses voisins, François Mouchon et Jacques Cousin; mais ces deux derniers parviennent à s'échapper par les jardins et à se cacher, tandis que Marchal est conduit près du cimetière et y est fusillé. A la suite de ces émotions, François Mouchon contracta une maladie de cœur, dont il mourut un an après.

A la gare d'Izel, J.-B. REMY, 62 ans, fut tué dans les champs, mais on ne retrouva que six semaines après son cadavre enterré à fleur de terre.

(1) Sur le territoire de Jamoigne.

Sur un tas de fumier devant la maison Kézer-Naviaux, route de Jamoigne, on retrouva le cadavre de Louis GÉRARD, 20 ans. Il était de Suxy, mais les Français l'avaient réquisitionné pour amener des blessés à l'église de Pin convertie en ambulance.

Frédéric NOËL, 70 ans, de Jamoigne, venait de quitter l'hôtel Noël pour retourner chez lui, lorsqu'il fut aperçu par des soldats et tué.

Ce même jour, deux autres de mes paroissiens, Joseph Ponsard et Pierre Schockert, furent tués au moulin de la Terme avec d'autres civils d'Izel.

Enfin, toujours ce lundi 24 août, Victor-Michel BOCH, 74 ans, qui avait fui en France, fut tué accidentellement à Tremblois, aux côtés de sa femme. Ce qui porte, avec les deux jeunes gens fusillés le 17, le nombre des victimes de Pin au chiffre de huit (1).

Il me reste encore, pour être complet, à rapporter les indignes traitements que les Allemands firent subir à un malheureux infirme. Au centre du village, près de l'église, habitait Adolphe Pailla, 42 ans, paralysé d'un côté à la suite d'une congestion, et que j'avais administré le dimanche matin. Il se trouvait chez lui avec sa femme estropiée, ses deux enfants ayant respectivement 7 et 4 ans et sa belle-mère fort âgée et un peu sourde. Le lundi matin, Jules, l'aîné des enfants, est atteint, à l'intérieur de la maison, d'une balle qui lui enlève un morceau d'oreille. Quelques instants après, les soldats se précipitent dans la chambre et se trouvent devant Adolphe Pailla, couché dans son lit, immobile, et se rendant à peine compte de ce qui se passe. Ils menacent de fusiller cet impotent, le tirent hors de son lit et le laissent retomber par terre. Sa femme et les deux petits enfants en larmes implorent la clémence des bourreaux. Ceux-ci un peu déconcertés vont consulter un officier qui se laisse toucher et ordonne aux soldats de transporter Pailla à l'église avec les siens, où ils se trouvent au milieu de nombreux blessés français Le soir, la famille Pailla voulut réintégrer son domicile, mais celui-ci avait été consumé par l'incendie ; elle trouva enfin un refuge chez les religieuses rentrées de Florenville, où elles avaient fui la veille (2).

5. — *Villers-devant-Orval.*

La situation exceptionnelle du village de *Villers-devant-Orval,* séparé de la vallée de la Semois par la grande forêt, lui valut d'être à l'écart de la bataille, dont il n'entendit que de lointains échos. En voyant les coloniaux se retirer, en France, le dimanche soir et le lundi matin 24 août, beaucoup d'habitants les y suivirent. A l'arrivée des premiers Allemands le lundi après-midi, tout se passa en bon ordre et le défilé des troupes de la 12e division silésienne s'effectua le mardi, pendant toute la journée, sans incident. Mais, le soir, des soldats ivres, au dire d'un

(1) Mais il n'y eut que cinq civils tués sur le territoire de la commune.

(2) Adolphe Pailla mourut en avril 1917.

officier allemand lui-même, semèrent la panique en tirant comme des fous. La fusillade ne dura heureusement pas longtemps. Deux femmes en furent victimes et deux maisons furent incendiées.

Rapport de l'abbé J.-E. Genin, curé de Villers-devant-Orval (1).

N° 800. Villers-devant-Orval est situé sur la frontière de France, à l'extrémité d'une pointe que forme le territoire belge dans le territoire français. La Marge, ruisseau peu important, sert de limite aux deux pays. Le territoire de la commune, assez vaste, s'étend à l'ouest jusqu'aux fermes de Mauléon et de Bois-le-Comte, et comprend à l'est, à 2 kilom. 1/2 du centre du village, les célèbres ruines de l'antique abbaye d'Orval. Près de ces ruines se trouve le château d'Orval, occupé par le baron Albert d'Otreppe de Bouvette, ainsi qu'une ancienne ferme, appelée « Les Forges », et à la bifurcation de la route de Florenville un petit hôtel moderne, bien connu des touristes. Plus à l'est, enfin, perdu dans les bois, s'élève le château de Mohimont, propriété de M. Brugmann.

La commune de Villers-devant-Orval est séparée de ses voisines belges par les grandes forêts d'Orval et de Merlanvaux, aussi ses rapports sont-ils particulièrement fréquents avec les villages français de la frontière, notamment Margny et Herbeuval.

Dès la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Belgique, le drapeau national fut arboré à la tour de l'église et sur les bâtiments communaux. On enleva ces drapeaux le 23 août, lorsqu'on vit les Français battre en retraite.

Le 7 août, on organisa le comité de la Croix-Rouge, et l'on prit les dispositions nécessaires pour aménager les locaux de l'hospice et des écoles en salles d'ambulance.

Le 9 août, arriva à Villers une compagnie de trente-huit gendarmes, commandée par le capitaine Differding d'Arlon. Celui-ci fit dresser une liste de cinquante gardes-civiques qui auraient à faire des patrouilles de nuit, sous la direction du garde-champêtre et des gardes-forestiers.

Le 15 août, on entendit au village les premiers coups de feu. Une rencontre avait eu lieu entre patrouilles françaises et allemandes aux « Forges d'Orval ». Un cavalier français y fut tué : il s'appelait Lucien Bonin d'Orléans et appartenait au 1er dragons. Son corps fut ramené à l'ambulance de l'hospice et enterré le lendemain au cimetière communal.

Le 17 août, l'ennemi apparut pour la première fois au village. A midi, une patrouille composée de quatre cyclistes et de treize cavaliers, venant de Gérouville, traverse toute la localité, lentement, l'arme au poing, et s'en va camper au delà de la ferme de Mauléon, en territoire français. Dans l'après-midi, trois cavaliers du groupe reprennent le chemin de Gérouville. L'un d'entre eux est blessé et fait prisonnier par les Français.

Le lendemain matin, le reste de la patrouille est délogé d'un bois où elle se tenait cachée et reprend le chemin de Villers. Dans la traversée du village se livra

(1) Rapport rédigé en 1916, et mis au point en 1920.

un combat entre ces cavaliers allemands et des chasseurs français. François Teurlay, du 21e régiment de chasseurs est tué. Robert Bruneau, du même régiment, blessé. L'ennemi n'a pas de tués, mais quelques blessés qui parviennent à prendre la fuite et à se cacher dans les bois. Ils trouvèrent, au « Bochet », le soldat français Charles-Pierre Sery, du 37e d'infanterie et le tuèrent. Son cadavre, affreusement mutilé, fut retrouvé le 20 août et inhumé dans le jardin de l'hospice.

Dans l'après-midi de ce même jour, il y eut encore une rencontre entre Margny et Gérouville, tout à l'avantage des Français (1).

Le 21 août, nous assistons à un défilé ininterrompu de troupes françaises. C'est à Villers-devant-Orval que le corps d'armée coloniale et le 12e corps d'armée établissent leur liaison. En effet, le 21e R. I. C., qui forme l'extrême gauche de la 5e brigade coloniale, est relié à Villers avec la 23e division d'infanterie, qui constitue l'aile droite du 12e corps d'armée. L'avant-garde de ce corps a reçu ordre de pousser à 3 kilomètres au nord du château d'Orval, sur la route de Pin. Elle se trouve bientôt engagée à Izel avec la cavalerie allemande, aussi voit-on le gros des troupes suivre précipitamment pour porter main-forte. Le soir, la 23e division cantonna entre Orval et Pin, ayant son Quartier Général à Villers.

Ce même soir, le 3e régiment de chasseurs d'Afrique qui a reçu ordre de se porter sur Jamoigne pour y rejoindre le corps d'armée colonial, se rencontre au château d'Orval avec la 23e division et se fraye difficilement passage à travers la forêt, à cause de l'encombrement des routes.

Nous entendons, pendant toute la journée du 22, le canon tonner au nord de la forêt. Le soir, les premiers fuyards qui parviennent jusqu'ici nous rapportent de tristes nouvelles qui sont loin de nous rassurer.

Le lendemain, dimanche 23 août, les funestes présages se confirment quand on voit affluer de tous côtés les troupes françaises en désordre.

Vers le soir, arrive le colonel Lamolle avec les rares débris de la 3e division

(1) Voici ce que rapporte l'*Historique du 3e régiment de chasseurs d'Afrique* :

« Le 18 août, deux pelotons du 3e escadron, sous les ordres du lieutenant Humbert, sont détachés à la 5e brigade coloniale et ont l'honneur de prendre les premiers le contact avec l'ennemi. Parti à 5 heures, avec mission de reconnaître l'axe Margny-Limes-Gérouville-château d'Orval, le sous-lieutenant Humbert tombe à Herbeuval, sur un peloton de cavaliers ennemis (20 hommes environ) auquel il donne la chasse jusque Villers-devant-Orval, mais là il est reçu à coups de fusil par des cyclistes allemands occupant le village et déjà aux prises avec un détachement du 21e chasseurs à cheval.

» Se trouvant en dehors de son axe de marche, le sous-lieutenant Humbert n'insiste pas et revient vers Margny où il fait boire et manger ses chevaux, lorsqu'un habitant lui signale la présence d'une reconnaissance ennemie à la ferme Hattoy ; en hâte l'officier fait brider et reprend sa mission sur la route Margny-Gérouville.

» A hauteur de la côte 300, reçu par une fusillade tirée à 200 mètres par des cavaliers pied à terre, la pointe, au galop, s'empare d'un des éclaireurs à cheval, les autres cavaliers ennemis remontent à cheval en hâte. Accompagné du maréchal des logis Beaujour et de quatre cavaliers, le sous-lieutenant Humbert se lance à leur poursuite, et, les ayant rejoints au bout de 300 à 400 mètres, en abat deux (dont l'officier) à coups de revolver, trois autres sont sabrés, un seul parvient à s'échapper dans les bois. Le succès est complet et les pertes nulles.

» Le général commandant le C. A. C. adresse au colonel la lettre suivante : « J'ai l'honneur de vous prier de transmettre mes félicitations au lieutenant Humbert, du 3e chasseurs d'Afrique, pour le courage et l'allant dont il a fait preuve dans sa reconnaissance sur Gérouville, le 18 août. »

» C'est le premier fait de guerre du corps d'armée colonial pendant cette campagne. » (P. 12 et 13.)

coloniale qui a combattu à Rossignol. Ces troupes décimées et éreintées passent la nuit à Villers qu'elles quittent le lendemain matin pour Margut.

La 5e brigade coloniale que nous avions vu passer la veille si pleine d'entrain, avait subi, elle aussi, un échec du côté de Neufchâteau et repassait le 23 par Villers pour se replier sur Margny et Thonne.

Enfin, dans la nuit du dimanche au lundi, la 2e division coloniale, qui avait pendant toute la journée tenu en respect l'ennemi aux abords de Jamoigne, se repliait à son tour et battait en retraite par Villers-devant-Orval pour cantonner à Herbeuval.

A la vue de cet exode général, et sur le conseil même des officiers français, la moitié de la population prit la fuite et émigra en France. A Orval même, il ne restait plus personne. Le fermier qui y était demeuré le dernier jugea plus prudent de ne pas rester ainsi à l'écart tout seul, et se dirigea aussi vers la France.

L'arrière-garde française s'écoula dans la matinée du lundi. A partir de 11 heures, ce jour-là, un duel d'artillerie s'engagea dans les environs qui ne cessa que vers 16 heures (1).

A 13 heures, les premiers éclaireurs allemands arrivèrent à Villers. Le gros des troupes cantonna entre Orval et Villers et ne dépassa pas ce jour-là les premières maisons du village dites « Les Hawys ». Le bourgmestre fut mandé et se tint toute la nuit à la disposition des Allemands.

Le mardi, 25 août, dès l'aube, les troupes allemandes commencèrent à défiler à travers le village, c'était la 12e division du VIe corps d'armée. Les magasins sont envahis et dépouillés. Les habitants demeurés chez eux distribuent tout ce qui leur reste de vivres. Le bourgmestre, le secrétaire et l'instituteur se tiennent en permanence à l'école communale pour fournir les renseignements nécessaires. Tout se passe, du reste, sans incident, et la journée s'écoule sans que rien de grave ne puisse être mis à charge de l'ennemi.

Le Quartier Général du VIe corps s'était établi au château d'Orval, d'où le général von Pritzelwitz lança un ordre d'opérations à 13 h. 25 (2).

Dans l'après-midi, nous voyons brûler le village de Margny (France) : 64 maisons y devinrent la proie des flammes. Nous apprîmes aussi peu après que les Allemands y avaient fusillé 42 civils (3)!

A la vue de cet incendie, la population de Villers fut prise de panique et, pour

(1) L'artillerie allemande était établie sur le territoire de Villers à « la clé des Lorrains », à Orval, à « la ronde couture » et entre le « Rond-Buisson » et Margny. Les batteries françaises étaient postées entre Sapogne et Montlibert, près de Breux et de Thonne-le-Thil.

(2) Cet ordre déclarait que l'ennemi (les Français) battu, s'était retiré derrière la Meuse ; qu'on n'avait donc plus guère à compter sur une résistance sur la Chiers. Le VIe corps avait à traverser la Meuse les 26 et 27 août ; la 12e D. I. entre Létanne et Inor, la 11e D. I. et l'artillerie lourde près de Martincourt.

(3) En 1919, il a paru une brochure sur *Le drame de Margny* (Imprimerie de la *Bonne Presse du Midi*, Villedieu).

On y donne deux explications des crimes commis par les Allemands en cette localité, le 25 août 1914.

Tout d'abord ils se seraient vengés de l'échec d'une patrouille envoyée en reconnaissance le 18 août (et non le 15 août) et qui y fut attaquée par la cavalerie française. Un des uhlans qui parvint à s'échapper, bien que blessé, fut soigné à Bellefontaine et déclara ouvertement que Margny serait châtié.

Ensuite le 25 août, à 15 heures, le docteur Cassier partit en auto du château d'Orval avec des ordres du

calmer mes paroissiens, je m'adressai à un officier supérieur fort aimable qui me rédigea, séance tenante, un billet de protection, conçu à peu près dans ces termes : « Die Einwohner von Villers-devant-Orval haben sich deutschen Truppen gegenüber gut erhalten..... » Je ne me rappelle plus exactement la suite; cela devait signifier : ils doivent être bien traités.

A 19 heures, tout est calme. En ce moment, presque plus de soldats dans les rues, le passage semble terminé.

Néanmoins, pour se conformer aux conseils donnés par les officiers, les habitants éclairent leurs fenêtres pour la facilité des troupes encore à venir. En outre le bourgmestre, le secrétaire et l'instituteur restent à tour de rôle à la maison communale pour fournir éventuellement les renseignements nécessaires.

Vers 19 h. 30 éclate, soudain, une vive fusillade accompagnée de cris terrifiants. On tire partout, mais on semble viser plus particulièrement les fenêtres éclairées. Deux femmes sont tuées dans leur domicile. Les soldats mettent le feu à une maison inoccupée depuis sept mois et soigneusement verrouillée. L'incendie se communique à la maison attenante habitée par le receveur communal, Daniel Debry, vieillard inoffensif, seul chez lui et endormi dans son fauteuil. Il est à noter que les deux maisons en question, situées en face de l'église, sont isolées au centre du village et immédiatement encadrées de routes fort larges.

La fusillade continuait toujours, lorsque survint un officier en auto. Aussitôt le silence se fit, et les rues devinrent désertes; tous les soldats avaient quitté la localité (1).

La première victime est CLOTILDE RENAUD, âgée de 30 ans. Elle habitait dans la Grand'Rue avec son vieux père et son frère, mais, au moment de la fusillade, elle se trouvait seule à la maison (2). Inquiète sur le sort des siens, elle voulut sortir lorsque, apercevant un soldat allemand qui faisait mine de tirer sur elle, elle

Quartier Général, lorsqu'il fut attaqué aux environs de Margny par des Français. Le chauffeur parvint à retourner à Orval, mais le docteur fut tué.

En décembre 1914, on vint faire des recherches à Villers pour retrouver l'emplacement de la tombe du docteur. On remit à cet effet au bourgmestre un rapport du chauffeur qui déclare que ce sont des Français qui ont tiré à 3 km. sur l'auto.

Est-ce la mort du docteur que les Allemands ont voulu venger par l'incendie de Margny et l'hécatombe des civils? C'est possible, comme on l'a cru longtemps. Cependant, le récit circonstancié de Vital Maissin, soldat de Margny, entendu après l'armistice et corroboré par les Religieuses de Breux, apporte le doute dans les esprits. Voici ce que raconte ce soldat : Le 25 août, dans les premières heures de l'après-midi, une auto arrive sur les hauteurs de Breux, au lieu dit « Landin ». Un officier en descend. A ce moment, le sous-lieutenant Benoît du 18e bataillon de chasseurs avec ses hommes, dissimulés derrière des javelles, le frappent mortellement. Le chauffeur fait demi-tour. Les Français transportent le cadavre à l'ambulance établie au pensionnat des Sœurs de Peltres, à Breux, en disant : « Voilà une bonne prise ». L'officier, en effet, était porteur de documents intéressant l'encerclement de Montmédy. Peu de temps après, l'ambulance est évacuée par les Français et le corps de l'officier allemand emporté à destination inconnue.

Si cet officier, comme il semble probable, est le docteur Cassier, sa mort n'a plus aucun rapport avec les événements de Margny, car il aurait été, dans ce cas, tué à Breux à 15 h. 30, alors que Margny, situé à 6 kilomètres de Breux, brûlait déjà à 13 heures.

(1) M^{r} et Mme Cochinard ont vu l'auto, dans laquelle se trouvaient deux officiers, s'arrêter devant leur maison (à 10 mètres du presbytère), et ont entendu le coup de sifflet qui arrêta la fusillade. Le curé, réfugié dans sa cave, a lui aussi entendu le coup de sifflet.

(2) Son père était dans le village, et son frère, réquisitionné par les Allemands, passa la nuit à Trembloy.

referma brusquement la porte. La balle traversa celle-ci et atteignit la jeune fille au cou sectionnant l'artère carotide. C'est la veuve Clausse qui l'a trouvée, baignant dans son sang. Aidée de deux hommes du village, Camille Génin et Léopold Bouchet, elle transporta le cadavre dans une chambre. On vint aussitôt me chercher et je me rendis chez Renaud, où je passai la nuit.

Le mercredi, vers 4 heures du matin, en rentrant chez moi, je rencontrai l'oberstleutnant Reichenhant (der II Mun. Kol. Abt. VI A. K. , à qui je montrai mon billet de protection. Il me le rendit en me disant : « Vous pouvez être tranquille maintenant. Nos hommes avaient bu ! » Un autre officier vint à passer devant qui j'exhibai également mon papier. Il le prit, mais ne me le rendit pas. C'est alors que j'aperçus Henri Warnant qui accourait pour m'annoncer la mort de sa femme, MARIE BELLOMET, âgée de 69 ans. Je l'accompagnai chez lui, Grand'Rue. Il me raconta que, la veille au soir, entendant la fusillade, il avait voulu fuir par les jardins, croyant que sa femme le suivait. Il avait traversé la rivière et passé la nuit chez le fermier Mars. Rentré chez lui au matin, il avait aperçu le cadavre de son épouse étendu dans une écurie-remise, attenant à la cuisine. Je vis, en effet, la pauvre femme couchée par terre, ayant deux blessures dans le dos. C'était à se demander si ce n'étaient pas deux coups de lance. Il y avait aussi, dans la place, des traces d'incendie. On remarquait des coups de crosse de fusil dans la porte de la cuisine, des brèches faites dans le mur par une baïonnette, et les fenêtres et la vaisselle brisées. Dans la Grand'Rue, je constatai qu'un cheval y avait été tué. Je vis également deux bicyclettes tordues et deux fusils allemands abandonnés.

Voilà les faits. Quelle en fut la cause? On se perd en conjectures. Comme je l'ai dit plus haut, l'oberstleutnant m'a avoué que ses hommes avaient bu!

La version officielle allemande est tout autre. La population de Villers-devant-Orval aurait très bien reçu les troupes allemandes pendant toute la journée du 25 août, mais à la tombée de la nuit, alors qu'un convoi de bagages et que la 6e batterie traversaient encore la localité, les civils leur auraient tiré dans le dos. Aussitôt on aurait incendié les maisons d'où l'on avait tiré (1).

Or, nous avons vu qu'on n'aurait pu tirer des deux maisons incendiées. Celle, la seule du reste, à laquelle on mit le feu, était inoccupée et soigneusement verrouillée (2). L'autre, à laquelle le feu se communiqua, était habitée par un vieillard inoffensif, Daniel Debry, âgé de 64 ans (3). De plus, les deux victimes de la fusillade se trouvaient loin des maisons incendiées. Toutes les deux, en effet, habitaient Grand'Rue.

Comme il a été dit plus haut, les troupes allemandes avaient, sur leur passage, pillé tous les magasins. Les particuliers avaient largement distribué toutes leurs provisions, ou les avaient vu réquisitionner de force.

A la ferme du château de Mohimont, les Allemands s'emparèrent d'un troupeau de quatre cents moutons. Mais c'est le château d'Orval qui eut le plus à souffrir. La cavalerie allemande tout d'abord y passa, puis le Quartier Général du VIe corps

(1) *Livre Blanc* allemand, annexes 18 et 19.

(2) Le propriétaire, Henri Moulu, était mort le 21 février 1914.

(3) Daniel Debry était endormi ; il fut réveillé par un voisin courageux, et ensemble ils purent sauver quelques meubles de l'incendie.

s'y installa, et la présence d'officiers supérieurs n'empêcha pas le vandalisme de s'y faire jour sous sa forme la plus brutale, au point de scandaliser des esprits germains eux-mêmes ayant encore quelque notion de civilisation Voici comment s'exprime l'un d'eux : « Je visitai le château (1), et je m'aperçus que notre cavalerie l'avait pillé. La veille, les Français y avaient pris leurs quartiers et bien dîné. Il était maintenant l'image de la dévastation. Toutes les armoires, tous les bahuts étaient fracturés, les vêtements éparpillés. Les méfaits commis par la cavalerie, je les conçois encore ; mais que l'on brise de grandes glaces, que l'on mette en pièces d'antiques meubles de prix, voilà qui est ignoble. Des bêtes erraient, affamées : poulets, canards, porcs, tout fut emporté..... *La guerre est la guerre* (en français). Ainsi qu'il ressort d'une lettre reçue de la maison, ils se font une idée trop humaine de la guerre. Il n'y a plus d'égards, plus d'esthétique, plus de sentiments, tout est émoussé (2) ».

IV. DANS LE RAYON DE LA 3e DIVISION DE CAVALERIE ALLEMANDE (3).

Les communes de Sainte-Marie, Villers-sur-Semois, Rulles et Houdemont se trouvèrent, en raison de leur situation, en dehors de la zone de feu. Les Français ne les atteignirent même pas, sauf quelques patrouilles, au début des hostilités, et, lors de la grande invasion, le 22 août, les troupes du VIe corps silésien passèrent plus à droite. Par contre, dès le 15 août, ces localités furent le champ d'action de la 3e division de cavalerie allemande, commandée par le général-major von Unger, qui établit son Quartier Général à Sainte-Marie. Des détachements de dragons et de hussards occupèrent Villers-sur-Semois et

(1) Il s'agit ici évidemment du château d'Orval, car le sous-officier en question qui avait pris part à la bataille de Tintigny, raconte ensuite son itinéraire à travers bois, puis annonce qu'on se remet en marche *pour sortir de Belgique*. On se trouve donc à la frontière. Enfin, il ajoute : « Nous arrivâmes au pied des murs, d'une hauteur gigantesque, entourant deux châteaux qui se seraient merveilleusement prêtés à la défense. Ces châteaux, l'un moderne et l'autre en ruines, sont admirablement situés près d'un bois. » Pour qui connait les lieux, les ruines sont celles, non d'un château, mais de la célèbre abbaye d'Orval, et le château moderne est celui qu'habitait en 1914 le baron Albert d'Otreppe de Bouvette.

(2) *Carnet de route d'un soldat allemand*. Berger-Levrault, 1915, p. 29.

(3) Composition de la 3e division de cavalerie allemande sous les ordres du général-major von Unger
Officier d'état-major : capitaine Lamotte.

22e brigade : colonel von Wurmb . . .	5e dragons : major von Niesewand. 14e hussards : colonel Adolphe, prince de Schaumb-Lippe.
16e brigade : colonel Kleemann	7e chasseurs à cheval : colonel baron von Tettau. 8e chasseurs à cheval : colonel von Baumbach.
25e brigade : colonel von Glasenapp . .	23e dragons : major von Arnim. 24e dragons : colonel Zierold.

Bataillon de chasseurs n° 6.
Détachement de mitrailleuses n° 2.
Groupe à cheval du régiment n° 11 d'artillerie de campagne.

Rulles. La division avait pour mission de protéger la droite de la V[e] armée allemande. Le 17 août, elle poussa jusque Jamoigne-Izel et, le 21, elle essaya une nouvelle tentative dans la même direction, mais cette fois en fut refoulée.

A part les vexations d'usage, la 3[e] division de cavalerie n'a guère assumé la responsabilité de cruautés extraordinaires.

Malheureusement pour les populations de ces villages, d'autres troupes ont fait irruption sur leur territoire, et, notamment à Rulles, Marbehan et Houdemont, les convois du VI[e] corps ont passé. Sans rime ni raison, toujours sous le fallacieux prétexte qu'on avait tiré sur eux, les soldats mirent le feu à Houdemont et à Rulles, fusillèrent un certain nombre de civils et imposèrent une forte amende à Marbehan. Ces événements se passèrent plusieurs jours après la bataille.

1. — *Sainte-Marie.*

Dès le 15 août, le village de *Sainte-Marie* fut occupé par la 3[e] division de cavalerie allemande. Pendant huit jours, ces cavaliers ennemis patrouillèrent dans les environs et, le 22 août, appuyèrent l'aile gauche de la 11[e] division silésienne dans le bois de Tintigny, à l'est de Bellefontaine.

Si la population de Sainte-Marie n'avait eu affaire qu'à ces troupes, elle n'aurait eu à déplorer aucun acte de cruauté; malheureusement, le jour de la grande bataille, des soldats venant de Poncelle, ceux-là probablement qui y avaient fusillé 13 hommes et incendié 25 maisons, arrivèrent dans le quartier de la gare, tuèrent lâchement Joseph Lahure, mirent le feu à sa maison, et blessèrent gravement Edmond Dussard. Le lendemain, la population de ce même quartier est faite prisonnière. Les femmes sont renvoyées à Sainte-Marie. Les hommes sont conduits dans la direction d'Etalle, où le jeune Lucien Lahure est fusillé. Deux autres victimes étaient encore tombées ce jour-là près du château de Sainte-Marie.

Rapport de l'abbé J. François, curé de Sainte-Marie (1).

N° 801. Dès le début de la guerre, l'autorité communale s'était fait remettre toutes les armes à feu, et la garde-civique, qui fonctionna jusqu'à l'arrivée des Français, ne fut pas autorisée à se munir d'une arme quelconque.

(1) Rapport rédigé en substance en 1915 et complété en 1919.

A partir du 6 août, nous vîmes défiler des régiments de cavalerie française, mais ils se retirèrent bientôt du côté de Jamoigne-Florenville, et nous n'aperçûmes plus que quelques patrouilles qui prenaient contact dans les environs avec les avant-postes allemands.

Le 15 août, pendant la messe, un fort contingent de la 3e division de cavalerie allemande, commandée par le général von Unger, fit son entrée dans le village. A la vue du drapeau national qui flottait sur le clocher, l'ennemi manifesta par des gestes et des cris son mécontentement, des soldats firent irruption dans l'église et montèrent dans la tour pour enlever l'emblème national qu'ils lacérèrent.

Ces troupes occupèrent Sainte-Marie jusqu'au jour de la grande bataille, et entre-temps poussèrent quelques pointes dans la direction de Tintigny-Jamoigne. Le mardi, 18 août, nous vîmes passer tout un cortège de prisonniers civils, parmi lesquels se trouvaient cinq prêtres : c'étaient les confrères de Jamoigne et d'Izel. Le soir de ce même jour, le canon gronda dans la direction de la ferme du Chenois et nous pûmes constater un sérieux recul dans les troupes allemandes. Celles qui cantonnaient à Tintigny refluèrent en débandade jusqu'à Sainte-Marie.

Le général von Unger s'était installé avec tout son Etat-Major au château du baron Fernand d'Huart. Parmi les officiers supérieurs, il y avait un prince de Lippe, colonel du 14e régiment de hussards. Les autres officiers et les soldats avaient pris quartier chez les habitants et, sous la menace continuelle du revolver, réquisitionnaient ou prenaient les denrées et les vivres.

Le jeudi, 20 août, arriva à Sainte-Marie un fort contingent d'infanterie qui formait l'aile droite du Ve corps d'armée. Ces troupes appartenaient à la 17e brigade d'infanterie et comprenaient des éléments des 19e et 58e régiments, comme nous avons pu le constater et comme en font foi les bons de réquisition (1). Ces soldats nous quittèrent le lendemain dans l'après-midi.

C'est ce jour-là aussi, par conséquent le 21, que la 3e division de cavalerie poussa une reconnaissance jusque Jamoigne (2). Elle y fut battue par une avant-garde française et surprise à son retour par un formidable orage; aussi, le soir, l'humeur des officiers et des soldats de retour dans leur cantonnement s'en ressentit-elle.

Le samedi, la 3e division de cavalerie prêta main-forte à la 11e division d'infanterie silésienne qui combattait aux abords de Bellefontaine et les cavaliers allemands se rencontrèrent avec les Français dans le bois de Tintigny, où le terrain fut disputé avec acharnement pendant toute la journée.

Nous assistions de loin à ce drame sanglant, blottis dans nos caves, sans nous rendre compte exactement de ce qui se passait. Nous ne nous doutions guère qu'à cette heure la commune même de Sainte-Marie devenait le théâtre de la fureur teutonne.

Vers 10 heures, des soldats allemands venant de Poncelle étaient arrivés près de la gare de Sainte-Marie, lorsqu'ils se mirent à tirer sur la maison de JOSEPH LAHURE, 50 ans (fig. 15), garde-barrière. Celui-ci se tenait chez lui avec tous

(1) Notamment les IIe et IIIe bataillons du 19e régiment. (Voir *Historique* de ce régiment.)

(2) Appuyée par le IIIe bataillon du 19e régiment d'infanterie.

les siens. Les soldats enfoncent la porte et percent de leur baïonnette le père qui s'avançait pour les recevoir. Il tombe mort dans les bras de son fils. Après cet assassinat, les bourreaux chassent de chez eux la mère et les enfants qui se réfugient chez des voisins et les soldats mettent le feu à la maison.

Eugène et François Stiernon, dissimulés derrière une fenêtre, purent suivre toute la scène qui se déroulait chez Lahure, et virent avec effroi ces mêmes soldats, leur exploit terminé, se diriger vers leur demeure. Mais là, l'énergie de François Stiernon les intimida quelque peu. Ils demandèrent à visiter la maison pour se rendre compte s'il n'y avait pas d'armes, puis s'en allèrent après avoir avalé un morceau de lard.

En même temps, un groupe de cavaliers arrivait à la maison d'Edmond Dussard. Lorsque celui-ci leur eut ouvert la porte, un officier déchargea plusieurs coups de revolver sur le malheureux Edmond qui, ayant reçu deux balles s'affaissa ; il n'était heureusement pas mort, mais grièvement blessé.

Après ces faits, on comprend dans quelle angoisse passèrent le reste de la journée et la nuit suivante, les habitants du quartier de la gare, distant d'environ 1 kilomètre du village.

Le dimanche matin, des soldats vinrent se saisir d'abord d'Eugène et de François Stiernon et les firent sortir brutalement de leur maison, pendant que les vieux parents et les autres membres de la famille se sauvaient au village. Ensuite, les soldats ne trouvant personne chez Moraux se rendent chez Dussard, où ils voient Edmond couché sur son lit et souffrant fort des blessures reçues la veille. Ils s'emparent de tous les hommes qu'ils trouvent là, c'est-à-dire Adelin Adnet, Julien Lahure, 16 ans (fig. 16), Louis MORAUX, 48 ans (fig. 13), et VITAL SCHUSTER, 21 ans (fig. 14), puis mettent le feu à la maison.

Moraux et Schuster demandent et obtiennent l'autorisation de sortir le blessé et de le coucher derrière la maison pour qu'il ne soit pas brûlé vif. Entre-temps, les quatre autres prisonniers sont conduits vers Tintigny.

Qu'advint-il de Moraux et de Schuster, nul ne saurait le dire au juste, car tous deux emportèrent le secret dans leur tombe. Il est certain qu'à l'arrivée des soldats, Vital Schuster, parlant l'allemand, plaida l'innocence de tous. Gagna-t-il les bourreaux à sa cause, on ne sait, mais toujours est-il qu'on le vit fuir en courant, avec son oncle Moraux, dans la direction du village. Arrivés près du parc du château ils furent aperçus par des sentinelles qui tirèrent sur eux. Moraux fut abattu au nord de la grande pâture de la ferme, et Schuster un peu plus haut dans les champs. Le premier avait la moitié de la tête emportée, l'autre avait eu le cou percé par une balle.

Pendant que ce drame se déroulait, les quatre détenus qui marchaient vers Tintigny sous bonne escorte rencontrèrent un cavalier qui leur fit lier les mains derrière le dos et rebrousser chemin vers Etalle. En cours de route déjà, le petit Julien Lahure était l'objet de traitements particulièrement cruels. Les soldats l'accusaient d'avoir tiré sur eux, et déclaraient qu'il serait fusillé. L'enfant ne cessait de pleurer.

Arrivé à Etalle, on détacha du groupe Julien Lahure qui fut lâchement assassiné, tandis que les autres prisonniers furent conduits à l'église où se trouvait déjà réunie toute la population du village. Ce ne fut que le jeudi suivant que nos trois concitoyens purent reprendre le chemin de Sainte-Marie.

Le mardi, on procéda, sans cérémonie à cause de la présence des troupes, à l'enterrement des trois victimes tombées sur le territoire de la commune. Le cadavre du petit Julien Lahure ne fut découvert à Etalle qu'un mois après.

Rapport d'Edmond Dussard (1).

802 Le samedi, 22 août, vers 10 heures, mon attention est attirée par les flammes qui s'échappent de la maison Lahure, à laquelle des soldats allemands viennent de mettre le feu. J'aperçois aussitôt la jeune fille Lahure se débattant au milieu des soldats et son frère Julien essayant, mais en vain, de protéger sa sœur.

Soudain, un groupe de cavaliers s'arrête devant ma maison et l'un d'eux frappe à la porte. Je m'empresse d'ouvrir et je vois un officier qui me fait signe d'approcher. Je m'avance et il me pose une question en allemand. Je lui fais remarquer que je ne comprends pas sa langue. Il répète jusque deux et trois fois la même phrase, puis dirigeant sur moi son revolver il lâche la détente. Je suis atteint au poumon droit et je tombe. Une seconde balle me frappe à l'épaule. Satisfaits probablement de leur exploit et me croyant mort, les cavaliers tournent bride et reprennent le chemin de Tintigny. C'est alors qu'Adelin Adnet, qui du seuil de sa porte a tout vu, vient me porter secours, puis retourne chez lui. Ma femme effrayée de se trouver seule avec un blessé et deux petits enfants, va chercher son oncle Louis Moraux qui habitait près de chez nous et qui arrive aussitôt à la maison accompagné de sa femme, de sa belle-sœur Mme veuve Schuster, et de son neveu Vital Schuster, étudiant en médecine. Nous ne voyons plus aucun Allemand jusqu'au lendemain matin.

Le dimanche, vers six heures du matin, des soldats cernent la maison et se mettent à tirer dans la fenêtre. Quand cette fusillade est terminée, ils entrent et, apercevant un blessé, l'un d'eux veut me transpercer de sa baïonnette. Vital Schuster, parlant l'allemand, parvient à les calmer un peu, lorsqu'on vient nous dire que le feu est à la maison. Mon oncle Moraux et son neveu Schuster me traînent sur mon matelas jusque dans le jardin, d'où je puis à mon aise contempler l'incendie. Moraux et Schuster s'étaient cachés au milieu des femmes et des enfants, mais des soldats les en arrachent et les conduisent vers Sainte-Marie, tandis qu'ils ordonnent aux femmes de partir.

Je restai donc tout seul couché sur mon matelas et souffrant horriblement. De temps en temps des soldats s'approchent de moi. L'un d'eux même fait mine de me transpercer de sa baïonnette, mais un autre l'en empêche.

Les femmes arrivées au village informent mon père de mon triste état et peu après j'ai le bonheur de le voir accourir à mon secours. Il s'empresse de me donner à boire, car la fièvre me dévore. Enfin, Alfred François, accompagné de mes deux frères, arrive avec l'autorisation écrite de me transporter à l'ambulance établie au château. J'y fus admirablement soigné par Mme la baronne d'Huart qui fit tant et si bien que je ne fus pas envoyé en Allemagne avec les autres blessés français. Après quatre semaines je pus rentrer chez moi à peu près rétabli.

(1) Rapport rédigé en 1920.

Rapport d'Eugène Stiernon (1).

N° 803. Le samedi, 22 août, vers 9 ou 10 heures du matin, j'ai vu arriver des soldats allemands venant de Poncelle. Ils se sont arrêtés devant la maison de Joseph Lahure; la porte étant fermée, ils ont tiré dans les fenêtres. Après quoi un soldat a enfoncé la porte et a percé de sa baïonnette Joseph Lahure qui venait lui ouvrir. Que s'est-il passé dans la maison, je ne le sais, ne l'ayant pas vu ; mais, après quelque temps, j'ai constaté que les soldats faisaient sortir la femme Lahure et ses enfants, que la jeune fille se débattait et que son frère Julien tâchait de défendre sa sœur.

Tout en colère, et l'écume à la bouche, ces mêmes soldats se sont précipités vers notre demeure. Mon beau-frère ne leur a pas laissé le temps de frapper à la porte, il leur a ouvert celle-ci et, prenant par la manche le premier soldat qui se présentait, il l'a fait entrer. Les autres ont suivi. Ils se sont contentés de demander si nous n'avions pas d'armes et ont fait à fond la visite de toute la maison. Avant de s'en aller, ils ont dit qu'ils voulaient du jambon. A défaut de jambon que nous n'avions pas, nous leur avons présenté du lard, et celui qui avait tué Joseph Lahure se servit de sa baïonnette encore tout ensanglantée pour couper des tranches de lard. Après quoi ils sont partis et nous n'avons plus vu d'autres soldats ce samedi.

Le lendemain matin, les Allemands sont arrivés en criant qu'on avait tiré sur eux. Ils nous ont tous fait sortir de nos demeures et nous ont réunis sur la place de la gare, où l'on a mis les femmes à part. Le groupe d'hommes se composait de François Stiernon, père, François Stiernon, fils, Adelin Adnet, Julien Lahure et moi. Nos gardiens ayant constaté que le vieux François Stiernon pouvait à peine marcher, ils lui ont dit de se joindre au groupe des femmes, et ils nous ont dirigés vers Tintigny. Nous avons rencontré des soldats français prisonniers et deux civils de Tintigny, Joseph et Eugène Rion, auxquels on nous a adjoints. Lorsque les soldats eurent remarqué que les vêtements du petit Julien Lahure étaient maculés du sang de son père qui était tombé dans ses bras, ils accusèrent l'enfant d'avoir tué des Allemands et c'est à partir de ce moment que son martyre commença.

En cours de route, nous rencontrons un officier supérieur qui nous fait lier les mains derrière le dos et donne ordre de nous diriger sur Etalle. Constamment les coups tombaient dru sur le jeune Lahure qui ne cessait plus de pleurer et finit par nous dire : « Demandez-leur qu'ils me tuent plutôt, car je ne saurais plus le supporter. »

A Etalle, on nous rangea devant la maison du doyen et nous dûmes attendre là pendant une demi-heure environ. Pendant ce temps, les soldats venaient nous injurier et nous cracher à la figure. Vint ensuite un simulacre de jugement. On commença par le petit Julien Lahure auquel on demanda son nom, puis on le conduisit au lieu dit « Saint-Antoine ». On nous questionna également au sujet des armes. Sur ces entrefaites, la sentinelle qui avait accompagné le jeune Lahure revint en nous disant que l'enfant avait été tué (2).

(1) Rapport rédigé en 1920.

(2) Son cadavre ne fut retrouvé qu'un mois après, avec celui du bourgmestre de Hachy et de quatre civils de Virton.

L'interrogatoire terminé, un officier nous fit entrer à l'église où se trouvait réunie la population d'Etalle. Là, nous pûmes enfin mettre un morceau de pain en bouche, car la faim nous tiraillait atrocement.

Le jeudi matin, on ouvrit toutes grandes les portes de l'église, et on nous signifia que nous étions libres. Avec mes compagnons de Sainte-Marie je m'empressai de regagner notre demeure. Arrivés au moulin d'Etalle une patrouille allemande nous rejoint et le caporal nous fait savoir que si, dans cinq minutes, nous sommes encore en vue, il donne ordre à ses hommes de tirer sur nous. C'est le cas de dire que nous prenons nos jambes à notre cou, et, en moins de temps qu'on ne peut se l'imaginer, nous étions au milieu des nôtres à Sainte-Marie.

2. — *Villers-sur-Semois.*

Villers-sur-Semois est une de ces rares communes qui vit déferler, pendant la journée du 22 août 1914, les troupes allemandes sans avoir à déplorer la perte d'aucun habitant et sans devoir enregistrer des incendies.

Pendant la fameuse bataille de Rossignol-Saint-Vincent, le général von Pritzelwitz, commandant le VIe corps silésien, se tint avec son Etat-Major à Orsainfaing, section de la commune de Villers-sur-Semois.

Rapport de l'abbé J.-B. Letain, curé de Villers-sur-Semois (1).

N° 804. La paroisse de Villers-sur-Semois comprend les sections de Harinsart et Mortinsart, celle d'Orsainfaing forme une paroisse distincte.

Dès le début du mois d'août, les armes furent remises entre les mains de l'autorité communale, et la garde civique n'en fut même pas pourvue. Celle-ci, du reste, fut dissoute à l'arrivée des Français qui se présentèrent le 6 août. C'étaient des dragons, qui furent remplacés le lendemain par 250 fantassins du 51e régiment Le 9 août, ceux-ci à leur tour se replièrent sur Jamoigne.

Le 11 août, un uhlan traverse Villers tout seul sans être inquiété. Près de Mortinsart, des cavaliers français se mettent à sa poursuite. L'un d'eux ramène le cheval et le casque de l'Allemand, mais celui-ci est parvenu à s'échapper.

Les jours suivants quelques rencontres de patrouilles ont lieu dans les environs.

Le 15 août, environ 150 cavaliers du 5e régiment de dragons allemands, sous le commandement du capitaine Gundbach, envahissent le village. Ils coupent les cordes du clocher, enlèvent le drapeau national arboré à la tour de l'église, et me prennent comme otage, ainsi que l'instituteur M. François, et M. Henri Felten. Nous sommes tous les trois consignés dans une chambre du presbytère, où nous passons la nuit sur le plancher. Le 16 et le 17, même situation, seulement nos gardiens ont été remplacés, les dragons ayant fait place à des hussards.

Le 18, au matin, départ général des troupes et naturellement libération des otages. Nous ne profitons pas longtemps de notre liberté, car, vers midi, de

(1) Rapport rédigé après l'armistice.

nouvelles troupes se présentent qui nous constituent de nouveau prisonniers. A 17 heures, le canon se fait entendre dans la direction de Tintigny et voilà nos hussards de décamper au plus vite.

Le surlendemain, nous arrive le 1er bataillon du 19e régiment d'infanterie (Ve corps), venant d'Etalle, qui séjourne à Villers jusqu'au samedi matin, et nous quitte ce jour-là pour rejoindre la 9e division allemande qui devait combattre du côté de Virton.

Ce même jour, des milliers de soldats traversent le territoire de la commune venant de Rulles se dirigeant sur Tintigny. Nous voyons passer parmi eux deux jeunes gens de Mortinsart (1), réquisitionnés par les Allemands avec leur attelage pour le transport des blessés. Dans le même but, le fermier Van Schingen et ses quatre fils doivent se rendre à Tintigny avec des chariots au milieu des balles et des éclats d'obus. A mi-chemin ils sont congédiés, à l'exception d'un fils Van Schingen, Joseph, qui assista à la fusillade collective des quarante habitants de Tintigny, sur la section d'Ansart.

J'appris plus tard qu'un de mes paroissiens d'Harinsart fut frappé d'une balle tirée volontairement à bout portant, sans rime ni raison, par un soldat allemand qui passait. La victime, Michel Zeimen, en est restée estropiée de la main.

Plusieurs soldats français, échappés de la bataille de Rossignol, parvinrent jusqu'ici; quelques-uns, blessés en cours de route, furent recueillis à la Croix-Rouge installée chez M. Braffort. D'autres se battirent vaillamment jusqu'aux abords de Villers. A preuve ce brave du 2e colonial, Désiré Chomand, qui, entouré par une douzaine d'Allemands, se défendit jusqu'à sa dernière cartouche et tomba glorieusement au bord de la Semois (2).

Nous eûmes également à recueillir plusieurs civils d'Ansart qui avaient fui devant l'ennemi.

Le dimanche, 23 août, ayant appris que de nombreux blessés, tant français qu'allemands, se trouvaient à Han, je résolus de m'y rendre, pour offrir mon ministère. J'y parvins, mais non sans peine. En cours de route, des soldats me montrèrent la tombe où venait d'être enterré le général Rondony, qui avait si courageusement combattu la veille à Rossignol, et y avait été mortellement blessé. En essayant d'échapper avec une poignée de braves à l'encerclement de feu, il était tombé mort près de Han, tandis que ses compagnons étaient faits prisonniers.

Le lundi, nous voyons de loin les lueurs de l'incendie qui consume Houdemont et nous entendons jusqu'à Villers les cris des malheureuses victimes.

Le mardi, enfin, tous les hommes valides sont réquisitionnés pour relever les cadavres sur le territoire de Rossignol et enfouir les chevaux morts.

No 805. La section d'*Orsainfaing*, dépendant de la commune de Villers-sur-Semois, n'eut pas beaucoup à souffrir du passage des Allemands. Il lui en arriva le 20 août, qui se rendirent le lendemain à Jamoigne-Izel, où ils se firent battre par les Français. Ils revinrent le soir à Orsainfaing et s'en allèrent le samedi dans la

(1) Jules Guiot et Camille Liégeois.

(2) Six soldats français des troupes coloniales furent inhumés au cimetière paroissial de Villers-sur-Semois.

direction de Tintigny. A peine étaient-ils partis, que de nombreuses troupes arrivèrent de Marbehan.

Pendant toute la bataille du 22 août, le général von Pritzelwitz, commandant le VI[e] corps d'armée, tint son Quartier Général à Orsainfaing.

Le mardi suivant, les habitants eurent à relever les blessés, français surtout, sur le champ de bataille de Rossignol.

3. — *Rulles.*

Les journées tristement mémorables des 22 et 23 août 1914 s'écoulèrent à *Rulles* sans incidents extraordinaires.

Après le défilé des troupes allemandes, ce fut l'arrivée des blessés français échappés à l'encerclement de Rossignol.

Dès le dimanche 23 août, commencèrent à passer les gros bagages, et leur long cortège se continua les jours suivants.

La nuit du dimanche au lundi, une assez vive fusillade éclata, dont on ne connut jamais la cause. Un vieillard de 74 ans, Jean-Joseph Garret, en fut victime. Deux nuits après, nouvelle alerte. Cette fois, un officier allemand fut mortellement atteint. A la suite de cet incident le village fut condamné. On devait y mettre le feu et tous les hommes devaient être passés par les armes. Déjà 28 maisons étaient devenues la proie des flammes et les victimes, au nombre de 170, étaient rangées pour l'exécution, lorsqu'un contre-ordre arriva, heureusement à temps. On se contenta d'enfermer les hommes dans l'église. Pendant quatorze nuits consécutives ils furent soumis à ce régime.

Rapport de l'abbé Henri-Joseph Lemaire, curé de Rulles (1).

N° 806. Le 6 août, nous sont arrivés les premiers cavaliers français, des dragons, et, le lendemain, des fantassins du 51[e] qui se sont empressés de mettre le village en état de défense. Nos alliés nous ont quittés le dimanche, 9 août.

Les jours suivants, on aperçut à la lisière de la forêt et aux abords du village quelques éclaireurs ennemis. Bientôt, des uhlans en patrouille se risquèrent jusqu'au centre de l'agglomération, mais ce n'est que le lundi, 17, qu'ils arrivèrent en nombre, venant de Villers-sur-Semois. Dès ce jour, ils se montrèrent exigeants et brutaux et se mirent à réquisitionner de tous côtés.

A défaut de bourgmestre (2), ce furent l'échevin Joseph Lemaire et son frère, secrétaire communal, qui traitèrent avec les Allemands et qui, par leur prudence et leur tact, rendirent de signalés services à la commune lors de l'invasion et pendant toute l'occupation.

(1) Rapport rédigé en substance en décembre 1915.

(2) Le bourgmestre de Rulles habite à Marbehan, section de la commune.

Le jeudi, 20 août, nous sommes littéralement envahis par de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie. Nous avions notamment le 14[e] hussards auquel était attaché le prince de Tour et Taxis, simple lieutenant, mais entouré d'égards tout particuliers (1).

Le lendemain, dans l'avant-midi, ces troupes partirent dans la direction de Jamoigne. Le soir, elles rentrèrent à Rulles, mais avec des vides dans leurs rangs. Elles avaient été battues par une avant-garde française et surprises par un terrible orage.

La journée du samedi, 22 août, si agitée dans tous les villages voisins, fut relativement calme à Rulles.

Les troupes nous avaient quittés de grand matin, pour se rendre à Rossignol ou à Tintigny, et pendant tout le jour nous pûmes assister de loin à la grande bataille.

Le soir, une bande de soldats français, qui étaient parvenus à traverser la ligne de feu, arriva jusqu'à Rulles. D'autres les suivirent de près. Ils étaient en tout bien deux cents. Plusieurs d'entre eux étaient blessés et les trois salles de l'ambulance établie à l'école furent vite pleines.

Les non-blessés ne savaient de quel côté se diriger, les Allemands occupant tout le pays. Un petit nombre gagna les bois, la plupart cependant se dirigèrent vers Etalle. Quelques-uns restèrent cachés dans les jardins ou aux abords du village. Il y en eut encore certainement les jours suivants, mais ce qui est sûr également, c'est qu'aucun d'entre eux ne se déguisa en civil, et ne fut hébergé dans les maisons.

Le samedi soir déjà, une auto allemande s'arrêta au milieu du village et des officiers en descendirent qui firent plusieurs soldats français prisonniers.

A l'ambulance, où venait de débarquer un si grand nombre de blessés, les Religieuses étaient quelque peu embarrassées n'ayant pas de médecin à leur disposition. C'est alors qu'un soldat français, non blessé, déposa ses armes, prit le brassard de la Croix-Rouge et, à l'aide d'un vulgaire rasoir, fit les opérations les plus urgentes (2).

La journée du dimanche fut calme. On ne fit qu'apercevoir ce jour-là quelques cavaliers isolés. Nous apprîmes petit à petit les désastres de Rossignol et de Saint-Vincent et les massacres qui avaient ensanglanté presque tous les villages voisins.

Le soir, commencent à passer les gros bagages venant de Houdemont. Les habitants se renferment avec soin chez eux et éteignent les lumières. Tout se passe dans un ordre parfait, lorsque, vers 22 heures, on entend une vive fusillade qui, après un moment d'interruption, reprend de plus belle.

J'appris le lendemain que cette échauffourée nocturne, dont personne ne connaissait la cause, avait fait une victime. JEAN-JOSEPH GARRET, vieillard de 74 ans

(1) Le 14[e] hussards appartenait à la 22[e] brigade de la 3[e] division de cavalerie.

(2) Ces détails sur l'ambulance ont été fournis par l'abbé Forêt qui y était attaché. On y soigna 72 blessés. Sept Français, tous coloniaux, y moururent, ainsi qu'un Allemand de la 4[e] compagnie du 62[e] régiment (n° 123) Ce soldat, blessé dans le dos, avait été ramassé par les civils sur le champ de bataille. On voulut en faire un grief aux brancardiers qui parvinrent à se disculper.

et père de huit enfants, avait commis l'imprudence d'allumer une lampe dans sa chambre. Il fut aperçu par des soldats qui tirèrent à travers la fenêtre et atteignirent le malheureux à la gorge. Il vécut jusqu'au lendemain, et j'arrivai encore à temps pour lui administrer les derniers sacrements.

Le lundi, il ne se passa rien d'anormal. Le soir, on entendit les cris d'épouvante poussés à Houdemont et l'on vit les lueurs de l'incendie. Aussitôt une partie de la population s'enfuit dans le bois, les autres habitants se cachèrent dans leurs caves. Mais, lorsque les troupes qui avaient mis Houdemont à feu et à sang atteignirent Rulles, elles ne témoignèrent nulle hostilité et la traversée du village se fit sans incident.

Le mardi, arrivèrent les premières troupes de la landwehr. Elles se montrèrent dures et méchantes, et ordonnèrent aussitôt la réquisition des armes. On sentait qu'il y avait de l'orage en l'air; aussi, le soir, chacun alla se coucher redoutant de fâcheux événements. Ceux-ci ne tardèrent pas à éclater.

Au milieu de la nuit, on entendit soudain une fusillade bien nourrie. Après quoi, les Allemands apportèrent silencieusement au café Forêt-Prignon un des leurs gravement blessé : un officier appelé Hiemisch. Eugène et Marcel Forêt allèrent aussitôt chercher le médecin militaire logé chez Lemaire. Un autre docteur arriva également. Tandis qu'on procédait aux soins à donner au blessé, les personnes de la maison furent consignées dans un coin avec défense de regarder sous peine de mort. Après le pansement, Hiemisch fut transporté chez Lambert, et, de là, le lendemain matin, à l'ambulance, où je l'ai trouvé dans le coma. Il mourut peu après (1).

Un soldat avoua à Sœur Marguerite que l'officier avait été blessé, non par des civils, mais par des soldats allemands. Quoi d'étonnant du reste, qu'un feu si nourri ait fait dans l'obscurité de la nuit des victimes parmi les troupes allemandes de passage? Néanmoins, dès le lendemain matin, les Allemands s'empressèrent de rendre les civils responsables et les accusèrent d'avoir tiré sur eux. On eut beau protester, l'échevin M. Lemaire eut beau faire valoir toutes les meilleures raisons, rien n'y fit, le village était condamné et l'exécution n'allait pas tarder à suivre la sentence.

Vers midi, les Allemands font savoir qu'ils vont mettre le feu à la partie du village située de l'autre côté du chemin de fer. Tout ce qu'on peut obtenir, c'est de sauver quelques meubles.

Quelque temps après, l'ordre fut donné de rassembler sur la place tous les hommes, depuis 14 ans jusqu'à l'âge le plus avancé. On vit alors l'échevin, très ému, circuler dans les rues et crier : « Nous n'avons plus qu'une seule ressource : c'est d'obéir tous et de nous réunir. » On appréhendait, en effet, de plus grands malheurs, notamment l'incendie de tout le village et le massacre de tous les habitants.

Il se passa alors une scène épouvantable que n'oublieront jamais ceux qui en ont été les témoins. Ce n'était que lamentations et cris de détresse; les femmes, les jeunes filles, faisaient à leur époux, à leur père, à leurs frères, des adieux

(1) Enterré au cimetière de Rulles, il fut exhumé quelques semaines après et reconduit en Allemagne.

déchirants ; des mères s'approchaient du groupe des hommes, portant sur leurs bras leurs petits enfants, afin que leur père put les embrasser une dernière fois, car tout le monde était bien persuadé que les hommes étaient tous condamnés à mort.

Nous étions trois soutanes dans le groupe des prisonniers : l'abbé Antoine, professeur au séminaire de Floreffe, l'abbé Forêt, élève au grand séminaire de Namur, et moi. J'invite tous mes compagnons d'infortune à se mettre à genoux et à demander pardon à Dieu de leurs péchés, et je leur donne une absolution générale.

Les soldats, qui assistaient à notre supplice moral, se réjouissaient de notre angoisse, et contemplaient avec fierté leur œuvre de destruction, car, à ce moment-là, soit vers 17 h. 30, les maisons commençaient à brûler.

Le peloton d'exécution était placé devant cette masse d'hommes au nombre de 170, et n'attendait qu'un commandement pour tirer dessus, lorsque, soudain, un officier nous intima l'ordre de nous ranger cinq par cinq et de monter vers l'église (1).

Devant l'église, un officier qui lisait très mal le français, donna lecture d'une proclamation conçue à peu près en ces termes : « On a tiré sur nos troupes. On a tué un de nos soldats. En punition le village est brûlé, et les hommes sont faits prisonniers. Quiconque sera pris hors de l'église ou tentera de s'échapper sera fusillé. »

Il était environ 18 heures quand on entra dans l'église, puis on referma sur nous les portes.

Quelle soirée lugubre passée dans l'obscurité, tandis que le village brûlait! Que devenaient pendant ce temps les femmes et les enfants abandonnés sans défense entre les mains d'un ennemi sauvage! On n'osait se communiquer ses réflexions, et toute la nuit s'écoula dans un grand accablement et un silence complet. On ne cessa pour ainsi dire pas de réciter le chapelet.

Le jeudi, vers 6 heures du matin, les soldats vinrent ouvrir les portes. On attendait avec impatience ce qui allait arriver. « Vous êtes libres, nous dit-on, jusqu'à 6 heures du soir. A 6 heures du soir vous devez revenir ici pour passer de nouveau la nuit dans l'église. »

Et ce régime se prolongea durant quatorze nuits! Avec cette différence toutefois que, à partir de la deuxième nuit, on renvoya les infirmes et les septuagénaires.

Nous n'eûmes donc en tout qu'une victime à déplorer, mais par contre l'incendie systématique de 28 maisons (fig. 93)!

(1) Le mercredi après-midi, Georges Collet fut chargé de conduire des officiers allemands à Neufchâteau. Chemin faisant, deux Alsaciens lui dirent qu'il avait de la chance, car, à son retour à Rulles, il y trouverait tous les hommes fusillés ! Sur ces entrefaites, à mi-route, ils aperçoivent un soldat venant en toute hâte de Neufchâteau. Ce courrier se rendant à Rulles eut une conversation avec les chefs. Il annonçait une nouvelle, car les Alsaciens dirent à Collet : « Pourvu que ce soldat arrive à temps. » Il faut croire qu'en effet il est arrivé à temps, et que c'est son message qui a fait contremander l'exécution des hommes de Rulles.

Le lendemain, l'Etat-Major dînait chez les demoiselles Antoine et le serviteur les entendit raconter que l'Empereur avait ordonné de cesser les massacres et les incendies.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 87. — Moyen. Le moulin.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 88. — Moyen. Maison Demazeret-Vercheval.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 89. — Izel. Le presbytère.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 90. — Izel. Haut du village.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 91. — Pin. (× presbytère.)



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 92. — Pin. Grand'rue.



Fig. 93. — Rulles. Ruines du village.



Fig. 94. — Houdemont. Maison du bourgmestre.

CIVILS TUÉS A HOUDEMONT.



Fig. 95.
Nicolas EINSWEILER, 38 ans.



Fig. 96.
Constant ROSSIGNON, 46 ans.



Fig. 97.
Eugène ROBINET, 30 ans.



Fig. 98.
Joseph BALBEUR, 19 ans.

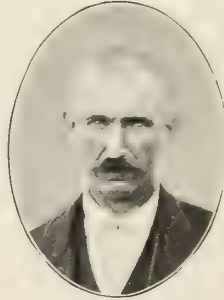


Fig. 99.
Emile JACQUES, 47 ans.

VICTIMES DE LA FUSILLADE COLLECTIVE.



Fig. 100.
René ROSSIGNON, 24 ans.



Fig. 101.
Edouard ANTOINE, 53 ans.



Fig. 102.
Emile LEMAIRE, 51 ans, secrétaire communal.



Fig. 103.
Eug. GUILLAUME, 27 ans.



Fig. 104.
Emile ROSSIGNON, 58 ans.



Fig. 105.
Isidore JACQUET, 54 ans.

4. — *Marbehan.*

Bien que *Marbehan* ne soit qu'une section de la commune de Rulles, le fait de se trouver à la bifurcation des lignes du chemin de fer Arlon-Namur et Marbehan-Virton, lui donne de jour en jour une importance plus considérable. Une population assez dense s'est groupée autour de plusieurs usines, et le jour n'est peut-être pas éloigné où la section deviendra à son tour commune. Déjà le bourgmestre de Rulles réside à Marbehan.

La 11e division allemande se rendant, le samedi 22 août, au combat de Saint-Vincent-Bellefontaine, put traverser impunément Marbehan sans être inquiétée par l'ennemi.

A part quelques alertes, la journée du dimanche fut tranquille. Mais, la nuit suivante, des coups de feu furent tirés. Selon son procédé habituel, l'autorité occupante en rendit responsable la population, et le village fut frappé d'une amende de 5,000 francs en or.

Ce sont ces incidents que rapporte dans son récit M. François Louppe, bourgmestre de Rulles-Marbehan.

Rapport de M. François Louppe, bourgmestre de Rulles-Marbehan (1).

N° 807. Le 6 août, des cavaliers français, du 28e régiment de dragons, viennent garder les ponts du chemin de fer de Marbehan. Le lendemain, ils sont remplacés par des fantassins du 51e régiment. Ces soldats nous quittent le dimanche suivant pour se retirer dans la direction de Jamoigne.

Le 13 août, deux uhlans font leur apparition. Ils traversent toute la localité, allant vers Rulles.

Après avoir fait afficher des proclamations invitant la population au calme et à ne commettre aucun acte qui pourrait faire retomber sur la localité les représailles de l'ennemi, je fais remettre toutes les armes à la maison communale. Cela se passait le 17 au matin. Ce même jour, vers midi, un escadron de uhlans se présente chez moi et, revolver au poing, un officier me somme de lui procurer des vivres de toute espèce. Deux chariots abondamment remplis sont conduits par les soldats vers Villers-sur-Semois.

Le 19 août, des cavaliers allemands viennent à la poste et à la gare, s'emparent de la caisse et des lettres, et détruisent le téléphone. Le lendemain, les habitants ont à héberger environ 200 cavaliers.

Le vendredi, 21 août, les cavaliers qui cantonnaient à Marbehan se dirigent vers Jamoigne. On entend bientôt le bruit du canon et, au retour, plusieurs manquent à l'appel.

(1) Rapport rédigé après l'armistice.

Le 22, de grand matin, des troupes allemandes commencèrent à traverser le village, sortant de la forêt et venant de Thibésart. C'était toute la 11e division d'infanterie du VIe corps silésien. Le défilé continua pour ainsi dire pendant toute la journée, car, après l'infanterie et l'artillerie, ce furent les bagages et tout le reste. Ces troupes prirent part aux batailles de Saint-Vincent et de Bellefontaine.

L'après-midi, un certain nombre de soldats français, la plupart blessés, étant parvenus à franchir les lignes allemandes qui encerclaient Rossignol, arrivèrent à Marbehan. Cela donna lieu à quelques escarmouches dans le village (1). Notamment cinq Français se trouvaient près de la fontaine-abreuvoir, lorsqu'ils aperçurent deux officiers allemands; ils en tuèrent un et firent l'autre prisonnier. Ils conduisirent ce dernier chez un nommé Thiry, habitant le fond du village. Son état de santé réclamant des soins, on emmena le prisonnier à l'usine Lambiotte, transformée en ambulance et où venaient d'arriver plus de deux cents soldats français blessés. M. le curé s'y était rendu aussi pour exercer son ministère et rentrait chez lui, lorsqu'il aperçut un soldat français blessé, se traînant péniblement. Il s'empresse d'aller à son secours, quand un officier allemand, posté au coin de la maison Gaspard, mit en joue le malheureux blessé. Aussitôt, le curé pressa le Français dans ses bras et le protégea de sa poitrine. Un autre officier, placé au coin de ma maison, braqua aussi son revolver. Les deux officiers crièrent au curé de se retirer, mais le digne pasteur n'en fit rien et leur adressa la parole en allemand. Devant tant d'héroïsme, les officiers se retirèrent et laissèrent le curé conduire son protégé à l'ambulance (2).

Le soir, il n'y avait plus de troupes à Marbehan, nous restions seuls avec nos blessés.

Le dimanche, on procéda à l'inhumation de l'officier allemand tué par des Français, et des patrouilles visitèrent toutes les maisons pour s'assurer qu'on n'y cachait pas de soldats français (3).

Les premiers trains allemands qui arrivèrent dans la journée débarquèrent à Marbehan des canons, des caissons et des camions qui prirent la route de Florenville-Sedan.

Au milieu de la nuit du dimanche au lundi, alors que les rues étaient encombrées par des convois de tout genre, éclata une vive fusillade. Le lundi matin, l'autorité occupante arrêta le curé, l'abbé Guillaume Noël, M. Lambiotte, propriétaire de l'usine, et moi, bourgmestre de la commune. On nous conduisit, comme otages, à la gare et on nous annonça qu'on allait brûler tout le village, parce que la nuit on avait tiré sur les convois qui traversaient la localité. Le curé, qui parle couramment l'allemand, discuta avec les officiers et, finalement, vers 11 heures, je reçus une lettre du capitaine Goerke, commandant la place, et qui

(1) Lorsque les Allemands se rendirent compte que des Français échappés à la bataille étaient parvenus à gagner Marbehan, ils placèrent au nord du village, à la lisière du bois, les trois canons qui, toute la journée, étaient restés postés entre Marbehan et Orsainfaing (B10) pour protéger une retraite éventuelle.

(2) Ont été témoins de cet acte héroïque la veuve Gillardin, Valentine Gérard, Léontine Lefebvre, l'épouse Gaspard, Alix Gaspard et Léon Depierreux, dont nous avons les dépositions signées.

(3) D'après le *Heldengräber in Süd-Belgien* (fig. 130) un officier français (du 2e colonial) et trois officiers allemands (parmi lesquels le colonel Heide du 80e R. I. R.) reposent au cimetière de Marbehan.

promit que le village serait épargné moyennant certaines conditions se rapportant surtout aux armes et aux blessés français et le versement immédiat d'une amende se montant à 5,000 francs or. Il était spécifié que, si ces conditions n'étaient pas toutes observées, les coupables seraient fusillés et toute la localité incendiée (fig. 19).

Le curé se dévoua encore une fois et se rendit de porte en porte pour tâcher de rassembler la somme exigée. Le soir, il était parvenu à recueillir 4.190 francs en or. Nous nous offrîmes à parfaire la somme en billets ou en argent. Le capitaine fut inexorable et consentit seulement à nous accorder encore le délai d'une nuit pour lui apporter le reste. Le mardi, à 7 heures du matin, on parvint à lui remettre heureusement les 810 francs qui manquaient (1).

Et dès lors, commença pour nous le régime d'occupation, tout particulièrement pénible, à cause de la proximité de la voie ferrée et de l'importance de la gare de Marbehan.

5. — *Houdemont.*

Les troupes du VIe corps silésien, dans leur marche sur Neufchâteau, obliquèrent vers le nord à partir d'Habay et ne poussèrent pas jusque Houdemont. Lorsque, le 22 août, la 11e division descendit de Thibésart sur Tintigny, Houdemont ne se trouvait pas davantage sur son itinéraire. Les habitants ne virent, somme toute, avant la grande bataille, que des chasseurs allemands de la 3e division de cavalerie.

Mais, à partir du dimanche 23 août, quand les Allemands victorieux sur la Semois se mirent en marche vers la France, les gros convois les y suivirent et passèrent par Houdemont, venant de la direction d'Habay. Ce soir-là, un civil, déjà, fut tué et une maison incendiée.

Ce n'était qu'un prélude à bien d'autres sévices comme l'annoncèrent plusieurs soldats. En effet, le lendemain soir, à l'occasion du passage d'un nouveau convoi de bagages, une vive fusillade éclata. Ce fut comme un signal. Des foyers d'incendie s'allumèrent partout réduisant en ruines 61 maisons. En même temps commença la chasse à l'homme. Une fusillade collective en abattit six devant la fontaine ; quatre autres furent tués sur place. Pendant ce temps, les femmes et les enfants furent conduits à la Croix-Rouge.

Un premier rapport, rédigé en 1914 par l'abbé Peters, curé de la paroisse, donnera une vue d'ensemble de ces tragiques événements; mais ceux-ci ont exigé un complément de documentation que nous avons recueilli de la bouche même des témoins oculaires.

(1) Le bourgmestre de Marbehan possède encore les deux reçus, que nous avons eus sous les yeux.

Rapport de l'abbé Léopold Peters, curé de Houdemont en 1914 (1).

N° 808. L'histoire de Houdemont pendant la première quinzaine du mois d'août est celle de toutes les localités de la région. Les Français, après s'être montrés pendant quelques jours, se retirent, et les Allemands occupent bientôt le pays. Quelques rencontres de patrouilles ont lieu dans les environs, mais de part et d'autre on ne s'aborde pas sérieusement.

Le jeudi 20 août, des chasseurs allemands du 7e régiment arrivent assez nombreux au village et s'en vont le lendemain dans la direction de Jamoigne (2). Ils y sont repoussés par les Français et, lorsqu'au soir ces mêmes cavaliers reviennent à leur cantonnement, plusieurs manquent à l'appel.

Le samedi, ces troupes nous quittent définitivement pour prendre part à la grande bataille qui se livre en ce jour sur la Semois. Houdemont sera épargné en cette journée sanglante pour tout le pays gaumais, mais d'autres horreurs lui sont réservées pour le surlendemain.

Le soir, de nombreux charrois véhiculant de lourdes barquettes débouchent de la forêt et traversent la localité, puis tout rentre dans le silence. A part les émotions causées par le bruit du canon et par la vue de l'incendie des villages voisins, la journée du 22 août avait été relativement calme.

Celle du dimanche devait l'être moins. Dans la matinée, après la messe paroissiale, une douzaine de jeunes gens de la Croix-Rouge s'offrirent à se rendre sur le champ de bataille de Tintigny pour y relever les blessés (3). Ils s'y transportèrent avec deux chariots et ramenèrent onze soldats français blessés qui furent installés à l'ambulance établie à l'école des religieuses (plan A). En passant par Ansart, ces jeunes gens avaient bien aperçu des cadavres de civils, mais ils croyaient que ceux-ci avaient été atteints par des balles ou des obus dans le feu de la bataille. Ils virent également des soldats français cachés qui essayaient de tromper la vigilance de l'ennemi pour rejoindre leurs unités.

Vers 19 heures, un nouveau convoi de chariots, de munitions et de bagages arrive du côté d'Habay. Des officiers ordonnent au bourgmestre, M. Eugène Lemaire, de faire garder la gare (plan B) pendant la nuit et d'aviser la population qu'il lui est interdit de sortir à partir de 20 heures.

Constant ROSSIGNON, 46 ans (fig. 96), ayant ses vaches en pâture tout près de sa maison (plan C), se hasarde au dehors pour mettre son bétail en sûreté. Vingt heures viennent à peine de sonner; il s'avançe une centaine de mètres longeant la haie de sa propriété, lorsqu'il est aperçu par une sentinelle allemande qui tire sur lui et le tue. Le malheureux laisse une veuve avec six enfants.

Ce premier coup de feu fut comme le signal d'une fusillade générale. Les soldats se mirent à tirer dans toutes les directions, et avant de quitter le village incendièrent la maison Van de Woestyne, la dernière dans la direction de Rulles. Le locataire Alexandre Adels, et toute sa famille, s'était rendu chez des parents à Habay-la-Vieille, par conséquent l'immeuble n'était pas habité.

(1) Ce rapport a été rédigé le 30 décembre 1914 à Beauplateau. Il a été quelque peu complété par après.

(2) Voir *Heldengräber in Süd-Belgien*, p. 71.

(3) Nous avons la déposition de l'un d'eux, Emile Thiry.

Au bruit de la fusillade, une partie de la population apeurée, s'était cachée dans les caves, d'autres habitants avaient aussitôt fui dans les bois. Le lendemain matin, voyant le calme rétabli, ils en étaient revenus.

Parmi les blessés français ramenés la veille à Houdemont, il s'en trouvait plusieurs qui, souffrant particulièrement, réclamaient les soins d'un docteur. Deux hommes du village, Auguste Guiot et Louis Jacquet, furent mandés pour les conduire à Habay-la-Vieille chez le docteur Nieles. Ils firent deux voyages et

Fig. 106. — Plan du village de Houdemont.

LÉGENDE :

A. Ecole des Religieuses (Croix-Rouge). — B. Gare. — C. Maison Constant Rossignon. — D. Maison Emile Lemaire. — E. Maison Edouard Antoine. — F. Maison René Rossignon. — G. Maison Isidore Jacquet et Eugène Guillaume. — H. Maison Emile Rossignon. — I. Fontaine. — J. Maison Joseph Balbeur. — K. Maison Eugène Robinet. — L. Maison Nicolas Einsweiler. — M. Maison Emile Jacques. — N. Eglise. — O. Maison communale. — P. Maison du bourgmestre. — Q. Moulin Maron.

conduisirent chaque fois trois blessés (1). Ils ne purent en revenir que le soir et, en rentrant sur le territoire de la commune, ils furent arrêtés par des troupes qui, leur montrant sur l'accotement de la route un soldat allemand mort, leur firent signe de le charger et de le conduire à la Croix-Rouge de Houdemont. Ce fut là prétendûment le motif des massacres qui suivirent. Mais, avant d'en faire le récit, il faut en établir la préméditation.

La veille, pendant la première fusillade qui ne devait faire qu'une seule victime, le jeune Emile Müller, d'Heinstert, caché avec son patron Auguste Huberty dans la cave de celui-ci, comprenant parfaitement l'allemand, a entendu des officiers se transmettre l'ordre suivant : « Commandez aux soldats de tuer les hommes et d'incendier le village. » Mais, heureusement quelques minutes après, de la même façon, l'ordre fut communiqué de partir de suite (2).

Nicolas Einsweiler, victime de leur cruauté le 24, aurait aussi entendu les Allemands dire le 23 : « le village à feu et à sang » (3).

Enfin, on raconte qu'à Habay-la-Neuve, les soldats en passant disaient : « Houdemont kapout ! »

Reprenons notre récit. En voyant arriver un nouveau convoi allemand, vers 17 heures, instruite par les événements de la veille, la population se mit sur ses gardes. Les uns se cachèrent dans leurs caves, d'autres s'enfuirent dans les bois.

Quand le convoi fut arrêté au centre du village, en face de la maison Rongveaux, une vive fusillade éclata. On se serait cru en plein champ de bataille. En même temps, plusieurs maisons commencèrent aussitôt à brûler et l'incendie s'étendit de plus en plus. Les habitants restés chez eux, terrifiés, ne savaient que faire. Fuir, c'était aller au devant d'une mort presque certaine ; demeurer dans une maison en feu, c'était s'exposer à périr ou à être enseveli sous les décombres.

Mais les Allemands ne laissèrent guère le temps pour s'adonner à toutes ces réflexions. Pénétrant dans les maisons, ils en chassaient brutalement les habitants, groupant les hommes et poussant devant eux les femmes et les enfants.

C'est ainsi qu'Emile LEMAIRE, 51 ans (fig. 102), secrétaire communal, père de 6 enfants, Edouard ANTOINE, 53 ans (fig. 101), père de 4 enfants, René ROSSIGNON, 24 ans (fig. 100), célibataire, Isidore JACQUET, 54 ans (fig. 105), ancien instituteur, père de 4 enfants, et son gendre Eugène GUILLAUME, 27 ans (fig. 103), père d'un enfant, ainsi qu'Emile ROSSIGNON, 58 ans (fig. 104), père de 9 enfants, furent réunis pour être massacrés (voir plan D, E, F, G, H). Mais, avant de donner le coup de mort à ces innocentes victimes, leurs bourreaux ont la cruauté de promener devant eux leurs femmes et leurs enfants qui contemplent ce navrant spectacle. Sous leurs yeux Emile Rossignon est fusillé. Puis on

(1) Les cinq autres furent enlevés par les Allemands le 25.

(2) D'après la déposition écrite d'Emile Müller ; celui-ci ajoute : « Le lendemain, au bruit des nouveaux coups de feu, nous nous cachons encore dans la cave et, cette fois, j'entends hurler de bouche en bouche l'ordre suivant : tout brûler et tuer tous les hommes. » — Il y en a même qui prétendent que les troupes qui ont passé le 24 au soir par Houdemont, sont les mêmes que celles qui ont traversé le village la veille au soir, car, arrêtées du côté de Tintigny, elles auraient rebroussé chemin par Etalle, et seraient revenues par Habay.

(3) D'après le témoignage de Louise Bourton, veuve de Nicolas Einsweiler. Elle-même, du reste, a aussi entendu ces propos.

éloigne ces témoins qui, par leurs cris et leurs lamentations, gênent les acteurs du drame. Et, tandis qu'on les conduit au local de la Croix-Rouge, une fusillade bien nourrie abat les cinq autres victimes.

Hélas ! ce ne sont pas les seules de cette journée tragique, car tous ceux qui cherchent dans la fuite leur salut sont poursuivis par les balles des assassins. C'est ainsi que Joseph BALBEUR, 19 ans (fig. 98), Eugène ROBINET, 30 ans (fig. 97), tous deux célibataires, et Nicolas EINSWEILER, 38 ans (fig. 95), père de six enfants, sont tués en se sauvant. On retrouva le cadavre d'Emile JACQUES, 47 ans (fig. 99), mais on ne connaît pas les circonstances de sa mort (voir plan J. K. L. M.). D'autres ne sont que blessés, comme Camille Hendrick (1). D'autres, enfin, sont maltraités et subissent un vrai martyre ; tel ce pauvre François Jacquet qui, déjà paralysé d'un bras, est arrêté, brutalisé, frappé à coups de crosse, et forcé enfin d'accompagner les soldats à la tour de l'église pour y chercher des francs-tireurs imaginaires et notamment le curé. Tel encore ce malheureux Emile Rion qui, à la recherche des siens, est appréhendé, promené à travers le village en feu, conduit d'étape en étape jusqu'à Marbehan, et là embarqué pour l'Allemagne, d'où il ne reviendra qu'après un an.

Mais le récit de toutes ces actions abominables est à faire par les victimes elles-mêmes ou par ceux qui en ont été directement les témoins oculaires.

Les cadavres des fusillés ne furent relevés et enterrés que le 26 août par des civils réquisitionnés à cet effet par l'autorité militaire. Le cadavre du soldat allemand déposé à la Croix-Rouge, le lundi soir, fut inhumé en même temps. On le descendit dans la fosse creusée pour recevoir le corps du premier fusillé, Constant Rossignon. Celui-ci, et ses dix compagnons d'infortune, furent enterrés dans une fosse commune près du cimetière, en attendant leur transfert, dans des cercueils, au cimetière même.

D'une chambre de l'étage, où je me tenais avec ma sœur, j'avais été témoin de l'entrée des troupes dans le village et, aussitôt après, de l'incendie et de la fusillade. Des soldats vinrent frapper à la porte de la maison, mais sans parvenir à l'ouvrir. Dès lors, je compris que la fuite devenait urgente ; averti que le curé était recherché, je revêtis des habits civils et, à la faveur de l'obscurité, j'allai me cacher derrière une haie du jardin. Mais, lorsque le mardi matin le jour se leva, je me rendis compte que ma cachette était peu sûre et j'entrai dans la maison Laperche, où trois tentatives infructueuses d'incendie avaient été faites par les soldats. Vers 9 heures, enfin, je parvins à me rendre dans les bois où je retrouvai une partie de mes paroissiens. C'est là, notamment, que plusieurs femmes me dirent que des soldats leur avaient demandé où était le « Pastor ».

Le mercredi matin, ayant déjà passé deux nuits à la belle étoile, et tiraillés par la faim, plusieurs habitants se risquèrent à rentrer au village. Un officier les y arrêta et leur enjoignit l'ordre de retourner au bois pour en rappeler tous les

(1) « J'étais à la garde du bétail, non loin du moulin Maron (plan Q). Lorsque les Allemands se mirent à tirer et à incendier, je me mis à courir dans la direction du bois. Aussitôt des balles sifflèrent à mes oreilles. L'une d'elles m'atteignit au poignet gauche et je saignai abondamment. Je me cachai dans un tas de grain et voyant passer à proximité de moi Emile Lambotte, je l'appelai et il m'aida tant bien que mal à panser ma blessure. Il passa toute la nuit à côté de moi. » (Témoignage de Camille Hendrick).

habitants. « Tout le monde doit rentrer, déclara-t-il, et personne ne sera inquiété, sinon on enverra de la cavalerie battre toute la forêt. » A vrai dire, on hésita quelque peu, se demandant si cette invitation ne cachait pas un piège et jusqu'où l'on pouvait se fier à un ennemi si déloyal. Mais la situation n'étant plus tenable dans les bois, on se résolut à tout risquer et on reprit le chemin de Houdemont. Quant à moi, je crus plus prudent de prendre avec ma sœur celui d'Anlier. Mais je sentis bien vite que, là aussi, je n'étais pas en sûreté. D'étape en étape, j'arrivai ainsi à passer la frontière et à me réfugier dans le Grand-Duché de Luxembourg. Enfin, au mois de novembre, je revins secrètement en Belgique, où je reçus chez les Pères Rédemptoristes de Beauplateau une charitable hospitalité.

La plupart des habitants de Houdemont, en rentrant au village, ne trouvèrent plus de gîte, car sur les 110 maisons qui s'élevaient dans la localité, 61 avaient été brûlées, et deux annexes (1). Les premiers jours on s'entassa tant bien que mal dans les quelques maisons restées debout et notamment dans les locaux de l'école des religieuses. Puis, en attendant la reconstruction de leurs demeures, plusieurs habitants se dispersèrent dans les villages voisins.

L'autorité occupante ne ménagea nullement une population déjà si éprouvée. Elle s'empressa par voix d'affiche de faire savoir que les châtiments les plus sévères seraient infligés pour les moindres infractions, et que quiconque détiendrait une arme serait puni de mort! (Voir fig. 18.) A 19 heures, tous les habitants devaient être rentrés chez eux, et l'exemple du pauvre Rossignon n'était pas de nature à les engager à désobéir. Enfin, jusqu'à nouvel ordre, tous les hommes — en qualité d'otages — passeraient la nuit à la maison communale (plan O). Il est vrai que de fait ils n'y passèrent qu'une seule nuit, et que, dès le 28 août, ils furent libérés de cette tracasserie.

Rapport d'Edouard Rossignon, fils de Constant Rossignon (2).

N° 809. Mon père avait mis des vaches en pâture dans un clos attenant à la maison. Voyant que le convoi défilait toujours le dimanche soir, vers 19 h. 30, il se décida à les faire rentrer et me demanda de l'accompagner. Nous sortîmes tous deux par une fenêtre de derrière. Je demeurai tout contre la maison, tandis que mon père s'avançait à la recherche du bétail qui avait franchi la haie et se trouvait dans l'enclos voisin appartenant à la veuve Rongveaux.

Des soldats probablement aperçurent mon père, toujours est-il qu'ils braquèrent sur lui des lampes électriques, puis se mirent à tirer. Effrayé par le bruit, je rentrai aussitôt à la maison, tâchant de rassurer le mieux que je pouvais les miens. La nuit se passa dans des inquiétudes mortelles, mais personne n'osait bouger. Ce n'est que le lendemain matin que je me hasardai à sortir. Je ne vis pas mon père et je ramenai les vaches, l'un d'elles ayant une patte cassée. Peu de temps après, M. Thiry et M. Gillardin vinrent annoncer à ma mère le terrible malheur : ils avaient trouvé le cadavre de mon pauvre père criblé de balles dans l'enclos de la veuve Rongveaux.

(1) L'une au moulin Maron, l'autre à la manufacture de briques.

(2) Ce rapport et les suivants ont été recueillis après l'armistice.

Rapport d'Armand Lemaire, fils d'Emile Lemaire.

N° 810. A l'arrivée des Allemands, au soir du 24 août 1914, toute la famille était cachée à la cave, lorsque soudain les soldats pénétrèrent dans la maison en poussant des cris féroces. Mon père, secrétaire communal, pensant que les soldats pouvaient avoir des renseignements à demander, crut de son devoir de se présenter à eux et remonta. A sa vue, les soldats le saisissent, le frappent de coups de crosse et l'emmènent dehors. Pour savoir où l'on conduit mon père, nous le suivons tous et les soldats s'emparent de nous et nous poussent vis-à-vis de la maison, contre la palissade du chemin de fer, en faisant mine de vouloir nous fusiller.

Ils me prennent à part et me traînent jusqu'à la fontaine (plan I), où je retrouve mon père déjà tout sanglant. Je m'élance vers lui et je l'embrasse. « Armand, me dit-il, mon pauvre Armand ! » Aussitôt, on m'arrache de ses bras et l'on nous frappe tous les deux. Je suis renversé, mais malgré tout je me relève et je me sauve pour rejoindre ma mère et mes sœurs qui ne se trouvaient pas loin. Encore une fois les soldats me reprennent et me reconduisent près de la fontaine. Je ne sais plus au juste ce qui s'est passé ensuite et comment je me suis retrouvé à la maison. J'avais la tête en feu et je souffrais des coups reçus.

Entre-temps une auto de la Croix-Rouge est venue à passer et un officier a demandé à maman le chemin d'Arlon. Les indications données, l'officier a répondu à ma mère : « C'est bien, Madame, votre maison ne sera pas brûlée », et de suite des soldats ont collé sur la porte une affiche interdisant de brûler et de tuer. Heureusement pour moi, car un soldat voulait s'emparer de moi pour la troisième fois, mais les autres lui montrèrent l'affiche et je ne fus plus inquiété.

C'est vers ce moment-là que nous entendons une fusillade nourrie et instinctivement nous nous écrions tous : « Papa est tué ! » Ce n'était, hélas ! que trop vrai. Nous avons pu le constater le lendemain matin, lorsque nous l'avons retrouvé dans un état lamentable, couché par terre avec cinq compagnons d'infortune. Mon père avait le cuir chevelu enlevé, le corps tout nu et couvert de brûlures. Je suis allé chercher un drap de lit pour le recouvrir.

Dans l'auto qui s'était arrêtée presqu'en face de la maison, ma mère avait reconnu à côté du chauffeur un homme du village, Emile Jacques. Comment se trouvait-il là, nul ne saurait le dire. Mais le lendemain on a retrouvé son cadavre près de l'endroit où l'auto avait stationné (1).

Rapport de Eva Robinet, veuve d'Edouard Antoine.

N° 811. Le lundi après-midi, je me trouvais chez moi avec mon mari et mes quatre petits enfants, lorsqu'éclata la fusillade. Nous nous blottissons tous les six dans un coin de la chambre en récitant notre chapelet. Mais voilà que, soudain, des soldats

(1) Emile Jacques travaillait chez son neveu Ernest Jacques, limonadier, dont la demeure est à l'extrémité du village, du côté de Rulles. Ernest ayant fui avec sa famille, Emile était resté seul à la maison, parce qu'âgé et estropié. Il offrit aux soldats des boissons, lorsqu'arriva une auto venant de Rulles qui dut se garer devant la maison Jacques pour laisser passer le charroi. Pourquoi, peu de temps après, les soldats s'emparèrent-ils d'Emile malgré son infirmité, et le placèrent-ils dans l'auto, pour le fusiller un peu plus loin, c'est ce que tout le monde ignore.

enfoncent la porte et font irruption dans la maison. Je me présente à eux leur offrant du pain et un demi-jambon que j'avais sous la main. Mais ils me font signe que ce n'est pas cela qu'ils demandent. Ils m'empoignent violemment par les bras, m'entraînent dehors malgré mes cris et mes supplications et me conduisent jusque devant la maison du secrétaire communal. Là, me plaçant contre le mur, ils font mine de tirer sur moi. Impossible de décrire ce que je ressentis à ce moment. je me jetai à genoux les suppliant d'épargner une mère de quatre petits enfants. Des soldats me relèvent et me font entrer un instant dans la maison du secrétaire, puis me reconduisent chez moi.

Je trouve la chambre vide et je sens une âcre odeur de fumée. La maison commençait à brûler. Je supplie alors les soldats qui m'accompagnent de me faire retrouver mon mari et mes enfants. Je leur offre mon porte-monnaie qui contenait huit francs! Ils prennent l'argent et me conduisent alors à la tour de l'église, où je retrouve François Jacquet, malmené lui aussi. Après nous avoir tirés de droite et de gauche, on nous place contre le mur de l'église (plan N) et encore une fois cinq ou six soldats, mettant un genou en terre, braquent sur nous leur fusil, et semblent vouloir tirer sur nous. Pour la cinquantième fois je fais mon acte de contrition et je songe aux miens. C'est alors qu'un soldat plus compatissant, à qui je suis parvenu à faire comprendre que j'avais quatre enfants, intercède pour moi auprès de ses compagnons et parvient à les décider à me faire conduire au local de la Croix-Rouge.

En traversant, les yeux en larmes, la rue tout en feu, j'aperçois plusieurs civils étendus par terre. Je regarde de plus près et je reconnais parmi eux mon mari. Folle de douleur je veux me pencher vers lui, mais les cruels gardiens qui me conduisent m'en empêchent et me poussent brutalement en avant.

Arrivée chez les Sœurs, je retrouve mes enfants qui se jettent sur moi tout en larmes : « Maman, ils ont tué papa! » Hélas! je ne le savais que trop bien déjà. Ma fille aînée qui avait dix ans et demi, me raconte alors qu'après mon départ, les soldats étaient rentrés dans la maison et tout en frappant mon mari, l'avaient conduit jusqu'à la fontaine. Les trois aînés s'accrochaient aux vêtements de leur père, mais avant de tirer sur lui, un soldat les en a brutalement séparés, et les petits l'ont vu s'abattre comme une masse à la première décharge.

Ramenés à la Croix-Rouge, mes aînés ont fait comprendre aux soldats que leur petite sœur de deux ans était restée à la maison toute seule. Un soldat alla la chercher et la ramena dans sa voiture où elle dormait. Il était grand temps, la maison commençait à brûler.

Rapport de Marie Bodeux, veuve d'Adolphe Rossignon, mère de René Rossignon.

N° 812. Le lundi soir, entendant arriver de nouveau les Allemands, je me cache dans le hangar derrière la maison, avec mon fils unique René, et ma sœur. Les soldats nous y découvrent et, empoignant mon fils, le forcent à visiter avec eux toute la maison, vidant les armoires et renversant les meubles. Ma sœur et moi nous avions été conduites devant la maison où des soldats, revolver au poing, nous gardaient. Soudain, j'entends des cris et je vois mon fils tomber par terre : « Maman, que me

veulent-ils, qu'ils me font mal! » Je m'élance vers lui et, tâchant d'amadouer ses bourreaux, je leur offre mon argent. Ils le prennent, mais s'emparent néanmoins de mon fils qu'ils traînent jusque devant la fontaine. Isidore Jacquet, Eugène Guillaume s'y trouvaient déjà. Edouard Antoine arrive entouré de trois enfants. Emile Lemaire y est amené aussi; puis, mon beau-frère, Emile Rossignon.

Je parviens à m'approcher de mon fils qui se jette à mon cou en me disant : « Maman, je vais mourir! » Le cœur déchiré, je tâche de le réconforter et de le rassurer, ne pouvant en effet m'imaginer qu'on pouvait tuer des innocents!

Mes illusions s'évanouirent bien vite. Plus rapidement que je ne saurais le décrire, je vis des soldats se mettre en position et tirer. Mon beau-frère, Emile Rossignon, fut la première victime. Mon fils vit tomber son oncle et me cria : « Maman, déjà parrain! » Je n'en vis pas davantage, car brutalement les soldats poussèrent devant eux dans la direction de la Croix-Rouge les femmes et les enfants. Je n'ai donc pas vu tomber mon fils, mais j'ai retrouvé le lendemain son cadavre.

Rapport d'Antoinette Bodeux, épouse d'Emile Rossignon.

N° 813. Nous étions tous cachés dans la cave le lundi, vers 18 heures, quand nous vîmes le feu à la maison de notre voisin. Nous décidons aussitôt de fuir par les jardins. Mon mari sort le premier, mais lorsque je veux à mon tour m'en aller avec les enfants, je suis saisie par des soldats qui me frappent avec la crosse de leur fusil et me conduisent à la fontaine. Je vois en passant mettre le feu à la maison du bourgmestre (plan P. fig. 94). D'autres soldats amènent près de moi le secrétaire communal, Emile Lemaire, déjà tout couvert de sang. C'est alors aussi que je vis arriver mon mari, Emile Rossignon. Inquiet sur mon sort, il s'était mis à ma recherche et avait été appréhendé par des soldats. Ceux-ci le placent près de moi et le fouillent. Ils lui prennent son porte-monnaie contenant 75 francs et ne lui laissent que son chapelet. Bien qu'il nous fût défendu de parler, je lui souffle à l'oreille : « Emile, dis ton acte de contrition. — Il y a longtemps que c'est fait, me répond-il. » Puis mon mari demande à ses bourreaux qui le frappent : « Mais pourquoi donc nous traiter ainsi? -- Parce que vous avez tué un de nos soldats. — Je vous jure que je n'ai jamais eu un fusil en main de toute ma vie. » Mais c'est inutile de discuter, tous les pauvres hommes rassemblés près de la fontaine sont condamnés à mort. Un peloton de soldats se met en position, j'entends une double détonation et je vois mon mari tomber à côté de moi. Il était tué.

Plus morte que vive, on m'enlève et on me conduit à la Croix-Rouge. En passant devant ma maison, je vis les Allemands y mettre le feu. Je restais donc seule et sans abri avec neuf enfants.

Rapport de Marcel Thiry, témoin de l'assassinat de Joseph Balbeur.

N° 814. Joseph Balbeur et moi, ainsi que d'autres personnes, nous nous étions cachés le lundi soir dans la cave de Mme veuve François. Mais, en se rendant compte que les Allemands mettent le feu partout, on décide de se sauver. Voulant passer derrière la maison Rongveaux, Joseph et moi nous sommes arrêtés par des soldats.

Sans aucune forme de procès Joseph est fusillé sur-le-champ. Sachant un peu d'allemand, je parviens à apitoyer sur mon sort un officier qui prend ma défense et me conduit lui-même à la Croix-Rouge. En cours de route cet officier m'avoua que c'était bien malheureux de devoir faire une pareille besogne, mais qu'ils étaient obligés d'obéir.

Rapport de Louise Bourton, épouse de Nicolas Einsweiler.

N° 815. Mon mari était charron de son métier, mais vu les événements il ne travaillait plus depuis quelques jours.

Le lundi après-midi, il était sorti avec nos deux aînées, nous avions cinq enfants, pour aller arracher quelques pommes de terre. Une heure après environ, entendant le trot des chevaux, Germaine et Madeleine crient à leur père : « Papa, voilà les Allemands, cachons-nous vite dans une maison. » Et ils se réfugient dans celle de Robinet. Mais, à peine y étaient-ils entrés, que les soldats, qui les avaient aperçus probablement, cernent la maison en vociférant et se mettent à tirer. La porte s'ouvre avec fracas, et les soldats se précipitant à l'intérieur, s'emparent de mon mari et le font sortir. Les enfants s'accrochent à leur père, et pour les en détacher les soldats tirent au-dessus de leur tête ; mais rien n'y fait, les enfants se cramponnent aux vêtements de leur papa et c'est de force qu'on les en sépare et qu'on les conduit devant une auto dans laquelle se trouve un officier qui les rassure en leur disant : « On ne tuera pas votre papa. » On les promène ensuite à travers le village et, passant devant notre maison, mes deux aînées la voient flamber. Elles se précipitent à l'intérieur en criant : « Maman, la maison brûle. » Je me trouvais à la cave avec les trois plus petites. Entendant ces cris, je remonte et je suis aussitôt suivie par des Allemands qui me bousculent en me menaçant. Je leur demande où est mon mari et je sollicite l'autorisation de le rejoindre. « Si vous bougez, me répondent-ils, vous êtes fusillée. » Alors ils me conduisent avec mes enfants devant l'église et puis à la Croix-Rouge. En passant près de la fontaine j'ai bien vu quelques cadavres de civils, mais je n'y ai pas reconnu celui de mon mari. En effet, il n'y était pas. Le lendemain je l'ai retrouvé devant la maison Robinet, étendu sur le sol, à moitié brûlé.

Sept mois après ces tristes événements j'ai eu mon sixième enfant.

Rapport d'Emile Rion.

N° 816. Le soir du 24 août, vers 17 h. 30, réfugié dans la cave avec tous les membres de la famille, j'aperçois les lueurs des incendies. Craignant d'être surpris par la fumée et les éboulements, je me décide à sortir avec les miens et à chercher un abri dans les jardins. J'y étais de quelques minutes à peine, que trois Allemands se précipitent sur moi et m'entraînent avec eux pour me montrer le cadavre d'Eugène Robinet qui venait d'être fusillé derrière sa maison qui flambait. Alors, après s'être assurés qu'il n'y avait pas d'autres soldats en vue, ils me relâchèrent et me firent signe de me cacher derrière une haie.

Vers 21 heures, alors que le calme semblait être rétabli, je me mets à la recherche de mes enfants, lorsque tout à coup j'entends un « halt ! » retentissant.

Je n'essaie même pas de me sauver, et j'aperçois dans l'obscurité une dizaine de soldats qui s'approchent de moi. Ils me fouillent, m'enlèvent un canif, m'interrogent et finissent par me dire que je n'ai rien à craindre, mais qu'ils ne me rendront la liberté que le lendemain, après que je les aurai conduits pendant la nuit. Nous traversons le village en feu et, sur leur demande, je les mène dans la direction de Marbehan.

Arrivés sur le pont de Rulles, ils me livrent entre les mains d'un officier qui, sans m'interroger, me frappe et me renverse par terre. Puis d'autres soldats me donnent des coups de crosse, jusqu'à ce qu'enfin fatigués eux-mêmes ils me laissent tranquille pendant le reste de la nuit.

Au petit jour, ils me hissent dans un train chargé de bois et me conduisent ainsi jusqu'à Marbehan, où un commandant parle de me fusiller comme franc-tireur.

On me joint à un groupe de quatre civils de Rossignol, prisonniers eux aussi, et de treize soldats français, et on nous embarque dans un train à destination de l'Allemagne. A Coblence, on accroche notre wagon à un train de prisonniers français et on inscrit sur notre voiture ces mots significatifs : « Fünf Frank-tireurs ! » Aussi, à toutes les gares ce sont des démonstrations de haine et de colère de la part de la foule amassée sur les quais.

Nous traversons ainsi la Saxe et le Würtemberg et arrivons en Bavière. Le 27 août, pour la première fois, on nous jette un morceau de pain. Nous débarquons le jeudi soir à Bayreuth. Là, on nous sépare en deux groupes. L'un, composé d'environ 900 prisonniers, est dirigé sur l'ancienne caserne, l'autre, qui en compte 600, dont les civils font partie, prend le chemin de la prison Saint-Georges.

Arrivés à la prison, nous nous laissons tomber de fatigue sur des paillasses. Les premiers jours nous partageons le régime des soldats français prisonniers, mais, à partir du 12 septembre, nous sommes conduits, les cinq civils, dans une autre aile de la prison, et enfermés séparément. Le 16, nous passons l'un après l'autre devant le Conseil de guerre. On prétend que nous sommes des francs-tireurs et on nous menace de nous fusiller si nous ne disons pas la vérité. Toutes nos protestations ne parviennent pas à convaincre nos juges prévenus, et on nous renvoie en cellule.

Enfin, un mois après, on nous apprend qu'il résulte de renseignements pris sur notre compte que nous ne sommes pas des francs-tireurs, mais que nous resterons néanmoins en Allemagne jusqu'après la guerre, par mesure d'ordre ! Nous sommes transférés à la prison de la Justice de paix, et de là dans une caserne. Partout la nourriture est insuffisante et laisse beaucoup à désirer quant à la qualité.

Le 12 février 1915, nous partons pour le camp de Grafenwörth où se trouvent concentrés environ 1,400 civils belges et français. La nourriture y est fort défectueuse et les premiers paquets envoyés de Belgique ne nous arrivent que le 6 avril. La santé et le moral sont ébranlés. Bientôt à tous nos autres malheurs s'ajoute une terrible épidémie de choléra. Il y eut en quelques jours trente décès parmi les prisonniers.

Finalement, on nous annonce notre délivrance. Le 18 juin, mes quatre compagnons de Rossignol sont rapatriés. Mon tour n'arrive que le 6 août et trois jours après c'est avec des larmes de joie que je retrouve tous les miens à Houdemont.

Le *Livre Blanc* allemand consacre une annexe (18e) aux événements de Rulles-Houdemont. Nous n'avons pas l'intention de la réfuter, les faits exposés plus haut ont suffisamment établi la vérité, nous nous contenterons d'en donner ici une traduction aussi littérale que possible.

« Le lieutenant de réserve Schmidt, chef du « Gros Bagage » du régiment (il s'agit du régiment von Winterfeldt n° 23) déclare : Dans la nuit du 23 au 24 août, le « Gros Bagage » eut à subir plusieurs fois des coups de feu sur la route d'Habay à la Neuve-Ansart (1) dans les localités de Houdemont et de Rulles. A Houdemont, les habitants tirèrent des fenêtres et derrière les murs ; quelques maisons furent après cela incendiées. Derrière Houdemont, le « Gros Bagage » passa un ravin ; on vit de tous côtés de petits signaux de lumière, et soudain les Bagages reçurent de devant, de derrière, et des deux côtés des coups de feu très nourris. Les balles frappèrent plusieurs fois les planches des voitures et les havresacs; une de ces balles a été conservée. Un homme fut tué (vermissen), deux chevaux furent blessés et durent être abattus. De même le « Gros Bagage » eut à subir des coups de feu à Rulles et au delà de Rulles par devant et sur le flanc droit. »

(1) Il y a ici une erreur manifeste de noms. Il s'agit de la route d'Habay-la-Neuve à Ansart.

CHAPITRE II

LE Ve CORPS POSNANIEN

Le Ve corps posnanien (1), extrême droite de la Ve armée allemande, avait débarqué à Merzig vers le 10 août, et s'était porté jusqu'à Kœnigsmacker, où il était parvenu le 16. Lorsque le lendemain arriva l'ordre de s'avancer vers le nord-ouest pour établir la jonction avec la IVe armée, le Ve corps se mit en mouvement par Mamer-Arlon dans la direction d'Etalle.

Il entre le 19 à Arlon, que vient à peine d'évacuer la 41e brigade allemande (XVIIIe corps) et poursuit son chemin rapidement, car il est

(1) Composition du Ve corps :

Commandant en chef : général d'infanterie von Strantz.

Chef d'Etat-Major : colonel von Kessel.

Premier officier d'Etat-Major : major Dove.

10e division d'infanterie : lieutenant-général Kosch. Chef d'Etat-Major : major Aubert († 22. VIII. 14) (à partir du 24 : capit. Klug).	20e brigade d'infanterie : gén.-major baron von der Horst.	47e R. I. : colonel Trieglaff. 50e R. I. : colonel Diestel.
	19e brigade d'infanterie : général-major Liebeskind.	6e grenadiers : lieutenant-colonel Heyn († 22. VIII. 14) (à partir du 23 : capit. von Kaisenberg). 46e R. I. : colonel von Arent.
	1er chasseurs royaux à cheval : major comte zu Solms-Wildenfels.	
	10e brigade d'artillerie de campagne : gén.-major baron von Watter.	56e R. A. C. : colonel Lepper. 20e R. A. C. : lieut.-col. von Schleicher (blessé le 22. VIII. 14) (à partir du 22 : major von Krogh).
9e division d'infanterie : lieutenant-général von Below. Chef d'Etat-Major : major Föhrenbach.	18e brigade d'infanterie : général-major Falkenheiner.	7e grenadiers : S. A. Prince Oscar de Prusse. 154e R. I. : colonel Daubert
	17e brigade d'infanterie : général-major Melms.	19e R. I. : colonel von Arnim. 58e R. I. : colonel Zwenger.
	1er uhlans : lieutenant-colonel von Koss.	
	9e brig. d'artillerie de campagne : général-major Müller.	41e R. A. C. : lieut.-colonel Meyfarth 5e R. A. C. : colonel Körner.

forcé de s'échelonner en profondeur sur l'unique route qui mène d'Arlon à Etalle. Les deux divisions s'accolent sur un espace fort restreint et il s'ensuit nécessairement des confusions et des retards.

Le 21 août, l'avance ne continue guère et, ce jour, la 9ᵉ division d'infanterie prête main-forte à la 3ᵉ division de cavalerie chargée d'une reconnaissance dans la région de Jamoigne-Izel. Elles en sont repoussées par des troupes françaises, sans pouvoir reconnaître les forces de l'ennemi. Le pays de Florenville reste par conséquent enveloppé de mystère et constitue un réel danger. (Voir p. 118.)

C'est sur ces entrefaites que, le vendredi après-midi, le général von Strantz reçoit l'ordre du commandant de la Vᵉ armée d'abandonner la direction de l'ouest, pour marcher sur Ethe et Virton. Dans cette nouvelle combinaison, craignant plus que jamais pour son flanc droit, que ne peut couvrir à elle seule la 3ᵉ division de cavalerie, le général commandant le Vᵉ corps dépêche au général von Pritzelwitz un officier d'Etat-Major pour le supplier de se porter avec tout son VIᵉ corps qui se trouve dans la région Léglise-Thibésart, dans celle de Rossignol-Tintigny.

Rassuré de ce côté, ou tout au moins en voie de l'être, le général von Strantz donne ses instructions pour la journée du lendemain. En deux colonnes le corps doit avoir franchi la ligne du chemin de fer Marbehan-Virton à 4 h. 30 : la 9ᵉ division par la route Etalle-Huombois-Virton, la 10ᵉ division par la route Etalle-Buzenol-Ethe.

Les troupes furent alertées dans la soirée, et marchèrent toute la nuit. A peine eurent-elles débouché des bois le samedi de grand matin, que, sur tout le front du Vᵉ corps, s'engagea un combat acharné.

La 17ᵉ brigade, après s'être emparée de Robelmont, eut à lutter toute la journée aux abords de Meix-devant-Virton et sur le plateau d'Houdrigny contre l'aile droite du 2ᵉ corps français.

La 18ᵉ brigade qui s'avançait sur la route Etalle-Virton, après avoir enlevé la ferme de Belle-Vue, se heurta devant la ville à la 8ᵉ division française.

En fin de journée, la 9ᵉ division allemande très éprouvée restait bloquée devant Virton et tenue en respect par l'artillerie française.

La 10ᵉ division allemande rencontra, dans la vallée du Ton, la 7ᵉ division française en route pour Saint-Léger. La 14ᵉ brigade française déjà descendue dans les fonds d'Ethe fut bientôt prise entre deux feux, la 53ᵉ brigade wurtembergeoise s'avançant sur les crêtes de Gévimont,

dans la direction de Bleid. Le combat engagé dès 6 heures du matin se poursuivit furieusement toute la journée et la menace d'encerclement allemand se dessina de plus en plus, sans qu'il fût possible à la 13e brigade française de porter secours au général Félineau qui, avec ses troupes décimées et quelques pièces d'artillerie, faisait des prodiges de valeur. Le soir, le général de division Kosch ordonna à ses troupes d'abandonner le champ de bataille et de se replier jusqu'à l'entrée des bois.

Profitant de ce recul des ennemis, les débris de la 14e brigade française se retirèrent à la faveur de l'obscurité, et rentrèrent en France par Gomery-Ruette, en suivant l'itinéraire parcouru la veille et que venait également de prendre la 13e brigade, dont la présence à proximité du champ de bataille n'avait été d'aucun secours.

Si les Français, à la vérité, avaient dû en fin de compte, pendant la nuit du samedi au dimanche, abandonner Virton et évacuer Ethe, le baptême de feu du Ve corps allemand avait été sanglant et les pertes considérables subies par les deux divisions n'étaient guère compensées par un résultat militaire appréciable.

Cette déconvenue se fit sentir jusqu'à l'arrière, et l'Etat-Major de corps, toujours installé à Etalle, ayant à statuer sur le sort de prisonniers civils les condamna presque tous à mort : la plupart furent fusillés, plusieurs pendus.

La 9e division tenue à l'écart de Virton par les canons français se contenta de bombarder la ville et de viser tout particulièrement le collège Saint-Joseph, transformé en ambulance, et où reposaient à l'abri de la Croix-Rouge plus de deux cents blessés. Parmi ceux-ci trente-six atteints par des éclats d'obus furent tués.

La 10e division ne tarda pas, dès le dimanche matin, à redescendre dans le village d'Ethe, et à continuer son œuvre de destruction et de mort déjà entamée la veille. Elle se poursuivit les jours suivants.

Les soldats posnaniens ne le cédèrent en rien à leurs frères d'armes silésiens. Dans l'histoire du martyre d'Ethe se retrouvent tous les raffinements de la cruauté que les plus bas instincts de l'homme peuvent engendrer. Les choses saintes furent profanées; des soldats blessés désarmés furent, au nombre de plus d'une centaine, achevés; des brancardiers porteurs du brassard de la Croix-Rouge furent indignement maltraités et tués ; des civils au nombre de 277 sans distinction de sexe, d'âge ou de condition, furent mis à mort ; un grand nombre d'habitants

furent envoyés en captivité ; enfin, sur 400 maisons, 256 furent systématiquement incendiées.

Et, pendant que des soldats, sous l'autorité de chefs responsables, et parfois sur le commandement explicite de ceux-ci, s'attardaient à martyriser ces innocentes victimes d'Ethe et à détruire ce village, leurs coreligionnaires, poussant plus avant, arrivèrent dans la petite localité de Gomery, où les Français, en se retirant, avaient laissé plusieurs centaines de leurs blessés ; cyniquement ils mirent le feu aux maisons qui abritaient ces victimes du devoir patriotique et fusillèrent environ 150 de ces blessés.

Lorsque le lundi 24 août, la 10e division d'infanterie allemande d'abord, suivie bientôt de la 9e division, abandonna le territoire belge pour mettre le pied sur le sol français, le Ve corps posnanien portait devant l'histoire la responsabilité du massacre de 438 civils innocents et de l'incendie de 397 maisons, sans aucun but stratégique, sur un parcours d'environ 40 kilomètres !

I. LA VILLE D'ARLON ET L'ENTRÉE DU Ve CORPS EN BELGIQUE

Bien qu'à l'écart des champs de bataille des 22 et 23 août 1914, et n'ayant eu à signaler sur son territoire aucune rencontre de patrouilles, la ville d'*Arlon* paya cependant son écot à l'invasion.

Dès le 6 août, un détachement de dragons allemands pénétra en ville. Ce jour-là même, l'ennemi prétendait déjà que des civils avaient tiré sur lui et une femme fut tuée.

Le 12 août, la 41e brigade, appartenant au XVIIIe corps allemand, franchit la frontière et le général von der Esch, qui la commandait, établit son Quartier Général à Arlon. Il devait y rester jusqu'au 18 août et s'y rendre tristement célèbre.

Dès le lendemain de son arrivée, sous le faux prétexte que des coups de feu tirés par des habitants avaient été entendus et qu'on avait fait des signaux lumineux à l'ennemi, le général imposa à la ville d'Arlon une contribution de guerre de 100,000 francs, fit mettre à sac les maisons de plusieurs rues, en fit incendier trois et ordonna la destruction du village de Freylange, d'où, soi-disant, seraient partis les signaux.

Le soir de ce même jour, le général condamna à mort le commissaire

de police Lempereur et quatre pompiers; grâce à la courageuse intervention du capitaine von Puttkammer, le premier seul fut exécuté.

Lorsque le 18 août, l'ordre de marche en avant fut donné à toute l'armée envahissante, la 41e brigade quitta Arlon pour se porter par Martelange du côté de Longlier et d'Ochamps, où elle allait honteusement s'illustrer les jours suivants. Dès le lendemain, le Ve corps allemand, formant l'aile droite de l'armée du Kronprinz, fit son entrée en ville. Ces troupes ne firent guère que passer à Arlon, se rendant par Etalle et Chantemelle dans la direction de Virton et d'Ethe, où elles devaient rencontrer l'armée française le samedi 22 août.

Le soir de la bataille, de nombreux prisonniers français furent amenés jusqu'à Arlon. Quelques civils d'Etalle leur avaient été adjoints. Deux furent fusillés sur le parvis Saint-Donat, la nuit du samedi au dimanche. Trois autres le furent le dimanche après-midi. Ce même jour un jeune homme de Saint-Vincent, un autre de Breuvanne, une femme d'Ethe avec ses deux fils furent exécutés devant le Palais de Justice ou près de la station.

Enfin, le 25 août, 120 habitants du pays de Rossignol et deux Français de Tellancourt pris comme otages arrivèrent prisonniers en gare d'Arlon. Le major von Hedemann, commandant la place, ne sachant que faire de tout ce monde en référa au colonel von Tessmar installé à Luxembourg. Celui-ci voulut d'abord les faire diriger sur l'Allemagne, puis se ravisant, sans enquête préalable, sans même connaître le nombre des prisonniers, il les condamna tous à mort. La sentence fut exécutée, le lendemain mercredi 26 août, de 10 heures à midi, près du pont de Schoppach.

L'après-midi, arrivèrent encore plus de 250 prisonniers de la région de Mussy. Mais un ordre avait probablement été donné d'arrêter les exécutions; ces malheureux eurent la vie sauve et on se contenta de les expédier en Allemagne. Assez de sang avait été versé. Cent trente-quatre victimes civiles perdirent la vie à Arlon.

Le récit de M. Paul Reuter retrace dans les grandes lignes ces tragiques événements; nous l'avons fait suivre de quelques rapports de témoins oculaires précisant certains points de détail qui ne doivent pas tomber dans l'oubli et qui relèvent davantage l'odieux du crime et des procédés.

Rapport de M. Paul Reuter, bourgmestre d'Arlon (1).

N° 817. Le 6 août, on vit pour la première fois une patrouille allemande entrer dans la ville d'Arlon, venant du Grand-Duché. Elle était commandée par le lieutenant Sigismond von Görtz, et faisait partie du 4e escadron du 8e régiment de dragons, cantonné à Eischen, à l'extrême frontière grand'ducale. Elle s'en retournait précisément par la rue de Mersch, lorsqu'au dire des cavaliers allemands un coup de feu fut tiré sur elle de la maison portant le n° 110. Aussitôt la patrouille fit demi-tour, et les dragons déchargèrent leur revolver sur la maison en question. L'un d'eux plongeant sa lance à travers une fenêtre entr'ouverte du rez-de-chaussée, atteignit en pleine poitrine la nommée Marie SURAYS, 49 ans, qui fut tuée sur le coup. Les autres habitants réfugiés dans un arrière-bâtiment ne furent pas atteints. Les Allemands s'en allèrent, mais non sans avoir proféré des menaces à l'adresse de la ville d'Arlon (2).

L'écho de cet incident se répand en ville comme une traînée de poudre. Il est vivement commenté, et l'on craint des représailles. Afin de parer si possible à cette éventualité, M. Birck, procureur du Roi, le commissaire de police adjoint Wieldschietz et moi, conduits dans l'automobile de M. l'avocat Lenger, conseiller communal, nous nous rendons à la frontière grand'ducale où nous retrouvons la susdite patrouille au café appelé la « Gaichel ».

L'accueil que nous fit le lieutenant von Görtz fut absolument correct. Il déclara ne connaître l'incident du coup de feu que par les dires de ses soldats et prit note de nos déclarations. Il ne nous cacha cependant pas qu'il avait déjà adressé un rapport à ses chefs, mais il nous promit de les aviser de notre démarche.

Le parquet s'empressa aussitôt d'ouvrir une instruction à charge de l'auteur inconnu du prétendu coup de feu, et fit mettre en état d'arrestation M. Gustave Bertrand, tenancier de la maison en question.

Lorsque, quelques jours après, les Allemands envahirent les salles du Palais de Justice, ils trouvèrent le dossier de cette affaire sur la table du juge d'instruction, s'en emparèrent et le détruisirent. L'avocat Tiedemann de Dresde, attaché au bataillon Gotha en qualité de *Nachrichtenoffizier*, reprit l'instruction en septembre 1914, mais aucune décision n'intervint, et l'inculpé fut mis en liberté sous caution de 4,000 francs.

En 1915, le gouvernement militaire allemand reprit lui-même l'enquête et, en date du 11 juin, il déclara qu'aucune preuve de culpabilité ne pouvait être portée à charge du tenancier Gustave Bertrand et qu'en conséquence toute poursuite judiciaire devait être abandonnée. Il fut également stipulé que les 4,000 francs de caution devaient être rendus. Le décret est signé par le lieutenant-général Hurt, gouverneur du Luxembourg, et par l'officier judiciaire Scheder (3).

(1) Ce rapport fut rédigé en 1920. Lors des événements de 1914, M. Reuter était échevin de l'Instruction publique. Il fut nommé bourgmestre d'Arlon en août 1921.

(2) L'histoire du coup de feu tiré du n° 110 de la rue de Mersch a été rapportée par un feldwebel du 88e régiment d'infanterie, et ses *Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand* ont été publiés par L. Alaux (Paris, Payot, 1918). La version du sous-officier allemand ne mérite aucune créance. Tout d'abord il place le fait vers le 12, ce qui est tout-à-fait inexact ; ensuite, tous les détails qu'il donne sont fantaisistes.

(3) Gericht des Militärgouvernements der Provinz Luxemburg, Arlon. N° 111 à 1444.

Le 12 août, la 41e brigade d'infanterie, composée des 87e et 88e régiments hessois, pénétrait en ville à l'aube, venant par route de la direction de Luxembourg (1). Immédiatement le capitaine von Puttkammer, commandant l'avant-garde, prit des otages : le bourgmestre M. Ensch-Tesch, le percepteur des postes M. Gillet, le chef de gare M. Pollet, et l'avocat Hollenfeltz, ce dernier vraisemblablement par erreur et à la suite d'une confusion qu'explique la proximité de sa demeure avec la mienne. Il fut d'ailleurs relâché quelques heures après, avec les excuses du commandant von Puttkammer, qui déclara que c'était « une regrettable méprise ».

Le général von der Esch, commandant la 41e brigade d'infanterie, arriva à Arlon dans la matinée et établit son Quartier Général à l'Hôtel du Nord.

Ordre fut immédiatement donné à la population civile d'avoir à livrer les armes à l'Hôtel de ville pour midi, avec avertissement que tout acte quelconque d'hostilité envers les troupes allemandes serait puni des peines les plus sévères (2).

Il faut noter ici que si l'occupation de la ville ne provoqua pas des rigueurs immédiates, c'est en majeure partie à l'attitude franche et au sang-froid de la population que ce résultat était dû. Les habitants, comme inconscients du caractère tragique de l'heure, se pressaient sur le pas des portes et assistaient, impuissants, à l'invasion (3). Je pense que ce calme en imposa à l'envahisseur et lui enleva tout prétexte à des mesures de rigueur, que les soldats eux-mêmes n'allaient pas tarder à provoquer. Un grand nombre d'entre eux, en effet, s'étaient munis de trophées de guerre, d'armes recueillies à l'Hôtel de ville et dès le lendemain, tantôt sur un point de la ville, tantôt sur un autre, des coups de feu éclataient.

Rappelons ici que le surplus des armes déposées fut, dès le lendemain, chargé sur des chariots réquisitionnés et transporté à Luxembourg, où une partie de ce butin fut vendu à vil prix, au mépris des promesses de restitution ultérieure faites par les officiers allemands au moment de la livraison. Le reste fut acheminé vers l'Allemagne et exposé au public comme « armes ayant servi aux francs-tireurs belges ».

Un autre incident allait provoquer la colère du général von der Esch. A l'aube du 13 août une ligne téléphonique de campagne, installée sommairement devant la façade des maisons de la rue de Neufchâteau et qui reliait les avant-postes allemands au Quartier-Général, fut trouvée rompue. Pendant une partie de la nuit, le général avait donc été privé de toute communication avec ses avant-postes. Lorsque la nouvelle lui en parvint, il entra dans une terrible colère, qui s'aggrava encore lorsqu'un rapport, d'ailleurs absolument mensonger, concernant les événements de la nuit, le porta à croire que des signaux lumineux avaient été échangés entre Arlon et Freylange, village situé à 3 kilomètres à l'ouest.

L'enquête la plus sommaire eût immédiatement démontré l'invraisemblance et

(1) Ce fut le 2e bataillon du 88e régiment d'infanterie, éclairé par une demi-section du 6e uhlans qui marchait en tête. (Voir *Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand*, o. c. p. 27.)

(2) Le texte de cette proclamation est donné dans l'ouvrage du sous-officier allemand cité plus haut en note, pp. 29 et 30.

(3) « Dans les rues nous vîmes beaucoup de soldats qui causaient par signes avec les habitants, ce qui était assez comique. » (*Souvenirs de guerre...*, o. c. p. 31.)

même l'impossibilité de ces signaux, comme elle eût prouvé que la rupture de la ligne téléphonique était due à un pur hasard : le fait d'une femme du quartier de Neufchâteau repoussant les volets de sa façade, sans se douter de la présence du fil téléphonique.

Le général von der Esch préféra croire à des actes de malveillance, et il recourut aussitôt à des mesures de rigueur : Contribution de guerre de 100.000 francs imposée à la ville d'Arlon ; destruction du village de Freylange, par le feu : mise à sac de l'intérieur de 100 maisons de l'ouest de la ville : menace de fusiller les otages et de raser la ville elle-même, en cas de renouvellement d'actes prétendûment hostiles. (Voir fig. 107.)

Ces mesures furent aussitôt mises à exécution avec la plus grande brutalité : le village de Freylange fut incendié, ainsi que plusieurs maisons de la rue de Viville (1) à Arlon, et l'intérieur de 64 maisons, rue de Viville et rue de Neufchâteau, fut complètement mis à sac.

L'administration communale d'Arlon devait, dans les douze heures, payer la contribution de guerre de 100,000 francs. Le montant, réuni grâce à l'intervention de la Banque Nationale, fut versé le soir même, en billets belges. (Voir fig. 108.)

Cette somme avait été immédiatement transmise au Haut Commandement à Trèves, mais ce dernier, pour des raisons faciles à concevoir, n'avait pas admis ce mode de paiement et il exigeait de l'or. « Au cas, ajoutait l'avis, que vous n'effectueriez pas le versement en or, nous serions obligés de réquisitionner le montant double en objets de valeur. »

Grâce au concours empressé du commerce local, l'échange des billets belges contre de l'or (47,000 francs) et en billets allemands (53,000 francs) fut effectué assez facilement; mais alors les chefs allemands émirent la singulière prétention de faire supporter l'agio à la ville, puisqu'au lieu de payer en monnaie belge, elle acquittait une partie de sa dette en billets allemands. Cette prétention inadmissible ayant soulevé de la part des membres du Collège de légitimes protestations, les Allemands jugèrent inutile d'insister.

Mais la soirée du 13 août devait être marquée par un incident plus tragique encore, et dont tout l'odieux retombe sur le général von der Esch.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, les soldats s'étaient emparés d'une partie des armes déposées à l'Hôtel de ville et ils s'amusaient à les décharger au hasard. C'est ainsi que des coups de feu avaient été tirés par eux aux abords de la caserne occupée par des éléments de la 41e brigade. Aussitôt les civils furent rendus responsables du fait et dans toutes les bouches allemandes on entendit le même refrain « man hat geschossen (2) ».

Une des premières victimes de cette fameuse accusation fut le commissaire de police adjoint EMILE LEMPEREUR, 55 ans (fig. 110), marié et père de sept enfants. Se trouvant à proximité de la caserne, il fut appréhendé et conduit à l'Hôtel du Nord où se tenait le général von der Esch. Brutalisé d'abord, il fut ensuite lâchement assassiné dans la cour de l'hôtel par ordre du général. D'autres victimes seraient

(1) Les maisons de Nicolas Kieffer (n° 119), d'Antoine Toully (n° 123), et de Nicolas Arendt (n° 125).

(2) Traduction : On a tiré.

tombées également sans la courageuse intervention du capitaine von Puttkammer, commandant de la place. (Voir rapport 818.)

Je rencontrai le lendemain ce même capitaine qui me fit cette déclaration : « Je tiens à vous affirmer, Monsieur l'échevin, que je suis heureux de n'avoir aucune part des responsabilités dans la malheureuse affaire d'hier au soir. » Il ne pouvait en termes plus formels condamner l'inqualifiable conduite de son chef hiérarchique.

La 41e brigade d'infanterie quitta Arlon le 18 août, au matin, pour se diriger sur Martelange. Elle devait, quelques jours plus tard, prendre part à la bataille de Neufchâteau.

Dès le lendemain, c'est-à-dire le mercredi 19 août, le Ve corps fait à son tour son entrée en ville. Il appartenait à l'armée du Kronprinz, dont il formait l'aile droite. Il était commandé par le général von Strantz et comprenait les 9e et 10e divisions d'infanterie. Le prince Oscar de Prusse en faisait partie, en qualité de colonel du 7e régiment de grenadiers.

L'occupation des bâtiments publics : hôtel du gouvernement provincial, palais de justice, caserne Léopold, caserne de gendarmerie, hôtel des postes, bâtiments de la gare, vit se renouveler les scènes de pillage et de dévastation qui avaient signalé l'entrée de la 41e brigade. Tous les coffres-forts furent éventrés, les tiroirs des meubles fracturés, les sièges lacérés à coups de couteau, les livres des bibliothèques du parquet déchirés et couverts de taches d'encre, les dossiers et les archives du greffe dispersés et couverts d'immondices. A la poste, tout le courrier en souffrance fut éparpillé à terre et les plis ouverts et fouillés. A la caserne Léopold, tout le quartier des sous-officiers mariés, et jusqu'à la bibliothèque de la musique du régiment, fut mis à sac et détruit. A la gare, le hall des marchandises et l'entrepôt public furent livrés à un pillage systématique.

Quelques maisons particulières momentanément inoccupées, leurs habitants n'ayant pu rejoindre Arlon à temps, eurent le même sort.

La journée du 20 août devait être marquée par un autre acte de brigandage, qui caractérise bien la mentalité allemande. J'ai dit que la ville avait pu s'acquitter de la contribution de guerre que lui avait imposée le général von der Esch, grâce à l'intervention de la Banque Nationale, qui avait mis à sa disposition la somme de cent mille francs. Il lui restait en caisse, outre des effets et valeurs diverses, une somme de deux cent trente mille francs environ (1).

Feignant de croire que la Banque Nationale était une institution d'Etat, et que les deniers par elle détenus étaient propriété de l'Etat belge, les Allemands songèrent à s'en emparer. Mais, avec leur coutumière hypocrisie, ils s'efforcèrent de donner à cet acte, qui constituait tout simplement un vol, les apparences d'une opération régulière. Ils imaginèrent donc de frapper la province de Luxembourg d'une contribution de guerre d'un million et de saisir — à titre d'acompte sur cette contribution — le disponible de la Banque Nationale.

Ne pouvant atteindre les représentants légaux de la province, le comte Camille de Briey, gouverneur, qui s'était démis de ses fonctions en exécution de la loi du

(1) Exactement 236.639 francs.

4 août 1914, et les membres de la Députation permanente, qui résidaient dans les parties de la province non encore envahies, l'Etat-Major allemand imagina de s'adresser au greffier provincial M. Georges Thonon et aux deux conseillers provinciaux du canton d'Arlon, MM. Albert Muller et Camille Joset, qui se trouvaient sur place.

Devant le refus péremptoire de ces Messieurs de ratifier par leur signature l'opération projetée, les Allemands firent quérir le bourgmestre d'Arlon, M. Ensch-Tesch, qui se trouvait toujours consigné chez lui en qualité d'otage, et le mirent en demeure de couvrir de son autorité le prélèvement à la Banque Nationale de l'acompte sur la contribution de guerre d'un million, imposée à la province.

M. Ensch-Tesch eut beau protester de son incompétence absolue en cette matière, les Allemands en le menaçant notamment de saisir chez les particuliers des valeurs et objets d'art pour un impôt double de celui de la contribution de guerre, finirent par avoir raison de sa résistance.

Dans la soirée, le Conseil communal fut réuni d'urgence, et pour ne pas désavouer son bourgmestre, dont la situation était des plus critique, il décida de ratifier ce qui venait d'être fait.

A la demande expresse du Collège échevinal, il fut dressé de ces négociations un procès-verbal, qui se trouve reproduit dans le texte original et en traduction, et qui donne les noms des officiers allemands en cause : les majors Krebs et Hardt, et l'intendant de campagne Heuser (1).

Mis en appétit par ce succès, le trio d'officiers voulut continuer par une visite des banques privées cette opération financière et fructueuse ; mais il se heurta, cette fois, au refus net et catégorique du Collège échevinal et force lui fut de s'en tenir là.

Aucun incident notable n'est à signaler pour la journée du 21 août. On constatait parmi les troupes qui s'en allaient dans la direction d'Etalle une effervescence particulière qui faisait présumer qu'on était à la veille d'une grande bataille. Celle-ci, en effet, se livra le lendemain autour de Longwy, au nord sur la ligne de Neufchâteau et à l'ouest du côté de Rossignol et de Virton.

On entendit toute la journée du 22 le canon gronder violemment et le nombre des blessés qui affluèrent petit à petit à Arlon indiqua suffisamment que l'action avait été particulièrement chaude.

Dans la soirée arrivèrent de nombreux soldats français prisonniers et avec eux quelques civils du pays d'Etalle. Les soldats furent parqués dans l'église Saint-Donat et les civils, rangés devant l'église, furent condamnés à mort, après un semblant de jugement auquel assista le curé-doyen. Celui-ci essaya, mais en vain, de plaider la cause des malheureuses victimes que leurs juges considéraient du reste comme innocentes, mais qui devaient expier à la place de soi-disant coupables qu'on ne connaissait pas.

Un officier allemand parvint à faire surseoir à l'exécution des condamnés, sauf pour deux d'entre eux, choisis au hasard, qui furent exécutés sur-le-champ. Ce sont

(1) Ces pièces originales sont conservées aux archives de la ville d'Arlon.

les nommés J.-B. MARCHAL, 52 ans (fig. 123), et son fils PROSPER MARCHAL, 20 ans, de Sivry (Etalle). (Voir rapports 820 et 821.)

Les autres prisonniers civils furent conduits au corps de garde établi au Palais de Justice. Le dimanche 23 août, vers 16 heures, il fut signifié à trois d'entre eux qu'ils allaient être exécutés sur-le-champ. Voici leurs noms : ALEXIS PEIFFER, 65 ans (fig. 124), CAMILLE JACOB, 42 ans (fig. 125), et CONSTANT CHAPELIER, 61 ans (fig. 126). Tous trois étaient de Lenclos (Etalle). Le chanoine Lecler (1) et l'abbé Michaëly, vicaire à Saint-Martin, purent s'approcher d'eux et entendre leur confession. Dix minutes après ils étaient fusillés devant le perron du Palais de Justice, en présence d'une foule nombreuse de soldats allemands accourus à ce spectacle comme à une fête. (Voir rapport 821.)

Peu d'instants auparavant, à cette même place, on avait exécuté JOSÉPHINE TILLIÈRE, 42 ans, veuve François, ménagère à Ethe, et ses deux fils MARCEL FRANÇOIS, 17 ans, et EDMOND FRANÇOIS, 14 ans, accusés tous les trois gratuitement d'avoir dépouillé des cadavres (2).

Enfin, le soir vers 20 heures, les Allemands fusillèrent encore près de la gare VICTOR GUIOT, 24 ans (fig. 3), de Saint-Vincent, et AUGUSTIN LESCRENIER, 17 ans, de Breuvanne. (Voir rapport 789.)

Le nombre des victimes exécutées à Arlon pendant la nuit du samedi au dimanche et pendant la journée du 23, se monte donc à dix (3). M. Henri Jungels, directeur des travaux de la ville, reçut ordre de procéder à l'inhumation de ces corps. Il les transporta le soir même au cimetière et les déposa dans la morgue (4), en attendant de pouvoir, le lendemain, leur creuser une fosse. Il fut aidé dans cette macabre besogne par Victor Dewart.

Le 24, au matin, les habitants d'Etalle, enfermés au corps de garde du Palais de Justice, furent rendus à la liberté (5).

Lorsque l'Etat-Major du Ve corps d'armée avait quitté Arlon pour se rendre

(1) « Le dimanche après-midi, dit le chanoine Lecler, je rencontre un Allemand habitant Arlon, que je connaissais de vue, et qui me dit : « Trois hommes d'Etalle vont mourir et demandent à se confesser. J'ai été à la cure et n'y ai trouvé personne. Voulez-vous venir ? » Je me rends avec lui place Léopold, devant le Palais de Justice, toute remplie de soldats. Je parviens à pénétrer jusqu'au corps de garde où se trouvent les trois condamnés à mort. J'obtiens l'autorisation de me retirer avec eux dans la salle des pas perdus du Palais. J'entends la confession de Chapelier et de Jacob, tandis que l'abbé Michaëly, arrivé entre-temps, entend celle de Peiffer. Mon ministère accompli, j'ai reçu ordre de me retirer. Je suis entré chez Feider et là, d'une fenêtre, j'ai assisté à l'exécution des victimes. »

M. l'abbé J. Becker, aumônier des Maristes, ayant appris que des prisonniers civils étaient condamnés à mort, se rendit à l'Hôtel du Nord pour obtenir l'autorisation d'exercer son ministère sacerdotal auprès de ces victimes. Il fut éconduit. Il ne se découragea pas et alla directement au corps de garde, où les sentinelles le repoussèrent brutalement. Il retourna alors chez lui et de la fenêtre de son quartier donnant sur la place, il put donner de loin une absolution aux malheureux qu'il vit tomber sous ses yeux.

(2) Les enquêtes faites à Ethe et à Arlon ne nous ont pas permis d'établir dans quelles circonstances ces trois personnes furent arrêtées.

(3) La ville d'Arlon était occupée à ce moment par le 2e bataillon du régiment de Landwehr n° 116.

(4) A l'exception des deux fusillés de la cour Saint-Donat, qui ne furent inhumés que le mercredi.

(5) Voici leurs noms : Jules Dumont, Adolphe Lempereur, Simon et Valentin Thuillier, Charles et Georges Egon, Victor Hanus, Auguste Michel, Henri Késer et les deux frères Schneck, Fernand et Albert, avaient déjà été délivrés la veille.

au front, l'armée active avait été remplacée par des troupes de landsturm (bataillon de Gotha) commandées par le major von Hedemann.

Dès l'arrivée en ville de ces troupes, un incident nouveau avait surgi au sujet de prétendus signaux lumineux faits du haut de la tour de la nouvelle église Saint-Martin. Le major von Hedemann en avait référé à Trèves, et l'ordre était venu de faire sauter la tour, de frapper la ville d'une nouvelle contribution de guerre, et de déporter en Allemagne un certain nombre de notables.

Le bourgmestre, M. Ensch-Tesch, M. l'abbé Kirsch, curé de Saint-Martin, et moi-même, nous fûmes convoqués, dans la matinée du 26 août, à la gare. où le commandant de place avait établi ses quartiers, et nous fûmes reçus par le lieutenant von Ebart, adjudant du major von Hedemann.

Nos protestations indignées semblèrent d'abord ne faire qu'une médiocre impression sur l'officier allemand qui ne se possédait plus. Il prétendit qu'un technicien appartenant à l'armée avait constaté la réalité des signaux lumineux et que toute une installation devait avoir été enclose dans la maçonnerie pour permettre la commande des signaux.

Malgré tout, il faut croire que nos protestations finirent pas porter des fruits, car je fus informé, dès le lendemain, qu'une enquête nouvelle avait démontré l'inanité de la version des signaux lumineux, et que les mesures de représailles annoncées étaient abandonnées.

En fait, les officiers allemands avaient constaté que c'étaient leurs propres soldats, dont un poste occupait la tour, qui, en circulant avec une lumière dans l'escalier qui y donne accès, éclairaient successivement les lucarnes superposées aménagées dans la cage d'escalier et donnaient ainsi l'impression de signaux lumineux partant de la tour.

Le major von Hedemann s'était donc donné la peine de vérifier, et il n'avait pas tardé à se convaincre du caractère absolument fantaisiste de l'accusation portée contre la population civile.

Il est d'autant plus regrettable que cette même prudence ne l'ait pas inspiré, ce même 26 août 1914, lorsqu'il s'est agi de la vie des malheureux habitants de Rossignol, Saint-Vincent et Breuvanne, qui tombaient sous les balles du peloton d'exécution à peu près à l'heure où nous nous trouvions en présence du lieutenant von Ebart.

La veille au soir, le mardi 25 août, un train venant de Marbehan avait amené en gare d'Arlon 122 civils prisonniers (1) et avait été garé près du pont de Schoppach.

Le major von Hedemann, ne se croyant pas autorisé à prendre une mesure quelconque au sujet de ces prisonniers, en référa au colonel von Tessmar, commandant le corps d'occupation du Luxembourg.

Celui-ci se trouvait attablé à la terrasse du café du Commerce, à Luxembourg, lorsqu'il fut prévenu de l'arrivée de ces « francs-tireurs » à Arlon. Il ordonna d'abord de les diriger sur l'Allemagne, puis, se ravisant, il s'écria : *Was machen Sie so viele Geschichten*, « pourquoi tant d'histoires, qu'on les fusille tout simple-

(1) 108 de Rossignol, 7 de Breuvanne, 5 de Saint-Vincent et 2 de Tellancourt (France).

ment! » Et l'ordre de les mettre à mort est communiqué au major von Hedemann, qui le fait exécuter par l'oberstforster von Hoering.

Le mercredi, 26 août 1924, vers 10 heures du matin, les prisonniers sortent par groupe de dix des wagons où ils étaient enfermés depuis la veille, et sont fusillés contre le talus du chemin de fer. La sinistre besogne dura plus de deux heures. Cent vingt-deux victimes tombèrent ainsi sous les balles des assassins, sans que leur juge ne les ait vues ni entendues, sans qu'aucune plainte n'ait été portée contre elles. La plupart avaient été arrêtées à Rossignol comme « otages » (1).

L'après-midi de ce même jour, environ 250 prisonniers civils du pays de Musson étaient amenés à Arlon et rangés près de la gare sur le trottoir faisant face à la Direction des chemins de fer. Il y fut délibéré sur leur sort. Mais soit qu'on jugeât qu'assez de sang avait déjà coulé, soit qu'on eût reçu un ordre supérieur arrêtant les massacres, toujours est-il qu'ils ne furent point passés par les armes et qu'on se contenta de les envoyer en Allemagne, où ils subirent une longue et dure captivité (2).

Le 27 août, dans l'après-midi, l'abbé Kirsch, curé de Saint-Martin, est appelé auprès de cinq civils détenus au corps de garde et pour lesquels la sentence n'a pas encore été rendue (3). L'un d'eux, Joseph Georges de Vance, âgé de 60 ans, est depuis plusieurs jours l'objet de traitements d'une barbarie raffinée. Le malheureux, qui avait perdu son pantalon, avait les jambes couvertes de varices et ses bourreaux lui avaient attaché un bras en l'air. Le lendemain, les Allemands conduisirent ces cinq personnes à la prison de la ville, où elles sont restées jusqu'au 31 octobre. On les y avait oubliées!

Rapport du pompier Jean-Pierre Wilwerth (4).

N° 818. Dans la soirée du 13 août 1914, nous faisions, Hubert Waltener, Jean-Pierre Lambé et moi Jean-Pierre Wilwerth, tous trois en qualité de pompiers, le service de police dans les rues d'Arlon.

(1) « Je crois devoir ajouter qu'en mars 1915, au cours d'une conversation que j'ai eue avec le major von Hedemann, j'ai pu constater que cet officier, qui commandait la place d'Arlon le 26 août 1914, ignorait lui-même le nombre des personnes fusillées sur son ordre. Il m'a déclaré que dans le rapport par lui transmis à ses chefs, le nombre des fusillés était renseigné comme étant de 103. » (Rapport de M. Reuter au Procureur du Roi d'Arlon, en date du 31 janvier 1917.) Du reste, dans une lettre adressée à l'autorité communale d'Arlon, le 12 mars 1915, von Hedemann parle de 103 fusillés à la fin du mois d'août.

(2) Il est intéressant de constater que c'est précisément le même jour et presque à la même heure que le massacre des hommes de Rulles fut décommandé. Peut-on voir dans ce rapprochement plus qu'une simple coïncidence? Le régime des massacres aurait-il « officiellement » pris fin, comme il avait été méthodiquement organisé, « la cruauté allemande n'étant pas indisciplinée » ainsi que l'ont déclaré les 93 intellectuels!

(3) Voici leurs noms : Rosalie Marchal, Camille Habay (des Frères des Ecoles Chrétiennes, professeur à Carlsbourg), et son frère Onésime Habay, Alphonse Sourmal, tous les quatre de Bleid, et Joseph Georges, de Vance.

(4) Ce rapport, rédigé après l'armistice, à la demande de l'échevin M. Reuter, a été confirmé par les pompiers Hubert Waltener et Jean-Pierre Lambé, également témoins du drame. Il a paru dans le journal local *Les Nouvelles*, le 17 octobre 1920. Nous avons repris l'enquête à notre compte en 1922 et nous avons de nouveau interrogé les témoins qui n'ont fait que confirmer leur première déposition.

Le récit du jugement et de la condamnation de Lempereur a été fait d'une façon toute fantaisiste par le sous-officier allemand dont nous avons déjà parlé. (Voir *Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand*, publiés par L. Alaux. Paris, Payot, 1918, pp. 32-53.)

Vers 21 heures, je stationnais à proximité de la permanence de police, attendant l'adjoint Lempereur avec qui je devais aller faire une ronde en ville, lorsque tout-à-coup des soldats allemands en patrouille m'ont arrêté et emmené avec eux. Arrivés dans la Grand'Rue, près de la rue Léopold, nous avons rencontré Hubert Waltener et Jean-Pierre Lambé, qui revenaient précisément de leur tournée, et se proposaient de rejoindre la permanence. Les Allemands qui m'escortaient les ont aussitôt arrêtés et conduits avec moi vers l'Hôtel du Nord.

A l'entrée de la cour de l'hôtel, un capitaine allemand est venu à nous et nous a questionnés pour savoir où était le commissaire de police Berg. Nous lui avons répondu tous trois que nous ne le savions pas, et que nous faisions, pour le moment, le service de police sous la direction du commissaire-adjoint Lempereur. Les soldats sont aussitôt partis à la recherche de Lempereur qu'ils ont amené peu après. Très surpris de nous voir arrêtés, Lempereur nous a demandé ce que nous avions fait pour motiver cette mesure.

Sur ces entrefaites, le capitaine allemand dont il est question ci-dessus, nous chasse à coups de pied dans la cour de l'hôtel, et nous jette tous les quatre dans un coin, comme des bêtes. A chaque instant, des officiers s'approchent de nous pour nous frapper et nous insulter en nous adressant, entre autres propos, ceux de : « Schmutzige Belgier » et « Schweinhunde » !

A un moment donné, un officier nous demande où se trouve la rue Franck. L'adjoint Lempereur saisit l'occasion pour lui répondre que les pompiers et lui-même sont précisement de service pour donner aux Allemands des renseignements de ce genre, et il accompagne l'officier vers la rue susdite. Quelque temps après, Lempereur nous rejoint dans la cour de l'hôtel. Comme je lui demandais pourquoi il revenait, il m'a répondu qu'il ne voulait pas nous laisser seuls et qu'il tenait à savoir pour quel motif on nous traitait ainsi.

Bientôt après, le général von der Esch est venu à nous et nous a dit : « Que faites-vous ici? Agent et pompiers, votre place n'est pas ici. » Mais aussitôt un officier, suivi de trois soldats, s'est approché du général et a prononcé, à voix basse, des paroles que nous n'avons pas comprises. Sur quoi le général a demandé à Lambé : « Vous avez été arrêté dans la Grand'Rue? » et, sans attendre sa réponse, prenant le fusil des mains d'un soldat, il a envoyé Lambé, d'un coup de crosse, à quelques pas de là. Puis il a adressé la même demande à Waltener qu'il a envoyé de la même façon, rejoindre son compagnon. Se tournant ensuite vers moi, il m'a dit : « Vous aussi, vous avez été arrêté dans la Grand'Rue? » Un soldat lui a immédiatement répondu : « Non, mon général, celui-ci a été arrêté près de l'Hôtel de Ville. » Au même instant, le général m'a donné sur la poitrine un coup de crosse tellement violent que je suis tombé en arrière, et, tandis que j'étais à terre, l'adjoint Lempereur, frappé avec la même brutalité, est tombé sur moi.

Je m'étais à peine relevé, que le général me saisissant par le bras, me répète la question de tantôt : « Où est le commissaire de police? » Je lui réponds que je l'ignore, et que je ne connais même pas le nouveau domicile du commissaire qui avait déménagé, à la suite du sac de son habitation par les Allemands. Le général pose alors la même question à Lempereur qui répond comme moi.

Mis en fureur, le général ordonne à un officier de visiter nos poches. Mes trois

compagnons et moi nous sommes alors dépouillés de nos ceintures, et un autre officier nous en frappe à la figure, en nous appelant : « Sales Belges, cochons, etc... »

Ensuite le général nous demande à nouveau : « Où est le commissaire? », ajoutant qu'il nous posait la question pour la dernière fois. Nous lui faisons la même réponse négative.

Se jetant alors sur nous, von der Esch et d'autres officiers nous frappent brutalement à la figure, puis ils nous quittent. Mais presqu'immédiatement le général revient sur Lempereur et sur moi. Il me donne sur la figure un coup de poing si violent que j'en ai un saignement du nez. Il frappe de même Lempereur et nous déclare : « Vous êtes condamnés à mort, sales Belges; dans cinq minutes vous disparaîtrez. » Nous essayons de protester contre cette sentence, mais von der Esch, muni d'un fusil emprunté à un soldat, nous en frappe jusqu'à ce que Lempereur et moi tombions l'un sur l'autre. En me relevant j'ai vu que, de leur côté, mes camarades Waltener et Lambé étaient battus, comme nous, à coups de crosse par des officiers, tandis que des soldats les maintenaient.

Lempereur me dit alors : « Rien ne sert de nous défendre. Demande-leur de laisser venir ici un prêtre. Celui-ci pourra prendre notre défense. Les prêtres d'Arlon connaissent tous l'allemand (1). » J'ai immédiatement dit au général : « Nous demandons l'assistance d'un prêtre. Nous voulons voir un prêtre avant de mourir. » Von der Esch a répondu : « Tout à l'heure vous aurez un prêtre à votre goût », et ce disant, il m'a donné sur la bouche un coup de poing qui m'a brisé deux dents et renversé par terre. Traité de la même façon, Lempereur est tombé sur moi. En nous relevant, Lempereur a pris ma place, et j'ai pris la sienne. C'est sans doute à cette circonstance que je dois de n'avoir pas été fusillé en ses lieu et place.

Tandis que nous étions l'objet de ces brutalités, nos camarades Waltener et Lambé se trouvaient un peu plus loin, entourés d'officiers et de soldats qui les brutalisaient. Lempereur et moi nous nous trouvions en ce moment au fond de la cour de l'hôtel, lui près du grillage et moi à sa droite. Nous venions de nous relever, lorsque le général von der Esch ordonne à un officier de nous faire fusiller, ajoutant qu'il faut nous abattre l'un après l'autre pour mieux faire souffrir ces « Schweinhunde ».

Nous nous sommes alors jetés à genoux pour demander grâce, mais pour toute réponse von der Esch a saisi le fusil des mains d'un soldat et nous en a asséné un coup sur la tête en disant qu'il n'y avait pas de pardon pour nous, que tous les Belges étaient des « Schweinhunde » et ne valaient pas la balle qui les tuerait.

Von der Esch est ensuite rentré à l'hôtel tandis qu'un peloton d'une dizaine de soldats venait se placer devant nous. Sur le commandement de l'officier, les soldats ont tiré sur Lempereur qui est tombé mort à trois pas de moi.

Cela se passait entre 9 et 10 heures du soir.

Après cette première exécution, l'officier a commandé au peloton d'exécution trois pas à gauche, c'est-à-dire vers moi. Mais à ce moment précis le commandant de place von Puttkammer s'est dressé devant moi pour me protéger. Au bruit de la

(1) Si Wilwerth et Lempereur ne parlaient pas l'allemand, ils le comprenaient assez bien, connaissant le patois du pays qui ressemble fort à l'allemand.

fusillade, il avait pénétré dans la cour, en renversant, au passage, un soldat, et venait défendre à l'officier, commandant le peloton, de continuer à faire fusiller des civils non jugés par le Conseil de guerre.

Le commandant von Puttkammer fait appeler le général von der Esch et une vive discussion surgit entre eux sur la question de savoir si, oui ou non, le général avait le droit de nous faire fusiller. Finalement, von der Esch donne l'ordre de nous emprisonner jusqu'au lendemain.

Des soldats nous ont immédiatement lié les mains derrière le dos, et nous ont jetés, Waltener, Lambé et moi, sur le pavé du hangar situé au fond de la cour. Nous y avons passé la nuit, couchés sur le ventre, gardés par des soldats. A tout instant des officiers venaient demander ce que nous avions fait. Les soldats leur répondaient que nous étions des francs-tireurs, et cela nous valait chaque fois des coups de pied et des insultes.

Le lendemain, vers 8 heures du matin, le commandant de place von Puttkammer est venu personnellement nous délier les mains en nous rassurant et nous promettant de prendre notre défense.

Bientôt après nous avons été conduits, flanqués chacun de trois soldats, au corps de garde du Palais de Justice.

A 10 heures environ, nous avons été introduits dans la salle du Conseil de guerre où des officiers qui se trouvaient là en spectateurs nous reçurent en criant : « A mort, les sales Belges. » Peu après, les membres du Conseil de guerre, présidé par von der Esch, sont entrés en séance.

Le général n'a interrogé que moi et m'a posé les questions suivantes (1) :

« Avez-vous tiré sur nos troupes? » J'ai répondu : « Nous n'avons pas pu tirer sur vos troupes puisque nous n'étions pas armés. »

« Avez-vous coupé des fils téléphoniques? » J'ai répondu : « Nous n'avons pas fait cela, puisque nous avons été arrêtés au cours de notre service de police. »

« Avez-vous dévalisé des cadavres? » J'ai répondu : « Nous n'avons pas fait cela, puisqu'il n'y a pas eu ici un seul soldat tué ! »

Après cet interrogatoire, le commandant von Puttkammer a pris notre défense. Il a plaidé pendant un quart d'heure. Puis le général s'est levé, et, en brandissant son épée, il a déclaré que le Conseil nous acquittait, à la condition que nous n'ébruitions pas cette affaire. « A la moindre indiscrétion, a-t-il ajouté, vous serez repris et fusillés immédiatement. »

Au sortir du Conseil de guerre, les soldats nous ont reconduits au corps de garde. Nous y sommes restés jusqu'au soir toujours en butte aux insultes et aux coups des officiers et des soldats qui voulaient voir en nous des francs-tireurs.

Vers 10 heures du soir, enfin, nous avons été relâchés, souffrant et complètement déprimés. Nous avons pu rentrer chez nous, sans encombre, grâce au mot de passe qui était ce jour-là *Courtrai*.

(1) Tout l'interrogatoire se fit à l'aide d'un interprète.

Rapport de Jean Wieldschietz, commissaire de police adjoint de la ville d'Arlon.

N° 819. Pendant la journée du 13 août, des soldats allemands s'étaient emparés des armes déposées par les civils à l'Hôtel de Ville et tiraillaient dans les rues, brisant les réverbères à coups de feu et risquant de faire des victimes. Et, pour se disculper aux yeux de leurs chefs, alors que l'occasion leur semblait favorable, ils ne manquaient pas de rendre les civils responsables et les accusaient faussement d'avoir tiré. C'est ainsi qu'un nommé Deleuze de la rue Mersch fut arrêté sous l'inculpation d'avoir tiré sur la caserne. Grâce à l'intervention d'un sous-officier allemand qui put prouver son innocence, il fut relâché.

Voici un autre fait qui me fut rapporté par mon collègue le commissaire-adjoint Joseph Wirtz : « Revenant avec l'adjoint Lempereur d'avoir aidé les pompiers à l'extinction des incendies de la rue de Viville, nous apprenons que les Allemands accusent les civils d'avoir tiré sur eux au café Roufosse, rue de Luxembourg. Nous nous rendons aussitôt au dit café, et nous rencontrons deux soldats en état d'ivresse qui prétendaient, en effet, que des bourgeois avaient tiré sur eux dans le café. Afin de vérifier leurs allégations, l'un d'eux se prétendant blessé, l'adjoint Lempereur et M. Joset les ont fait entrer à la *Presse luxembourgeoise*. Pendant ce temps, je suis resté à la porte pour écarter le public. Quelques instants après, l'adjoint Lempereur me retrouve et me dit : Figure-toi que l'un d'eux avait un couteau-poignard ouvert dans sa botte; c'est ce couteau qui lui est entré dans la jambe, et il prétend que cette blessure provient d'un coup de feu. Je vais immédiatement me rendre à l'Hôtel du Nord où se trouve l'Etat-Major pour signaler le fait, car ces soudards sont capables de faire un faux rapport qui pourrait avoir les plus fâcheuses conséquences (1). »

J'avais été chargé d'accompagner le sous-officier Schatte du 118e régiment de la landwehr pour réquisitionner les automobiles laissées chez les habitants par les autorités belges. Nous faillîmes nous-mêmes, en cours de route, être victimes des coups de feu tirés en rue par les soldats allemands.

Nous nous trouvions près de la caserne, lorsque nous voyons l'adjoint Lempereur encadré de uhlans. « Figurez-vous, nous dit-il en passant, que ces soldats prétendent que nous avons tiré sur eux. » On le conduisit chez le major Müller logé en face de la caserne chez Mme veuve Petit. Un des uhlans qui l'y avait amené en sortit bientôt et prétendit que de tous côtés on tirait sur les troupes. Le sous-officier Schatte qui m'accompagnait déclara que c'étaient les soldats allemands qui tiraient, qu'il en avait été témoin. Et, comme pour corroborer cette assertion, au moment où il parlait encore, un soldat s'amusait à tirer des coups de feu dans la lanterne qui se trouve à l'entrée de la rue de Seymerich. Le major Müller donna ordre de conduire l'adjoint Lempereur à l'Hôtel du Nord, où était descendu le général von der Esch, commandant la 41e brigade. On sait comment Lempereur y fut lâchement assassiné.

(1) Ce serait pour avoir dénoncé à l'autorité allemande la fausse accusation d'un soldat, que Lempereur aurait attiré sur lui et ses compagnons la vindicte des chefs et aurait été fusillé.

Rapport de l'abbé Knepper, curé-doyen d'Arlon (1).

N° 820. C'était pendant la nuit du samedi au dimanche, 22-23 août 1914.

J'étais rentré vers 22 h. 30 de l'hôpital militaire, où j'avais exercé mon ministère auprès de nombreux blessés, et je venais de me mettre au lit, lorsque j'entendis tout-à-coup sonner violemment à la porte de la cure. Je descendis pour ouvrir et je me trouvai en présence de quatre officiers allemands qui me dirent : « Ouvrez de suite l'église, faites-y de la lumière, car nous allons y amener trois cents soldats français prisonniers. » Ils me demandèrent ensuite, ceux-ci étant arrivés, de servir d'interprète, de leur faire remettre leurs couteaux, puis d'apporter du pain et de l'eau.

Or, comme je sortais de l'église pour ces divers services, j'entendis sous le gros tilleul une vive discussion. Je demandai à la sentinelle ce qui se passait. « Approchez, me répondit-elle, et vous verrez. » J'approchai, et je vis une douzaine de civils (2) qu'entourait un groupe d'officiers. Sachant l'allemand, je pus suivre la discussion. Un chef annonça que ces hommes allaient être jugés, parce qu'ils étaient accusés d'avoir, à Etalle, tué un médecin allemand et un feldwebel. Un major lut un passage du code allemand relatif à la matière, puis il ajouta : « Ces hommes sont amenés comme otages (Geisel); il est bien vrai qu'on ne connaît pas les coupables, mais, comme otages, ces hommes sont responsables et doivent répondre pour les coupables. Ils seront punis de mort, si vous les condamnez. » Et se tournant vers les officiers il leur demanda : « Pouvez-vous jurer qu'à Etalle on a tué un sous-officier et un médecin? » Ils répondirent : « Nous pouvons le jurer. » « En ce cas, l'affaire est claire, conclut le major. En vertu de notre code militaire, êtes-vous d'avis de condamner ces hommes à la peine de mort? » La réponse fut affirmative.

Les malheureux accusés, qui ne savaient pas l'allemand, assistaient sans rien comprendre à leur jugement. Mais, un peu plus tard, on leur annonça en français qu'ils étaient condamnés à mort. Ce furent alors des pleurs, des cris, des lamentations déchirantes.

Un officier catholique intervint. Je l'entendis dire qu'il était minuit, qu'une fusillade en règle ferait trop de bruit, et qu'il valait mieux n'en exécuter que deux sur-le-champ, en réservant les autres pour le lendemain. Il eut gain de cause, et on choisit deux victimes : Jean-Baptiste Marchal, 52 ans, et son fils Prosper Marchal, 20 ans.

Mais avant de les emmener, un nommé Peiffer d'Etalle s'avança hors du groupe des prisonniers et prit la parole en français : « Messieurs, dit-il, je ne sais ce que vous nous voulez. J'étais dans mon magasin, lorsque j'entendis du bruit à l'extérieur et je sortis. Aussitôt des soldats m'appréhendèrent et je suis prisonnier ici sans savoir pourquoi. Mes compagnons sont tous aussi innocents que moi! » L'officier supérieur répondit : « Telle n'est pas la question. Je ne conteste pas que vous êtes innocents. Mais, puisque nous ne connaissons pas les coupables, vous

(1) Ce rapport fut rédigé en avril 1916, et revisé en janvier 1923.

(2) Ils étaient exactement seize.

êtes responsables, et les innocents dans ce cas doivent payer pour les coupables. » Un interprète traduisait ces déclarations en langue française.

Le jugement fut donc confirmé et on enchaîna les deux malheureuses victimes. Les soldats, saisissant leur fusil, se mirent à se ruer sur elles, les frappant de leur crosse comme pour les tuer. Un officier dut intervenir.

A ce moment je fis moi-même, mais inutilement, une instance en leur faveur. Je songeai alors à les préparer à la mort. « Mettez-vous à genoux, leur dis-je, et récitez l'acte de contrition. » Pris d'un trouble et d'une horreur bien compréhensibles devant cette vision de la mort, ils me dirent : « Non, nous ne pouvons pas mourir! Nous sommes innocents, intercédez pour nous. » J'insistai de nouveau auprès des officiers, mais je dus bientôt faire comprendre aux condamnés l'inutilité de mes efforts et, tout en poussant des lamentations déchirantes, ils récitèrent leur acte de contrition et je leur donnai l'absolution.

Alors, des soldats les entraînèrent et les poussèrent violemment contre le mur de la cour. Quatre soldats reçurent l'ordre de les abattre. Ce fut une scène atroce. A la première salve, ils furent à peine atteints : ils continuèrent à hurler en gesticulant. Ils n'étaient, je pense, blessés qu'aux jambes. La seconde salve ne les tua pas davantage. Ils ne cessèrent de se débattre et de pousser des hurlements qui durent être entendus de fort loin. A la troisième salve seulement, ils s'affaissèrent et leurs cris prirent fin.

L'horreur que me causa cette scène, l'horreur surtout qu'elle causa aux autres prisonniers, leurs concitoyens, qui attendaient le même sort, n'est pas à dépeindre.

Pour éviter à mes paroissiens, qui viendraient le lendemain assister aux offices du dimanche, le spectacle de ces cadavres déchiquetés, je demandai à des soldats de les déposer dans mon jardin et de les recouvrir d'une bâche. C'est ce qu'ils firent.

Les autres prisonniers civils, ainsi que les soldats français, partirent bientôt après, et vers minuit et demi je rentrai chez moi, poursuivi par les scènes obsédantes dont j'avais été le témoin.

J'étais à peine d'une demi-heure au lit, sans pouvoir trouver le sommeil, lorsque j'entendis encore une fois frapper violemment à la porte. C'étaient derechef des officiers qui m'annoncèrent l'arrivée d'un nouveau contingent de prisonniers français. Ils arrivèrent bientôt. La plupart étaient blessés et je dois reconnaître que les soldats qui les conduisaient se montraient humains envers eux, les aidant à laver leurs blessures et à panser leurs plaies.

J'obtins du commandant de place, le dimanche matin, de faire évacuer l'église, pour permettre aux fidèles de s'y rendre.

A la sortie de la messe, quelques soldats se ruèrent sur la foule qui, prise de panique, s'empressa de fuir en criant. Je voulus intervenir, mais je fus pris à la gorge et collé contre le mur. J'eus toutes les peines du monde à regagner le presbytère.

Mais j'assistai bientôt à une scène autrement douloureuse. Les soldats ne tardèrent pas à apprendre que leurs camarades avaient fusillé la nuit deux civils.

Ils se mirent aussitôt à la recherche des cadavres. Lorsqu'ils les eurent découverts dans mon jardin, ils se ruèrent sur eux comme de vrais sauvages, leur donnant des coups de botte en pleine poitrine, hurlant et gesticulant comme des possédés. Pendant trois jours les cadavres des victimes restèrent exposés aux ardeurs du soleil. Le mercredi seulement on put s'occuper de leur sépulture (1).

N° 821. *Rapport de M. Auguste Michel, instituteur à Etalle.*

Le 22 août 1914, vers 16 heures, après une longue fusillade, des militaires allemands sont venus chercher dans leurs maisons tout un groupe d'habitants de Lenclos (section d'Etalle). J'en faisais partie. On nous a rassemblés devant la maison Sondack et on nous a tous expédiés à Arlon. A deux reprises différentes on a fait un triage, et finalement nous n'étions plus que quatorze. A la traversée de Sivry on nous a adjoint J.-B. Marchal et son fils Prosper-Auguste. Nous marchions derrière un groupe de prisonniers français.

Arrivés à Arlon vers minuit, on nous a groupés devant l'église Saint-Donat. Là, nous avons assisté à un simulacre de conseil de guerre qui, sans nous entendre, nous a tous condamnés à mort. Le doyen de Saint-Donat nous annonça la terrible nouvelle en nous exhortant à nous préparer à bien mourir. Nous nous sommes tous récriés, nous avons protesté, mais larmes, cris, supplications, rien ne put fléchir nos bourreaux. Cependant, il fut décidé que deux seulement d'entre nous seraient exécutés sur-le-champ. Des soldats se jetèrent sur le père Marchal et son fils et les conduisirent contre le mur en face d'un peloton d'exécution placé à côté de l'entrée de l'église. Il ne fallut pas moins de trois salves pour abattre les deux victimes, qui aux deux premières décharges hurlaient de douleur. Et nous assistions terrifiés à cette exécution, sachant qu'un sort semblable nous était réservé.

On nous fit alors descendre au corps de garde du Palais de Justice. Dans l'après-midi du dimanche, 23 août, vers 16 heures, un officier vint nous trouver, et du doigt indiqua Alexis Peiffer, Camille Jacob et Constant Chapelier, auxquels il fit signe de le suivre. Un quart d'heure après, ceux-ci rentrèrent accompagnés de deux prêtres de la ville que je ne connaissais pas. Comme il n'y avait pas de place pour se confesser dans notre local, ils sortirent de nouveau, mais cette fois pour ne plus revenir. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que nous entendions les coups de feu qui abattaient nos malheureux compatriotes (2).

(1) Les Allemands n'eurent pas honte de transformer la vieille église de Saint-Martin en écurie. (Voir *Carnets de route de combattants allemands*, publiés par J. de Dampierre : *Journal d'un sous-officier de la landwehr*. Paris, Berger-Levrault, 1916, p. 88.)

(2) Les officiers racontaient à leurs soldats que ces prisonniers civils étaient de lâches espions qui avaient, par leurs renseignements, occasionné de lourdes pertes aux armées allemandes. (Voir dans *Carnets de route de combattants allemands*, o. c., p. 87.)

Rapport sur le massacre des 122 civils à Arlon, le 26 août 1914 (1).

N° 822. Les malheureux civils de Rossignol, Breuvanne et Saint-Vincent embarqués à Marbehan, étaient arrivés le mardi soir à la gare d'Arlon (2). Leur train fut garé sur une voie longeant l'entrepôt des douanes, à proximité du pont de Schoppach.

Le colonel von Tessmar, commandant le corps d'occupation du Luxembourg, attablé à la terrasse du Café du Commerce, place d'Armes, à Luxembourg, et entouré de deux autres militaires, von Nell et le justizrat Meyer, fut prévenu par une ordonnance de l'arrivée de ces malheureux.

Voici, d'après la déclaration des témoins Paul Ackermann, Guillaume Thill et Nicolas Welschbillig, la scène qui se passa à la terrasse du café (3).

L'ordonnance s'approche du colonel et lui dit : « Mon colonel, on annonce d'Arlon que 120 francs-tireurs ont encore été amenés. — Bien, répond le colonel. Avez-vous des wagons à Arlon? — Il paraît que non. — Alors, télégraphiez à Trèves qu'ils envoient des wagons. » L'ordonnance salue, se retire, et s'éloigne dans la direction du café Jentgen. Von Tessmar échange quelques mots avec ses compagnons, puis, brusquement, il se retourne. « Rappelez l'ordonnance », dit-il au garçon de café. En même temps il hèle lui-même l'homme : « Revenez donc ! » Le planton arrive. « Après tout, dit le colonel, pourquoi faites-vous tant d'histoires (*was machen Sie so viele Geschichten*) pour ce ramassis de francs-tireurs? Qu'on les fusille tout bonnement ! »

Von Tessmar, dès qu'il eut pris cette décision, ne put s'empêcher de s'en glorifier auprès de la propriétaire de l'Hôtel Continental, où il logeait avec von Nell et Meyer. « Madame, dit-il à la patronne qu'il appelait la *Kratzbürste* à cause de ses rebuffades à l'égard des officiers allemands, Madame, je vous invite pour un beau spectacle à Arlon. Demain, j'y ferai fusiller 120 Belges !... »

L'ordre est transmis. C'est von Hedemann, commandant du bataillon de Gotha, qui le reçoit, en qualité de commandant de la place d'Arlon. Et l'oberstforster von Hoering est chargé de l'exécution.

Le mercredi, 26 août, par un temps pluvieux et sombre, des barrages sont établis des deux côtés du pont de Schoppach, et la circulation est arrêtée. Les habitants des maisons comprises entre les barrages sont bloqués chez eux. Le bruit se répand que l'on va fusiller les prisonniers, et arrive aux oreilles d'un prêtre de la ville, M. l'abbé Peiffer, professeur de religion à l'Ecole normale pour filles. Celui-ci n'hésite pas et se présente au commandant de la gare. Un officier le reçoit et lui répond qu'il n'est pas question d'exécution. Le prêtre se retire. Mais il s'aperçoit aussitôt après que des préparatifs se font. Il apprend qu'un louageur, M. Colas-Maas, a reçu l'ordre d'envoyer deux tombereaux. Deux camionneurs se

(1) Ce rapport est signé par l'abbé Peiffer, MM. Hanck, Christophe, Ghill et Antoine.

(2) Il y avait 108 prisonniers de Rossignol, 7 de Breuvanne, 5 de Saint-Vincent. A ces 120 Belges il faut ajouter deux Français de Tellancourt : le maire M. Etienne Bastien (67 ans) et Aimé Prégnon (20 ans). M. Bastien avait été appelé à la mairie et les Allemands l'ont enlevé sans donner de motif, disant simplement qu'il reviendrait. Quant à Prégnon, des officiers ont dit à ses parents que le jeune homme devait leur indiquer un chemin dans le bois, et qu'ils le renverraient ensuite.

(3) Tout ce récit a paru dans *L'indépendance luxembourgeoise* du 24 août 1919, et fut confirmé le 4 juillet 1923 par un rapport de M. Koenig, inspecteur de la police criminelle de Luxembourg.

tenaient prêts avec leur attelage. M. l'abbé Peiffer se présente de nouveau à la gare. Cette fois, il est reçu par un autre officier qui le repousse rudement et le menace de le faire fusiller avec les autres. Les bourreaux ne voulaient donc pas que les malheureux condamnés au supplice obtinsent pour mourir les suprêmes consolations de la religion qu'ils pratiquaient.

M. l'abbé Peiffer devant l'impossibilité d'approcher des victimes, ne veut toutefois pas se résoudre à les abandonner. Il se rend à la maison Antoine, de la mansarde de laquelle il peut observer le talus qui, faisant contrebas au pont de Schoppach, est l'endroit désigné pour la fusillade.

A dix heures du matin, il voit amener les premiers prisonniers, titubant, affaiblis par plusieurs journées de jeûne et par plusieurs nuits de veilles et d'angoisses. Un premier groupe de dix hommes est conduit contre le talus; de sa mansarde, le prêtre trace le signe de l'absolution. Un commandement, puis l'horrible craquement d'une salve : les dix innocents s'affaissent. Tous ne sont pas morts du coup : il en est qui gémissent douloureusement. Le feldwebel Sonntag, qui a commandé la salve, passe devant la rangée des corps abattus et décharge son revolver sur chacun d'eux.

Un nouveau groupe de dix est amené : la scène se renouvelle. Et le massacre se poursuit toujours par dix hommes à la fois. Les cadavres s'amoncellent (fig. 109). Les derniers arrivés doivent grimper sur les corps des précédents. On s'imagine l'épouvantable situation de ceux qui sont réservés pour les dernières fournées.

Entre chaque fusillade s'écoulait un intervalle de dix minutes à un quart d'heure. C'est ainsi que la sinistre besogne dura jusque passé midi : deux grosses heures, durant lesquelles l'abbé Peiffer, priant et pleurant, resta à sa mansarde pour continuer à absoudre de loin les victimes.

Par un raffinement de cruauté, Mme Hurieaux est laissée pour le dernier groupe. C'est la seule femme. Elle marcha au supplice d'un pas assuré, leva la main et cria : « Vive la Belgique! Vive la France! » avant de tomber sous les balles. Ces paroles furent entendues par un témoin, François Christophe, un des camionneurs de la maison Colas-Maas, qui était arrivé à la gare avant la fin de l'exécution. Il vit un officier achever les blessés à coups de revolver et des soldats retourner les cadavres et les fouiller. On lui commanda de charger les corps sur les tombereaux. Il s'y refusa, ne voulant pas, selon son expression, « toucher à son sang ». Les Allemands n'insistèrent pas et réquisitionnèrent deux autres ouvriers de la ville (1). On ne chargea les tombereaux qu'à raison de sept à huit corps pour les transporter au cimetière. Aussi l'opération commencée le 26 après-midi ne se termina que le lendemain. On dut renoncer à creuser une tombe pour chaque cadavre et on se contenta d'une fosse commune dans laquelle on déposa 120 corps, trois par trois superposés (2). M. Henri Jungels qui présida à cette inhumation, fut accompagné de MM. Fortemaison et Hanck, ce dernier originaire de Rossignol, qui l'aidèrent à identifier les cadavres. La chose fut possible pour

(1) Altenhoven et Schwartz.

(2) Paul Habaru fut enterré à part; domicilié à Arlon, il s'était réfugié dès le début des hostilités Rossignol, son village d'origine. Le maire de Tellancourt fut déposé avec les cadavres des soldats français. (Ces détails nous ont été transmis par M. Henri Jungels lui-même.)

la moitié environ, mais tous les autres étaient méconnaissables, tant leurs traits avaient été convulsés par la terreur.

Pendant six ans, les corps des 122 innocentes victimes de la barbarie allemande reposèrent au cimetière d'Arlon.

Le dimanche 18 juillet 1920, en présence du Roi et des principales autorités civiles et religieuses du pays, ainsi que de nombreux représentants des pays alliés, eut lieu l'exhumation des corps et leur transfert à Rossignol. Sur tout le parcours du funèbre cortège se pressait une foule compacte et recueillie. Etalle avait été choisie pour le relai et c'est là que, pendant toute la nuit du dimanche au lundi, on fit la veillée des corps.

Le lundi matin, le cortège se reforma et reprit le chemin de Rossignol où il arriva vers 10 heures. Le village de mort s'était réveillé pour recevoir ses martyrs, et leur rendre le suprême hommage. Après la messe chantée en plein air et de nombreux discours, Mgr Heylen, évêque de Namur, présida à la cérémonie des absoutes; puis les cercueils furent descendus dans l'immense caveau destiné à les recevoir et qui devenait, à partir de ce moment, l'ossuaire sacré où reposeront dans la paix du Seigneur jusqu'au jour de la Résurrection les corps de ceux qui attendent leur récompense du Dieu de toute Justice.

LISTE DES 122 VICTIMES.

Cent-huit de Rossignol :

Théophile ANIZET, 29 ans; Hubert ANTOINE-PÊCHEUR, 48 ans; Félix BAUDRU, 69 ans; Joseph BAUDRU-MOREAU, 32 ans, et son frère, Louis BAUDRU, 20 ans; Joseph BRUNEL-MAROUZÉ, 29 ans; Louis CARDRON-CARRIÈRE, 55 ans; Alphonse CARRIÈRE, 70 ans; François CONDROTTE-BLASEN, 60 ans, et ses deux fils, Jules CONDROTTE-MOREAU, 30 ans, et Georges CONDROTTE, 27 ans; Gaston COPUS-CONDROTTE, 23 ans; Jean-Jacques CORNET, 82 ans; Victor CORNET-CORNET, 74 ans; Jules COZIER-GRAVET, 56 ans, et ses deux fils, Joseph COZIER, 22 ans, et Louis COZIER, 21 ans; Théophile COZIER, 46 ans, et son frère, Joseph COZIER-GRAFF, 38 ans; Louis COZIER-LEFÈVRE, 40 ans; Jules DEJOSÉ-GOFFINET, 29 ans; Louis EPPE, 33 ans, et son frère, Ernest EPPE, 27 ans; François FROIDCOURT-JACQUES, 46 ans; Léon GAUSSIN-HINGOT, 39 ans; Désiré GILLES-CONDROTTE, 53 ans, et ses deux fils, Joseph GILLES, 26 ans, et Louis GILLES, 19 ans; Julien GILLET-CONDROTTE, 26 ans; Jean-Joseph GOFFINET-CORNET, 72 ans; Alphonse GOFFINET-PÊCHEUR, 54 ans; René GOFFINET, 17 ans; Louis GUSTIN-CLAUDE, 38 ans; Théophile GRAVIS-JACQUET, 61 ans; Emile GRAVISSE, 24 ans; Constant HABARU, 69 ans; Emm. HABARU-DURAND, 61 ans, et son fils, Paul HABARU-MAGIN, 27 ans; Edouard HABARU, 20 ans, et son frère, Germain HABARU, 18 ans; Joseph HALBARDIER-ANIZET, 37 ans; Alexandre HAMPTIAUX-MARTIN, 57 ans; Jérôme HERBEUVAL-THIRY, 51 ans, et son frère, Léopold HERBEUVAL-THIRY, 47 ans; Edouard HOURT-THIRY, 29 ans; Alfred HURIEAUX-GOFFINET, 47 ans, et son épouse, Marie HURIEAUX-GOFFINET, 41 ans; Louis JACQUES-ROSSIGNON, 56 ans; Louis JACQUES-

PÊCHEUR, 25 ans; Joseph JACQUES, 56 ans; Justin JACQUES, 42 ans; Théophile JACQUET-BAUDRU, 56 ans, et son frère, Nicolas JACQUET-PÊCHEUR, 51 ans, et son fils, Jules JACQUET, 17 ans; Auguste JACQUET-GILLARDIN, 33 ans, et son frère, Joseph JACQUET-STRASSER, 32 ans; Joseph JACOB, 23 ans; Adolphe LABRANCHE-THÉATE, 54 ans; J.-B. LAMBERTY-GOFFINET, 38 ans; Constant LEMANS-MARTILLY, 62 ans; Constant LEMANS-CORNET, 37 ans, et son frère, Ernest LEMANS-TINTINGER, 33 ans; Eugène LEMOINE-CARDRON, 32 ans; Gustave LESCRAINIER-WILMUS, 27 ans; Dominique MATHAY-ALEN, 59 ans; Célestin MEURISSE-MASSET, 63 ans, et son fils, Victor MEURISSE-LÉONARD, 37 ans; Joseph MIGEAL-BAUDRU, 47 ans: Constant MOREAU-PEIGNOIS, 63 ans, et ses deux fils, Joseph MOREAU-MOREAU, 28 ans, et Victor MOREAU, 21 ans; Victor MOREAU-CORNET, 60 ans, et son fils, Léon MOREAU, 19 ans; Xavier MOREAU, 67 ans, et son frère, Jules MOREAU-ALEN, 55 ans; Dominique MOREAU, 19 ans, fils de Jules; Isidore MOUTHON-BAUDRU, 63 ans; Constant PÊCHEUR-GRÉVISSE, 76 ans, et ses deux fils, Joseph PÊCHEUR-SCHMIT, 39 ans, et Constant PÊCHEUR-PÊCHEUR, 32 ans; Joseph PÊCHEUR-CARDRON, 56 ans; Célestin PÊCHEUR-STRASSER, 51 ans, et son fils, Joseph PÊCHEUR-GOBIN, 29 ans; Louis PÊCHEUR-ROYER, 52 ans, et son fils, Joseph PÊCHEUR, 16 ans; Jules PÊCHEUR-JACQUET, 36 ans; Louis PÊCHEUR-HOURT, 36 ans; François PERLEAU-GRANDHENRY, 63 ans; Louis PIERLOT-MOLINET, 44 ans; Georges PIERLOT, 27 ans, et son frère, Joseph PIERLOT, 22 ans; Polycarpe PIERRARD-CARRIÈRE, 37 ans; Désiré PIRSON-THIRY, 56 ans; Constant ROSSIGNON, 76 ans; Jules ROSSIGNON-DINAN, 63 ans; Constant ROSSIGNON-CARDRON, 54 ans; Emile ROSSIGNON, 44 ans; Louis ROSSIGNON-ROSSIGNON, 38 ans, et son fils, Fernand ROSSIGNON, 22 ans; André ROYER-CONDROTTE, 58 ans, et son fils, Alfred ROYER, 20 ans; Emmanuel STRASSER-BAUDRU, 55 ans, et son fils, Ernest STRASSER, 27 ans; Eugène THÉATE-JACQUES, 48 ans; Auguste THIRY-COZIER, 53 ans, et ses deux fils, Gustave THIRY, 17 ans, et Alphonse THIRY, 16 ans; Auguste THIRY, 17 ans.

Sept de Breuvanne :

Joseph DAUPHIN-LEPÈRE, 54 ans; Henri DAUSSIN-BERTRAND, 39 ans; Joseph DAUSSIN-HENRY, 40 ans; Louis DELAHAMAIDE, 64 ans; Joseph PIREAUX-PIERRET, 40 ans; Albert SIBRET, 25 ans; Eudore YASSE-MAGONETTE, 44 ans.

Cinq de Saint-Vincent :

Julien FORÊT, 31 ans; Clément GUIRSCH, 20 ans; François LAURENT, 45 ans; Lucien LAURENT, 25 ans; Louis LECOMTE, 40 ans.

Deux de Tellancourt (France) :

Emile BASTIEN, 67 ans; Aimé PRÉGNON, 20 ans.

Fig. 107 — Proclamation du général von der Esch aux citoyens d'Arlon.



Fig. 109. — L'hécatombe des 122 civils au pont de Schoppach (Arlon).

Von der Stadt Arlon an
Kriegs Contribution
Frs 100.000 (Hunderttausend Frs)
erhalten

Arlon
13. 8. 1914

Fig. 108. — Reçu des 100,000 francs imposés comme contribution de guerre à la ville d'Arlon.



Fig. 110. — Les trois pompiers et le commissaire de police Lempereur (n° 4) photographiés à l'endroit où celui-ci fut assassiné.



Fig. 111.
Gustave COULON, 54 ans, tué à Etalle.



Fig. 112.
Ernest BALON, 17 ans, tué a Etalle.



Fig. 113.
Joseph LEBRUN, 50 ans, tué à Etalle.



Fig 114.
Amédée LEPAGE, 36 ans, tué à Etalle.



Fig. 115.
Joseph PAYGNARD, 40 ans, tué à Etalle.



Fig. 116.
Camille RICAILLE, 42 ans, tué à Lenclos (Etalle).



Fig. 117.
L'abbé Joseph PIERRET, vicaire, pendu à Etalle.



Fig. 118. – Nicol. SCHNOCK, 46 ans, bourgmestre de Hachy, pendu à Etalle.



Fig. 119.
J.-B. MARMOY, 29 ans, de Virton, fusillé à Etalle.



Fig. 120.
Jules LATRAN, 27 ans, de Virton, fusillé à Etalle.



Fig. 121.
Emile JAMIN, 26 ans, de Virton, fusillé à Etalle.



Fig. 122.
René GÉRARD, 20 ans, de Virton, fusillé à Etalle.



Fig. 123.
J.-B. MARCHAL, 52 ans, de Sivry (Etalle), fusillé à Arlon.



Fig. 124.
Alexis PEIFFER, 65 ans, de Lenclos (Etalle), fusillé à Arlon.



Fig. 125.
Camille JACOB, 42 ans, de Lenclos (Etalle), fusillé à Arlon.



Fig. 126.
Constant CHAPELIER, 61 ans, de Lenclos (Etalle), fusillé à Arlon.

II. L'AVANCE DU Ve CORPS A PARTIR DU 19 AOÛT

La commune de *Bonnert,* située au nord d'Arlon, n'eut pas beaucoup à souffrir de l'invasion allemande. Les premières troupes, celles du XVIIIe corps, arrivées le 12 août, remontèrent le 18 vers Martelange. Celles du Ve corps qui suivirent, ayant à prendre la direction d'Etalle, laissèrent Bonnert sur leur droite. Des sections tout au plus, *Waltzing*, *Frassem*, par exemple, ainsi que *Viville*, eurent encore à héberger des soldats allemands, mais ceux-ci quittèrent presque tous le 21 pour prendre part à la bataille qui devait se livrer le lendemain du côté de Virton (1).

Il est à peine besoin d'ajouter que dans ces localités, comme partout ailleurs, les troupes se montrèrent arrogantes, et il y eut plus d'une alerte causée par des « francs-tireurs » imaginaires. Elles n'eurent heureusement pas de suites.

La localité d'*Heinsch* ne fut autrement troublée au mois d'août 1914 que par le passage des troupes allemandes qui arrivèrent surtout fort nombreuses le 19 août. Mais une section de la commune, *Freylange,* située dans la direction d'Arlon, entre Heinsch et Viville, n'échappa pas à si bon compte et si elle n'eut pas à déplorer de mort d'homme, elle eut à regretter l'incendie de 38 maisons. Voici dans quelles circonstances :

N° 823. Le 12 août 1914, raconte l'abbé Lecler, curé de la paroisse, l'ennemi était entré à Arlon. Il prétendit, sans pouvoir apporter aucune preuve, que pendant la nuit du 12 au 13, on avait aperçu des signaux lumineux partant de Freylange. Dès que cette accusation mensongère fut rapportée au général von der Esch, commandant la 41e brigade, celui-ci ordonna la destruction par le feu de toute la localité.

C'est le 13, vers midi, qu'un détachement du 87e d'infanterie arrive à Freylange et signifie à la population qu'on va incendier toutes les maisons et que les habitants ont deux heures pour sauver ce qu'ils peuvent et s'en aller. Après le bourgmestre, je me rends à mon tour auprès du commandant du détachement pour essayer de lui faire entendre raison, mais je suis également éconduit et je n'ai plus, comme tous mes paroissiens, qu'à pourvoir à mes biens et à ma sécurité personnelle.

Je retourne cependant auprès du commandant pour savoir si l'église tout au moins ne sera pas épargnée. Il me répond, assez gentiment cette fois : « Je vous engage à sauver ce que vous pourrez, car elle sera, je crois, bombardée. »

Je me suis alors empressé de consommer les Saintes Espèces d'abord, puis d'emporter les vases sacrés et quelques ornements, et ainsi chargé je me suis rendu chez mon confrère de Stockem.

(1) Le IIIe bataillon du 19e régiment d'infanterie passa la nuit du 19 au 20 à Viville (voir *Historique du régiment*)

Je n'avais pas encore quitté Freylange, que déjà le feu prenait aux quatre coins du village. Je vis moi-même jeter des pastilles incendiaires dans la maison Hesse-Malhette qui se mit aussitôt à flamber. Environ une demi-heure plus tard le bombardement commençait : onze coups de canon furent tirés. L'église heureusement ne fut pas atteinte; le presbytère et l'école des garçons furent un peu endommagés par les obus.

Lorsque, dans la soirée, il fut permis aux habitants de Freylange de regagner le village, ils y trouvèrent 38 maisons complètement détruites.

Le 20 août, nous arriva le 50[e] régiment d'infanterie de Lissa; le colonel Diestel prit son quartier au presbytère. Ces troupes nous quittèrent le lendemain soir et prirent le chemin de Stockem pour se rendre de là sur Vance.

Stockem, autre section de la commune d'Heinsch, est située à 3 kilomètres à l'ouest d'Arlon et traversée par une ligne de chemin de fer et deux grand'routes : celle d'Arlon à Neufchâteau et celle d'Arlon à Etalle. C'est celle-ci surtout que suivirent les troupes d'invasion du V[e] corps.

N° 824. Dès le 6 août, des patrouilles françaises et allemandes échangèrent quelques coups de feu dans les environs.

« Le 7 août, deux escadrons du 2[e] hussards (4[e] D. C.) en reconnaissance sur Arlon, ont bousculé près de Stockem un détachement de découverte ennemi, mais sans relever aucun renseignement important. » C'est ainsi que s'exprime l'*Historique du corps de cavalerie Sordet* (p. 30). En réalité voici ce qui s'était passé : Deux escadrons du 2[e] hussards et une section cycliste sous les ordres du colonel Gouzil avaient traversé la localité et s'étaient rendus jusqu'à la frontière grand'-ducale à la recherche de l'ennemi qu'ils n'avaient pas rencontré. Le détachement revenait à Stockem au commencement de l'après-midi, lorsqu'il s'y heurta à des cavaliers allemands arrivant en sens inverse de la direction de Vance. Les Allemands voulurent éviter la rencontre et s'abritèrent derrière un bois. Les Français les découvrirent et la lutte s'engagea. Les Allemands ne tardèrent pas à fuir vers Arlon, laissant sur le terrain trois tués dont un officier (1), ainsi qu'une automobile à laquelle les hussards mirent maladroitement le feu, car elle contenait, paraît-il, des cartes et des papiers d'Etat-Major, et une assez forte somme d'argent.

La mort de cet officier valut au village de sérieuses difficultés parce que les habitants furent accusés de l'avoir tué pour le dévaliser. De là, de nombreuses enquêtes. Quelque temps après, l'autorité occupante fit exhumer l'officier en présence de l'autorité communale et du curé, pour voir si on ne lui avait pas enlevé des vêtements, ou s'il n'était pas mutilé. Cette constatation ne fit rien découvrir à charge des habitants.

(1) Freiherr von Knigge, lieutenant au 7[e] chasseurs. Un des soldats tués s'appelait Ernest Hiersemann et fut enterré à Stockem. L'autre, blessé seulement, s'est traîné jusqu'au territoire d'Udange, où il a été trouvé mort et où on l'a enterré.

Les jours suivants il y eut encore quelques rencontres de patrouilles, mais dès le 12 août les Allemands occupèrent en maîtres le pays.

A partir du 19 août, Stockem fut envahi par de nombreuses troupes du Ve corps. Le général-major Melms, commandant la 17e brigade d'infanterie, logea au presbytère (1). Le 21 et le 22, toutes ces troupes se dirigèrent sur Etalle.

Hachy étant à l'écart de la grand'route Arlon-Etalle, ne vit pas défiler le Ve corps allemand. Par contre, la localité fut envahie par des éléments de la 3e division de cavalerie.

N° 825. Dès le vendredi 7 août, on entend des coups de feu dans les environs de Hachy (2). Ce sont des patrouilles françaises et allemandes qui se sont rencontrées près de Sampont. Au commencement de l'après-midi on amène au pensionnat des Frères deux hussards blessés, ainsi qu'un dragon du 28e régiment. Tous trois appartiennent à la 4e division de cavalerie française.

Le vendredi 14 août, une nouvelle rencontre eut lieu cette fois dans le village. Un lieutenant français du 4e hussards, Pierre Guibé, fut gravement blessé. Sommairement pansé à Hachy même, il fut aussitôt transporté en voiture à Habay-la-Neuve, où se trouvait installée une ambulance. Les deux médecins de la localité procédèrent immédiatement à l'amputation de la jambe. Mais le brave lieutenant ne survécut pas à sa blessure et mourut le soir même dans les sentiments les plus édifiants de résignation chrétienne et de courage patriotique.

Dans cette même rencontre, un cavalier allemand reçut dans le dos un coup de lance d'un hussard français. Le blessé fut soigné au pensionnat des Frères et emporté par les siens trois jours après.

Le 19 août, la localité est envahie par la 3e division de cavalerie allemande, notamment par la 22e brigade, c'est-à-dire le 5e dragons et le 14e hussards (3).

Les officiers s'installent au pensionnat des Frères et obligent ceux-ci à leur préparer un dîner et à les servir à table. Pendant le repas, ils se vantent d'avoir fait fusiller une vingtaine de civils à Pierrepont et d'avoir brûlé ce village, ainsi que ceux de Boismont et Baslieux, lors de leur avance sur Mangiennes (France), le 10 août (4).

Le vendredi 21 août, un incident faillit coûter cher aux Frères. L'un d'entre eux, le frère Henri, s'occupait de télégraphie sans fil, et avait quitté le 2 août son couvent pour rejoindre l'armée française, sans penser à enlever l'antenne de son appareil. Ses confrères n'y songèrent pas davantage et, le vendredi, les Allemands la découvrirent. Grand émoi dans toute la maison. Cris de colère des uns avec menaces de mort, protestations des autres. On finit par emprisonner tout le

(1) Notamment le IIe bataillon du 19e régiment d'infanterie passa la nuit du 19 au 20 à Stockem. (Voir *Historique* de ce régiment.)

(2) Ce rapport a été rédigé à l'aide des notes de M. Ensch, curé de la paroisse, et du Frère Directeur du pensionnat.

(3) Ces renseignements sont fournis par les bons de réquisition.

(4) Ils exagéraient heureusement. Le 9 août, deux jeunes gens seulement furent fusillés à Pierrepont sans motif.

personnel du pensionnat qui passa une nuit pleine d'angoisse. Le lendemain matin, grâce à l'intervention d'un député du Reichstag, M. Quehl, appartenant au Centre, les officiers allemands déclarèrent les Frères libres et leur promirent de ne pas les inquiéter autrement.

Le samedi, on entendit gronder au loin le canon, mais on ne se battit pas sur le territoire d'Hachy. Le soir, des cavaliers du 5e dragons revinrent au pensionnat où ils restèrent jusqu'au lundi. Ce fut alors l'arrivée des troupes de la landsturm qui s'y installèrent.

Bien que *Fouches* ne soit qu'une section de la commune d'Hachy, le bourgmestre, M. Schnock, y résidait pourtant. Les Allemands trouvèrent chez lui toutes les armes de la commune qu'il avait recueillies par mesure de précaution et par ordre de l'autorité belge. L'ennemi l'accusa d'ourdir une conspiration et, de ce chef, il fut conduit à Etalle où, après un jugement sommaire et inepte, il fut condamné à la pendaison.

Rapport de l'abbé J. Goedert, curé de Fouches (1).

N° 826. Le 23 août 1914, au sortir de l'église où je venais de dire la première messe, c'était un dimanche, des soldats allemands m'arrêtèrent et me poussèrent jusqu'au presbytère qu'ils se mirent à bouleverser de fond en comble. Comme ils me demandaient si je n'avais pas d'armes, je leur remis un vieux revolver.

D'autres soldats qui perquisitionnaient en même temps dans le village, trouvèrent chez le bourgmestre, M. Nicolas Schnock (fig. 118), les armes que les habitants étaient venus y déposer par ordre supérieur, et chez un négociant, M. Emile Even, une carabine Flobert. Ces deux habitants appréhendés sont conduits comme moi, sous bonne escorte, sur la route d'Arlon à Vance. Là, on me dépouille de tous mes vêtements et l'on m'expose ainsi à la risée de la soldatesque. Mes gardiens profitent de cette circonstance pour vider mes poches et s'emparer de neuf titres « Bons du Trésor » de 1,000 francs chacun et d'environ 1,000 francs en billets de banque, que je portais sur moi depuis l'arrivée des Allemands, par mesure de précaution ! Ensuite, j'ai pu revêtir à nouveau mes vêtements, mais je n'ai même pas eu le temps de mettre mes bas, car il nous fallut tout de suite nous mettre en route pour Etalle.

Jusqu'à Vance on me permit de monter sur un chariot contenant des munitions. Mais, arrivé en cette localité, je dus descendre du véhicule et marcher sous la conduite d'un soldat qui s'ingéniait à me maltraiter et à m'injurier. Mes deux compagnons de captivité étaient liés ensemble par les mains et attachés derrière un chariot.

A l'entrée d'Etalle les soldats me placèrent entre MM. Schnock et Even. N'augurant rien de bon de la conduite des Allemands à notre égard, j'engageai mes camarades à faire un acte de contrition et je leur donnai l'absolution.

(1) En 1914, actuellement retraité à Arlon. L'enquête fut faite en 1915, et le présent rapport définitivement rédigé après l'armistice.

Dans le village nous ne vîmes pas un seul civil. Nos gardiens nous firent comprendre qu'ils étaient tous prisonniers à l'église. Ils nous montrèrent aussi le poteau télégraphique auquel ils avaient pendu le vicaire, prétendaient-ils. Mais nous n'ajoutions pas foi à cette nouvelle qui nous semblait invraisemblable.

On s'arrêta devant la maison Kieffer. Un haut gradé en sortit — j'ai su après qu'il s'appelait Dove, car il signa ma libération — et aussitôt se constitua un tribunal de guerre. Je dus comparaître le premier. Je me défendis de mon mieux et j'exhibai une carte signée d'un comte Hartenberg que j'avais hébergé, et qui reconnaissait avoir été fort bien traité. Sans se prononcer sur mon sort, Dove passa à l'interrogatoire de mes deux compagnons. M. Even fut acquitté, mais le bourgmestre fut condamné à la pendaison pour avoir organisé chez lui un dépôt d'armes!

Je suis alors introduit dans la maison Kieffer, et le major Dove me déclare que je serai remis en liberté, si je veux signer une attestation reconnaissant que je cède *volontairement* les valeurs dont j'ai été dépouillé. J'ai signé, contraint par la force et pour échapper à la mort.

J'ai reçu alors un « laissez-passer » signé par le major Dove et grâce à ce sauf-conduit, mais non sans peine encore, je pus regagner le soir ma paroisse.

M. Even revint lui aussi le jour même au village. Quant au malheureux bourgmestre, on ne le revit plus. Longtemps on resta sans nouvelles, mais les dernières lueurs d'espérance s'évanouirent le 18 octobre, lorsqu'on fit les exhumations à Etalle. On découvrit son corps avec celui de six autres victimes de la cruauté allemande (1).

Plusieurs escarmouches de patrouilles eurent lieu sur le territoire de *Vance* la deuxième semaine d'août 1914. Puis ce fut l'occupation du village par la cavalerie allemande. Un jeune homme de 22 ans, Joseph Monneau, y fut tué sous prétexte qu'il faisait des signaux avec le drapeau national, qu'un officier lui avait ordonné d'enlever du clocher de l'église. Puis ce fut le passage des soldats du Ve corps, la 9e division d'abord, la 10e ensuite. Ces troupes, en se rendant au combat de Virton, emmenèrent avec elles deux civils, père et fils, qu'elles martyrisèrent avec le raffinement de la cruauté la plus diabolique.

Rapport de M. Hellers, curé de Vance (2).

827. Le 7 août, des hussards français envahissent la localité, et quelques-uns d'entre eux, cachés dans la maison de Cyrille Darche, tirent sur une automobile allemande, celle-là même qui fut brûlée un peu plus loin à Stockem par les Français. Il paraît qu'un des occupants de l'automobile, un officier, aurait été atteint mortellement par ces coups de feu.

Le surlendemain, le capitaine de l'Estoile, commandant le 3e escadron du

(1) Ce récit est confirmé par celui de M. Emile Even.

(2) D'après une enquête faite en 1915 et définitivement rédigée après l'armistice.

4[e] hussards français, rencontre une patrouille allemande près des marais de Vance et ordonne à ses hommes de charger. Malheureusement, plusieurs chevaux s'enlisent et les cavaliers ont toute la peine du monde à se dégager de leurs montures et à regagner le terrain ferme. L'ennemi profite de cette circonstance pour diriger sur les Français un feu nourri. Mais le peloton Chapuis s'est installé à l'extrémité du village, où il tient en respect l'ennemi et recueille les cavaliers, grâce notamment au sang-froid du brigadier Laurent qui finit par être lui-même grièvement blessé (1).

Il y eut des pertes de part et d'autre (2). Des civils relevèrent sur le lieu du combat un feldwebel, appelé Doos, qui, transpercé par un coup de lance, avait les poumons perforés. Il fut transporté à la Croix-Rouge, installée chez les religieuses, qui lui prodiguèrent les soins que réclamait son état. C'est ce blessé allemand qui nous déclara que les coups de feu dirigés l'avant-veille sur l'automobile étaient connus de l'autorité militaire et que le village de Vance était mal noté.

Lorsque quelques jours après on apprit l'incendie de Freylange, l'anxiété de la population fut à son comble. C'est alors qu'on obtint du feldwebel une lettre supplique très favorable pour la population, dans laquelle il priait l'Etat-Major allemand d'épargner le village de Vance et de ne molester en aucune façon les habitants qui soignaient si bien les blessés ; que d'ailleurs la population n'était pas responsable des coups de feu tirés sur l'automobile allemande par des soldats français.

Cette lettre fut apportée à Arlon le 13 août au soir par quatre hommes du village (3). Ils y furent mal reçus, durent passer la nuit au corps de garde de l'Hôtel de Ville et ne revinrent que le lendemain en disant que les Allemands viendraient eux-mêmes régler l'affaire sur les lieux.

Le 14 août, en un rien de temps, le village fut littéralement inondé de troupes allemandes. Le drapeau national qui, depuis le début des hostilités, flottait sur le clocher, eut le don ce jour-là d'exaspérer l'ennemi qui somma le bourgmestre de l'enlever sans délai. Celui-ci fit mander Joseph Monneau qui, sur son ordre, l'avait arboré, pour l'enlever, afin de se conformer aux sommations allemandes. Comme il avait plu, la corde qui liait la hampe du drapeau à la croix s'était fortement resserrée, de sorte que le jeune homme eut beaucoup de peine à défaire les nœuds. Afin d'y mieux réussir, pour donner un peu de jeu à la corde, il fit balancer plusieurs fois la hampe de côté et d'autre. A cette vue, un officier à cheval qui stationnait devant l'église, poussa des hurlements de bête fauve, prétendant que le jeune homme faisait des signaux à l'ennemi avec la hampe du drapeau. Aussi quand Joseph Monneau eut achevé sa besogne et fut redescendu, des soldats l'empoignèrent, ainsi que le bourgmestre, M. Isidore Orban, et un autre civil, Jules Thiry, et les forcèrent à courir devant les soldats qui les frappaient en traversant le village. Arrivés en dehors de la localité, sur la route d'Habay-la-Neuve, JOSEPH MONNEAU,

(1) Ces renseignements sont tirés du *Journal de Marche* de la 4[e] D. C.

(2) Dans deux tombes allemandes au cimetière de Vance reposent des soldats du 7[e] chasseurs, 8[e] dragons, 4[e] hussards et du 69[e] d'infanterie tombés le 7 et le 9 août 1914. (Voir *Heldengräber in Süd-Belgien*, fig. 2, p. 11.)

(3) Dominique Foiry, Arsène Burquel, Léon Niederkarn et Fernand Sternon.

âgé de 22 ans, fut entraîné dans un clos, appartenant à la veuve Serfontaine-Kelner et là fusillé, sans autre forme de procès (1).

Sur ces entrefaites, toute la population reçut ordre de se rendre devant la maison communale, où le bourgmestre fut amené aussi, une corde liée autour du corps comme pour le pendre. Un officier lut alors une proclamation, dans laquelle il était dit : « ... Nous ne faisons pas la guerre aux civils... mais nous punirons sévèrement tous ceux qui cherchent à nuire à l'armée allemande. Nous rendons responsable la population des actes de malveillance commis contre nous ; et comme garantie, nous prendrons des otages. » Ainsi fut fait, et ces otages furent enfermés à l'école des garçons. Ensuite, on procéda à une enquête auprès du feldwebel blessé. Celui-ci plaida en faveur du village, et c'est grâce à cette intervention qu'il fut préservé d'une destruction complète. Néanmoins, la maison Dache, d'où étaient partis les coups de feu dirigés sur l'automobile allemande, fut pillée de fond en comble.

Les jours suivants, les troupes qui occupaient la localité continuèrent à réquisitionner ou à prendre, sans, cependant, qu'aucun fait grave puisse être porté à charge contre elles.

Le 21 août, vers le soir, elles reçurent ordre de se mettre en marche et de se diriger vers Etalle (2).

A minuit, d'autres troupes les remplacèrent qui, à leur tour, partirent vers 2 heures du matin. C'est ici que se place un épisode douloureusement mémorable.

Cinq soldats étaient logés chez M. Joseph Georges, lorsque l'officier qui les y avait conduits, vint leur signifier qu'il était temps de partir. En même temps il se mit à crier dans la maison pour demander quelqu'un qui pût leur montrer la route jusqu'à Chantemelle.

Mme Georges appelle son mari. Mais, à sa vue, l'Allemand se récrie : « Non, le jeune homme. » Attiré par le bruit, arrive Ernest Georges, qui s'était habillé à la hâte. L'officier l'empoigne et lui intime l'ordre de prendre une lanterne et de le suivre. La mère, craignant pour son fils, demande à son mari de l'accompagner.

A peine sorti du village, le fameux officier se met à crier : « fermez vite ! » Le jeune homme, croyant qu'il s'agissait de cacher la lumière, baisse la mèche de la lanterne. Mais l'officier continue à hurler toujours plus fort : « Fermez. » Ernest Georges, pensant alors bien faire en éteignant complètement la lanterne, la jette dans le fossé. Au même instant un soldat tire un coup de fusil en l'air. Alors, l'officier exaspéré, s'écrie : « Le jeune ! » Un second coup atteint, en effet, le jeune homme, qui s'affaisse sur le sol.

Le malheureux père relève son enfant et le couche au bord du fossé pour qu'il ne soit pas piétiné par les chevaux ou écrasé par les charrois.

Un soldat ramasse la lanterne et la remet au père, cette fois, qui est obligé d'accompagner les troupes jusqu'à Chantemelle, devant ainsi abandonner son fils.

(1) Faisons remarquer en passant que Joseph Monneau s'était dévoué pour veiller plusieurs fois le feldwebel Doos à l'ambulance des religieuses.

(2) Ces troupes du Ve corps appartenaient à la 9e division. Celles qui suivirent faisaient partie de la 10e division.

Celui-ci, heureusement, n'était que blessé et n'avait pas perdu connaissance. Il attendit que le passage des troupes fût terminé, et voulut rentrer au village ; mais il se heurta partout à des Allemands. Il se coucha alors sur un tas de paille, à proximité, et, vers 6 heures, fut recueilli dans la maison Darche-Allard où on lui fit un premier pansement. La balle était entrée en dessous de l'oreille gauche et était sortie par la nuque. On le reconduisit chez lui où il garda le lit pendant trois semaines.

Revenons maintenant au père, âgé de 60 ans, qui dut subir un véritable martyre.

Arrivé à Chantemelle le 22, vers 3 heures du matin, il fut attaché derrière une cuisine roulante et conduit ainsi jusqu'à Robelmont, où il assista à la bataille.

Dans le cours de la journée, les Allemands lui bandèrent les yeux, lui attachèrent des cordes aux poignets, puis lui firent reprendre le chemin de Chantemelle. Il traversa Vance pendant la nuit et arriva ainsi à Arlon au lever du jour du 23 août. Il fut enfermé au corps de garde du Palais de Justice, où se trouvaient déjà d'autres prisonniers (1).

Les gardiens lui lièrent une corde au poignet droit, qui lui serrait également le bras et cette corde était attachée à un solide porte-manteau si élevé que le malheureux Georges touchait à peine le sol de la pointe de ses souliers. Ce supplice dura quarante-huit heures, et entre-temps les gardiens le frappaient de coups de crosse. L'un d'entre eux lui asséna ainsi un coup si formidable sur la mâchoire, qu'il en eut trois dents cassées. Finalement, la douleur fut telle que le supplicié en perdit la tête et ne faisait plus que divaguer. Enfin, après deux jours, voyant qu'il agonisait, un soldat avec sa baïonnette coupa la corde, et le corps tomba comme une masse.

Combien de temps resta-t-il ainsi sans connaissance, il ne saurait le dire. Quand il revint à lui, on le fit passer devant un conseil de guerre, puis on le conduisit à la prison de la ville.

On eut toute la peine du monde à lui enlever la corde littéralement entrée dans les chairs, et des abcès se formèrent tout le long de son bras droit.

La famille ignorant tout de lui le croyait mort. Ce n'est que vers le 15 octobre qu'on apprit qu'il était dans la prison d'Arlon (2). On fit alors des démarches et il fut finalement rendu aux siens le 31 octobre.

Tandis que le père et le fils Georges accompagnaient les troupes allemandes du côté de Chantemelle, les habitants de Vance assistèrent de loin aux batailles qui se livraient en cette journée du 22 août, à Rossignol, Saint-Vincent et Virton, et purent juger par le bruit du canon de l'intensité de l'action.

Vers le soir, des mitrailleuses installées aux abords du village se mirent à tirer sur des Français échappés à la bataille de Rossignol et qui essayaient de percer la ligne de feu. La maison Jacques-Lepage fut ainsi atteinte par de nombreux projectiles, et un des fils, Marius Jacques, fut grièvement blessé à la figure.

(1) Ernest Niederkarn de Vance, Fernand Sternon de Virton, Valentin Thuillier et Adolphe Lempereur de Lenclos (Etalle), Alphonse Sourmal et les deux frères Habay de Bleid.

(2) Il s'y trouvait avec Rosalie Marchal, Camille et Onésime Habay et Alphonse Sourmal, tous les quatre de Bleid.

Le 23, beaucoup d'Allemands revinrent au village en chantant victoire. Pendant la journée nous vîmes de longs convois de prisonniers français dirigés sur Arlon que suivaient des civils garrottés. Ils venaient de la direction d'Etalle. Vers le soir, on en vit passer d'autres venant d'Ethe. En les voyant si malheureux, nous estimions que nous avions encore été favorisés par la Providence.

III. L'ÉTAT-MAJOR DU Ve CORPS A ETALLE

Etalle eût peut-être échappé aux incendies et aux massacres, sans une circonstance toute fortuite.

Des coloniaux français étant parvenus à sortir de l'encerclement de feu à Rossignol, s'en vinrent jusqu'à Etalle où se tenait l'Etat-Major du Ve corps allemand, et firent une tentative pour le surprendre. Cet acte d'audace, dont l'entourage du général von Strantz eut vite raison, indisposa les troupes ennemies qui occupaient la localité, et elles se mirent à incendier les maisons et à tirer sur les habitants. Ce jour-là et le lendemain, 29 maisons devinrent la proie des flammes.

Le samedi, six habitants d'Etalle furent tués sur place et tout le reste de la population fut parqué dans l'église.

La nuit du samedi au dimanche, le vicaire, l'abbé Joseph PIERRET, 31 ans (fig. 117), fut pendu. On a beaucoup écrit au sujet de la pendaison du vicaire d'Etalle. Les Allemands en ont donné plusieurs versions fort divergentes, mais le *Livre Blanc* a eu soin de ne pas en souffler mot !

Seize hommes de Lenclos et de Sivry, sections d'Etalle, avaient été conduits par les Allemands jusqu'à Arlon. Cinq d'entre eux y furent fusillés. L'officier qui les condamna reconnut publiquement leur innocence, mais déclara qu'ils devaient expier à la place des coupables qui ne se dénonçaient pas !

L'Etat-Major du corps s'étant fixé à Etalle pendant la bataille du 22 août et y étant encore resté le lendemain, on lui amena de différents côtés des prisonniers civils pour statuer sur leur sort. C'est le major Dove, premier officier d'Etat-Major du général von Strantz qui présidait le Conseil de guerre.

Plusieurs inculpés furent libérés, mais sept civils, néanmoins, furent exécutés le dimanche même. Quatre de Virton et un jeune homme de Sainte-Marie furent fusillés dans la prairie Kieffer. Le bourgmestre de Hachy, M. Nicolas Schnock, et un nommé Depiesse d'Ethe furent pendus près de la chapelle Saint-Antoine.

Le rapport suivant relate dans tous leurs détails ces sinistres événements (1).

N° 828. Dès les premiers jours du mois d'août, l'autorité communale réunit les habitants à l'Hôtel de Ville pour leur expliquer les instructions reçues du gouvernement belge, et à l'église, le doyen, à plusieurs reprises, exhorta les fidèles à la prudence et les invita à s'abstenir de tout acte d'hostilité envers l'ennemi.

Le 6 août, des cavaliers français, appartenant au 2e hussards et au 28e dragons, arrivèrent à Etalle. Ce jour-là et les jours suivants ils envoyèrent des patrouilles dans la direction d'Habay et de Vance.

Le 9 août, on inhuma à Etalle un adjudant français du 4e hussards, appelé Nicoli de Peretti (Corse), tué à Vance, et un soldat inconnu, mort de ses blessures.

Les premiers Allemands, appartenant au 8e régiment de chasseurs (2) (3e division de cavalerie), firent leur apparition à Etalle le 14 août. Ils s'arrêtèrent au bureau de poste, firent prisonnier le percepteur, M. Hardy, puis, guidés par celui-ci, se rendirent à Lenclos (3), où ils s'emparèrent de la personne du bourgmestre, M. Lebrun. Les deux prisonniers furent ramenés au centre du village et gardés jusqu'au soir.

Dans le courant de l'après-midi, deux soldats français cachés dans la cave de Théophile Lenoir, tirèrent sans succès sur les Allemands. L'un des deux parvint à s'échapper, l'autre tomba entre les mains de l'ennemi.

Trois otages furent pris pour assurer le calme pendant la nuit : le bourgmestre Lebrun à la maison Papier, le doyen Jadot et le vicaire Pierret, mais ces deux derniers dans leur domicile respectif (plan K et L).

Par ordre de l'autorité occupante, les civils eurent à déposer leurs armes à la Maison communale (plan B). Tout le monde s'empressa d'obtempérer à cette injonction.

Le 18 août, quatre voituriers, Charles Lambin, Augustin Guillaume, Edouard Hardy et Antoine Hemmer, furent réquisitionnés avec leurs équipages pour conduire du matériel jusqu'à Arlon. Mais, arrivés là, ils furent retenus et obligés de suivre les troupes jusqu'en France. Ils ne revinrent à Etalle qu'à la mi-décembre (4).

A partir du 19 août, des troupes, toujours de plus en plus nombreuses, affluèrent à Etalle. Cependant, il n'y eut aucun conflit entre le soldat et l'habitant et le village ne connut alors de la guerre que l'envahissement et les réquisitions.

Le 21 août, vers 22 heures, les soldats cantonnés à Etalle partirent pour la direction de Virton (5). De nouvelles troupes les remplacèrent bientôt pendant la

(1) Ce rapport a été signé par le doyen d'Etalle, l'abbé Jadot, le bourgmestre Lebrun, le secrétaire communal Gerbaux et le juge de paix Biermez.

(2) Comme en fait foi le reçu signé à la poste par un rittmeister.

(3) Lenclos, ainsi que Sivry, sont des dépendances d'Etalle.

(4) Ils repassèrent par Etalle le 29 septembre, et c'est alors que Lambin parvint à se faire remplacer par Clément Coulon.

(5) Notamment le 58e R. I., car le docteur Simon, d'Etalle, eut à faire avec le docteur Bruning, Unterarzt du 58e R. I.

nuit, envahirent l'église, mais durent à leur tour marcher vers le sud. Le samedi, vers 5 heures du matin, nouvelle avalanche, mais cette fois, ces soldats qui venaient de Vance, ne firent que traverser la localité. Il ne resta bientôt dans le village que l'Etat-Major du Ve corps avec son personnel.



Fig. 127. — Plan d'Etalle.

LÉGENDE :

A. Eglise. — B. Maison communale. — C. Poteau téléphonique (auquel a été pendu le vicaire). — D. Poteau indicateur. — E. Maison Kieffer. — F. Maison Amédée Lepage. — G. Chapelle Saint-Antoine. H. Poteau du supplice de Schnock et Depiesse. — I. Prairie Kieffer. — J. Maison Maüer. — K. Maison vicariale. — L. Presbytère. — M. Lieu de l'assassinat de Coulon, Balon et du soldat français. — N. Maison du bourgmestre. — O. Maison Léonce Lempereur. — P. Maison Camille Ricaille.

Maisons incendiées : 1. Veuve Bourgeois. — 2. Adolphe Michel. — 3. Joseph Peny. — 4. Louis Roussel. — 5. Constant Lenoir. — 6. Elie Rock. — 7. Gustave Coulon. — 8. Auguste Balon. — 9. Joseph Maréchal. — 10. Joseph Paygnard. — 11. Victor Hardy. — 12. Henri Lepage. — 13. Ricaille-Barthélemy. — 14. Adolphe Crélot. — 15. Joseph Lempereur. — 16. Veuve Laguerre-Lahure. — 17. J.-B. Lex. — 18. Victor Laurent — 19. Joseph Clément. — 20. Clémence Lempereur. — 21. Alexandre Limès. — 22. Lebrun. — 23. Veuve Edmond Schnock. — 24. Michel. — 25. Auguste Michel — 26. Emile Authelet. — 27. Félix Leguèbe. — 28 Veuve Joseph Dumont. — 29. Hanzir-Balon.

Dès 8 heures, on entendit gronder le canon dans différentes directions et l'on aperçut d'épaisses colonnes de fumée du côté de Tintigny.

Au début de l'après-midi, on vit revenir du champ de bataille des unités éparses dont le nombre alla toujours croissant. Presqu'aussitôt commença, sur différents points, une vive fusillade. Les habitants avaient l'impression qu'on tirait non sur des ennemis, mais sur les portes et les fenêtres des maisons.

On apprit plus tard que quelques coloniaux échappés du cercle de feu de Rossignol étaient parvenus à se glisser jusqu'au abords d'Etalle. Jules Lenoir les vit arriver du côté du cimetière et tirer sur trois Allemands qu'ils abattirent entre le pont St-Antoine (plan G) et la maison Maüer (plan J). A Lenclos, Léonce Lempereur, caché dans la cour de sa maison (plan O), vit des coloniaux s'avancer en tirailleurs vers le champ d'aviation et tirer sur les Allemands (1).

Ces circonstances excitèrent l'ennemi qui commença à mettre le feu à différents endroits, soit à la main, soit avec des grenades incendiaires. Il continua le lendemain dimanche, dans la rue de Bellevue à Lenclos. (fig. 181). Vingt-neuf maisons, dont deux remises-écuries et huit hangars, furent ainsi détruites.

Les Allemands ne se contentèrent malheureusement pas d'incendier, ils s'en prirent bientôt à la population parmi laquelle ils firent plusieurs victimes.

« Le samedi 22 août, raconte Emile Rizette, cantonnier, je m'étais réfugié chez GUSTAVE COULON, 54 ans (fig. 111), en compagnie de ma femme et d'Elie Rock (plan n° 7). Là, des soldats allemands sont venus nous prendre et nous ont emmenés dans la campagne. Ils m'ont lié les mains et passé la corde au cou, ainsi qu'à Elie Rock et nous ont traînés dans le fossé de la route de Virton. Pendant qu'on nous maltraitait ainsi, j'ai vu d'autres soldats brutaliser Coulon et lui porter des coups de crosse et des coups de pied. Il avait déjà une large plaie à la tête. Quelques minutes après, ils l'ont amené près de nous, le tirant par une corde qu'ils lui avaient passée au cou. A ce moment-là Coulon était déjà mort. »

ERNEST BALON, 17 ans (fig. 112), venait de descendre des literies dans la cave de la maison paternelle et sortait pour voir où en était l'incendie, lorsqu'il est saisi par des soldats qui l'entraînent sur la route de Virton, près de l'endroit où se trouvait le cadavre de Coulon. Là, un officier tue le jeune Balon d'un coup de revolver à la tempe. C'est son oncle qui l'a enterré et a pu constater la blessure.

Une troisième victime devait tomber au même endroit (plan M). Trois soldats français cernés s'étaient cachés chez Théophile Lenoir, rue du Bois, et s'y étaient déguisés. L'un d'eux, René L'Hotte, du 4e hussards, fut découvert par les Allemands et abattu d'un coup de sabre à la tête sur la route de Virton.

JOSEPH LEBRUN, 50 ans (fig. 113), d'après le récit de sa veuve, était réfugié dans la cave de sa maison (plan n° 1), avec sa femme, sa belle-mère Mme Jacques Bourgeois et un voisin, Hippolyte Briquemont, lorsque les Allemands frappent avec violence à la porte. Mme Lebrun va leur ouvrir. Les soldats l'injurient, la menacent et la conduisent devant la maison Kieffer (plan E). De là, elle voit sa maison prendre

(1) Ces récits sont confirmés par les rapports allemands. (Voir *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 24, et *Les Souvenirs de guerre du Kronprinz*, o. c., p. 46.)

feu et son mari discuter avec les Allemands. Arrivé devant la grille du presbytère, Joseph Lebrun est atteint d'un coup de revolver en pleine poitrine et achevé d'un second coup dans le dos.

Amédée LEPAGE, 36 ans (fig. 114), huissier, était voisin de Joseph Lebrun (plan F). Quand les Allemands arrivèrent chez lui, Lepage leur ouvrit spontanément la porte de la remise où il se tenait caché avec les siens. Un soldat le perça de part en part d'un coup de baïonnette et un officier lui tira un coup de revolver à bout portant (1).

Au sujet de la mort de Joseph PAYGNARD, 40 ans (fig. 115), voici ce que rapporte sa veuve Elvire Leguèbe : « Je me trouvais réfugiée dans la cave de ma maison (plan n° 10),le samedi 22 août, avec mon mari, ma fille et mes deux sœurs. lorsque les Allemands commencèrent à tirer. A un moment donné, les soldats entrèrent chez nous. Nous nous sommes précipités dehors et nous nous sommes sauvés à travers le jardin. Les Allemands nous ont poursuivis à coups de fusil et ma sœur Georgette Leguèbe a été frappée de deux balles, l'une à la gorge et l'autre à la poitrine. Elle s'est heureusement remise de ses blessures. Quant à mon mari, il aura probablement été atteint d'une balle sur l'escalier de la cave, car il n'a pas pu sortir de la maison, à laquelle les soldats ont aussitôt mis le feu. Mon cousin, Lambert Paygnard, a retrouvé ses restes calcinés deux ou trois jours après. »

Voici dans quelles circonstances mourut Camille RICAILLE, 42 ans (fig. 116), cultivateur à Lenclos (plan P) : « Nous étions restés enfermés chez nous, mon mari, mes trois enfants et moi, raconte Marie Veriter, veuve de Camille Ricaille. Vers 17 heures, les Allemands sont arrivés devant notre maison hurlant comme des bêtes fauves. J'ai dit à mon mari d'aller leur ouvrir la porte de l'écurie. Alors les soldats se sont mis à tirer et mon mari a été atteint en pleine poitrine. Une balle lui avait traversé le poumon. Immédiatement après, on m'a fait prisonnière avec mes enfants, et j'ai vu les soldats mettre le feu aux maisons de notre quartier. »

Le lendemain, dimanche 23 août, sept nouvelles victimes tombèrent encore sous le coup des assassins à Etalle, mais aucune d'elles n'était de la localité. Dans leur avance sur Virton, les troupes allemandes avaient arrêté sept civils. Trois d'entre eux parvinrent à tromper la vigilance de leurs gardiens; les quatre autres : J.-B. MARMOY, 29 ans (fig. 119), Jules LATRAN, 27 ans (fig. 120), tous deux pères de famille, Emile JAMIN, 26 ans (fig. 121), et René GÉRARD, 20 ans (fig. 122), furent emmenés jusqu'à Etalle, où M[lle] Lucie Iker les vit passer dans la rue Saint-Antoine.

On les conduisit dans la prairie Kieffer, où ils furent exécutés avec Julien LAHURE, 16 ans (fig. 16), de Sainte-Marie. Ce même dimanche, vers 14 heures, Nicolas SCHNOCK, 46 ans (fig. 118), bourgmestre de Hachy, et Emile DEPIESSE, 23 ans, d'Ethe, furent pendus au poteau du réverbère tout proche de la chapelle Saint-Antoine (plan H). Anna Henriquet, et Martin Stockis, tous deux d'Etalle et habitant près de la dite chapelle, virent les deux pendus.

Tous ces étrangers, amenés et exécutés à Etalle, furent enterrés par les Allemands dans le clos Kieffer, près de la Semois (plan I). Lors de l'exhumation.

(1) D'après le récit de Louis Clément.

le 18 octobre suivant, on trouva sur les cadavres des hommes, celui..... d'un chien !

Tandis que ces tragiques événements se déroulaient à Etalle, d'autres habitants de la localité subissaient des traitements identiques à Arlon.

Pendant la fusillade du samedi, vers 16 heures, des soldats s'étaient emparés d'une partie de la population de Lenclos et, après différents triages, avaient amené avec eux quatorze hommes, auxquels ils en joignirent deux de Sivry et les conduisirent tous à Arlon. Là, les deux de Sivry, J.-B. Marchal et son fils Prosper, furent fusillés dans la nuit sur le parvis de Saint-Donat. Les quatorze autres (1) furent enfermés au corps de garde du Palais de Justice, et le dimanche après-midi trois d'entre eux furent passés par les armes : c'étaient les nommés Alexis Peiffer, Camille Jacob et Constant Chapelier (2). La liberté fut rendue le jour même aux deux frères Schnock, à cause de leur jeune âge et à Henri Késer. Le lendemain, les autres délivrés s'empressèrent de rentrer à Etalle, où ils trouvèrent toute la population parquée dans l'église (plan A).

En effet, tandis que des soldats fusillaient des civils et qu'un certain nombre mettaient le feu aux maisons, d'autres faisaient la chasse à la population et la groupaient devant la maison Kieffer (plan E). Ce rassemblement se faisait sans égard à l'âge et aux infirmités et les coups pleuvaient dru sur les malheureux civils. Nicolas Peiffer et ses fils, par exemple, furent frappés jusqu'au sang. Après un certain temps, on enferma tout ce monde dans l'église et, vers le soir, la presque totalité des personnes d'Etalle et quelques familles de Lenclos étaient prisonnières.

Vers 20 heures, les soldats firent un triage et placèrent sur la dernière rangée de chaises le vicaire, l'abbé Joseph Pierret, François Lebrun, bourgmestre, Antoine Collignon et son fils Ernest. Théophile Feller et Valentin Lahure les y rejoignirent peu après. Un peu plus tard, un officier déclara que tous les prisonniers étaient tenus à lui remettre l'argent qu'ils portaient sur eux, à la réserve de dix francs.

Il pouvait être 21 heures, lorsqu'un grand officier fit avancer le vicaire de deux ou trois pas sous le jubé. « Cet officier, raconte Ernest Collignon, réclame le silence et, d'une voix autoritaire, déclare à M. le vicaire qu'on a trouvé des armes chez lui et que pour ce fait il sera pendu. — Le vicaire lui répondit : « Si vous saviez combien innocemment. » C'étaient, paraît-il, de vieilles ferrailles qui servaient pour les séances dramatiques du Patronage. »

Le bourgmestre et d'autres ont entendu le vicaire ajouter : « Fusillez-moi, mais ne me pendez pas ! » Et l'officier de répliquer : « Je suis seul maître ici, vous n'avez rien à dire. » Des soldats, placés à quelques pas, s'emparent aussitôt du vicaire et le traînent hors de l'église. Certains, tel M. Rogissart, assurent que sous la tour déjà, des soldats lui jetèrent une corde sur les épaules.

Au même moment, Elisa Paygnard, sommée de rentrer chez elle pour préparer à manger à des officiers, s'entendit appeler par l'un d'eux, parlant le français :

(1) Voici leurs noms : Alexis Peiffer, Camille Jacob, Constant Chapelier, Jules Dumont, Adolphe Lempereur, Simon Thuillier, Valentin Thuillier, Charles Egon, Georges Egon, Victor Hames, Auguste Michel, Henri Késer, et les deux frères Schnock, Fernand et Albert.

(2) Voir rapports n° 817 et n° 821.

« Venez voir, Madame, comment nous traitons les civils quand ils ont tiré sur nous. » Elle put alors voir très distinctement le vicaire descendre l'escalier de l'église, ayant au cou une corde qui lui prenait les bras en dessous des épaules, et traîné plutôt que conduit par deux soldats; d'autres ne cessaient de le frapper violemment. Devant rentrer chez elle, elle ne fut pas témoin de la fin tragique du vicaire.

Que se passa-t-il ensuite? On ne le sait au juste, aucun civil n'ayant assisté à l'exécution.

Il est probable cependant qu'il fut aussitôt pendu, « car moins d'une heure après, dit M. Jules Baune, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, prisonnier à l'église d'Etalle, j'entendis deux officiers, s'adressant à M. le doyen, qui ne comprit pas, lui dire en allemand : c'est déjà fini, votre vicaire est au ciel. » Dans la nuit, Elisa Paygnard apprit d'un soldat que « c'était fini du pasteur ».

Les demoiselles Laurence et Anna Renauld, leur servante Ludwine Lepage, la servante de l'Hôtel Canon, Julia Morant, ramenées chez elles vers minuit, affirment catégoriquement avoir vu le vicaire pendu au poteau téléphonique situé près du jardin Canon, à une hauteur d'environ 50 centimètres (plan C).

Le matin du dimanche, le cadavre pendait encore lorsque, vers 6 heures, la veuve Martin-Courtois fut conduite à l'église avec sa fille Lucie. « En passant au carrefour des grand'routes, dit-elle, vis-à-vis de la maison Kieffer, j'ai vu le cadavre, horrible à voir, du malheureux abbé Pierret, qui pendait lamentablement à une faible hauteur du poteau qui se trouve à cet endroit. La langue qui sortait démesurément de sa bouche, prouvait qu'il avait subi le supplice de la pendaison(1). »

Le bourgmestre, en sortant de l'église, vit également le cadavre du vicaire pendu au poteau téléphonique; de même Maria Genin, revenant de la Croix-Rouge, de même la femme Egon-Dussard et l'épouse Lepage-Thomas. Simone Paygnard, chargée de conduire un soldat chez le pharmacien, le vit encore vers 8 heures du matin (2).

(1) Jules Peiffer, réquisitionné pour enterrer le cadavre du vicaire, affirme que « la langue très épaisse et toute bleue sortait encore de la bouche. Le bas de la soutane était déboutonné jusqu'à la poitrine, mais les vêtements de dessous étaient intacts. »

(2) Le 25 février 1919, Numa Kieffer fit, devant le Juge de paix d'Etalle, la déposition suivante : « Mon frère Léon, mort le 1er septembre 1916, m'a raconté que, le dimanche 23 août 1914, à 4 heures du matin, il se trouvait à la fenêtre du second étage de sa maison, quand il a vu une bousculade se produire parmi les soldats. Au même instant deux d'entre eux montaient sur le mur du jardon Canon, et assujettissaient une corde au poteau indicateur qui se dressait là. Ils y pendirent le malheureux abbé Pierret, vicaire d'Etalle, qui, au moment où ils le hissèrent, n'était déjà plus qu'une loque humaine. Mon frère, aperçu par des soldats, dut aussitôt se retirer. »

Les témoignages en faveur de la pendaison du vicaire d'Etalle dès le samedi soir au poteau téléphonique sont trop catégoriques et concordants, pour qu'on puisse les récuser ou les mettre en doute. Comment donc les concilier avec celui de Numa Kieffer? Il faut noter tout d'abord que le rapport de Numa Kieffer n'est qu'un témoignage indirect, puisque le témoin oculaire, mort en 1916, n'est plus là pour attester le fait; ensuite il est seul de son espèce, tandis que plusieurs ont déposé en faveur de l'autre thèse. Enfin rien n'empêche, semble-t-il, de concilier les deux versions : le vicaire pendu le samedi soir au poteau téléphonique peut en avoir été détaché de grand matin, et de nouvelles troupes, vers 4 heures, l'auraient de nouveau attaché au poteau indicateur pour se donner le spectacle de la pendaison. Et ce qui semble même confirmer cette hypothèse, c'est le détail du récit de Léon Kieffer qui dit qu'au moment où on le hissait il n'était déjà plus « qu'une loque humaine ». Ce n'était, en effet, qu'un cadavre.

On avait arrêté le vicaire à l'église sous l'inculpation d'armes prohibées. Bientôt cependant une nouvelle version se fit jour, et les Allemands prétendirent que le soi-disant vicaire d'Etalle qu'ils avaient pendu était un officier français déguisé en prêtre (1). Voici à ce sujet ce que rapporte M. Charles Ensch, ancien bourgmestre d'Arlon : « Je me souviens qu'au début de la guerre, après une réunion du Conseil d'administration des Hauts fourneaux de Dudelange (*Aciéries réunies de l'Arbed*), nous soupions au restaurant Beyens, lorsque von Oppenheim, administrateur de la dite société, nous a raconté un incident d'espionnage qui venait de se passer à Etalle. Un officier français, d'après lui, s'était déguisé en prêtre et avait pénétré jusqu'à l'Etat-Major allemand à Etalle. Prévenu par des soldats de la capture de cet espion, il s'était rendu à l'église, avait été droit à celui des renfermés qui portait la soutane, l'avait saisi à la gorge, en lui disant : « Je te tiens canaille, tu seras pendu. » On avait abreuvé d'injures cet homme et on l'avait pendu à un réverbère après l'avoir brutalisé. Le baron Oppenheim nous a dit que cet officier s'était si bien déguisé, qu'il avait sur lui un bréviaire et un chapelet; mais qu'il était certain, malgré sa tournure, de sa qualité d'officier et de français, car des soldats avaient trouvé son uniforme dans la maison du vicaire. »

Le dimanche, dans la matinée, des soldats vinrent à l'église réquisitionner une quinzaine d'hommes, pour enterrer les morts (2). Les uns furent dirigés vers le cimetière pour y creuser une grande fosse commune, les autres reçurent l'ordre d'aller chercher les cadavres. Ceux du vicaire et de Joseph Lebrun avaient été déposés dans la cour du presbytère, les autres étaient restés à l'endroit où avait été accompli le crime. En plus des civils, on releva le corps du soldat français tué sur la route de Virton. On enleva également à la Croix-Rouge, installée à l'école des filles, deux officiers allemands, morts des suites de leurs blessures, et enfin les trois soldats tués près du pont de Saint-Antoine.

Toutes les victimes du dimanche après-midi furent enterrées par les Allemands eux-mêmes dans le clos Kieffer (plan I).

Pendant que la population était détenue prisonnière à l'église, les soldats se livrèrent à un pillage en règle dans toutes les maisons du village. Tout ce qui ne pouvait leur être d'un usage immédiat, ils le chargèrent sur les 129 camions qu'ils se vantèrent d'avoir enlevés d'Etalle.

Dans la matinée du 23 août, les soldats firent sortir de l'église le curé et le bourgmestre pour leur faire voir un convoi de prisonniers civils et militaires. L'après-midi, on permit aux femmes de sortir par groupes de huit, et pour vingt minutes au plus. Elles rapportèrent des vivres et des vêtements, quelques-unes

(1) A en croire l'auteur de la réponse à *La Guerre allemande et le Catholicisme*, le mobile de la pendaison serait autre encore : la victime avait tiré sournoisement sur un sous-officier, elle portait un petit sabre bien aiguisé et on a trouvé à son domicile de 29 à 30 sabres de cavalerie et baïonnettes et un fusil d'infanterie! (p. 88).

Il est intéressant de noter avec quelle mauvaise foi le gouverneur allemand de Namur s'est refusé de faire suite à la requête de l'Evêque qui lui demandait une enquête au sujet de la pendaison du vicaire d'Etalle. (Voir dans *Mgr Heylen*, par JANSEN, o. c., p. 209 sq.)

(2) Notamment Jules Peiffer, Joseph Lahure, Jules Lenoir, Joseph Bouvy, Nicolas et Pierre Collignon, le facteur Lenoir, Auguste Thomas, Arsène Lepage.

même des matelas. Les habitants de Sivry, qui n'avaient pas été inquiétés, vinrent aussi ravitailler les prisonniers.

Le mercredi, on annonça à tous les habitants détenus à l'église qu'ils étaient libres de retourner chez eux et l'autorité militaire se contenta de prendre cinq otages à remplacer toutes les vingt-quatre heures. Cette mesure dura jusqu'au 4 septembre.

Quelques familles réintégrèrent leur logis, d'autres préférèrent rester à l'église. Celle-ci ne fut complètement évacuée que le 30 août et rendue ce jour-là au culte.

C'est l'Etat-Major du Ve corps d'armée qui se trouvait à Etalle les 22 et 23 août, et qui par conséquent est responsable de la conduite des troupes allemandes en cette localité. Notamment le major Dove, officier d'Etat-Major du général von Strantz, présida le conseil de guerre qui condamna à mort le bourgmestre de Hachy, signa un passe-port délivré au curé de Fouches, et un permis de circuler donné au docteur Simon d'Etalle.

IV. LE Ve CORPS A LA VEILLE DE LA BATAILLE

La section de *Fratin*, bien qu'appartenant à la commune de Sainte-Marie, doit en être séparée pour l'histoire de l'invasion allemande en 1914, car elle vit passer sur son territoire d'autres troupes, celles de la 9e division d'infanterie du Ve corps d'armée.

La section fut épargnée, en ce sens qu'il n'y eut ni civil tué, ni maison incendiée, mais le curé de la paroisse, l'abbé J.-B. Baulard, passa par des moments bien critiques qui méritent d'être rapportés.

Rapport de l'abbé Baulard, curé de Fratin.

N° 829. Le vendredi 14 août, veille de l'Assomption, je me rendais à Buzenol pour y entendre les confessions, lorsqu'arrivé à mi-chemin, au lieu dit « La croix Jean Hardy », je fus arrêté par quatre soldats allemands embusqués dans un bois de sapin, qui se précipitèrent sur moi en me disant que je serais fusillé et le village incendié, parce qu'il y avait des Français dans le clocher de mon église. Je leur répondis que les personnes qu'ils avaient pris de loin pour des soldats français, n'étaient autres que deux de mes paroissiens qui, de ce poste élevé, voulaient mieux se rendre compte de ce qui se passait dans les environs.

Sur mon refus de leur livrer les noms de ces deux habitants (c'étaient les nommés Albert Liégeois et Francis André) ils firent mine de me fusiller. Ils me retinrent ainsi pendant près d'une heure, puis me rendirent la liberté en m'intimant l'ordre de faire enlever le drapeau national qui flottait au clocher. Ce qui fut accompli dès ma rentrée au village.

Le mardi suivant, de nombreux cavaliers arrivent à Fratin et demeurent toute la nuit sur le qui-vive, s'attendant à recevoir l'ordre de se porter en avant.

Le lendemain matin, de bonne heure, le sonneur commit l'imprudence de sonner le glas pour annoncer aux paroissiens la mort de son père, décédé la veille au soir.

Une quinzaine de cavaliers, venant d'Etalle à bride abattue, se précipitent dans le presbytère et m'ordonnent de les suivre à Vance où je serai jugé et fusillé, car ils m'accusent d'avoir donné des signaux à l'ennemi. Ils veulent aussi s'emparer du sonneur, mais je me refuse à leur indiquer sa maison.

On me hisse dans une voiture de fortune conduite par Joseph Grégoire et me voilà en route, bien encadré de casques à pointe. Entre Etalle et Vance, mes gardiens me font descendre du véhicule et j'achève la route à pied, devant traverser les champs encore tout humides de la rosée de la nuit.

A Vance, je dus comparaître devant un tribunal et subir un long interrogatoire.

J'aurais eu de la peine à me disculper devant des juges de si mauvaise foi, sans l'intervention d'un officier catholique appelé von Eichhoff (1), qui plaida en ma faveur et obtint ma libération.

En route pour rentrer à Fratin, je fus de nouveau arrêté et gardé à vue pendant plusieurs heures. Lorsque je fus rendu à la liberté, j'allai demander l'hospitalité à M. le doyen d'Etalle.

Le jeudi, à peine rentré dans ma paroisse, je suis de nouveau arrêté et, cette fois, mis en tête des troupes qui semblaient prêtes à marcher sur l'ennemi. En cas d'alerte ma situation eût été précaire. Après une longue attente, on daigna me permettre de rentrer chez moi, mais à condition de livrer aux soldats tout ce que je possédais : mon argent, mes provisions et mon vin. Trop heureux d'en être quitte à si bon compte, j'obtempérai volontiers aux désirs gloutons de mes bourreaux.

Je ne fus pas le seul à être délesté de tout mon bien. Sous prétexte de faire la perquisition des armes, les soldats s'introduisirent dans les maisons et s'approprièrent tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance, surtout en matière de vivres. Ils tuèrent poules, canards, cochons et s'installèrent dans une ancienne sablonnière pour festoyer.

Le soir, on me conduisit sous bonne garde chez Postal, où l'on me jeta sur une botte de paille, et c'est là que je passai la nuit sous la surveillance de deux soldats, baïonnette au canon.

La nuit fut calme. Le vendredi matin, je pus rentrer au presbytère, mais en qualité d'otage, et avec défense d'en sortir.

Pendant ce temps, des troupes, toujours plus nombreuses, arrivaient à Fratin, et, le soir, le presbytère hébergea des officiers supérieurs.

Le samedi, 22 août, vers 3 heures du matin, l'alerte est donnée et les troupes partent pour Virton.

Pendant la journée, nous entendons gronder le canon dans presque toutes les directions.

Dès 8 ou 9 heures, nous voyons refluer jusqu'à Fratin des fantassins en débandade, puis c'est de la cavalerie. A partir de midi, nous arrivent de nombreux blessés. On a évalué le nombre de ceux-ci à un bon millier.

(1) De Linz-sur-Rhin.

Le lendemain, dimanche, une dizaine de véhicules furent réquisitionnés avec des conducteurs pour mener un certain nombre de blessés jusqu'à Arlon. On fit six fois le voyage.

La plupart des blessés, presque tous Allemands, restèrent cependant à Fratin jusqu'au 15 septembre. Pendant ce laps de temps il se produisit 16 décès : 14 Allemands et 2 Français. Les blessés occupaient l'église, les granges, les écuries, le presbytère et quelques maisons particulières. Ce n'est qu'après leur départ que je pus reprendre le service religieux de ma paroisse.

Huombois appartient encore à la commune de Sainte-Marie, et se trouve à proximité de la halte du chemin de fer connue sous le nom de *Croix-Rouge*. Perdus au milieu des bois, les quelques habitants qui forment la population de ce petit hameau furent terrorisés de toutes les façons. Quatre des leurs trouvèrent la mort en ces journées tragiques dans d'autres localités. Six maisons furent incendiées.

N° 830. Le 15 août, vers 15 heures, 20 à 25 cavaliers allemands prirent possession de la gare de « Croix-Rouge » et rendirent inutilisables les appareils du télégraphe et du téléphone. A la tombée du jour, 150 cavaliers environ vinrent loger à la ferme de Huombois, située à 500 mètres de la gare. A partir de ce moment, des sentinelles furent placées au passage à niveau.

Le 20 août, dans l'après-midi, tous les soldats disparurent. Le lendemain, dans la matinée, des cavaliers venant d'Etalle se dirigeaient vers le bois de Virton, lorsqu'ils rencontrèrent Antoine Badoux, garde-barrière, à qui ils demandèrent s'il n'y avait pas de Français dans les environs. Sur sa réponse négative, les Allemands entrent sous bois. Soudain, on entend crépiter une vive fusillade, et l'on voit bientôt reparaître les cavaliers allemands, moins nombreux, reprenant à bride-abattue la route d'Etalle. En passant devant Badoux ils lui montrèrent le poing. L'après-midi de ce même jour, la gare est prise d'assaut par un grand nombre de cavaliers et de fantassins. Toutes les vitres volent en éclats, les balles sifflent de partout, heureusement sans atteindre personne. Cependant le chef de gare, M. Nézer, et toute sa famille sont jetés à la porte ; après quoi, les soudards mettent le feu au logis. La demeure de Badoux brûlait déjà, ainsi que deux autres maisons appartenant à M. Meurisse, et la villa Hénuset. Celle de Joseph Zondacg fut incendiée plus tard. Pendant que le feu poursuivait son œuvre, les habitants prisonniers sont conduits à Buzenol. Là, Antoine Badoux (64 ans) est fusillé devant l'église.

Pendant la nuit du 21 au 22 août, François Hautot, 44 ans, marié et père de trois enfants, s'enfuit avec les siens à Ethe, pensant y être plus en sûreté. Il devait, le lendemain, y trouver une mort tragique.

Joseph Zondacg 64 ans) et son beau-frère Joseph Claisse (57 ans), eux aussi, avaient gagné Ethe par les bois. On les a trouvés assassinés à l'arme blanche près du moulin de Rabay, à la sortie du bois.

Chantemelle fut une des rares communes épargnées du sud du Luxembourg.

N° 831. Le 3e escadron du 8e régiment de chasseurs à cheval, appartenant à la 3e division de cavalerie, arrivé le 19 août dans le village s'en alla le lendemain jeudi dans la direction de Vance. Il fut remplacé ce même jour par le 7e régiment d'infanterie, commandé par le prince Oscar de Prusse qui descendit au presbytère. Le curé, l'abbé Dussard, et M. Demanet instituteur furent retenus comme otages à la sacristie pendant 24 heures. Le vendredi, vers 19 heures, le 7e régiment se mit en route pour Etalle. Pendant la nuit du 21 au 22 arrivèrent de nouvelles troupes qui goûtèrent à peine quelques heures de repos, car le samedi de grand matin elles se remirent en marche et marchèrent sur Ethe par Buzenol.

On n'eut à Chantemelle que de lointains échos de la grande bataille qui se livra à Virton et à Ethe le samedi 22 août. Le lendemain, on vit passer sous bonne escorte de nombreux prisonniers français et quelques civils, notamment le curé d'Ethe.

Buzenol fut la dernière étape pour les troupes allemandes de la 10e division avant le combat d'Ethe.

N° 832. Les Allemands n'arrivèrent en nombre à Buzenol que le 20 août. Ils appartenaient à la 10e division d'infanterie du Ve corps d'armée.

Le lendemain, des patrouilles ramenèrent de Huombois treize civils prisonniers dont un, Antoine BADOUX, 64 ans, fut immédiatement fusillé contre le mur de l'église (1); les autres furent enfermés à l'école des garçons.

Ces premières troupes partirent au milieu de la nuit du 21 au 22 juin pour Ethe et furent aussitôt remplacées par d'autres qui se saisirent du curé, l'abbé Renaud. Le départ de ces soldats pour le combat, le samedi de grand matin, libéra tous les prisonniers.

Ce même jour, vers 16 heures, commencèrent à arriver les blessés. Le lendemain dimanche, treize cultivateurs durent se rendre avec chevaux et voitures sur le champ de bataille d'Ethe pour y relever les blessés. Huit cents environ, presque tous allemands, furent soignés à Buzenol même, les autres furent dirigés sur Arlon. Les écoles et l'église furent aménagées pour la circonstance. Quatorze blessés moururent à l'ambulance et furent inhumés dans le cimetière communal (2). A la fin du mois, les derniers blessés furent transportés à Marbehan, où on les embarqua pour l'Allemagne.

(1) Voir rapport n° 830.

(2) Un Français et treize Allemands, appartenant aux 46e, 47e et 50e régiments d'infanterie et au 20e d'artillerie de campagne.

V. LA 9e DIVISION DEVANT VIRTON

Tout le Ve corps allemand, à sa sortie d'Arlon, n'avait pu utiliser qu'une seule route, celle d'Étalle, en passant par Vance. Cette circonstance occasionna des retards considérables ; et il arriva même que le 7e régiment de grenadiers dut obliquer vers le sud et cantonner à Chantemelle, pour reprendre le lendemain la grand'route (1).

Le général von Strantz, commandant le Ve corps, avait établi son Quartier Général à Etalle, et c'est de là que, le 21 août au soir, il communiqua à ses deux divisions l'ordre de marche pour le lendemain.

La 9e division par la route de Huombois-Virton, la 10e par celle de Buzenol-Ethe, devaient franchir la ligne du chemin de fer Marbehan-Virton à 4 h. 30 du matin avec leurs avant-gardes. Elles devaient ensuite occuper les hauteurs entre Robelmont et Virton et plus loin jusqu'au nord de Latour. Le rôle du Ve corps était ainsi de protéger le flanc droit du XIIIe qui avait pour mission de marcher plus au sud et de participer à l'encerclement de Longwy.

Les instructions du Grand Quartier n'étant arrivées que fort tard à Etalle, ce ne fut qu'au milieu de la nuit qu'elles purent être communiquées aux unités respectives. Celles-ci furent alertées vers minuit et se mirent aussitôt en marche.

Nous n'avons à suivre pour le moment que la colonne de droite, la 9e division, commandée par le général von Below. Par une nuit obscure les Allemands traversèrent les bois et un peu avant d'arriver à la borne 25, le 58e régiment d'infanterie, avec une batterie du 41e régiment d'artillerie de campagne, prit à droite pour gagner les hauteurs de Robelmont et de là faciliter la sortie des bois à la division.

A 5 heures, l'avant-garde du 7e régiment de grenadiers, tête de colonne, débouche des bois et des patrouilles du 1er régiment de uhlans chevauchant jusqu'à la ferme de Belle-Vue, y reconnaissent la présence de l'ennemi. Aussitôt les grenadiers se disposent en tirailleurs et le 154e régiment qui suivait est posté à leur gauche. Il sera lui-même bientôt appuyé par le IIe bataillon du 19e régiment d'infanterie (2). L'artillerie divisionnaire, moins une batterie, se met également en posi-

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 25.

(2) Le IIIe bataillon de ce même régiment reste en réserve aux abords du bois Les Naux.

tion et attend que le brouillard, fort épais ce matin-là, soit complètement dissipé, pour entrer en action (1).

Avant de pousser plus avant notre récit, établissons d'abord quelles étaient les forces françaises auxquelles la 9e division allemande se heurta en sortant des bois le 22 août au matin.

Le lecteur se souvient des difficultés qu'éprouva dans sa marche vers le nord le 2e corps, et comment il se fit que, le vendredi soir, le 19e chasseurs se trouvait tout seul en tête à Bellefontaine et séparé du reste par le bois de Virton, tandis que la 4e division s'était arrêtée au sud de ce bois, et que la 3e division se trouvait encore dans les environs de Montmédy (2).

Voici exactement les positions de la 4e division le 21 août au soir (3) : le général Cordonnier est avec le 120e à Meix-devant-Virton ; le général Rabier est de sa personne avec le général Lejaille à Villers-la-Loue, où se trouvent les 147e et 91e d'infanterie (7e brigade) et 2 groupes du 42e d'artillerie. Le 18e B. C. P. est installé à Sommethonne avec un groupe du 42e d'artillerie, et le 9e B. C. P. à Thonne-la-Long.

Pour désencombrer le cantonnement de Villers-la-Loue, le général de division décide qu'un bataillon du 147e (le 2e) occupera Robelmont, tandis que le 1er bataillon de ce régiment a déjà poussé jusqu'à Houdrigny.

1. — *Le combat de Meix-devant-Virton.*

Le 22 août, de grand matin, la 4e division française se met en marche vers le nord, le 120e en tête, suivi du 147e et des deux bataillons de chasseurs. Le bataillon du 147e qui a cantonné à Robelmont a peine à s'en détacher, car lorsque l'ordre de départ lui parvient, l'ennemi est déjà aux abords du village sur lequel il dirige un feu nourri. Le recul ne

(1) L'ennemi a donc pu déboucher des bois sans être aucunement inquiété puisque la route de Virton à Etalle n'était pas gardée par les Français, alors que l'avant-garde du 2e corps avait déjà atteint Bellefontaine et que la tête du gros avait passé la nuit du 21 au 22 à Meix-devant-Virton.

La veille cependant, à 13 heures, le général commandant la 4e armée française avait adressé de Stenay un ordre particulier dans lequel il disait notamment : « Le 2e corps... établira sa liaison avec le 4e corps, dont le Quartier Général est à Velosnes et qui doit pousser aujourd'hui une avant-garde légère jusqu'à Etalle ; si l'avant-garde du 4e corps n'atteint pas, ce soir, la région de Huombois, il appartiendra au 2e corps de flanc garder dans cette région. »

Or, le 4e corps, en cette journée du 21 août, n'a poussé ni jusqu'à Etalle, ni jusqu'à Huombois et n'a guère dépassé Virton.

(2) Voir plus haut p. 82.

(3) D'après le général Cordonnier. Voir *Revue militaire française*, 1er mai 1922, p. 184.

se fait que par échelons et à la faveur d'un brouillard intense. Le 91e a tout autant de difficultés à quitter la région de Villers-la-Loue et un bataillon s'y trouve encore lorsque l'avant-garde de la 3e division arrive sur les lieux (1).

A 2 h. 30, le général Regnault avait mis sa division en marche, mais, arrêté en chemin par les éléments de la 4e division qui obstruaient encore la route, la tête du gros (87e R. I.) n'atteignit Villers-la-Loue qu'à 9 heures, c'est-à-dire avec un retard de plus de trois heures. A peine arrivée en ce village, la 3e division se trouva brusquement engagée dans un violent combat.

Sur ces entrefaites, le général Gérard, commandant le 2e corps d'armée, rejoint le général Regnault et lui donne l'ordre de dégager les hauteurs à l'est d'Houdrigny.

Deux bataillons du 87e sont désignés pour cette mission et c'est sur les pentes qui montent du village d'Houdrigny vers la route de Virton à Etalle qu'ils combattront toute la journée (2) avec le bataillon laissé par le 91e et des fractions de la 8e brigade (4e corps) (3). Le général Regnault fait prendre position aux trois groupes du colonel Aubrat autour de Villers-la-Loue pour appuyer l'avance de l'infanterie. L'un de ces groupes, installé dans le bois de Gréhire, a une action particulièrement efficace sur l'ennemi qui presse les 130e et 124e régiments français essayant en vain de déboucher de Virton.

« Cependant le 51e arrive aux abords de Villers-la-Loue que la grosse artillerie allemande commence à battre. Désireux de chercher à sa gauche la liaison avec la 4e division sur laquelle il n'a aucun renseignement, et en tout cas d'élargir le front d'action de la 3e division jusqu'à la zone boisée » (4), le général Regnault prescrit à deux bataillons du 51e de se diriger vers Meix-devant-Virton et de s'y installer solidement. Jusqu'à présent, la 6e brigade seule était engagée.

Les Allemands, nous l'avons vu, étaient entrés dans Robelmont sur les talons des soldats français du 147e abandonnant la place. Les grena-

(1) Le général Cordonnier dit que le 91e (de la 7e brigade) et un groupe de l'artillerie divisionnaire no 4 participèrent à la bataille de Meix-devant-Virton (*Revue militaire française*, 1er mai 1922, p. 188). Le général Regnault prétend ne pas avoir eu connaissance de la présence de ces unités au sud de la forêt et affirme que seul le bataillon déployé par le 91e à la sortie d'Houdrigny est resté engagé à côté du 87e (*Revue militaire française*, 1er février 1923, p. 164).

(2) Sur 2,000 hommes, le 87e en perdit près de 800 en cette journée.

(3) C'est là en effet que s'opère la liaison entre le 2e et le 4e corps, c'est-à-dire entre l'aile droite de la 4e armée et l'aile gauche de la 5e.

(4) Général REGNAULT, *Revue militaire française*, 1er février 1923, p. 161.

diers du prince Oscar de Prusse s'étaient emparés de la ferme de Belle-Vue (fig. 183), près de laquelle gisaient — au dire de la relation allemande — plus de 100 cadavres de soldats français, et la 18e brigade, appuyée par le IIe bataillon du 19e régiment d'infanterie, avait conquis « dans un combat sanglant » la route de Virton-Robelmont (1).

Le général von Below éprouvant quelque inquiétude pour son flanc droit, fit occuper par le 58e régiment d'infanterie, sous les ordres duquel on avait placé le Ier bataillon du 19e, les hauteurs à l'est de Meix-devant-Virton (2). Ce fut cette mesure qui détermina probablement, vers 13 heures, le général commandant le 2e corps d'armée français d'envoyer de Sommethonne le 128e d'infanterie avec le général Deffontaines, commandant la 5e brigade et deux groupes d'artillerie de corps pour attaquer dans la direction de Robelmont en se liant à gauche avec le 51e établi à Meix-devant-Virton.

« Cependant le 128e a commencé son mouvement et dépassé les crêtes au sud de Meix; le général Deffontaines s'est porté en avant, le début de l'attaque se dessine; l'artillerie de corps commence à tirer sur Robelmont. Mais bientôt à la pointe nord du bois Lavaux, où le général de division a placé son nouveau poste de commandement, il apprend à la fois la blessure du général Deffontaines et que, sous la menace chimérique d'une attaque d'infanterie allemande sortant des bois à sa gauche, l'artillerie de corps avait amené les avant-trains et se retirait dans la direction de Sommethonne. Le général Regnault envoie tout de suite un compte-rendu au général commandant de corps d'armée, et lui demande d'envoyer le 72e vers la ferme du Hayon. L'attaque du 128e sans l'appui de l'artillerie est vouée à un échec. Le général donne l'ordre de ne pas la continuer, *mais de tenir sur place coûte que coûte*. Il arrête ensuite l'artillerie de corps et lui ordonne de s'établir au nord-est de Sommethonne en position de surveillance face au nord. (3) »

L'artillerie allemande avait profité de ce désarroi pour redoubler d'intensité, mais bientôt celle de la 3e division française riposte par un feu des plus violents qu'elle poursuit sans arrêt jusqu'à la nuit.

Les effets de ce feu ne tardèrent pas à se faire sentir dans les rangs allemands et surtout au milieu de l'artillerie ennemie. « Ce furent des heures graves pour les batteries allemandes, rapporte von Mutius. Les attelages ne pouvaient plus amener les munitions jusqu'aux pièces. Les

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 26.

(2) C'est là que tomba le capitaine Beckershaus, du 1/19.

(3) Général Regnault, o. c., p. 163.

canonniers les apportèrent alors coup par coup... La 18[e] brigade à elle seule perdit 40 officiers et 700 hommes. (1) »

Du côté français, cependant, il s'opérait en fin de journée un certain fléchissement. Les unités préposées à la défense d'Houdrigny s'étaient retirées et le général Carré, commandant la 6[e] brigade, n'avait plus à sa disposition à Villers-la-Loue que le bataillon du 51[e] laissé en réserve. « ... le 72[e] est arrivé à la nuit tombée à la ferme du Hayon... Le général Regnault envoie au colonel Toulorge l'ordre de prendre le commandement de la 5[e] brigade (2) et de renvoyer à Villers-la-Loue le bataillon Mayer du 51[e] ainsi qu'un bataillon du 128[e]. Les deux autres bataillons du 128[e] relieront la droite du 72[e] à la défense du Haut-Bois (3). Le 87[e] se rassemblera au sud de Sommethonne. (4) »

A la fin de cette rude journée un officier d'état-major résume la situation en disant : « Nous restons sur nos positions. » « En somme dans notre secteur, écrit le lieutenant R. Deville, la journée, sans être bonne, n'a pas été aussi mauvaise que nous le craignions. Notre infanterie a légèrement progressé, mais n'a pu entamer la ligne principale des tranchées allemandes... Une chose nous fait plaisir : c'est la quantité énorme de projectiles dépensés par les Allemands et l'inefficacité relative de leur tir. (5) »

« Au matin du 23 août, la 3[e] division n'a pas reculé. De Villers-la-Loue à Meix-devant-Virton, elle est prête à reprendre l'offensive, ou à se maintenir sur place. A sa gauche se rallie la 4[e] division ..... qui se reconstitue à Gérouville. » A sa droite le 4[e] corps (3[e] armée) avait reculé. Vers 9 heures, « l'ordre 37 du 2[e] corps prescrivait aux 3[e] et 4[e] divisions de *tenir à tout prix* sur les positions Villers-la-Loue, ferme du Hayon, Gérouville ; et pendant toute la journée du 23, la 3[e] division subissait sur place, en y répondant de son mieux, une longue et violente canonnade. Dans la nuit du 23 au 24, la 4[e] division abandonnait son point d'appui de Gérouville pour reculer jusqu'à Breux sur une première position de repli préparée la veille (6). La gauche de la 3[e] division restait

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c. p. 27. L'historique du 19[e] R. I. signale également à tout moment la violence du feu de l'artillerie française.

(2) Blessé à la tête, le général Deffontaines, commandant la 5[e] brigade, mourait quelques jours plus tard.

(3) Le 128[e] avait perdu 10 officiers et 66 hommes. (*Historique du régiment*, Lavauzelle, 1920, p. 12.)

(4) Général Regnault, o. c., p. 164.

(5) *Virton-la Marne*, Chapelot, 1916, p. 43-45.

(6) Les deux régiments de réserve (272[e] et 328[e]) du corps d'armée avaient établi par ordre du général Gérard une deuxième position de repli entre Thonne-la-Long et Couvreux.

en l'air à l'ouest de la ferme du Hayon jusqu'au moment où, le 24 dans la matinée, lui était donné l'ordre de retraite sur Montmédy (1) » en liaison avec le 4e corps (2).

§ 1. — *L'occupation de Robelmont et l'assaut de la ferme de Belle-Vue.*

Le bataillon du 147e français arrivé à *Robelmont* le vendredi soir, put s'en détacher sans perte le samedi de grand matin, à la faveur d'un épais brouillard, alors que les avant-gardes de la 9e division allemande étaient sur ses talons. Le village fut aussitôt occupé militairement par le 58e régiment d'infanterie, qui fit rassembler toute la population et la tint toute la journée enfermée dans l'église. Pendant ce temps, l'ennemi mettait systématiquement le feu à la localité : 15 maisons furent ainsi incendiées et un vieillard mourut asphyxié.

Les grenadiers allemands du 7e régiment, commandés par le prince Oscar de Prusse, éprouvèrent plus de difficulté pour s'emparer de la ferme de Belle-Vue (fig. 183), où une poignée de braves du 115e régiment français leur tinrent tête pendant près de deux heures, laissant sur le terrain un grand nombre de morts et quantité de blessés, dont plusieurs furent lâchement achevés par l'ennemi.

Rapport de l'abbé Adam, curé de Robelmont (3).

N° 833. Déjà, le 20 août au soir, six cavaliers allemands, patrouillant dans les environs, vinrent loger à la ferme du Verly (4). Le même jour, une trentaine arrivèrent à la ferme d'Harpigny, située au milieu des bois, à mi-chemin de Robelmont à Croix-Rouge. Ils y passèrent la nuit et en repartirent le vendredi de grand matin (5). Pendant cette journée, d'autres plus nombreux envahirent la ferme et se répandirent aux alentours. Enfin, la nuit du 21 au 22, et toute la matinée du samedi, des troupes innombrables défilèrent sur la grand'route qui va d'Etalle à Virton et, pendant la bataille, des batteries allemandes furent installées autour de la ferme d'Harpigny, admirablement cachée par les bois (6).

Le vendredi soir nous arrive l'avant-garde des troupes françaises. Un bataillon du 147e vient cantonner à Robelmont, dans le village, tandis qu'une compagnie du

(1) Général Regnault, o. c., p. 165.

(2) Cette liaison se fit à hauteur de Couvreux-Montquintin.

(3) Rapport rédigé en 1919.

(4) Cette ferme située à l'orée du bois Le Fréchy, est à mi-route entre Robelmont et Meix-devant-Virton.

(5) Le fermier Paul Gilliard reconnut parmi les cavaliers un Allemand qui, l'année précédente, était venu lui acheter des pommes de terre, et s'était enquis des routes du pays !

(6) La ferme d'Harpigny est à une altitude de 350 mètres.

115[e] s'installe à la ferme de Belle-Vue qui se trouve à un tournant de la route Virton-Etalle et dont la situation élevée permet d'embrasser un vaste horizon (1).

La nuit est relativement calme, mais le samedi, dès 4 heures du matin, les premiers coups de feu éclatent du côté de la ferme de Belle-Vue. Un peu plus tard, ce poste avancé est enlevé par les Allemands et les Français y laissent sur le terrain un grand nombre des leurs.

Les Allemands venant de la direction d'Etalle-Croix-Rouge avaient également utilisé tous les chemins à droite de la grand'route et, s'infiltrant par les bois, débouchèrent de tous côtés pour encercler Robelmont. Les Français qui y avaient cantonné la nuit précédente purent se retirer à temps vers Meix-devant-Virton, à la faveur d'un épais brouillard. Mais ils avaient quitté le village de quelques minutes à peine, que l'ennemi y entrait. Il n'y eut ainsi pas de rencontre dans la localité même, et c'est probablement à cette circonstance que nous devons d'avoir été relativement épargnés.

Aussitôt que les Allemands furent maîtres de « la forteresse de Robelmont », comme ils le publièrent dans leurs journaux d'Outre-Rhin, ils rassemblèrent tous les habitants et les colloquèrent à l'école des Sœurs. Si pénible que fut cette incarcération, elle leur sauva pourtant la vie, car, gardés ainsi de près par des sentinelles farouches, ils ne purent être accusés d'avoir tiré sur l'ennemi.

Dès leur arrivée, les soldats mirent systématiquement le feu à différents coins du village, car plusieurs habitants conduits de chez eux à l'école des Sœurs les virent jeter des bottes de paille enflammées dans les maisons. L'échevin, Désiré Didier, a vu des soldats tirer dans les fenêtres, et il sortait de leurs fusils des étincelles qui ne ressemblaient nullement à l'effet que produit une balle ordinaire. Aussitôt l'immeuble prenait feu.

La première maison incendiée fut celle de Paul Servais-Féry. Quatorze autres devinrent ensuite la proie des flammes. Deux d'entre elles ne furent incendiées que l'après-midi (2).

Un vieillard, âgé de 80 ans, du nom de JEAN BRASSEUR, mourut asphyxié dans la cave de sa maison incendiée. C'est la seule victime civile de cette journée.

Pendant l'emprisonnement de la population, les soldats se mirent à piller à fond toutes les maisons. Le presbytère fut épargné, car j'y avais arboré le drapeau de la Croix-Rouge, et aussitôt que le combat fut engagé de nombreux blessés y furent transportés.

Les Allemands tirèrent quasi à bout-portant un obus sur l'église : il traversa la porte d'entrée, atteignit le maître-autel à gauche du tabernacle, et alla se loger dans le mur à 15 centimètres de profondeur sans éclater.

J'appris plus tard que le fermier du Verly et toute sa famille avaient passé de bien durs moments. Pendant la bataille, le samedi, ils se sont trouvés presque toute

(1) La route de Virton (située à 230 mètres d'altitude) monte toujours jusqu'à la ferme de Belle-Vue, où elle atteint 294 mètres d'altitude.

(2) Voici les noms des propriétaires des quinze maisons incendiées : Paul Servais-Féry, Jean-Pierre Grégoire, veuve Hanus, Désiré Didier, Eugène Manteau, veuve Henrion-Hubert, Jean-Baptiste Henrion-Didier, Julien Naisse, Auguste Groslambert, Jean Brasseur (2 maisons), Joseph Cornet, veuve Nicolas Massin, Victor Hanus et Emile Grégoire-Henrion (ces deux dernières incendiées l'après-midi).

la journée entre deux feux. Le lendemain dimanche, des Allemands les ont traînés dans les bois, pendant que d'autres pillaient la ferme. La malheureuse fermière impotente dut être abandonnée toute seule en plein bois.

Le fermier de Belle-Vue eut également à souffrir de la conduite des Allemands à son égard, mais son histoire fait l'objet d'un rapport à part.

Quant au fermier d'Harpigny, lui et les siens se dévouèrent pendant toute la bataille aux soins des blessés transportés chez eux, car les Allemands avaient établi à la ferme un poste de secours. Plusieurs y succombèrent et furent enterrés dans les bois environnants (1).

De nombreuses tombes creusées aux environs de Robelmont montrent avec quel acharnement on s'y est battu pendant toute la journée du 22 août (2). De part et d'autre les pertes furent considérables.

Vers la fin de la guerre, les Allemands érigèrent un cimetière sur le territoire de la commune, tout près du village, contenant 238 tombes où reposent 160 Français (3) et 78 Allemands. Un autre cimetière, beaucoup plus considérable, fut érigé près de la ferme de Belle-Vue, mais déjà sur le territoire de Virton; le nombre total des tombes est de 1,267, dans lesquelles sont couchés 787 soldats français, 39 alliés (4) et 441 soldats allemands. C'est dans ce dernier cimetière que reposent le colonel Chabrol, commandant la 15e brigade, et le colonel Laffargue du 130e d'infanterie.

Parmi les morts du côté français on a pu identifier des soldats appartenant aux régiments suivants : 87e, 91e, 104e, 115e, 117e, 124e, 130e.

Du côté allemand on a relevé les régiments d'infanterie 19e, 58e, 46e et 154e, le 7e régiment de grenadiers, le 5e pionniers, le 1er uhlans et l'artillerie de campagne n° 5 et 41.

Rapport de Paul Servais, fermier de Belle-Vue (Robelmont) (5).

N° 834. Le 21 août 1914, à 20 heures, les Français sont arrivés chez moi au nombre de 250 environ; ils appartenaient au 115e régiment d'infanterie. J'allai me coucher vers minuit. Vers 2 heures du matin, les sentinelles françaises postées en avant dans la direction du bois ont été attaquées par des Allemands, mais ceux-ci se sont retirés. A 4 heures, une première escarmouche eut lieu à proximité de la ferme. Vers 5 heures le feu recommença, et cette fois pour ne plus cesser. Après deux heures de combat, les Français débordés par l'ennemi durent se retirer dans la direction d'Houdrigny, en laissant un grand nombre des leurs blessés ou tués.

Vers 7 heures, les Allemands, maîtres du terrain, se sont approchés de la maison et ont enfoncé les portes. Je me suis présenté à eux. Ils ont d'abord cru

(1) Voir *Heldengräber in Süd-Belgien*, figures 64 et 66.

(2) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* donne la photographie d'une dizaine de tombes primitives autour de Robelmont.

(3) Nous avons la liste des noms de tous ces Français.

(4) Ces alliés, pour la plupart italiens, et quelques français, ne sont pas tombés en août 1914. Ce sont des blessés de la bataille de Verdun, ramenés au lazaret de Virton, où ils succombèrent à leurs blessures.

(5) Rapport recueilli en substance pendant la guerre, et définitivement rédigé après l'armistice.

que j'étais un Français déguisé; ils m'ont interrogé et complètement fouillé. Ensuite ils m'ont pris, ainsi que mon domestique, et nous ont forcés de nous asseoir au bord de la route et d'enlever nos souliers. Pendant ce temps, d'autres soldats voulaient conduire ma femme et mon gamin de 3 ans vers Virton. Mais le petit ne cessait de crier : « Viens avec nous, papa. » On permit à ma femme de me rejoindre et c'est alors que celle-ci vit les Allemands achever les blessés français à coups de crosse ou de fusil.

Les soldats s'emparèrent de tous les animaux qui se trouvaient dans la ferme, puis y mirent le feu. Nous assistâmes impuissants à la destruction de tout notre bien; mais ce qui nous fit plus mal au cœur encore, c'était de voir la façon dont les Allemands traitaient les Français. Lorsque de lourds caissons venaient à passer, les conducteurs inhumains les faisaient rouler à dessein sur les jambes des blessés incapables de se mouvoir.

Après quelque temps, les Allemands nous entraînèrent ma femme, mon enfant, mon domestique et moi, dans la direction des bois, nous faisant suivre les caissons, pieds nus, à travers champs, et cela sur une longueur d'un kilomètre au moins. Nous étions constamment exposés aux obus français qui éclataient tout autour de nous. Profitant du désarroi général, nous sommes parvenus à nous libérer de la surveillance de nos gardiens, et à travers bois nous avons gagné le moulin de Rabay, où nous sommes restés jusqu'au milieu de l'après-midi. Ne nous y trouvant pas assez en sécurité, nous nous sommes dirigés vers Belmont qui brûlait déjà. Revenus sur nos pas dans la direction de Virton, nous y sommes arrivés le soir.

Lorsque quelques jours plus tard, il nous a été possible de retourner à Belle-Vue, nous n'y avons plus trouvé que des ruines (fig.183). Dans notre cuisine se trouvaient les cadavres calcinés de deux soldats français blessés. Dans la cour de la ferme, je vis un tas de cadavres français pour la plupart complètement carbonisés.

Tout près de la ferme on creusa deux grandes fosses, dans l'une on déposa 110 Français, parmi lesquels le colonel Chabrol, et dans l'autre, 76 Allemands. Tous ces corps furent transportés plus tard dans le cimetière dit de « Belle-Vue ».

§ 2. — *Meix-devant-Virton.*

Le samedi 22 août, on se battit tout autour de *Meix-devant-Virton* qui donna son nom à ce combat, mais le village lui-même ne fut pas directement le théâtre des opérations. Un obus allemand tomba sur une maison qui communiqua le feu à quatre immeubles voisins. Ce fut le seul dégât à enregistrer, car — pour le bonheur de la commune — les troupes allemandes, après la bataille, se rendirent en France par un autre itinéraire.

Rapport de l'abbé Van Eecke, curé de Meix-devant-Virton (1).

N° 835. Le 13 août, l'ennemi fait pour la première fois son apparition à Meix-devant-Virton. C'est une patrouille de six uhlans. Ils reviennent, le lendemain, plus nombreux et tuent un dragon français sur la route de Gérouville. Le samedi suivant, ils détruisent les appareils télégraphiques et téléphoniques de la station et abattent le drapeau national.

Le 21 août dans la matinée, les Français font leur entrée au village. Ce sont des coloniaux du 1er régiment qui viennent de Chauvency-le-Château. Le général Montignault, commandant la 1re brigade de la 3e division coloniale, s'arrête au presbytère avec tout son Etat-Major, mais il en repart bientôt, car il a reçu l'ordre de pousser son avant-garde jusqu'à Saint-Vincent.

L'après-midi et dans la soirée, ce sont de nouvelles troupes d'infanterie qui débouchent à Meix-devant-Virton. Elles sont commandées par le général Cordonnier, chef de la 87e brigade, du 2e corps d'armée. Les trois bataillons du 120e régiment cantonnent chez nous. Le général loge au presbytère, mais au milieu de la nuit il est appelé d'urgence à Villers-la-Loue par le général Rabier, commandant la 4e division. Quand il en revient, c'est pour m'apprendre qu'il doit partir avec tout son monde pour Lahage-Bellefontaine.

En effet, le samedi 22 août, à 5 heures du matin, le 120e régiment se met en marche et pénètre dans la forêt qui le sépare de Lahage. Puis, c'est le 147e et une nombreuse artillerie qui défilent dans la même direction. Il fait un brouillard intense, et c'est grâce à cette circonstance que les troupes françaises doivent de n'avoir pas été aperçues par les Allemands établis sur les hauteurs de Robelmont, où l'on entend déjà une vive fusillade.

A partir de 9 heures, l'action est dans son plein vers la direction du sud-est. Deux bataillons du 51e régiment viennent s'installer aux abords de Meix-devant-Virton, face à Robelmont, le long de la ligne du chemin de fer. Dans l'après-midi, un mouvement d'encerclement sur les hauteurs à l'est du village se prononçant de plus en plus, le 128e vient renforcer le 51e et deux groupes d'artillerie s'établissent près de la ferme du Hayon.

L'artillerie ennemie riposte et les obus ne tardent pas à pleuvoir, sans atteindre heureusement les habitations, car le village étant dans un fond, ils vont s'abattre au-delà de l'agglomération. L'un d'eux cependant tomba sur la maison de la veuve Féry et y mit le feu; aussitôt l'incendie se propagea et quatre maisons voisines devenaient la proie des flammes (2). A cette vue, les habitants effrayés se sauvèrent dans les bois ou vers la frontière française.

Dans la matinée déjà, de nombreux blessés étaient arrivés de Bellefontaine et avaient été transportés dans les écoles. Mais, lorsque l'artillerie allemande se mit à bombarder le village, on dirigea tous les blessés à l'arrière sur Montmédy.

A la tombée du jour, aidé de quelques personnes de bonne volonté, je me rendis de droite et de gauche pour relever les morts et transporter les blessés aux ambulances.

(1) Rédigé en 1919.

(2) Les propriétaires des cinq maisons incendiées sont : veuve Féry, Joseph Gillet, Théodule Thomas, Richard Quoilin et Théodore Rozet.

Le dimanche matin, le village était presque désert. Quelques soldats français en gardaient encore les issues ; mais tout bruit de bataille avait cessé, lorsque soudain le duel d'artillerie reprit plus fort encore que la veille. Les canons français se trouvaient aux abords de la ferme du Hayon et dans la direction de Sommethonne, et les Allemands tiraient toujours des hauteurs de Robelmont. Ce bombardement qui ne prit fin que vers le soir ne causa aucun dégât matériel dans le village.

Le lundi, les Français s'étaient retirés, mais les Allemands ne vinrent heureusement pas chez nous, car, devant renoncer à utiliser les routes au sud de Virton que les canons français tenaient sous leur feu, ils rebroussèrent chemin et entrèrent en France par Ethe-Ruette.

Mes paroissiens étant revenus, je fis procéder à l'enterrement des morts. Sur le territoire de la commune reposent 31 soldats : 4 Allemands tombés du côté du bois le Fréchy, et 27 Français appartenant aux 72e, 228e et 147e régiments.

§ 3. — *Villers-la-Loue.*

N° 836. Bien qu'un combat sérieux ait été engagé le 22 août tout près de *Villers-la-Loue*, ce village a peu souffert et ne doit enregistrer que des dégâts matériels de minime importance.

Le soir du 21 août, la localité et ses dépendances furent occupées par des troupes françaises fort nombreuses. Les Etats-Majors de la 4e division (général Rabier) et de la 7e brigade (général Lejaille) s'installèrent au village, et les 147e (1) et 91e régiments cantonnèrent dans la commune, ainsi que deux groupes du 42e d'artillerie. Ces troupes s'en allèrent le lendemain matin de bonne heure et firent place à celles de la 3e division qui eurent à lutter toute la journée sur les hauteurs d'Houdrigny contre la 9e division allemande dévalant sur Virton par la route d'Etalle.

Le 87e régiment français y subit des pertes très considérables, mais y tint en échec l'ennemi qui ne put progresser. Il fut secondé par des éléments du 4e corps, car c'est précisément à cet endroit que se soudaient les 3e et 4e armées françaises.

Quelques obus endommagèrent à Villers-la-Loue l'église, l'école des Sœurs et le presbytère. Dans la section d'Houdrigny, aucune maison ne fut atteinte.

Dans le cimetière communal reposent 18 Français (2). Au cimetière militaire d'Houdrigny on signale 323 tombes, portant comme inscriptions des noms de soldats des 51e, 87e, 91e et 117e régiments d'infanterie.

Les Allemands ne se sont montrés à Villers-la-Loue que longtemps après les événements militaires.

(1) Dont un bataillon poussa jusqu'à Robelmont et un autre s'installa à Houdrigny.

(2) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* donne la photographie (fig. 70) d'une tombe de soldats français à l'ouest de Villers-la-Loue, à la bifurcation des routes de Couvreux et de Sommethonne.

§ 4. — *Sommethonne.*

N° 837. *Sommethonne* vit passer les troupes françaises se rendant au combat mais ne se trouva pas sur la ligne de feu.

Le 21, dans la matinée, le 1er régiment d'infanterie coloniale traversa le village et prit à droite le chemin de Villers-la-Loue.

L'après-midi de ce même jour, de nombreuses troupes de la 4e division française défilèrent dans les rues sans s'y arrêter. Et enfin, le soir, le 18e bataillon de chasseurs à pied et un groupe du 42e d'artillerie y cantonnèrent. Ces troupes s'en allèrent le lendemain matin.

Le samedi, 22 août, toute la 3e division passa rapidement pour prendre part au combat engagé entre Meix-devant-Virton et Houdrigny. Quelques batteries françaises installées sur le territoire de Sommethonne firent de la bonne besogne. Le soir, le 87e, fort éprouvé, vint se reformer dans le village.

Le dimanche, l'artillerie fut encore très active et, le lundi, les Français se replièrent. Les Allemands ne se montrèrent pas à Sommethonne.

Dans le cimetière communal reposent 17 Français.

2. — *Le combat de Virton.*

Dans le récit du combat de Meix-devant-Virton, nous avons signalé les pertes sensibles de la 18e brigade allemande, reconnues par l'ennemi lui-même (1). C'est qu'en effet, les 7e et 154e régiments, qui s'étaient avancés sur la route d'Etalle à Virton, avaient eu à lutter non seulement contre la 3e division française (2e corps), mais encore avaient eu à soutenir un combat sanglant près de Belle-Vue, aux environs d'Houdrigny et aux abords de Virton avec la 8e division (4e corps) (2). C'est

(1) 40 officiers et 700 hommes.

(2) Composition du 4e corps français commandé par le général Boëlle :

7e division : général de Trentinian.	13e brigade : colonel Lacotte.	101e R. I. : colonel Farret.
		102e R. I. : colonel Valantin.
	14e brigade : général Félineau	103e R. I. : colonel Cally.
		104e R. I. : colonel Drouon.
	5e escadron 14e hussards : colonel de Hauteclocque.	
	26e R. A. C.	
8e division : général de Lartigue.	15e brigade : colonel Chabrol	124e R. I. : colonel Fropo.
		130e R. I. : colonel Laffargue.
	16e brigade : colonel Desgaux	115e R. I. : colonel Gazan.
		117e R. I. : colonel Julien.
	6e escadron 14e hussards.	
	31e R. A. C. : colonel Wallut.	

De plus : 4 escadrons du 14e hussards.
44e R. A. C. : colonel Sabattier.
1er régiment du génie.
315e et 317e R. I. R.

là que s'opéra la liaison entre l'aile droite de l'armée du général de Langle de Cary et l'aile gauche de celle du général Ruffey. Le 117e notamment (16e brig., 8e D. I., 3e armée), combattit toute la journée à l'est d'Houdrigny, à côté du 87e (6e brig., 3e D. I., 4e armée).

Il nous faut revenir quelque peu en arrière pour expliquer la présence de la 8e division française à Virton.

La 3e armée a pour mission de couvrir le flanc droit de la 4e contre les forces ennemies qui pourraient se trouver dans la région du Luxembourg (1).

Le Quartier Général de cette 3e armée établi à Verdun ne sait pas grand'chose de l'ennemi qu'on doit attaquer « partout où on le rencontrera ». La région *Virton-Arlon-Longwy*, croit-on, est toujours inoccupée (2). On ne signale que quelques cantonnements ou bivouacs d'infanterie et d'artillerie entre *Etalle* et *Arlon* (3).

Nous savons qu'il en était autrement, et que tout le Ve corps allemand bivouaquait dans les environs d'Etalle, tandis que le XIIIe corps wurtembergeois était établi dans la région Châtillon-Rachecourt.

C'est dans ces conditions qu'arriva du Haut Commandement l'ordre de marche daté du 20 août, 20 h. 30. « La 3e armée commencera dès demain, 21 août, son mouvement offensif en direction générale d'Arlon. Elle portera les têtes de ses deux corps de gauche sur Virton et Tellancourt... »

En conséquence, le général Ruffey lança le 21 août, à 2 heures, de son Quartier Général de Verdun l'ordre d'opérations (n° 18) pour la journée, prescrivant notamment au 4e corps de « lier son action à celle du 2e corps de la 4e armée et de porter ses avant-gardes sur la Basse-Vire de Virton à Latour, la queue des gros étant sur la Chiers ».

Cet ordre parvient au Quartier Général du 4e corps à Damvillers à 3 heures du matin. Les troupes sont immédiatement alertées et mises en route deux heures plus tard.

« Le front de marche du corps d'armée est éclairé par le 14e régiment de hussards, qui doit se porter dans la région comprise entre la Chiers et la ligne Ethe-Robelmont.

On marche en deux colonnes :

A droite, la 7e division, par Petit-Xivry, Villatte, Charency, Allondrelles, La Malmaison, Ruette, Latour.

(1) Ordre particulier n° 17, aux 3e et 4e armées.

(2) B. R. n° 15 n° 2/104 de la 3e armée. Verdun, 20 août.

(3) B. R. n° 16 n° 2/113 de la 3e armée. Verdun, 21 août, 16 heures.

A gauche, la 8e division, l'artillerie de corps, le génie de corps, la brigade de réserve et les trains du corps d'armée, par Wittarville, Marville, Othe, Velosnes, Torgny, Lamorteau, Dampicourt et Virton. (1) »

Le 14e hussards rencontre l'ennemi dans les environs de Ruette, mais celui-ci se dérobe (2).

Le colonel Desgaux, commandant la 16e brigade, marche avec l'avant-garde de la 8e division (général de Lartigue), extrême-gauche de la 3e armée, lorsque vers 10 heures, en arrivant à Torgny, on lui annonce que la ville de Virton est depuis le matin occupée par de l'infanterie ennemie ; c'était le IIIe bataillon du 123e régiment wurtembergeois (XIIIe corps) (3). L'avant-garde est aussitôt renforcée et, sous la protection éventuelle de l'artillerie établie à Montquintin, pénètre en ville vers 15 h. 30. Les Allemands se retirent dans la direction d'Ethe, laissant cinq d'entre eux sur le terrain, sept autres sont faits prisonniers. Les Français ont trois hommes mortellement atteints (4).

Le général commandant le corps d'armée donne ordre à la 8e division d'occuper la route Virton-Ethe en communication avec la 7e division et d'établir sa liaison avec le 2e corps d'armée par Belle-Vue et Houdrigny.

Ce soir du 21 août, la 8e division dont les régiments cantonnent à Virton (115e), Saint-Mard (117e), Harnoncourt (124e) et Dampicourt (130e), a ses avant-postes sur les plateaux de la rive nord du Ton, tenant Belle-Vue, la côte 295 et Houdrigny (5). Les trois groupes de l'artillerie divisionnaire se sont arrêtés à Harnoncourt et l'artillerie de corps est à Torgny et à Lamorteau. Le 14e hussards s'installe à Saint-Mard et à Chenois.

Quant à la 7e division (général de Trentinian), elle n'atteint même pas la vallée du Ton. Sa 14e brigade cantonne à Latour, à Gomery et à Ruette. La 13e brigade demeure à Grancourt et à La Malmaison.

(1) Grasset, *Ethe*, p. XIV.

(2) Une reconnaissance dans la direction d'Etalle conduite par le lieutenant de la Ferté se heurte à une sérieuse résistance, et le lieutenant échappe à grand'peine, avec deux cavaliers blessés, un cheval tué et six chevaux blessés. Il ramène cependant un prisonnier du 1er régiment de uhlans (9e D. I.).

(3) Primitivement le XIIIe corps devait marcher sur Montmédy et c'est ce qui explique sa marche dans la direction de Virton. Ce n'est qu'au dernier moment, dans la nuit du 21 au 22, que toute la Ve armée allemande reçut l'ordre de fléchir vers le sud, et c'est ainsi que le Ve corps et non le XIIIe se rencontra le lendemain avec les troupes françaises dans la région de Virton.

(4) Pour la marche de la 8e division et la prise de Virton, voir l'article du commandant Grasset : *Vers Virton, 21 août 1914*, dans *La Revue d'Infanterie*, 1er août 1924, p. 242 ss.

(5) La 10e compagnie du 115e tient Houdrigny, la 11e compagnie, la côte 295 et la 12e, Belle-Vue. Le 2e bataillon du 115e occupe le secteur compris entre la route d'Ethe et celle d'Etalle et le 3e bataillon tient celui compris entre cette dernière route et celle d'Houdrigny.

C'est dans ces circonstances, à 21 heures, que le commandant du 4e corps qui avait transporté son Quartier Général à Velosnes reçut ses instructions du commandant de la 3e armée pour la journée du lendemain. Le général Ruffey enjoint au général Boëlle de « pousser une de ses divisions dans la région d'Etalle et l'autre dans celle de Saint-Léger-Châtillon, de façon à pouvoir contre-attaquer par Etalle et par Vance, toutes les forces ennemies qui déboucheraient d'Arlon, pour agir contre le flanc droit de la 4e armée (1). »

Le général Boëlle se rendit aussitôt compte de la difficulté qu'il y aurait à accomplir cet ordre, mais ses observations n'ayant pas été acceptées au Quartier Général de Verdun, il rédigea à son tour l'ordre général (n° 18) au 4e corps pour la journée du 22 août. Nous n'en transcrivons ici que les parties essentielles et nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre :

« ... Le 14e hussards se portera dans la région de Vance. Départ de Chenois : 4 heures.

La 7e division se portera par Ethe dans la région de Saint-Léger-Châtillon... Départ d'Ethe à 5 heures.

La 8e division se portera par Huombois sur Etalle..... Départ de Virton à 4 h. 30.

La 7e division assurera la liaison vers Meix-le-Tige avec le 5e corps. La 8e division assurera la liaison avec le 2e corps et avec la 7e division sur la transversale Tintigny-Etalle-Châtillon.

L'artillerie de corps et le génie de corps, rendus à Latour à 7 heures, marcheront en queue de la colonne de la 7e division.,.

Le général commandant le 4e corps marchera en tête du gros de la 8e division... »

Le capitaine Lepetit chargé de transmettre cet ordre aux intéressés n'atteint le général de Trentinian à Ruette que le 22 août à 2 heures du matin. De là il se rend à Chenois où il rencontre le lieutenant-colonel de Hauteclocque, qui commande le 14e hussards (2), et enfin n'arrive à Saint-Mard qu'à 3 heures, où il remet ces instructions au général de Lartigue. Celui-ci aussitôt fait alerter ses régiments qui doivent se mettre en route à 4 h. 30.

(1) Instruction personnelle et secrète n° 6 du général commandant la 3e armée pour la journée du 22 août.

(2) Sur la demande du général commandant la 7e division, le capitaine Lepetit s'était arrêté à Latour pour informer le commandant Vicq que c'était lui, avec son 3e bataillon du 103e, qui était désigné pour servir de soutien à la cavalerie.

Vers 5 h. 30, donc avec 1 heure de retard, l'avant-garde de la 8e division se met en mouvement. Elle est sous les ordres du colonel Chabrol, commandant la 15e brigade, et se compose du 130e et de la compagnie du génie. Elle sort de Virton par la route d'Etalle et se dirige sur Belle-Vue. Mais, avant même d'avoir atteint le plateau, le 130e est arrêté par une violente fusillade. On n'aperçoit pas l'ennemi tant le brouillard est intense. Le colonel Chabrol est tué. Peu de temps après, c'est le colonel Laffargue du 130e, qui trouve sur le champ de bataille une mort glorieuse. Le régiment engagé tout entier subit des pertes sensibles et reflue peu à peu vers Virton. Le 124e envoyé au secours du 130e peut à peine déboucher de la ville, le 3e bataillon s'engage néanmoins sur la route d'Etalle, tandis que le 2e se porte vers l'ouest. Par une fausse manœuvre, le 115e abandonne les hauteurs qui dominent Virton vers l'est, et que l'ennemi occupe aussitôt.

Le 117e reçoit ordre d'attaquer vers Houdrigny pour essayer de déborder les Allemands vers Robelmont. C'est de ce côté qu'il se tiendra toute la journée en liaison avec le 87e du 2e corps.

Cependant, les 130e et 124e s'étaient repliés dans Virton, lorsque vers 8 h. 45 le brouillard étant levé, l'artillerie divisionnaire se mit à donner. Trois batteries notamment prirent position entre le collège Saint-Joseph et la ferme de cet établissement et tirèrent avec une telle précision qu'elles firent de cruels ravages dans les rangs ennemis.

La situation était devenue difficile dans Virton. Le général commandant le 4e corps qui y avait établi, dès 6 heures du matin, son poste de commandement à l'Hôtel de Ville, décide de le transporter un peu plus au sud, à la côte 280, entre Saint-Mard et Harnoncourt.

Le mouvement du 117e sur Houdrigny, appuyé par l'artillerie, oblige l'ennemi à dégager Virton et à se replier légèrement. Pendant ce temps, le 115e occupe Saint-Mard et Chenois et permet à la 15e brigade de se rallier.

Toute la journée, les 75 français firent de l'excellente besogne et il n'est pas étonnant de recueillir chez les Allemands l'aveu des effets désastreux du violent feu d'artillerie.

Vers 19 heures, une charge à la baïonnette, partie des crêtes au sud d'Houdrigny, fit reculer l'ennemi jusqu'à l'orée des bois.

A la tombée de la nuit, le 115e se replie sur Montquintin dont il organise les hauteurs. Le 117e en fait autant à Harnoncourt et Lamorteau.

Le 124e est en réserve au bois Géline, au nord de Torgny, et le 130e, très éprouvé, s'est retiré jusqu'à Velosnes (1).

Le dimanche 23 août, dès 8 heures du matin, des uhlans firent irruption dans Virton. Ils en furent bien vite délogés par le canon français qui se remit à tonner vers 10 heures. Les batteries allemandes ripostèrent et un duel d'artillerie s'engagea. Il dura plusieurs heures. Il ne dut pas être favorable à l'ennemi, car celui-ci termine laconiquement son récit par cette phrase significative : « L'occupation projetée de la ville de Virton désavantageusement située n'eut pas lieu (2). »

Pendant la journée du 23 août, la 8e division, toujours en liaison avec le 2e corps, qui occupe le plateau entre Villers-la-Loue et la ferme du Hayon, consolide ses positions ; mais la 7e division se trouvait dans une situation plus difficile, sa droite étant constamment exposée par le recul du 5e corps. Aussi, le soir du 23 août, le général de Trentinian se décide à occuper la forte position de Marville derrière l'Othain.

Le 24, le 2e corps recule sur Montmédy entraîné par la retraite du corps colonial. La situation de la 8e division devient de plus en plus critique. Elle tient cependant toujours les hauteurs Montquintin-Lamorteau et c'est précisément ce qui a empêché la 9e division allemande d'utiliser la route de Virton-Torgny et l'a forcée à prendre celle d'Ethe-Latour-Ruette, à la suite de la 10e division (3).

Le mardi 25, l'ennemi tente un effort désespéré, car il veut une fois encore, comme le 22, essayer d'ouvrir sur la gauche du 4e corps une fissure qui le séparera du 2e corps. Voulant resserrer son front, le général Boëlle donne l'ordre à la 8e division de quitter Montquintin et le combat se concentre de Montmédy à Marville.

Vers midi, le commandant du 4e corps lui-même reçoit l'instruction de se replier sur les Hauts-de-Meuse. « Le reste de l'après-midi du 25 ne fut marqué que par les incidents d'une retraite extrêmement laborieuse... Les troupes sont épuisées par quatre jours de marches et de combats ;

(1) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* a consacré 19 vues (fig. 52 à 70) aux tombes des soldats français et allemands tombés à la bataille de Virton.

Au cimetière de Meix-devant-Virton reposent 27 Français et 4 Allemands, à celui de Robelmont 160 Français et 78 Allemands. Au cimetière militaire d'Houdrigny ne reposent que des soldats français au nombre de 323, ainsi qu'à celui de Chamberlaine au nombre de 154. Le cimetière militaire de Belle-Vue est commun ; il contient 1267 tombes : 787 Français, 39 Alliés et 441 Allemands. (D'après la carte des *Cimetières militaires français du sud du Luxembourg.*)

(2) Von Mutius, *Die Schlacht bei Longwy*, p. 41. « Une attaque des IIe et IIIe bataillons sur Virton est décommandée un instant avant l'exécution », dit l'*Historique* du 19e régiment de Courbière, p. 16.

(3) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 47.

ayant perdu le plus grand nombre de leurs officiers, elles sont dans l'impossibilité de reprendre la lutte si on ne leur accorde pas un peu de repos. La retraite se poursuit dans cet état de somnolence résignée que peint si bien Lintier : « Nous songeons à peine au lendemain, trop las pour penser et pour prévoir (1) » ; et, dans la soirée, le 9e corps est replié sur la Meuse. (2) »

§ 1. — *La ville de Virton et le bombardement de l'ambulance du collège Saint-Joseph.*

La ville de *Virton* fut une première fois occupée par les Allemands (IIIe bataillon du 123e wurtembergeois) le vendredi 21 août, mais pour quelques heures seulement. Dans l'après-midi, l'avant-garde de la 8e division française en délogea l'ennemi.

Le lendemain, samedi 22 août, cette même division française se battit avec acharnement en avant de la ville, sur la route d'Etalle, contre la 18e brigade allemande. En fin de journée, les Français restèrent sur leurs positions, mais la nuit suivante évacuèrent cependant la ville, où ils ne laissèrent qu'un grand nombre de blessés.

Le dimanche matin des Allemands descendirent dans la ville, et forcèrent quelques civils à les accompagner jusque dans les bois. Quatre d'entre eux furent conduits jusqu'à Etalle, où on les fusilla. Cette seconde occupation de Virton fut encore plus courte que la première, car les canons français installés sur le plateau de Montquintin se mirent à tirer, et les Allemands s'empressèrent de déguerpir.

Le dimanche soir, vers 19 heures, les canons allemands établis près de la ferme d'Harpigny firent pleuvoir une grêle d'obus sur la ville. Les premiers endommagèrent plusieurs maisons et causèrent la mort de trois civils; dès que le tir fut réglé, les projectiles s'abattirent sur le collège Saint-Joseph qui abritait plus de deux cents blessés. Les dégâts matériels furent assez considérables, mais — ce qui est bien plus regrettable encore — trente-six blessés furent atteints et tués sur le coup ou succombèrent peu après à leurs nouvelles blessures.

L'occupation définitive de la ville par la landsturm n'eut lieu que le mercredi suivant, 26 août.

(1) Lintier, *Ma Pièce*, p. 115.

(2) Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, t. V, p. 193.

Rapport de M. l'abbé J. Cawet, curé-doyen de Virton (1).

n° 838. Dès le 3 août, le bourgmestre de Virton, M. Lambinet-Jeanty, faisait placarder en ville des affiches invitant la population « à garder le calme et à s'abstenir de manifestations de sympathie ou d'antipathie pour l'une ou l'autre des nations belligérantes ». Le 6 et le 7, de nouvelles proclamations prient les habitants « d'éviter tout ce qui pourrait être considéré par l'envahisseur comme un acte d'hostilité ». Le dimanche, 16 août, par un « avis important » le bourgmestre invite ses concitoyens « à déposer à l'Hôtel de Ville les armes et les munitions dont ils sont détenteurs » (2).

Dès le début des hostilités, on avait bien signalé dans les environs l'apparition de quelques uhlans d'une part et de dragons français d'autre part, mais rien ne faisait prévoir que la rencontre des armes était si proche, et qu'elle aurait lieu aux abords de la ville.

Le vendredi 21 août, au matin, une compagnie du IIIe bataillon du 123e wurtembergeois pénétrait dans nos murs. C'était jour de marché à Virton. L'arrivée soudaine de l'ennemi jeta la panique sur la place de l'église, qui fut évacuée en un rien de temps. Une heure après, le drapeau national était enlevé du clocher et l'horloge fut immédiatement avancée d'une heure.

Le premier moment de stupeur passé, on se ressaisit, et bientôt la petite ville reprit un aspect relativement calme. Les habitants circulaient, curieux mais méfiants, parmi les groupes de soldats qui occupaient surtout les carrefours.

Voici qu'au milieu de l'après-midi les choses changèrent d'aspect. Les Allemands s'agitèrent et manifestèrent de l'inquiétude. C'est qu'en effet, dans la direction du sud-ouest, les routes se couvraient de cavaliers et de fantassins, avançant résolument vers Virton. C'était l'avant-garde de la 8e division française qui venait nous délivrer.

Les Wurtembergeois ne les attendirent guère et s'empressèrent de détaler par la route d'Ethe. Une arrière-garde protégea cette retraite et essuya une fusillade nourrie de la part des Français. Ceux-ci eurent trois hommes hors de combat. Les Allemands laissèrent sur le terrain cinq d'entre eux; sept autres étaient prisonniers.

Les Virtonnais fêtèrent cette escarmouche à l'égal d'une victoire et saluèrent les Français comme des libérateurs.

Le 115e régiment d'infanterie, formant l'avant-garde de la division, cantonna à Virton : le 1er bataillon dans la ville même; les deux autres poussèrent plus en avant jusqu'à la ferme de Belle-Vue; le 2e, à gauche de la route Virton-Etalle, le 3e, à droite de cette même route. Ils creusèrent quelques tranchées à mi-côte, près de la ferme Sondag.

Jusque bien tard dans la soirée, les habitants tinrent à fêter leurs nouveaux hôtes, aussi la nuit était-elle déjà fort avancée quand le calme se rétablit. Il ne devait pas être de longue durée.

(1) Nos premières enquêtes à Virton furent faites en décembre 1914 et servirent de base au présent rapport qui fut rédigé en 1919, et complété définitivement en 1922.

(2) Toutes ces proclamations ont été publiées dans une brochure sous le titre : *Ville de Virton. Affiches placardées pendant la période du 30 juillet 1914 au 1er août 1915.* Virton, Pletinckx.

Je n'ai pas à redire le récit de la bataille de Virton, mais pour mieux faire comprendre dans quel cadre elle se livra, je veux citer ces lignes de M. l'abbé Dubois qui dépeignent bien le panorama : « Virton est assise en gradins sur la croupe d'un coteau convexe et regarde couler le Ton, qui encercle de son cours paresseux la base de la colline et va se joindre à la Vire au village de Saint-Mard. Un boqueteau — le bois de Bampont — fait face à la ville sur un promontoire qui sépare les deux vallées de la Vire et du Ton. Cet éperon se continue vers Ethe et Saint-Léger. Enfin, deux rides délimitent le ban de Virton ; ce sont deux petits vallons qui descendent du nord : l'un, le val du Rabay, entre Ethe et Virton ; l'autre, le val de Rosière, entre Virton et Houdrigny. De ces deux vallons s'élève, en lignes divergentes et en pente douce, un vaste plateau qui va finir à la ligne sombre des bois de Robelmont et de Virton. C'est sur ce plateau, découpé lui-même par des sinuosités peu nombreuses, que va se livrer le combat à jamais mémorable du 22 août. La route de Virton à Etalle le sillonne par son milieu. Trois petites fermes flanquent la route : la première, la ferme Sondag, à la sortie de la ville ; la deuxième, la ferme de Belle-Vue (Servais), un kilomètre plus loin, à l'endroit où la chaussée a fini de grimper le raidillon et se hisse sur le terre-plein du plateau ; la troisième, la ferme d'Harpigny, oasis cultivée dans la vaste étendue des bois. (1) »

Dès 7 heures du matin, des blessés recueillis aux abords et jusque dans les rues de la ville sont apportés au Carmel et à l'Hospice, puis, bientôt après, à l'école ménagère, et au pensionnat de l'Immaculée Conception (religieuses de la Doctrine chrétienne), à la villa Sainte-Lucie, tenue par les mêmes religieuses, au collège Saint-Joseph, à l'école des Frères Maristes, au collège communal, voire dans des maisons particulières, par exemple chez M. Simonet-Gilles. Dans toutes ces ambulances plus ou moins improvisées, et qui recueillirent près de 1,200 Français, on rivalisa de zèle, et la nuit et le jour, pour qu'aucun blessé ne manquât ni de soins, ni de consolations, ni de secours corporels et spirituels. Et ce dévouement et cette assiduité — dont les pauvres soldats mutilés se disaient et se montraient si touchés — durèrent des semaines et des mois. Car si parmi les blessés recueillis sur le champ de bataille on put en rapatrier dès le 22, le 23 et le 24 août, et si d'autres promptement rétablis ou hors de danger furent expédiés en Allemagne, il en resta parmi nous jusqu'en 1915. Il n'est pas hors de propos de noter ici avec quelle facilité les prêtres étaient accueillis par les blessés, et avec quelle édification ceux-ci recevaient les sacrements de l'Eglise. Rares, bien rares sont ceux qui ne se confessèrent pas, et ceux-là mêmes furent d'une courtoisie charmante dans leurs rapports avec le clergé qui les visitait journellement.

Le service médical avait été assuré par les docteurs Gratia et Fostie de Virton, par celui de Saint-Mard, M. Nothelier et par le pharmacien Sternon. Dès le 23 août, ceux-ci furent secondés par trois médecins français, le médecin-major de 2e classe Chon, du 14e hussards et Levesque, aide-major de 1re classe de réserve, ainsi que le médecin auxiliaire Roullet du 103e régiment d'infanterie, tous trois

(1) *La Bataille de Virton*, Arlon, Willems, 1919, p. 8.

faits prisonniers à Ethe, Une pléiade d'ambulanciers prêtèrent charitablement leur concours (1).

Peu d'obus allemands tombèrent sur la ville de Virton pendant la bataille et trois seulement occasionnèrent quelques dégâts matériels sans atteindre personne : l'un troua un mur d'enceinte du collège Saint-Joseph, un autre mit en pièces l'escalier d'entrée de la villa Sainte-Lucie et un troisième perça la façade de l'école normale.

Vers 19 heures, les Français firent encore une charge à la baïonnette et chassèrent les Allemands jusqu'à la lisière des bois. Cependant, à la tombée de la nuit, bien que maîtres du champ de bataille, ces héroïques troupiers se retirèrent dans la direction de Dampicourt et quelques patrouilles seulement circulèrent encore en ville. Le dimanche matin, 23 août, il n'y avait plus de Français à Virton.

Dès 8 heures, des Allemands descendant dans la ville, et brisant portes et fenêtres rue Saint-Roch, dévalisèrent les magasins et sous la menace du revolver réclamèrent des vivres pour leurs troupes qui stationnaient plus loin. Plusieurs civils furent aussi réquisitionnés de force et durent accompagner les Allemands jusque dans les bois. Quatre d'entre eux ne devaient plus revenir à Virton, car les Allemands les fusillèrent à Etalle (voir p. 217). A défaut de témoins oculaires de ce massacre, donnons tout au moins la déposition de quelqu'un qui fut pris avec eux. Voici le récit de Louis Debra, mécanicien au chemin de fer :

« Le 23 au matin, quelques cavaliers ennemis avaient pénétré dans Virton, saccageant déjà les maisons de la rue Saint-Roch, lorsqu'un officier s'avançant jusqu'à l'Hôtel de Ville y rencontra l'échevin, M. Hobschette, et s'efforça de lui faire comprendre que si l'on n'apportait pas immédiatement des vivres pour l'armée allemande, la ville serait incendiée. M'apercevant, M. Hobschette me pria de servir d'interprète, vu ma connaissance de la langue germanique. « Ne vous sauvez pas, me dit l'officier, nos balles vont plus vite que vos jambes! » On s'empressa donc de réunir des victuailles et j'accompagnai le convoi dirigé par l'officier jusqu'à l'entrée du bois de Virton. Arrivé près du camp allemand, je vis René Gérard, Victor Latran-André, Emile Jamin, J.-B. Marmoy-Leroux, Cyrille Adam-Margot, Anatole Mocomble et Léopold Kuborn. Comme je leur demandais ce qu'ils faisaient là, ils me répondirent que, partis de bonne heure pour ramasser les blessés, ils avaient été arrêtés parce que leurs brassards ne portaient pas le sceau communal, et parce que l'un d'entre eux venait de prendre en main un revolver allemand, perdu sur le champ de bataille. Je parlementai avec l'officier, et je lui affirmai l'innocence de tous ces jeunes gens que je connaissais. Il me crut et j'obtins de les ramener avec moi à Virton. Nous voilà en route, lorsque l'artillerie française installée à Montquintin se mit à tirer. Une patrouille allemande rentrant au camp nous fit rebrousser chemin. Arrivés dans les bois nous fûmes séparés et je parvins par des chemins détournés, grâce à ma connaissance de la langue allemande, à rentrer à Virton. J'appris plus tard que Cyrille Adam, Anatole Mocomble et

(1) Tous leurs noms sont donnés dans la brochure déjà signalée : *Ville de Virton. Affiches*... pp. 11 à 13. Voir aussi le rapport du docteur Chon. Paris, *Direction du Contentieux et de la Justice militaire*, Dossier 191, rapport 1223.

Léopold Kuborn avaient été chargés de transporter dans une ambulance de Virton un officier grièvement blessé. Un obus qui éclata devant la porte de l'hospice blessa mortellement Adam et Mocomble, tandis que Kuborn, non atteint, put regagner son domicile. Quant aux quatre autres, les Allemands les conduisirent jusqu'à Etalle, où ils les fusillèrent. (1) »

Les Français se rendirent-ils compte que les Allemands se préparaient à sortir des bois et à occuper Virton, toujours est-il que vers 10 heures l'artillerie de nos alliés, placée sur le plateau de Monquintin, se mit à tirer et empêcha les Allemands d'avancer. La canonnade dura plus d'une heure, et tint dans les caves une bonne partie de la population terrifiée.

Tout semblait rentré dans le calme et la journée s'écoulait dans les multiples soins à donner aux blessés, lorsque soudain, vers 19 heures, un coup de canon retentit à l'orée du bois de Virton. Quelques obus passèrent au-dessus de la ville et vinrent s'abattre du côté de Saint-Mard. Trois autres tombèrent, l'un près de l'hospice civil, tuant CYRILLE ADAM-MARGOT, 27 ans, de Saint-Mard, et ANATOLE MOCOMBLE, 50 ans, de Virton; un autre dans le parc de M. OCTAVE FONCIN, 69 ans, notaire honoraire, ancien bourgmestre, que l'on trouva mort sur le seuil de sa maison; un autre enfin éclata sur la maison Pierre, rue de l'Hôpital. Ces premiers obus n'avaient d'autre objet que de rectifier le tir. Il fut bientôt évident que le collège Saint-Joseph seul était visé, alors que quatre grands drapeaux de la Croix-Rouge flottaient sur les toits, visibles de partout, et qui devaient protéger plus de 200 blessés.

« Postée près de la ferme d'Harpigny, raconte le chanoine Loreau, directeur du collège Saint-Joseph, une batterie allemande tira au moins une cinquantaine d'obus sur la propriété. J'ai personnellement compté les entonnoirs, mesurant quatre mètres de diamètre, ouverts par ces projectiles de gros calibre. Huit d'entre eux s'abattirent sur les bâtiments, effondrant les toits, culbutant à l'intérieur d'énormes pans de mur, faisant sauter la couverture vitrée de notre grande salle des fêtes, où nous avions transporté environ cent-dix blessés. Un local y attenant reçut un premier obus. Il renversa le mur de séparation, dont la chute écrasa trois malheureux soldats. Un second obus éclata dans la salle même. La violence de l'explosion brisa, avec un épouvantable fracas, deux cents mètres carrés de l'épaisse et lourde toiture de verre, dont les éclats retombèrent sur les blessés hurlant de douleur en une clameur immense. Douze furent tués sur le coup, dont neuf Français et trois Allemands (2). Six autres moururent la nuit des blessures faites par le bombardement. Dix-huit, au moins, succombèrent au cours de la semaine, des suites de leurs nouvelles et terribles blessures.

Le bombardement avait été si soudain, les coups si rapprochés, que nous n'avions pu songer un seul instant à transporter les blessés en lieu plus sûr.

(1) Ce récit est confirmé par Pierre Ribonnet, qui dut aussi transporter des vivres pour les Allemands le dimanche matin.

(2) Les Allemands, blessés à la bataille d'Ethe, furent amenés le 22 au soir à Virton. Ce même jour on conduisit aussi jusqu'à Virton le cadavre du major von Bockelmann (III[e] Bat. R. I. 46) qui fut enterré au cimetière de la ville, ainsi que du capitaine von Zerboni di Sposetti (R. I. 58). (Voir *Heldengräber in Süd-Belgien*, fig. 69.)

D'ailleurs, y avait-il un lieu plus sûr? Un de ces projectiles, après avoir traversé deux murs et l'obstacle horizontal de la séparation de deux étages, avait renversé, en explosant, deux parois d'un local de classe et projeté ses éclats, au travers du pavé, jusque dans les souterrains. Visiblement, ces obus n'étaient pas destinés à balayer des lieux à découvert, mais à porter la mort et la destruction dans les abris les plus sûrs, dans le refuge sacré d'une ambulance protégé par les insignes de la Convention de Genève.

A vingt mètres au delà de la propriété il n'y a plus trace de dégâts; or l'artillerie française qui, le matin encore, avait bombardé les Allemands, se trouvait au moins à trois ou quatre kilomètres plus au sud. »

Lorsque les Allemands entrèrent définitivement à Virton le mercredi pour s'y installer, ils prirent des otages. Ceux-ci furent d'abord au nombre de dix et remplacés à midi, à 8 heures du soir et à 4 heures du matin. Une salle de l'Hôtel de Ville leur servait de lieu de détention. Le 17 octobre, le nombre des otages fut réduit à trois (1).

Sur le territoire de la commune furent érigés dans la suite trois cimetières militaires. L'un, près de la ferme de Belle-Vue, contenant 1,267 tombes, en grande majorité françaises; 441 Allemands aussi y reposent. Un autre, à droite de la route Virton-Etalle, qui ne contient que des soldats allemands du 154e régiment d'infanterie (6 officiers, 11 sous-officiers et 102 soldats). Enfin, le troisième, au lieu dit « Chamberlaine », où l'on ne déposa que des Français au nombre de 154.

§ 2. — *Saint-Mard.*

Le bombardement de Virton, le dimanche soir, occasionna également quelques dégâts à *Saint-Mard*, où une femme fut mortellement atteinte.

N° 839. Le 21 août, au soir, les Français arrivèrent à Saint-Mard, et le 117e régiment d'infanterie, ainsi qu'une partie du 14e hussards, y passèrent la nuit. Le samedi matin, les cavaliers s'en allèrent dans la direction de Chenois-Latour, tandis que les fantassins se dirigèrent au nord de Virton, où ils devaient rencontrer l'ennemi.

Déjà pendant la bataille de nombreux blessés furent transportés jusqu'à Saint-Mard et hospitalisés à l'hospice Saint-Charles et dans les locaux scolaires. Le docteur Nothelier leur prodigua ses soins.

Le lendemain dimanche 23 août, vers 19 heures, l'artillerie allemande placée dans le bois de Virton lança des obus sur le village qui atteignirent quelques maisons du quartier de la Vilette et de Mageroux, près de la gare. Les dommages ne furent pas très importants. L'épouse Laurent, MARIE-JEANNE AUTHELET, 59 ans, blessée à la tête par un éclat d'obus, fut transportée à l'hospice, où elle mourut de ses blessures le 28 août.

Les Allemands n'entrèrent à Saint-Mard que le lundi matin. Ils prirent aussitôt six otages (2) qu'ils conduisirent jusque Chenois. Grâce à l'intervention du curé qui parlait l'allemand, ils y furent relâchés, et purent rentrer chez eux.

(1) Voir brochure : *Ville de Virton. Affiches....*, p. 9 et p. 46.

(2) Ces otages étaient : l'abbé Tock, curé; Joseph Piessevaux, bourgmestre; Victor Ridremont et Joseph Jacques, échevins; Firmin Siméon; Edmond Huguet.

§ 3. — *A la frontière française.*

Après la bataille du samedi 22 août, les troupes de la 8e division française se retirèrent au sud-ouest de Virton et l'artillerie s'installa sur le plateau de Rouvroy, d'où elle commandait les deux routes qui, de Virton, se dirigent vers la France. Force fut donc aux Allemands d'abandonner cet itinéraire, de rebrousser chemin et d'utiliser l'unique route disponible plus à l'est, allant d'Ethe par Ruette rejoindre celle de Longuyon. Cette circonstance valut aux communes de Dampicourt, de Lamorteau et de Torgny, d'échapper à la ruée allemande.

N° 840. La commune de *Dampicourt*, avec ses dépendances de *Couvreux* et *Montquintin*, celle de *Lamorteau*, avec ses dépendances de *Harnoncourt* et *Rouvroy*, et enfin celle de *Torgny*, ont toutes une histoire identique et bien simple pendant les journées d'août 1914, si terribles pour d'autres localités.

Dans la soirée du 21 août elles virent arriver la 8e division française, dont les avant-postes s'étendirent jusqu'au nord de Virton, où s'établirent les 115e (Virton) et 117e (Saint-Mard) régiments. Les trois bataillons du 130e cantonnèrent à Dampicourt, ceux du 124e à Harnoncourt, avec les trois groupes de l'artillerie divisionnaire. L'artillerie de corps s'arrêta à Lamorteau (1er et 2e groupes) et à Torgny (3e et 4e groupes). Le Quartier Général du 4e corps était demeuré au village frontière de Velosnes.

Le samedi 22 août, toutes ces troupes se remirent en marche dans la direction de Virton, où elles rencontrèrent l'ennemi et l'empêchèrent de progresser. Le soir, après une sanglante journée, elles se replièrent : les 115e et 117e régiments organisèrent les hauteurs de Montquintin-Lamorteau, tandis que le 124e se tenait en réserve au nord de Torgny et le 130e se reconstituait à Velosnes.

Le dimanche et le lundi, deux groupes d'artillerie divisionnaire installés sur les hauteurs de Rouvroy purent impunément bombarder l'ennemi et lui interdire l'accès de Virton et des routes au sud de cette ville, ce qui le força à rebrousser chemin et à utiliser l'unique voie de communication Ethe-Ruette. Un autre groupe, établi sur les hauteurs entre Harnoncourt et Saint-Mard, fut facilement repéré par les Allemands qui lui firent subir d'assez sérieuses pertes.

Le 25 août enfin, à la suite du recul à gauche du 2e corps, à droite de la 7e division, la 8e division reçut ordre d'abandonner le territoire belge et de se retirer derrière l'Othain.

Les Allemands ne firent leur apparition dans ces différentes localités que trois jours après, c'est-à-dire le 28 août.

Cinq soldats français sont enterrés à Dampicourt (87e, 91e et 117e R. I.), deux à Couvreux (1) (115e R. I.), onze à Rouvroy (87e, 91e et 117e R. I. et 31e R. A. C.), trois à Lamorteau (117e) (2).

(1) Voir dans *Heldengräber in Süd-Belgien*, fig. 68.

(2) Douze soldats allemands reposent également à Lamorteau, mais ils y ont été enterrés bien après; dix notamment ont été victimes d'un accident survenu en gare de Lamorteau.

VI. LA 10e DIVISION A ETHE

Lorsque l'ordre de marche du général von Strantz parvint à la 10e division, le général Kosch, qui la commandait, fit alerter ses troupes et partit au beau milieu de la nuit de la région d'Etalle pour se rendre à Ethe par Buzenol. Il était plus de 6 heures, quand le 50e régiment d'infanterie, avant-garde de la division, déboucha des bois au nord d'Ethe. En approchant de la localité les éclaireurs furent reçus à coups de feu.

Apprenant la présence de l'ennemi dans la vallée, le général Kosch fait aussitôt déployer trois de ses régiments : « le 50e (colonel Diestel) attaquera la lisière nord du village ; le 47e (colonel Trieglaff) débordera la localité à l'est, par la lisière du bois de Laclaireau ; le 46e (colonel von Arent) débordera à l'ouest par le ravin du Chou et prendra Belmont pour objectif. Le 6e grenadiers (lieutenant-colonel Heyn) restera provisoirement en renfort à la lisière de la zone boisée. Le général von Watter, commandant la 10e brigade d'artillerie, réglera l'entrée en action de ses deux régiments : le 20e et le 56e. Le 1er chasseurs royaux (major de Solms) assurera à l'est la liaison avec le XIIIe corps, à travers le bois Lefort. D'autre part, le 1er uhlans assure la liaison vers l'ouest avec la 9e division. A 8 heures, quand le brouillard se lève, ces mouvements sont en cours d'exécution. » L'artillerie se met successivement en ligne et c'est sous la protection de 72 bouches à feu que « 9 bataillons allemands, poussant en avant par bonds successifs dans les hautes avoines leurs lignes de tirailleurs, vont essayer d'atteindre la lisière nord d'Ethe, sur un front de moins de 1,200 mètres (1) ».

Mais ce n'est pas seulement la 10e division allemande (V^e corps) qui prendra part au combat d'Ethe, l'aile droite du XIIIe corps y sera également engagée. Des éléments de cette droite formée par la 53e brigade wurtembergeoise (général Moser) avaient déjà la veille fait une pointe dans la direction de Virton. Nous en avons vu le IIIe bataillon du 123e grenadiers chassé par l'avant-garde de la 8e division française. Ces troupes s'étaient retirées le soir du 21 sur Saint-Léger (2). Le samedi matin, toute la brigade reçoit ordre de se mettre en route à 4 heures. Les deux

(1) Grasset : *La Guerre en action, Ethe*, Paris, Berger-Levrault, 1924, p. 68.

(2) Il est curieux que dans ses mémoires (*Kampf und Siegestage 1914*), le général von Moser ne souffle mot de cette pointe sur Virton le 21 et du recul de ces unités rentrées le soir à Saint-Léger fort fatiguées. (*Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 29.) Par contre, le capitaine Richard Bechtle la rapporte dans tous ses détails. (*Die Ulmer Grenadiere an der Westfront*, p. 6.)

régiments avancent en formation de combat dans la direction de Mussy-la-Ville : le 123e grenadiers (colonel von Erpf) à droite, le 124e d'infanterie (colonel Haas) à gauche. Peu après 5 heures, les avant-gardes de l'aile droite sont accueillies aux abords de Bleid par des coups de feu. Le général Moser hésite un peu, puis fait reprendre la marche vers le sud. Mais bientôt le IIe bataillon du 123e grenadiers se heurte à de l'infanterie ennemie sur le chemin de Bleid à Gévimont.

« Or, sur ces entrefaites, une patrouille du 19e uhlans, venue d'Ethe, rend compte que des forces françaises considérables, de toutes armes, paraissent se diriger vers Saint-Léger, en plein dans le flanc du XIIIe corps, et, en effet, au même instant, le IIIe bataillon du 123e grenadiers, échelon de droite, qui cheminait le long de la lisière ouest du bois de Tasseinière et patrouillait vers Hamawé, était pris à partie par de l'infanterie ennemie (1). » Le général Moser fait aussitôt renforcer sa droite et déploie toute sa brigade depuis Hamawé jusqu'aux abords de Bleid.

1. *Le combat d'Ethe* (2).

§ 1. — *La prise de contact.*

Avant de pousser plus avant l'histoire du combat d'Ethe, établissons les forces françaises qui y prirent part et disons rapidement dans quelles conditions elles se trouvèrent sur les lieux des événements.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler que la 7e division française (général de Trentinian) était arrivée trop tard dans les cantonnements le vendredi soir, 21 août, pour pousser ses avant-postes sur la rive nord du Ton. Elle se contenta de se couvrir au sud de la zone boisée Jeune Bois-bois des Loges par deux bataillons (1er et 3e) du 103e, qui s'installèrent, avec le général de brigade Félineau, à Latour ; l'autre bataillon (2e) de ce régiment alla jusqu'à Gomery.

Derrière cette couverture, le 104e cantonna à Ruette avec deux groupes du 26e régiment d'artillerie divisionnaire et l'Etat-Major du général de Trentinian.

(1) Grasset, o. c., p. 70.

(2) Pour rédiger ce chapitre de notre histoire, nous nous sommes presque exclusivement servis du remarquable ouvrage du commandant Grasset : *La guerre en action. Le 22 août 1914 au 4e corps d'armée, Ethe*, (Paris, Berger-Levrault, 1924), que nous n'avons fait que résumer.

Pour mieux comprendre tous les événements militaires qui vont suivre, le lecteur consultera avantageusement la carte du *Combat d'Ethe* (fig. 143).

La 13e brigade (colonel Lacotte) avait deux bataillons (2e et 3e) du 101e à Grandcourt, ainsi qu'un groupe du 26e régiment d'artillerie, tandis que l'Etat-Major de la brigade, le 1er bataillon du 101e et tout le 102e cantonnaient à La Malmaison.

Nous savons quelle était la mission de la 7e division pour la journée du 22 août : « Elle devait se porter par Ethe dans la région de Saint-Léger-Châtillon pour contre-attaquer par Vance tout mouvement de l'ennemi vers l'ouest, menaçant le 2e corps d'armée (1). » Le général de Trentinian n'eut connaissance de cet ordre d'opérations que le 22, à 2 heures du matin. Une heure après, l'ordre de marche était porté aux différentes unités de la division.

Les ordres reçus sont aussitôt exécutés, et, à 4 heures, l'avant-garde quitte Ruette distant d'un peu plus de 4 kilomètres d'Ethe. Un peloton de hussards (lieutenant Hubin), ouvre la marche suivi par le bataillon Henry (2e) du 104e. Une demi-heure plus tard le bataillon Levin (3e du 104e) se met en route et après lui le bataillon Forcinal (1er du 104e) qui encadre les trois batteries d'artillerie du groupe Savoureau (2e du 26e régiment). N'ayant aucun renseignement du 5e corps, et inquiet à juste titre pour sa droite, le général de Trentinian fait donner ordre au colonel Lacotte d'envoyer un bataillon du 101e dans la direction de Bleid. Le bataillon Laplace (2e) désigné pour cette mission quitte Grandcourt à 5 h. 45 pour marcher vers l'objectif indiqué.

Le 14e hussards, alerté à 3 heures, a quitté Chenois une heure après.

Le colonel de Hauteclocque qui le commande arrive à Latour à 4 h. 30, espérant y prendre au passage son bataillon de soutien (bataillon Vicq, 3e du 103e), mais celui-ci ne pourra guère quitter Latour avant 5 heures et le colonel, sans l'attendre, part avec ses escadrons pour Ethe. Le bataillon Rondenay (1er du 103e) se dirige à la même heure vers Gomery, où il rejoint le bataillon Jouvin (2e du 103e).

« Aux termes de l'ordre préparatoire de la 7e division, la tête d'avant-garde de cette division aurait dû se présenter à Gomery à 4 h. 30. En raison du brouillard épais qui rendait la marche très difficile, elle n'y arriva que vers 5 heures. (2) »

A 6 heures elle y est encore, alors qu'on se bat déjà dans la vallée. En effet, l'escadron Babinet, qui se trouvait en tête du 14e hussards, au moment de pénétrer dans Ethe par le chemin de Latour, s'était heurté à

(1) Ordre général n° 18 du 4e corps d'armée pour la journée du 22 août.

(2) Grasset, o. c., p. 29.

une patrouille de uhlans (19e) qu'il avait chargée et poursuivie. Mais, arrivés devant la gare, les cavaliers français trouvèrent celle-ci solidement défendue et y furent reçus à coups de carabine. C'est à ce moment, vers 5 h. 30, que le colonel de Hauteclocque pénétrait lui-même dans Ethe au grand trot. Aussitôt il pousse vers la gare un escadron dont l'arrivée détermine la fuite des uhlans. Un autre escadron est lancé sur le chemin de Bleid.

La route déblayée, l'avant-garde du 14e hussards continue sa marche vers Saint-Léger, lorsque, à hauteur du moulin de Hamawé, les éclaireurs sont accueillis par des coups de fusil. L'escadron envoyé sur la route de Bleid est, lui aussi, arrêté par des coups de feu.

Dans ces conditions le colonel de Hauteclocque décide d'attendre l'arrivée du bataillon Vicq qui lui a été donné comme soutien. Celui-ci se présente vers 6 heures et reçoit pour instruction de déblayer la route, afin que les hussards puissent passer.

La 12e compagnie (Moleux) est poussée en avant sur la route de Saint-Léger ; mais elle est bientôt attaquée par un ennemi que la brume empêche d'apercevoir et les pertes sont sensibles. Le commandant Vicq lui envoie en renfort la section de mitrailleuses. Le brouillard se dissipant petit à petit permet au tir de se préciser et une section s'empare du moulin de Hamawé que l'ennemi vient d'abandonner. Par contre, la fusillade devenant plus intense à l'est de Gévimont, le commandant Vicq décide de déployer tout son bataillon qui se trouve ainsi, vers 8 heures, engagé dans un violent combat.

Sur ces entrefaites, le 2e bataillon du 104e, tête d'avant-garde, était arrivé à Ethe avec un retard considérable. Le commandant Henry rencontre le commandant Vicq qui le met rapidement au courant de la situation. Il décide immédiatement d'engager, lui aussi, ses compagnies (1) et, vers 8 h. 30, les deux bataillons confondus s'échelonnent du moulin de Hamawé à la lisière nord du bois Le Mat. Et tandis que les deux bataillons français ont à soutenir une lutte extrêmement meurtrière contre le 123e régiment wurtembergeois presque tout entier, appuyé par des éléments du 19e uhlans et un peloton du XIIIe bataillon de pionniers, voilà que soudain, le brouillard s'étant dissipé, des obus les frappent dans le dos.

Le général de Trentinian avait désigné le bataillon Jouvin (2e) du

(1) A l'exception de la 8e compagnie chargée d'observer les bois Lefort et Laclaireau de plus en plus suspects. En effet, le 47e régiment allemand s'y infiltrait petit à petit.

103e pour se porter sur le plateau nord qui domine la vallée et flanc-garder ainsi la division tout le temps que durera le défilé. Afin de se mettre en mesure d'exécuter cet ordre, le commandant Jouvin envoie la compagnie Faugière (6e) à Belmont, la compagnie Joué (7e) au nord du village, la compagnie Richard (8e) du côté de Laclaireau, et il laisse la compagnie Grasset (5e) en réserve dans la rue Grande.

Mais à peine les compagnies ont-elles occupé leurs places respectives, qu'une vive fusillade éclate au nord et le commandant Jouvin est avisé que des fractions ennemies se sont infiltrées dans le village, coupant ainsi la 6e compagnie installée à l'ouest de Belmont du reste du bataillon.

Ordre est aussitôt donné au capitaine Grasset d'installer sa compagnie au sud du Ton pour surveiller la vallée dans la direction de Virton.

§ 2. — *L'engagement général.*

« Tandis que les trois bataillons chargés de couvrir sa marche ou de lui ouvrir la voie fondaient déjà dans la fournaise, le gros de l'avant-garde de la 7e division, constitué par les deux bataillons Levin (3e) et Forcinal (1er) du 104e et par le groupe Savoureau (trois batteries du 26e), avait pénétré dans Ethe à 7 h. 20. A sa tête marchait le général Félineau (1). » Le général de Trentinian suivait avec son Etat-Major.

A peine a-t-on dépassé les dernières maisons d'Ethe sur la route de Saint-Léger qu'une violente fusillade éclate à gauche. Aussitôt, le général Félineau ordonne la formation d'une ligne de tirailleurs le long de la voie ferrée.

Pendant que s'exécute ce mouvement, le 14e hussards s'auréolait de gloire par un sanglant, mais hélas ! bien inutile sacrifice.

En attendant que l'infanterie lui eût ouvert la voie sur la route de Saint-Léger, le colonel de Hauteclocque avait rassemblé ses escadrons et les avait mis à l'abri dans Ethe. Or, il encombrait ainsi les rues de la localité et ne pouvait rien faire d'utile. C'est alors qu'il résolut de reconnaître la région nord, d'où partait maintenant un feu de mitraille et d'en refouler l'ennemi jusque dans les bois, pour dégager ainsi l'infanterie.

Le seul passage qui permettait de franchir la voie ferrée était le « pont des Arminies ». Le colonel de Hauteclocque sort son sabre du fourreau et, au commandement de : « 14e hussards ! En avant ! Pour la

(1) Grasset, o. c., p. 50.

France ! », s'engage sous le ponceau. Son cheval s'abat sous lui, frappé de plusieurs balles. Le colonel retourne sur la route, prend une autre monture et s'élance de nouveau en avant, suivi du peloton de tête du régiment. Celui-ci est bientôt fauché et encombre le passage de cadavres d'hommes et de chevaux, à tel point que le 2e peloton ne peut s'y glisser. Le colonel lui-même, plusieurs fois blessé, repasse avec peine, perdant son sang en abondance et fait retraiter le régiment sur le village (1).

L'ordre de marche enjoignait à un groupe de l'artillerie divisionnaire de suivre les trois bataillons du 104e. Une batterie était déjà engagée dans la rue Grande, une autre venait à peine d'atteindre la rivière et la première pièce de la troisième batterie était tout près de la scierie, lorsque le brouillard s'étant dissipé, l'artillerie allemande se mit à gronder. Les obus viennent s'abattre en grand nombre sur la longue théorie des attelages qui descendent encore la pente du Jeune Bois, et y font une effroyable tuerie. Les canons immobilisés sur place, à côté des caissons éventrés, encombrent le chemin et le rendent impraticable. De sorte que la 14e brigade française ne disposera pendant toute la journée que des 9 canons isolés dans la vallée et qui ne pourront qu'à grand'peine se ravitailler en munitions.

Le colonel Cally du 103e, attendait à Gomery avec trois compagnies en réserve du 1er bataillon, l'arrivée de la 13e brigade, lorsque l'ordre lui parvient de pousser cette réserve sur Ethe (2). La compagnie de Lavalade (2e) seule réussit à gagner la scierie. Les deux autres, Brun (1re) et Daviet (3e), ne peuvent déboucher et resteront toute la journée à la lisière du Jeune Bois, tenant l'ennemi sous leur feu meurtrier.

« En somme, à 8 h. 30, au moment où le brouillard s'est entièrement dissipé, les 6 bataillons de la brigade Félineau et le bataillon Laplace, du 101e, qu'appuient 9 canons, sont largement déployés sur un front de plus de 3 kilomètres et engagés dans les conditions les plus défavorables contre 15 bataillons allemands qu'appuient 90 canons, dont 36 obusiers de 105 mm (3). »

(1) Sous le feu de l'ennemi, les cavaliers auront grand'peine à gagner le Jeune Bois, où beaucoup se feront encore tuer, tandis que d'autres blessés resteront dans les ambulances d'Ethe et de Gomery. Le colonel fut tué, dans la matinée, en essayant, lui aussi, de gagner les bois, au bras de son ordonnance (fig. 133). Son fils mourut le même jour et non loin de son père.

(2) La compagnie de Finance (4e) de ce bataillon était déjà dans Ethe.

(3) 72 canons de la 10e division et 18 canons de la 53e brigade wurtembergeoise. Voir GRASSET, o. c., p. 71.



(Photo Schumacher, Luxembourg.)

Fig. 128. — Panorama d'Ethe après la bataille.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 129. — Eglise d'Ethe après l'incendie.



Fig. 130. — Ethe. Abords de la scierie Capon. Théâtre des principales fusillades collectives.



(*Heldengräber*, fig. 39)

Fig. 131. — Route d'Ethe à Latour. Tombe de 13 brancardiers français massacrés par les Allemands.



(Photo Schaar et Dathe, Trèves.)

Fig. 132. — Intérieur de l'église d'Ethe après l'incendie.



(Photo de Gerlache, sept. 1914.)

Fig. 133. — Bois du Mat. Sépulture du lieut.-colonel de Hauteclocque.



(*Heldengräber*, fig. 33.)

Fig. 134. — Route de Buzenol à Ethe. Tombe du colonel Heyn du 6e Gr., du major Aubert, officier d'Etat-Major de la 10e division, et du capitaine Peltner, du 6e Gr.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 135. — Ethe. Rue Grande. (× Ecole communale.)



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 136. — Ethe. Rue Grande. (× Ecole des religieuses.)



(Photo Schaar et Dathe, Trèves.)

Fig. 137. — Ethe. Rue Grande.
(× presbytère; ×× maison du bourgmestre.)



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 138. — Ethe. Rue du Château-Cugnon.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 139. — Ethe. Rue du Château-Cugnon.
(maison × Pétrement-Servais.)



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 140. — Ethe. Rue Grande.
(× maison Servais-Saintmard.)



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 141. — Ethe. Chicorée Capon.



(Photo Resteau, 1915.)

Fig. 142. — Ethe. Rue Grande. Maison François Tillière.

§ 3. — *A Bleid et sur la crête de Gévimont.*

Dans sa marche sur Ethe, le général de Trentinian, on s'en souvient, avait détaché un bataillon du 101e pour flanc-garder sa droite. Le bataillon Laplace (2e), désigné pour cette mission, était parvenu au nord de Bleid, lorsqu'une vive fusillade éclate de tous côtés. C'était la 53e brigade wurtembergeoise, celle du général Moser, qui venait à la rencontre du malheureux bataillon français isolé.

La compagnie Chameroy (7e), qui se trouve en tête de colonne, se déploie aussitôt au nord de Bleid. La compagnie Battesti (8e) occupe un petit bois à l'ouest de la localité. La compagnie Ferraton (5e) s'installe à la sortie sud-est du village pour protéger la droite. Enfin, la compagnie Nicolas (6e) s'écartant un peu trop à gauche s'arrête à la lisière du bois Le Mat, où elle trouve la section Fleury de la 9e compagnie du 103e.

Manifestement l'ennemi, près de six fois plus nombreux (1), cherche à déborder le bataillon Laplace, dont deux compagnies se retirent dans le parc du château, où elles établissent un dernier centre de résistance. Mais le nombre finit par l'emporter et le général Moser reste maître du terrain jonché de cadavres (2).

« Quelques chiffres diront jusqu'où le bataillon Laplace a poussé son sacrifice... Il y avait 800 combattants français à Bleid, le 22 août. 150 rejoignirent Gomery et on ensevelit 583 cadavres sur le champ de bataille (3). La brigade Moser, appuyée par un bataillon du 120e, captura donc ce jour-là une soixantaine de prisonniers, plus ou moins blessés (4). »

(1) Le IIIe bataillon du 123e combattait à Gévimont, mais par contre le Ier bataillon du 120e (54e brigade) était venu renforcer la gauche de la brigade Moser.

(2) Cette victoire de la 53e brigade wurtembergeoise sur un bataillon français a quelque peu surexcité l'imagination du général von Moser, qui raconte notamment un duel en plein champ de bataille entre un capitaine allemand et un général français. Ce dernier aurait été tué. (*Kampf und Siegestage*, p. 16.) L'histoire du régiment du 123e grenadiers rapporte également le fait (o. c., p. 8). Le nom du valeureux officier allemand est cité, c'est le capitaine Holland, celui du général français est prudemment laissé dans l'ombre et pour cause... Les deux généraux français qui ont pris part à la bataille d'Ethe n'ont pas été à Bleid et ni l'un ni l'autre n'a été tué !

(3) D'après la carte des « Cimetières français », dans celui du bois Le Mat reposent 385 soldats français et 152 allemands, et dans celui de Bleid, 511 français.

(4) Grasset, o. c., p. 100. « Aucun Français non blessé ne tomba entre les mains du régiment », avoue le capitaine Richard Bechtle. (*Die Ulmer Grenadiere an der Westfront*, p. 10.) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* donne la photographie de sept tombes aux environs de Bleid : fig. 4 : tombe du capitaine Moll (124e) à la lisière nord du bois Le Mat; fig. 11 : dans le cimetière communal de Bleid tombes d'officiers allemands (123e et 124e) morts à l'ambulance; fig. 12 : tombe de soldats français au bois Le Mat; fig. 13 et 14 : tombes de soldats allemands des 123e et 124e régiments tombés sur la crête de Gévimont; fig. 15 : tombe allemande (123e et 124e) sur la route de Gévimont à Ethe; fig. 16 : tombe allemande (123e et 124e) sur la route de Bleid à Gévimont.

C'est en même temps que se livrait sur le bataillon Laplace, cet assaut de la brigade Moser déclanché vers 10 heures et qui dura jusque midi, que se produisit l'attaque sur la crête de Gévimont dirigée par le major Kammler.

« Nous avons laissé, à 8 h. 30, au moment où le brouillard se dissipait, les unités qui tenaient la crête de Gévimont dans une situation terrible : en butte de front aux feux de huit compagnies du 123e grenadiers wurtembergeois, elles étaient prises à revers par les obus du 20e et du 56e régiments d'artillerie, en batterie au nord d'Ethe (1). »

En quelques instants les pertes françaises sont démoralisantes et, après des efforts héroïques, jugeant la situation intenable, les chefs ramènent les débris des deux bataillons dans la vallée. Le commandant Vicq rallie les siens vers Ethe; le commandant Henry pousse ceux du 104e dans le bois Lefort.

La crête de Gévimont abandonnée n'était cependant pas sans défense. D'abord, une compagnie (11e) du 103e y était restée à la lisière du bois Le Mat. A l'autre extrémité une compagnie (5e) du 104e avec quelques mitrailleuses était blottie dans une clairière au nord de Hamawé. Aussi, lorsque vers 10 heures, croyant la partie gagnée, le major Kammler lança ses hommes en avant, il les vit tomber sous un feu violent et regagner précipitamment l'abri des bois. Quelques unités allemandes réussirent à s'infiltrer dans le bois Le Mat et à en chasser les Français qui s'y trouvaient, après leur avoir fait subir des pertes sensibles. La compagnie du 104e qui se trouvait au nord de Hamawé, sous la conduite du capitaine Bertin s'enfonça dans le bois Lefort, où elle recueillit des éléments dispersés.

§ 4. — *Le long de la voie ferrée.*

Sur les ordres du général de Trentinian lui-même le bataillon Forcinal (1er) du 104e, dès son arrivée à Ethe, s'était déployé face au nord, au delà du talus de la voie ferrée. Une crête barrait l'horizon à 150 mètres. Par bonds successifs les sections franchissent ce glacis, mais celles qui parviennent à la crête sont décimées par un feu nourri. Elles ont devant elles tout le IIe bataillon du 50e régiment d'infanterie allemand et le IIIe est solidement installé dans des tranchées en seconde ligne.

(1) Grasset, o. c., p. 74.

Le bataillon Levin (3e) du 104e, prolongeant la ligne de défense du bataillon Forcinal le long de la voie ferrée, doit lutter contre le mouvement débordant du 47e régiment allemand, dont le Ier bataillon sort du bois de Laclaireau, protégé par des sections de mitrailleuses.

Les unités clairsemées du bataillon Levin, se replient dans Ethe, où les survivants du bataillon Forcinal ne tardent pas à refluer à leur tour (1).

§ 5. — *La défense du village.*

« Ainsi, entre 10 et 11 heures, d'abord homme par homme, puis groupes par groupes de plus en plus importants, les débris des unités, qui combattaient à l'est d'Ethe ont reflué, presque sans officiers, et maintenant c'est dans la localité même que va se concentrer toute l'énergie d'une lutte à mort (2). »

Belmont est complètement perdu et les Allemands se glissent déjà dans la partie basse d'Ethe. Une solide barricade ferme la rue Grande, entre les maisons Baulard et Liégeois, et derrière cette barricade un canon prend d'enfilade la rue Grande vers Belmont, tandis qu'un autre défend le débouché de la rue de la Station.

« Vers 11 heures, des fractions ennemies sont signalées débouchant de Belmont et s'infiltrant par le pont du moulin dans le chemin creux qui conduit au bois des Loges (3). »

En effet, « le général Kosch, commandant la 10e division allemande, s'était rendu compte de la difficulté qu'il y aurait pour ses régiments à venir à bout de la défense d'Ethe par une attaque de front. Il avait donc confié au colonel Arent, commandant le 46e d'infanterie, la mission d'envelopper la gauche française avec ses trois bataillons et quelques éléments du 5e bataillon de pionniers, en s'élevant sur les pentes du bois de Bampont (4). »

Le danger est imminent, et la compagnie Grasset (5e du 103e) chargée de surveiller ce côté n'est plus à même d'y parer : elle est décimée et son capitaine grièvement blessé (5). Le général Félineau

(1) La 8e compagnie du 103e avait été laissée par le commandant Henry dans les bois Lefort et Laclaireau. L'avance du 47e régiment allemand l'isola complètement, et, après des difficultés énormes, le capitaine Richard ne parvint à regagner Ethe que vers 11 heures, avec une dizaine d'hommes seulement.

(2) Grasset, o. c., p. 82.

(3) Grasset, o. c., p. 84.

(4) Grasset, o. c., p. 97.

(5) Le capitaine Grasset s'est conduit en héros pendant cette journée du 22 août à Ethe. Le lecteur peut s'édifier à la lecture de son ouvrage, remarquable de précision : *Vingt jours de guerre aux temps héroïques*. Paris, Berger-Levrault, 1918.

prescrit alors au commandant Vicq, avec les débris de son bataillon, de se porter vers l'ouest et de s'opposer à un mouvement enveloppant. Le capitaine Richard (8e du 103e), et ses quelques hommes lui sont bientôt adjoints, tandis que les commandants Levin et Forcinal, avec ce qui leur reste d'hommes, forment une nouvelle réserve du côté de la scierie.

§ 6. — *La 13e brigade française.*

Plusieurs fois déjà dans le cours de la matinée, le général de Trentinian avait dépêché des messagers au colonel Lacotte pour le prier d'intervenir d'urgence avec sa brigade. Il est midi, mais c'est en vain qu'il attend le secours réclamé. Alors le général commandant la 7e division se décide à quitter le champ de bataille pour mieux se rendre compte de la situation et y porter remède s'il en est temps encore.

Il prescrit au général Félineau de tenir dans Ethe aussi longtemps qu'il le pourra... Puis, ayant rassemblé son Etat-Major, au galop de son cheval il prend le chemin du Jeune Bois. Les projectiles le poursuivent, la moitié des hussards de l'escorte sont fauchés, mais le général arrive sain et sauf à Gomery. Quel n'est pas son étonnement de voir que la 13e brigade est en pleine retraite !

Lorsqu'à 8 h. 45 le colonel Lacotte, commandant la 13e brigade, avait reçu, à Gomery, l'ordre du général de division de pousser en avant toute l'infanterie disponible, il n'avait sous la main que deux compagnies (11e et 12e) du bataillon Tisserand (3e du 101e), qui prennent aussitôt le chemin du Jeune Bois. Elles ne pourront en déboucher et seront bientôt décimées.

Les deux groupes du 26e d'artillerie qui suivaient sont placés en position de surveillance à l'ouest de Gomery avec une compagnie (9e) du 101e comme soutien.

Sur ces entrefaites, arrive le régiment d'artillerie de corps, le 44e. Le colonel Sabattier, qui le commande, en installe une partie à gauche de l'artillerie divisionnaire, tandis que le restant est envoyé du côté de Saint-Mard pour prêter main-forte à la 8e division qui réclame, elle aussi, du secours.

A 9 heures, le bataillon Lebaud (8e) du 101e, puis tout le 102e régiment d'infanterie se présentent à Gomery. Au fur et à mesure de l'écoulement des compagnies elles sont envoyées en avant et garnissent bientôt toute la lisière du Jeune Bois du chemin de Latour à la route de

Gomery, mais elles ne peuvent se risquer plus avant en terrain complètement nu et exposé au feu de l'ennemi.

Vers midi, arrivent de Bleid les débris du bataillon Laplace (2e) du 101e, confirmant les inquiétudes du colonel Lacotte au sujet de sa droite.

Dans ces conditions, considérant qu'il ne lui est pas possible de porter secours à la 14e brigade, le colonel commandant la 13e juge qu'il doit pourvoir avant tout à la sécurité de la sienne et donne en conséquence, à 12 h. 30, l'ordre de retraite dans la direction de La Malmaison.

C'est peu de temps après que le général de Trentinian, échappé d'Ethe, se présente à Gomery. Mis au courant de la situation, il fait immédiatement arrêter le mouvement de repli. Malheureusement celui-ci était déjà trop accentué pour pouvoir être enrayé efficacement. Néanmoins, tant bien que mal, les bataillons sont ramenés vers le nord, et vers 14 h. 30, dix-huit compagnies sont de nouveau rassemblées autour de Gomery, prêtes à exécuter un mouvement d'ensemble.

Il est trop tard. Le 46e régiment allemand qui s'est glissé par le bois des Loges a déjà un bataillon au nord de Latour, qui menace la gauche de la 13e brigade. Le major von Lupin, à la tête de deux bataillons environ, cherche à déboucher du bois de Baconveau, face à Gomery, et le général Moser dirige ses troupes vers Ruette, menaçant ainsi le flanc droit de la brigade française.

Le colonel Lacotte essaye de dégager sa gauche, mais toutes les tentatives échouent. C'est alors, vers 16 heures, que le général de Trentinian, témoin de ces inutiles et sanglants efforts, donne l'ordre de ralliement sur le plateau de La Malmaison. Le repli s'exécute sans incident.

§ 7. — *Le dernier effort.*

Entre-temps la situation de la 14e brigade demeure stationnaire et dans le village en feu les combats qui s'y livrent deviennent presque individuels. Les Allemands sont descendus jusqu'aux abords de l'église, mais ils ne peuvent s'aventurer plus loin, car, depuis la rue du Château-Cugnon jusqu'à la gare, la rue Grande est transformée en une véritable forteresse.

A l'ouest, le commandant Vicq d'abord, le commandant Forcinal ensuite, avec des débris de compagnies, essayent, mais en vain, d'arrêter la manœuvre allemande d'encerclement qui se développe vers le bois des Loges.

Quelques unités du bataillon Henry demeurent toujours éparpillées dans le bois Lefort. Le capitaine Bertin, avec une centaine d'hommes, parvient à surprendre deux batteries allemandes en action à la lisière du bois de Laclaireau. Les desservants s'enfuient ou sont tués et les canons mis hors d'usage. Mais ce coup d'audace accompli, cette poignée de braves s'enfonce de nouveau dans les bois.

§ 8. — *La 10e division allemande abandonne le terrain.*

Il est 17 heures. Tandis que la 13e brigade se retire vers La Malmaison, les débris de la 14e épuisent leurs dernières munitions et s'attendent à un enveloppement inévitable. Mais la tenaille de fer ne se referme pas... La brigade Moser, après avoir anéanti à Gévimont et à Bleid les compagnies françaises qui menaçaient sa droite, se mit paisiblement en route à 16 heures vers Saint-Remy ! De son côté, le colonel von Arent, commandant le 46e, n'osa pousser plus avant. Ne voyant pas son aile droite accentuer la manœuvre enveloppante, le général Kosch, commandant la 10e division allemande, ne crut pas le moment venu de lancer à l'assaut le 6e grenadiers qu'il tenait en réserve à la lisière des bois (1).

Le colonel Diestel, commandant le 50e, voyant que l'attaque débordante du 46e ne produit que peu d'effet, jette à l'assaut son dernier bataillon, retenu jusque-là dans les tranchées. Mais pris violemment à partie par les héroïques défenseurs d'Ethe, l'ennemi ne peut atteindre son objectif et se disperse. Ce fut le dernier effort de la journée. En présence des pertes très considérables subies notamment par les 47e et 50e régiments (2), le général Kosch décide de ne plus lancer de nouvelle attaque, et de rallier sa division à la lisière du bois d'Etalle. La rupture du combat s'opère vers 18 heures.

Cette excessive prudence du général Kosch s'explique tout d'abord par la situation assez précaire de la 9e division allemande bloquée devant Virton et qui n'avait pu de ce côté gagner du terrain. En s'avançant au delà de Latour, la 10e division était menacée d'être prise à partie dans son flanc droit découvert par l'artillerie française établie à Saint-Mard. Mais la décision prise par le général Kosch fut dictée également par une

(1) C'est vers cette heure que le lieutenant-colonel Heyn, commandant le 6e grenadiers et le major Aubert, chef d'Etat-Major de la 10e division allemande, furent tous deux mortellement atteints (fig. 134).

(2) Le 50e régiment avait perdu 29 officiers et plus de 600 hommes. L'artillerie était aussi très durement éprouvée. (*Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 28.)

conception erronée de la vraie situation de la 7e division française. « Pour le général allemand, le point d'appui d'Ethe ne constitue qu'une position avancée; la vraie position de défense des Français est sur les hauteurs du Jeune Bois (1). »

§ 9. — *La retraite de la 14e brigade française.*

Le repli de la 10e division allemande permettait au général Félineau de se retirer de son côté vers le sud, car il ne pouvait un moment songer à risquer le lendemain les chances d'un nouveau combat. Cependant, cette retraite ne lui était guère facile, car il « savait que les routes de Virton et de Bleid lui étaient coupées ; aussi que l'artillerie ennemie surveillait toujours les pentes du Jeune Bois. Un hasard providentiel vint à son aide. Il y avait à Ethe un Hanovrien du nom d'Engelhardt, autrefois déserteur par haine du régime prussien, et réfugié en Belgique. Il s'offrit pour conduire la brigade par un sentier nouvellement tracé, s'embranchant sur le chemin de Bleid, un peu à l'est de la Tuilerie, et traversant le bois de Baconveau (2). » C'est par là que les derniers défenseurs d'Ethe se mirent en route à 20 h. 30. Des six bataillons il restait à peine 500 hommes et quelques cavaliers des cinq escadrons du 14e hussards !

A 22 heures, la colonne passait à Gomery. A minuit, elle s'arrêta à Ruette. Après une halte d'une heure, on repartit à la nouvelle que la brigade Moser était à Saint-Remy, à moins de 2 kilomètres (3).

Le 23, au point du jour, la brigade ralliait à Charency le gros de la division.

« En somme, la terrible journée d'Ethe, conclut le commandant Grasset, baptême du feu de la 7e division, était bien pour elle une victoire taillée dans le bloc de la bataille des frontières, puisque, dès 17 heures, elle avait vu la 10e division allemande fuir devant elle, et que si Ethe n'a

(1) Grasset, o. c., p. 114. Cette assertion n'est pas une simple hypothèse, elle s'appuie sur un message écrit, intercepté par le commandant Henry, dans le bois Lefort, et dans lequel le général commandant la 10e division allemande faisait notamment savoir au 1er régiment royal de chasseurs que « l'aile gauche de la 10e division se trouve encore sur les hauteurs nord-est d'Ethe, aux prises avec l'ennemi qui tient les hauteurs au sud d'Ethe. »

(2) Grasset, o. c., p. 116.

(3) Dans ses mémoires le général von Moser raconte (*Kampf und Siegestage*, 1914, p. 12) qu'il passa la nuit du 22 au 23 à Ruette. Il doit faire erreur : il s'agit de Saint-Remy. Lui aussi avait la hantise des francs-tireurs et il fit dormir dans sa chambre son officier d'ordonnance, « de crainte que le propriétaire de la maison, qui pouvait bien n'être qu'un soldat français déguisé, ayant pris part à la bataille de Bleid, ne se fit fête de tuer un général allemand, en se déguisant en civil, ce qui eût correspondu tout à fait à l'esprit gaulois. » (Nous traduisons quasi littéralement : *entsprechend der echt gallischen Weisung*.) O. c., p. 22.

pas été conservé, c'est que des circonstances dont elle n'est pas responsable, ne l'ont pas permis. Or, cette stérile victoire lui coûtait cher. Elle avait perdu 124 officiers et 5,200 hommes tués, blessés ou disparus, c'est-à-dire environ la moitié de l'effectif combattant. En particulier, le bataillon Laplace, du 101ᵉ, était anéanti. Il manquait, au 103ᵉ, 29 officiers et 1,760 hommes; au 104ᵉ, 25 officiers et 1,689 hommes...

Le nom glorieux d'Ethe, évoqué dans les théories faites aux jeunes soldats, symbolisera le souvenir de sacrifices sublimes et d'actes héroïques qui ont peut-être été égalés dans les quatre années de la guerre, mais qui n'ont jamais été surpassés (1). »

Si les pertes françaises furent sensibles au combat d'Ethe et à celui de Bleid, celles des Allemands ne le furent pas moins, surtout si l'on tient compte de leur supériorité numérique. Alors que pratiquement les Français n'engagèrent que 7 bataillons (les six de la brigade Félineau et le bataillon Laplace du 101ᵉ), les Allemands firent entrer en scène trois brigades, celle du général Moser (53ᵉ wurtembergeoise) et les deux brigades de la 10ᵉ division d'infanterie (moins le 6ᵉ régiment de grenadiers). Ce qui fait en tout 15 bataillons.

Nous avons déjà cité quelques chiffres. Le 50ᵉ régiment perdit en cette journée 29 officiers et plus de 600 hommes (2). Le 123ᵉ régiment de grenadiers eut à lui seul 25 officiers et 620 hommes hors de combat (3). Von Mutius résume la situation en cette phrase laconique : « La bataille a coûté cher à la 10ᵉ division d'infanterie (4) », et le général von Moser, peu suspect de partialité en la matière, dit de son côté pour ce qui concerne la 53ᵉ brigade, que « la mort a fait parmi les siens une riche moisson... Le corps des officiers de l'infanterie, ajoute-t-il, a été si éprouvé que la moitié des capitaines manquent... Des sous-officiers et des soldats, *un tiers* a payé la victoire de son sang (5). »

Dans les grands cimetières, érigés vers la fin de la guerre à Ethe et à Bleid, reposent 2,076 soldats français et 573 allemands (6).

(1) Grasset, o. c., p. 118.

(2) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 28.

(3) *Die Ulmer Grenadiere an der Westfront*, o. c., p. 10.

(4) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 28.

(5) *Kampf und Siegestage*, o. c., p. 18.

(6) Dans celui du bois de Laclaireau et d'Ethe, reposent 1,050 soldats français et 377 allemands ; dans celui des « Rappes », 489 français et 19 allemands ; dans celui du bois Le Mat, 385 français et 152 allemands ; dans le cimetière communal de Bleid, 152 français et 25 allemands. (D'après la carte des *Cimetières militaires français du sud du Luxembourg*.) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* consacre un grand nombre de pages aux tombes primitives érigées sur le champ de bataille d'Ethe. Ce sont les figures 21 à 40, 42, 49 et 50.



Fig. 143. — Le combat d'Ethe : Situation générale au début de la matinée du 22 août 1914.
(D'après le commandant Grasset : *La guerre en action, Ethe.*)

2. *Le Martyre d'Ethe* (1).

§ 1. — *La commune d'Ethe.*

La commune d'Ethe s'étend des deux côtés de la grand'route d'Arlon (2), qui la traverse sur une longueur de trois kilomètres, de l'ouest à l'est, c'est-à-dire de Virton à Saint-Léger.

Au nord, de vastes champs s'élèvent en pente douce, couronnés par de grands bois dominant la vallée du Ton et que traverse la route conduisant d'Ethe à Etalle par Buzenol. Au sud, la commune voisine avec celles de Latour, de Gomery et de Bleid, dont elle est séparée par une suite de petits bois, à travers lesquels montent plusieurs chemins.

L'agglomération proprement dite comprend deux parties bien distinctes : le village d'Ethe dans le fond, resserré entre la rivière et la ligne du chemin de fer de Virton à Marbehan (3), et la section de Belmont, qui s'étage au nord-ouest de la voie ferrée (4). Tout à l'écart, à l'est du territoire de la commune, sont groupées six maisons formant la section de Gévimont. Enfin, pour être complet, il faut encore citer dans la direction de Saint-Léger la ferme et le moulin de Hamawé, le château de Laclaireau (5) avec ses dépendances, du côté de Virton le moulin de Rabay, et tout au nord la ferme de Bar perdue dans les bois à proximité de la « halle » de Buzenol.

En 1914, la commune comptait environ quatre cents foyers qui abritaient une population de dix-huit cent quarante habitants. La plupart de ceux-ci vivaient dans une parfaite aisance que leur procurait un travail assidu. Les uns cultivaient la terre, tandis que d'autres se rendaient dans les usines frontières de la France et du Grand-Duché.

L'aspect du village ne l'emportait en rien sur les autres localités du pays Gaumet, mais les Ethois étaient fiers à juste titre de leur église dédiée à saint Pierre et à saint Paul (plan n° 1). Construite en 1865 en style ogival, elle était une des plus belles du Luxembourg. Un escalier monumental de quarante-deux marches y donnait accès. Son mobilier, et notamment le maître-autel, était d'une richesse peu commune.

(1) Pour suivre le récit du *Martyre d'Ethe*, consulter le plan du village (fig. 169). Les numéros insérés dans le récit renvoient à ce plan.

(2) Ethe est distant de 22 kilomètres d'Arlon.

(3) Ethe est également desservi par un chemin de fer vicinal qui rejoint la localité à la ville d'Arlon.

(4) C'est le ruisseau du Chou qui sépare la section de Belmont d'Ethe. C'est ainsi que le village d'Ethe a, lui aussi, quelques maisons au nord de la voie ferrée : une partie de la rue du Château-Cugnon et les habitations sises entre le cimetière et la route du Chenois.

(5) Appartenant au comte Camille de Briey, gouverneur du Luxembourg.

Lorsque le 4 août 1914, les paisibles habitants d'Ethe apprirent l'injuste violation de la neutralité belge par les troupes allemandes, ils ne se doutaient pas que leur commune allait être le théâtre d'une des plus sanglantes batailles du début de la guerre, et que les journées néfastes de la Révolution française allaient se renouveler pour eux, mais plus terribles encore. Alors que le 16 avril 1794 les troupes révolutionnaires se contentèrent de brûler le village (1), les 22, 23 et 24 août 1914 les oldats du Kronprinz, après avoir incendié 256 maisons (2), tuèrent avec ous les raffinements de la cruauté 277 civils, sans distinction d'âge ni de sexe.

§ 2. — *Les premières apparitions de l'ennemi.*

A l'appel de la patrie, tous les miliciens d'Ethe convoqués sous les armes, rejoignirent leur régiment (3). Ils étaient au nombre de 64. Quatre d'entre eux ne devaient plus revoir leur village natal.

Conformément aux instructions reçues, le bourgmestre, M. Christophe Baulard, fit déposer toutes les armes à la maison communale, et la plupart furent transportées à Virton avant l'arrivée des Allemands. Afin de pourvoir à toute éventualité, dès les premiers jours de la guerre, une ambulance avait été établie dans la maison du docteur Dordu, à Belmont (plan n° 2). Plusieurs brancardiers volontaires s'étaient fait inscrire à la maison communale et une collecte à domicile avait permis de se procurer les choses les plus indispensables pour les soins à donner aux blessés.

La garde-civique qui gardait les abords de la commune, avait uniquement pour mission de veiller à la sécurité des personnes et des biens contre les pillards que les circonstances auraient pu favoriser. Elle devait même se retirer à l'approche des armées belligérantes pour ne pas entrer en conflit avec elles.

La première patrouille fit son apparition à Ethe le 6 août. C'étaient des dragons français se dirigeant vers Arlon. Ils ne firent que passer.

Le soir de ce même jour, un ordre émanant de l'autorité militaire belge parvint au bourgmestre prescrivant la destruction de la voie ferrée. Les hommes du village se mirent aussitôt à l'œuvre : les aiguillages furent faussés, les rails enlevés et les billes arrosées de pétrole, brûlées.

(1) Le 18 juin 1809, le village fut en partie détruit par un incendie.

(2) 86 à Belmont et 170 à Ethe.

(3) Il y eut deux engagés volontaires, les frères Charles et Paul Fanuël.

Le lendemain, 7 août, on apprit la présence d'une vingtaine de uhlans dans le bois de Bampont. Quelques-uns d'entre eux traversèrent le soir le village et constatèrent les dégâts faits à la voie ferrée.

Les jours suivants, on vit passer tantôt des patrouilles françaises, tantôt des éclaireurs allemands, mais aucune rencontre n'eut lieu sur le territoire de la commune. Cependant, le 12 août, au soir, les Français s'étaient installés dans le village et avaient établi des barricades aux deux extrémités de la rue Perdue et à l'entrée de la ruelle Clesse. Or, voilà que le lendemain, de grand matin, des uhlans venant de Saint-Léger débouchèrent par la rue de la Station. Les sentinelles françaises cachées tirèrent sur eux. Il y eut deux uhlans et un cheval blessés. Aussitôt la patrouille ennemie rebroussa chemin, emportant un des deux blessés; l'autre tomba de cheval un peu au delà de la station. Des civils s'empressèrent de le relever et le transportèrent au château de Laclaireau, où il reçut les soins que réclamait son état. Il s'appelait Fritz Hartmann et appartenait au 6e chasseurs (1).

Cet incident, qui n'est en lui-même qu'un simple fait de guerre de minime importance, devait être gros de conséquences pour le village d'Ethe et le désigner à la vindicte de l'ennemi. En effet, quelques heures après, l'Etat-Major allemand cantonné à Arlon était avisé de la présence de francs-tireurs à Ethe qui avaient fait le coup de feu sur une patrouille.

Il est intéressant à ce propos, de lire la déposition faite par M. le comte Camille de Briey, gouverneur du Luxembourg.

N° 841. Le jeudi 13 août 1914, j'étais en instance auprès de l'Etat-Major du général von der Esch, afin d'obtenir un passeport qui me permît de sortir de la ville d'Arlon, où je me trouvais retenu depuis 24 heures, et je venais d'obtenir par l'intermédiaire du capitaine von Puttkammer que cette faveur me fût octroyée, lorsqu'un collègue de ce dernier s'approcha de moi et me demanda dans quelle localité je me rendais.

Sur la réponse qui lui fut faite que j'habitais le village d'Ethe, il s'écria : « C'est malheureux pour vous, car ce matin même on nous a téléphoné que trente paysans (dreizig Bauern) avaient tiré sur une de nos patrouilles et tué un de nos hommes. Pour ce fait le village sera brûlé. — Mais, me récriai-je, comment cela est-il possible, puisqu'on a pris toutes les armes que détenaient les habitants de ce village; il me semble dès lors de toute impossibilité que trente de ceux-ci aient pu faire usage d'armes contre vos patrouilles. » Puis, voyant que mon interlocuteur ne répondait rien, j'ajoutai : « Mais, n'y a-t-il pas moyen d'empêcher que ma commune ne soit incendiée, n'avez-vous à cet égard aucun avis à me suggérer? — Ecoutez, me dit l'officier, un dernier moyen vous reste peut-être pour éviter cette cata-

(1) 3e division de cavalerie

strophe. Dès que vous serez rentré chez vous, allez parcourir les rues du village, recommandez bien aux habitants de traiter avec égale faveur ou égale indifférence les patrouilles qui passeront chez vous, à quelque nation qu'elles appartiennent, et s'ils tiennent compte de vos recommandations, peut-être userons-nous de clémence à leur égard lors du passage de nos troupes. »

Au moment où s'achevait ce colloque, j'entendis une voix à côté de moi, qui disait en grommelant : « C'est tout de même trop tard, le village sera brûlé. » Je me retournai et j'aperçus un officier allemand tenant en main une carte d'état-major sur laquelle je vis le nom de ma commune encadré d'un cercle au crayon. Etait-ce là son arrêt de mort? Je me le suis demandé bien des fois.

Une heure plus tard j'étais chez moi, et, détail intéressant, j'y trouvai l'officier blessé dans la rencontre du matin. Il me déclara que sa patrouille forte de 11 hommes avait été attaquée vers 5 h, 30 en plein village, non par 30 paysans, mais par des soldats français cachés derrière le mur de la maison communale (plan n° 3), qui avaient tiré sur eux à 25 mètres de distance (1).

Je m'empressai ensuite de parcourir tout le village pour faire part aux habitants de la déclaration de l'Etat-Major allemand, et pour les engager à s'abstenir de tout acte d'hostilité. La démarche était du reste inutile, car pas un seul civil d'Ethe n'avait jamais eu la velléité de s'attirer les représailles de l'ennemi.

Ce même 13 août, le domestique du boulanger Joseph Duhameau transportait du pain à Gomery, lorsqu'il fut arrêté dans le Jeune Bois par des Allemands qui déchargèrent sa voiture. Le lendemain, ces mêmes Allemands sont encore venus réquisitionner 40 pains, qu'on a dû leur apporter sans être payé.

Un habitant d'Ethe, Louis Kunge-Peignois (56 ans), qui se trouvait à Gomery, y fut tué ce jeudi 13 août par des Allemands.

Le 17 août, une nouvelle patrouille allemande, venant cette fois de la direction d'Etalle, exigea de l'avoine et du beurre. Le bourgmestre s'était mis en demeure de tout préparer, lorsque la patrouille s'en retourna sans rien emporter.

Les jours qui suivirent, rien d'anormal ne vint troubler la tranquillité relative du village. Néanmoins, les menaces proférées le 13 hantaient les esprits, et l'on ne parvenait pas à chasser toute inquiétude.

La journée du 21 août fut plus mouvementée. Dès le matin, de nombreuses colonnes d'infanterie allemande traversèrent le village, se rendant dans la direction de Virton et de Ruette. Ces troupes apparte-

(1) Il s'agit évidemment de la barricade établie au coin de la rue Perdue, donnant sur la rue Grande. Dans le courant de la journée, des civils enlevèrent la barricade construite à l'autre extrémité de la rue Perdue, dressée vers la rivière, et tandis qu'ils s'adonnaient à cette besogne des Allemands postés dans le Jeune Bois tirèrent sur eux, sans les atteindre heureusement.

naient au III[e] bataillon du 123[e] régiment wurtembergeois. En passant, elles forcèrent un jeune homme de 18 ans, Eloi Pierre, à les accompagner pour leur indiquer le chemin (1), et donnèrent l'ordre aux trois boulangers d'Ethe de leur fournir dans le courant de la journée 300 kilos de pain. On se mit à l'œuvre, mais le travail n'était pas terminé quand les troupes revinrent dans l'après-midi, plus tôt qu'elles ne l'avaient escompté. Elles avaient, en effet, été refoulées de Virton, où les Français (2) venaient de faire leur entrée.

Les 200 pains environ qui avaient été cuits furent chargés sur deux voitures, l'une conduite par le boulanger, Joseph Duhameau lui-même, l'autre par Edmond Servais, domestique du boulanger Peignois. Les deux véhicules durent prendre la direction de Saint-Léger, au milieu des colonnes allemandes qui s'empressaient de refaire en sens inverse le chemin parcouru le matin (3).

Jean-Baptiste Schléder, camionneur à la brasserie Capon, fut réquisitionné avec son camion et deux chevaux pour conduire le cadavre d'un Allemand tué à Châtillon. Emile Laurent l'a accompagné, conduisant un soldat allemand blessé, qui se trouvait à l'ambulance Dordu (4).

A la tombée du jour, le village évacué par les troupes, fut replongé dans un grand silence, et tous les habitants s'endormirent sans se douter du terrible réveil qui les attendait.

§ 3. — *Pendant la bataille : le samedi 22 août.*

Nous avons suffisamment exposé plus haut l'histoire du combat d'Ethe du 22 août 1914. Nous ne rappellerons ici les faits militaires que pour autant qu'ils sont indispensables à l'intelligence du récit qui va suivre.

L'escadron de hussards qui devait ouvrir le chemin à la 7[e] division française avait été devancé à Ethe par une avant-garde de uhlans arrivés dans le village par la route de Saint-Léger. La rencontre eut lieu dans la rue Grande, mais ne dura guère longtemps. Les cavaliers français chargèrent les Allemands et, après une courte résistance aux abords de la station, l'ennemi se retira jusqu'au delà de Hamawé.

(1) Arrivé au bois de Bampont il parvint à s'esquiver.

(2) L'avant-garde de la 8[e] division (4[e] C. A.).

(3) Les deux voituriers sont allés ainsi, conduits par les Allemands, jusqu'à Châtillon, d'où on les a fait revenir sur Saint-Léger. Là, ils ont déchargé leurs pains. Quand, le lendemain, ils ont voulu reprendre le chemin d'Ethe, la bataille commençait déjà. Ils sont donc, heureusement pour eux, restés bloqués à Saint-Léger.

(4) Tous les deux furent bloqués le lendemain à Saint-Léger lorsque la bataille éclata. Ils furent, après le combat, réquisitionnés pour le service des blessés.

Réveillés de grand matin par le bruit des sabots de chevaux et bientôt par une vive fusillade, les habitants d'Ethe effrayés, s'étaient tenus enfermés chez eux. Mais, lorsque tout bruit de combat eut cessé, heureux de voir le village occupé par la cavalerie française, les Ethois se postèrent sur le seuil de leurs portes pour faire un cordial accueil à leurs libérateurs. C'est à qui leur distribuera vivres, friandises, boissons et cigarettes. Ils ne cachent cependant pas leurs appréhensions et avertissent tous ces beaux hussards que le pays est infecté d'ennemis et qu'ils doivent tout particulièrement se méfier des bois. Mais, devant la ferme assurance des Français, les plus pessimistes se rassurent et la journée débute, à défaut du soleil qui ne se montre pas, par un rayon d'espérance.

Toutefois, il n'en va pas de même pour ceux qui habitent au nord de la voie ferrée et qui aperçoivent des uniformes gris toujours plus nombreux s'infiltrer dans les rues du village à la faveur d'un épais brouillard.

Mais, soudain, de nouveaux coups de feu éclatent du côté de Hamawé et au fur et à mesure que l'infanterie française maintenant encombre les rues et prend position le long du chemin de fer et à Belmont, la fusillade s'étend et le crépitement des balles devient plus intense. Et enfin, lorsque vers 8 h. 30, le soleil est parvenu à percer le voile qui le cachait, le son grave du canon, dominant tous les autres bruits, ne laisse plus aucun doute : une bataille est engagée.

Les habitants apeurés, qui, aux premiers coups de feu, étaient rentrés chez eux, se sont maintenant presque tous terrés dans leur cave et c'est là que la plupart passeront toute la journée en proie aux plus mortelles anxiétés.

a) *La section de Belmont.*

Théodore Hustin, propriétaire du moulin de Belmont (plan n° 4), avait transformé sa maison en ambulance, en vue d'y recevoir les blessés. Louis THOMAS, 27 ans, son plus proche voisin (plan n° 5), lui avait apporté des matelas et des couvertures. C'est ce qui explique sa présence au moulin.

Vers midi, Joseph PAILLOT-BRUON, 64 ans (plan n° 6), chargea sur une charrette un soldat français, qu'il avait trouvé blessé en haut de la rue Bohet, et le conduisit à l'ambulance du moulin. Eugène HERMAN-BERGEM, 49 ans (fig. 163), qui habitait le point d'arrêt de Belmont, apprenant qu'un blessé français a été conduit chez Hustin, s'y rend

aussitôt avec Félicien BRESSARD, 19 ans (plan n° 7), qu'il rencontre. Le frère de ce dernier, Francis Bressard, se joint à eux, de sorte qu'ils se trouvent à cinq au moulin. Craignant sans doute de voir tant d'hommes à l'ambulance, Hustin les prie de rentrer chez eux, ce qu'ils s'empressèrent de faire, à l'exception de Francis Bressard qui s'obstine à rester.

A peine sortis de l'ambulance, les quatre hommes sont arrêtés par des soldats allemands et, sans autre forme de procès, fusillés tout près de la route (plan n° 8). Les corps n'ont été retrouvés que le mardi matin. Louis Thomas avait eu le ventre ouvert par un coup de baïonnette et les entrailles en sortaient.

Les soldats qui venaient d'assassiner lâchement ces quatre civils appartenaient au 46e régiment d'infanterie allemand qui avait débouché des bois par la route du Chenois et, après avoir traversé tout Belmont, descendaient par la rue Bohet dans la vallée pour remonter sur l'autre versant à travers le bois des Loges et prendre ainsi les Français à revers.

Ils sillonnent leur marche en avant par des incendies que ne justifie aucun but stratégique. C'est ainsi que, rue Bohet, ils mettent le feu à la maison de J.-B. THOMAS-TILLIÈRE, 60 ans (plan n° 5). Celui-ci pour sauver son bétail s'en va ouvrir la porte de l'écurie qui flambait déjà. Il est abattu d'un coup de feu. Sa femme, Marie THOMAS-TILLIÈRE, 59 ans, fut trouvée morte dans le jardin derrière la maison. Une balle l'avait atteinte dans sa fuite (1). Leur voisin, Alphonse KARIGER-BONNEAU, 63 ans (plan n° 9), fut atteint par une balle, lui aussi, en voulant se sauver de sa maison en flammes. Transporté d'abord à l'ambulance du moulin, puis à celle de l'école communale, il y mourut quelques jours après du tétanos.

Ce fut toujours dans les mêmes circonstances que fut tué un peu plus haut Joseph PEIGNOIS-FOUQUET, 79 ans (plan n° 10). On retrouva son cadavre derrière sa maison incendiée.

Elisabeth PAILLOT, 20 ans, inquiète de ne pas voir revenir son père qui avait conduit un Français blessé à l'ambulance du moulin, voulut, au mépris du danger, aller à sa recherche. Elle fut frappée mortellement au milieu de la rue Bohet.

Dans la même rue se perpétra un peu plus tard un crime abominable qui couvre à tout jamais de honte ceux qui s'en rendirent coupables. Laissons parler un témoin oculaire Jean-Baptiste Tillière-Lejeune.

(1) Leur fils, Louis Thomas, venait d'être tué.

N° 842. Vers 4 heures de l'après-midi, je sors de la cave où je me tenais caché avec les miens, et je me rends sur le seuil de la porte. J'aperçois un groupe de soldats français encadrés d'Allemands qui remontent la rue. L'un des prisonniers me montrant sa tartine me dit : c'est la dernière. A peine ont-ils dépassé ma maison qu'il s'opère dans le groupe un certain tumulte. Les Allemands font mettre en rang les soldats français près de l'abreuvoir (plan n° 11), en face de la maison de Joseph Peignois, après en avoir écarté trois blessés, qu'ils conduisent à l'ambulance du moulin. Les autres, au nombre d'une quinzaine, sont aussitôt fauchés à bout portant par une mitrailleuse. Le lendemain matin, vers 3 heures, je vis des Allemands relever les cadavres des soldats français tués et les transporter sur une charrette à bras un peu plus haut, en face de la ferme Allard, où se trouvait déjà un monceau plus considérable encore de victimes.

Les malheureux soldats français fusillés au mépris de toutes les lois de la guerre près de l'abreuvoir de la rue Bohet, ne furent pas les seules victimes de ce procédé barbare. Les cadavres de ceux dont ils vinrent grossir le nombre en face de la ferme Allard avaient été frappés de la même façon. Ici encore laissons la parole à un témoin oculaire, Félix Allard-Peignois qui, de ses propres yeux, a vu commettre le crime.

N° 843. Le samedi, vers 10 heures du matin, les Allemands sont entrés chez nous (plan n° 12), enfonçant la porte et brisant tout ce qui leur tombait sous la main. C'étaient des cavaliers. Ils sont descendus plusieurs fois dans la cave, où nous nous trouvions, pour se rendre compte si nous ne cachions pas de soldats français. Ils ne nous firent aucun mal, mais un officier nous avertit que l'infanterie qui suivait serait très méchante !

Vers 2 heures de l'après-midi, entendant au dehors un tumulte effroyable et voulant me rendre compte de ce qui se passait, je remonte de la cave et je vois sur la grand'route qui passe devant ma maison des Allemands encadrant un assez grand nombre de soldats français désarmés, les bras en l'air. Leurs sacs et leurs armes avaient été déposés contre la maison du voisin, et les prisonniers étaient rangés contre le talus de la route, juste en face de chez moi (plan n° 13). Un peloton d'infanterie se place devant eux et au commandement d'un officier, une salve éclate couchant par terre tous les Français. Ceux qui vivaient encore furent achevés à coups de revolver ou de baïonnette. J'en avais assez vu, et je redescendis terrifié dans la cave.

Il paraît que deux ou trois soldats français blessés purent se relever. Quoiqu'il en soit, lorsque le mardi suivant les civils furent forcés d'inhumer les cadavres, ils comptèrent en face de ma maison 64 soldats français tués. Les Allemands y avaient apporté dès le dimanche ceux qu'ils avaient fusillés rue Bohet. On les déposa tous dans une fosse commune avec le cadavre d'un civil (1).

(1) Après la scène dont il venait d'être témoin, Félix Allard et toute sa famille dut abandonner sa maison à laquelle les Allemands avaient mis le feu. Tenus prisonniers pendant la nuit, ils purent le lendemain se rendre dans le bois du Bon-Lieu.

Ce civil, dont parle Félix Allard dans son rapport, est EUGÈNE DUMONT, 24 ans. Arraché de force de chez lui, il habitait avec ses parents au milieu de la Ville Basse (plan n° 14), il est conduit par ses gardiens sur la route de Virton. La famille Allard l'a vu passer dans le courant de l'après-midi, entouré d'Allemands, et l'a entendu crier la nuit. On a retrouvé son corps dans une prairie à droite de la route de Virton.

Ce coin de Belmont a été le théâtre d'autres crimes encore, toujours en cette journée du samedi 22 août.

Le voisin de Félix Allard, JOSEPH LACAVE-CAPON, 49 ans (plan n° 15), avait par trois fois refusé l'entrée de sa maison aux Allemands. Ceux-ci exaspérés, enfoncent la porte et forcent Lacave à donner à boire à leurs chevaux. Pendant cette besogne, il est tué d'un coup de revolver dans le dos.

Sa femme, LÉONIE CAPON, 47 ans, voyant tomber son mari veut se sauver avec sa tante CATHERINE DUMONT, 70 ans, veuve Gérard. Toutes deux sont atteintes mortellement par des balles allemandes.

Un peu plus loin JOSEPH MOUSTY-RÉZER, 39 ans (plan n° 16), était allé à la recherche de LUCIEN HERMAN, 23 ans (fig. 164) (1). Tous deux durent quitter la maison où ils se tenaient, parce qu'elle prenait feu. A peine les soldats les aperçurent-ils, qu'ils tirèrent sur eux et les tuèrent. Le corps de Joseph Mousty fut retrouvé presque entièrement brûlé.

Au centre de Belmont les soldats du Kronprinz multiplient les mêmes procédés barbares : ils incendient et ils tuent. C'est miracle si quelques maisons sont épargnées et si des civils échappent, et ce n'est dû qu'à un hasard tout providentiel.

François Duhameau, Edouard Peignois, François Pétrement et d'autres encore, ont entendu un officier allemand à cheval, qui se trouvait devant la maison de Pétrement-Peignois (plan n° 17) le samedi après-midi, donner l'ordre de mettre tout à feu et à sang. « Alles Feuer, Caput ! » Un blessé français, couché devant la maison de Hyacinthe Huguet (plan n° 18), assistait à la scène et avait entendu l'arrêt de mort. Il rassemble ses forces, prend son fusil, épaule et, à peine l'officier a-t-il jeté l'ordre, qu'une balle bien dirigée l'atteint en plein cœur. Les soldats allemands, témoins du fait, fous de rage, se jetèrent sur le blessé français qu'ils achevèrent.

(1) Dont le père avait été fusillé le matin même, en sortant du moulin.

Henri SCHOEFFER-NICLOT, 64 ans, habitait un coin de la Grand'Place de Belmont (plan n° 19). Les Allemands l'arrachèrent de sa demeure et le fusillèrent sur le seuil. Son corps fut ensuite carbonisé par les débris enflammés de sa maison qui tombèrent sur lui.

La veuve Bandin, Elisabeth HENRY, 81 ans, avait trouvé asile chez son beau-frère Pierre Rossignol-Bandin (plan n° 20). Lorsque ce quartier prit feu, tout le monde s'empressa de fuir. Vu son grand âge et ses infirmités, la veuve Henry resta dans la cave et y mourut asphyxiée.

Sur cette même place de Belmont fut encore tué Hubert HUSTIN-DENIS, 43 ans. Il se trouvait chez lui, route du Chenois, lorsque des soldats, porteurs de deux fagots, l'appréhendèrent à son domicile et l'amenèrent sur la place de Belmont. A quoi devaient servir les deux fagots en question, on ne le sait pas. Toujours est-il qu'arrivé en face de la maison Paillot-Liégeois (plan n° 21), dont la porte était ouverte, le malheureux prisonnier a sans doute essayé de se sauver, car il est tombé sur le seuil, atteint de plusieurs balles dans le dos. Au bruit de la fusillade, la famille Paillot-Liégeois remonte de la cave où elle se tenait cachée, et à la vue des deux fagots jetés devant la maison, craignant que celle-ci ne fût incendiée, elle s'enfuit dans la direction des bois. Bien lui en prit, car quelques minutes après la maison brûlait.

En descendant la Ville Haute, vers la route du Chenois, la dernière maison incendiée à gauche (plan n° 22) est celle où habitait Félicien ARBALESTRIER-LAMINE, 79 ans (fig. 157). Quand il vit le feu gagner l'immeuble, il voulut y rentrer pour sauver quelques objets, mais une balle en plein cœur le foudroya et il tomba dans les bras de son gendre qui, lui, avait été protégé par un recoin du mur.

Hyacinthe HUGUET-PEIGNOIS, 44 ans, s'était caché avec sa femme et son fils dans la cave (plan n° 18). Quand il vit que le feu avait été mis à sa maison, il fut bien obligé de quitter son abri avec les siens et de chercher dans la fuite son salut. Il crut bien faire de passer par le jardin qui donne sur la grand'route de Virton (Ville Basse). Là il fut mis en joue par un soldat allemand qui lui envoya une balle en pleine poitrine. Sa femme et son fils transportèrent le cadavre chez Jules Ledent (plan n° 49). C'est à cette circonstance que cette maison doit de n'avoir pas été incendiée.

Il y eut encore à Belmont trois autres victimes. Marie-Jeanne CAPON, 70 ans, épouse de François Fizaine, fut tuée sur le seuil de sa porte (plan n° 23). Son mari devait être fusillé le surlendemain sur la

route de Gomery. La veuve Gilles, MARIE SIMON, 42 ans, fut atteinte mortellement d'une balle au moment où, profitant d'une accalmie apparente, elle sortait pour fermer ses persiennes (plan n° 24). Elle laisse trois jeunes orphelines.

JEAN-BAPTISTE CAPON-CAPON, 76 ans, fut retrouvé mort devant sa maison (plan n° 25). Une balle l'avait atteint, mais, faute de témoins, on ne sait dans quelles circonstances.

Ces 23 premières victimes sont toutes tombées sur la section de Belmont. A part quelques maisons de la Ville Basse, épargnées le samedi et qui devinrent la proie des flammes le lendemain, les 86 maisons incendiées de Belmont le furent le jour même de la bataille, c'est-à-dire le 22 août 1914, mais sans qu'aucun motif militaire ou qu'aucune nécessité stratégique puisse justifier cette infraction au droit des gens (1).

Dans l'énumération des faits qui précèdent, comme dans le récit des événements qui vont suivre, nous n'avons nullement la prétention d'observer un ordre rigoureusement chronologique. A la suite des nombreuses enquêtes faites sur place auprès des témoins oculaires, il nous a été possible de déterminer les jours, mais non les heures, chacun ayant perdu, à ce moment, la notion exacte du temps.

b) *La section d'Ethe.*

Nous allons maintenant passer à la section d'Ethe; et, pour mettre plus de clarté dans la narration, nous énumérerons tout d'abord les crimes qui ont été accomplis dans les quelques maisons situées au nord de la ligne du chemin de fer; nous arriverons ensuite dans le centre même du village, au sud de la voie ferrée.

Nous avons déjà dit plus haut que, dès le début des hostilités, la maison du docteur Dordu (plan n° 2) avait été transformée en ambulance. Le 22 au matin, c'est là que le docteur Chon, médecin-major de 2e classe du 14e hussards, installe un poste de secours (2). Il y est accompagné du médecin aide-major Levesque, du maréchal des logis Huet, sous-officier infirmier, de deux soldats infirmiers, d'un conducteur et de deux cavaliers

(1) François Duhameau a vu à Belmont les Allemands jeter des pastilles incendiaires dans les maisons pour y mettre le feu.

(2) Tous les détails qui suivent sont extraits du rapport du docteur Chon lui-même. (Paris, *Direction du Contentieux et de la Justice militaire*. Dossier 191, Rapport 1223.) Ce rapport a été publié presque intégralement par le docteur SIMONIN : *De Verdun à Mannheim*, pp. 92 à 104.

ordonnances, donc en tout huit hommes (1). Deux blessés y sont aussitôt amenés : le maréchal des logis Devaux, atteint de fracture du crâne, et un uhlan ayant une jambe cassée. Mais la bataille ne tarde pas à s'engager et les blessés, tant français qu'allemands, arrivent nombreux au poste de secours. Les docteurs prodiguent indistinctement leurs soins à ces malheureux.

N° 844. Vers 13 heures, le poste est visité une première fois par l'ennemi. L'officier qui commande la patrouille, après avoir interrogé les blessés allemands, laisse les deux majors à l'ambulance, mais prend avec lui le reste du personnel.

Un peu plus tard, nouvelle alerte. Cette fois il faut évacuer la maison, car l'ordre a été donné d'incendier tout le village (2). Les blessés sont transportés dans la rue. Les Allemands emmènent les leurs et autorisent les deux docteurs à placer sur des civières les Français les plus gravement atteints; les autres blessés et les docteurs eux-mêmes porteront les brancards. La triste caravane traverse ainsi la rue principale de Belmont dont toutes les maisons brûlent.

A la sortie du village, dans la direction de Virton, un spectacle horrible se présente à leurs yeux : une cinquantaine de soldats français qu'on a fusillés, gisent sur le côté de la route. Ce sont ceux qu'a vu exécuter Félix Allard. Le docteur Chon reconnaît parmi les victimes ses infirmiers, porteurs du brassard de la Croix-Rouge ! A ce moment, un sous-officier achevait à coups de revolver ceux qui remuaient. S'adressant au docteur, il demande de lui désigner les hommes qui vivent encore au milieu de l'amoncellement de cadavres. Indigné, le docteur refuse, lorsqu'arrive fort heureusement l'officier qui avait fait évacuer l'ambulance. Celui-ci plus humain, promet la vie sauve aux survivants de cette hécatombe. Alors le docteur s'approche des victimes et invite ceux qui en sont capables de se relever. Quelques-uns, à cet appel, se dégagent péniblement du monceau de cadavres. D'autres, blessés aux jambes, doivent être laissés sur place, faute de moyens de transport (3).

Le groupe des deux docteurs et des blessés, se remet en route sous bonne garde, mais il se heurte bientôt à une ligne de tranchées, où il doit s'arrêter pour subir un triage. Les moins blessés sont entraînés à l'arrière dans les lignes allemandes, pendant que les médecins stationnent avec les cinq ou six plus gravement blessés, sans cependant pouvoir leur prodiguer aucun soin.

Revenons maintenant à la population civile d'Ethe.

Les malheurs de la famille Habran, si éprouvée pendant cette

(1) Les infirmiers Guérin et Léger, le conducteur Boutruche et les deux cavaliers ordonnances Moulard et Fourmond.

(2) Voici textuellement ce qu'a entendu M. Bosseler : « Man giebt eine Stunde um die Verwundeten abzuführen. Das ganze Dorf wird zusammen geschossen und das Rote Kreuz wird nicht beachtet. » (Traduction : On a une heure pour évacuer les blessés. Tout le village sera détruit et la Croix-Rouge ne sera pas épargnée.)

(3) Le cavalier Fourmond, ordonnance du docteur Levesque, avait été atteint à la tête. Ayant perdu connaissance, il ne revint à lui que pendant la nuit. Il est parvenu à se traîner dans une maison, mais découvert par les Allemands, il fut évacué sur Virton.

cruelle guerre (1), commencèrent déjà le samedi 22 août. Ne se croyant plus en sécurité dans leur maison (plan n° 26), sur laquelle les soldats tiraient constamment, tous les membres de la famille cherchèrent un refuge dans le jardin. Les Allemands, vers la fin de l'après-midi, les découvrirent et les firent passer un à un du jardin dans la rue par l'écurie. Quand CAMILLE HABRAN, 24 ans, parut, un officier lui tira à bout portant un coup de revolver qui lui fracassa la tête.

Les habitants de la partie du village appelée « Château-Cugnon », sise au delà du chemin de fer, furent les premiers à voir les Allemands le samedi matin et à souffrir de leurs cruautés. La route d'Etalle vient, en effet, se greffer sur la rue du Château-Cugnon, et c'est par là que le 50ᵉ régiment allemand, avant-garde de la 10ᵉ division, s'infiltra petit à petit dans la localité.

L'épouse Léon Marchal, AZÉLIE SERVAIS, 37 ans, habitant une des dernières maisons de ce quartier (plan n° 27), s'était réfugiée dans sa cave avec sa mère, la veuve Servais, et ses deux plus jeunes enfants, Victor et Pierre (2). Lorsque la maison prit feu, la cave n'étant pas voûtée, il fallut se sauver. L'épouse Marchal voulut fuir par le jardin, avec ses enfants, mais au moment où elle passait par la fenêtre, elle fut atteinte d'une balle (3). Son voisin, Alexis Kariger, l'entendit appeler au secours et gémir; il la retrouva à l'état de cadavre. Son mari fut une des victimes de l'hécatombe du « Ruau », le lundi suivant, de sorte que leurs trois enfants en bas âge restèrent orphelins.

Quant à la mère d'Azélie Servais, MARGUERITE JACQUEMIN, 71 ans, elle ne put fuir à temps et ses vêtements prirent feu. Le lendemain, Albert Thiry et Joseph Collin, chargés de relever les blessés, la trouvèrent dans la maison voisine, chez Dumont-Baltus, où elle était parvenue à se traîner. Elle était presque sans vêtements, ceux-ci ayant été brûlés, et souffrait atrocement. On la porta dans un drap chez Louis Laurent-Mary, la dernière maison du Château-Cugnon (plan n° 61). Quand l'après-midi les Allemands chassèrent tout le monde dans le bas du village, la vieille Marguerite Jacquemin demeura toute seule dans la maison Laurent, devant laquelle on la retrouva morte le mercredi suivant.

(1) Un fils (Camille), fut tué le samedi; un second (Louis), le lundi; le gendre (Joseph Schléder-Habran), le dimanche. Un troisième fils mourut à la suite de la déportation et le quatrième fut prisonnier en Allemagne.

(2) L'aîné, Eugène, était resté à Belmont chez son oncle Lacave-Servais. Léon Marchal, domestique chez Henrion, s'y était rendu pour faire sa besogne.

(3) Les deux enfants se sont sauvés un peu plus loin chez Louis Laurent-Mary.

MARTHE BAUDRY, 48 ans, habitait presqu'en face de la famille Servais (plan n° 28). Elle se tenait aussi cachée dans sa cave avec une voisine, Laure Dulieu. Celle-ci vit tout à coup Marthe Baudry s'affaisser sur elle-même, puis rester immobile. Effrayée, Laure Dulieu se sauva. On retrouva le corps de la morte carbonisé dans la cave.

Dans ce quartier, trois enfants en bas âge périrent également. ANDRÉ DUMONT, 18 mois, fut tué par une balle dans les bras de sa mère, et celle-ci fut, par deux fois, blessée. ROBERT LEDENT, 15 mois, trouva la mort dans les mêmes circonstances (1). Enfin, la petite ELISE BAILLEUX, âgée de 2 mois seulement, mourut probablement de faim, sa mère n'étant plus en état de la nourrir. Devant fuir avec son mari, la malheureuse femme déposa le cadavre du bébé dans une caisse qu'elle cacha dans la remise de la maison Joseph Baulard, où ils s'étaient réfugiés. Lorsque le mercredi suivant la mère, devenue veuve, son mari ayant été fusillé, voulut venir reprendre le corps de sa fille, elle le trouva percé de trois coups de baïonnette : à la figure, à la poitrine et au ventre, ces deux dernières blessures au travers du maillot.

D'autres crimes encore furent accomplis au Château-Cugnon avec un tel cynisme de cruauté, que l'on aurait peine à leur donner créance, si l'on n'avait le témoignage autorisé de témoins oculaires. Laissons donc la parole à Mme Servais-Schléder.

N° 845. Le samedi matin, aux premiers crépitements de la fusillade, je me réfugie avec toute ma famille dans une chambre de l'arrière-maison (plan n° 29), où des voisins ne tardent pas à nous rejoindre. Nous y sommes bientôt une douzaine. Soudain, la porte s'ouvre avec fracas et un officier allemand paraît, brandissant son sabre. Surpris probablement de trouver tant de monde, il ressort précipitamment pour aller quérir du renfort.

Avec nous se trouvait un jeune homme, Marcel Merdenz, parlant fort bien l'allemand. Il rejoint l'officier pour lui dire qu'il n'y a dans la chambre que des civils inoffensifs. L'officier lui répond que tous ces civils doivent sortir, sinon ils seront fusillés. Le jeune homme revient auprès de nous pour nous communiquer cet ordre et nous nous empressons de nous y conformer.

MARCEL MERDENZ, 23 ans, sort le premier. A peine a-t-il passé le seuil qu'il est lardé de coups de baïonnette, et, sans même pousser un cri, il tombe près de la porte. Ce que voyant, mon fils JEAN-BAPTISTE SERVAIS, 22 ans, qui le suivait, voulut rebrousser chemin, mais il n'en a guère le temps. Un soldat l'empoigne, l'entraîne dehors, où il est tué. Son cadavre mutilé sera jeté le lundi dans la maison en flammes.

(1) La mère s'était réfugiée au presbytère et, en quittant celui-ci le dimanche matin, une balle frappa son enfant qu'elle portait dans ses bras.

Ce double crime accompli, les bourreaux nous emmènent, hommes, femmes et enfants, en plein champ de bataille, devant l'artillerie allemande, où nous sommes exposés à un double feu. Nous tournons le dos au village, par conséquent aux Français; or, toutes les balles qui nous ont touchés, nous ont atteints en pleine poitrine. C'étaient donc, sans nul doute, des projectiles allemands.

Pour ma part, je reçois deux balles : une à la poitrine, l'autre à la cuisse gauche; mon mari en reçoit une au genou et, malgré sa blessure qui lui occasionne une douleur cuisante, il devra le surlendemain pousser jusqu'à Arlon des canons français.

Nous ne sommes heureusement pas blessés mortellement; mais d'autres le furent sous nos yeux.

Henri COLLIN-CLAISSE, 72 ans, fut tué sur le coup. Sa femme, Alphonsine CLAISSE, 53 ans, frappée en pleine poitrine, mourut quelques jours après de ses blessures (1). Alice PEIGNOIS, âgée de 3 ans, petite-fille des précédents, est tuée aux côtés de sa grand'mère. François TILLIÈRE, 64 ans, tombe également pour ne plus se relever. Ida MARY, 36 ans, épouse Collin, est grièvement blessée. Enfin, je vis aussi un soldat français prisonnier, auquel les Allemands avaient lié les mains derrière le dos, fusillé à bout portant.

Les survivants, blessés ou non, passent la nuit suivante au milieu des soldats, et, le lendemain, ceux-ci nous conduisent avec d'autres civils d'Ethe et de Belmont au « Haut des Rappes ». Ce n'est que le dimanche soir que nous parvenons à nous réfugier à l'école communale où nous recevons les premiers soins qu'exige notre état. L'épouse Collin-Mary y succomba le lendemain à ses blessures, laissant un jeune mari avec cinq petits enfants.

Les Allemands avaient pu, dès le début du combat, exercer leurs sévices dans la partie du village située au nord de la voie ferrée, car ils en avaient été les maîtres de bonne heure. Ce n'est qu'au commencement de l'après-midi qu'ils s'aventurèrent au delà du pont du chemin de fer et pénétrèrent plus au centre d'Ethe. Encore ce jour-là ne se risquèrent-ils pas au delà de l'église, dans la rue Grande, car un canon français placé un peu plus loin, en face de la rue de la Station, maintenait l'ennemi à distance.

En arrivant dans ce nouveau quartier, les Allemands y mirent, comme partout ailleurs, le feu. L'école des Sœurs (plan n° 30) et toutes les maisons voisines devinrent aussitôt la proie des flammes (fig. 136). Les habitants avaient cherché un abri sous la voûte du chemin de fer, derrière la propriété Dordu, et là se trouvèrent bientôt groupées près de 150 personnes, parmi lesquelles les Religieuses du village. La supérieure, sœur Euloge, grâce à sa parfaite connaissance de la langue

(1) Abandonnée sans soin un jour et une nuit, elle fut enfin transportée chez Denis Allard, où elle mourut dix jours plus tard.

allemande — elle est grand-ducale — parvint à calmer l'animosité des soldats, et ce groupe en fut quitte, ce jour-là du moins, pour les angoisses et la peur.

Dans une des premières maisons incendiées (plan n° 31), l'épouse Joseph Baulard, MARIE BAUDRY, 47 ans, fut retrouvée morte dans sa cave. On ignore les circonstances de ce décès, son mari ayant été fusillé le lundi.

Un peu plus loin, un double crime fut accompli en cette journée du samedi 22 août. Voici comment le raconte la femme du boulanger Joseph Duhameau, Azélie Guillaume.

N° 846. Mon mari avait été réquisitionné la veille pour porter du pain aux Allemands. Je me trouvais chez moi (plan n° 32) avec mes enfants, et un domestique nommé GUSTAVE DUHAMEAU, 34 ans, du même nom que le nôtre.

Le samedi après-midi, au milieu de la bataille, nous entendons frapper violemment à la porte. Gustave ouvre celle de la remise et aussitôt des soldats s'emparent de lui. J'interviens et je parviens à le dégager, mais il est repris une seconde fois et conduit en face de chez nous devant la maison Tillière (plan n° 33, fig. 1 : 2).

FRANÇOIS TILLIÈRE-ALBERT, 66 ans, qui était resté caché avec les siens toute la journée dans sa cave, venait de sortir en entendant qu'on fracassait portes et fenêtres. Des soldats se saisissent de lui et déchargent à bout portant leurs armes sur lui et sur notre domestique. François Tillière fut touché à la tête (1), Gustave en plein cœur.

Ces exploits accomplis, les soldats nous conduisirent en haut de la rue du Château-Cugnon et nous placèrent devant des batteries allemandes. Après la bataille j'ai pu, avec mes enfants, redescendre au village et au milieu de la nuit j'ai été chercher un refuge au château de Laclaireau, où le lendemain j'ai eu le bonheur de retrouver mon mari sain et sauf.

Il y eut encore en cette journée du samedi deux dernières victimes. JOSEPH HENRY-GAVROY, 31 ans, et JOSEPH SCHLÉDER-HABRAN, 27 ans, descendaient de Belmont à Ethe pour y prendre des nouvelles de leurs parents, lorsqu'ils furent arrêtés par des soldats allemands. Tandis que ceux-ci perquisitionnaient dans les premières maisons de la rue Grande, les deux prisonniers crurent le moment opportun de s'esquiver. Mal leur en prit, car ils furent aperçus et des balles les atteignirent. On retrouva le lendemain leurs cadavres sur les marches de l'escalier menant à l'église.

(1) Son fils Edouard fut tué le lendemain dans le « Fond de Jevé », et deux autres de ses fils, Gaston et Gustave, le lundi au « Ruau ».

Vers 18 heures, un phénomène étrange se produisit. Les Allemands qui semblaient cependant victorieux se retirèrent peu à peu et bientôt les derniers défenseurs d'Ethe qui s'étaient groupés à l'est du village se trouvèrent maîtres de la situation. Les Français comprirent néanmoins que leur victoire était factice et qu'il s'agissait d'échapper au plus vite à l'encerclement dont ils étaient menacés. Ils attendirent encore quelque temps, pour opérer leur retraite à la faveur de la nuit, et vers 22 heures les débris de la 14[e] brigade, à peine 500 hommes, prirent la direction de Gomery.

Le reste de la nuit fut relativement calme. Quelques civils se risquèrent au dehors pour relever des blessés et les mettre à l'abri chez eux.

§ 4 — *La journée du dimanche 23 août.*

a) *Les débuts de la journée.*

Le dimanche 23 août, de grand matin, sous la conduite du bourgmestre, des hommes de bonne volonté aidèrent les brancardiers français à relever leurs blessés et à transporter les uns, une centaine environ, à la gare, où le docteur Besnard, médecin aide-major du 104[e], organisa l'ambulance, les autres, les plus nombreux, au delà de trois cents, à l'école communale, où ils furent soignés par le docteur Joyeux, médecin-major du 104[e], aidé d'une quarantaine d'infirmiers et de brancardiers. Quelques blessés allemands furent également l'objet de leurs soins.

Ayant appris que des soldats français se tenaient cachés dans les caves de la brasserie (plan n° 63) et chez Gérard Hustin, le bourgmestre les pria de s'en aller au plus vite, alors qu'il en était temps encore, pour ne pas attirer de nouvelles représailles de la part de l'ennemi, quand celui-ci redescendrait dans le village, ce qui ne pouvait tarder. Les Français, au nombre d'une centaine environ, se rendirent aux raisons du maïeur, et prirent la direction de Gomery (1).

Les uniformes gris, en effet, ne tardèrent pas à reparaître dans les rues d'Ethe, et leur allure et leur aspect semblaient bien indiquer que leurs dispositions à l'égard des civils n'étaient guère plus pacifiques que la veille.

Laurence CAPON, 43 ans, épouse de Camille Paillot, qui habitait

(1) Après l'armistice, M. Baulard apprit par l'un d'eux qui vint lui rendre visite, qu'ils étaient parvenus à regagner la France

rue Grande (plan n° 34), près de l'église, entendant les soldats entrer dans sa maison, se précipita à l'entrée de la cave, une bouteille de vin à la main, espérant ainsi apaiser leur fureur. Une balle tirée à bout portant la renversa morte aux pieds de son mari, de son fils de 6 ans et de sa mère. Son cadavre fut complètement consumé dans l'incendie de la maison. Son mari, fait prisonnier, fut fusillé quelques heures plus tard au pré Flamion.

Les Allemands dévalèrent comme des forcenés par la rue du Château-Cugnon, tirant de tous côtés et incendiant les maisons (fig. 138). Quand celle de Joseph BALON-LAURENT, 68 ans (fig. 162), prit feu, ce fut un sauve-qui-peut général. Joseph Balon fut probablement blessé dans la fuite, car le jeudi suivant son fils le retrouva mort, baigné dans son sang, dans la cave de la veuve Servais-Rossignol (plan n° 62), où il se sera réfugié après avoir reçu sa blessure.

Dans la même rue (plan n° 35), treize personnes s'étaient cachées dans la cave de la maison Pétrement-Servais (fig. 139) et y avaient passé toute la journée du samedi et la nuit suivante.

N° 847. Le dimanche matin, raconte Léon Collignon, 17 ans, ma mère était remontée pour nous préparer le café, lorsque des Allemands, hurlant comme des fauves, enfoncent la porte. Ma mère épouvantée s'empresse de redescendre dans la cave; mais les soldats l'avaient aperçue et se mirent à tirer par le soupirail, sans atteindre personne heureusement. Alors les bourreaux résolurent de s'y prendre autrement : ils bouchèrent hermétiquement l'entrée du soupirail, mirent le feu à la maison, puis stationnèrent dans la rue pour contempler les effets de leur œuvre. Bientôt la place devint intenable et, pour comble de malheur, l'escalier en bois, conduisant à la cave, prit feu. Alors, mon père, Octave Collignon, mon frère Victor et moi, par des efforts surhumains et en nous aidant mutuellement, nous parvînmes à remonter, mais à peine étions-nous arrivés au rez-de-chaussée, que la cheminée s'écroula, obstruant complètement l'entrée de la cave. Plus moyen de porter secours par l'intérieur à tous ceux qui hurlaient de douleur et de désespoir et dont les cris nous fendaient le cœur. Devant la maison les soldats faisaient toujours bonne garde. Nous ne fûmes pas aperçus d'eux, mais il ne nous fut plus possible de sauver les nôtres.

Lorsque, le vendredi, on parvint à déblayer un peu les décombres de la maison, on retrouva dans la cave dix cadavres, la plupart carbonisés.

Voici les noms des victimes :

Ma mère, Marie PÉTREMENT, 41 ans, épouse Collignon; ma sœur, Marie COLLIGNON, 8 ans; mes frères, Charles COLLIGNON, 6 ans, Ernest COLLIGNON, 4 ans, Florent COLLIGNON, 1 an; mes grands parents, Nicolas PÉTREMENT-SERVAIS, 72 ans, et son épouse, Anne-Marie SERVAIS, 66 ans; Catherine SERVAIS, 54 ans, épouse Bastin; sa fille Clémence BASTIN, 23 ans, épouse Gaul, et son fils, Fernand GAUL, 5 ans.

Un peu plus loin, dans la rue Grande, se passa une scène analogue. Julien Servais était allé le samedi matin du côté de la gare. C'est là qu'il fut surpris par les Allemands, fait prisonnier, et fusillé le dimanche, dans le « Fond de Jevé ». Sa femme, Louise Saintmard, se trouvait donc seule chez elle avec ses trois petits enfants, dont l'aînée avait 6 ans. Ne se croyant pas en sécurité dans sa propre maison (fig. 140), elle se réfugia chez le garde-champêtre, Pierre Warin (plan n° 36), où elle mit au monde un nouveau-né. Lorsque la maison prit feu, le lundi, Pierre Warin et les siens se sauvèrent, mais la femme Servais, vu sa situation, incapable de fuir, demeura dans la cave avec ses enfants. C'est là que le mercredi, en rentrant dans les ruines de sa maison incendiée, Pierre Warin retrouva Louise SAINTMARD, 27 ans, asphyxiée, ainsi que ses quatre enfants, Anna SERVAIS, 6 ans, Madeleine SERVAIS, 4 ans, Léon SERVAIS, 3 ans, et le petit SERVAIS, qui venait de naître. Cette famille a donc complètement disparu dans la tourmente.

La petite Simone PEIGNOIS (1), 5 ans, fut tuée, le samedi soir, par un éclat d'obus, dans les bras d'Ernest Massart, fusillé dans la suite, au moment où celui-ci la portait chez son oncle Léon Peignois-Collin (plan n° 37), croyant l'y mettre plus en sûreté. Le cadavre de l'enfant déposé dans la maison de l'oncle, y fut consumé par les flammes.

Au tournant de la rue de la Station, on retrouva, le mercredi suivant, le cadavre de la veuve Liégeois, Octavie FAGNY, 64 ans, dans son jardin (plan n° 38). La pauvre femme avait les yeux bandés et les mains étroitement liées derrière le dos. On n'a jamais pu éclaircir ce mystère.

Joseph Besseling, dans son rapport, nous raconte comment fut exterminée presque toute la famille Léger.

N° 848. Habitant en face de la gare, j'avais passé la journée du samedi dans la cave d'un voisin, Joseph Antoine. Le soir, après avoir hésité à me rendre avec la famille Bosseler à Laclaireau, je crus plus prudent de ne pas me confier aux Allemands, et j'allai me cacher dans un aqueduc d'où je sortis le lendemain matin. Mais, pris de peur à la vue du grand nombre de soldats que j'aperçus, je tâchai de m'enfouir dans une remise à charbon. J'y fus découvert et conduit en présence d'un officier qui daigna me rendre la liberté. Je me disposais à descendre vers le centre du village, lorsque je rencontrai, en face de la ruelle Clesse, toute la famille Léger qui fuyait devant l'incendie. Ces braves gens me racontent que les Allemands ne se contentent pas de brûler, mais qu'ils tuent également les hommes. Dans ces

(1) Sa mère ayant eu tout récemment un bébé, la petite Simone se trouvait depuis quelque temps chez ses grands-parents, au Château-Cugnon. C'est après la bataille qu'on crut plus prudent de descendre dans le bas du village.

conditions, nous nous croyons mieux avisés en ne nous aventurant pas plus loin et nous nous cachons dans des buissons qui bordent le talus du chemin de fer. Nous ne pouvons y rester longtemps, car les cris du petit Léger, âgé de 6 mois seulement, rendent notre sécurité douteuse. Nous décidons, en conséquence, d'aller nous réfugier dans les caves de la maison Léger (plan n° 39). Mais, en quittant notre cachette, nous sommes aperçus par des soldats allemands qui tirent sur nous. Voyant tous les autres tomber à terre, je me couche comme eux. Après quelque temps, ne voyant plus d'Allemands, je dis à mes compagnons : « Ils sont partis, sauvons-nous! » Mais personne ne bouge et je me rends vite compte que je me trouve en face de cadavres. Il y avait là MARIE SOSSON, 55 ans, épouse Léger, avec ses trois enfants, PAUL LÉGER, 22 ans, JEANNE LÉGER, 15 ans, ANDRÉ LÉGER, 33 ans, et sa femme, HERMANCE LAMBINET, 30 ans. Leur bébé, qui gisait par terre, n'était heureusement pas mort, mais avait perdu connaissance. On put le relever plus tard.

Devant ce spectacle, l'horreur me saisit, et je me sauve vers Belmont. Je suis encore une fois aperçu par des Allemands passant sur la voie ferrée et qui tirent sur moi. Je me laisse tomber et je simule le mort. Après être resté dans cette pénible position pendant des heures, je me relève enfin et je regagne l'aqueduc, où j'avais passé la nuit précédente. Je m'y tiens blotti jusqu'au soir.

b) *Les massacres collectifs.*

Nous avons vu les docteurs Chon et Levesque du 14e hussards passer la nuit au nord d'Ethe avec quelques-uns de leurs blessés, mais empêchés, par leurs impitoyables gardiens, de leur porter secours. Le dimanche matin, les deux médecins doivent abandonner leurs compagnons d'infortune à leur pénible sort et eux-mêmes sont conduits dans la direction de Saint-Léger. A l'extrémité du village d'Ethe ils rencontrent de nombreuses troupes allemandes encadrant environ 150 prisonniers français, devant lesquels un peloton d'exécution a été formé. Un général a déclaré : *Bis zum letzten niedermachen.* « Ils doivent être abattus jusqu'au dernier. » Les deux médecins sont poussés parmi les condamnés à mort, lorsque le docteur Chon, apercevant un officier d'état-major, l'interpelle en allemand. Celui-ci finit par retirer du groupe des prisonniers les deux docteurs et, les yeux bandés, on les conduit à Virton, où pendant des mois ils prodiguèrent leurs soins aux blessés français et allemands (1). Qu'advint-il des 150 prisonniers placés devant le peloton d'exécution, nul ne saurait le dire.

(1) Les deux docteurs quittèrent Virton le 17 janvier 1915. De là ils furent envoyés en Allemagne au camp de Friedrichsfeld, près de Wésel (Westphalie), et enfin rapatriés le 14 juillet de la même année. (D'après le rapport du docteur Chon. Paris. *Direction du Contentieux et de la Justice militaire.* Dossier 191, rapport 1223.)

La fusillade du « presbytère ».

Les Allemands avancent dans le village d'Ethe par la rue de la Station et la rue Grande et entraînent avec eux tous les Français blessés, les brancardiers et les civils qu'ils rencontrent.

Ce qui suit est rapporté par un témoin oculaire digne de foi, Louis Authelet-Claisse.

N° 849. Le dimanche matin, à la pointe du jour, je sors pour chercher du pain chez le boulanger. En cours de route je rencontre, couché par terre, un officier français blessé qui me supplie de le transporter dans une ambulance. Rentrant chez moi, j'invite deux de mes fils à me suivre (1), et nous relevons cet officier que nous portons, et bien d'autres après lui, à l'école communale.

Ayant appris que du côté de la gare il y avait encore un grand nombre de blessés, mes deux fils et moi nous nous dirigions dans cette direction, lorsque nous rencontrons une colonne de soldats allemands encadrant déjà des civils et des Français prisonniers. Nous sommes saisis tous les trois avec brutalité et poussés avec nos autres compatriotes vers le centre du village. Au fur et à mesure qu'ils avancent, les soldats, sur l'ordre d'un grand officier roux, enfoncent à coups de crosse les portes, font voler en éclats les fenêtres, pénètrent dans les maisons et en font prisonniers les habitants, après quoi ils mettent le feu à l'immeuble.

Le cortège arrive ainsi à l'école communale. Le colonel entre avec quelques soldats dans l'ambulance qu'il visite de fond en comble. Le nombre des infirmiers — ils étaient une quarantaine — lui semble excessif pour plus de 300 blessés. En conséquence il autorise le docteur Joyeux qui dirige l'ambulance à conserver dix infirmiers et ordonne aux autres de se joindre à la colonne.

Nous avançons jusque devant la maison du bourgmestre (plan n° 40). Lui aussi, occupé à rédiger des « permis de circuler », est appréhendé et vient nous rejoindre. Je vois également en face, sur le seuil du presbytère (plan n° 41, fig. 137), M. le curé que les soldats ne ménagent guère.

Nous enfilons la rue qui conduit à la chicorée Capon (plan n° 42), lorsqu'éclatent soudain plusieurs coups de feu, tirés je ne sais d'où (2). Aussitôt les soldats qui nous accompagnent se mettent à pousser des cris féroces et à décharger leurs armes sur le groupe des prisonniers. Nous tombons tous par terre, la plupart blessés, plusieurs tués. J'avais été moi-même atteint à la cuisse par une balle explosive (3). Mon fils Auguste, touché par plusieurs balles, eut encore la force de s'enfuir et vint échouer à l'ambulance, où il mourut quelques jours après des suites de ses blessures. Mon autre fils Théophile, indemne dans cette fusillade,

(1) Un autre, Louis, avait disparu depuis la veille. On apprendra plus tard qu'il a été fusillé au « Fond de Jevé ».

(2) Il y en a qui prétendent que des Français cachés dans la chicorée Capon auraient tiré sur les Allemands qui s'avançaient et que ceux-ci alors, par représailles, se seraient vengés sur leurs prisonniers.

(3) L'auteur de ce récit conserve dans sa cuisse cinq éclats métalliques qui ont été radiographiés à Bruxelles le 8 septembre 1916 par le docteur Dordu.

s'était sauvé du côté de la chicorée Capon. Il y est repris et conduit un peu plus tard dans le pré Liégeois, où il tombe cette fois frappé mortellement par cinq balles. Ce même jour mon fils Louis était tué au « Fond de Jevé ».

Mon fils Auguste n'était pas la seule victime de la fusillade dite « du presbytère », parce qu'elle eut lieu près de la maison de M. le Curé. Voici les noms des treize civils tués à cet endroit :

Joseph-Antoine DUHAMEAU, 36 ans; Auguste AUTHELET, 20 ans; Louis BALTUS-FAUGILL, 48 ans; J.-B. BASTIN, 77 ans (1); Louis CLESSE, 22 ans (2); Zénobe GUILLAUME-DENAYER, 49 ans (3); J.-B. JACQUEMIN-GRAISSE, 56 ans; Ernest JACQUEMIN-WIDART, 40 ans (4); François LAURENT-SIMON, 39 ans; Lucien PEIGNOIS, 39 ans (5), et son frère Victor PEIGNOIS, 32 ans; Joseph PIERRE, 20 ans (6); Henri SCHLÉDER, 24 ans (7).

Plusieurs soldats français avaient aussi été tués; j'en vis notamment huit, porteurs du brassard de la Croix-Rouge.

Profitant d'un certain désarroi, quelques civils, blessés ou non, parvinrent à s'enfuir, les uns en escaladant à droite le mur du jardin du presbytère (8), les autres en se cachant dans l'ancien (plan n° 43) cimetière (9), ou dans la cave de la maison Capon (10). Mais nos gardiens se ressaisissent, font relever ceux qui peuvent marcher et, tout en mettant le feu partout, notamment au presbytère que je vis flamber, nous dirigent vers la rivière. Ils n'ont d'égard ni pour l'âge, ni pour les blessures. C'est ainsi que le vieux François Bastin, âgé de 81 ans, blessé à la fusillade du « presbytère » et ayant l'épaule fracassée, dût suivre également. Il allait bientôt être tué.

En face de la maison d'Eugène Hustin (plan n° 44) j'aperçois un soldat français blessé, étendu sur un traîneau de charrue. Un Allemand s'approche de lui en le mettant en joue. Le Français levant désespérément les bras demande grâce. Mais le coup part, et le sang de la victime éclabousse l'assassin qui laissa retomber lourdement la crosse de son fusil sur le crâne sanglant (11).

Ma blessure me fait horriblement souffrir, et je suis sur le point à tout instant de faiblir. J'avise un officier à qui j'expose mon cas et j'obtiens ma mise en liberté. J'en profite pour me rendre à l'ambulance, où je reçus les premiers soins.

(1) Dont le frère François fut tué au pré Flamion.

(2) Son père et son frère furent fusillés peu après au pré Flamion.

(3) Son fils Emile fut tué le lendemain au « Ruau ».

(4) Laisse une veuve avec six enfants.

(5) On le retrouva porteur du brassard de la Croix-Rouge.

(6) Son père et son frère furent tués un peu plus tard au pré Flamion.

(7) Son frère avait été tué la veille sur les marches de l'église.

(8) Par exemple, Joseph Lejeune, blessé au poignet. Caché dans la cave du presbytère, il s'y fit reprendre. Conduit à la fusillade du pré Flamion, il en échappa encore une fois.

(9) Emile Guillaume, par exemple, blessé au pied, mais qui se fit reprendre le lendemain et fut tué au « Ruau ». De même, François Lament, Emile Servais, Adolphe et Eugène Tillière, tués également au « Ruau ».

(10) Parmi ces derniers, Léon Servais-Tillière et Théophile Authelet, fusillés peu après au pré Liégeois.

(11) Nous avons à ce sujet la déposition du caporal Fallachon du 103[e] d'infanterie, qui, blessé à la cuisse, étant couché par terre en face de la maison Hustin, vit donc les Allemands achever le malheureux blessé. Lui-même reçut encore une balle en pleine poitrine, mais qui vint heureusement frapper sur un calepin et dévia.

La fusillade du « pré Flamion ».

Louis Authelet ayant donc abandonné le groupe des « escapés » de la fusillade du « presbytère », nous demanderons à un autre témoin autorisé la suite du récit. C'est le bourgmestre lui-même, M. Christophe Baulard, qui s'en chargera (1).

N° 850. Après la première fusillade qui eut lieu en face du presbytère, j'étais parvenu à me sauver par une petite ruelle derrière le cimetière, et de là j'avais gagné les dépendances de ma maison (plan n° 40, fig. 137). Mais j'y fus bien vite découvert, repris et mis à nouveau au milieu des prisonniers.

Un officier nous range, hommes, femmes, enfants et soldats français, contre le pignon de ma maison, nous ordonne de nous coucher tous à terre, fait mine de tirer sur nous, puis nous commande de nous relever. A plusieurs reprises il nous fait recommencer cet exercice. Finalement, on nous met en route dans la direction du « Paquis ». En passant, un soldat allemand achève un blessé français devant la maison d'Eugène Hustin.

Dans notre groupe se trouvait Augustin Choquert-Léger, 68 ans, malade et souffrant de rhumatismes. Il avait déjà échappé à la fusillade du « presbytère », et marchant difficilement, il avait peine à nous suivre. Un soldat lui donna un coup de baïonnette dans les reins, d'autres lui assénèrent des coups de crosse. Finalement, on l'abandonna au bord du chemin. Son fils qui nous accompagnait, et qui allait bientôt être fusillé, ne put même lui porter aucun secours (2).

Près du poteau-indicateur, placé au croisement des routes Ethe-Latour-Gomery (fig. 130), un officier à cheval ordonne aux femmes et aux enfants de se retirer et aux hommes, ainsi qu'aux soldats français, d'entrer dans un enclos, situé à gauche de la route de Gomery, appelé le « pré Flamion », du nom du propriétaire. Ceux qui n'y entrent pas assez vite, y sont poussés à coups de crosse.

On nous dispose sur deux ou trois rangs de profondeur, en face d'un peloton d'exécution. L'officier est toujours là qui rectifie l'alignement la main armée d'un revolver (3). Il passe une dernière fois devant nous, puis se jette de côté en criant : *Feuer* (feu). Les balles sifflent, des cris... des plaintes... Le drame est terminé ! Pas un homme n'est debout, tous sont étendus par terre.

Au commandement de l'officier je me suis laissé choir, sans avoir été atteint; mais la plupart des soldats rechargent leur fusil et une seconde salve éclate. Cette fois une balle m'érafle légèrement la tête. Je fais le mort.

Pendant dix à onze heures, je reste là, étendu, sans mouvement. Le moindre geste pourrait me coûter la vie, car les Allemands restent toujours massés sur la route, surveillant le tas de cadavres.

(1) La déposition du bourgmestre est en tous points confirmée par celle de Camille Thiry et de Joseph Lejeune, tous deux également « escapés » de la fusillade du « presbytère » et de celle du pré Flamion.

(2) Il fut transporté dans la soirée à l'ambulance et le 4 septembre, malgré son état, dirigé vers l'Allemagne, où il succomba à Trèves quelques jours après.

(3) M. Baulard prétend que c'est un officier du 50e régiment d'infanterie.

Le soir, à la faveur de l'obscurité, je parviens à me relever; d'autres civils (1) et quelques soldats français (2) en font autant. Je vais me cacher dans la cave d'Emile Baulard, rue Perdue, où je passe une partie de la nuit. Mais le feu ayant gagné cette maison, je me sauve dans celle de Louis Laurent, où je rencontre deux soldats allemands. Décidément, je ne suis pas encore en sécurité. Je les bouscule et j'arrive en courant à la maison communale, où je retrouve ma femme et mes enfants qui me croyaient mort.

Voici le nom des dix-huit victimes qui tombèrent au pré Flamion, ou succombèrent à leurs blessures :

François ALLARD-GAVROY, 29 ans (3); François BASTIN, 81 ans; Alphonse BOURMONVILLE-GAVROY, 76 ans; Jean-Baptiste CHOQUERT, 29 ans (4); Jean-Baptiste CLESSE-LÉGER, 61 ans, et son fils (5), Léon CLESSE, 20 ans; Joseph COLLIN, 22 ans (6); François ECHEMENT, 21 ans; Louis GÉRARD, 25 ans (7); Joseph HAUTOT-MATHIEU, 44 ans; Joseph LAURENT, 27 ans (fig. 161); François LEJEUNE-BEUVIÈRE, 51 ans (fig. 166) (8); Ernest MASSART, 37 ans; Camille PAILLOT-CAPON, 39 ans (9); Joseph PIERRE-KRÉMER, 56 ans, et son fils (10), Eloi PIERRE, 18 ans; Alphonse RAICHE-LAMBERT, 66 ans; Alphonse TILLIÈRE, 19 ans (11).

La fusillade du « pré Liégois ».

Nous avons dit qu'après la fusillade du « presbytère », plusieurs « escapés » parvinrent à s'enfuir ; quelques-uns furent aussitôt repris et fusillés au pré Flamion, d'autres se cachèrent dans la cave de la chicorée

(1) Notamment Joseph Lejeune qui releva son père blessé (François Lejeune) et le conduisit à l'ambulance de l'école communale, où on dut lui amputer la jambe. Il mourut quelques jours après. Camille Thiry, « escapé » de la fusillade du « presbytère » et blessé à celle du pré Flamion, se releva également le soir et se traîna jusqu'à l'école communale. Il fut ensuite envoyé en Allemagne avec Alphonse Tillière. Ce malheureux jeune homme blessé une première fois à la fusillade du « presbytère », fut conduit à celle du pré Flamion. Relevé le soir, il fut mené à l'ambulance de l'école, où on dut lui amputer un bras. Malgré son état, il est déporté le 4 septembre en Allemagne; mais il n'alla pas plus loin que Luxembourg, où il mourut deux jours après son arrivée. Son père fut tué le 23, à la fusillade du pré Liégeois, et ses deux frères le lendemain à celle du « Ruau ». Louis Gérard blessé se releva aussi et fut soigné à l'ambulance. Transporté en Allemagne il ne tarda pas à mourir à Torgau (fig. 168).

(2) L'un d'entre eux, un nommé Michel, soldat au 104[e] R. I. écrivit au bourgmestre d'Ethe, le 13 août 1921, et lui raconta comment il avait échappé à la fusillade du pré Flamion grâce au grand nomb de cadavres tombés sur lui.

(3) Il était porteur du brassard de la Croix-Rouge.

(4) Son père, Augustin Choquert, devait succomber peu de temps après en Allemagne.

(5) Son autre fils Louis, avait été fusillé près du presbytère.

(6) Son père, sa mère et sa nièce, avaient été tués la veille au Château-Cugnon.

(7) Mourut de ses blessures à Torgau (Allemagne).

(8) Ne mourut que le 28 août des suites de ses blessures.

(9) Au moment où les Allemands le tiraient de chez lui, il avait vu sa femme tomber morte à ses pieds atteinte par une balle tirée à bout portant.

(10) Son autre fils Joseph venait d'être tué à la fusillade du « presbytère ».

(11) Mourut de ses blessures à Luxembourg. Son père (Joseph Tillière-Claisse) mourut à la fusillade du pré Liégeois et ses deux frères, Adolphe et Eugène, furent tués au « Ruau » (fig. 147, 148, 149, 150).

Capon (fig. 141), où ils rejoignirent des civils essayant comme eux de se soustraire à la barbarie allemande. Cet abri ne devait pas les protéger longtemps. Les soldats allemands, en quête de nouvelles victimes, eurent bien vite fait de perquisitionner dans toutes les dépendances de la fabrique de chicorée, et d'y trouver les civils qui s'y cachaient. Ils prirent tous les hommes, au nombre de quinze, et les conduisirent dans le pré Liégeois, à droite de la route de Gomery, où, quelque temps après, on les retrouva éparpillés, à l'état de cadavres. Tous, sans exception, ayant été tués, nous n'avons aucun détail sur les derniers moments de ces malheureuses victimes, dont voici les noms :

Théophile AUTHELET, 28 ans (1); Edouard CAPON-FIDRY, 79 ans; Joseph CAPON-LAMINE, 76 ans; Pierre CAPON-WARIN, 53 ans; Henri CAPON-BUCHE, 33 ans; Alphonse CLAISSE, 47 ans; Eugène CLAUDE-CAPON, 44 ans (2); Joseph GAVROY-CAPON, 69 ans; Hubert GÉRARD-HUSTIN, 32 ans (fig. 144); Numa HUSTIN, 41 ans; Alphonse HUSTIN-CAPON, 38 ans (3); Joseph LIÉGEOIS-PÉTREMENT, 46 ans (4); Joseph PEIGNOIS-JACQUET, 29 ans (5); Léon SERVAIS-TILLIÈRE, 38 ans (6); Joseph TILLIÈRE-CLAISSE, 55 ans (7).

La fusillade du « Fond de Jevé ».

Tandis que les champs qui bordent le Ton, au sud d'Ethe, étaient arrosés, en cette journée du dimanche 23 août, du sang de si nombreux civils, tout au nord-est du village, le lieu dit « Fond de Jevé » était également le théâtre de nouveaux crimes. Voici en quels termes Camille Lefèvre raconte ces événements.

N° 851. Le samedi, vers 6 heures du matin, ayant appris que des uhlans venaient d'être tués par les hussards français, poussé par la curiosité, je me rendis avec quelques compagnons au delà de la gare pour voir ces premiers morts. Mal nous en prit, car, arrivés à l'extrémité du village, il nous fut pour ainsi dire impossible d'avancer ou de reculer, la bataille battant son plein. Nous nous réfugiâmes dans la dernière maison (8), mais celle-ci ayant été touchée par un obus, prit feu. En

(1) Son frère Auguste avait été mortellement atteint à la fusillade du « presbytère », et son frère Louis venait d'être tué au « Fond de Jevé ».

(2) Laisse une veuve avec trois enfants.

(3) Laisse une jeune veuve avec six enfants.

(4) Veuf, laisse six orphelins.

(5) Sa fille Simone, 5 ans, venait d'être tuée rue Grande.

(6) « Escapé » de la fusillade du « presbytère ». Laisse une jeune veuve avec sept enfants.

(7) Son fils Alphonse, blessé à la fusillade du pré Flamion, devait succomber à ses blessures quelques jours plus tard. Ses deux autres fils, Adolphe et Eugène, seraient tués le lendemain au « Ruau ».

(8) Maison Tourneur. D'autres s'étaient réfugiés dans les maisons voisines, notamment chez Joseph Jacquemin-Laurent et Victor Léger-Stiernon.

nous sauvant avec quelques soldats français blessés (1), nous sommes surpris par des Allemands qui nous arrêtent et nous conduisent près du « pont des Arminies ». Nous étions exactement dix-sept civils. On nous lia à tous les mains derrière le dos, puis les soldats nous fouillèrent, sans rien trouver de compromettant sur nous. Avec nous se trouvaient également Mme Léger-Stiernon et ses deux enfants. Tous ensemble, sous bonne escorte, nous fûmes conduits dans la direction du vieux Laclaireau, puis on nous fit prendre à gauche un petit chemin qui rejoint la route d'Ethe à Buzenol, en nous arrêtant au lieu dit « Fond de Jevé ». Nous y passâmes la nuit, couchés sur la dure.

Le dimanche matin, les soldats nous forcent à nous lever et nous lient tous ensemble par les mains au moyen d'une grande corde, à l'exception des prisonniers français et de Mme Léger ainsi que de ses deux enfants. Un officier vient à passer et me fait délier, me jugeant probablement trop jeune ; je n'avais alors que treize ans. Ceux qui ne sont pas liés s'éloignent sous la conduite de soldats allemands, tandis que les autres nous crient leurs adieux. Nous avons à peine fait quelques mètres que j'entends le crépitement d'une mitrailleuse; je me retourne et je vois mes seize compagnons couchés par terre. On tira encore quelques coups isolés, probablement pour achever les blessés.

Notre groupe fut dirigé sur la ferme de Bar, où je rencontrai d'autres civils d'Ethe et nous fûmes ensemble conduits à Arlon, où l'on nous sépara des soldats français. Nous dûmes comparaître devant un conseil de guerre, sous l'inculpation de francs-tireurs, mais reconnus innocents, nous fûmes rendus à la liberté.

Je rentrai à Ethe le vendredi. Je ne devais plus y retrouver ni mon père, ni mon frère, fusillés tous deux le lundi matin au « Ruau » et notre maison avait été incendiée (2).

Voici les noms des seize victimes fusillées au « Fond de Jevé » : Louis AUTHELET, 25 ans (3); Jules BASTIN, 19 ans (4); Joseph BASTIN-SERVAIS, 30 ans (5); J.-B. JACQUEMIN-LEVECKE, 36 ans, et son frère Joseph JACQUEMIN-LAURENT, 38 ans (6); les trois frères Louis LAURENT, 22 ans, Jules LAURENT, 20 ans, et Edouard LAURENT, 18 ans (fig. 154, 155 et 156); Victor LÉGER-STIERNON, 52 ans; Lucien MANGIN-DACREMONT, 35 ans; Julien SERVAIS-SAINT-MARD, 28 ans (7); Félix THIRY, 25 ans ; Edouard TILLIÈRE, 24 ans (8); les deux frères Camille TILLIÈRE, 20 ans, et Octave TILLIÈRE, 18 ans, et enfin Louis TOURNEUR-RÉSIBOIS, 65 ans.

(1) La maison Tourneur servait en effet de poste de secours organisé par le médecin aide-major de 1re classe Moure. (Voir Dr Simonin, *De Verdun à Mannheim*, o. c., p. 106 ss.)

(2) Le 9 décembre 1918 un soldat français du nom de Raymond Frisson, sergent au 2e Génie Cie D/25, écrivit au bourgmestre d'Ethe pour lui rapporter tous les détails de la fusillade du « Fond de Jevé », dont il avait été témoin. Son récit, que nous avons eu sous les yeux, est en tout conforme à celui de Camille Lefèvre.

(3) Dont le père fut blessé à la fusillade du « presbytère », un frère, Auguste, blessé mortellement, et un autre, Théophile, tué au pré Liégeois.

(4) Dont la mère fut carbonisée dans la cave de la maison Pétrement-Servais.

(5) Laisse une jeune veuve avec quatre enfants.

(6) Laisse une veuve avec trois petits enfants.

(7) Dont la femme et les quatre enfants furent asphyxiés.

(8) Dont le père (François Tillière-Albert) fut tué sur le seuil de sa porte rue Grande, et dont les deux frères, Gaston et Gustave, furent fusillés le lundi au « Ruau ».



Fig. 144.
Hubert GÉRARD, 32 ans.



Fig. 145.
Pierre GÉRARD, 30 ans, frère d'Hubert et d'Edouard.



Fig. 146.
Edouard GÉRARD, 27 ans.



Fig. 147.
Adolphe TILLIÈRE, 20 ans.



Fig. 148.
Joseph TILLIÈRE-CLAISSE, 55 ans, père d'Adolphe, d'Alphonse et d'Eugène.



Fig. 149.
Alphonse TILLIÈRE, 19 ans.



Fig. 150.
Eugène TILLIÈRE, 16 ans.



Fig. 151.
Henri LIÉGEOIS, 29 ans.



Fig. 152.
Léonce LIÉGEOIS, 28 ans, frére d'Henri et de Joseph.



Fig. 153.
Joseph LIÉGEOIS, 19 ans.



Fig. 154.
Louis LAURENT, 22 ans.



Fig. 155.
Jules LAURENT, 20 ans, frère de Louis et d'Edouard.



Fig. 156.
Edouard LAURENT, 18 ans.


Fig. 157.
Félicien ARBALESTRIER, 79 ans.


Fig. 158.
Arsène JACOB, 73 ans.


Fig. 159.
Louis LIÉGEOIS-ALLARD, 64 ans.


Fig. 160.
Fr. LAURENT-LAURENT, 38 ans.


Fig. 161.
Joseph LAURENT, 27 ans.


Fig. 162.
Jos. BALON-LAURENT, 68 ans.


Fig. 163.
Eugène HERMAN, 49 ans.

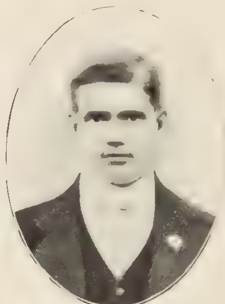

Fig. 164.
Lucien HERMAN, 23 ans.


Fig. 165.
J.-B. NICLOT-ALLARD, 65 ans.


Fig. 166.
Fr. LEJEUNE-BEUVIÈRE, 51 ans.


Fig. 167.
Emile PHILIPPE, 37 ans.


Fig. 168.
Louis GÉRARD, 25 ans, décédé à Torgau (Allemagne).

c) *La population d'Ethe prisonnière.*

Les grandes fusillades qui ensanglantèrent Ethe le dimanche, 23 août, eurent toutes lieu dans la matinée et furent accomplies par les troupes d'avant-garde qui redescendaient dans la vallée.

Lorsque le gros du corps d'armée se mit à traverser les rues du village tout en feu, pour se rendre par Latour et Gomery dans la direction de Ruette, les soldats n'eurent plus le temps de s'arrêter, car les troupes de la 10e division qui encombraient tous les chemins, devaient aller vite pour faire place à celles de la 9e division. Celle-ci, en effet, arrêtée devant Virton le 22, malgré le recul des Français le 23, n'avait pu utiliser les routes au sud de la ville, que gardaient les canons français installés à Montquintin (1). Force fut donc à la 9e division de rebrousser chemin à travers bois et de redescendre sur Ethe en suivant l'itinéraire de la 10e division.

Mlle Julia Jacob avait été témoin, le dimanche matin, de la façon dont les soldats allemands traitaient les civils. Ils étaient entrés chez elle, rue Grande, presqu'en face de l'église, et avaient aussitôt voulu tuer son père. Celui-ci était parvenu à parer le coup de baïonnette qui devait lui couper la gorge (2), et à éteindre l'incendie allumé dans une des chambres. Les soudards étaient partis en fermant derrière eux la porte à clef, dans l'espoir sans doute d'asphyxier les personnes ainsi prisonnières. Elles parvinrent heureusement à fuir par derrière. Julia Jacob s'empressa alors de courir jusqu'à Belmont pour avertir sa tante et des amis du danger que couraient les civils. La nouvelle se propagea comme une traînée de poudre, et la plupart des habitants de Belmont, emportant avec eux un peu de nourriture et quelques vêtements, s'enfuirent dans la direction du bois du « Bon Lieu ». Ils se réunirent au lieu dit « le vallon de la Vierge », situé derrière la chapelle du Bon-Lieu, et y vécurent pendant plusieurs jours une vie toute primitive.

La veuve Boulanger, MARIE GOFFINET, 60 ans, à bout de souffle après peu de temps, n'avait pu suivre ses voisins dans leur fuite,et s'était arrêtée en cours de route. En vain la rechercha-t-on quelques jours après; ce n'est que deux semaines plus tard qu'on la retrouva morte dans un buisson.

(1) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 47.

(2) Son pere, Arsene Jacob, âgé de 73 ans, allait être tué le lendemain au « Ruau ».

Pendant ce temps Ethe continuait à brûler. Il serait difficile de préciser à quel moment exact de la journée le feu fut mis à l'église. Vers 10 heures du matin, Louise Liégeois, qui habite juste en face, vit des soldats allemands apporter des fagots dans l'église. Quelques-uns prétendent qu'elle brûlait déjà au commencement de l'après-midi; ce qui est certain, c'est que le soir, quand les femmes qui avaient été conduites au « Haut des Rappes » revinrent au village, le bel édifice flambait (fig. 129 et 132).

Pour la sécurité de leurs troupes, pendant la traversée du village, les Allemands avaient résolu d'en faire évacuer tous les habitants. Ils fouillèrent donc les maisons et trouvèrent notamment beaucoup de civils au presbytère et chez Mme Emond (plan n° 50). Tout ce monde fut dirigé par groupes au sud du village, dans la direction de Latour, au lieu dit le « Haut des Rappes (1) ». Bientôt se trouvèrent réunies là plusieurs centaines de personnes, notamment M. le curé Bodson et les religieuses de la Doctrine chrétienne. L'une de celles-ci, la supérieure, Sœur Euloge, par sa connaissance de la langue allemande et son sang-froid, en imposait aux soldats.

Il est impossible de décrire dans quelle situation, morale surtout, se trouvaient tous ces prisonniers, parmi lesquels beaucoup de femmes et d'enfants. Presque tous avaient vu leur maison devenir la proie des flammes et pouvaient encore de loin contempler le triste spectacle de l'incendie de tous leurs biens (fig. 128). Plusieurs avaient vu soit leur mari, soit leur père, soit leur fils, soit leur frère, tomber sous les coups des assassins; d'autres séparés depuis le matin, ou la veille déjà, d'êtres bien chers, avaient tout lieu d'être inquiets sur leur sort. Pour se rendre sur le chemin de Latour, plusieurs groupes avaient dû passer par les lieux des fusillades collectives et avaient pu contempler l'horrible spectacle de ces hécatombes humaines près du presbytère, ou dans le pré Flamion, ou encore dans celui de Véronique Liégeois. Ces douleurs intimes qui arrachaient des larmes à ces malheureuses femmes et à ces pauvres enfants, loin d'attendrir le cœur des gardiens, ne faisaient qu'exciter leur cruauté. Ils s'ingéniaient à augmenter leurs souffrances en les tenant constamment sous la menace de la mort. Par trois fois ils les firent se coucher, comme pour les fusiller, et par trois fois, repus de leurs angoisses, ils les firent se relever.

(1) Ce lieu dit se trouve au sommet de la colline qui sépare les champs d'Ethe de ceux de Latour, entre le Jeune Bois et le bois des Loges.

De terrifiantes visions d'horreur venaient s'ajouter à ces menaces. Non loin d'eux, des Français prisonniers, blessés peut-être, avaient été pendus, et des soldats d'un peuple qui se disait maître de la culture, lardaient de coups de baïonnette ces corps pantelants (1).

Vers le soir, on sépare les femmes et les enfants des hommes. Ceux-ci, à l'exception de onze trop jeunes ou trop vieux renvoyés à Ethe avec un passeport, sont dirigés sur Latour; parmi eux se trouve le curé. Nous raconterons plus loin leur odyssée. Aux femmes on déclare qu'elles sont libres et qu'elles peuvent retourner au village. La permission accordée, sous la direction des religieuses, elles prennent le chemin d'Ethe. Mais où trouver un refuge, presque toutes les maisons ayant été brûlées. Plusieurs retournent dans la cave de la maison Emond qui les avait déjà abritées la nuit précédente. La plupart se dirigent vers l'école communale (fig. 135), espérant trouver sous la protection de la Croix-Rouge un abri plus sûr. On a évalué ainsi à plus de 600 le nombre de civils qui y passèrent la nuit du dimanche au lundi, sans compter les nombreux blessés qui s'y trouvaient déjà.

§ 5. — *La journée du lundi 24 août.*

Le lundi, de grand matin, l'incendie reprend, et toute la partie de la rue Grande, épargnée la veille, devient la proie des flammes. Le feu se rapproche de l'école communale (fig. 135) et menace bientôt l'immeuble qui abrite près d'un millier de personnes. Les Allemands non seulement ne font rien pour l'arrêter, mais empêchent même quelques civils de bonne volonté de se servir des pompes à incendie. Ils menacent de fusiller le bourgmestre qui, au péril de sa vie, essaye de parer au danger imminent en ajustant les tuyaux à la bouche d'eau. C'est alors que la Sœur Euloge se précipite au dehors et fait comprendre à ces êtres inhumains qu'il faut épargner l'édifice pour sauver la vie des blessés. Devant le courage admirable de cette femme, les Allemands cèdent et plusieurs d'entre eux prêtent main-forte pour arrêter les progrès de l'incendie.

Donc, le lundi 24 août, c'est-à-dire deux jours après la bataille, les Allemands mettaient encore systématiquement le feu aux maisons d'Ethe. A coup sûr, ils ne pouvaient plus alors prétexter une utilité stratégique quelconque, puisqu'à cette date les Français avaient déjà reculé bien loin en France. Mais hélas! ce ne sont pas seulement les

(1) D'après le témoignage de la veuve Lefèvre-Peignois, de sa fille Elise Lefèvre, de Georges Tillière et de bien d'autres encore

incendies qui reprirent ce jour-là, mais encore les massacres, et il nous reste à raconter les deux dernières fusillades collectives qui couchèrent par terre l'une, celle du « Paquis », 96 hommes, l'autre, celle du « Ruau », 46 !

a) *La fusillade du « Paquis ».*

La fusillade dite du « Paquis » (1), comprend deux groupes : celui des prisonniers d'Ethe et celui des hommes de Latour ; il y eut de chaque côté deux survivants. Nous demanderons à ceux-ci de nous retracer eux-mêmes le récit de la scène.

Voici le rapport de Louis Clesse, 16 ans, d'Ethe.

N° 852. J'habite au Chenois (plan n° 45) et je me trouvais avec les miens dans la cave, lorsque le samedi après-midi les Allemands nous firent prisonniers. Ils nous ont gardés jusqu'au lendemain dans la maison de Denis Allard. Nous y étions une vingtaine de personnes.

Le dimanche matin, ils nous font descendre dans le village, et, au fur et à mesure que nous avancions, les soldats joignaient à notre groupe tous les civils qu'ils rencontraient. Nous avons été ainsi conduits fort nombreux au lieu dit le « Haut des Rappes », où nous avons passé toute la journée. Le soir, les femmes ont été renvoyées à Ethe, les hommes devaient marcher sur Latour. Cependant, on en détacha onze de ce dernier groupe, ceux qui étaient ou trop vieux ou trop jeunes (2). J'étais de ce nombre.

Nous avons repris le chemin d'Ethe, sans gardiens, mais munis d'un passeport pour les onze, que portait Honoré Henry qui marchait en tête. Plusieurs fois arrêtés en cours de route, nous finissons cependant par aboutir au Chenois à la ferme Magnette (plan n° 46), où nous passons la nuit dans la cuisine.

Le lundi, vers 4 heures du matin déjà, des Allemands sont venus nous reprendre, mais à dix seulement, car Antoine Allard n'était pas dans la salle où nous nous trouvions quand les soldats sont entrés. Ils nous conduisent près du café Gérard (plan n° 47), à côté de la maison Dordu incendiée, où un officier déchire le sauf-conduit qui nous avait été délivré la veille. De là, nous sommes menés à l'autre extrémité de Belmont, et en passant devant la ferme Allard nous contemplons, stupéfaits, l'hécatombe des soldats français fusillés.

Nous devons alors relever dans les champs tous les blessés indistinctement, français et allemands, et les ramener soit au café Gérard, soit en face dans la maison Lanzer (plan n° 48), deux rares immeubles non incendiés.

Cette besogne terminée, cinq d'entre nous restent là comme otages, répondant des cinq autres chargés de ramasser dans les maisons épargnées toutes les victuailles.

(1) A la bifurcation des routes de Gomery et de Latour.

(2) Voici leurs noms : Joseph Guillaume, 67 ans, Honoré Henry, 65 ans, René Henry, 14 ans, Marcel Gross, 14 ans, Victor Jadot, 19 ans, Henri Jadot, 16 ans, René Hustin, 17 ans, Camille Hustin, 16 ans, Louis Laurent, 40 ans, Antoine Allard, et Louis Clesse.

Enfin, sous bonne garde, nous redescendons comme la veille dans le village et l'on adjoint encore à notre groupe d'autres civils. Nous arrivons ainsi au « Paquis », c'est-à-dire à la bifurcation des routes de Gomery et de Latour. Nous retrouvons là beaucoup d'hommes de Latour.

Soudain, débouchent du Jeune Bois des uhlans qui chargent sur nous, la lance en avant. Nous nous enfuyons dans toutes les directions, mais les cavaliers ont bien vite fait de nous rejoindre et nous abattent à coups de lance ou de revolver.

Je fuyais de mon côté avec Arthur Beaudhuin et Jean Toulmonde, quand nous fûmes atteints. Je tombai sous Jean Toulmonde. J'avais reçu deux coups de lance dans le dos, un troisième dans la poitrine, une balle de revolver dans le bras, et j'avais l'épaule fendue. Toulmonde avait été frappé entre les deux épaules. Les uhlans vinrent ensuite retourner les cadavres et achever les blessés. C'est alors que je reçus encore un coup de lance dans le cou. Je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, quelque temps après, des soldats me relevèrent et me visitèrent en me demandant où étaient mes armes! Je les priai de me donner à boire. Ils me conduisirent à la rivière et me plongèrent dans l'eau jusqu'aux genoux, mais en me défendant de boire et en renversant sur ma tête plusieurs seaux d'eau. J'étais trempé. Finalement, ils consentirent à me hisser dans une charrette, où se trouvaient déjà quatre soldats français blessés. Le soir, on conduisit la charrette un peu à l'écart de la route, au coin du bois. C'est là que nous passâmes la nuit à la belle étoile.

Le lendemain, mardi, une voiture de la Croix-Rouge de Chenois est venue nous chercher. J'ai traversé Gomery, où j'ai vu les Français fusillés près du cimetière, et je suis arrivé au lazaret de Chenois, d'où l'on m'a transporté chez mon oncle.

Jules Simon est le seul qui, comme moi, ait échappé à la mort, bien qu'il ait reçu sept coups de lance.

Voici les noms de mes malheureux concitoyens qui furent tués au « Paquis » :

Arthur BEAUDHUIN-LOURDIN, 38 ans; Jean-Baptiste CAPON, 66 ans; Constant DAUPHIN-BALON, 47 ans (1); François FIZAINE-CAPON, 73 ans; Edouard GÉRARD, 52 ans, et son frère Thomas GÉRARD-WARIN, 66 ans, et ses deux fils Pierre GÉRARD, 30 ans, et Edouard GÉRARD, 27 ans (fig. 145 et 146); Marcel GROSS, 14 ans; Joseph GUILLAUME-SIMON, 67 ans; Louis HABRAN, 17 ans (2); Honoré HENRY-CAPON, 65 ans; René HENRY, 14 ans; Edouard HOFFMAN-SCHAAK, 60 ans (3); René HUSTIN, 17 ans, et son frère Camille HUSTIN, 16 ans; Victor JADOT, 19 ans, et son frère Henri JADOT, 16 ans; Christophe KARIGER-PÉTREMENT, 51 ans (4); Louis LAURENT-MARY, 40 ans; Justin LEFÈVRE-GILLET, 70 ans; Camille MANGIN, 17 ans, et son frère Marcel MANGIN, 14 ans; Lucien PELTIER, 39 ans; Jean TOULMONDE, 52 ans.

(1) Complètement sourd.

(2) Dont le frère Camille avait été tué.

(3) Habitait Fauvillers, il n'était à Ethe que depuis quelques jours chez son beau-frère Schaak-Paillot.

(4) Laisse une veuve avec cinq enfants, dont le plus jeune avait 4 mois!

Dans son récit Louis Clesse dit qu'en arrivant au « Paquis » il y vit tout un groupe d'hommes de Latour. Ceux-ci, en effet, par ordre des Allemands s'étaient rendus le lundi matin sur le champ de bataille d'Ethe au nombre de 73 pour relever les blessés. Néanmoins, ils furent lâchement assassinés à l'exception de deux qui, providentiellement, échappèrent au massacre : Joseph Graisse et Joseph Bourguignon. Nous laissons la parole à ce dernier.

N° 853. Réquisitionnés par les Allemands pour relever les blessés sur le champ de bataille d'Ethe, nous sommes partis de Latour le lundi 24 août, vers 8 heures du matin, avec cinq chariots.

Nous étions exactement 73 hommes, tous de Latour, sauf Narcisse Arquin de Ruette (fig. 178) (1). Dans ce nombre il y avait deux prêtres, le curé de la paroisse, l'abbé Glouden (fig. 175), et un prêtre retraité, l'abbé Zender (fig. 176). Celui-ci avait reçu pour tout le groupe un sauf-conduit. Nous étions précédés du drapeau de la Croix-Rouge, et plusieurs d'entre nous portaient un brassard.

A la sortie du village nous avons dû nous garer pour laisser passer un convoi d'artillerie allemande. Arrivés à l'endroit appelé le « Haut des Rappes » entre le Jeune Bois et le bois des Loges, nous avons relevé douze blessés français que nous avons chargés sur nos chariots. Continuant notre chemin, nous avons ainsi abouti au bas de la côte, à la bifurcation de la route d'Ethe vers Gomery et Latour.

Soudain, nous vîmes des cavaliers allemands se lancer sur des civils d'Ethe et les massacrer. Des soldats qui se trouvaient près de nous, pris eux-mêmes de peur, allèrent se mettre à l'abri derrière des tas de fagots, et nous en fîmes autant. Mais lorsque les massacres eurent pris fin, les soldats nous entourèrent en vociférant et en criant que nous serions fusillés aussi. On leur fit remarquer que nous étions de Latour, et non pas d'Ethe. Ils reprirent : « Latour pas mieux qu'Ethe. » Alors l'abbé Zender montra à un soldat le sauf-conduit qui lui avait été délivré par l'autorité allemande. Ce soldat lui asséna sur la tête un formidable coup de crosse et l'abbé Zender tomba assommé. Ce fut comme un signal. Aussitôt les Allemands crièrent « Heraus » et les hommes de Latour se sauvèrent. Une ligne de tirailleurs se mit alors en position, tandis que d'autres soldats frappaient à coups de crosse ceux qui tâchaient d'échapper à la ligne de tir; on les fusillait à bout portant. Tous tombèrent ainsi mortellement atteints ou furent plus tard achevés, sauf Joseph Graisse qui se tenait toujours à la tête de son cheval et moi qui me trouvais près des chariots. Comment avons-nous échappé, je ne saurais le dire. Jules Claude tomba blessé à deux mètres de moi et me demanda de le charger sur un chariot, mais les Allemands ne m'en laissèrent pas le temps et l'achevèrent de trois coups de baïonnette. Ils allaient ainsi de l'un à l'autre. Deux officiers, revolver au poing, contemplaient cyniquement cet odieux spectacle; et lorsque tout fut fini, sur un signe ils poussèrent un formidable « hourrah » et s'en allèrent..... Joseph Graisse s'en retourna avec son chariot à Latour; quant à moi, arrêté en chemin, je fus joint

(1) En apprentissage chez un charron de Latour.

à un groupe de prisonniers d'Ethe et conduit à Arlon, où l'on reconnut notre innocence.

Voici la liste des 71 victimes de Latour :

M. l'abbé Maurice GLOUDEN, 32 ans, curé de Latour; M. l'abbé Emile ZENDER, 66 ans, ancien curé de Latour; Narcisse ARQUIN, 19 ans, de Ruette; Edouard AUTHELET-JACQUES, 42 ans; Auguste BESNARD-CLAUSSE, 39 ans; Justin BIEUVLET-BERNARD, 32 ans; Henri BURTON-JACQUEMIN, 57 ans, et son fils Victor BURTON, 16 ans; Victor BURTON-JACOB, 49 ans, bourgmestre; Alphonse CLAUDE, 45 ans, et son frère Jules CLAUDE, 36 ans; Adolphe CLAUSSE-PONCIN, 64 ans; Célestin COLLIGNON-BERNARD, 68 ans, et ses deux fils Joseph COLLIGNON-SIMON, 40 ans, et Hyacinthe COLLIGNON, 29 ans; Camille DARGE-NICOLAS, 33 ans; Fernand DOMANGE-JOFFIN, 30 ans; Edmond DUCHÊNE-MEYNANTS, 35 ans; Edouard GRAISSE-FLAMION, 56 ans; Félix GRAISSE-JACOB, 34 ans; Eugène GRÉGOIRE-JACQUEMIN, 56 ans; Joseph HALLET-PAILLOT, 51 ans; Emile HELLOY-MEINSTER, 38 ans; Victor HEYRENDT, 27 ans, et son frère Irène HEYRENDT, 24 ans; Arnold HUBEAUX-SIMON, 32 ans; Jules JACOB, 42 ans; Lucien JACOB-HENRION, 38 ans, et son frère René JACOB, 31 ans; Octave JACOB-JACQUEMIN, 36 ans; Ephrem JACOB-DOMANGE, 30 ans; Jean-Baptiste JACQUEMIN-CLAUDE, 64 ans; Joseph JACQUEMIN-GUILLAUME, 62 ans; Léon JACQUEMIN-BERNARD, 33 ans; François JACQUEMIN-AUTHELET, 59 ans; Joseph JACQUEMIN-ALLARD, 58 ans; Prosper JACQUES-ZENDER, 62 ans; Ernest JOFFIN, 29 ans, et son frère Louis JOFFIN, 15 ans; Nicolas KOLP, 39 ans; Joseph KOLP-GOBERT, 31 ans; Emile LALLOUETTE-HABRAN, 39 ans; Alphonse LAMBERT-COLLIGNON, 69 ans, et ses cinq fils : Pierre LAMBERT-THIRION, 39 ans, Alphonse LAMBERT-KOLP, 33 ans, Nestor LAMBERT-DECKER, 27 ans, Emile LAMBERT, 25 ans, Louis LAMBERT, 22 ans; Léopold LAURENT-LAYON, 66 ans, et son fils Lucien LAURENT-CLAUSSE, 35 ans; Joseph LAVAL-WIBRIN, 52 ans, et ses trois fils Charles LAVAL, 26 ans, Arthur LAVAL, 20 ans, et Léopold LAVAL, 16 ans; Arsène LIÉGEOIS-BLAISE, 47 ans; Isidore LIÉGEOIS-COLLET, 69 ans, et ses deux fils Constant LIÉGEOIS, 39 ans, et Victorien LIÉGEOIS, 35 ans; Jean-Lucas HABRAN, 40 ans; Lucien MUELLE, 20 ans; Joseph NICOLAS-CLAUSSE, 55 ans; Marcel NICOLAS, 30 ans; Jules PIERRE, 17 ans; Adolphe PONCIN, 72 ans; Victor REIZER-MICHEL, 62 ans, et son fils Ernest REIZER-FLAMION, 31 ans; Jean-Baptiste RICHARD, 54 ans; Louis SIMON-JACOB, 37 ans, et son frère Jean-Baptiste SIMON-JACOB, 37 ans; Paul THIRY-BAULESCH, 43 ans; Jean THOMÈS, 41 ans.

b) *La fusillade du « Ruau ».*

Il nous reste enfin à raconter la dernière fusillade, celle du « Ruau », qui fit 46 victimes. Nous ne pouvons qu'indiquer les circonstances dans lesquelles ces hommes furent pris et conduits au lieu du supplice ; car de l'exécution elle-même il n'y eut d'autres témoins que les auteurs du

crime, qui ne se sont pas chargés de nous en retracer le tableau d'horreur.

Du rapport de la veuve de Gustave Lefèvre-Peignois (1), nous extrayons les lignes suivantes.

N° 854. Notre quartier (plan n° 51) ayant été envahi par les Allemands dès le samedi après-midi, au beau milieu de la bataille nous nous réfugions chez Mme Emond (plan n° 50), où nous passons la nuit dans la cave, avec un grand nombre de voisins.

Le dimanche matin, les soldats découvrent notre refuge, nous en chassent et nous conduisent au « Haut des Rappes ». Le soir, on nous rend notre liberté et nous croyons bien faire de retourner dans la cave de la maison Emond, pour y passer encore une fois la nuit.

Le lundi matin, vers 9 heures, les soldats nous font de nouveau sortir de la cave et nous conduisent jusqu'à la maison Philippe-Niclot (plan n° 52), où un groupe important de civils vient grossir le nôtre. Le cortège reprend sa marche jusqu'au presbytère. Là, on nous sépare des hommes pour les conduire dans la direction de la rivière : tant qu'ils peuvent nous apercevoir, les malheureux nous adressent de touchants adieux car ils ont le pressentiment qu'ils vont à la mort. Nous ne devions, en effet, plus en revoir aucun !...

Quant à nous, nos gardiens ne savent trop que faire. Enfin, après un quart d'heure d'hésitation, ils nous font passer par la rue Perdue. Des deux côtés les maisons brûlent, et plus d'une d'entre nous doit veiller à ce que ses cheveux ne prennent feu !

Arrivés devant la maison d'Eugène Hustin (plan n° 44), les soldats nous forcent à regarder un soldat français et un civil qui achèvent de brûler : il est impossible de reconnaître le civil, tellement il est défiguré.

Nous traversons la rivière sur la passerelle de bois face à la rue Perdue et l'on nous parque dans le jardin d'Alexis Peignois (plan n° 53). Les soldats nous forcent à nous coucher par terre et aiguisent bien ostensiblement devant nous leurs baïonnettes en déclarant que cette fois nous y passerons. Un officier arrive, nous compte, et ordonne à des soldats de nous mettre en joue. Il était manifeste, depuis quelque temps déjà, qu'un autre officier intercédait constamment en notre faveur. Une altercation assez violente s'éleva et cet officier vint auprès de l'une d'entre nous en la priant de lui enlever ses galons avec des ciseaux. Il avait les larmes dans les yeux et dans la voix en lui disant : « C'est pour vous, Madame, que je fais cela ! » Il s'en trouvait un au moins qui avait encore des sentiments d'humanité !

Ces menaces prirent fin, et nos gardiens nous déclarèrent que nous étions libres. Nous redoutions presque cette faveur, car elle allait nous mettre devant une terrible réalité. J'allais, en effet, apprendre que j'étais veuve et que j'avais perdu un enfant. On retrouva mon mari et mon fils Octave couchés au « Ruau » avec leurs compagnons d'infortune. Ils avaient presque tous les yeux bandés.

(1) Confirmé en tous points par celui de la veuve d'Emile Philippe-Niclot.

Voici les noms des 46 hommes fusillés au « Ruau » :

Camille BAILLEUX-ROSSIGNOL, 38 ans (1); Emile BALTUS, 34 ans (2); Louis BANDIN, 28 ans; Joseph BAULARD-BAUDRY, 41 ans (3); Eugène BONNEAU-PEIGNOIS, 22 ans; Jean-Baptiste CAPON-ALLARD, 42 ans; Aristide DEBRAS, 33 ans; Thomas FERY-CAPON, 67 ans, et son fils Louis FERY, 23 ans; Emile GUILLAUME, 19 ans (4); Camille HENRION, 49 ans; Louis HENRY-BAULARD, 45 ans; Joseph HUGUET-ALLARD, 69 ans; Joseph HUSTIN-CHINA, 65 ans (5); Louis HUSTIN-HUGUET, 50 ans; Joseph HUSTIN-LACAVE, 69 ans; Eugène HUSTIN, 49 ans; Arsène JACOB-VIVINUS, 73 ans (fig. 158); François LALLEMAND-PÉTREMENT, 50 ans, et son fils Gilbert LALLEMAND, 15 ans (6); François LAURENT-LAURENT, 38 ans (fig. 160) (7); Gustave LEFÈVRE-PEIGNOIS, 48 ans, et son fils Octave LEFÈVRE, 20 ans; Jean-Baptiste LÉGER-PEIGNOIS, 69 ans, et son fils Victor LÉGER-LATRAN, 25 ans; Louis LIÉGEOIS-ALLARD, 64 ans (fig. 159); Joseph LIÉGEOIS-MARTIN, 51 ans; Auguste LIÉGEOIS, 25 ans; Henri LIÉGEOIS, 29 ans, et ses deux frères Léonce LIÉGEOIS, 28 ans, et Joseph LIÉGEOIS, 19 ans (fig. 151, 152 et 153); Léon MARCHAL-SERVAIS, 39 ans; Léon MARCHAL-SCHUMACKER, 45 ans; Jean-Baptiste NICLOT-ALLARD, 65 ans (fig. 165); Joseph PEIGNOIS-HUMBERT, 37 ans; Louis PÉTREMENT, 42 ans (8); Emile PHILIPPE-NICLOT, 37 ans (fig. 167); Joseph PIERRE-PEIGNOIS, 37 ans (9), et son fils Albert PIERRE, 14 ans; Emile SERVAIS, 18 ans (10); Nicolas SERVAIS-ROSSIGNOL, 34 ans; Louis SOSSON, 25 ans; Gaston TILLIÈRE, 21 ans, et son frère Gustave TILLIÈRE, 17 ans (11); Adolphe TILLIÈRE, 20 ans, et son frère Eugène TILLIÈRE, 16 ans (12).

c) *L'exode des prisonniers.*

Le mardi on commença à enterrer les morts et bientôt presque chacun fut fixé sur le sort des chers disparus. Mais qu'étaient devenus ceux — et ils étaient près d'une centaine — que des soldats avaient entraînés au loin, pour les conduire en Allemagne, paraît-il. Ils n'étaient heureusement pas aussi loin qu'on le pensait. Ils avaient été amenés en trois groupes par des itinéraires différents à Arlon, où on les avait fait compa-

(1) Laisse une veuve et un enfant de 2 ans. Il avait perdu la veille un bébé de 2 mois.

(2) Infirme des deux jambes.

(3) Sa femme fut trouvée morte dans sa cave.

(4) Blessé déjà à la fusillade du « presbytère », dans laquelle son père fut tué.

(5) Secrétaire communal.

(6) On n'a pas retrouvé son cadavre.

(7) « Escapé » de la fusillade du « presbytère ».

(8) Impotent, devait se traîner avec une canne.

(9) Laisse une veuve avec cinq petits enfants, l'aîné ayant été tué.

(10) « Escapé » de la fusillade du « presbytère ».

(11) Leur père (François Tillière) et leur frère aîné (Edouard) avaient déjà été tués.

(12) Tous deux « escapés » de la fusillade du « presbytère ». Leur frère Alphonse devait mourir à la suite de ses blessures à Luxembourg.

raître devant un conseil de guerre. Celui-ci avait naturellement dû conclure à leur innocence et les avait renvoyés dans leurs foyers. Pour la plupart ce mot contenait une douloureuse ironie.

Un prisonnier de chaque groupe nous retracera brièvement les incidents de cet exode.

Voici le récit de Joseph Paillot, échevin (1).

N° 855. Voyant les Allemands incendier Belmont, le samedi 22 août, pendant la bataille, je cherchai à gagner les bois avec ma femme et mes enfants, mais des soldats nous arrêtèrent en chemin et nous conduisirent à la ferme de Bellevue, où se trouvait déjà beaucoup de monde. Les hommes, mis à part, furent dirigés au lieu dit « la folie » (2).

Le dimanche matin, on nous força de ramasser les blessés et, l'après-midi, on nous conduisit sur le chemin de Latour, en nous menaçant continuellement des plus mauvais traitements. Nous passâmes la nuit à la belle étoile. Le lundi, on nous ramène vers Latour. En chemin nous croisons un autre groupe de prisonniers d'Ethe, parmi lesquels je reconnais M. le curé Bodson. Au croisement des routes Ruette-Gomery, un officier nous déclare que nous sommes condamnés à mort et que nous allons bientôt être passés par les armes. Nous sommes déjà agenouillés le long d'un fossé, en face du peloton d'exécution, lorsqu'un nouvel ordre enjoint à nos gardiens de nous diriger sur Arlon.

Nous arrivons en cette ville le soir, exténués de fatigue, mourant de faim, car nous n'avions encore reçu, depuis le samedi soir, ni un morceau de pain, ni un verre d'eau. Nous avions été soulagés de notre argent.

Cette fois, nous passons la nuit dans une remise à charbon et nous en sortons le lendemain tout noirs pour comparaître devant des juges allemands chargés d'enquêter sur notre compte. Nous sommes tous acquittés — nous étions vingt-deux (3) — et pouvons rentrer dans notre village.

Nicolas (dit Camille) Henry fit partie du groupe qui se rendit à Arlon par Vance. Voici son récit (4).

N° 856. Le soir de la bataille, pour nous soustraire à la cruauté de l'ennemi, nous nous dirigeons vers Laclaireau, lorsque des soldats nous arrêtent et conduisent notre groupe — nous étions bien une vingtaine — à la ferme de Bar, distante d'environ une lieue d'Ethe. Nous y passons la nuit dans une porcherie. D'autres civils, prisonniers comme nous, arrivent encore le lendemain, ainsi que des soldats français. La

(1) Il habitait à Belmont la maison marquée sur le plan au n° 16.

(2) Sur la route du Chenois, non loin de la lisière du bois.

(3) Voici leurs noms : Joseph Paillot, Jules Ledent, Joseph Kariger, Auguste Clesse, Alphonse Peignois, Constant Allard et son fils Camille, François Drouet, Arsène Henry, Jean-Baptiste Duhameau, Timothée Simon, Gustave Woignet, Amédée Capon, François Collin, Joseph Capon et son fils Gabriel, Simon Georges et ses deux frères Lucien et Camille, Joseph Bonneau, Joseph Grange et Joseph Bourguignon (le rescapé de Latour).

(4) Il habite sur la grand'place de Belmont.

plupart des femmes sont renvoyées au village, tandis que la veuve Jacquemin avec ses trois enfants, la veuve Léger avec ses deux enfants, tous les hommes et les prisonniers français, se mettent en route pour Arlon. On fait halte le soir à Vance. Le cortège reprend, le lendemain, le chemin d'Arlon, où les civils sont enfermés dans une salle du Palais de Justice, tandis que les soldats français sont dirigés d'un autre côté.

Nous comparaissons d'abord en groupe devant un tribunal militaire. Je prends la parole et j'expose les faits. Les juges font ensuite défiler des soldats allemands et leur demandent s'ils ne reconnaissent pas parmi nous des francs-tireurs. Ils accusent notamment la fille Léger (Rosalie), car c'est devant sa maison qu'était tombé le cavalier allemand blessé dans l'escarmouche du 13 août. La jeune fille put facilement établir son innocence en prouvant qu'elle n'était pas ce jour-là à Ethe, se trouvant à l'école normale d'Arlon. Elle surtout, et d'autres encore, durent comparaître les jours suivants.

Le jeudi matin, pour la première fois, on nous donna un morceau de pain. L'après-midi, tous les inculpés furent encore interrogés un à un, mais tous furent reconnus innocents et graciés, au nombre de trente-quatre (1).

A la tête du troisième groupe de prisonniers se trouvait le curé d'Ethe, l'abbé Bodson. Nous le laisserons raconter lui-même ses souffrances et celles de ses compagnons d'infortune.

N° 857. Le dimanche matin, vers 8 ou 9 heures, les Allemands envahissent le presbytère, en font sortir toutes les personnes qui s'y étaient cachées et me jettent brutalement dehors. On me lie les mains derrière le dos et la soldatesque m'accable d'injures. A coups de crosse, on me pousse, avec une centaine d'habitants d'Ethe, vers la route de Gomery, et en face de la scierie Capon un soldat me fouille et prend tout ce que j'ai sur moi : ma montre, mon porte-monnaie, mon portefeuille, etc. Ces procédés barbares n'ont rien de rassurant, aussi, me retournant vers mes paroissiens, je les invite à faire un acte de contrition et je leur donne une absolution générale. Ce que voyant, les soldats qui nous entourent entrent dans une rage épouvantable et me rouent de coups.

Je ne sais comment tout cela se serait terminé, sans l'arrivée providentielle d'un officier qui me fait délier, en me rassurant par ces paroles : « M. le curé, on ne vous fera pas de mal, mais vous suivrez nos armées. » Sous bonne escorte nous prenons le chemin de Latour et nous nous arrêtons au lieu dit le « Haut des Rappes ». Nous y passons toute la journée sous un soleil de plomb, et de cet endroit qui domine la vallée nous sommes admirablement placés pour assister au triste spectacle de l'incendie d'Ethe.

(1) Voici les noms des compagnons de captivité de Nicolas Henry : Victor Sosson, Louis Jadot, Pierre Roland, Joseph Mangin, François Dargenton, Auguste Depiesse, Louis Gobert et son fils Louis, Jean-Baptiste Capon et ses deux fils Arsène et Camille, Joseph Laurent, Joseph Claude et son fils Victor, Désiré et Camille Peignois, Lucien Hustin, Jean-Baptiste Goffinet et son fils Jules, Léon Debaiffe, Louis Fiolat, Jean-Baptiste Gobert, Noël Claren, Alexis Kariger, Jean-Baptiste Habay, la veuve Jacquemin et ses trois enfants, et la veuve Léger et ses deux enfants, et Camille Lefèvre.

Vers le soir, on permet aux femmes et aux enfants de rentrer au village Peu après, une sélection se fait parmi les hommes ; onze de ceux-ci reçoivent un sauf-conduit pour retourner chez eux, les autres sont dirigés sur Latour. Nous étions vingt-sept civils dans ce dernier groupe dont je faisais partie, mais il y avait encore avec nous bon nombre de prisonniers français. En plein champ on nous fait mettre à genoux et on se dispose à nous fusiller, lorsque je demande à pouvoir m'adresser à un officier. Un cavalier arrive et je proteste devant lui de notre innocence à tous. Il m'écoute et finalement me dit : « Vous ne serez pas fusillés, mais vous serez prisonniers. »

Nous passons la nuit dans une campagne près de Chenois.

Le lundi matin, avisant un officier, je lui demande de m'obtenir l'autorisation de retourner dans ma paroisse pour y exercer mon ministère. Je lui signale également l'inquiétude des épouses éplorées, par suite de l'arrestation de leur mari. Cet officier alla exposer ma requête à qui de droit et revint peu de temps après m'apporter un sauf-conduit dûment libellé pour les 27 prisonniers d'Ethe, avec consigne d'enterrer les morts sur le champ de bataille.

Ce n'est pas sans peine que nous nous frayons un passage parmi les nombreux véhicules qui encombrent toutes les routes. Nous sommes une première fois arrêtés par des officiers en auto, mais à la vue du laisser-passer, ils nous laissent continuer notre chemin.

Arrivés presque à l'entrée du village d'Ethe, un officier se précipite sur nous, en nous traitant de francs-tireurs. Je lui montre mon papier. Il me l'arrache et me faisant signe de me taire : « Vous n'êtes pas libre, me dit-il. Je viens de faire fusiller votre vicaire. (Il confondait avec le curé de Latour qui, en effet, avait été tué avec un grand nombre de ses paroissiens.) Vous viendrez avec nous à Arlon et vous tirerez des canons. » A l'instant même on nous adjoint huit autres prisonniers d'Ethe, nous étions donc trente-cinq (1). On nous fait ensuite tirer trois canons abandonnés par les Français. Nous traversons ainsi le village et nous avons toutes les peines à monter par la rue du Château-Cugnon. Au delà de la ligne du chemin de fer, nous prenons la direction de Buzenol-Vance. Chaque fois que nous rencontrions des soldats allemands, j'étais tout particulièrement l'objet de leurs moqueries, et bien souvent de leurs coups. Plusieurs fois des officiers se détachèrent des rangs pour me frapper en pleine figure avec leur cravache, ou pour me donner des crocs-en-jambe qui me faisaient tomber. Et nous marchions toujours ainsi sans boire, ni manger. Nous souffrions terriblement de la soif et de la chaleur et le poids des lourds canons qu'on nous faisait tirer dépassait de loin la mesure de nos forces. Je n'ai jamais compris comment nous avons pu aboutir ainsi jusqu'à Arlon, où nous sommes arrivés vers 19 heures. Nous y laissâmes les canons à l'entrée de

(1) Voici les noms des 35 prisonniers : l'abbé Constant Bodson, curé d'Ethe ; Ernest Laurent, J.-B. et Joseph Roche, François Laurent, Ernest et Louis Dargenton, Victor Habran, Eugène Tillière, Désiré Allard, Joachim Magnette, Louis Kolp, Victor Habay, Emile Foulon, Eugène Fizaine, Théophile Mangin, Eugène Thomas, Denis Servais, Albert Thiry, Anatole Antoine, Marcel Bouillon, Pierre Hustin, Arsène Lhommel, Joseph Collin, Louis Dumont, Victor Servais, Louis Laurent-Besseling, Victor et Louis Lacave, Louis Laurent-Simon, Joseph Barthélemy, J.-B. Lefevre, Emile Baulard, Félix Servais et un inconnu.

LÉGENDE

Église
... ieur Dordu
... communale
Moulin de Belmont Hustin
... s Thomas
... eph Paillot-Bruon
... n Bressard
... d'exécution des quatre premières victimes de Belmont
... honse Kariger-Bonneau
... Peignois-Fouquet
... devant lequel furent fusillés les soldats français prisonniers
... x Allard-Peignois
... de la fusillade collective des ... français désarmés
... ugene Damont
... Lacave-Capon
... Mousty-Rezer
... Petrement-Peignois
... nthe Huguet-Peignois
... Schoeffer-Niclot
... Rossignol-Bandin
Paillot-Liégeois.
... Arbalestrier-Lamine
François Fizaine-Capon
24 Veuve Marie Gilles-Simon
... -B Capon-Capon
... Camille Habran
... Leon Marchal-Servais
28 Marthe Baudry
29 Servais-Schleder
30 École des Religieuses
31 Jh Baulard-Baudry
32 Jh. Duhameau-Guillaume.
33 Fr Tilliere-Albert
34 Camille Paillot-Capon
35 Cave Petrement-Servais
36 Pierre Warin
37 Peignois-Collin
38 Octavie Liegeois-Fagny
39 Marie Leger-Sosson
40 Christophe Baulard bourgmestre
41 Presbytere
42 Chicorée Capon.
43 Ancien cimetière.
44 Eugene Hustin
45 Louis Clesse.
46 Ferme Magnette
47 Cafe Gerard
48 Lanzer.
49 Jules Ledent
50 Mme Emond
51 Gustave Lefevre-Peignois
52. Emile Philippe-Niclot
53 Jardin d'Alexis Peignois
54 Endroit ou tomberent les membres de la famille Léger.
55 Fusillade du « presbytère ».
56 Fusillade du « pre Flamion
57 Fusillade du « pré Liégeois
58 Fusillade du « Pâquis
59 Fusillade du « Ruau »
60 Fusillade du « Fond de Jevé »
61 Louis Laurent-Mary.
62 Veuve Servais-Rossignol.
63. Brasserie



Fig. 169. — Plan du village d'Ethe.

la ville et un officier vint nous dire : « Vous êtes libres, mais vous ne pouvez plus retourner à Ethe. »

Ce même soir, les Pères Jésuites nous offrirent à tous une cordiale et réconfortante hospitalité. Quelques jours après, mes paroissiens purent retourner dans leur village; quant à moi, à bout de forces, je me rendis à Clairefontaine, chez les Pères du Sacré-Cœur.

§ 6. — *Les inhumations.*

Le mardi, 25 août, par ordre de l'autorité militaire allemande, le bourgmestre réquisitionna tous les hommes qui avaient échappé aux fusillades, pour inhumer les morts. Il envoya deux femmes (1) dans le bois du Bon-Lieu pour avertir les habitants de Belmont qui s'y étaient réfugiés, qu'ils pouvaient enfin impunément rentrer dans le village.

Ce premier jour, les hommes se rendirent au delà de la gare, où ils creusèrent de larges fosses au lieu dit « Fond de Bivaux » pour y enterrer les soldats français et allemands tombés dans les environs. Deux religieuses, portant le fanion de la Croix-Rouge, les accompagnaient heureusement, car lorsqu'ils retournèrent au village, vers midi, pour prendre une légère réfection, des troupes allemandes ne voulurent rien moins que les fusiller. Il fallut tout le courage et la connaissance de la langue allemande de sœur Clara, grand-ducale, pour obtenir le « laisser-passer » à ceux qui travaillaient à rendre l'hommage de la sépulture aux morts.

Ce même jour, les Allemands mirent encore le feu à la maison Bosseler, en face de la gare. Ce fut la dernière.

Le lendemain, mercredi, l'équipe des ouvriers se rendit au cimetière et y creusa de nombreuses fosses. On y déposa tout d'abord les civils tombés près du presbytère. Ceux qui pouvaient être identifiés furent enterrés à part, les autres furent déposés dans une fosse commune. On assistait parfois à des scènes bien pénibles : des pères se trouvaient dans la douloureuse nécessité d'enterrer leur fils, des enfants leurs parents. On vit même la veuve Joséphine Capon donner la sépulture au corps de son mari tout mutilé.

Le jeudi, le pénible travail continue. Cette fois, ce sont les fusillés du pré Flamion et du pré Liégeois qu'on se met en demeure de transporter jusqu'au cimetière. La plupart sont méconnaissables, car beaucoup ont été achevés à coups de crosse sur la tête ; ils ont le crâne fracassé et la figure toute défigurée.

(1) La femme Jules Ledent et Anne-Marie Liégeois.

Mais un douloureux incident rendit mémorable cette journée. Nous laissons raconter le fait par Sœur Euloge elle-même :

N° 858. J'avais de nouveau passé toute la matinée du jeudi à l'ambulance de l'école communale, prodiguant avec les autres sœurs mes soins aux blessés, lorsque vers midi l'idée me vint de me rendre à l'église. Depuis que j'avais vu celle-ci devenir la proie des flammes, la pensée d'une profanation des saintes espèces me hantait l'esprit. Le curé ayant été emmené en captivité et le vicaire n'étant pas là (1), je décidai d'aller voir moi-même.

J'étais accompagné d'Ernest Hustin. Sur les marches du grand escalier, je vis, étendus dans leur sang, les cadavres de Joseph Henry-Gavroy et de Joseph Schléder-Habran. Je fis le tour extérieur de l'église, ne remarquant rien d'anormal. Mais en revenant sur le parvis j'aperçois deux ciboires : le grand était couvert, le petit ne l'était pas (2). Ce dernier était vide. Je m'agenouille, pensant bien que le grand ciboire devait contenir toutes les saintes espèces. Pour m'en assurer cependant, d'une main tremblante, j'en soulève le couvercle. Il ne contenait qu'une eau boueuse!

L'idée d'un sacrilège me traverse l'esprit. Je regarde autour de moi et j'aperçois soudain de petites hosties blanches collées aux feuilles des lilas et des églantiers qui bordent des deux côtés les escaliers de l'église; la rosée du matin les y avait attachées, de telle sorte qu'elles pendaient comme des médailles d'argent aux arbustes, ou gisaient par terre.

A ce spectacle, tout émue, je me mets à prier et à adorer. Des personnes qui passent devant l'église, me voyant à genoux, s'approchent aussi et viennent se grouper autour de moi.

Que faire? On décide d'aller chercher M. le vicaire. Ernest Hustin s'en charge, tandis que nous demeurons en prière.

L'abbé Hanin arrive quelque temps après et se met en devoir de recueillir une à une les saintes hosties dans le ciboire. La tâche fut longue. Quand elle fut terminée, les personnes présentes se rendirent devant l'autel de la Sainte Vierge

(1) Le vicaire, l'abbé Paul Hanin, s'était rendu le 21 août à Latour pour l'adoration. Lorsque le soir il voulut rentrer à Ethe, les soldats français eux-mêmes l'en dissuadèrent, lui conseillant d'attendre jusqu'au lendemain matin. Il s'arrêta donc à Pierrard-lez-Virton, chez les Aumôniers du travail, où il passa la nuit. Le lendemain, de grand matin, la bataille s'engagea et force fut au vicaire de demeurer à Pierrard. Quand on y apprit les massacres d'Ethe et la conduite des troupes allemandes à l'égard des prêtres, on empêcha l'abbé Hanin de retourner dans sa paroisse, et on lui conseilla d'attendre que le passage du gros des troupes fût terminé.

(2) Le jour de la bataille M. le curé avait encore eu le temps de dire la messe. Il avait laissé la clef sur le tabernacle, comme cela se faisait ordinairement, pensant que peu d'instants après son vicaire célébrerait à son tour le saint sacrifice. C'est ce qui explique la facilité qu'eurent les profanateurs à s'emparer des vases sacrés.

Au début de l'occupation, des Allemands, sous la direction du commandant de place de Virton, le colonel von Goetz, vinrent pour défoncer le coffre-fort de la sacristie. Celui-ci étant muré, ils ne réussirent qu'à en forcer la boîte du secret. Peu après le secret défoncé avait disparu et un calice était enlevé. Lorsqu'il apprit ce vol, le vicaire, l'abbé Hanin, en présence de témoins, s'empressa d'enlever les vases sacrés que renfermait encore le coffre-fort.

et là, au milieu de cette église en ruines, M. le vicaire consomma lui-même une partie des saintes espèces et nous en distribua également un grand nombre. Jamais communion ne fut peut-être donnée et reçue avec tant d'émotion, dans un cadre aussi tragique.

Le jeudi soir, des automobiles luxembourgeoises vinrent apporter quelques vivres à la population affamée.

Le vendredi, on procéda à l'inhumation des fusillés du « Ruau » et du « Fond de Jevé ». On découvrit, ce jour-là aussi, les corps carbonisés dans la cave Pétrement-Servais.

Clément Thomas, Jules Thomas, Edmond Mary, Alphonse Habay, et Hyacinthe Huguet ont relevé dans la prairie de Véronique Liégeois treize soldats français fusillés, porteurs du brassard de la Croix-Rouge et les mains liées derrière le dos (fig. 131). On les y a enterrés. Lors des exhumations en 1917, Henri Laurent, Victor Claude et Arthur Claude, qui y assistaient, ont encore pu voir les brassards et les mains liées.

Et les inhumations continuèrent les jours suivants...

On releva sur le territoire de la commune les cadavres de Joseph ZONDACG-CLAISSE, 64 ans, et de Joseph CLAISSE, 57 ans, son beau-frère, tous deux de Huombois (Sainte-Marie), venus à Ethe dans l'espoir d'y trouver un refuge et qui y furent tués près du moulin de Rabay.

Emile SIMON-COLLIGNON, 35 ans, ne fut pas tué par les Allemands. Ceux-ci s'étaient contentés d'incendier sa maison. Un pan de mur s'écroula sur Emile Simon, qui eut l'épine dorsale brisée. Il laisse une veuve avec six petits enfants, dont un posthume.

On apprit plus tard que la petite Alice LAURENT, âgée de 5 jours seulement, mourut dans les bras de sa mère qui fuyait dans la direction du bois de Buzenol. On retrouva le corps de Jean MAQUETS-SERVAIS, 42 ans, près du bois de Gomery. Il avait été tué en fuyant.

On ramena à Ethe le cadavre d'Emile Depiesse que les soldats avaient conduit jusqu'à Etalle pour l'y pendre. (Voir rapport n° 828, p. 217.)

Enfin, il se confirma dans la suite que la veuve François-Joséphine Tillière, et ses deux enfants, Marcel et Edmond, dont on n'avait aucune nouvelle, avaient été fusillés tous les trois à Arlon. Comment et pourquoi avaient-ils été amenés jusque-là, nul ne saurait le dire. Il plane autour de cette histoire un mystère. (Voir rapport n° 817, p. 191.)

§ 7. — *Départ des blessés pour l'Allemagne.*

Le 4 septembre, les Allemands dirigèrent vers l'Allemagne un assez grand nombre de soldats français blessés à la bataille du 22 août et soignés à l'ambulance de l'école communale. Quatre civils blessés durent également les accompagner. Trois d'entre eux ne revinrent plus jamais.

Alphonse TILLIÈRE, 19 ans, blessé une première fois à la fusillade du « presbytère », et une seconde fois à celle du pré Flamion, y fut relevé et conduit à l'ambulance, où on lui amputa un bras. Mal remis encore de ses blessures et de son opération, il dut partir pour l'Allemagne; mais, vu son état, ses gardiens le débarquèrent à Luxembourg, où il mourut le 6 septembre. Son père et ses deux frères avaient été fusillés (1).

Augustin CHOQUERT, âgé de 68 ans, était malade et infirme. « Escapé » de la fusillade du « presbytère », il est conduit vers le pré Flamion, mais ne pouvant plus avancer il reçoit plusieurs coups de baïonnette et de crosse et est abandonné en chemin. Transporté le soir à l'hôpital, il y est soigné jusqu'au 4 septembre, date à laquelle les Allemands l'embarquèrent avec les prisonniers français pour l'Allemagne, bien que non guéri. En effet, déposé dans l'hôpital à Trèves, il y meurt quelques jours après.

Louis GÉRARD, blessé à la fusillade du pré Flamion, et comme les deux précédents, transporté à l'ambulance, doit lui aussi partir en captivité pour l'Allemagne, où il meurt à Torgau (2), le 7 octobre 1914.

Le quatrième civil d'Ethe qui partit blessé pour l'Allemagne, mais eut la chance d'en revenir, est Camille Thiry, dont la relation vaut la peine d'être publiée.

N° 859. J'étais resté toute la journée du samedi chez Peignois-Collin (plan n° 37), près de la maison de M. le curé, lorsqu'après la bataille celui-ci nous invita à passer la nuit chez lui. C'est là que je fus pris par les Allemands le dimanche matin. Je me trouvais dans le groupe des civils qui essuyèrent une première fusillade près du presbytère. N'ayant pas été atteint, je m'étais laissé tomber, simulant le mort, lorsqu'à coups de crosse les soldats me forcèrent à me relever. De là je fus conduit avec mes compagnons d'infortune au pré Flamion. De nouveau je me trouvai devant un peloton d'exécution, mais cette fois je fus atteint de trois balles : l'une à la cuisse gauche, une autre au bras droit et la troisième à l'épaule gauche. Je restai étendu toute la journée, souffrant horriblement. Le soir, des soldats français m'aidèrent à me relever et me conduisirent à l'ambulance de l'école.

Sans être guéri, le 4 septembre, je fus désigné avec trois autres civils blessés

(1) Joseph Tillière-Claisse au pré Liégeois, et Adolphe et Eugène Tillière au « Ruau ».

(2) Sur l'Elbe, en Saxe.

comme moi, et des soldats français prisonniers, pour être évacué en Allemagne. A Luxembourg, on me déposa dans un hôpital, mais tandis que tous les autres eurent de quoi se refaire, je ne reçus que du pain et de l'eau. A partir de ce moment je fus toujours soumis à un régime spécial de privations et de mauvais traitements. Ce n'est que bien après que je devais apprendre ce qui me valait cette animosité de la part de mes gardiens.

De Luxembourg on me transporta à Trèves. Pendant tout le trajet, je reçus force coups de poing et de pied, ainsi que des crachats. Dans les gares où le train stationnait, on m'exhibait comme un franc-tireur fort dangereux, ce qui me valait l'anathème de la populace, qui menaçait bien souvent de m'écharper.

Arrivé à Trèves le soir, on me jeta dans un corps de garde, où l'on me banda les yeux et me lia les mains derrière le dos. Les soldats me frappèrent, jusqu'à ce que, fatigués eux-mêmes, ils me laissèrent à mon malheureux sort pour le restant de la nuit. Le lendemain matin, on me conduisit d'abord à la prison, où je comparus devant des juges qui voulurent me faire avouer que j'étais franc-tireur. Sur mes dénégations énergiques, ils me renvoyèrent en cellule. Je ne devais pas y rester longtemps. Je fus mené à l'hôpital, où un médecin pansa mes blessures.

Reconduit de nouveau en prison, je dus y subir un second interrogatoire et, cette fois, on formula une accusation précise à mon sujet : j'étais accusé d'avoir coupé les seins et les poings à une diaconesse allemande. J'eus beau protester de mon innocence, je ne parvins pas à convaincre mes juges.

Le 18 septembre, il fut décidé que je partirais pour Coblence, mais avant cela on me fit monter dans une auto et on me promena à travers les rues de la ville pour montrer à la population de Trèves un franc-tireur belge. Je n'avais sur moi qu'une chemise et un pantalon. Arrivé à la gare, un ouvrier compatissant m'offrit un paletot.

Je fis d'abord un séjour à l'hôpital de Coblence et mes blessures se guérissant petit à petit, le 13 novembre on m'enferma dans la prison. C'est là que j'appris, au mois de mai de l'année suivante, qu'à la suite d'enquêtes faites en Belgique, mon innocence avait été reconnue. Je croyais, en conséquence, recouvrer bientôt la liberté. Il n'en fut rien. Le 28 mai 1915, je fus dirigé sur le camp de Holzminden, où je fus occupé à différentes corvées. De là, je partis pour Celle-Lager le 28 juillet. Je ne devais y rester que quelques jours. Pendant les mois d'août et de septembre, on m'employa pour les travaux de la moisson dans une ferme, et je revins à Celle-Lager jusqu'au 3 janvier 1916. A cette date, je reçus enfin l'autorisation de rentrer en Belgique. J'arrivai à Ethe le 8 janvier 1916.

Le 5 mai 1917, je devais de nouveau être déporté, cette fois en France, jusqu'au 28 juillet de la même année. Pendant tout le reste de la guerre, il me fallut travailler pour les Allemands aux chantiers de Sainte-Marie-sur-Semois.

§ 8. — *Epilogue.*

Avant de tourner cette page sanglante de l'histoire de l'invasion allemande en Belgique, donnons un tableau récapitulatif des crimes commis à Ethe les 22, 23 et 24 août 1914 par les troupes de la 10[e] division d'infanterie, commandée par le général Kosch.

Deux cent cinquante-six maisons furent incendiées (1) et deux cent soixante-dix-sept civils trouvèrent la mort sur le territoire d'Ethe (2). Deux cent quatre appartenaient à la commune, soixante-treize étaient des villages voisins (3). Parmi ces victimes on compte trente personnes du sexe féminin, quinze vieillards ayant 70 ans ou au delà, et deux qui avaient dépassé les 80 ans ! Dix époux, mari et femme, périrent dans la tourmente. Vingt-trois pères ou mères furent tués avec un ou plusieurs de leurs enfants (4).

Une centaine (5) de soldats français prisonniers, désarmés, parmi lesquels plusieurs blessés et un certain nombre porteurs du brassard de la Croix-Rouge, ont été lâchement assassinés au mépris du droit des gens et de toutes les lois de la guerre.

Voilà le bilan !

Le *Livre Blanc*, qui parut en mai 1915, et qui est la protestation *officielle* de l'innocence de l'Allemagne dans la conduite de la guerre en Belgique, et de la culpabilité de la population belge, est censé passer en revue toutes les localités de notre territoire où des sévices ont été commis. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler que ce document ne souffle mot de Tamines (6), où le nombre des civils morts s'élève à 374. Même silence au sujet des événements d'Ethe!...

Il parut, en 1916, un album (*Heldengräber in Süd-Belgien*), donnant la photographie des tombes des soldats français et allemands dans le sud de la Belgique, ainsi que de précieuses données militaires, et qui, pour cette raison peut-être, fut rapidement retiré du commerce. A la page 22, sous une vue panoramique d'Ethe (fig. 21), on lit la notice suivante : « Les édifices furent détruits dans un combat de rues qui eut lieu le lendemain de la bataille, alors que le 50ᵉ régiment d'infanterie traversant le village d'Ethe en rangs serrés, fut attaqué à coups de feu de l'intérieur des maisons par les villageois, comme aussi par des soldats français disséminés, porteurs des insignes de la Croix-Rouge. »

Le capitaine von Mutius, dans son histoire de la bataille de Longwy, est en général sobre de commentaires et se borne à narrer, d'une façon assez objective, les événements militaires. Cependant, en parlant de

(1) 86 à Belmont et 170 à Ethe.

(2) 270 ont été tués par les Allemands, 7 sont morts à la suite des événements.

(3) 70 de Latour, 1 de Ruette et 2 de Huombois.

(4) 5 civils d'Ethe ont été tués sur le territoire d'autres communes.

(5) En donnant ce chiffre, nous restons certainement en dessous de la vérité.

(6) T. III de notre ouvrage, p. 128.

l'avance de la 10e division le 23 août, il déroge à cette réserve et parle de « la lutte contre la population fanatisée par des influences locales, qui motiva dans certains villages des représailles apparemment cruelles, mais absolument nécessaires. Là, ajoute-t-il, où pareille influence pernicieuse ne se produisit pas, comme à Latour par exemple, tout demeura intact *(unversehrt)* (1). »

Il y a dans cette réflexion, et notamment dans l'exemple cité, une ignorance absolue des faits, ou une hypocrisie voilée. En effet, sur le territoire de Latour, les troupes allemandes ne commirent aucun méfait, mais elles entraînèrent insidieusement 73 habitants de Latour sur le champ de bataille d'Ethe sous prétexte d'y relever les blessés, et massacrèrent ces innocents, dont deux seulement échappèrent. Et cependant — von Mutius le reconnaît — « aucune influence pernicieuse n'avait fanatisé les habitants de Latour », en d'autres mots les Allemands n'y avaient pas trouvé de francs-tireurs.

Il est d'autant plus étrange que le *Livre Blanc* ne fasse même pas allusion aux événements d'Ethe, que le gouvernement allemand ne pouvait pas ne pas les connaître et, en effet, ne les ignorait pas.

Dès la fin de septembre 1914, à la suite d'un article paru dans un journal du Grand-Duché, une première enquête fut faite par un officier d'Arlon qui convoqua à la mairie d'Ethe le bourgmestre, M. Christophe Baulard, et d'autres témoins encore, notamment Joseph Lejeune. Leur récit concordant confondit l'enquêteur, qui revint quelque temps après pour leur demander s'ils maintenaient tous leur première déposition. La réponse fut naturellement affirmative.

Une autre enquête fut ouverte le 22 mars 1916 par les membres du Tribunal de première instance d'Arlon (2), en vue d'établir le registre des décès de 1914. A cette occasion, le bourgmestre signa une déclaration résumant les événements du mois d'août 1914. Lorsque le gouverneur du Luxembourg Hurt prit connaissance de cette pièce il la déchira, malgré les protestations des membres du Tribunal.

Enfin, une troisième enquête eut lieu en septembre 1918, à la demande du comité de la Croix-Rouge de Genève. L'officier qui se trouvait alors à la Kommandantur d'Ethe, ayant prié la veuve Marchal-Schumacker de servir d'interprète, recueillit les dépositions de M. Baulard, d'Ethe, du baron de Gerlache, de Gomery, et de la comtesse de Briey, de Laclaireau.

(1) O. c., p. 41.

(2) MM. le juge Gofflot, le substitut du procureur du Roi Mons et le greffier Biren.

Des accusations précises furent portées sur deux jeunes filles d'Ethe.

Les Allemands accusèrent tout d'abord Rosalie Léger d'avoir tiré sur une de leurs patrouilles le 13 août. Ce jour-là, en effet, nous avons eu l'occasion de le raconter, un cavalier allemand, appelé Fritz Hartmann, du 6e chasseurs, tomba devant la maison Léger. Transporté au château de Laclaireau, il déclara lui-même avoir été blessé par des soldats français, cachés en embuscade dans la rue Grande. Rosalie Léger, faite prisonnière le 22 août, fut conduite à Arlon, où elle dut subir plusieurs interrogatoires. Elle n'eut pas de peine à prouver que le 13 août elle ne se trouvait pas à Ethe, mais bien à l'Ecole normale d'Arlon. De ce fait l'accusation tombait, et la jeune fille fut relâchée.

L'autre personne inculpée était la fille du bourgmestre. Pour réduire à néant cette nouvelle légende, il suffira de dire que l'unique fille du bourgmestre est née le 25 mai 1911. Elle avait donc en août 1914 à peine trois ans!

Lors de l'inauguration, en août 1921, du monument élevé à la mémoire des victimes d'Ethe et de Latour, plusieurs journaux allemands (1) ont poussé un cri d'indignation et l'association des anciens combattants du Reich a adressé, le 10 janvier 1922, au chancelier un mémoire de protestation (2), accusant le gouvernement belge d'avoir fait sciemment un exposé erroné des événements survenus à Ethe les 22, 23 et 24 août 1914 et de perpétuer par la pierre la « honte allemande ».

Le *Journal allemand des officiers*, du 11 septembre 1921, a voulu remettre les choses au point et a fait un récit fantaisiste des journées sanglantes du mois d'août 1914 à Ethe. Nous n'avons pas l'intention de réfuter ici cette version. Nous croyons avoir suffisamment établi la vérité dans les pages qui précèdent et nous pensons qu'elles peuvent impunément affronter la plus sévère critique.

Dans l'article en question un témoignage apocryphe du bourgmestre d'Ethe ayant été allégué, M. Christophe Baulard a protesté publiquement par la voix des journaux en établissant les faits dans toute la lumière de la vérité (3).

A cause du silence du *Livre Blanc*, il n'est guère facile de déter-

(1) Le *Journal allemand des officiers*, du 11 septembre 1921. (Nous n'avons eu sous les yeux que la traduction donnée par l'*Avenir du Luxembourg*, du 24 février 1922.) La *Münchner Neueste Nachrichten*, du 15 octobre 1921.

(2) Reproduit par la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, du 14 janvier 1922.

(3) Cette réponse, précédée de la traduction de l'article du journal allemand, a paru dans l'*Avenir du Luxembourg*, du 24 février 1922.

miner avec certitude et précision quelles sont les unités allemandes qui se sont rendues coupables des crimes d'Ethe. On sait cependant que, pendant le combat du 22 août, le 50e régiment opérait au nord du village et ensuite pénétra dans le centre même de la localité; et que c'est le 46e régiment qui traversa Belmont pour prendre à revers la 7e division française. Il semble donc logique d'attribuer à ces deux régiments les méfaits commis en cette journée. Il faut le faire néanmoins avec circonspection, car un document découvert à Paris à la *Direction du Contentieux et de la Justice militaire* (dossier 2139, bordereau 38609), nous autorise à supposer que le 6e régiment de grenadiers aurait aussi sa part de responsabilité, puisque un nommé Lamenta, soldat-infirmier à ce régiment, affirme que le sergent-major Matz, de la 2e compagnie du 6e grenadiers, aurait convoyé un groupe de 80 soldats français jusqu'à l'extrémité d'Ethe, et là aurait ordonné à ses hommes de fusiller tous ces prisonniers. Tout l'ensemble du récit fait supposer qu'il s'agit de la fusillade collective exécutée au bout de Belmont, en face de la ferme Allard (1).

Mais les incendies et les tueries systématiques qui détruisirent et ensanglantèrent Ethe eurent lieu surtout le lendemain et le surlendemain de la bataille. Il est plus difficile encore à cette date de faire retomber avec certitude la responsabilité sur un régiment ou sur son chef. Il semble cependant bien établi que ce sont les régiments 50e et 6e qui s'attardèrent à Ethe. Nous avons à ce sujet quelques témoignages précis : tous concordent pour désigner le 6e régiment de grenadiers, comme l'auteur des massacres de civils et notamment de soldats français prisonniers et brancardiers (2).

Le soldat Boleslaw Brodniewicz, appartenant à la 3e compagnie du Ier bataillon du 6e régiment de grenadiers, affirme avoir vu des soldats de son régiment tirer sur des soldats français blessés et sur des civils, par ordre d'un général de brigade (3). Félix Rupanski, fait prisonnier aux Eparges le 15 février 1916, appartenant à la même compagnie, tient un langage identique (4).

La déposition de Ladislas Prontkowski, de la 3e compagnie aussi du même régiment et qui a déserté le 3 février 1915, donne plus de

(1) Le rapporteur en a été témoin oculaire.

(2) C'est en effet le 6e régiment de grenadiers qui forma le 23 et les jours suivants l'avant-garde de la 10e division. (Voir : *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 47.)

(3) Paris. *Direction du Contentieux et de la Justice militaire*. Dossier 455, rapport 850[2].

(4) Ibid. Rapport 1553

précisions. Voici les passages les plus marquants de son rapport (1) : « ... Le dimanche 23 août à Ethe, près d'une scierie, nous reçûmes des coups de feu, et le cheval du général Liebeskind fut tué. Nous venions de faire prisonniers à ce moment huit soldats français. On les maintint au milieu de la compagnie. Pendant le feu, nous nous sommes retirés dans la scierie et dissimulés derrière des planches ou des troncs d'arbres. On avait attaché les mains et les bras des soldats français prisonniers. Comme il y avait une accalmie, j'ai remarqué tout près de moi sur la route le général Liebeskind à pied et j'ai entendu très distinctement qu'il disait au capitaine de ma compagnie (il s'appelait Schönemark) de faire fusiller les soldats français que nous détenions. Le capitaine transmit l'ordre. Les soldats allemands chargés de l'exécuter se retirèrent. Le capitaine les injuria ; mais d'autres se présentèrent. En face de la scierie, il y a un petit talus, c'est là que furent amenés les prisonniers. Une dizaine d'hommes les ont fusillés de tout près. J'ai vu aussi que des soldats se sont approchés des prisonniers couchés par terre, et comme l'un ou l'autre remuait encore, ils ont collé sur eux le canon de leurs fusils, et les ont ainsi achevés. »

Casimir Krupski, soldat à la même compagnie, racontant la même chose (2), cite également le nom du général Liebeskind (3), et ajoute à son rapport un petit plan qui précise bien l'endroit de la fusillade. La topographie des lieux est exacte. Seulement lui, au lieu de parler de 8 soldats français, donne le chiffre de 13 : ce qui semble mieux concorder avec les faits (4).

VII. LES MASSACRES DE GOMERY

Lorsque, dans la nuit du samedi 22 août, les débris de la 14ᵉ brigade française repassèrent par *Gomery*, ne laissant dans le village que des centaines de blessés, on put supposer avec raison que, la bataille étant terminée, les insignes de la convention de Genève suffiraient à épargner ceux qui s'étaient placés sous sa protection. Il n'en fut, hélas ! pas ainsi,

(1) Ibid. Rapport 1549.

(2) Ibid. Dossier 191, rapport 1314. (Les rapports 1316, 1318 et 1551 relatent les mêmes faits et donnent aussi le nom du capitaine Schönemark.)

(3) Le général-major Liebeskind commandait la 19ᵉ brigade de la 10ᵉ division du Vᵉ corps d'armée.

(4) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* donne la photographie de la tombe primitive de ces 13 soldats français massacrés près de la route d'Ethe à Latour (fig. 39, p. 29).

et la journée du dimanche 23 août vit perpétrer à Gomery des horreurs telles que l'imagination a peine à se les représenter et, n'étaient les dépositions des témoins oculaires les plus autorisés, on aurait quelque difficulté à y ajouter foi.

Des soldats parcourant le village, mettent partout le feu : sur 57 maisons, 31 deviennent ainsi la proie des flammes. Les immeubles ayant arboré la Croix-Rouge ne sont guère épargnés, sauf le château transformé en ambulance.

Dans la maison de la veuve Lambert, où le docteur Sédillot donne ses soins à de nombreux blessés, des soldats commandés par un officier, qui leur en donne l'exemple, tirent sur les médecins et les blessés et mettent le feu à la maison. Ceux qui ne sont pas tués sur le coup et qui ne parviennent pas à se cacher, sont entraînés jusqu'au cimetière, où se dresse bientôt une hécatombe de près de 80 soldats français blessés qui y ont été fusillés en présence d'une grande partie de la population prisonnière.

On évalue à 150 environ, le nombre de blessés français désarmés achevés par l'ennemi. Un civil, Joseph Halbardier, père de douze enfants, est tué sur le seuil de sa maison (1).

Le récit de l'abbé Bauret, vicaire de Gomery, remet d'abord dans un cadre d'ensemble la suite des événements. Nous l'avons fait suivre de quelques rapports de médecins et soldats français consignés dans les archives du *Contentieux et de la Justice militaire* à Paris.

Rapport de l'abbé Bauret, vicaire de Gomery en 1914 (2).

N° 860. Gomery est une dépendance de la commune de Bleid et un vicariat de cette paroisse (3). En 1914, le village comptait environ 250 habitants.

Au début du mois d'août encore, comme depuis plusieurs semaines, j'étais remplacé pour le service religieux par M. l'abbé Olivier, ancien curé de Villers-la-Loue, car j'étais à peine remis d'une fièvre typhoïde, qui faillit m'enlever.

Le 6 août, on nous annonce un passage de dragons français à Ethe. Le lendemain, des uhlans installés dans le bois de Bampont font une reconnaissance jusqu'à Gomery; deux d'entre eux traversent le village et inspirent une salutaire frayeur aux habitants qui se cachent.

Le dimanche 9 août, et les jours suivants, des cavaliers français du 28e régi-

(1) Déjà le 13 août, lors d'un premier passage de troupes allemandes, un civil d'Ethe, de séjour à Gomery, y fut tué.

(2) Le récit de l'abbé Bauret recueilli le 1er avril 1915, fut complété par plusieurs enquêtes faites sur place et par les notes rédigées au jour le jour par les Demoiselles de Gerlache.

(3) Pour suivre l'histoire de Gomery, le lecteur consultera le plan du village (fig. 171).

ment de dragons passent et repassent, tous pleins de courage et de confiance absolue (fig. 182).

Le 13 août, au début de la matinée, quelques dragons français venus d'Ethe se rendaient dans la direction de Ruette, lorsqu'à la sortie du village ils se



Fig. 170. — Plan du village de Gomery.

Légende :

1. Victor Graisse. — 2. Alfred Bailleux. — 3. Château. — 4. Ferme Detroux. — 5. Eglise. — 6. Veuve Lambert. — 7. Cimetière. — 8. Joseph Halbardier. — 9. Nicolas Dargenton. — 10. Théophile Hizette, instituteur. — 21. Ecole. — 12. Ernest Drapier. — 13. Emile Médard.

14. Plan du lieu de la fusillade collective près du cimetière : A. Cimetière. — B. Mur du cimetière contre lequel était rangée la population prisonnière. — C. Emplacement du peloton d'exécution. — D. Prisonniers français. — E et F : Corps des fusillés. — G. Tombe des fusillés.

rencontrèrent avec des cavaliers allemands. Des coups de feu s'échangèrent, mais les Français se rendirent bien vite compte que les cavaliers allemands étaient suivis de forces assez considérables d'infanterie et ils s'empressèrent de rebrousser chemin. L'un d'entre eux désarçonné, se cassa la jambe en tombant de cheval et

fut transporté par Constant Didier chez Victor Graisse (plan n° 1). Un autre, privé de sa monture, se cacha dans le parc du château, où il devait être découvert le soir même. Un troisième malheureusement, en chargeant contre les uhlans, fut entraîné dans sa fougue et tué. Il s'appelait Achille Fosse et appartenait au 3e escadron du 28e dragons,

Les Allemands eurent de leur côté trois blessés. L'un d'eux fut transporté chez Bailleux (plan n° 2), les deux autres à l'ambulance établie au château de la baronne de Gerlache (plan n° 3).

Un civil d'Ethe, Louis KUNGE-PEIGNOIS, 56 ans, quelque peu exalté, ramassant une lance abandonnée, l'agita en criant : « Vive la France! » Une balle le tua.

Je fus mandé au château pour administrer les derniers sacrements à l'un des deux blessés allemands dont l'état inspirait de sérieuses inquiétudes. Je fus touché de sa profonde piété.

Puis commença le défilé d'un millier d'hommes environ, avec quelques pièces d'artillerie (1). Ces troupes allèrent camper dans le Jeune Bois, situé entre Gomery et Ethe, dont l'accès fut naturellement interdit aux civils. Jean-B^{te} Lambert qui s'en était trop approché fut retenu prisonnier jusqu'au lendemain.

Vers midi, un officier fit réunir tous les hommes en haut du village et leur signifia que si l'on trouvait un soldat français dans une maison, le propriétaire de celle-ci et sa famille seraient fusillés et le village tout entier incendié (2).

La nuit se passa sans incident, et, le lendemain, sur l'avis du médecin allemand, le capitaine von Bieberstein pria le baron Constantin de Gerlache de conduire les trois soldats blessés à l'ambulance de Longuyon (3). Avant de quitter le château, l'un des deux blessés, qui y avait été soigné, laissa un témoignage écrit de sa gratitude, en son nom et au nom de son compagnon. Tous deux appartenaient au 24e régiment de dragons de Darmstadt (3e division de cavalerie).

L'après-midi de ce même jour, tous les Allemands décampèrent, à la grande joie des habitants qui voyaient toutes leurs provisions diminuer, car depuis la veille ils avaient été assaillis de réquisitions.

Le 15 et les jours suivants, nous revoyons avec bonheur des uniformes français, mais nous redoutons une nouvelle rencontre, car nous savons que les Allemands ne sont pas bien loin et patrouillent dans tout le pays.

Un groupe de 25 cavaliers allemands arrive le 20 au soir à Gomery. Deux officiers logent au château, tandis que leurs hommes s'installent dans la ferme voisine. Ils partent le vendredi matin de très bonne heure.

Depuis la veille on entend le canon dans la direction de Longwy et ce vendredi, vers 7 heures, de nombreux fantassins allemands sont signalés sur toutes les routes qui mènent vers le sud. Une centaine, venant du bois de Baconveau, traversent le village et se rendent dans la direction de Ruette, où l'on entend bientôt une fusillade assez nourrie. Dans le courant de l'après-midi, les Allemands repassent, emportant avec eux un certain nombre de blessés.

(1) Ces troupes revenaient de Mangiennes (France).

(2) C'est François Theis qui servit d'interprète.

(3) Les Allemands s'étaient avancés jusqu'à Longuyon et y avaient établi un « Feldlazarett ».

Les derniers cavaliers ennemis avaient à peine quitté le village, que l'on vit s'avancer une avant-garde française, suivie bientôt de fantassins en rangs serrés. C'était le 2e bataillon du 103e régiment d'infanterie qui venait s'installer à Gomery en cantonnement d'alerte. Les deux autres bataillons de ce même régiment se trouvaient à Latour, et derrière cette couverture, me dit un officier, s'échelonnait toute la 7e division française.

Comme on le pense, on fit fête à ces libérateurs, car cette fois on se rendait compte qu'ils arrivaient en nombre; et malgré l'heure tardive on tint de tous côtés à leur donner l'hospitalité et à les ravitailler, car les pauvres « poilus » semblaient avoir très faim et être bien las. La nuit ne fut pas longue, et le samedi 22 août, dès 3 heures du matin, les troupes furent alertées et groupées à la sortie nord du hameau.

Vers 6 heures, arrive de Ruette l'avant-garde de la 7e division. C'est tout d'abord le 104e, puis un groupe du 26e d'artillerie et du génie. Viennent ensuite les deux bataillons du 103e qui ont cantonné à Latour. Toutes ces troupes prennent la direction d'Ethe par le chemin qui traverse le Jeune Bois. Mais le brouillard est dense, et l'on ne voit pas à cinquante mètres devant soi. Et tandis que s'effectuait cette marche en avant, des coups de feu se font entendre dans la vallée. Bientôt la fusillade devient plus intense à l'est, du côté de Gévimont et de Bleid, vers où un bataillon s'est dirigé (1).

Sur ces entrefaites, arrivent à Gomery les unités de la 13e brigade, composées du 101e régiment, de deux groupes du 26e d'artillerie, et du 102e régiment d'infanterie.

Mais il n'est plus question pour moi de voir passer toutes ces troupes, car je suis appelé d'urgence à l'ambulance établie au château, où un blessé, paraît-il, m'a fait demander. Quand j'y arrive, ce n'est plus un blessé, mais vingt au moins que j'y trouve, et bientôt leur nombre va toujours croissant. Le docteur Duteil, aidé d'un étudiant en médecine appelé Duflos, se prodigue de tous côtés avec un dévouement sans mesure. Il est largement secondé par la famille de Gerlache qui se dépense, on ne peut plus, pour le soulagement de tous ces malheureux.

On est tellement affairé, qu'on entend à peine le canon qui gronde cependant, et sérieusement encore, dans presque toutes les directions, car on se bat à Virton, à Ethe et à Bleid.

J'évolue au milieu de tout ce monde de blessés, faisant de mon mieux, bien que relevant de maladie et très faible encore. Je vais de l'un à l'autre, donnant absolutions, paroles d'encouragement et secours. Il y en a partout, à chaque étage, dans toutes les chambres, dans les corridors, dans la cour et jusque sur la pelouse aux abords du château.

Vers 13 heures, Paul Didier se charge d'évacuer jusqu'en France quelques blessés qu'on place tant bien que mal sur une voiture. Un peu plus tard nous arrive un blessé de marque : c'est le médecin principal Simonin, directeur du service de santé de la 7e division. Il a été atteint par une balle au genou, en quittant la fournaise d'Ethe avec le général de Trentinian. Il est donc lui-même immobilisé et doit se contenter de faire transmettre des ordres par écrit.

(1) Le bataillon Laplace (2e) du 101e.

Déjà plusieurs blessés ont succombé, et l'on s'empresse d'enlever les cadavres pour faire place à d'autres malheureux (1)... Ils sont tous admirables de courage et la plupart, de résignation chrétienne. Ils sont rares ceux qui ne font pas appel à mon ministère sacerdotal, et tous reçoivent volontiers la parole de Dieu que je leur adresse.

La nuit tombe et un calme relatif se produit. Tout bruit de bataille a cessé et c'est à peine si de temps à autre on entend encore un coup de feu isolé. Par contre, on voit passer des troupes en retraite qui s'empressent en silence de regagner la France. Quel contraste avec l'arrivée si bruyante du matin! Du côté de Bleid, le ciel se rougit des lueurs des incendies!

Fiévreux et à bout de fatigue, je me retire vers 21 heures à la ferme Detroux (plan n° 4), à proximité du château, pour y prendre un peu de repos.

Lorsque je me rendis le dimanche de bonne heure à l'ambulance, je n'y trouvai plus le docteur Duteil et Duflos. J'appris qu'après mon départ des Allemands s'étaient présentés au château et avaient emmené avec eux le docteur et son aide pour soigner leurs propres blessés à Bleid, abandonnant ainsi les nôtres sans médecin. Après avoir passé toute la nuit à prodiguer leurs soins à des soldats allemands, tous deux furent brutalisés et reconduits à l'ambulance de Gomery.

En me dirigeant vers l'église (plan n° 5)pour y célébrer la sainte messe, je fus très étonné d'apprendre que plusieurs maisons du village avaient été converties en ambulance et débordaient de blessés, notamment chez la veuve Lambert (plan n° 6, fig. 185), où le docteur Sédillot prodiguait ses soins.

Je puis dire ma messe tranquillement, peu de monde y assiste. A la sortie de l'église je suis accosté par deux cyclistes allemands qui me demandent s'il n'y a pas de Français dans l'église. Je les invite à venir voir eux-mêmes, mais, sur mon ton assuré, ils me croient sur parole. Je reviens à la ferme Detroux et je me disposais à retourner au château, lorsque j'entends soudain une vive fusillade dirigée, on ne sait d'où, sur un groupe de soldats français agitant un drapeau de la Croix-Rouge et qui parcourait la campagne pour y relever les blessés. Puis, c'est le calme, et j'en profite pour me rendre au château. J'y étais de quelques minutes à peine, que j'entends des coups violents donnés contre la porte et des cris furieux. Une vingtaine de soldats allemands, conduits par un officier, qui vocifère comme un démon, font irruption. Le gradé prétend qu'on a tiré de l'ambulance : « Das Rote-Kreuz hat auf uns geschossen (2). » On a beau lui dire qu'il n'y a plus une arme dans le château, que personne n'a donc pu tirer, il ne veut rien entendre, déclare qu'il va visiter l'ambulance et que s'il y trouve une seule arme, nous serons fusillés, qu'en attendant nous devons tous sortir. Puis, sans égard pour les blessés couchés par terre, qu'il bouscule ou piétine, il se met en demeure d'exécuter sa menace.

La baronne de Gerlache avec ses enfants, le docteur Duteil, tous les domestiques et moi nous sommes réunis dans la cour, gardés par des soldats, baïonnette au

(1) D'après Mlle Jeanne de Gerlache, il y avait environ 200 blessés français au château le samedi soir.

(2) Traduction : On a tiré sur nous de la Croix-Rouge.

canon. Quand l'officier se montra de nouveau, le docteur Duteil, puis le docteur Simonin essayèrent de lui faire entendre raison, mais plus on discutait, plus il se fâchait. S'inclinant devant la baronne de Gerlache, il lui dit : « Excusez, madame, c'est la guerre, mais il faut nous suivre. » Et voilà la triste caravane qui se met en route. Le docteur Simonin lui-même, porté sur un brancard, doit nous accompagner.

A la sortie du parc, nous sommes frappés par une sonnerie de clairon, et, en traversant le village, nous voyons des incendies s'allumer de tous côtés. Notre groupe de prisonniers s'augmente au fur et à mesure que nous avançons, car les Allemands nous adjoignent tous les habitants qu'ils rencontrent, ou qu'ils chassent de leurs maisons auxquelles ils mettent le feu. Ils n'épargnent même pas celles qui abritent des blessés, et dont la destination est suffisamment indiquée par un drapeau de la Convention de Genève. Plusieurs soldats français, incapables de marcher, resteront dans les flammes ; j'en ai vu tuer sur place ; les autres, malgré leurs blessures, sont entraînés comme nous dans la direction du cimetière (plan n° 7).

Quand nous sommes arrivés sur la route communale de Gomery à Latour, près du cimetière, on nous fait arrêter, et l'officier s'adressant à la baronne de Gerlache lui dit : « Les dames du château peuvent retourner chez elles, vous êtes libres. Nous conservons les hommes et tous les villageois. » Qu'allaient-ils faire de nous ?

Les civils sont massés contre le mur du cimetière, le long de la route. Les soldats français sont groupés devant la grille (fig. 188). Je vois encore ces blessés arriver demi-nus, s'appuyant sur des bâtons, se soutenant mutuellement, et se rendant parfaitement compte que leur dernier moment était venu. Plusieurs même me demandèrent l'absolution.

De l'endroit où je me trouvais, je ne pus voir tomber ces malheureuses victimes, lâchement assassinées (1), mais j'entendis les nombreux feux de peloton et je vis les soldats allemands se ranger pour leur indigne besogne, et — celle-ci terminée — s'en aller en ricanant. Les officiers furent épargnés.

Il pouvait être midi environ quand les massacres prirent fin. Nous étions là plus d'une centaine de prisonniers civils et nullement rassurés sur notre sort. C'est alors que les Allemands prirent des otages. Ils demandèrent tout d'abord le bourgmestre. Celui-ci résidait à Bleid. M. Paul Laurent, échevin, se présenta. Ils me prirent pour le curé de la paroisse et me mirent à part. Il leur en fallait un troisième. Au petit bonheur ils désignèrent François Detroux, mais celui-ci impotent n'aurait pu aller bien loin. Son fils Léon prit sa place.

Avant de partir, je donnai une absolution générale à tous mes paroissiens, bien convaincu que je ne les reverrais plus, puis, appuyé sur mes deux compagnons, car ma faiblesse était extrême, je me mis en route escorté de soldats, baïonnette au canon.

Nous allâmes ainsi dans la direction de Latour, ayant à exécuter tous les mouvements des soldats. On marchait, on s'arrêtait, on se mettait à genoux, on se couchait par terre, on se relevait, puis on recommençait la manœuvre.

(1) Mais bien d'autres habitants de Gomery, placés au premier rang (plan n° 14), furent témoins oculaires de la scène, notamment le baron Constantin de Gerlache, dont nous avons reçu la déposition.

Entre-temps, le docteur Duteil avait rejoint notre groupe. Cette fois, on nous dirige du côté d'Ethe, et nous pouvons bientôt contempler tout ce village en feu. Arrivés au « Haut des Rappes », nous rencontrons un autre groupe de civils prisonniers. Ce sont des gens d'Ethe et parmi eux j'aperçus M. le curé Bodson, qui paraissait avoir déjà beaucoup souffert. Il me reconnut et me tendit la main en disant : « Courage, mon cher, nous allons être fusillés, offrons notre vie pour Dieu et la Patrie. »

Après quelque temps, on nous fit reprendre le chemin de Latour. Là, un officier s'approcha de moi et me demanda où l'on nous conduisait ainsi. Je lui racontai en quelques mots notre odyssée. Il parut ému et me dit : « Attendez-moi un instant ici. » Son absence fut courte. « Monsieur le curé, me dit-il, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes libres, vous et vos compagnons. » Nous lui crions notre vive gratitude. « Voudriez-vous, ajoute-t-il, dire la messe pour deux de mes amis tombés à la bataille d'Ethe. » Il pouvait être environ 20 heures.

Mes deux compagnons et moi nous reprenons le chemin de Gomery, et près du cimetière nous retrouvons les habitants du village gardés par des sentinelles. Nous nous joignons à nos malheureux concitoyens et nous passons là, adossés au mur du cimetière, une nuit bien lugubre. Près de nous s'entassent les cadavres des pauvres soldats français fusillés, un peu plus loin nous apercevons les sinistres lueurs de l'incendie, et de temps en temps un coup de feu sec vient déchirer le profond silence qui règne tout autour de nous.

Le lundi midi, grâce à l'intervention du baron de Gerlache, nos gardiens obtinrent de leurs chefs de nous éloigner du cimetière, où nous étions exposés au soleil, à proximité d'un tas de cadavres. On nous conduisit plus au centre du village, et là nous vîmes défiler des troupes sans nombre venant d'Ethe et qui se dirigeaient vers Ruette.

Pour nous effrayer, on fit un simulacre d'exécution. Pendant près d'une heure, sous prétexte qu'on allait nous fusiller, tout le monde dut se mettre à genoux et une dizaine de soldats nous tenaient en joue.

Un peu plus tard, vers 18 heures, le baron de Gerlache, deux ou trois civils et moi, nous obtînmes la permission de nous rendre sous bonne escorte au château pour une demi-heure. Ce laps de temps écoulé, il nous fallut rejoindre nos places parmi les prisonniers

Un assez grand nombre de soldats français nous avaient été adjoints et les blessés — et ils étaient nombreux — ne reçurent aucun soin. Les souffrances de ces malheureux nous fendaient le cœur, mais celui de nos bourreaux demeurait impassible.

La nuit suivante ressembla à la précédente et le mardi matin, de bonne heure, on enjoignit aux hommes l'ordre d'ensevelir les morts. Les femmes et les enfants sont groupés dans deux maisons non incendiées, tandis que deux vieillards, Didier et Detroux, ainsi que moi, nous sommes retenus comme otages à la ferme voisine du château. Mon premier soin fut d'obtenir l'autorisation de me rendre, accompagné d'un soldat, à l'église, d'où j'enlevai le Saint-Sacrement que j'apportai dans ma chambre à la ferme. C'est en vain que je sollicitai la permission de me rendre auprès des blessés.

J'appris alors la mort de Joseph HALBARDIER, 56 ans (fig. 180), père de 12 enfants. Ma tante me raconta qu'elle s'était précisément réfugiée chez lui et qu'il se trouvait sur le seuil de sa porte quand elle entra (plan n° 8). Lorsqu'on vit que tout le village allait devenir la proie des flammes, ma tante et toute la famille Halbardier se précipitèrent dehors. Quel ne fut pas leur effroi de constater que

Auf Wunsch bestätige ich hierdurch gern, dass der Besitzer des Schlosses zu Gomery seine Räumlichkeiten dem Feldlazarett No 5 V. A. K. auf die Dauer von 8 Tagen zur Verfügung gestellt hat und wir mit der Aufnahme zufrieden gewesen sind.

Schloss Gomery, den 1. September 1914
Feldlazarett No 5 V. A. K.
Chefarzt



Zedler
Ober-Stabsarzt

Fig. 171. — Certificat de reconnaissance délivré par le médecin en chef Zedler aux habitants du château de Gomery (1).

Joseph Halbardier gisait par terre à l'état de cadavre. Victor Englebert vit s'accomplir le meurtre : un soldat allemand qui vint à passer tira un coup de fusil dans le dos de Joseph Halbardier, puis acheva sa victime en lui envoyant une balle dans la tête.

Le soir de ce mardi, les hommes, après avoir travaillé toute la journée presque sans nourriture à leur macabre besogne, furent enfin libérés.

(1) Traduction : Sur son désir, je certifie volontiers par la présente, que le propriétaire du château de Gomery a mis à la disposition de l'ambulance n° 5 V^{e}. A. K. ses appartements pour la durée de 8 jours et que nous avons été contents de l'accueil.

Château de Gomery, le 1er septembre 1914.
Ambulance n° 5 V^{e}. A. K.
Médecin en chef,
Zedler,
Médecin principal.

C'est alors qu'ils purent se rendre compte de toute l'étendue du désastre : sur les 57 maisons, 31 étaient complètement détruites (1). L'église, le château, l'école avaient été épargnés. Le feu avait été systématiquement mis à d'autres maisons encore, mais sans succès (2). La maison Dargenton (plan n° 9) n'a été incendiée que le mardi. L'instituteur retrouva dans le four de sa maison incendiée (plan n° 10) un billet écrit au crayon par un soldat du 104e. En voici la teneur : « Dans ce four a été un soldat du 104e de ligne pendant 4 jours. Les Prussiens ont fusillé les habitants et mes camarades blessés. Je suis resté dans ce trou pendant que la maison brûlait. J'ai fait cuire des pommes de terre dans l'incendie. Cela a été ma nourriture, sans eau. Je pars ce soir dans la nuit, à la grâce de Dieu. Si vous trouvez cette feuille, faites la parvenir à Jules Bisson à Joué-des-Flain, près Ecouché (Orne). Son fils Bisson. 104e. » La feuille est maculée de sang (3).

Le Feldlazarett n° 5 du Ve corps d'armée s'était installé à Gomery. Les blessés allemands et quelques français furent soignés au château (4), et on transporta les autres blessés français à l'église, à l'école (plan n° 11) et en face chez Drapier (plan n° 12), presque toutes les autres maisons ayant été incendiées. Le médecin en chef Zedler qui la dirigeait voulut bien, en quittant le 1er septembre, délivrer un certificat déclarant qu'il avait été satisfait de la conduite des habitants du château de Gomery, pendant son séjour dans le village (fig. 171).

Le médecin principal Simonin, blessé à la bataille d'Ethe, ayant été transporté dès le samedi après-midi à Gomery, à l'ambulance établie au château et desservie par le docteur Duteil, a retracé dans un récit très vivant tout ce qui s'y est passé pendant ces journées mémorables (5).

N° 861. En qualité de médecin principal, directeur du service de santé de la 7e division, je faisais partie de l'Etat-Major du général de Trentinian.

Le vendredi après-midi, nous étions arrivés à Ruette, premier village belge, et nous y avions reçu une cordiale hospitalité chez le curé de l'endroit. Les formations sanitaires du train de combat de la division cantonnaient à Allondrelles.

L'ordre de mouvement du 4e corps d'armée, arrivé à Ruette vers 2 heures du matin, le 22, indique Saint-Léger comme point de direction pour la marche du jour, et comme itinéraire Gomery et Ethe. L'ordre de mouvement de la division

(1) Voici les noms des occupants des maisons incendiées : Arthur Collard, Xavier Georges, Lucien Lambert, Adolphe Inusset, J.-B. Lambert, Alfred Bailleux, Marie Hobschette, ferme Verbrugghe, ferme du château, jardinier du château, Maraud, Paul Laurent, Léon Poncé, Théophile Hizette, veuve Lambert, Emile Médard, Marius Jacquemin, Alfred Derlet, Victor Graisse, veuve Inusset, Nicolas Tabresse, Michel Mathieu, Colas, Auguste Reizer, veuve Hobschette, Ernest Bailleux, Nicolas Dargenton, Ernest Debeffe, Xavier Laurent, Joseph Halbardier, maison vicariale.

(2) Par exemple aux maisons Habaru-Graisse et Drapier-Schréder. (Témoignage de Mlle Bauret qui a vu les Allemands y mettre le feu.)

(3) L'original est à Gomery en possession de la famille de Gerlache.

(4) Deux soldats allemands y moururent : Oswald Menge, du 47e R. I., et Joseph Lopart, du 50e R. I.

(5) Pour plus de détails, consulter l'ouvrage *De Verdun à Mannheim. Ethe et Gomery*, par J. Simonin, médecin-inspecteur de l'armée. Paris, Vitet, 1917

précise que le train de combat se portera par Grancourt et Ruette, sur Gomery, qu'il ne devra pas dépasser. Par une cruelle fatalité, il n'y arriva même pas.

Vers 6 heures, le général part au grand trot; nous le suivons et doublons la colonne qui s'égrène déjà, depuis une heure, sur le flanc droit de la route. Nous avançons dans un brouillard épais et glacé; on voit à peine à cent mètres devant soi. Nous faisons halte au carrefour central du village de Gomery, et de là nous entendons déjà crépiter la fusillade du côté de Bleid et dans le fond d'Ethe. L'arrêt n'est que de courte durée, car le général s'engage derrière l'avant-garde et on débouche de Gomery.

La route qui traverse d'abord un petit bois, dévale ensuite vers un bas-fond; c'est la vallée du Ton au bord duquel s'étend le village d'Ethe, dont le clocher de l'église émerge de la brume. Voici tout l'Etat-Major dans l'artère principale, qui croise perpendiculairement la route que nous venons d'abandonner. Une fusillade des plus vive nous accueille. L'ennemi devenu très mordant nous presse étroitement.

Vers 9 heures, le brouillard se déchire et le soleil vient largement éclairer le carnage. Mais aussitôt le canon ennemi se met à gronder et nous nous rendons compte que nous sommes dominés à gauche par une puissante artillerie. C'est bientôt un feu d'enfer auquel les quelques pièces de notre 3e groupe parvenues dans la vallée, ont grand'peine à répondre.

Successivement, le général a dépêché plusieurs officiers pour enjoindre l'ordre au commandant de la 13e brigade de venir en aide à la 14e menacée d'encerclement, mais aucun secours n'arrive.

Il est midi passé. Le général de Trentinian ordonne aux survivants du 14e hussards de se replier sur Gomery par le bois de l'ouest. Lui-même, après avoir demandé au général Félineau de tenir avec les débris de sa brigade aussi longtemps que possible, s'adressant à son Etat-Major : « Nous allons rejoindre, dit-il, le gros de la division. Le point de direction est la lisière du bois ouest : ordre de marche, un par un, à 40 mètres de distance; tenez vos chevaux, au pas d'abord, puis à la charge, par le chemin des hussards! »

Le général part le premier, suivi de son porte-fanion, le maréchal des logis Pacaud. Nous voyons celui-ci tomber, mais le général parvient à atteindre sain et sauf la lisière du bois.

Le commandant Macker part ensuite : son cheval, atteint par plusieurs balles, roule par terre. Le commandant parvient à se dégager et à gagner à pied Gomery. C'est mon tour : je vérifie mes étrivières, j'assure mon képi, et je pars, couché sur l'encolure de ma bonne jument, tête à gauche, car le feu vient de droite, les éperons rivés aux flancs de ma bête. Un essaim de projectiles bourdonne à mes oreilles Je suis touché! une sensation de forte contusion au genou droit. Mais voilà que trois chevaux morts barrent l'entrée du sentier et ma jument s'arrête ne voulant pas sauter. Que faire? Je n'hésite pas un instant; je prends ma jambe blessée, je la passe au-dessus de la selle; je suis à terre. Je prends mon cheval par la bouche et je pénètre dans le taillis. Mais les projectiles claquent autour de moi, ma jument se cabre, je perds pied et les rênes m'échappent. Je me relève, et, appuyé sur un fusil que je ramasse, je chemine péniblement dans le bois. Un maréchal des logis des hussards vient à passer et m'offre charitablement de m'aider

à gagner Gomery dont nous apercevons déjà les premières maisons. Un soldat qui nous croise nous indique un poste de secours installé à gauche dans un château. Aux abords déjà quantité de blessés sont couchés sur les pelouses. Je pénètre sous le péristyle et je suis accueilli par un ecclésiastique que j'ai su après être l'abbé Bauret, aumônier du village. Deux infirmiers s'empressent autour de moi et m'aident à panser ma blessure. Je procède moi-même à l'occlusion des orifices du projectile.

Je m'enquiers aussitôt de l'emplacement de nos ambulanciers, dont je suis séparé depuis la première heure; on me répond qu'aucune formation sanitaire ne s'est montrée à Gomery, mais que deux postes de secours s'y sont déployés : l'un fonctionne au village même, avec un médecin du 26e régiment d'artillerie, le docteur Sédillot; l'autre est celui du château, dirigé par le médecin aide-major de 2e classe de réserve, Duteil, du 5e escadron du 14e hussards (1). Celui-ci se présente précisément et me dit ne rien savoir du train de combat. Il a installé au château un poste de secours, qui n'a pas tardé à se remplir; il estime à 300 le chiffre des blessés, pour lesquels il n'a que fort peu de pansements. Je saisis mon carnet d'ordres et je prescris au médecin-major de 1re classe Fohanno d'envoyer, d'extrême urgence, à Gomery, tout le groupe divisionnaire de brancardiers pour assurer un maximum d'évacuations avant l'arrivée de l'ennemi ; je rends compte au général, par une autre feuille, de notre situation; le tout est confié à un artilleur qui prend un cheval de hussards et s'éloigne dans la direction de Ruette. Il est à ce moment environ 15 heures; la première patrouille de uhlans ne se montra à Gomery qu'à 21 heures.

Le médecin aide-major Duteil était secondé dans son service par le médecin auxiliaire du 2e bataillon du 101e régiment, Pierquin, étudiant en médecine, et par un infirmier régimentaire au 102e régiment, Duflos. Voilà tout le personnel médical!

Mon premier souci, en attendant l'arrivée des brancardiers divisionnaires, fut d'organiser une ébauche d'évacuation sur l'arrière. A cet effet, deux charrettes sont réquisitionnées et on y entasse quelques blessés légers. Des soldats valides sont chargés d'encadrer le convoi (2).

Le docteur Duteil m'a fait installer sur un fauteuil, dans le couloir d'entrée, ma jambe étendue sur une chaise. Je souffre moins de ma blessure, que de mon impuissance à ne pouvoir porter secours à toutes les malheureuses victimes de la guerre qui m'entourent.

Il est 16 heures environ, quand je vois apparaître la silhouette du médecin aide-major de 1re classe Sédillot. Plus de deux cents blessés ont été réunis par ses soins dans divers locaux. Il m'apprend que mon ami Deschars, lieutenant-interprète

(1) Nous possédons le rapport du docteur Duteil. (Paris. *Direction du Contentieux et de la Justice militaire.* Dossier 191, rapport 1695.)

(2) J'ai appris plus tard que l'abbé Teyssier, aumônier du groupe des brancardiers de la 7e division, après avoir passé toute la matinée à Gomery à panser les blessés, en avait fait évacuer un assez grand nombre dans le courant de l'après-midi et les avait conduits lui-même dans la direction de La Malmaison et Vezins. Quand il apprit que j'avais moi-même été atteint, le digne prêtre voulut, le soir encore, revenir à Gomery pour m'évacuer, mais il en fut empêché par l'approche de l'ennemi.

du Quartier Général de la division, a été légèrement blessé au mollet. Il est installé dans une maison du village. Le nombre des blessés s'accroît d'heure en heure, et les secours demandés et si impatiemment attendus n'arrivent pas. Le jour tombe, la nuit arrive; cette fois, c'est l'abandon complet...

Mlle de Gerlache veut me faire transporter dans une chambre, mais je m'y refuse, car on peut avoir besoin de moi et, à défaut d'autres secours, je puis encore donner des conseils.

Le baron Constantin de Gerlache, dont le château a été transformé en ambulance, et sa sœur aînée, Mlle Jeanne, ont voulu demeurer auprès de nous, et veiller les blessés toute la nuit.

Vers 21 heures, une première patrouille ennemie se présente à la grille du château. Un officier paraît; il est poli, jette un regard sur notre asile de misère et s'éloigne en affirmant son respect de la Croix-Rouge.

Une heure après, on entend des pas de chevaux sur la route et, soudain, un coup de feu éclate. La balle brise le carreau d'une fenêtre du premier étage et, après avoir traversé une armoire, vient se loger dans la muraille. Aussitôt, Mlle Jeanne de Gerlache, une lampe à la main, sort précipitamment du château et court vers la grille en criant : « Rothe Kreuz, Rothe Kreuz! » Un officier courroucé refuse d'entrer dans la cour, prétextant qu'il y a des francs-tireurs, et que dans le village on a tiré sur lui des fenêtres d'une maison portant le fanion de la Convention de Genève. Duteil et Duflos, arrivés sur ces entrefaites, essayent de parlementer, mais en vain. Finalement l'officier les fait saisir et ligoter et disparaît avec eux dans l'obscurité de la nuit.

Voilà donc le poste de secours privé de son unique médecin! Quelques infirmiers et un médecin auxiliaire sont la seule ressource d'une ambulance hébergeant près de 300 blessés. Onze de ceux-ci succombent dans le courant de la nuit.

Le dimanche matin, le docteur Sédillot vient me trouver et nous agitons la question de l'évacuation de nos blessés sur Virton. Deux infirmiers en bicyclette se rendent chez le bourgmestre de cette localité, mais en reviennent deux heures après, déclarant que la ville est encombrée par les blessés du 2e corps et qu'il n'y a plus place pour les nôtres. Il fallait décidément renoncer à tout projet d'évacuation.

Vers 11 heures, nous voyons avec joie revenir nos amis Duteil et Duflos. Voici ce qu'ils nous racontent :

« A peine avions-nous échangé quelques paroles avec l'officier allemand, qu'il nous fait appréhender et jeter à terre avec la dernière des brutalités! Ses acolytes nous ligotent soigneusement les mains. Nous sommes ainsi entraînés jusqu'au village de Bleid; une ambulance allemande s'y trouvait en plein fonctionnement; nous y reçûmes bon accueil de nos confrères allemands, et nous travaillâmes avec eux une partie de la nuit; moyennant quoi, nous eûmes un peu de pain et de l'eau; vers 5 heures du matin, le médecin-chef nous octroya un sauf-conduit avec quatre hommes d'escorte qui devaient nous accompagner jusqu'à Gomery. Mais une véritable malchance nous fit croiser une patrouille de cavaliers qui nous entraîna de nouveau jusqu'au village d'Ethe; là, nous fûmes conduits à un Etat-Major. Le commandant du Ve corps allemand nous ayant interrogés, dans un français des plus correct, nous signa de sa main un sauf-conduit. »

Il est peut-être 13 heures, lorsque soudain des Allemands du 47e régiment poméranien font irruption dans la cour du château et viennent frapper brutalement à la porte. On leur ouvre et un jeune officier entre comme une bombe en hurlant et en déclarant qu'on a tiré sur eux de la Croix-Rouge. On lui fait remarquer que c'est impossible, toutes les armes ayant été enlevées aux soldats blessés. Il maintient néanmoins ses accusations et déclare que s'il trouve une seule arme au château, tout le monde sera fusillé. Puis m'apercevant, il me salue et me demande qui je suis. « Médecin divisionnaire, blessé au genou, hier, au combat d'Ethe. » Il a quelque peine à admettre que je suis médecin et prétend que je suis officier, qu'un médecin n'est jamais blessé ! Finalement, il me fait garder par des sentinelles, tandis qu'il monte au premier étage suivi de ses hommes. Il redescend quelque temps après et me signifie que j'aurai à le suivre. Je lui déclare que, vu l'état de ma blessure, j'en suis incapable. Il ordonne alors à deux infirmiers français de m'étendre sur un brancard et je suis ainsi conduit dans la cour où se trouvent déjà réunis le baron de Gerlache avec sa mère et sa sœur, M. l'abbé Bauret et tout le personnel du château.

Le convoi s'engage sur la route de Gomery. A l'entrée du village une fusillade nourrie nous accueille. C'est le 47e régiment poméranien qui assure son entrée ! La patrouille hésite ; l'officier nous fait arrêter à l'abri d'un mur et nous y attendons que la rafale soit passée.

Déjà les premières maisons flambent comme des torches et je vois les soldats procéder méthodiquement à l'incendie. A l'aide de pulvérisateurs, ils arrosent les murs et jettent à l'intérieur des pastilles inflammables.

Les femmes, les enfants, les vieillards fuient, les bras levés au ciel, en poussant des cris d'épouvante, mais sont arrêtés par les Allemands qui les constituent prisonniers.

Notre caravane qui s'est remise en route croise un groupe important d'infanterie, commandé par un officier assez âgé. Je l'interpelle et lui fait remarquer que je suis médecin et non pas officier. D'un ton sec et rogue il dit : « Qu'il retourne à la maison, et vivement ! » Et tandis que les autres continuent leur chemin, mes deux brancardiers me ramènent au château.

Dans la soirée, j'eus le plaisir de voir revenir la baronne de Gerlache et ses filles qui me racontèrent qu'on les avait menées jusqu'au cimetière et que, là, les Allemands les avaient renvoyées, retenant le baron Constantin et une grande partie de la population prisonnière. Qu'allait-on faire de ces malheureux ?

Au milieu de la nuit un infirmier, du nom de Nicod, rallia le château, et nous raconta les terribles fusillades de soldats français blessés. Je pouvais à peine ajouter foi au récit de pareilles horreurs. Hélas ! la réalité était plus effrayante encore, comme je pus m'en rendre compte les jours suivants. Les maisons qui servaient d'asile aux blessés avaient été livrées aux flammes et les malheureux qui cherchaient à fuir avaient été tirés au vol dès qu'ils apparaissaient dans l'encadrement d'une fenêtre ou sur le seuil de la porte. Ceux qui n'avaient pas été tués sur place furent conduits près du cimetière et là, en présence de la population civile prisonnière, lâchement assassinés.

Le lundi matin, je vois revenir avec plaisir le docteur Duteil qui me raconte les

tragiques événements de la veille. Le soir arrive à Gomery l'oberstabsarzt Zedler, médecin-chef du Feldlazarett n° 5 du Ve corps d'armée. Dès qu'il apprend ma présence au château, il vient me rendre visite et s'informe de mon état.

Le Feldlazarett s'installe avec une merveilleuse rapidité, et les blessés transportables sont dirigés sur Virton. L'évacuation continue méthodiquement les jours suivants (fig. 186). Le 29 août, on m'annonce que le lazarett de Gomery va se disloquer et l'on me demande si je veux être évacué en Allemagne, ou si je préfère aller au Kriegslazarett installé tout près à Bleid. J'opine pour Bleid, et le lendemain, 30 août, une automobile vient me prendre, car je suis encore incapable de marcher. Sur le perron du château toute la famille de Gerlache et l'abbé Bauret sont là pour me faire leurs adieux. Je leur dis toute ma gratitude pour moi et nos malheureux blessés. Mes collègues allemands sont tous là aussi, corrects et impassibles. Je serre la main de Zedler qui vient à moi. Je n'ai, somme toute, qu'à me louer de ses bons soins.

J'arrive à Bleid au Kriegslazarett n° 2 du XIIIe corps d'armée, installé au château du comte de Prémorel, et dirigé par le docteur Prigel de Stuttgart. Je suis confortablement installé dans une grande chambre que partagent avec moi Duteil et Pierquin qui m'ont rejoint ici.

C'est le cas de dire que les jours se suivent et se ressemblent. Je devais rester à Bleid jusqu'au 9 septembre. Ce jour-là une auto me conduisit à la gare de Signeulx, où je fus embarqué pour Montmédy. C'était la première étape de ma captivité.....

Le docteur Sédillot, médecin aide-major de 1re classe du 26e régiment d'artillerie, raconte dans un rapport tout objectif (1) dans quelles circonstances l'ambulance qu'il avait organisée dès le samedi chez la veuve Lambert, fut envahie par l'ennemi le dimanche à midi, et comment les Allemands y mirent le feu et tirèrent sur les médecins et les malheureux blessés. Lui-même atteint par plusieurs balles n'échappa que providentiellement à la mort.

N° 862 Le 21 août au soir, nous avions cantonné à Ruette. Le 22 au matin, la colonne prit la direction d'Ethe par Gomery; tout à coup, à hauteur de ce village, fusillade et canonnade éclatent à l'avant; la colonne fait halte, et ma batterie prend position à gauche de Gomery... Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un cycliste vint me chercher de la part du capitaine commandant la 1re batterie : il avait deux blessés. Je les fis diriger sur le village, où j'installai un poste de secours dans une maison sur laquelle fut aussitôt arboré le drapeau de la Croix-Rouge (2).

A ce moment, il devait être 10 heures, un peloton du 14e hussards revenait de la charge avec quelques blessés. On vint aussi m'annoncer qu'un groupe du 26e d'artillerie avait été détruit à l'entrée d'Ethe et qu'il y avait de nombreux

(1) Paris. *Direction du Contentieux et de la Justice militaire* Dossier 191. Rapport rédigé le 17 avril 1915.
(2) *Maison de la veuve Lambert (plan n° 6).*

blessés. J'assurai leur évacuation sur mon poste et mes brancardiers ramenèrent quelques artilleurs gravement atteints, ainsi que mon confrère, le docteur de Charette, aide-major du groupe, deux fois blessé; d'autres rejoignirent par leurs propres moyens.

Dans l'après-midi, j'appris qu'un second poste de secours, dirigé par le docteur Duteil du 14e hussards, était établi au château de Gomery, à 800 mètres environ du mien, et que mon médecin divisionnaire, le docteur Simonin, venait d'y être transporté, assez sérieusement blessé à la jambe.

Les blessés continuant d'affluer, c'étaient alors principalement des soldats d'infanterie, et les brancardiers divisionnaires n'arrivant toujours pas, je fis diriger vers Ruette tous les hommes en état de marcher; les autres, étendus sur de la paille, furent installés dans la maison que j'occupais, ainsi que dans une grange attenante, et dans une autre petite maison lui faisant face, également pourvue d'une grange (1). Je vis passer notre général de division; il fit descendre de cheval deux maréchaux des logis d'escorte qui étaient blessés; un peu plus tard on apportait le lieutenant interprète Deschars (2), ainsi que quatre ou cinq officiers d'infanterie tous plus ou moins grièvement atteints.

Vers 5 heures, les batteries du 26e se turent, puis s'éloignèrent. Aucun avis ne me fut donné. Sans me préoccuper sérieusement de notre situation, je restais convaincu que, sitôt l'évacuation des blessés assurée, il me serait aisé de rejoindre...

A la nuit, me doutant qu'il ne fallait plus compter sur l'arrivée des brancardiers divisionnaires, j'installai mes blessés le mieux possible, et continuai à envoyer à l'arrière tous ceux qui étaient en état de marcher.

Toute la nuit du samedi au dimanche, nous restâmes sur pied à panser les nouveaux venus et à renouveler certains pansements urgents. Le dimanche matin, je me rendis au château sans rencontrer aucun Allemand sur la route. Je vis le docteur Simonin et lui offris mes services (3). Il fut entendu que j'agirais pour le mieux, en essayant d'évacuer le plus de blessés possible. Trois voitures lorraines ayant été trouvées à grand'peine, je pus me procurer des chevaux abandonnés dans les champs; on y plaça des officiers et je pris à pied les devants pour reconnaître la route. Je constatai alors que des uhlans étaient en vue, et qu'il était matériellement impossible de passer. Les blessés furent donc descendus de voiture et réinstallés dans les bâtiments sur lesquels flottaient les insignes de la Croix-Rouge. Et nous attendîmes les événements.

Vers 10 heures, une patrouille allemande se montra à l'entrée du village. Je me portais à sa rencontre, le fanion médical à la main, quand brusquement je fus mis en joue et deux ou trois coups de feu furent tirés, sans que je puisse affirmer que c'était sur moi, puisque je ne fus pas atteint. Un lieutenant s'avançant, je lui déclarai que j'étais médecin militaire resté auprès des blessés, et que les locaux les abritant étaient placés sous la protection de la Croix-Rouge. Il me demanda à les

(1) Maison Médard (plan n° 13). Il y avait encore des blessés chez l'instituteur Hizette, chez Léon Poncé et en face dans les maisons Alfred Graisse et Marius Jacquemin. Toutes ces maisons furent incendiées.

(2) Au moment de la déclaration de guerre, M. Deschars avait le grade de consul de France, et remplissait à Berlin les fonctions d'attaché commercial.

(3) Le docteur Sédillot lui avait déjà rendu visite la veille au soir. (Voir rapport n° 861.)

visiter, ce qu'il fit en ma compagnie. Ayant tout vu et m'ayant déclaré que tout était bien correct, il se dirigea vers le bas du village, me disant d'attendre des ordres. Les soldats allemands se tenaient dans la rue; l'un d'eux m'apporta des boîtes de conserves pour nos hommes ; d'autres brisaient les armes des blessés, laissées à l'extérieur du poste de secours (1); quelques-uns faisaient le geste de nous couper le cou. Je fis rentrer mon personnel à l'intérieur, pour éviter toute provocation.

Un peu plus tard une seconde patrouille se présente. Sur l'ordre du chef du détachement, je fis descendre le lieutenant-interprète Deschars blessé, et qui reposait à l'étage (2). Celui-ci donna les explications nécessaires. L'officier se retira satisfait, mais emmenant avec lui un certain nombre de légers blessés qui pouvaient marcher. Qu'en advint-il? On ne le sut jamais.

Je venais de terminer le pansement du lieutenant-interprète Deschars, qui se trouvait dans la première pièce de l'immeuble occupé, quand la porte d'entrée s'ouvre brusquement et un sous-officier, suivi de 7 ou 8 hommes, fait irruption dans la place. Il me crie de sortir avec tout mon personnel, que nous allons être fusillés. Je tente de lui expliquer qu'il n'y a là que des médecins et des blessés (3). *Heraus! heraus!* me crie-t-il plus fort. Je lui demande alors de faire chercher le lieutenant qui était venu peu de temps auparavant. Pour toute réponse, me visant à la tête, il fait feu d'un revolver français qu'il portait; un geste instinctif de protection fit dévier à travers l'épaule droite la balle qui devait me tuer et j'entendis des cris de *Feuer! Feuer!* Les soldats tirent alors aussi, et je fus atteint de deux nouvelles balles : l'une me traverse la cuisse droite, l'autre, le bras gauche. Je tombe contre la porte communiquant avec l'autre pièce, elle s'entr'ouvre derrière moi. La chambre était pleine de fumée; des coups de feu, des cris horribles, des hurlements affreux, des râles m'indiquent que, dans la pièce contiguë, on tue les blessés. Je suis entraîné en arrière par un infirmier qui referme la porte sur moi. Il veut me porter ; je lui dis de me laisser mourir tranquille et de se sauver. C'est à cela que je dois la vie. Je reste à terre ; les hommes tentent de fuir par les fenêtres et par les portes, mais ils rentrent aussitôt ou tombent; on leur tire dessus à bout portant. D'autres doivent être entraînés plus loin, car j'entends crier : « Ils vont nous tuer ! » Ce ne sont que courses éperdues, coups de crosse, coups de feu ; les Allemands crient : « Noch ein, noch ein! » (Encore un.)

Un ronflement sourd, c'est le feu ! Il vient de la grange et arrive sur moi. Je me traîne alors à travers la maison et je vois des Allemands qui cherchent dans le jardin et fouillent les morts. La fumée étant déjà très épaisse, ils ne m'aperçoivent pas, et j'arrive ainsi à l'autre extrémité, dans l'atelier. Le feu me poursuit; impossible cependant de fuir sans être tué. Une échelle dans un coin ! Il faut grimper, c'est la vie pour quelques instants encore! A l'aide des dents, de ma main

(1) Les rapports sont unanimes pour affirmer que toutes les armes et toutes les munitions avaient été déposées en dehors du poste de secours. Au reste, les deux premières patrouilles ont déclaré formellement que tout était en règle et déjà, à la première visite, les Allemands brisèrent les armes trouvées à l'extérieur.

(2) Il fut descendu par les brancardiers Guion et Dabout, dont nous possédons les rapports.

(3) Dans cette première pièce de pansement se trouvaient alors avec le docteur Sédillot le médecin auxiliaire Vayssières, l'étudiant en médecine Grimbert, le lieutenant-interprète Deschars blessé, ainsi que l'infirmier Bourgis.

valide et de ma jambe gauche, j'arrive dans un faux grenier rempli de bois et de fagots. J'étouffe ! Par bonheur, un trou comme la tête existe entre le mur et le toit ; j'y trouve un peu d'air. Mais le toit se met à flamber, il n'y a plus un instant à perdre. Les Allemands, heureusement, ne sont plus dans le jardin ; je me laisse tomber dans le vide et me brise le péroné dans ma chute. Je parviens à me traîner dans un petit champ de choux où je retrouve quatre ou cinq hommes qui ont sauté avant moi. Parmi ceux-ci le docteur de Charette, deux fois blessé, le lieutenant Jeannin, amputé par moi le matin, et deux maréchaux de logis. Jeannin a perdu son pansement, le moignon est entré en terre ; c'est horrible ! Les autres blessés ne pouvant marcher brûlent, on entend leurs hurlements.

Nous restons ainsi cachés jusqu'à la nuit. Un homme meurt à côté de moi. Jeannin s'est roulé plus loin, de Charette aussi. Les Allemands passent à 5 ou 6 mètres de nous, fouillent les morts et achèvent les blessés qui remuent encore. C'est miracle qu'ils ne nous voient pas. Puis c'est la nuit complète... Je me décide à rentrer dans les ruines de la maison qui achève de brûler. Je me traîne au milieu d'atroces douleurs. Après une demi-heure d'efforts j'atteins la maison ; j'avais fait 20 mètres ! J'arrive à me hisser sur une fenêtre et je retombe de l'autre côté sur un cadavre. J'ai un trou devant moi : c'est la cave, je suis sauvé ! mais l'escalier n'existe plus, je regarde, j'écoute... Il me semble entendre du bruit... J'appelle... Pas de réponse. Puis sur un nouvel appel, j'entends chuchoter : Qui est là ?... C'est Teissier, mon ordonnance. Il monte me chercher et me descend, puis il aide les autres blessés qui m'ont suivi. Nous nous comptons, je crois me rappeler que nous étions 18, dont 4 venaient d'arriver...

Et le jour naît ramenant l'angoisse, car les Allemands passent dans la rue, visitent la maison et viennent jusqu'au bord de la cave. A l'entrée de celle-ci j'ai fait jeter un peu de bois, et le feu brûlant toujours nous délivre de visites inopportunes. J'entends dans la rue quelqu'un crier en Allemand : « C'est horrible, on a tué tous les blessés ! Leur Dieu n'est pas mon Dieu ! *(Ihr Gott ist nicht mein Gott !)* ».

Nous ne pouvons rester dans cette cave, dont l'air devient irrespirable, et privés de tous secours. Je décide donc de sortir, les autres me suivent. Nous passons par le jardin, il est plein de cadavres. Nous arrivons dans la rue ; toujours des morts ! On nous aperçoit ; les Allemands accourent, un sous-officier en tête. Je montre mon brassard, on nous conduit sans brutalité jusqu'au cimetière. A gauche, contre le mur, ce ne sont que des cadavres ; près de la grille, une trentaine de blessés. Delorme, mon brigadier infirmier, est là avec une fracture de la cuisse par coup de feu. Deux infirmiers me racontent qu'ils ont été mis au mur et qu'on a tiré sur eux ; mais ils se sont laissés tomber (1). L'un est indemne,

(1) Il s'agit du sergent Gautier (du 102e d'infanterie) et du brancardier Marius Defforge, du 3e groupe du 26e d'artillerie, dont nous avons le rapport. (Paris. *Direction du Contentieux et de la Justice militaire.* Dossier 191, rapport 127.)

Nous avons également la déposition du brancardier Gustave Bourgis (3e groupe du 26e d'artillerie) qui vit tuer au poste de secours du docteur Sédillot le médecin auxiliaire Vayssières et fut lui-même effleuré par deux balles. Il parvint à se sauver dans le jardin, mais y fut bientôt fait prisonnier. Conduit au cimetière, il y vit exécuter le premier groupe de soldats français, parmi lesquels se trouvait Greisse, brancardier à la 1re batterie. Placé lui-même au mur, il se laissa tomber à temps, et aucun coup de feu ne l'atteignit. (Paris. *Direction du Contentieux et de la Justice militaire.* Dossier 191.)

l'autre a reçu une balle dans la tête, près de l'oreille. Les plus valides pansent les autres (1).

Je suis déposé sur le côté de la route opposé au cimetière. Les drapeaux qui protégeaient mon poste de secours sont dans le champ voisin, on a dû les arracher avant l'incendie. A ce moment on amène encore quatre Français blessés : ce sont trois soldats et mon confrère de Charette. Les Allemands viennent de les trouver dans une maison non incendiée du village. Le pauvre de Charette me dit en passant qu'il était parvenu à s'y traîner la veille. On les conduit tous les quatre devant un capitaine à quelques mètres devant moi. J'entends tout. On les accuse d'avoir tiré un coup de revolver. « Qui de vous a tiré? » leur demande le capitaine. Personne ne répondant : « A défaut de déclaration, vous serez tous les quatre fusillés! » Ils jurèrent alors n'avoir tiré ni les uns ni les autres. Mais rien n'y fit; le sort en était jeté, ils devaient mourir. De Charette alors, tirant son portefeuille, le remit au capitaine allemand lui demandant de le faire parvenir à sa famille. Quelques instants après, tous les quatre avaient cessé de vivre!

Après une demi-heure d'attente — il doit être 16 ou 17 heures — on me fait descendre au bas du village. Mon ordonnance a pu rester auprès de moi; il me porte plutôt qu'il ne me soutient. Je passe près du corps de Charette, la moitié de la tête est fracassée. Le capitaine allemand vient me demander où il devra envoyer le portefeuille contenant 450 francs. Je lui fais remarquer qu'il a tué un médecin. « Il n'avait pas de brassard », répondit-il. Le malheureux, en effet, l'avait perdu à l'endroit où il avait été blessé la première fois. En guise de conclusion, le capitaine ajouta : « Es ist Krieg! »

Je suis ensuite hissé dans une voiture d'ambulance en compagnie du lieutenant Jeannin. Nous arrivons ainsi à Allondrelles, d'où, le lendemain, on nous dirigea sur le feldlazarett allemand de Vezin-Charency. On y amputa de nouveau Jeannin qui faisait de la gangrène. Le pauvre garçon mourut à mes côtés, sans souffrance, ayant sur les lèvres le nom de sa femme et de ses deux enfants.

Après avoir passé par les hôpitaux de Saarbrücken et de Germersheim, j'arrivai le 18 septembre à Ingolstadt (Bavière), où je dus subir près de sept mois de détention, après quoi j'eus le bonheur d'être rapatrié.

Dans son récit (2) le capitaine Privat (6e compagnie du 104e d'infanterie), trois fois blessé au combat d'Ethe, raconte comment, ayant

(1) Le brancardier Gabriel Dabout, de la 2e batterie (1er groupe du 26e R. A. C.) affirme dans son rapport rédigé le 22 décembre 1914 avoir reconnu, parmi les cadavres des soldats français fusillés à Gomery près du cimetière, celui de l'infirmier Grimbert, de la 2e batterie. (Dossier 191.) Pour le reste, son rapport est en tous points conforme à celui du docteur Sédillot, avec lequel il s'est trouvé tout le temps.

Même remarque pour la déposition du brigadier brancardier Bellanger, de la 7e batterie (26e R. A. C.) qui reconnut lui aussi parmi les victimes de la fusillade du cimetière, les brancardiers Greisse, Rallu et Balassay, du 26e d'artillerie.

(2) Paris. *Direction du Contentieux et de la Justice militaire.* Dossier 2139.

Ce rapport fut fait verbalement au Ministre de la guerre en décembre 1914, par l'entremise du médecin principal Aubertin, chef de service à l'hôpital de Sedan, et rapatrié à cette époque. Il fut rédigé le 15 septembre 1918 par le capitaine Privat lui-même.

échappé à la mort lorsque le poste de secours du docteur Sédillot fut envahi par les Allemands, il fut peu après constitué prisonnier et conduit au cimetière pour y être fusillé. Il ne dut la vie qu'à l'intervention d'un officier allemand.

Nº 863. Engagé avec ma compagnie à l'est d'Ethe, je reçus vers 10 heures ma première blessure à la tête; quelques instants après, une deuxième balle traverse mon bras gauche et la poitrine; enfin, vers midi, je fus atteint une troisième fois par une balle traversant le pied droit. A partir de ce moment, je n'ai plus la notion exacte des choses, jusque vers 18 heures. Ranimé par un peu d'eau-de-vie que me fit boire un blessé couché non loin de moi, je me rendis compte que la bataille touchait à sa fin. Au prix d'efforts considérables, j'atteignis la lisière du bois et, vers 23 heures, accompagné de quelques camarades blessés comme moi, je pénétrai dans le village de Gomery, où je rencontrai le docteur Sédillot, qui me fit transporter à son poste de secours. On m'installe dans une chambre du premier étage.

Le dimanche matin, 23 août, on espère pouvoir nous évacuer vers la France, mais il est déjà trop tard, des cavaliers ennemis circulent tout autour du village.

Vers 9 h. 30, une patrouille allemande se présente au poste de secours. L'officier qui la commande inspecte le tout et déclare qu'il respecte la Croix-Rouge. Ses soldats brisent nos armes qui ont été déposées dehors. Quelques-uns d'entre nous, les moins blessés, sont emmenés comme prisonniers. Que sont-ils devenus? On ne l'a jamais su. Un autre détachement se présente un peu plus tard. J'entends en bas non plus une conversation, mais des ordres prononcés en allemand par un chef furieux et, soudain, un coup de feu éclate. C'est comme un signal : aussitôt nous entendons une vive fusillade dans la maison; les infirmiers terrifiés ne savent où se cacher, c'est un affolement général. Mais, bientôt, une âcre odeur de fumée emplit toute la chambre : le feu est à la maison. Pour ne pas me laisser griller, je me glisse péniblement hors de mon lit et je me traîne dans la chambre voisine donnant sur le jardin. J'enjambe la fenêtre et je saute du premier étage. J'en suis quitte pour une profonde cicatrice à la cuisse, m'étant accroché à un pieu. Je rampe 5 ou 6 mètres et me couche le long d'une haie, où se trouvaient déjà quelques hommes. Les Allemands finissent par nous y découvrir et à coups de crosse nous forcent à nous lever. J'ai beaucoup de peine à les suivre, car mon pied droit blessé et à nu rend la marche pénible et lente. Au prix d'efforts héroïques j'arrive cependant jusqu'au cimetière.

D'un côté se trouvent parqués des hommes, des femmes et des enfants prisonniers; de l'autre côté de la grille d'entrée, des soldats allemands fusillent les blessés amenés devant moi; tout un tas de cadavres gît déjà par terre. Un jeune officier à cheval préside à cette opération.

C'est mon tour bientôt et, encadré des deux soldats qui m'ont amené jusque là, je m'avance vers l'officier et lui montre mon grade sur la manche de mon bras paralysé. Le dialogue suivant s'échange : « Capitaine? — Oui. — Blessé? — Oui. » D'ailleurs les trois pansements l'indiquent suffisamment : la poitrine est nue et je

suis couvert de sang. « Où avez-vous été blessé? — A Ethe, hier, 22 août. — Régiment? — 104e. » Demandes et réponses se succèdent. Cela paraît trop long à mes gardiens qui veulent me conduire là où le soldat qui me précédait venait d'être abattu. « Halt, dit le gradé, cet officier ne sera pas fusillé. » A quel sentiment a-t-il obéi en donnant cet ordre, je l'ignore. Entre-temps, le sous-lieutenant Pez, du 102e, amené derrière moi, était conduit directement au lieu d'exécution, lorsque, me voyant auprès de l'officier allemand, il demande par geste à venir me serrer la main; on l'y autorise. Il vient, c'est sa vie qu'il sauve, car, pour lui aussi, le gradé déclare : « Cet officier ne sera pas fusillé. » On nous conduit alors tous deux auprès d'un groupe d'officiers abrités derrière une haie, en passant devant les prisonniers civils (1).

Le rapport d'Alexandre Tessier, soldat au 103e d'infanterie, ordonnance du docteur Sédillot, est douloureusement intéressant. Ce malheureux, déjà grièvement blessé sur le champ de bataille d'Ethe, le samedi, est atteint par plusieurs balles, le lendemain, à l'ambulance du docteur Sédillot, à Gomery. Malgré ses nombreuses blessures, traîné en chemise jusqu'au cimetière, il est placé devant le peloton d'exécution, et, cette fois encore, le sang coule abondamment de nouvelles blessures (2).

N° 864. . . . .

Dès le début de la journée du 22 août, mon régiment est envoyé au feu, près du village d'Ethe. A la sortie du bois qui sépare Ethe de Gomery, le lieutenant Guignot nous fait déployer en tirailleurs. A peine les balles commencent-elles à pleuvoir, que j'en reçois une qui me fracasse l'épaule gauche. Une seconde m'atteint à la gorge, traversant la bouche et me brisant les dents. Je m'abats sous la douleur.

Je reste étendu toute la journée sur le champ de bataille perdant mon sang en abondance. Le soir, je parviens à retirer de mon sac une petite bouteille d'alcool de menthe. Je la vide d'un trait et sous l'empire de cette réaction, je parviens à me lever et à faire quelques pas. Je me traîne ainsi jusqu'à la lisière du bois. Après mille difficultés et de nombreux arrêts, j'arrive enfin au village de Gomery, où je suis accueilli dans une ambulance française dirigée par le docteur Sédillot, qui y soignait de 100 à 150 blessés. On m'y prodigue les premiers soins, et les infirmiers me transportent ensuite dans une grange attenant à la maison. Je passe le reste de la nuit dévoré par une fièvre atroce.

. . . .

Le lendemain, dimanche 23 août, je me trouvais dans la chambre du rez-de-chaussée du poste de secours, attendant mon second pansement, lorsqu'un officier allemand, revolver au poing, entre comme une bombe, suivi de plusieurs soldats.

(1) Ce récit est confirmé par le rapport du lieutenant Pez, du 102e R. I. (Paris, *Direction du Contentieux et de la Justice militaire*. Dossier 2139, rapport 3298.)

(2) Paris. *Direction du Contentieux et de la Justice militaire*. Dossier 191. Rapport rédigé le 15 septembre 1918.

Il menace les médecins qui veulent s'expliquer, mais l'officier ne les écoute pas, et fait feu dans la direction du docteur Sédillot qui, blessé, tombe dans mes jambes en criant ces mots dont je me rappellerai toujours : « Mes enfants, nous sommes perdus, du courage ! »

Je réussis à sortir et j'entre dans la grange ; je reçois une balle de revolver dans les reins qui me couche par terre. Je parviens à me remettre debout et avec quelques camarades, nous ouvrons une porte qui donne sur le jardin. Au même moment, je reçois trois balles dans la jambe droite, et je tombe dans le jardin sur le ventre. Aussitôt un corps tombe à côté de moi : c'est le lieutenant Jeannin qui a été amputé et qui vient de se jeter par la fenêtre perdant tout son pansement ; son moignon entre dans la terre ; il a encore le courage de surmonter sa douleur et de me dire : « Faisons le mort ! »

Derrière nous le carnage continue. Mes pauvres compagnons reçoivent des coups de crosse et de baïonnette ; la plupart sont éventrés et les Allemands les dévalisent de leur argent et de leurs souvenirs. L'ambulance prend feu et ceux qui se trouvent encore à l'intérieur, ne sachant pas marcher, sont brûlés vifs...

Après quelque temps, les bandits reviennent sur le terrain de carnage pour se rendre bien compte si toutes leurs victimes ont cessé de vivre. L'un d'entre eux me donne un tel coup de crosse dans le dos, que je sursaute... Aussitôt un soldat m'enlève tous mes vêtements, ne me laissant que ma chemise couverte de sang. Il m'arrache mes chaussures, mon pantalon, absolument tout. Alors, l'un d'eux me prend par les bras et me traîne, car je ne sais guère marcher... J'arrive ainsi au cimetière. Quelle horrible vision ! Au pied du mur qui entoure le champ de repos, gît un tas de cadavres et tout près se tient le peloton de soldats qui vient déjà d'exécuter au moins une cinquantaine des nôtres.

Les brutes me collent au mur... épuisé, je retombe. Un soldat arrive, me prend à la poitrine et me redresse brusquement, puis, appuyant sa baïonnette sur ma poitrine pour me maintenir, me crie « Schwein ». A côté de moi se trouve un camarade, qui a les deux bras cassés. Sa capote a brûlé sur lui, et les lambeaux en sont collés sur sa chair !

L'officier aligne alors ses hommes devant nous à quelques mètres. Un des nôtres, un sergent, parlant l'allemand, essaye une dernière fois d'intercéder en notre faveur. Peine inutile ! L'officier, qui avait son sabre en main pour commander l'exécution, s'approche du sergent et l'éventre... Aussitôt les balles crépitent et je tombe...

Je ne saurais dire combien de temps s'est écoulé, jusqu'à ce que je revienne à moi... Je ne suis donc pas mort ! Je ressens de nouvelles douleurs dans le bras et au côté, j'avais été touché en ces endroits. Je souffre atrocement... Un artilleur tombé à côté de moi, atteint à la poitrine, se met à crier ; dans son délire, le malheureux appelle sa femme et ses enfants... Les Allemands accourent et l'achèvent. Sa cervelle jaillit sur moi. Je pense recevoir aussi le coup de grâce, mais couvert de sang, la bouche ouverte, je leur donne probablement l'impression d'être bien mort... Pendant 48 heures, je restai ainsi immobile. Les porcs qui s'étaient échappés de leurs étables, accourent à l'odeur du sang et viennent manger la cervelle de mon camarade qui avait jailli sur moi et boivent mon propre sang...

Pendant ce temps, j'entends les Allemands qui contemplent ce spectacle en ricanant; cela les amuse...

Le mardi suivant, des civils arrivent pour enterrer les morts. L'un d'eux, me voyant encore en vie, me relève et l'on me transporte sur la route. De toute l'hécatombe, il n'y avait que quatre survivants, notamment mon cousin, Théophile Tessier (1).

Le soir, on me conduit à l'ambulance, établie au château de Gomery, où un médecin allemand me fait un pansement sommaire. Je passe la nuit dans un corridor, et, le lendemain, on me hisse sur un chariot. Nous repassons par le champ de bataille, près de l'endroit où j'avais été blessé la première fois, à proximité d'une scierie. Je revois, dans le fossé, les cadavres de mes camarades, enflés et décomposés. Quel épouvantable spectacle!

Après un trajet très long et très pénible, nous arrivons enfin à la gare d'Arlon. Là, on nous embarque dans un train à bestiaux, sans paille... Pendant deux jours et deux nuits nous roulons lentement. Enfin, nous débarquons à Neuss (Allemagne), où l'on nous transporte dans un hôpital...

Le *Livre Blanc* s'étant systématiquement tu au sujet des événements de Gomery, il est difficile d'identifier les auteurs responsables des massacres des blessés français et de l'incendie du village.

Le docteur Simonin est très affirmatif, et assure que c'est le 47e régiment poméranien qui se trouvait à Gomery le 23 août (2). Les brancardiers Dabout, Bellanger, Guion et Bourgis, ainsi que le lieutenant Pez, déclarent tous que c'étaient des soldats du 47e d'infanterie qui ont mis le feu à l'ambulance organisée par le docteur Sédillot et ont tiré sur les blessés.

Les tombes allemandes du cimetière de Gomery dont la photographie a paru dans le *Heldengräber in Süd-Belgien*, au n° 46, contenaient des soldats des 47e et 50e régiments.

Quant au nombre de soldats français fusillés ou brûlés, il serait tout aussi difficile de l'établir d'une façon rigoureusement exacte.

La tombe creusée à côté du cimetière (fig. 187), près de l'endroit des fusillades collectives, devait contenir d'après l'inscription allemande (3) 115 corps : deux officiers et 113 soldats français (4). En réalité, elle n'en

(1) Tessier se trompe heureusement. Il y avait un peu plus de 4 survivants. Nous donnons 8 noms sans assurer que la liste est complète : Achille Bellanger, brancardier au 26e d'artillerie; Charles Mahey, maréchal des logis du 27e dragons; Raymond Colleau, maréchal des logis, estafette à l'Etat-Major de la 7e division; Gustave Bourgeois, brancardier au 26e d'artillerie; Armand Chevet, soldat à la 5e compagnie du 102e R. I.; Gaston Renault, soldat au 1er régiment du génie; Paul-Auguste Hubert, soldat à la 8e batterie du 26e d'artillerie; Alexandre Tessier.

(2) *De Verdun à Mannheim*, o. c., pp. 69-71.

(3) « Hier ruhen 115 tapfere französishe Krieger gefallen am 22 August 1914. »

(4) Voir *Heldengräber in Süd-Belgien*, fig. 43. — Les nos 41, 45 et 46 représentent également des tombes etablies sur le territoire de Gomery.



Fig. 172.
Ed. AUTHELET, 42 ans,
de Latour, fusillé à Ethe.



Fig. 173.
Alphonse LAMBERT, 33 ans,
de Latour, fusillé à Ethe.



Fig. 174.
Edouard GRAISSE, 66 ans,
de Latour, fusillé à Ethe.



Fig. 175.
M. l'Abbé Maurice GLOUDEN,
32 ans, curé de Latour, fusillé à Ethe.



Fig. 176.
M. l'Abbé Emile ZENDER, 66 ans,
ancien curé de Latour, fusillé à Ethe.



Fig. 177.
Em. LALLOUETTE, 39 ans,
de Latour,
fusillé à Ethe.



Fig. 178.
Narcisse ARQUIN, 19 ans,
de Grandcourt (Ruette),
fusillé à Ethe.



Fig. 179.
Lucien LECOCQ, 44 ans,
fusillé à Grancourt
(Ruette).



Fig. 180.
Joseph HALBARDIER,
56 ans, père de 12 enfants,
tué à Gomery.



Fig. 181. — Etalle.
Rue de Belle-Vue, brûlée par les Allemands.



(Photo de Gerlache.)
Fig. 182. — Gomery.
Dragons français dans la cour du château.



Fig. 183. — Robelmont.
Ferme de Belle-Vue, incendiée le 22 août.



(Photo de Gerlache, sept. 1914.)
Fig. 184. — Gomery. Ruines de la ferme du château.



(Photo de Gerlache, 1914.)
Fig. 185. — Gomery.
L'ambulance installée chez la veuve Lambert, incendiée par les Allemands.



(Photo de Gerlache, sept. 1914.)
Fig. 186. — Gomery.
Chargement de blessés à l'ambulance du château.



(*Heldengräber*, fig. 43.)
Fig. 187. — Gomery.
Tombe de 2 officiers et de 113 soldats français, la plupart lâchement achevés par l'ennemi.



(Photo de Gerlache, sept. 1914.)
Fig. 188. — Gomery. Devant le cimetière.
Lieu d'exécution des soldats français.

contenait que 104, comme on put le constater lors des exhumations en 1917.

Quatre cadavres furent enterrés au cimetière communal. Pendant l'été de 1917, tous ces corps furent transportés au cimetière militaire des Rappes (bois de Latour), qui contient, d'après les inscriptions, 508 tombes : celles de 489 soldats français et 19 allemands. En septembre 1921, une équipe de soldats français chargés d'opérer des recherches, finit par découvrir une fosse contenant trois corps de soldats français, qui furent transportés au cimetière du Mat à Bleid.

Le 27 avril 1923, on a ramené à Gomery, dans un caveau creusé sous le monument commémoratif, les ossements de 60 corps non identifiés. Quelques corps identifiés furent rapatriés en France, les autres demeurent provisoirement au cimetière des Rappes.

Plusieurs rapports de soldats « escapés » des fusillades de Gomery citent les chiffres de 200 et même 300 victimes de la barbarie allemande en ce village. Il nous semble que ces chiffres sont exagérés et que le nombre des victimes fusillées et brûlées ne dépasse pas 150.

VIII. LA SORTIE DE BELGIQUE DU Ve CORPS

Après s'être attardée à Ethe et à Gomery pour massacrer d'innocents civils et d'inoffensifs soldats français blessés, la 10e division allemande reprit sa marche vers le sud et se rendit en France par Ruette et Grandcourt. Elle devait cette fois se presser, car la 9e division, qui avait combattu aux abords de Virton, ne pouvant utiliser les routes au sud de cette ville que surveillaient les batteries françaises installées sur le plateau de Rouvroy, dut rebrousser chemin par les bois et descendre sur Ethe pour suivre, à la suite de la 10e division, l'unique itinéraire conduisant en France.

1. *Latour.*

Nous avons rapporté plus haut ce qu'écrivait von Mutius dans son ouvrage : *Die Schlacht bei Longwy*, au sujet de *Latour*. « Là où pareille influence pernicieuse ne se produisit pas (il s'agit toujours de la guerre des francs-tireurs organisée par les autorités locales), *comme à Latour par exemple*, tout demeura intact (1) ».

(1) O. c., p. 41

Nous avons déjà relevé ce qu'il y a de perfide dans cette insinuation. A Latour même, en effet, aucune maison ne fut incendiée, aucun civil n'y fut tué ou blessé. Mais alors pourquoi, *puisqu'aucune influence pernicieuse ne s'était produite,* 71 hommes de Latour réquisitionnés le lundi matin, 24 août, pour relever les blessés sur le champ de bataille d'Ethe, furent-ils traîtreusement assassinés? Les « 93 intellectuels allemands » auraient encore quelque peine, croyons-nous, devant les preuves irréfutables de l'histoire, de maintenir leur assertion du fameux manifeste de 1914 : « Es ist nicht wahr. — Ce n'est pas vrai ! »

N° 865. Dès le début des hostilités des uhlans s'étaient avancés jusque sur le territoire de Latour (1) et patrouillaient dans les environs de la ferme de Bampont, mais ils en furent chassés par les gendarmes belges.

Le 21 août, la veille de la grande bataille, des troupes ennemies plus nombreuses, venant de Saint-Léger-Ethe, traversèrent la commune de Latour pour se rendre dans la direction de Ruette. Ces soldats appartenaient au IIIe bataillon du 123e grenadiers wurtembergeois. Ils ne durent pas aller bien loin, car dans le courant de l'après-midi ils repassèrent assez rapidement talonnés par les Français. Ceux-ci arrivèrent dans la soirée. Les habitants hébergèrent les 1er et 3e bataillons du 103e d'infanterie (colonel Cally), et le général Félineau, commandant la 14e brigade, coucha également à Latour (2), où se trouvait aussi la compagnie du génie de la division.

Le samedi 22 août, vers 4 heures, tout ce monde était déjà sous les armes et bientôt on vit arriver de Chenois le 14e hussards qui prit immédiatement la direction d'Ethe. Le 3e bataillon du 103e, soutien de la cavalerie, le suivit de près. Quant au 1er bataillon, il partit à la même heure pour Gomery.

La bataille ne tarda pas à éclater dans le fond de la vallée et bientôt des blessés français refluèrent sur Latour où l'on s'empressa de les soigner. On évacua à l'arrière tous ceux dont l'état le permettait. Dans la matinée, trois groupes des 26e et 44e régiments d'artillerie s'installèrent dans les champs entre Latour et Gomery et se mirent à gronder; mais vers midi s'opéra un mouvement de recul et bientôt canons et caissons refluèrent vers La Malmaison par le bois Lahaut. Soudain, on vit déboucher du bois des Loges des fantassins allemands qui marchaient résolument dans la direction de Latour. C'était le 46e régiment d'infanterie qui était descendu dans la vallée par le ravin du Chou, avait traversé tout Belmont, et cherchait maintenant à déborder la gauche française. Bientôt, ce régiment se trouve déployé derrière la crête 293 et occupe déjà Latour par deux compagnies et des mitrailleuses (3). C'est alors que le colonel Lacotte, commandant la 13e brigade,

(1) Notes rédigées au moyen des dépositions des deux « escapés » de la grande fusillade et de plusieurs femmes de Latour.

(2) Chez M. Vincent.

(3) Les habitants de la « Ville basse » furent pendant ce temps placés le long du mur de l'école, et ceux de la « Ville haute » contre le mur de la ferme Laval.

voulut tenter de dégager sa gauche et prescrivit une contre-attaque dans la direction de Latour. Elle fut menée par le commandant Le Merdy du 102[e] avec des unités disparates, mais les pertes françaises furent de suite assez considérables, et il fallut s'arrêter à 500 mètres du village L'ordre de repli est aussitôt donné, et peut s'exécuter sans trouble, car l'ennemi lui-même se retire de son côté, abandonnant le champ de bataille!

Dans la soirée, un officier allemand réquisitionna Joseph Bourguignon avec son chariot pour relever sept à huit soldats blessés au lieu dit « Devant la ville » (1). Ordre lui fut d'abord donné de les conduire à Chenois, puis, se ravisant, l'officier lui fit prendre la direction de Belmont. De là on se rendit à Virton. Le couvent des Carmélites étant déjà rempli de blessés, ceux que Bourguignon transportait furent déposés au collège Saint-Joseph. Le conducteur dut repasser avec son chariot par Ethe et ne revint à Latour que vers 1 heure du matin.

La matinée du dimanche se passa à soigner des blessés français et allemands qu'on avait transportés à l'église, au presbytère et dans quelques maisons particulières. Sur ces entrefaites arriva une patrouille de cavaliers allemands qui donnèrent l'ordre à tous les hommes de se réunir dans la cour de l'école. Qu'en serait-il advenu? On ne le sait, lorsque des blessés allemands, soupçonnant probablement les intentions de leurs camarades, déclarèrent qu'ils avaient été très bien soignés par la population. On se contenta d'obliger les hommes à se rendre jusqu'à la lisière du bois Lahaut, et d'en ramener des canons abandonnés par les Français. Ils devaient se tenir en groupe, sous le couvert de la Croix-Rouge, et rentrer avant 20 heures, sous menace de voir tout le village incendié et les habitants fusillés.

Les hommes partirent au nombre d'une cinquantaine environ. Ils étaient occupés à retirer les caissons, enlisés dans la boue, car ce n'étaient pas des canons, lorsqu'une pièce d'artillerie allemande fit feu sur eux. Quelques obus éclatèrent non loin de là, et trois hommes furent légèrement blessés. A force de courage et d'énergie, ces braves accomplirent leur mission et rentrèrent à temps au village, traînant après eux les lourds caissons (2).

Le lundi 24 août, vers 7 heures, un officier vint prévenir le bourgmestre d'avoir à réunir tous les hommes du village, afin d'aller ramasser les blessés sur le champ de bataille d'Ethe. Le curé, l'abbé Glouden, se joignit à eux. L'abbé Zender, prêtre retraité, voulut aussi les accompagner et se fit délivrer un sauf-conduit pour tout le groupe. Précédés du fanion de la Croix-Rouge ils se mirent en route... On sait ce qui arriva. (Voir rapport n° 853.) Ils étaient exactement 73, tous de Latour, sauf un de Ruette (3). Ils furent lâchement assassinés aux abords d'Ethe; deux seulement parvinrent à s'échapper, Joseph Bourguignon et Joseph

(1) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* reproduit (n° 48) la photographie d'une tombe allemande se trouvant sur la route de Latour à Virton et dans laquelle reposent 8 soldats du 46° régiment d'infanterie. Deux autres tombes furent creusées aux abords du village (fig. 47 et 51) et une autre sur la route de Signeulx à Latour (fig. 44), dans laquelle reposent des soldats français.

(2) D'après le récit de M. Vincent.

(3) Narcisse Arquin, en apprentissage chez un charron de Latour.

Graisse. Lorsqu'en novembre 1914, l'abbé Delhaye, successeur désigné de l'abbé Glouden, arriva à son nouveau poste, il restait à Latour 21 hommes, dont 13 vieillards.

Nº 866. Le hameau de *Chenois* est une dépendance de la commune de Latour et ne compte guère que 270 habitants. Le 21 août, au soir, il eut à loger une partie du 14e hussards (1er et 2e escadrons), dont l'autre moitié cantonnait à Saint-Mard. Ces cavaliers se dirigèrent tous le samedi de grand matin vers Ethe. Pendant la grande bataille du 22 août, le hameau se trouva presque toute la journée sous le chassé-croisé des deux artilleries, d'autant plus que celle des Français s'était installée sur la colline dominant Saint-Mard, au lieu dit « Le Terme ». Les habitants se tinrent cachés dans les caves.

Le lendemain, ayant déjà eu des échos du sort réservé aux civils d'Ethe, ceux de Chenois s'enfuirent pour la plupart dans les bois de la frontière française, et y restèrent jusqu'au lundi soir. Entre-temps, l'ennemi était entré dans le village et en avait pillé toutes les maisons.

Le mardi, les Allemands prirent des otages et forcèrent les autres habitants à enterrer les morts et à relever les blessés. Plusieurs se rendirent avec leurs chariots jusqu'à Ethe et y ensevelirent les malheureuses victimes de Latour.

2. *Ruette-Grandcourt.*

La veille de la bataille, une avant-garde allemande avait poussé jusqu'à Ruette et y avait déjà tué un jeune homme.

Pendant la journée du samedi 22 août, les habitants de *Ruette-Grandcourt* virent passer et repasser les troupes françaises du 4e corps.

Le dimanche après-midi, la 53e division wurtembergeoise, venant de Saint-Remy, se rendit en France par Grandcourt. En traversant ce hameau, elle mit le feu à 14 maisons et y tua un civil ; un autre mourut asphyxié dans l'incendie.

Le lundi, la 10e division allemande, arrêtée la veille à Gomery et Latour, commença à défiler à travers les rues de Ruette. Les soldats fusillèrent un vieillard inoffensif, et enfermèrent pendant 24 heures toute la population dans l'église.

Après les troupes de la 10e division, ce furent celles de la 9e division qui passèrent par Ruette et s'y arrêtèrent même quelque temps.

Rapport de l'abbé Lenoir, curé de Ruette.

Nº 867. La commune de *Ruette* comprend trois sections : Ruette-la-Grande et Ruette-la-Petite, qui forment le gros de l'agglomération, et plus au sud le hameau de Grandcourt. A cette dernière section se rattachent deux maisons situées à l'extrême frontière du pays.

On vit pour la première fois les Allemands le 13 août. Ils revenaient de Mangiennes, où avait eu lieu un engagement assez sérieux, et se repliaient dans la direction d'Ethe.

Le vendredi 21 août, des soldats wurtembergeois, appartenant au 123e grenadiers, venant de Gomery-Latour, furent accueillis à coups de feu entre Ruette et Grandcourt par une avant-garde française. Les Allemands eurent un tué et un blessé et ils emportèrent ce dernier (Charles Wetter) en se retirant vers 15 heures. Avant de s'en aller, ils transpercèrent d'un coup de lance un jeune homme de 25 ans, VIRGILE MANGIN, dont on retrouva le cadavre le lendemain, dans un champ d'avoine entre le village et la gare.

A peine les Allemands étaient-ils partis, que les Français arrivaient fort nombreux. C'était l'avant-garde de la 7e division.

Les premières troupes ne firent que passer, et, le soir, le 104e régiment d'infanterie (colonel Drouot) cantonna à Ruette avec deux groupes du 26e régiment d'artillerie et l'Etat-Major du général de Trentinian, commandant la division (1). J'eus l'honneur de recevoir à ma table tous ces officiers supérieurs et parmi eux se trouvait le médecin-principal Simonin, qui devait être blessé le lendemain à Ethe. Deux bataillons du 101e et un groupe du 26e d'artillerie s'étaient arrêtés à Grandcourt. Le reste était demeuré à hauteur de La Malmaison.

Le samedi 22 août, à 4 heures du matin, l'alerte est donnée et le 104e se met en marche. Le général de Trentinian et son Etat-Major suivent peu après. Puis c'est l'écoulement de la 13e brigade, le 101e d'abord, le 102e ensuite.

On entend bientôt gronder le canon dans toutes les directions, et des convois de blessés ne tardent pas à affluer à Ruette. La plupart sont évacués sur la France, ceux qui ne sont plus transportables sont conduits soit dans les écoles converties en ambulance, soit au presbytère.

Vers la fin de l'après-midi, c'est toute la 13e brigade qui repasse, puis dans la soirée et pendant la nuit ce sont les épaves de la 14e brigade qui a été décimée à Ethe. Vers minuit, le général Félineau arrive et voulut s'arrêter, mais après une courte halte il dut repartir à la nouvelle que les Allemands étaient à Saint-Remy, distant de moins de 2 kilomètres de Ruette.

De Saint-Remy, la 53e brigade wurtembergeoise se rendit le dimanche après-midi directement sur Grandcourt, sans passer par Ruette. Des obus français tombèrent sur le hameau. On ne sait si c'est à cette coïncidence qu'il faut attribuer la colère de l'ennemi qui se déchargea sur la pauvre localité (2). Aussitôt le feu fut mis de différents côtés et quatorze maisons de Grandcourt devinrent ainsi la proie des flammes (3).

LUCIEN LECOCQ, 44 ans, père de trois enfants, fut emmené avec d'autres de

(1) Le général de Trentinian logea chez l'instituteur communal M. Demoulin.

(2) Le dimanche matin déjà une patrouille de cavaliers venant de Saint-Remy se dirigeait sur Grandcourt, quand elle fut accueillie à coups de feu par des soldats français au guet cachés dans la maison Carpentier près de l'église. Un cavalier ennemi fut tué, les autres déguerpirent.

(3) Voici les noms des propriétaires de ces maisons : Veuve Lepage-Collignon, Amélie Lepage, Michel Kintziger, Amédée Bonneau, Eugène Sainmard, Hyppolythe Reizer, Nicolas Petitjean, Philippe Graisse, Eugène Rawet, Edouard Pèthe, Eugène Lepage (2 maisons), Victor Hustin et L. Lecocq-Leroy.

ses concitoyens et colloqué dans un pré. Les Allemands recherchaient les hommes habitant les premières maisons de Grandcourt, d'où les soldats français avaient tiré. Lecocq fut invité à aller montrer sa maison ; comme elle se trouvait précisément à l'entrée du village, il fut abattu sur le seuil de sa demeure incendiée. On le retrouva mort, les pieds carbonisés (1).

JEAN-BAPTISTE FLAMION, âgé de 66 ans, habitait tout seul. A l'arrivée des Allemands il alla se cacher dans sa cave. Sa maison fut incendiée et le malheureux vieillard périt asphyxié.

Ce dimanche 23 août, les Allemands n'entrèrent pas à Ruette; mais, le lendemain matin, dès 8 heures, ils arrivèrent nombreux de la direction d'Ethe, par Latour et Gomery. Ces troupes appartenant au Ve corps (2), ne mirent nulle part le feu, mais fusillèrent un vieux de 79 ans, FRANÇOIS CARPENTIER. Il était assis sur un tas de fagots en face de sa maison. Ne s'étant pas levé assez lestement à l'appel d'un officier allemand, il est appréhendé, conduit sur le seuil de l'église, où les soldats lui firent réciter ses prières, puis fusillé en dehors du village (3). Entendant cette fusillade, les Allemands installés dans la Petite-Ruette, prétendirent qu'on avait tiré sur leurs troupes; ils se saisirent d'une cinquantaine de civils, hommes, femmes et enfants et les conduisirent à l'église, où se trouvaient déjà prisonniers une soixantaine de soldats français.

Le lendemain matin, les civils enfermés à l'église furent relâchés. Et les jours suivants le passage des troupes reprit sans discontinuer. La 9e division, qui avait participé au combat de Virton, mais avait dû ensuite rebrousser chemin par les bois et suivre par Ethe la route utilisée par la 10e division, se reposa quelque temps entre Gomery et La Malmaison (4).

(1) Personne ne fut témoin de l'assassinat. M. François Arquin, ff. de bourgmestre, découvrit le cadavre le dimanche soir.

(2) Dont le 6e régiment de grenadiers formait l'avant-garde.

(3) *On dit* que les Allemands trouvèrent sous les fagots un vieux revolver, dont le propriétaire s'était débarrassé, en le cachant là.

(4) *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 47.

CHAPITRE III

LE XIIIe CORPS WURTEMBERGEOIS

Le XIIIe corps d'armée (1), sous les ordres du général von Fabeck, appartenait à la circonscription militaire de Stuttgart, et était, par conséquent, composé de Wurtembergeois. Il débarqua dans la région de Thionville à partir du 9 août.

Lorsque, le 17 août, l'ordre arriva de marcher dans la direction du nord-ouest, le XIIIe corps traversa le Grand-Duché de Luxembourg et se dirigea par Bergem, Limpach et Künzich (Clémency) vers la frontière belge.

Le XIIIe corps, en entrant dans le sud du Luxembourg belge, n'avait pas l'embarras du choix des routes, la plupart de celles-ci prenant la

(1) Le XIIIe corps d'armée se composait comme suit :

Général commandant en chef : général d'infanterie von Fabeck.

Chef d'Etat-Major : colonel von Lossberg.

Premier officier d'Etat-Major : major Reinhardt.

27e division d'infanterie : lieutenant-général comte von Pfeil und Klein-Ellguth. Chef d'Etat-Major : major baron von Stotzingen.	54e brigade : général-major Langer.	120e R. I. : colonel von Körbling.
		127e R. I. : colonel Jetter.
	53e brigade : général-major von Moser.	123e grenadiers : colonel von Erpf.
		124e R. I. : colonel Haas.
	19e uhlans : major baron von Gültlingen († 22. 8. 14).	
	27e brigade d'artillerie : général-major von Bernhard.	49e R. A. C. : lieutenant-colonel Burchardt.
		13e R. A. C. : lieutenant-colonel comte von Normann-Ehrenfels.
	13e pionniers (2 et 3).	
26e division d'infanterie : lieutenant-général Guillaume, duc von Urach. Chef d'Etat-Major : major Wöllwarth.	52e brigade : général-major von Teichmann	121e R. I. : colonel von Gais.
		122e fusiliers : colonel von Triebig.
	51e brigade : général-major von Stein.	119e grenadiers : colonel von der Esch.
		125e R. I. : colonel von Ebbinghaus.
	20e uhlans : colonel Ulrich, duc de Wurtemberg.	
	26e brigade d'artillerie : général-major von Mohn.	65e R. A. C. : colonel von Sonntag.
		29e R. A. C. : colonel von Maur.
	13e pionniers (1).	

direction du nord-sud. Deux grand'routes seulement venant du Grand-Duché se dirigeaient vers l'ouest : celle de Mamer à Arlon, qui était réservée à la marche du Ve corps, et celle de Dippach à Athus, qui, vu la proximité de la place forte de Longwy, ne pouvait être utilisée, tout au moins dès le début. Pour rejoindre donc les routes d'Arlon-Musson et d'Arlon-Virton, la plupart des unités du XIIIe corps qui entrèrent en Belgique par Messancy et Sélange, durent prendre tous les petits chemins qui mènent de la frontière à Udange et Habergy. De là, l'aile droite atteignit, par Meix-le-Tige, Châtillon et Saint-Léger. Les deux brigades du centre arrivèrent le 21 à Baranzy et Musson et l'aile gauche, qui devait participer à l'attaque de Longwy, s'avançait à la même date sur la route d'Athus-Halanzy. Jusqu'à ce jour, on n'avait pu enregistrer aucun méfait au compte du XIIIe corps wurtembergeois.

Mais le samedi 22 août, la bataille s'allume sur tout le front. La 53e brigade est engagée sur la crête de Gévimont, à l'est d'Ethe, et à Bleid. Les 54e et 51e brigades refoulent les Français sur la route de Baranzy à Signeulx. Enfin, la 52e brigade échoue dans son attaque sur Romain.

L'odeur de la fumée et la vue du sang semblent avoir réveillé les instincts de cruauté des soldats allemands. Au fur et à mesure qu'ils arrivent dans les villages enlevés à l'ennemi, ils achèvent des soldats blessés, ils incendient des maisons et massacrent des civils. C'est le cas pour Bleid, Signeulx et Mussy-la-Ville. Parfois, ils n'attendent même pas la fin du combat pour exercer sur la population leurs cruelles représailles. C'est ce qui arriva notamment à Musson et à Baranzy. Enfin, alors que tout bruit de bataille avait cessé depuis plus de 24 heures, ils portent encore, comme à Saint-Léger, la torche incendiaire et se vengent de leurs pertes sur des innocents.

Pendant les journées des 22 et 23 août 1914, les troupes du XIIIe corps wurtembergeois incendièrent 292 maisons et tuèrent 73 civils. Ils en emmenèrent 270 en captivité en Allemagne (1).

(1) On ne doit pas s'étonner de pareils résultats lorsque le général von Fabeck, commandant le XIIIe corps, « bien loin de recommander la prudence et l'humanité aux officiers placés sous ses ordres, leur impose au contraire l'obligation de tenir les populations pour collectivement responsables des moindres infractions individuelles et d'agir contre toute tentative hostile *avec la plus impitoyable sévérité* ... » Tel est, en effet, l'esprit des instructions qu'il donne à ses troupes le 15 août 1914, à la veille de franchir la frontière belge. Voir *L'Allemagne et le droit des gens*, p. 199. Et M. de Dampierre, que nous venons de citer, donne le fac-simile (fig. 30) du document en question. C'est le même général von Fabeck qui, dans un ordre du jour daté du 12 août 1914, dit notamment : « ... Le lieutenant Haag, du 19e régiment de uhlans, étant chef de patrouille, a marché énergiquement contre des habitants ameutés et a, comme il convenait, fait faire usage des armes. Je lui exprime ma reconnaissance pour son énergie et sa décision. » (O. c., p. 204, fac-simile 31.)

I. L'INFILTRATION DU XIIIe CORPS AU SUD D'ARLON

La 53e brigade, aile droite du XIIIe corps, passa la frontière belge le 18 août et cantonna ce jour là à Sélange, à Messancy et à Hondelange. Le lendemain, cette brigade, suivie de deux autres, les 54e et 51e, poursuivit sa route, et passa par Buvange et Wolkrange. Le duc von Urach, commandant la 26e division, s'arrêta dans cette dernière localité.

Le 20 août, les troupes allemandes remontèrent jusqu'à Udange, quelques-unes, le 119e notamment, jusqu'à Toernich. D'autres, ayant pris le raccourci par Differt, arrivèrent à Habergy, où logea le général Langer, chef de la 54e brigade. Le général von Fabeck, commandant du XIIIe corps, séjourna vingt-quatre heures à Udange.

Ce même jour, la 53e brigade, précédée du 19e uhlans, passe par Meix-le-Tige où s'arrête le général von Moser avec le 124e régiment, tandis que le 123e bivouaque à Châtillon avec des avant-gardes à Saint-Léger. Rachecourt et Willancourt sont également envahis à la même date.

Le vendredi 21 août, la 53e brigade (123e et 124e R. I.) pousse une reconnaissance dans la direction d'Ethe-Virton et dans celle de Gomery-Ruette, mais est obligée de se retirer devant les troupes françaises qui s'avancent en nombre. La 54e brigade (120e et 127e R. I.) descend sur Baranzy et tient les hauteurs à l'est de Mussy-la-Ville, en liaison avec le 124e régiment un peu plus au nord, où le soir aura lieu un engagement d'avant-garde. La 51e brigade (119e et 125e R. I.) occupe Musson.

La 52e brigade (121e et 122e R. I.) entrait dans la composition du détachement placé sous le commandement du général-lieutenant Kämpfer, chargé de s'emparer de la position fortifiée de Longwy. A partir du 21 août, ces troupes s'avancèrent sur la route d'Athus, Aubange, Halanzy, d'où elles partirent pour l'attaque.

Dans toute la région parcourue par le XIIIe corps d'armée avant les grandes batailles du 22 août, les troupes ne se livrèrent à aucune violence sur la population civile. A part certaines réquisitions forcées et quelques dommages matériels occasionnés par le passage d'un si grand nombre de soldats, ainsi que la prise d'otages pendant le siège de Longwy, les habitants n'eurent pas trop à souffrir de l'invasion allemande. Un seul civil d'Halanzy, conduit en France, y fut tué.

N° 868. A *Sélange*, l'entrée des troupes allemandes, commencée le 18 août, se continue les jours suivants sans provoquer aucun incident. Le fait que les habitants parlent l'allemand semble avoir bien disposé l'ennemi en leur faveur.

Rapport de M. l'abbé Witry, curé-doyen de Messancy (1).

N° 869. Le 6 août, un uhlan, venant de Clémency, localité-frontière du Grand-Duché, est arrivé tout seul à *Messancy* et a demandé où se trouvait la Poste. Il ne s'y est pas arrêté et a pris la route de Sélange. Au cas où la population aurait eu quelque velléité de « descendre » un Allemand, l'occasion eût été bonne!

Le 14 août, onze uhlans se trouvaient attablés dans un café à *Longeau*, hameau de Messancy, lorsque des soldats français, venus de Longwy, les encerclèrent. Les cavaliers allemands, en essayant de se sauver dans la direction de Clémency, essuyèrent un feu nourri. Le lieutenant fut tué, deux chevaux abattus et trois autres capturés. Malheureusement, un des Français blessé, mourut dans la nuit.

Le 20 août, pendant le passage des troupes allemandes, un officier rencontrant le bourgmestre à 50 mètres de la frontière, le saisit par la gorge et lui déclare qu'il sera fusillé et le village incendié, si dans une demi-heure on n'a pas trouvé le civil qui vient de tirer sur lui. Le bourgmestre a beau protester de son innocence et de celle de tous les habitants dont il répond, rien n'y fait, il est emmené par huit soldats, baïonnette au canon. Apprenant ce qui vient de se passer, Mlle Galand court après l'officier, et lui déclare que c'est un gamin qui, sur son passage, a fait éclater un pétard. On fait venir le gamin en question qui avoue tout, et l'incident fut clos.

Le 22 août, pendant le siège de Longwy, M. Anatole de Mathelin, propriétaire, M. Kirsch, juge de paix, et moi, curé-doyen, nous fûmes pris comme otages et conduits à Athus à l'hôtel Bonardeaux où nous restâmes jusqu'au surlendemain. Nous devions y retrouver M. l'abbé Ensch, curé de *Turpange*, section de la commune, l'échevin Jean Back, et l'instituteur Charles Noël.

N° 870. Les premiers Allemands, venant du Grand-Duché, firent leur apparition pour la première fois à *Hondelange* le 5 août. Ils étaient méfiants et soupçonnaient les hommes de vouloir tirer sur eux, les femmes de leur crever les yeux! Ils se rencontrèrent sur le territoire de la commune le surlendemain, 7 août, avec des dragons français, venus en reconnaissance. Un de ceux-ci perça de sa lance un cycliste allemand, en blessa un autre et envoya une balle de revolver dans une automobile remplie d'officiers, dont un fut blessé.

Le 18 août, les avant-gardes du XIIIe corps wurtembergeois, venant de Mamer et Clémency (Grand-Duché), passèrent la frontière belge et inondèrent toutes les routes du pays. Le 20, son altesse le duc Ulrich de Wurtemberg, colonel du 20e régiment de uhlans, descendit au presbytère et y prit son quartier jusqu'au lendemain.

Lorsque le 21 août, ces troupes s'en allèrent dans la direction d'Habergy et

(1) Rédigé le 15 octobre 1917 et complété après l'armistice par M. le notaire Bosseler.

Udange, elles pillèrent tout ce qui leur tombait sous la main et plusieurs vols s'opérèrent même avec violence.

N° 871. Dans les hameaux de Hondelange, *Wolkrange* et *Buvange*, situés de l'autre côté de la route d'Arlon à Longwy, les troupes allemandes arrivèrent le 19 août et campèrent tant bien que mal dans ces deux petites localités. La moindre masure abrita plusieurs soldats. Le duc von Urach, commandant la 26e division d'infanterie, demanda l'hospitalité au curé de Wolkrange et logea chez lui avec son chef d'Etat-Major, le major Wöllwarth et d'autres officiers. Tous se montrèrent fort courtois et, sous la surveillance des chefs, les soldats ne se permirent aucune infraction à la discipline militaire.

N° 872. La commune d'*Autelbas,* située à 5 kilomètres au sud-est d'Arlon est fort étendue. Ses principales sections sont celles de *Sterpenich*, à l'extrême frontière grand-ducale, *Barnich*, *Clairefontaine*, *Autelhaut* et *Weyler*. Elle est traversée par deux grand'routes, celles d'Arlon à Luxembourg et Longwy. La première fut en partie suivie par les troupes du Ve corps allemand qui marchèrent d'Arlon sur Etalle pour prendre part aux combats de Virton et d'Ethe. Quant à la route d'Arlon à Longwy, qui passe en ligne droite à l'extrémité occidentale de la commune, allant du nord au sud, elle ne fut guère utilisée, n'étant pas de portée stratégique. Cette circonstance valut au centre de la commune et à presque toutes ses dépendances de rester en dehors des événements d'août 1914, et de ne voir relativement que fort peu de soldats allemands traverser son territoire.

Rapport de l'abbé Reichling, curé de Toernich.

N° 873. Le 7 août déjà, une escarmouche eut lieu sur le territoire de *Toernich*, non loin du château. Un cavalier allemand fut tué ; il s'appelait Herman Lattenstein, et appartenait au 3e escadron du 7e régiment de chasseurs à cheval. On l'enterra à Udange, section de la commune, où réside le bourgmestre. Un autre, blessé, fut relevé le lendemain dans les bois par les Allemands eux-mêmes et conduit à l'hôpital d'Arlon.

Le 13 août, le château dit « du Bois d'Arlon » (fig. 200), propriété de Mme Barbanson, fut pillé par des soldats venus à cet effet en auto d'Arlon. Un des auteurs de ce larcin d'importance s'est vanté de son exploit et l'a consigné dans ses « souvenirs de guerre ». (Voir rapport n° 874.)

Le 20 août, près de 2,000 soldats appartenant au 119e régiment d'infanterie sont arrivés comme une avalanche dans le village et y ont pris leur cantonnement. Ils ne sont heureusement restés que 24 heures, car le lendemain déjà ils partaient dans la direction de Musson.

Les jours suivants, des convois de munitions circulèrent sur les routes, et des soldats affamés vinrent perquisitionner dans presque toutes les maisons en quête de nourriture. Ma cave fut largement mise à contribution.

La nuit du 22 au 23 août, les Allemands constatèrent qu'un fil téléphonique avait été coupé sur le territoire de Toernich. Le village faillit être brûlé pour ce fait, mais on se contenta de la menace.

Pillage du château du Bois d'Arlon, d'après le témoignage d'un sous-officier allemand (1).

N° 874. Le 12 août, je partis en automobile avec Merbach, Loffelhardt (2) et deux hommes pour aller en reconnaissance au château du Bois d'Arlon. Nous avions ordre de prendre des photographies et de nous rendre compte de quel côté pouvait venir une attaque éventuelle dans cette direction. Nous avons réquisitionné six automobiles dans Arlon. Loffelhardt, qui était bon chauffeur, conduisait. Les précautions des avant-postes allemands hors d'Arlon étaient si soigneusement prises qu'il nous fallut plus d'une heure pour faire le trajet à cause des tranchées nombreuses creusées en travers des routes et des chemins qui donnaient accès dans la ville.

Le château du Bois d'Arlon était situé au milieu d'un grand et beau parc. Dès notre arrivée le régisseur vint à notre rencontre. Il nous conduisit dans sa maison particulière où sa fille, âgée de 16 à 17 ans, nous supplia de l'épargner. Nous lui répondîmes de ne pas avoir peur, car nous ne faisions pas la guerre aux civils. Sa mère était malade et au lit.

Après avoir visité le château et saisi quelques armes, nous descendîmes visiter les caves qui étaient pleines de vins et de toutes sortes de provisions (3). Merbach ne voulant rien emporter sans ordre du commandant mit les scellés sur toutes les portes et donna au régisseur un papier défendant à n'importe qui de prendre quoi que ce fût au château.

Aussitôt de retour, nous fîmes notre rapport au général von der Esch, auquel nous déclarâmes que nous n'avions pas aperçu l'ennemi. Puis nous courûmes chez notre commandant (4) pour l'informer de notre découverte. Il nous autorisa aussitôt à retourner au château et à rapporter tout le vin et toutes les provisions que nous voudrions. Le tambour-major nous accompagna pour nous prêter main-forte au besoin.

Comme nous avions pris toutes les clefs, il nous fut facile de rentrer dans le château. Je me mis tout de suite à la recherche du régisseur, mais grande fut ma surprise en constatant que sa maison était vide et dans un désordre inexprimable. Un ouvrier qui passait par là nous informa de ce qui était arrivé pendant notre absence. Quarante soldats de la 42e brigade étaient entrés dans la maison du régisseur, et après avoir maltraité les habitants qui s'étaient enfuis, ils avaient tout pillé et saccagé, s'amusant à briser ce qu'ils ne pouvaient emporter...

(1) *Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand* (1914-1916), publiés avec une préface par L. Alaux. Paris, Payot, 1918.

« Cet ouvrage, est-il dit dans la préface, nous est parvenu par la voie du Danemark où l'auteur, écœuré par le militarisme prussien, s'est décidé à passer en 1916, ... après s'être bravement battu en France, en Galicie, et après avoir été blessé à l'attaque de Verdun. » En sa qualité d'interprète, le feldwebel C... faisait partie de l'état-major du 2e bataillon du 88e d'infanterie (42e brigade, 21e division, XVIIIe corps d'armée).

(2) Merbach était lieutenant et Loffelhardt sergent-major, et tous deux faisaient partie de l'état-major du 2e bataillon du 88e d'infanterie.

(3) Mme Barbanson, propriétaire du château, y était arrivée peu de temps avant les hostilités et avait fait quantité de provisions pour recevoir pendant les vacances — comme elle le faisait chaque année — ses enfants et petits enfants. A la déclaration de guerre elle retourna à Bruxelles. (Note de M. le Curé.)

(4) Schmidt, commandant le 2e bataillon du 88e d'infanterie.

Nous nous rendîmes alors au château et nous fîmes charger le contenu des caves sur les charrettes et les voitures du château que nous trouvâmes dans les remises. Nous emmenâmes aussi tous les chevaux qui se trouvaient dans les écuries. Pendant cette opération, Merbach remplissait au premier étage une grande malle de linge. De leur côté, les sous-officiers Lurch et Loser fracturaient les tiroirs et s'emparaient de tous les bijoux et objets de valeur qu'ils trouvaient. Ils en donnèrent beaucoup à leurs amis. L'officier-payeur Herbert du 2e bataillon portait encore au mois de septembre 1916 un bracelet-montre provenant de ce pillage. Nous prîmes aussi toutes les selles et tous les harnachements des écuries, puis le convoi de pillage se mit en route pour Arlon. Le major Schmidt nous félicita en déclarant que nous avions surpassé ses espérances.

Jusqu'au 17 août, nous menâmes à Arlon et à Luxembourg une existence très agréable. Merbach, Loffelhardt et moi étions presque chaque jour chargés de reconnaissances en automobile dans les environs. Mais Merbach nous conduisait toujours à Luxembourg où nous passions notre temps. A notre retour, nous donnions un croquis quelconque d'un terrain où nous n'avions pas mis les pieds et nous déclarions n'avoir pas aperçu trace d'ennemis. Et le général von der Esch était enchanté d'avoir d'aussi bons soldats!

Le 17 août 1914, nous reçûmes l'ordre de quitter Arlon, ce qui ne plut guère aux soldats qui auraient mieux aimé continuer à rester là en mangeant, buvant et fumant les marchandises volées aux habitants du pays.

N° 875. De très nombreuses troupes du XIIIe corps allemand arrivèrent à *Udange* (section de Toernich) le jeudi 20 août, et en repartirent le lendemain soir, dans la direction du sud. Le général von Fabeck, commandant le corps d'armée, avec tout son Etat-Major, séjourna 24 heures dans la localité.

Le major Fleicheln avait fait proclamer le vendredi matin la remise des armes. Lorsqu'on vint perquisitionner chez Emile Schumacher, meunier à Udange, on y trouva encore un beau fusil de chasse auquel il tenait beaucoup. On dut payer 2,000 marks sous peine de voir le village incendié; quant à Schumacher, il fut conduit à Thionville et de là dans la forteresse de Coblence, d'où il ne revint que le 3 novembre.

N° 876. Comme dans la plupart des localités du pays, les patrouilles se succédèrent à *Habergy* dès le début des hostilités; c'étaient tantôt des uhlans, tantôt des dragons français. Le 19 août, une douzaine de cavaliers allemands s'installèrent chez le bourgmestre et obligèrent celui-ci à coucher avec eux dans la grange.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les routes de Differt et d'Udange sont grises de soldats allemands qui envahissent toutes les maisons d'Habergy et de *Guelff*, petit hameau situé au sud du village. Le général Langer, commandant la 54e brigade d'infanterie, descend au presbytère, et promet au curé que ses hommes épargneront les immeubles et les biens de ses paroissiens. Il tint promesse, et la discipline fut parfaite.

Le 21 août, dans l'après-midi, ces troupes se mirent en branle et prirent la direction de Musson et de Mussy-la-Ville. Le charroi ne quitta qu'au milieu de la

nuit, après avoir laissé passer d'autres troupes qui n'avaient pas cantonné dans le village.

Le lendemain, de nombreux blessés de la bataille de Musson-Baranzy furent amenés à Habergy, mais de là furent immédiatement conduits sur Arlon.

A *Bébange*, dépendance de Habergy, il n'y eut pas de passage de troupes ennemies, pour la raison bien simple qu'il n'y a pas de chemin de grande communication qui passe par ce hameau. Quelques rares isolés vinrent s'y ravitailler.

N° 877. Le 7 août, des cavaliers allemands traversèrent le village de *Meix-le-Tige* et se rencontrèrent à la station du vicinal, sur la route d'Arlon, avec des dragons français. Il y eut collision, et blessés de part et d'autre, transportés à l'école des Sœurs de Châtillon.

Le 20 août, vers midi, commença l'invasion proprement dite. Les premières unités fort nombreuses constituaient l'extrême droite du XIIIe corps wurtembergeois et appartenaient à la 53e brigade, commandée par le général von Moser, qui descendit au presbytère. Le lendemain vendredi, vers 17 heures, le général et ses hommes prirent la route de Châtillon-Saint-Léger. Ils devaient rencontrer les Français le samedi à Ethe et à Bleid.

A peine ces troupes étaient-elles parties, que d'autres arrivaient, appartenant à la 54e brigade, celle du général Langer, qui ne passèrent qu'une nuit fort écourtée à Meix-le-Tige, car le 22, dès 3 heures du matin, elles étaient alertées pour marcher dans la direction de Mussy-la-Ville.

N° 878. Le 7 août, à la suite d'une rencontre entre patrouilles belligérantes à hauteur de la station du vicinal de Meix-le-Tige, six blessés français et quatre allemands furent transportés à l'école des religieuses de *Châtillon* transformée en ambulance (1).

Le 20 août, arrivent d'abord des cavaliers du 19e uhlans, puis de l'infanterie appartenant au 123e régiment. Les avant-gardes poussent jusqu'à Saint-Léger, et le gros demeure à Châtillon, envahissant les maisons, les granges et jusque l'église. Le village se vide le 21 au soir.

Le samedi 22 août, environ 250 soldats allemands du 123e régiment, blessés à Ethe, sont ramenés à Châtillon et déposés dans l'église, d'où le lendemain on les transporte à l'hôpital d'Arlon. Le dimanche 36 soldats français blessés arrivent aussi à Châtillon et sont évacués le lundi sur Virton (2).

N° 879. A part quelques cavaliers en patrouille, *Athus* ne vit que peu de soldats allemands au début du mois d'août 1914. A cause de sa proximité de la forteresse de Longwy, les troupes du XIIIe corps n'entrèrent pas en Belgique par la route d'Athus, mais prirent plus au nord, à hauteur de Messancy et Sélange.

Le 21 seulement, alors que le bombardement de Longwy avait déjà commencé,

(1) Les quatre allemands, restés à l'ambulance, ont été repris quelques jours après par les leurs. Des six blessés français, cinq ont été conduits le lendemain à Virton et de là évacués sur Montmédy; le sixième est resté à Châtillon jusqu'à son complet rétablissement, a réussi à échapper aux investigations des Allemands et est parvenu, en 1916, à gagner la frontière grand'ducale.

(2) L'un d'entre eux, grand blessé, Ernest Justin, vendéen, n'étant pas transportable, fut soigné à Châtillon, d'où il parvint à s'échapper et à gagner le Grand-Duché.

quelques troupes traversèrent Athus, et se dirigèrent sur Aubange. Le lendemain, le curé Dominicy, l'échevin Couter et l'entrepreneur Arend, furent pris comme otages et conduits à l'hôtel Bonardeaux, où ne tardèrent pas à arriver d'autres civils de Messancy, de Turpange, d'Aubange, et d'Aix-sur-Croix.

N° 880. Le 10 août, une patrouille allemande venant du Grand-Duché, se rencontra à *Aubange* avec des cavaliers français. Ceux-ci chassèrent à coups de feu les Allemands, qui abandonnèrent un des leurs blessé. Il fut relevé par les habitants et soigné à l'école des Sœurs de la Doctrine chrétienne. Le gros des troupes ennemies n'arriva à Aubange que le 21 août, venant d'Athus : c'était le 121e régiment d'infanterie, qui ne fit que traverser le village sans commettre de déprédations pour se rendre vers Longwy. Pendant le siège de la place forte, le bourgmestre fut pris comme otage, et en cette qualité emmené à Athus. Le curé malade ne fut pas inquiété.

N° 881. A *Aix-sur-Croix* les Allemands sont arrivés dans la nuit du 21 au 22 août, et ont établi le samedi matin quatre batteries qui ont bombardé Longwy, distant de 6 kilomètres, jusqu'au mercredi 26 août, jour où la ville assiégée s'est rendue. Pendant le siège le curé, l'abbé Bosseler, et l'échevin François Hultier, pris comme otages, furent conduits à Athus.

N° 882. Le petit hameau de *Battincourt*, encaissé dans un fond d'accès peu commode, doit à cette situation géographique de n'avoir pas vu défiler les régiments allemands en août 1914. Tout au plus, pendant le siège de Longwy, quelques isolés vinrent faire des provisions de bouche.

A *Halanzy* même il n'en fut pas ainsi. Dès le 21 août, de nombreux fantassins, appartenant surtout au 121e régiment d'infanterie, et une puissante artillerie envahirent le village. Aussitôt le curé, l'abbé Arend, et le bourgmestre Lucien Laurent sont détenus comme otages dans la maison de Jules Moreau.

Le lendemain, samedi 22 août, les canons prennent position, et les soldats s'avancent avec mille précautions dans le Bois-Haut qui leur cache la place forte de Longwy. C'est le siège en règle qui commence. Les blessés allemands ne tardent pas à arriver fort nombreux à Halanzy, appartenant pour la plupart à la 26e division d'infanterie.

Un ouvrier d'Halanzy, nommé Alexis BASTIN (69 ans), amené par les Allemands à Mont-Saint-Martin (France) pour leur montrer la route, est blessé et y meurt à l'hôpital des suites de ses blessures, le lundi 24 août.

II. LES EXPLOITS DE LA 53e BRIGADE

Nous avons vu la 53e brigade, commandée par le général Moser, prendre — dès son entrée en Belgique — la tête du XIIIe corps, et arriver dans la région de Châtillon-Saint-Léger, le jeudi 20 août. Le lendemain, elle pousse une reconnaissance dans la direction de Virton et de Ruette, mais en est refoulée par les avant-gardes françaises.

Le samedi, de grand matin, le 19e uhlans qui éclaire la brigade, se heurte dans le village d'Ethe au 14e hussards français. L'infanterie entre bientôt en action sur la crête de Gévimont et rencontre au nord de Bleid un bataillon du 101e français. De part et d'autre, une lutte acharnée s'engage qui se prolonge toute la matinée.

Enfin, maître du terrain, le général Moser au lieu de poursuivre l'ennemi et de collaborer avec la 10e division allemande à l'encerclement de la 14e brigade française embouteillée dans la vallée du Ton, préfère s'attarder dans Bleid, où ses soldats s'acharnent sur des blessés désarmés et se livrent à des incendies et à des massacres. Le lendemain, des arrière-gardes demeurés à Saint-Léger se comportent à peu près de la même façon.

1. — *A Saint-Léger.*

La 7e division française devait atteindre le samedi 22 août la région Saint-Léger-Châtillon. Nous savons comment, arrêtée à la sortie d'Ethe, la tête de cette division ne put en déboucher et demeura enfermée dans un cercle de fer pendant toute la journée.

Le village de Saint-Léger n'eut que de lointains échos du combat d'Ethe et de nombreux blessés y furent transportés. Etant données ces circonstances, on avait tout lieu de croire que les choses se passeraient sans incident, lorsque soudain, le dimanche, les soldats sans raison se mirent à tirer de tous côtés, à enfermer la population à l'église, à incendier un quartier du village, à fusiller cinq civils, et à en tuer un sixième qui avait été relever des blessés allemands. Le lendemain, cinq autres habitants, condamnés à mort, furent exécutés au bord du chemin, en présence d'une vingtaine de jeunes gens, réquisitionnés pour se rendre sur le champ de bataille. Ceux-ci, à la tête desquels se trouve le vicaire de Saint-Léger, avaient volontairement pris la place de pères de famille, désignés par l'autorité militaire.

Rapport de l'abbé Gilles, vicaire de Saint-Léger en 1914 (1).

N° 883. Dès le début des hostilités, des patrouilles françaises et allemandes se suivent de jour en jour et rayonnent dans les environs. Il n'y a pas de rencontre sur le territoire même de Saint-Léger.

Le 15 août, sans motif, une patrouille allemande arrête une douzaine de civils

(1) Rapport rédigé en avril 1916, revu et complété en 1922.

LE DERNIER VOLUME

DE

L'INVASION ALLEMANDE

Nous sommes heureux de pouvoir livrer à nos souscripteurs **le 8e et DERNIER VOLUME** de l'**Histoire de l'Invasion Allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg**.

Cette dernière partie (VIIe) retrace sous le titre : **Bataille de la Semois et de Virton**, les grands combats livrés dans le Sud du Luxembourg, et raconte les crimes commis par les troupes allemandes dans cette région : 1,290 maisons incendiées, 659 civils tués et environ 300 blessés français lâchement achevés.

Vu l'importance du sujet et le nombre des documents à publier, nous avions cru — comme nous l'annoncions dès le début — devoir consacrer deux volumes à cette dernière partie. Pour éviter de trop grands frais à nos souscripteurs, nous avons quelque peu réduit la matière afin de la condenser **en un seul gros volume de près de 450 pages**, enrichi de 228 illustrations, que nous sommes parvenus à leur livrer au prix de 25 fr. (port non compris), chiffre relativement peu élevé, si l'on considère qu'indépendamment de la riche illustration, le volume, imprimé sur beau papier, représente quatre fois le contenu d'un livre ordinaire à 7 fr. 50.

Nos souscripteurs sont maintenant en possession d'une documentation unique en son genre. En effet, les 8 volumes des **Documents pour servir à l'histoire de l'Invasion Allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg**, représentent un tout de 2280 pages, enrichies de 1,015 illustrations, contenant 907 rapports, et retraçant les événements militaires du début des hostilités, c'est-à-dire du 4 au 25 août 1914, ainsi que les crimes commis par les armées allemandes. Celles-ci, en quelques jours de temps, tuèrent 2,812 civils et incendièrent 6,927 maisons dans les provinces de Namur et de Luxembourg.

Puisse ce travail — comme nous en exprimions le souhait en débutant — être un hommage d'admiration et de gratitude à la mémoire de nos morts et martyrs, et puisse-t-il demeurer devant l'histoire l'éternel opprobre de ceux qui ont souillé leurs mains et leur conscience de tels crimes!

* * *

Bien que notre ouvrage ait atteint son 6e mille, il ne nous reste qu'un nombre restreint de **collections complètes** de l'*Invasion Allemande*. On peut se les procurer à la *Librairie de l'Abbaye de* **Maredsous** au prix de 225 fr. (port compris) pour les souscripteurs *belges*, de 250 fr. (port compris) pour les souscripteurs *étrangers*. *L'expédition sera faite contre l'envoi de cette somme.*

* * *

Le prix des volumes isolés *en librairie* est le suivant : tome I, 20 fr.; tome II, 30 fr.; tome III (épuisé), 25 fr.; tome IV, 27 fr. 50; tome V, 30 fr.; tome VI, 27 fr. 50; tome VII, 30 fr.; tome VIII, 35 fr.

Namur et Maredsous, avril 1925.

person-
elles de
ntation
19 à la
ondance

bien le
mêmes
riotique
uste et
ureuse,

iodique-
usieurs
t de la
embal-
ou par
teur.
dépen-

ur.

---

abre

e

5 c.

ur

1924. — L. 33. — 5.500

Pour faire cet exposé, nous mettrons à profit le résultat de nos enquêtes personnelles, les documents recueillis par nous au jour le jour, les publications officielles de l'ennemi, les journaux parus sous la censure et les écrits prohibés, la documentation relative à l'histoire de l'Église de Belgique pendant la guerre, recueillie en 1919 à la demande de NN. SS. les Évêques, enfin l'énergique et si intéressante correspondance de S. G. M[gr] Heylen avec l'autorité occupante.

* * *

C'est le concours de nombreux souscripteurs qui a permis de mener à bien le travail sur l'*Invasion Allemande*. **Nous prenons la confiance de faire appel aux mêmes souscripteurs pour nous aider à réaliser ce nouveau travail, d'une portée patriotique considérable.** En effet, on n'a pas assez fait connaître jusqu'ici le régime injuste et cruel qu'un ennemi sans scrupule a imposé à une population paisible et malheureuse, pendant quatre années d'occupation.

* * *

La publication annoncée sera rigoureusement documentaire et paraîtra **périodiquement**. Les *Documents sur l'Occupation Allemande* comprendront, en effet, plusieurs volumes : les souscripteurs recevront un fascicule par an, jusqu'à épuisement de la matière. Le prix de chaque fascicule sera uniformément de 15 francs (port et emballage compris), payables par chèque postal dans la quinzaine de la réception, ou par quittance postale mise en circulation, passée la quinzaine, aux frais du souscripteur.

L'importance des fascicules, la qualité du papier, la richesse de l'édition dépendront du nombre des souscripteurs.

Chanoine J. SCHMITZ, à Namur.

Namur, le 25 mars 1925.

Timbre

de

0,15 c.

M. le Chanoine Schmitz,

13, rue du Président,

Namur

Une importante publication sur l'OCCUPATION ALLEMANDE

La publication sur l'*Invasion Allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg* est terminée. Cédant à de nombreuses et pressantes instances, le soussigné se propose de lui donner aujourd'hui une suite, un complément, en consacrant une nouvelle publication à l'émouvante période qui s'est écoulée depuis le 1er septembre 1914 jusqu'au 11 novembre 1918.

Ce travail fera revivre, de façon objective, l'histoire de l'occupation allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg, à l'aide d'importants matériaux recueillis sous l'occupation même et qui ont pu être soustraits à de nombreuses perquisitions.

Dans cette histoire seront traitées les importantes questions que rappelle le néfaste séjour de l'ennemi dans nos provinces et notamment :

Les manœuvres insidieuses et persévérantes auxquelles il s'est livré pour s'innocenter des incendies et des massacres et en rendre responsables les Belges; les violences qu'il a faites à notre loyalisme et les mesures qu'il a prises pour tuer le patriotisme des Belges; la persévérante résistance de la population, le courage avec lequel elle supporta ses malheurs et ses épreuves; les grands procès politiques, les condamnations et les exécutions qui les ont suivis; le pillage de toutes les matières premières et de tous les produits, les dévastations opérées dans nos industries; les sinistres déportations; le régime des étapes; l'inoubliable période de l'armistice.

T. S. V. P.

Bulletin de Souscription

Je soussigné (nom, prénom, profession, adresse exacte, bureau de poste)

....

....

*déclare souscrire à la publication sur l'***Occupation Allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg***, à raison d'un fascicule par an, jusqu'à épuisement de la matière et aux conditions indiquées ci-dessus.*

.... *, le* .... *1925.*

SIGNATURE :

et les enferme à l'usine Herr. Le lendemain, sans plus de raison, les soldats allemands établis dans cette usine tirent sur quatre jeunes gens arrêtés sur la route d'Ethe. Aucun d'eux, heureusement, n'est atteint.

Le 20 août, au matin, arrive au village une avant-garde du gros des troupes. Elle vient de Châtillon, et est constituée par le 123e régiment de grenadiers.

Ce même jour, j'accompagnais un bout de chemin l'abbé Picard, originaire de Saint-Léger, mais qui se rendait à Saint-Remy, qu'il administrait, lorsque nous sommes tous deux arrêtés et conduits chez un capitaine bourru, qui nous fait mener sous bonne escorte à Meix-le-Tige, où se trouvait, paraît-il, le général devant lequel nous devions comparaître. En traversant Châtillon, les soldats eurent la bonne idée d'exposer notre cas au colonel du régiment, qui nous fit reconduire à Saint-Léger, en déclarant que le capitaine était un imbécile.

Le vendredi, 21 août, les troupes s'en allèrent dans la direction de Virton, mais revinrent le soir ayant été battues par les Français.

Le samedi, comme on s'attendait à une grande bataille, le bourgmestre vint me trouver et me demanda d'organiser tout un service de Croix-Rouge. Je me mis aussitôt à la besogne et je parvins à réunir quelques jeunes gens de bonne volonté, à qui je donnai un brassard dûment muni du cachet.

Sur la demande d'officiers allemands, vers 9 heures, alors que la bataille battait déjà son plein depuis deux heures, nous nous dirigeâmes sur la route d'Ethe, pour y relever des blessés, mais nous dûmes rebrousser chemin, les obus et les schrapnells rendant toute circulation plus avant impossible.

Bientôt arrivèrent quelques blessés qu'on soigna du mieux qu'on put à la fabrique de chicorée de Bakèse; nous étions du reste aidés par un major allemand du 123e. Mais voici qu'une compagnie de soldats français, sortant des bois, avance la baïonnette au canon et pénètre dans la maison que nous occupions. « Vous êtes médecin? » demande l'officier français au major allemand. Et sur sa réponse affirmative, il ajoute : « Vous êtes libre. » On amène alors l'ordonnance du major. « Vous êtes prisonnier » lui dit l'officier français ; et, s'adressant à ses hommes : « Emmenez-le, mais ne lui faites aucun mal. Les Français sont chevaleresques et ne font pas de mal aux prisonniers. »

Vers midi, les Allemands réquisitionnèrent tous les chariots et obligèrent les hommes à se rendre sur le champ de bataille dans la direction d'Ethe pour en ramener les blessés. La tâche fut longue et pénible, d'autant plus qu'on ne disposait que d'un nombre insuffisant de brancards. On travailla sans relâche de midi à 23 heures et on ramena ainsi à Saint-Léger de 200 à 300 blessés qui furent installés chez les particuliers, chacun estimant que leur présence serait une sauvegarde.

La partialité des Allemands fut révoltante. Il ne nous fut permis ce jour-là de ne relever que les blessés allemands et il nous fut strictement interdit de nous occuper des Français abandonnés sans aucun secours.

La nuit du samedi au dimanche, quelques hardis soldats français s'avancèrent jusqu'au centre du village et tirèrent des coups de feu, sans abattre cependant aucun Allemand.

Le dimanche, 23 août, accompagné d'une soixantaine de brancardiers, je

me rendis à Ethe bien décidé à m'occuper, cette fois, des Français. L'aspect du champ de bataille était terrifiant. Sur dix soldats français couchés à terre, à peine un seul était encore en vie!

Mais tandis que nous nous occupions des blessés, qu'on transportait à la ferme de Hamawé (1), voilà que nous apercevons une bande de soldats français égarés qui, au nombre d'environ soixante-dix, nous demandent le chemin. Nous leur indiquons la direction de Sedan. Mais à peine nous ont-ils quittés qu'ils rencontrent des Allemands et nous entendons aussitôt des coups de feu. Nous sommes nous-mêmes rejoints par des officiers allemands qui nous accusent, mes jeunes gens et moi, d'être les auteurs des coups de feu. Nous nous tirons heureusement de ce mauvais pas, grâce à l'intervention d'un officier qui se trouvait à la ferme où nous déposions les blessés.

Sur ces entrefaites, arrive auprès de moi l'abbé Picard tout ému et qui me dit : « Je viens d'apprendre que cinq civils ont été fusillés. » Ce sont ceux que j'allai relever le mardi pour les enterrer. Je les trouvai alignés dans un champ, au-dessus de la rue Perdue, au lieu dit « Paradis ». On ne savait même pas dans le village qu'ils avaient été tués. Des soldats les avaient arrêtés, alors qu'ils vaquaient tranquillement à leur besogne. L'un d'entre eux, par exemple, Robert Letté, nettoyait une écurie quand on vint l'appréhender.

Voici les noms de ces premières victimes :

Jean-Baptiste GRATIA, 73 ans; Jules TRINTELER, 47 ans, père de dix enfants; Charles DROPSY, 43 ans, de Ottange (Alsace); Clément COLLART, 29 ans et Robert LETTÉ, 18 ans.

Les mauvais traitements dont nous étions constamment l'objet, les spectacles horribles qui se présentaient à nos yeux sur le champ de bataille d'Ethe, les tristes nouvelles que nous venions d'apprendre sur le sort de plusieurs habitants de Saint-Léger, tout cela n'était pas de nature à nous rassurer et rendait le travail plus pénible encore. Mais on oubliait ses propres souffrances quand on songeait à celles des autres, en regardant ces blessés affreusement déchirés, en contemplant tout le village d'Ethe en feu, en voyant accourir les pauvres femmes tout éperdues, nous racontant des histoires si épouvantables que nous ne pouvions y croire : nous pensions que leur cerveau avait subi une de ces commotions qui troublent la raison

Malgré tout, nos hommes furent admirables et continuèrent courageusement jusqu'au soir leur triste et rude besogne. Vers 20 heures, arriva et repartit le dernier chariot. Il restait néanmoins encore 45 blessés à transporter. Nous fûmes bien obligés de les abandonner jusqu'au lendemain à leur triste sort et après les avoir consolés de mon mieux et leur avoir administré les derniers Sacrements, je repris le chemin de Saint-Léger.

(1) Le samedi déjà le fermier de Hamawé avait recueilli chez lui une douzaine de blessés français. Le dimanche soir la ferme en hébergeait trois cents. Le lundi, les Allemands ont fait évacuer les plus valides et en ont laissé cent cinquante sous la garde de douze soldats. La semaine suivante, il ne restait plus que quatre-vingt-dix blessés; la troisième semaine, trente-et-un seulement. Le 19 septembre, ils ont laissé ces derniers sans surveillance, mais le surlendemain sont venus les prendre pour les conduire à Virton. (D'après le rapport d'Arthur Antoine, fermier de Hamawé en 1914.)

J'étais arrivé avec mes compagnons à un kilomètre du village, lorsqu'un spectacle terrifiant s'offrit à nos yeux. On voyait des flammes bien nourries s'élever du quartier appelé le « Faubourg » et on entendait une vive fusillade.

Voici ce qui c'était passé :

Entre 19 et 20 heures, des soldats se mirent à tirer dans toutes les directions prétendant qu'ils avaient été attaqués par des francs-tireurs. La supérieure des Religieuses de la doctrine Chrétienne apercevant un soldat allemand qui, de la cuisine du couvent, tirait dans la rue, lui dit : « Mais ne tirez donc pas ainsi ! » Il lui fut répondu : « Je dois tirer ! »

En même temps les soldats mirent le feu aux maisons du « Faubourg ». Six habitations furent ainsi détruites (1).

Et, tandis que le feu faisait son œuvre, les habitants de ce même quartier étaient traqués et conduits à l'église. Six d'entre eux étaient particulièrement brutalisés, et violemment ligotés. Ce sont les nommés Charles Letté et ses fils Lucien et Léopold (2), Arsène Boulanger, Auguste Haumont et Alexis Rongvaux. On trouva sur celui-ci un couteau de poche. C'est la seule arme que les Allemands purent découvrir sur ou chez les particuliers à Saint-Léger, toutes les autres ayant été déposées dès le début du mois d'août au bureau communal. La garde-civique elle-même en avait été dépouillée.

Les autres quartiers du village ne furent pas incendiés, mais partout on fit la chasse aux hommes et c'est ainsi que bientôt 150 à 200 d'entre eux se trouvèrent réunis à l'église sous la garde de sentinelles allemandes.

A la vue de l'incendie et au bruit de la fusillade une panique se produisit dans le convoi des blessés. Un chariot fut arrêté et un des conducteurs JOSEPH MATHIAS, 35 ans, pris de frayeur, voulut fuir et fut tué à bout portant. En arrivant au village, les Allemands nous reprochèrent de ne ramener que des blessés français et, nous faisant abandonner les chariots, nous conduisirent tous à l'église avec force menaces et brutalités de tous genres.

Nous avions l'intime conviction que notre dernière heure allait sonner. Je demandai à l'abbé Picard de me donner l'absolution et je lui rendis le même service. Plusieurs fois, du reste, je donnai dans l'église l'absolution générale à mes compagnons de captivité.

On pouvait distinguer parmi les hommes enfermés à l'église, trois groupes : tout d'abord les prisonniers ordinaires qui formaient la majorité, ensuite les six hommes du faubourg garrottés, et enfin un autre groupe composé de cinq personnes : le docteur Winkin, bourgmestre, M. le curé Wavreil, l'abbé Picard, Dieudonné Kayser et moi.

Dans la soirée, M. le curé fut chargé de faire le tour du village pour dire aux femmes d'éclairer toutes les fenêtres et d'apporter des vivres aux soldats. Il put ensuite rentrer au presbytère. Vers 1 heure du matin, il fallut me rendre avec le docteur Winkin au cercle pour y soigner des blessés allemands. En rentrant à

(1) Voici le nom des propriétaires de ces maisons : Edmond Raoux, Letté-Ambroise, Auguste Haumont, Charles Letté, Loriaux-Mathias, Ve Mathias-Gilles.

(2) Son troisième fils Robert avait déjà été tué.

l'église, l'abbé Picard me rapporta un semblant de jugement qui avait eu lieu en mon absence. Une espèce de feldwebel s'était approché des six hommes garrottés et leur avait dit : « Vous avez tiré ! — Non, répondirent-ils tous en chœur. — Si, si, vous serez fusillés ! » Et il se mit à écrire dans un calepin. C'est alors que Charles Letté se leva et s'écria : « Je vais être tué. Ma femme vient d'être brûlée (1). Vous avez déjà tué un de mes fils. Je veux qu'on sache que je suis innocent ! » Les soldats furieux se précipitèrent sur lui.

L'abbé Picard s'approcha d'un officier du 19[e] ulhans, appelé Mayser, qui semblait plus accommodant, et lui demanda de délivrer Lucien Letté qui n'habitait pas la maison d'où prétendûment on aurait tiré (2). Mayser se rendit à cette raison et le fit délier. Lucien Letté s'éclipsa aussitôt, et se cacha dans la foule. Lorsque l'autre officier plus intraitable revint et remarqua la disparition d'un prisonnier, il se mit à hurler. Mayser s'expliqua avec lui et l'affaire en resta là.

Je parvins alors à m'approcher des cinq hommes garrottés et j'entendis leur confession.

Un peu plus tard, il pouvait être 5 heures du matin, un soldat choisit dans le tas des prisonniers, d'une façon tout arbitraire, vingt hommes, la plupart d'un certain âge déjà et quatre mariés, qu'il mit au fond de l'église. Ces civils devaient précéder les troupes allemandes qui se rendaient à Ethe, et, en cas d'alerte, tous seraient passés par les armes. La perspective n'était guère rassurante, d'autant plus que des soldats français, cachés dans les environs, pouvaient fort bien tirer sur les troupes ennemies en marche ; ce qui arriva du reste.

Vers 6 h. 30, je fus requis pour faire le tour du village et annoncer que « si l'on tire sur les troupes, tous les prisonniers enfermés à l'église seront fusillés ». J'avais demandé pour cette mission une heure et demie, il ne me fut accordé qu'une heure. Un soldat m'accompagna au pas de course.

Quand je rentrai à l'église, je trouvai les 20 hommes près de la porte gémissant et pleurant. C'est alors que je demandai à un officier et obtins l'autorisation de les accompagner. Je fis aussi appel à la bonne volonté d'un certain nombre de jeunes gens pour prendre la place de ces vieillards et pères de famille. Il y eut d'abord un peu d'hésitation. Il ne fallait se faire aucune illusion, le poste était dangereux, mais bientôt plusieurs se présentèrent et l'exemple des premiers entraîna les autres. On dut même en écarter. Nous étions 19, moi compris (3).

Vers 7 heures, nous sortîmes de l'église encadrés des soldats, baïonnette au canon, et nous prîmes la route d'Ethe. Nous étions précédés par les cinq civils toujours garrottés.

On arriva ainsi en face de chez Herr, au lieu dit « Le Jardinet ». Là, des soldats s'emparèrent des cinq prisonniers, les conduisirent dans un champ à quelque

(1) Sa femme n'avait pas été brûlée. On parvint à la retirer de la cave de sa maison en feu. Elle ne survécut que peu de temps à ces pénibles événements.

(2) Lucien Letté était marié et habitait un autre quartier. Il était venu voir au « Faubourg » ce qui se passait chez ses parents.

(3) Voici leurs noms : Abbé Henri Gilles, Edouard Behin, Léon Neuberg, Georges Gilson, Alphonse Reizer, Adolphe Reizer, Jules Schoumacher, Lucien Schoumacher, Auguste Henry, Jean-Baptiste Nicolas, Victor Lacave, Alphonse Rongvaux, Ferdinand Hissette, Julien François, Louis Paillot, Arsène Clausse, Jules Jacquemin, Léon Lambinet, Lucien Letté.

vingt mètres de nous, puis leur bandèrent les yeux. Ces malheureux atterrés ne firent pas entendre un cri, sauf Arsène Boulanger qui s'écria : « Monsieur l'abbé, ayez pitié de ma mère ! »

Plusieurs soldats se placèrent devant les condamnés à mort et, sur l'ordre d'un officier, tirèrent. Les premiers coups furent dirigés sur Charles LETTÉ, 55 ans ; son fils Léopold LETTÉ, 16 ans, tomba à côté de lui quelques instants après. Puis, ce fut le tour d'Arsène BOULANGER, 17 ans, d'Alexis RONGVAUX, 32 ans, et enfin d'Auguste HAUMONT, 52 ans. Ce dernier, ainsi que Léopold Letté, ne furent pas tués sur le coup ; c'est alors qu'un officier leur tira un coup de revolver dans les tempes. Puis, officiers et soldats s'approchèrent des cadavres pour contempler leur œuvre !

Nous avions dû assister en spectateurs impuissants à ce crime odieux. De loin, j'avais donné une suprême absolution à ces victimes innocentes qui tombaient ainsi sous les balles de lâches assassins.

Nous restâmes là trois quarts d'heure environ, en proie aux plus horribles appréhensions et tenus sous les plus terribles menaces par ces soldats assoiffés de sang.

Enfin, on se remit en marche ! Sur tout le parcours, ce ne fut qu'une suite de grossièretés et de mauvais traitements. A tout instant on nous arrêtait, on nous alignait, et on faisait mine de tirer sur nous.

Presqu'en face de Laclaireau nous vîmes quelques soldats français qui tirèrent sur le convoi. Ce fut un moment de grande anxiété. Les Allemands allaient-ils se venger sur nous ? Nous avions tout lieu de le craindre, mais ils n'en firent rien heureusement.

Arrivés à Ethe on nous arrêta d'abord près de la gare, puis on nous fit traverser tout le village. C'était une véritable vision d'enfer. La plupart des maisons avaient été incendiées. Les soldats, après les avoir préalablement pillées, mettaient le feu devant nous aux maisons, épargnées jusqu'alors. Près de la scierie Capon, où avaient eu lieu les fusillades, un officier vint nous dire : « Les civils de Saint-Léger, retournez ! » et il me délivra un sauf-conduit ainsi libellé :

Der Geistliche Henri Gilles ist mit 18 Bewohnern Saint-Léger als Geisel nach Ethe mitgenommen worden von der Bagage der Pio. Reg. 29. Bat. II. Sie sind nach Hause entlassen (1). (*Signature illisible.*)

Sur le chemin du retour nous fûmes encore arrêtés quelques fois, mais finalement — grâce à mon passeport — nous arrivâmes tous les 19 sains et saufs à Saint-Léger. Je me rendis chez M. le curé où je me restaurai quelque peu. Je n'avais plus rien pris depuis trois jours !

Le mardi, je m'occupai de la sépulture des victimes. Aidé d'une dizaine d'hommes, j'allai charger les cadavres sur deux chariots et je les conduisis au cimetière. Des cercueils y avaient été préparés, mais des soldats s'opposèrent à ce qu'on les utilisât, et ils firent jeter tous les cadavres dans une fosse commune.

(1) Traduction : L'ecclésiastique Henri Gilles avec 18 habitants de Saint-Léger ont été pris jusqu'à Ethe comme otages par le II[e] bat. du 29[e] rég. de pionniers. Ils peuvent retourner chez eux.

Cette besogne achevée, je fus arrêté devant l'église par le nouveau commandant de place qui venait de Mussy-la-Ville. Il commença par m'injurier, puis il me fit entrer chez Fradcourt, où je retrouvai M. le curé, le bourgmestre, ainsi que des habitants de Saint-Léger et de Mussy. En tout, bien une trentaine de personnes entassées dans une petite chambre.

Le lendemain, je pus me rendre avec M. le curé et le percepteur des postes, M. Bavay, à la cure, où nous fûmes gardés prisonniers jusqu'au samedi.

2. — *A Bleid.*

En racontant l'histoire du combat d'Ethe, nous avons décrit la lutte héroïque qu'eut à soutenir à Bleid le 2e bataillon du 101e régiment français. Ayant à faire à des forces cinq fois supérieures, le commandant Laplace se fit tuer avec ses hommes, et la brigade Moser renforcée, n'eut raison de son adversaire qu'après un combat qui dura quatre heures et qui lui coûta des pertes très élevées.

Comme à Ethe et à Gomery, bien que dans des proportions moins considérables, des blessés français furent iniquement achevés à Bleid. Cinq civils trouvèrent également la mort en ces journées néfastes ; quatre autres, parmi lesquels une femme, furent conduits jusqu'à Arlon et y furent retenus prisonniers pendant plus de deux mois. Enfin, le combat étant terminé, les soldats mirent le feu au village et incendièrent ainsi 22 maisons.

N° 884. Le 21 août, dans la matinée, des soldats allemands traversèrent le village de Bleid et descendirent vers le sud dans la direction de Saint-Remy (1). Les deux frères Habay durent les accompagner avec leur voiture jusqu'à Grandcourt. Ils revinrent dans le courant de l'après-midi, mais suivis cette fois des Français qui avaient chassé devant eux les Allemands. Une escarmouche eut lieu aux abords du village et un soldat allemand tira à bout portant sur Pierre EPPE (40 ans) qui s'était réfugié dans l'encoignure d'une maison. Il mourut de sa blessure le 5 septembre suivant, laissant une veuve avec trois enfants.

Le samedi, de grand matin, des patrouilles de uhlans venant de Saint-Léger furent chassées par des hussards français, et, vers 7 heures, un bataillon du 101e français traversait Bleid et prenait la direction de Gévimont, lorsqu'il fut accueilli par une fusillade nourrie à un kilomètre au nord-ouest du village. Un brouillard épais empêchait de voir l'ennemi, mais, à en juger par les coups de feu, il devait être en nombre. Des compagnies du 101e refluent jusque dans le village.

(1) Ce rapport a été rédigé au moyen de nombreuses enquêtes faites sur place pendant l'occupation allemande, notamment auprès de M. le curé, l'abbé Jacob, et de M. de Prémorel. Après l'armistice, plusieurs autres témoins, que nous citons, ont été entendus et des renseignements complémentaires ont encore été fournis en 1923 par M. J. Laurent, secrétaire communal.

où elles se mettent en état de défense, tandis que d'autres engagent une lutte acharnée tout autour. L'ennemi arrive toujours plus nombreux et encercle les malheureux Français qui n'ont d'autre ressource que de se faire héroïquement tuer, mais après avoir défendu chèrement leur vie. Petit à petit les débris des unités françaises se réunirent dans le parc du château, qui fut le dernier centre de résistance. Vers midi, la lutte cessa faute de combattants du côté français. Le commandant Laplace et la plupart des officiers étaient morts.

Mais les pertes allemandes étaient considérables aussi, et, selon son procédé habituel, l'ennemi se vengea sur les blessés et les civils.

Alors que le combat était terminé depuis plusieurs heures, Emile Watrin, de Bleid, vit un soldat allemand achever à coups de crosse un blessé français qui, voyant le geste de son ennemi, lui cria : « Achève-moi, lâche ! »

Dans la Grand'Rue, sur le seuil de la maison d'Eugénie Pierre, se trouvait couché un soldat français que ses blessures empêchaient de remuer. Eugénie Pierre et Marcel Eppe virent un Allemand achever ce malheureux à coups de fourche. L'instrument est resté piqué dans le corps de la victime jusqu'au moment de son inhumation. Un peu plus loin, six autres blessés, cachés derrière un tas de fagots, furent découverts et aussitôt tués. Hélène Eppe aperçut devant l'église un Français blessé se traînant sur les genoux et achevé, lui aussi, par une balle tirée à bout portant.

Mais ce n'est pas seulement à un ennemi désarmé et impuissant que s'en prirent les Allemands, ils vengèrent leurs morts en mettant le feu au village et en tuant des civils.

Dès le début du combat ils incendièrent des maisons. Vingt-deux immeubles devinrent ainsi la proie des flammes (1). L'attitude de la population ne justifiait en rien ces mesures, car dès les premiers coups de feu la plupart des habitants s'étaient cachés dans leurs caves; quelques-uns avaient fui dans la direction de Signeulx. Depuis plus de huit jours toutes les armes avaient été déposées à la maison communale et les Allemands qui les y ont, du reste, trouvées, en ont brisé une partie à la sortie du village sur la route de Saint-Léger et ont emporté les meilleures.

On retrouva le cadavre de PAUL BRICE, 39 ans, dans le jardin de sa mère ; il portait une blessure à la poitrine. Le soir, un soldat s'est vanté devant Nicolas Lieffrig, qui parle l'allemand, d'avoir tué un civil dans un jardin, sur la route de Signeulx. « Cet homme, ajouta le soldat, portait une moustache noire. » Les indications de lieu et de personne permettent d'identifier la victime. Il s'agissait bien de Paul Brice, veuf et père de sept enfants en bas-âge.

ALFRED NAHANT, 31 ans, marié depuis un mois à peine, fut enlevé chez lui par des soldats allemands qui l'entraînèrent sur la route de Mussy-la-Ville. On le releva à l'état de cadavre, le lendemain, près du pont jeté sur le ruisseau du

(1) Voici les noms des propriétaires des 22 maisons incendiées : Jules Schréder ; veuve Brice ; veuve Nahant-Flamion ; Rosalie Médard ; Alfred Marmoy ; Alphonse Sourmal ; Victor Nahant ; Onésime Habay ; Camille Ledant ; Xavier Depiesse ; Camille Gilson ; Célestin Léonard ; veuve Nahant-Muelle ; Jean Laurent ; Lucien Habay ; Hyacinthe Herbin ; Frédéric Nahant ; Clémentin Neu ; de Colnet-Lacroix ; de Colnet-Lacroix (locataire Clausse) ; de Colnet-Lacroix (locataire Hisette) ; Lucien Decolle.

« Magenot ». Il portait une blessure dans la région du cœur, et avait été affreusement frappé à la tête par un coup de baïonnette.

ALFRED HERBIN, 55 ans, père de cinq enfants, se trouvait dans son écurie, lorsqu'il fut atteint par un éclat d'obus. Il mourut peu de temps après.

CÉLINIE THIRY, 56 ans, veuve Leroy, s'était réfugiée chez son voisin, Alphonse Sourmal, dès le début du combat. Mais, effrayée par la fusillade, elle voulut sortir et fut tuée quelques mètres plus loin, devant la maison d'Alfred Marmoy. Celle-ci ayant pris feu, des débris enflammés tombèrent sur les vêtements de la victime, qui fut, en partie, carbonisée. Le 22 août 1918, un soldat allemand, revenu du front à Bleid, à l'occasion de l'inauguration du cimetière militaire du « Mat » raconta à plusieurs personnes du village, parmi lesquelles se trouvait Léopoldine Derlet qui comprend l'allemand, que le 22 août 1914 il avait tué une femme à la sortie du village, non loin d'une petite fontaine. C'était Célinie Thiry.

Auguste Sourmal, blessé à la jambe par un soldat allemand, fut soigné par un médecin français prisonnier et guérit de sa blessure.

Alphonse Sourmal (1) et sa belle-fille Rosalie Marchal, ainsi que les deux frères Onésime et Camille Habay, furent pris par les Allemands et, après bien des péripéties, conduits à Arlon, où on les retint prisonniers jusqu'au 31 octobre suivant. (Voir rapport n° 885.)

Après la bataille, les morts furent enterrés par des civils réquisitionnés à cette fin. Ces fossoyeurs d'occasion travaillaient sous l'étroite surveillance de soldats allemands. Les corps des Français furent jetés dans de grandes fosses communes, sans avoir été pour la plupart identifiés. Les Allemands, au contraire, ramassèrent soigneusement tout ce qui appartenait à leurs morts, notamment toutes les pièces pouvant aider à leur identification.

Lorsque les Allemands érigèrent les grands cimetières militaires, ils disposèrent dans celui du bois le « Mat » 385 Français et 152 Allemands. Au cimetière communal de Bleid reposent 152 Français et 25 Allemands. Il y a tout lieu de croire cependant que les pertes allemandes furent plus élevées; mais pour des motifs faciles à comprendre, bien qu'inavouables, les autorités militaires firent disparaître bon nombre de cadavres. Voici un témoignage en faveur de cette hypothèse. Deux hommes de Bleid, Jacques Derlet et Dominique Wagener, réquisitionnés le samedi soir pour relever les blessés, trouvèrent dans l'enclos de Camille Poncé un si grand nombre de cadavres allemands, qu'ils ne savaient où déposer leurs pieds pour ne pas les piétiner. Lorsqu'on vint pour enterrer les morts, les cadavres du clos Poncé avaient disparu ; on n'y trouva plus que des sacs et des casques, dont on remplit deux grands chariots de fourrage.

Dès le 22 août au soir, le docteur Peiffer, chef du Feldlazarett, établit à Bleid deux ambulances l'une à l'église, l'autre au château de M. de Prémorel (fig. 201). Bon nombre de blessés avaient encore été déposés dans des maisons particulières. Ce docteur, ainsi que son personnel, devant suivre les troupes qui avançaient en France, ne resta pas longtemps à Bleid. Il y fut remplacé par le docteur Prigel de Stuttgart, qui dirigeait le Kriegslazarett n° 2 du XIIIe corps. Cette ambulance

(1) Alphonse Sourmal est décédé à Bleid le 3 février 1919.

fonctionna jusqu'au début de septembre; alors les blessés français furent évacués sur le Grand-Duché, et le personnel sanitaire se rendit à Montmédy.

Le lundi 24 août, dans l'après-midi, les troupes allemandes qui avaient combattu devant Virton-Robelmont, et qui avaient dû rebrousser chemin, passèrent par Bleid pour se rendre en France, notamment le 7e régiment de grenadiers. Le prince Oscar de Prusse, qui le commandait, descendit au presbytère, où il passa la nuit.

Le 25 août, une bande de forcenés qui traversaient le village, se précipitent dans les maisons et en chassent les habitants qu'ils rassemblent en leur déclarant qu'ils vont incendier les maisons épargnées et que tous les civils seront fusillés. Heureusement qu'un homme parvint à se rendre jusqu'au château où se trouvaient réunis des officiers supérieurs. Sur les instances de M. de Prémorel, un officier dépêcha son ordonnance pour arrêter l'exécution des menaces et chacun put rentrer chez soi.

Rapport d'Onésime Habay.

N° 885. Le 21 août, vers midi, des soldats allemands arrivèrent à Bleid et me demandèrent de conduire en voiture jusqu'à Grandcourt quelques-uns des leurs très fatigués. Accompagné de mon frère Camille, je les menai jusqu'à proximité de Grandcourt, mais à la vue de cavaliers français patrouillant dans la campagne, les soldats assis dans ma voiture sautèrent par terre et se cachèrent dans une baraque. Sur ces entrefaites, d'autres Français surgirent des bois et une vive fusillade s'engagea. J'en profitai pour rebrousser chemin et regagner Bleid au plus vite.

Les Français arrivèrent à Bleid vers 17 heures et me réquisitionnèrent, ainsi que mon frère, pour les aider à construire une barricade à proximité du cimetière. Or, comme je l'appris plus tard, des Allemands se trouvaient cachés dans le cimetière et virent tout ce qui se passait (1).

Le lendemain 22 août, la bataille s'engagea dès 7 heures du matin. Lorsque les Allemands entrèrent dans le village, ils enfoncèrent portes et fenêtres de notre maison. Les voyant mettre le feu à la grange, je voulus avec mon frère lâcher le bétail, mais, en nous apercevant, les soldats nous saisissent, nous lient ensemble et nous conduisent à travers champs dans la direction de Saint-Remy, puis nous ramènent sur le chemin de Signeulx à Bleid. C'est alors qu'ils commencent à nous gifler et à nous cracher au visage.

A proximité de Bleid nous rencontrons Alphonse Sourmal et sa belle-fille Rosalie Marchal, arrêtés eux aussi, au moment où ils sortaient de leur maison en flammes.

Cette fois, on nous fait prendre à tous les quatre la direction de Saint-Léger et notre groupe se grossit bientôt d'un sérieux contingent de prisonniers français. Nous nous arrêtons à un kilomètre environ de Saint-Léger et nous n'y entrons que vers 19 heures. Là, on nous donne en spectacle aux troupes rassemblées sur la grand'place et un peu après on nous mène à la brasserie Veriter, où nous passons la nuit couchés sur de la paille.

(1) Eugénie Pierre, se rendant le même jour au cimetière pour y prier sur la tombe de sa mère, aperçut deux Allemands cachés derrière des pierres tombales.

Le lendemain, dimanche, dès 4 heures du matin, nous partons, toujours avec les prisonniers français, pour Châtillon. Les quatre civils sont constamment l'objet de traitements grossiers et d'outrages : on nous donne des coups de pied, des coups de poing, des coups de crosse. Un cavalier venant à passer donne à Rosalie Marchal un coup de cravache en pleine figure ; le sang jaillit. La malheureuse se cache le visage dans les mains et reçoit alors un coup de crosse en pleine poitrine. Elle tombe inanimée sur le sol. Son beau-père indigné se précipite vers elle pour la relever, mais il est lui-même aussitôt frappé de toutes parts et un coup de crosse notamment lui fait une terrible contusion à la jambe, dont il fut longtemps à se guérir.

L'après-midi du 23, arrivés à Arlon, on nous enferma dans une dépendance de la gare. Un officier vint pour prendre les noms des soldats français et s'étonna de trouver parmi eux des civils. Il nous fit conduire en ville, dans un grand hôtel, où nous fûmes interrogés par un officier d'un grade très élevé, qui nous demanda si nous avions tiré sur les troupes. Sur notre réponse négative, il nous renvoya à la salle de police, au Palais de Justice, où nous retrouvons d'autres civils prisonniers du pays d'Etalle. Vers le soir, on vint chercher deux hommes d'Etalle et une femme avec ses deux fils. Nous entendîmes la fusillade qui coucha par terre ces cinq victimes. On nous annonça que nous subirions le même sort le lendemain.

Le lundi matin, des soldats vinrent chercher les civils d'Etalle. Nous restions donc quatre prisonniers, plus un nommé Georges de Vance. Ce dernier fut suspendu par un bras, de façon à ce que la pointe des pieds touchait à peine le sol. Finalement, la corde entra dans les chairs, et quand le malheureux voulait s'appuyer un peu sur une planche qui faisait saillie, il recevait des coups de crosse. On lui asséna également plusieurs coups de poing en pleine figure si violents, qu'il en eut plusieurs dents cassées. Finalement, la douleur étant si atroce, le pauvre homme en perdit la tête et commença à divaguer. Un officier étant entré sur ces entrefaites donna ordre à la sentinelle de tirer sur le pauvre martyr, mais, après le départ de son chef, le soldat n'en fit rien.

Un peu plus tard, une patrouille entra dans la salle, probablement pour nous mener au supplice. Je demandai au chef un prêtre pour nous préparer à la mort. Il revint quelques temps après avec le curé de Saint-Martin, qui entendit notre confession.

Bientôt, les événements prirent une autre tournure. Nous reçûmes dans le courant de la journée la visite de plusieurs officiers qui nous interrogèrent, et mon frère Camille qui comprend un peu l'allemand crut se rendre compte qu'on commençait à croire à notre innocence.

Le mercredi suivant, nous dûmes comparaître devant un tribunal pour raconter les événements de Bleid et, le lendemain, on nous relut notre déposition que l'on nous pria de signer.

Le vendredi midi, une voiture cellulaire vint nous prendre et nous conduisit à la prison d'Arlon, où l'on nous revêtit des habits de prisonnier. Le directeur fut plein d'égards pour nous, mais eut beaucoup de peine, au commencement du moins, à nous procurer des vivres en quantité suffisante. Nous ne fûmes relâchés que le 31 octobre suivant.

III. LE COMBAT DE BARANZY-SIGNEULX

« A la Ve armée allemande revenait la mission de tenir, à son aile gauche, Thionville, le pivot de la ligne fortifiée de la Moselle, et, en liaison avec la IVe armée, de déboucher par son aile droite de Bettembourg, puis, par Mamer-Arlon, de frapper en direction de Florenville. » C'est ainsi que s'exprime dans ses *Souvenirs de guerre*, le commandant de cette Ve armée, le Kronprinz lui-même (1).

Il devait néanmoins tenir compte des places d'arrêt de Longwy et de Montmédy, qu'il allait rencontrer sur sa route. La première, celle de Longwy, « devait être enlevée par une attaque brusquée ». A cet effet, un détachement fut constitué sous les ordres du commandant des pionniers, le général-lieutenant Kämpfer. Il se composait d'éléments du XIIIe corps, la 52e brigade d'infanterie du général von Teichmann, et d'éléments du VIe corps de réserve. L'artillerie était réunie sous le commandement du général von Malachowski.

Ce détachement devait attaquer Longwy par le nord, tandis que l'aile droite de la Ve armée, les Ve et XIIIe corps, contournerait la place à l'ouest, et l'aile gauche, le VIe corps de réserve et le XVIe corps, passerait à l'est.

Nous avons vu le Ve corps gagner le 20 août la région Etalle-Chantemelle, et le XIIIe corps celle de Châtillon-Rachecourt.

Tandis que, le vendredi 21 août, l'artillerie lourde s'installait derrière la voie ferrée à l'est d'Halanzy, l'aile droite du détachement Kämpfer, formée par le 122e régiment wurtembergeois, gagna par Halanzy-Piedmont le bois de Chadelle, et, à gauche, le 121e régiment, marchant le long de la route Aubange-Longwy, emportait d'assaut le village de Mont-Saint-Martin.

La place-forte se défendit énergiquement contre ce danger menaçant et, par un tir qui infligea de sérieuses pertes à l'ennemi, cloua au sol l'infanterie allemande. C'est alors, dans l'après-midi, que les mortiers et les obusiers du général von Malachowski se mirent à donner. Les gros obus ne tardèrent pas à faire de terribles ravages, nul doute qu'on viendrait à bout de la citadelle : ce n'était qu'une affaire de temps. « L'ennemi laisserait-il passer ce temps sans l'utiliser ? » se demande laconiquement le Kronprinz.

Il apprit bientôt que les Français marchaient résolument vers le nord et ne tarderaient pas à essayer de dégager Longwy. Dès lors, se rendant compte que le détachement Kämpfer ne suffirait plus à la tâche qui lui incombait, le 21 au soir, il fit modifier la marche de toute son aile droite

(1) O. c., p. 29.

en la dirigeant vers le sud, pour pouvoir attaquer des deux côtés de la position fortifiée et devancer ainsi la tactique de l'adversaire. A l'effet de combler le vide qui, forcément, se creuserait par cette nouvelle direction entre la IVe et la Ve armée allemande, le Kronprinz fit appel à l'aide du VIe corps silésien, formant l'extrême gauche de l'armée du duc de Wurtemberg et l'invita à descendre dans la vallée de la Semois, dans la direction de Rossignol (12e division) et de Tintigny (11e division).

Le Ve corps d'armée devait marcher d'Etalle sur Virton (9e division) et sur Ethe (10e division).

Le XIIIe corps d'armée wurtembergeois, moins sa 52e brigade, laissée au nord de Longwy, reçut pour direction générale d'attaque Charancy-Longuyon. En conséquence, la 27e division d'infanterie, partant de Châtillon, devait passer par Saint-Léger-Bleid, la 26e division, par Willancourt-Musson-Baranzy.

Dès le 21 au soir, les avant-postes du XIIIe corps avaient déjà pris contact avec l'ennemi du côté de Virton et au nord de Bleid et de Mussy-la-Ville.

Les troupes allemandes s'étaient remises en marche dans la nuit du vendredi au samedi, et le général von Fabeck avait donné ordre pour la journée du 22 août, à la 27e division, de rejeter l'adversaire au delà du chemin de fer Virton-Musson, et à la 26e division de s'avancer le long de la voie ferrée dans la direction de Ville-Houdlémont.

Quel était donc cet adversaire, dont la marche en avant avait forcé le commandant de la Ve armée allemande à changer son plan, tout particulièrement du côté de Longwy? C'était le 5e corps de la 3e armée française (1).

(1) Voici la composition du 5e corps d'armée, commandé par le général Brochin :

9e division : général Martin	17e brigade : colonel Ponsignon . .	4e R. I. : colonel Defontaine.
		82e R. I. . . . .
	18e brigade.	113e R. I. : colonel Gérardin.
		131e R. I. : colonel Fourest.
	Artillerie divisionnaire : 30e R. A. C.	
	Cavalerie divisionnaire : ? escadron du 8e chasseurs.	
10e division : général Auger	19e brigade : général Gossart. . . .	46e R. I. : colonel Malleterre.
		89e R. I. : colonel Charton.
	20e brigade.	31e R. I. . . . .
		76e R. I. : colonel Cottez.
	Artillerie divisionnaire : 13e R. A. C.	
	Cavalerie divisionnaire : 6e escadron du 8e chasseurs.	

Artillerie de corps d'armée : 45e R. A. C.

Cavalerie de corps d'armée : 8e chasseurs.

Réserve d'infanterie . . .	313e R. R. : lieutenant-colonel de Galembert.
	331e R. R. : lieutenant-colonel Lebègue.

Cette 3e armée avait, dès le 21 au matin, commencé sa marche en direction générale d'Arlon, prenant pour objectif les forces ennemies entrées dans le Luxembourg belge et dont le déplacement paraissait orienté vers l'ouest (ordre particulier n° 15). Elle avait pour mission de couvrir le flanc droit de la 4e armée marchant sur Neufchâteau et de faire face à toute attaque venant du nord et de l'est (ordre particulier n° 17).

A cet effet, le général Ruffey devait ordonner son armée en un dispositif échelonné un peu en arrière de la 4e armée. Il prescrivit en conséquence au 4e corps de pousser une division dans la région d'Etalle et son autre division dans la région de Saint-Léger-Châtillon.

« Le 5e corps, agissant dans la région comprise entre les routes exclues Virton, Châtillon, Arlon, Musson, Hallanzy, Messancy, viendra dans la région Meix-la-Tige, Rachecourt, avec mission de refouler ce qui sortirait d'Arlon et d'aider le 6e corps à déboucher vers Aubange et Athus (1). »

Le 21 août, à 7 heures, les troupes d'avant-garde du 5e corps franchissent l'Othain ayant à se flanc-garder sur la droite contre un ennemi qui devient de plus en plus menaçant. Ce sont les avant-postes du VIe corps de réserve de l'armée du Kronprinz. Néanmoins, les têtes des avant-gardes arrivent vers 10 heures à Longuyon sans avoir été attaquées. La marche sur la rive droite de la Chiers n'est guère entravée par l'adversaire. Ce n'est qu'au moment de prendre leurs cantonnements que les postes les plus avancés se heurtent à des patrouilles ennemies qu'ils refoulent.

A partir de Longuyon, où s'établit le Quartier Général du corps d'armée, la 10e division prend à droite en direction de Longwy. Le colonel Malleterre, commandant le 46e régiment, avant-garde de la division, reçoit l'ordre de pousser au nord de Cosnes. Mais il trouve les villages occupés par des avant-postes allemands et le jour qui tombe l'empêche d'attaquer à fond.

La 9e division en une seule colonne a marché de Longuyon sur Tellancourt où s'est arrêté le général de division Martin, avec le 4e régiment d'infanterie. Le 82e cantonne à Fresnois-la-Montagne avec deux groupes d'artillerie. Ces deux régiments forment la 17e brigade. La 18e brigade pousse plus en avant.

Les 2e et 3e bataillons du 131e (colonel Fourest) s'établissent d'abord à St-Pancré avec un groupe d'artillerie, puis reçoivent ordre de se porter sur Houdlémont. Le 1er bataillon va jusqu'à Cussigny, et se relie à gauche

(1) Instruction personnelle et secrète n° 6 du général commandant la 3e armée pour la journée du 22 août.

avec les avant-postes du 113e, du côté de Signeulx et à droite avec la 10e division vers Gorcy. Arrivé à Cussigny vers 17 heures, deux compagnies sont dirigées l'une sur le bois de Plainsart, l'autre sur celui de Musson dans l'intention d'occuper les crêtes. Accueillies par des coups de fusil partant de la lisière de ces bois qui paraissent solidement garnis, les deux compagnies se retirent sur Cussigny, qui est mis en état de défense (1).

Le 113e régiment forme l'extrême-gauche du 5e corps. Vers 16 heures, le 3e bataillon fournit les avant-postes à Bleid, à Mussy-la-Ville et à Baranzy. Le 2e bataillon cantonne à Signeulx avec l'Etat-Major du régiment (colonel Gérardin). Le 1er bataillon est resté à Ville-Houdlémont. Il y a un poste à Saint-Remy, pour établir la liaison avec le 4e corps d'armée.

A 17 heures, le commandant du 3e bataillon (du Chaylard) fait savoir que la section Mennesson détachée de la 9e compagnie sur Baranzy est arrêtée en face par des forces ennemies assez considérables et que la 10e compagnie signale de l'infanterie allemande dans des tranchées au nord de Mussy. Le 2e bataillon envoie du renfort du côté de Baranzy et se met en état de défense sur la route de Signeulx-Baranzy, à hauteur de la station.

Le 22 août, au matin, le général Brochin prescrit à son corps d'armée d'attaquer l'ennemi qui se trouve devant lui de Signeulx à la redoute du Bel-Arbre, située à l'ouest de Longwy, cette dernière place étant l'objectif assigné au 6e corps.

L'aile droite du 5e corps formée par la 10e division ayant la plus lourde tâche à remplir est renforcée de deux groupes d'artillerie de corps et du génie et reçoit l'ordre d'attaquer sur la redoute du Bel-Arbre en se flanc-gardant le long de la Chiers et en portant son effort sur Gorcy-Mussy.

La 9e division, laissant un régiment (le 82e) et deux groupes d'artillerie de corps à la disposition du général Brochin à Tellancourt, avait ordre d'attaquer de Gorcy exclu à Signeulx, en direction générale de Baranzy-Gennevaux.

Les troupes devaient franchir le front Signeulx-Gorcy-Cosnes à 5 heures. Il fait un brouillard très épais. Malgré cela, la 18e brigade (131e et 113e) se met en marche à l'heure prescrite, mais le 4e régiment ne quitte Tellancourt que vers 4 heures 45.

(1) Au cours de ce combat d'avant-postes le lieutenant Raguenet de la 1re compagnie et sept soldats sont blessés.

Dès 6 heures, le combat est engagé et s'étend sur toute la ligne. Le commandant du 3e bataillon du 131e qui a pour objectif la station de Baranzy ne tarde pas à se rendre compte que tout son monde est en ligne et qu'il est vivement pressé par l'ennemi. Il demande du renfort, mais le colonel a de la peine à lui en envoyer sous le feu des mitrailleuses ennemies. A ce moment, vers 8 heures, le brouillard commence à se dissiper et l'artillerie française canonne la gare de Baranzy, ainsi que des lignes allemandes s'avançant au nord de la grand'route Musson-Signeulx. Mais l'artillerie allemande, qui a su repérer les pièces françaises, rend la position intenable. Deux batteries sont mises hors de service.

Le 113e de son côté est parti résolument dans la direction de Baranzy-Gennevaux. La marche est gênée par un brouillard intense et les unités se heurtent de suite aux positions allemandes. Le régiment attaque énergiquement. Après avoir tenté par deux fois l'assaut des premières tranchées, il se voit cependant contraint, vers 8 heures 30, de se replier vers la sortie nord de Signeulx, subissant des pertes énormes. Le colonel Gérardin est blessé, les trois chefs de bataillon, les trois quarts des capitaines, blessés, tués ou disparus.

Le 4e régiment d'infanterie se porte à Signeulx pour renforcer les débris du 113e ; mais il est trop tard, et rien ne peut plus enrayer la retraite qui se précipite ; pas même l'arrivée du 82e régiment, réserve du corps d'armée, ni celle du 331e régiment de réserve.

Le capitaine de la Giraudière rassemble à Buré-la-Ville les débris du 113e régiment, soit environ 500 hommes. Après avoir stationné quelque temps au sud de St-Pancré, il reçoit l'ordre du général de division de se diriger sur Tellancourt, et finalement va occuper Petit-Xivry, où il arrive vers 16 heures, pour y passer la nuit.

Les différents éléments du 131e sont rassemblés à la sortie de Ville-Houdlémont et déployés sur une crête en avant de Buré-la-Ville. L'artillerie divisionnaire essaye de couvrir la retraite, elle a même été renforcée des deux groupes disponibles, retirés à la 10e division, mais elle subit des pertes trop considérables du fait de l'artillerie allemande à longue portée et ne peut conséquemment demeurer sur ses positions. C'est donc en vain que le 131e essaye de tenir les lisières nord du bois de Tellancourt. Le régiment trop éprouvé reflue en désordre sur Tellancourt, puis dans la direction de Longuyon.

La liaison avec le 4e corps n'a toujours pas pu être établie, et c'est en vain que les Français qui se battent héroïquement à Bleid un contre cinq attendent sur leur droite un renfort qui ne vient pas...

A 11 heures, craignant pour sa gauche, le général commandant le corps d'armée donne l'ordre au général commandant la 10e division d'arrêter son offensive sur Cussigny et Longwy.

Cependant la 10e division avait progressé dans la région de Cosnes-Gorcy. Le 46e s'était porté de grand matin à l'attaque de la forêt des Monts, dans laquelle l'ennemi s'était retranché. Le 89e était soutien d'artillerie à droite. Le combat est bien engagé. On attend le 6e corps qui n'arrive en ligne que vers 9 heures. Alors l'ordre est donné de se porter en avant, et, malgré le feu de l'artillerie ennemie, d'ailleurs peu meurtrier, on progresse : « 10 heures, nous avançons ; 11 heures, on se maintient... C'est alors qu'un ordre de se replier arrive, dit un témoin... C'est le recul après avoir eu la sensation de la victoire. (1) »

« Cette sensation de la victoire » correspondait à une réalité, et l'ennemi lui-même l'avoue sans ambages (2). En voyant les Français tenter de dégager Longwy par une attaque d'infanterie, appuyée par de l'artillerie et poussée avec beaucoup d'allant de la vallée de la Chiers sur Romain, le général Kämpfer avait dirigé de ce côté une grande partie de la 52e brigade qui se préparait à l'assaut de la place de Longwy et l'avait jetée vers le sud-ouest, pour tenir à tout prix la crête le long du chemin de Romain à l'ouvrage de Bel-Arbre. Le 122e régiment allemand y fit des prouesses de valeur, mais subit des pertes très considérables (3) ; aussi, après un combat acharné, le général Teichmann ordonna à sa brigade de se retirer sur Halanzy, pour s'y rassembler. Somme toute « l'opération de la 52e brigade avait échoué » (4).

Les autres unités du XIIIe corps avaient par contre remporté de réels succès. A droite de la 52e brigade, c'est la 51e commandée par le général von Stein qui repoussa les Français de Baranzy et occupa les hauteurs au sud-ouest du village.

Le général Langer, à la tête de sa 54e brigade, avait combattu à l'est de Mussy-la-Ville et était descendu sur Signeulx d'où il avait chassé les Français, tandis que le général von Moser, avec la 53e brigade, marchant de Saint-Léger sur Bleid, avait eu fort à faire du côté de Gévimont et de Bleid. Les trois brigades s'étaient porté un mutuel secours et avaient combattu plus ou moins entremêlées. Le IIe bataillon

(1) Lettres inédites du sous-lieutenant Dufau du 89e. Cité par Hanotaux, o. c., t. V, p. 146.

(2) *Souvenirs de guerre du Kronprinz*, o. c., p., 49 et *Die Schlacht bei Longwy*, o. c., p. 30.

(3) Celles des Français n'étaient pas très grandes, puisque le colonel Malleterre, commandant le 46e, déclare que ce combat lui coûta 3 officiers, dont un tué et deux blessés, et 300 hommes. (Cf. Hanotaux, o. c., t. V, p. 146.)

(4) *Souvenirs de guerre du Kronprinz*, o. c., p. 49.

du 120e avait été détaché sur Bleid pour renforcer les deux régiments du général Moser. Les autres éléments du 120e avaient enlevé aux Français les hauteurs au sud de Mussy en faisant leur liaison avec le 127e qui s'était déployé à partir de Gennevaux, son IIIe bataillon à droite au sud-ouest de Mussy-la-Ville, les deux autres en liaison avec le 119e sur Baranzy, dont le 20e uhlans dégagea la route. Le 125e avait eu à lutter plus à l'est dans les bois de Plainsart et de Musson, au nord de Cussigny, contre le 131e français et en liaison avec les fusiliers du 122e qui défendaient les abords de Romain.

« A midi, les Allemands se reposent déjà sur les positions conquises à l'adversaire. » Mais, néanmoins, le général von Fabeck est quelque peu inquiet pour sa droite, n'étant pas parvenu à opérer sa liaison avec le Ve corps d'armée. Cette liaison devait se faire par le 19e uhlans, dont le major von Gültlingen avait été tué.

Vers 15 heures, les Allemands poursuivent leur marche en avant, la 27e division à droite, la 26e à gauche.

Le 127e régiment dépasse Signeulx dans la direction de Latour, et à la bifurcation de la route Bleid-Saint-Remy oblique vers cette dernière localité. Il déloge les Français qui en occupaient encore les hauteurs sud et continue son avance au delà de la frontière. Il est suivi par le 120e régiment.

Les grenadiers du 119e ne s'avancèrent que lentement à travers les bois de Ville-Houdlémont que défendaient des arrière-gardes françaises. Vers 20 heures, le IIIe bataillon du 125e régiment surprit encore une batterie ennemie en colonne de marche dans les bois de Saint-Pancré, s'empara des pièces et fit la plupart des desservants prisonniers.

La nuit venant, les troupes brisées de fatigue bivouaquèrent sur place.

Le dimanche 23 août, le XIIIe corps décide de poursuivre la marche en avant en trois colonnes : celle de droite (54e brigade) par La Malmaison-Allondrelle sur Charency, celle du centre (53e brigade) par Tellancourt sur Villette,et celle de gauche (51e brigade) de Villers-la-Chèvre par Montigny-sur-Chiers sur Longuyon ; la 52e brigade achevant l'investissement de Longwy.

La 51e brigade seule atteignit son but ce jour-là : elle arriva le soir à Longuyon et poussa même ses avant-gardes jusqu'à Noërs. Les deux autres furent arrêtées par les contre-attaques françaises et par le feu de l'artillerie à longue portée dans les bois de Buré. Elles se contentèrent de prendre les dispositions voulues pour forcer, le lendemain, le passage de la Chiers.

Les pertes des Français furent, dans l'ensemble, sensiblement plus élevées que celles des Allemands. Nous avons déjà vu qu'à Bleid un bataillon du 101ᵉ qui eut à lutter contre des forces très supérieures, fut presque anéanti.

Dans le combat de Signeulx-Baranzy, la 18ᵉ brigade française supporta presque à elle seule le choc de près de trois brigades allemandes.

Le cimetière militaire de Baranzy contient 1,152 tombes, dont 884 de soldats français appartenant aux 113ᵉ et 131ᵉ d'infanterie, et 268 de soldats allemands des régiments 124ᵉ, 125ᵉ, 126ᵉ et 127ᵉ. Au cimetière militaire de Signeulx ne reposent que des soldats français au nombre de 511 (1).

1. *Les répercussions à Mussy-la-Ville.*

§ 1. — *Incendies et meurtres.*

Le vendredi 21 août, veille de la grande bataille, quelques escarmouches d'avant-gardes s'étaient livrées au nord de Mussy-la-Ville. Le lendemain, jour du combat, les rencontres sanglantes eurent lieu tout autour de la localité, mais on ne se battit pas dans le village même. Celui-ci semblait donc devoir être épargné, lorsque vers la fin de la matinée des soldats allemands venant de la direction de Baranzy entrèrent à Mussy-la-Ville, mettant le feu aux maisons et fusillant à bout portant d'innocents civils. Le bourgmestre et le curé pris comme otages, et d'abord menacés de mort, sont bientôt rendus à la liberté.

Un calme relatif semblait succéder à cette première poussée de colère, lorsque soudain, vers le milieu de l'après-midi, les instincts sauvages de la soldatesque reprirent le dessus et les procédés barbares recommencèrent. En fin de journée, 13 civils avaient trouvé la mort à Mussy-la-Ville et 55 maisons y avaient été incendiées. Huit habitants déportés en Allemagne n'en revinrent qu'un an après, à l'exception de l'un d'entre eux qui y mourut.

(1) Le *Heldengräber in Süd-Belgien* reproduit la photographie de plusieurs tombes primitives de soldats allemands et français tombés au combat de Baranzy-Signeulx ; fig. 3 : tombe du lieutenant von Haldenwang du 119ᵉ grenadiers, dans le jardin du bourgmestre à Gennevaux (Musson); fig. 5 : officiers allemands des 119ᵉ et 125ᵉ régiments dans le cimetière de Baranzy; fig. 6 : tombes d'officiers allemands des 119ᵉ et 127ᵉ régiments au sud de Mussy-la-Ville (hauteur 280); fig. 7 : tombe du 13ᵉ pionniers à l'ouest de Baranzy; fig. 8 et 10 : tombes de soldats français sur la route de Signeulx à Baranzy ; fig. 9 : tombes françaises au sud de Mussy-la-ville ; fig 17 et 20 : sur la route de Signeulx à Latour deux tombes allemandes du 120ᵉ; fig. 18 : tombe de soldats français à Saint-Remy; fig. 19 : une tombe allemande (127ᵉ) au sud de Saint-Remy.

On apprit dans la suite que le vénérable curé de Mussy avait été fusillé le 25 août à Tellancourt (France).

Rapport de M. Edouard Leclère, bourgmestre de Mussy-la-Ville (1).

N° 886. Le vendredi 21 août, vers 16 heures, des soldats français du 113e régiment d'infanterie arrivèrent à Mussy-la-Ville et se mirent en position de combat, sachant l'ennemi proche du côté de Saint-Léger et de Willancourt. Vers 18 heures, la fusillade éclata au nord-est, entre Mussy et Baranzy et, après quelque temps, les belligérants se retirèrent : les Allemands vers le nord, les Français du côté de Signeulx.

Lorsque le calme fut rétabli, je me rendis avec M. le curé, l'abbé Alexandre, aux alentours du village pour y relever les blessés, avec l'aide de quelques hommes de bonne volonté. Nous ramenâmes ainsi neuf Français à l'ambulance établie à l'école des Religieuses de la Doctrine chrétienne (plan D). Vers minuit, on y amena aussi un uhlan du 19e régiment qui s'était fracassé la tête en buttant contre une barricade. Il ne tarda pas à expirer. Deux blessés français moururent également (2). A tous M. le curé avait prodigué indistinctement les soins de son ministère et de sa charité.

Le samedi, dès 5 heures du matin, un cavalier allemand arrive sur la grand'place et me demande si je n'ai pas vu de Français. Sur ma réponse négative, il tourne bride.

Il y avait ce jour-là un épais brouillard. Il n'était pas encore complètement dissipé que la bataille s'engagea du côté de Baranzy, de Signeulx et de Bleid. A en juger par le bruit, cela chauffait sérieusement, mais le combat ne dura guère longtemps, car vers 10 heures les coups s'espacèrent, et bientôt cessèrent complètement. Nous apprîmes plus tard que les Français s'étaient retirés, après avoir laissé sur le terrain un grand nombre de morts.

J'étais allé avec M. le curé à l'ambulance, et nous donnions nos soins aux blessés, lorsque, vers 11 heures, on vint m'annoncer que les Allemands, descendant à Mussy-la-Ville par la route de Baranzy, occupaient le village. Je me rendis aussitôt sur la grand'place, où deux officiers de la Croix-Rouge me demandèrent à pouvoir visiter les locaux destinés à recevoir les blessés. Je leur fis voir les salles de l'école communale, où des lits avaient été installés, puis l'école des Religieuses, où se trouvaient encore les blessés de la veille. Je me rendis également avec eux à la morgue où reposaient les trois cadavres, notamment celui du uhlan. Ces deux médecins se déclarèrent satisfaits et nous félicitèrent. Tout semblait donc devoir se passer calmement.

J'appris après coup, qu'en entrant dans le village les soldats avaient déjà incendié deux maisons (plan F), tué un homme Joseph ROLIN, 41 ans, blessé son fils Eugène, et maltraité à tel point sa fille Madeleine ROLIN, âgée de 18 mois seulement, que le bébé en mourut le soir même. (Voir rapport n° 887.)

(1) Ce rapport fut rédigé en grande partie, au mois d'août 1915, sous la dictée de M. Leclère. Il fut complété par des interrogatoires subséquents les années suivantes.

(2) Albert Loger et Gabriel Guichet, tous deux du 113e.

Tout à coup un grand officier à cheval arrive en criant que les civils ont tiré sur la Croix-Rouge allemande. Je lui fais remarquer que toutes les armes ayant été déposées à la maison communale (plan C) aucun civil ne pouvait avoir tiré et que

Fig. 189. — Plan du village de Mussy-la-Ville.

LÉGENDE.

A. Eglise. — B. Presbytère. — C. Maison communale. — D. Ecole des Religieuses où était installée l'ambulance. — E. Maison Lefèvre-Fradcourt, où le curé et d'autres habitants furent mis au mur, et où fut tué Justin Lefèvre. — F. Maison Rolin-Bouté (meurtre de Joseph Rolin). — G. Maison Jacquemin-Paquis (meurtre de Victor Jacquemin). — H. Maison Reiss-Bouté (meurtre de Lucien Reiss et de Sélima Bouté). — I. Maison Gilson-Nicolas (meurtre d'Adolphe Gilson). — J. Maison Clausse-Jacquemin (meurtre de Denis Clausse). — K. Maison Keizer-Schréder, dans la grange de laquelle on retrouva le corps carbonisé de François Keizer-Thomas. — L. Calvaire érigé à l'endroit où furent maszacrés Armand Thiry et Jules Keizer.

les balles en question ne devaient venir que d'un fusil français. Rien n'y fait. L'officier et ses compagnons se mettent à crier plus fort et, en apercevant M. le curé qui arrive, leur colère ne connaît plus de bornes. Ils lui arrachent son

brassard et le traitent de mauvais prêtre. « Je jure devant Dieu, répond d'une voix ferme le curé, que pas un civil n'a tiré sur vos troupes. »

Des soldats m'empoignent pour m'emmener. C'est alors que le bon curé s'interpose et leur dit : « Laissez donc un père de famille, et prenez-moi à sa place. » On ne l'écoute pas. Ma femme intervient en pleurant, on la repousse. « Edouard, me dit le curé, je crois que vous allez mourir. Faites votre acte de contrition, je vais vous donner l'absolution. » Entre-temps, les officiers sont un peu calmés et déclarent qu'on va procéder à des perquisitions en règle à domicile. « Si l'on trouve des armes, ajoute l'un d'eux, vous serez tous fusillés. »

M. le curé et moi, sous bonne escorte, nous sommes conduits sur la route de Signeulx, jusqu'à la maison de Justin Lefèvre (plan E) où plusieurs civils déjà, notamment l'instituteur Habay, sont retenus prisonniers. On nous « colle » face au mur, les mains levées, avec défense expresse de nous retourner. De nouveau, M. le curé intervient : « Tuez-moi, crie-t-il aux soldats ; mais, de grâce, épargnez mes paroissiens. » Sa parole n'a pour effet que d'exciter davantage la soldatesque. Les fusils s'abaissent, se relèvent et pendant trois mortels quarts-d'heure, on nous tient ainsi sous la menace perpétuelle de la mort. Finalement, nos bourreaux mettent fin à cette cruelle comédie, et ils nous relâchent tous.

Pendant qu'on se jouait ainsi de nous, d'autres énergumènes joignant les actes aux menaces brûlaient la rue des Juifs dans la direction de Bleid et fusillaient plusieurs civils.

« Mon beau-père, Adolphe GILSON, âgé de 87 ans, raconte Marie Nicolas, épouse Octave Gilson, se trouvait à l'étage au passage des Allemands qui saccageaient notre quartier (plan I). Une balle traversant la fenêtre l'étendit mort au pied de son lit. Nous relevâmes le cadavre pour le placer sur le lit. Malheureusement, le feu dévora bientôt la maison et les ossements furent retrouvés à grand'peine dans les cendres. »

Voici dans quelles circonstances fut tué, rue des Juifs, Denis CLAUSSE, 64 ans (plan J). « Il tenait un petit café, raconte sa fille Eugénie Clausse, épouse Fernand Tabresse, et n'avait pas voulu abandonner son débit, tandis que tout le reste de la famille se tenait caché dans la cave. Les Allemands le font une première fois sortir pour donner à boire aux chevaux. Après quoi, mon mari le rejoint pour l'engager à descendre auprès de nous, mais il refuse. Les soldats derechef s'introduisent dans la maison exigeant de la nourriture. Mon mari et mon père leur présentent du pain et du jambon. Mais voici qu'on se met à tirer sur eux. Mon mari a le temps de redescendre à la cave ; mon père passe dans le jardin et nous entendons les coups de feu qui le suivent dans sa fuite. On le retrouva à l'état de cadavre. Nous dûmes nous-mêmes remonter, car la maison flambait. »

Toujours dans la même rue, dans les ruines de la grange de Narcisse Keizer (Plan K), on retrouva les ossements calcinés du malheureux François KEIZER-THOMAS, 45 ans, qui, déjà blessé, d'après le récit de sa veuve, se sera réfugié dans cette grange et y aura péri par les flammes.

Narcisse Keizer lui-même fut blessé par une balle et son fils Jules KEIZER, 18 ans, ainsi qu'un autre jeune homme, Amand THIRY, 20 ans (fig. 209), pour-

suivis par les soldats, furent tués à bout portant (plan L). Il faut lire à ce sujet le rapport (n° 888) de Maria Schréder, épouse Narcisse Keizer.

Libre, l'abbé Alexandre retourne à ses blessés. Dans l'après-midi il reçoit l'ordre d'enlever le drapeau de la tour et de déblayer l'église (plan A) afin de pouvoir y aménager une ambulance, car les locaux scolaires ne suffisent plus. C'est à quoi il était occupé, et moi à donner à boire aux soldats, lorsque vers 16 heures, de nouveaux coups de feu éclatent on ne sait d'où. Les Allemands accusent derechef la population, et le curé et moi, repris comme otages, nous sommes conduits sur la grand' place. De la façon la plus catégorique je réponds des habitants et je tâche de faire comprendre aux officiers qui m'écoutent que les coups de feu peuvent parfaitement avoir été tirés par des soldats français, embusqués aux environs. L'affaire en reste là, et on se contente de m'intimer l'ordre de faire crier par le garde-champêtre que toutes les fenêtres doivent rester ouvertes.

Une demi-heure plus tard, je m'étais rendu au presbytère (plan B) et je devisais avec M. le curé des événements de la journée, lorsque vers 17 heures, une nouvelle fusillade éclate, plus forte que les précédentes. « Cette fois, nous sommes perdus, me dit l'abbé Alexandre. Edouard, je vais vous donner une nouvelle absolution. »

Je me précipite dehors, et je vois des soldats tirer dans la direction de l'église. Le curé me suit, mais à peine a-t-il paru sur le seuil de sa maison, qu'il est saisi à la gorge et entraîné par des soldats; je veux le suivre, impossible... et je le perds de vue...

A mon tour je suis saisi par des soldats qui m'enferment dans l'église. Après peu de temps, ils m'en font sortir et me font traverser le village dans la direction de Signeulx. Je vois les Allemands mettre systématiquement le feu aux maisons et aux granges.

En passant, je vis le cadavre de Lucien REISS, 36 ans (fig. 205), près des ruines de sa maison (plan H). Quelques jours après sa femme, Sélima BOUTÉ, 36 ans (fig. 206), devait succomber à ses blessures. (Voir rapport n° 889.) Non loin de là fut tué Justin LEFÈVRE, 44 ans, et son fils Octavien LEFÈVRE, 20 ans (plan E). (Voir rapport n° 890.) Ce même soir fut encore tué Victor JACQUEMIN-PAQUIS, 48 ans (fig. 203), au moment où il se rendait à l'étable pour délier les bêtes, en voyant que les soldats mettaient le feu chez lui. Enfin, on retrouva, le lendemain, le cadavre de Amédée LENOIR-SCHRÉDER, 43 ans (fig. 204), sur la route de Baranzy, près de la maison Rolin. Il avait reçu une balle en plein cœur, mais on ignore dans quelles circonstances.

En sortant du village, on me remet entre les mains d'une nouvelle équipe de soldats qui me conduisent sur les hauteurs de Signeulx, au lieu dit « la Sorache », où une batterie est installée. A chaque instant je croyais ma dernière heure venue, et j'étais résigné à mourir. Vers 22 heures, un officier vint me dire en très bon français : « Monsieur le bourgmestre, vous êtes libre, mais vous avez été à deux doigts de la mort ! Vous pouvez retourner à la Croix-Rouge pour soigner vos blessés. Allez-y sans crainte, vous ne trouverez plus un seul soldat au village. »

En effet, en rentrant à Mussy, je ne vis plus un seul Allemand. Je retrouvai les blessés français chez les Sœurs et j'eus le bonheur de pouvoir embrasser ma femme et mes quatre enfants, bien inquiets sur mon sort.

Quant au pauvre curé, on ne savait ce qu'il était devenu. Le dimanche matin, quelques habitants le virent passer attaché sur un caisson... puis on perdit sa trace.

On apprit plus tard qu'il avait été lâchement assassiné à Tellancourt (France).

Outre les treize civils tués sur le territoire de la commune et M. le curé fusillé en France, nous avions encore trois blessés parmi les habitants : Eugène Rolin, atteint au bras, Narcisse Keizer qui avait reçu une balle dans la hanche et la vieille Marguerite Brion, veuve Kaufman, âgée de 84 ans, le genou traversé par un coup de baïonnette. On l'a retrouvée, cachée dans un cabinet situé dans le jardin, sa maison ayant été incendiée. Elle perdait beaucoup de sang par sa blessure. Je la fis transporter chez moi, où elle se remit lentement (1).

A côté de ces morts et de ces blessés, nous avions à déplorer la ruine d'une grande partie du village : 55 maisons, plus 3 annexes avaient été complètement dévorées par les flammes, et tous ces incendies avaient été systématiquement allumés. Aucun d'eux n'est le résultat d'un fait de guerre.

Il faut encore, hélas ! ajouter un chapitre à ce récit de nos malheurs. Huit de nos concitoyens furent déportés en Allemagne dans les camps d'Orhdruf, de Magdebourg, de Hassenberg ou de Göttingen, où la plupart passèrent près d'un an de dure captivité. L'un d'eux, malheureusement, ne nous revint plus. Camille Georges (fig. 207), âgé de 17 ans seulement, mourut au camp de Hassenberg, le 26 janvier 1916 (2).

Le lundi matin, 24 août, nous arrive l'ordre d'enterrer les morts. On y travailla jusqu'au lendemain. Le mardi, vers midi, on vint me prendre avec d'autres civils, et, au nombre de 39, nous partîmes pour Saint-Léger. Là, en compagnie du curé de l'endroit et de huit de ses paroissiens, nous fûmes parqués dans une maison, où l'on nous menaça à tout instant de nous fusiller. Nous y sommes restés cinq jours.

Rapport de Jean-François Bouté.

N° 887. Pendant la bataille du 22 août, nous étions retenus dans la grange de mon gendre adossée à la première maison à gauche en venant de Baranzy (plan F). Il y avait là ma femme, mon gendre Joseph Rolin, son épouse, leur fils Eugène et leurs deux petites filles, dont la plus jeune, Madeleine, n'avait que 18 mois. On l'avait laissée à la maison dans son berceau.

Quand les Allemands sont arrivés vers 11 heures, ils ont à bout portant tué mon gendre à coups de revolver. Il est tombé dans les bras de son fils, atteint lui au bras. Ils nous ont alors tous fait sortir et ont mis le feu à la grange. Malgré les

1) Elle mourut le 1 juillet 1916.

(2) Ces huit civils furent pris à Mussy dans la journée du 22 août et conduits jusqu'à Saint-Remy où ils subirent un interrogatoire, après quoi, ils furent relâchés. Arrêtés de nouveau près de Signeulx, on les fouilla et on trouva dans la poche de Camille Georges un revolver qu'il allait précisément porter à la maison communale au moment de l'arrestation. A la suite de cette circonstance, ils furent enfermés dans l'église de Signeulx, d'où, le lendemain, on les mena à Baranzy dans le pré Olivier.

Voici leurs noms : Jean-Baptiste Balon, Pierre Chabert, Auguste Crelot, Camille Georges, Augustin-Firmin Lefèvre, Emile Ridole et son fils Honoré Ridole et Jean-Baptiste Toussaint. (Ce dernier, originaire de Musson, habitait Mussy en 1914.)

protestations de ma fille, ils ont recouvert de paille le corps de son mari pour qu'il s'enflammât plus facilement et l'on n'a retrouvé de lui que des cendres.

Voyant que la maison commençait aussi à brûler, ma fille a demandé aux soldats de pouvoir aller reprendre son plus jeune enfant. Une brute s'y opposait, voulant laisser le bébé dans les flammes ; un jeune soldat plus compatissant s'offrit à le sauver. Lorsqu'il remit la petite dans les bras de la mère, l'enfant avait des marques non équivoques de strangulation. Elle était toute bleue et ne cessait de pleurer.

Lorsque les premières troupes furent passées, nous nous sauvâmes dans les bois. Les douleurs et les cris de la malheureuse enfant faisaient mal au cœur et rien ne semblait la soulager. Elle mourut la nuit suivante au milieu des bois dans les bras de sa mère.

Rapport de Maria Schréder, épouse Narcisse Keizer.

N° 888. Nous habitions une maison située à l'extrême limite de la rue des Juifs, dans la direction de Bleid (plan K). Nous avions passé toute la matinée dans la grange, lorsque vers midi nous entendîmes un bruit infernal dans la rue. La maison Tabresse-Clausse flambait déjà et des civils affolés fuyaient partout traqués par des soldats. Ceux-ci tiraient dans les portes et les fenêtres. Mon mari crut prudent d'ouvrir la porte d'entrée ; mais, au moment où il l'ouvrit, il reçut une balle dans la hanche. Aussitôt les Allemands pénétrèrent dans le corridor et se mirent à tirer dans les plafonds.

Mon fils Jules m'entraîne dans la chambre voisine, où nous nous blottissons plus morts que vifs dans un coin. Bientôt trois soldats entrent dans la pièce. Ils bousculent tout, renversant table et chaises. Ils arrachent et brisent la lampe-suspension, ils jettent par terre les objets garnissant la cheminée ; puis, nous apercevant, car les volets étant fermés, une demi-obscurité régnait dans la chambre, ils vocifèrent et nous chassent dans le corridor. Je reçois un terrible coup de crosse sur l'épaule et je vais m'abattre au bas de l'escalier de pierre dans la rue, où je m'évanouis. Je n'appris la suite du drame que plus tard. Jules, mon fils, jeté dehors comme moi, essaya de fuir avec un jeune homme du voisinage Amand Thiry et la demi-sœur de celui-ci Berthe Marchal. Se tenant par la main, ils étaient déjà arrivés sur la route de Bleid, un peu au delà de la maison Margot (plan L), lorsque les soldats qui les poursuivaient les rejoignirent, écartèrent brusquement la jeune fille et déchargèrent leurs armes sur Jules et Amand. Jules tomba foudroyé, atteint en plein cœur. Amand reçut une première balle à l'œil. Le pauvre garçon tomba, puis se releva, mais une seconde balle en pleine poitrine, l'étendit de nouveau. Comme il vivait encore, les soldats l'achevèrent à coups de crosse.

Rapport de Nestor Hennin-Adam, arpenteur-juré.

N° 889. Le 22 août, vers 18 heures, j'étais allé porter des couvertures à l'église que les Allemands avaient transformée en ambulance, lorsqu'en revenant à mon domicile, rue des Juifs, j'aperçois Lucien Reiss sur le seuil de sa porte et je lui dis : « Eh bien ! nous l'avons échappé belle, ce matin ! » Au même instant, un

officier monté sur un cheval blanc s'arrête avec sa colonne dans la Grand'rue, à quelques mètres de nous. Il montre la lucarne de la maison Victor Jacquemin (plan G) et prétend qu'on vient de tirer de là. Aussitôt les soldats font feu dans toutes les directions et nous n'avons que le temps de nous garer dans le café. Là, nous nous cachons sous les tables pour éviter les balles qui pleuvent par les fenêtres.

Environ dix minutes plus tard, la femme de Lucien Reiss, Sélima Bouté, entre précipitamment et tombe près de nous. Une balle l'avait atteinte, au moment où elle ouvrait la porte. Elle s'affaisse en criant : « Mon pauvre Lucien, je suis touchée! » La balle avait pénétré dans le dos et était ressortie au-dessus du sein gauche. Soudain, des soldats font irruption dans la salle du café. « Prends le petit, dis-je à Lucien, moi je me charge de la petite. Ainsi ils n'oseront tirer sur nous. » Nous prenons donc les enfants. Hélas! vaine précaution. Deux soldats nous mettent en joue et tirent. Nous tombons. Lucien avait reçu une balle à la tempe; il était mort sur le coup. Quant à moi, je n'avais rien.

Un voisin, qui se trouvait là aussi, Herman François, se précipite à la cave. Ce que voyant, je me lève pour le suivre en appelant les enfants. La petite fille disait à son père couché par terre : « Mais viens donc papa, maman t'appelle! » La malheureuse avait, en effet, jeté un cri, au moment où son mari tombait. Les enfants se décident enfin à nous suivre à la cave, et nous nous dissimulons derrière des sacs de pommes de terre. Nous entendons les soldats qui montent à l'étage et fouillent la maison. Peu après ils redescendent, et par la porte de la cave ils crient : « Qui vive! » Nous avons soin de ne pas répondre.

Après quelque temps, nous entendons une sonnerie de clairon, puis c'est le silence complet. Nous remontons et nous constatons que toute la rue est en feu. Le cadavre de Lucien Reiss avait été jeté dehors. Quant à sa femme, les Allemands l'avaient enlevée. Le lendemain elle fut transportée à l'ambulance établie chez les Religieuses, où elle mourut après trois jours de grandes souffrances.

Rapport d'Anna Fradcourt, veuve de Justin Lefèvre.

N° 890. Nous étions, mon mari, mon fils Octavien, ma fille Hélène et moi réfugiés dans notre cave le soir du 22 août (plan E). Les Allemands mettaient le feu partout. Mon fils ayant remarqué que la maison flambait, se précipita dehors par la porte donnant dans la cuisine pour sauver le bétail. Mon mari le suivait, mais au moment où il allait sortir de la cuisine, un officier qui se trouvait sur le seuil l'abattit à bout portant d'un coup de revolver. Je vis mon mari s'affaisser et je m'enfuis éperdue suivie de ma fille.

Mon pauvre Octavien avait été saisi à l'écurie, en train de délier les bêtes. Je le croyais prisonnier avec d'autres, quand le lendemain j'appris que son corps avait été retrouvé dans un verger presque en face de la maison. Il était couché à terre, face en avant, les mains liées derrière le dos, le crâne fendu. Quelqu'un avait déposé le cadavre de mon mari dehors. C'est à cela qu'il dut de ne pas être carbonisé.

§ 2. — *Le martyre de l'abbé Vital Alexandre, curé de Mussy-la-Ville.*

Le rapport du bourgmestre de Mussy-la-Ville ne racontant que les événements tragiques survenus dans la localité même, le samedi 22 août, se contente, en terminant, de signaler la mort du curé, l'abbé VITAL ALEXANDRE, 46 ans (fig. 208), fusillé par les Allemands en France, à Tellancourt.

La fin sanglante de ce digne prêtre, qui par deux fois offrit sa vie pour ses ouailles, mérite plus qu'une mention, car ce fut une véritable voie douloureuse que l'abbé Alexandre eut à parcourir, avant de recevoir le coup de grâce, qui mit fin à ses jours.

Par une étude sérieuse de tous les faits recueillis de la bouche même de témoins oculaires, on a pu reconstituer heure par heure, le martyre du curé de Mussy-la-Ville (1).

N° 891. Depuis la veille au soir, vendredi 21 août, le curé de Mussy s'était dépensé au service des blessés. Il avait passé une partie de la nuit à aider à les relever sur le champ de bataille, puis s'était empressé de leur prodiguer les services de son ministère, notamment auprès des trois soldats, dont un Allemand, qui succombèrent à leurs blessures.

Le samedi 22 août, de grand matin, l'abbé Alexandre avait célébré la messe, sa dernière !

Lorsqu'après la bataille, vers 11 heures du matin, les Allemands entrèrent dans le village, à la demande de deux médecins, le curé leur montra les locaux de l'ambulance et fut, ainsi que le bourgmestre, félicité de la bonne organisation des choses.

Mais voilà que, soudain, des coups de feu retentissent, dont certains officiers rendent les habitants de Mussy responsables. Le courageux pasteur intervient et proteste énergiquement de l'innocence de tous ses paroissiens. Voyant que malgré tout on s'en prend à la personne du bourgmestre, n'écoutant que son grand cœur, il s'interpose et s'écrie : « Laissez donc un père de famille, et prenez-moi ! »

Est-ce cette noble attitude qui détermine les chefs à changer de conduite, on ne sait ; toujours est-il qu'ils semblèrent quelque peu calmés et se contentèrent de prendre des otages. Sous bonne escorte, M. le curé, le bourgmestre, l'instituteur et d'autres encore, sont emmenés sur la route de Signeulx.

Lorsque, devant la maison Lefèvre, les soldats font mine de vouloir fusiller leurs prisonniers, le curé, cette fois encore, intervient et leur dit : « Tuez-moi, fusillez-moi ; mais, de grâce, épargnez mes paroissiens. » Par deux fois, en cette journée, il avait donc offert généreusement sa vie pour les siens !

(1) Tous les faits de cette étude ont été colligés et rédigés par M. l'abbé Camille Hautot, successeur à Mussy-la-Ville du prêtre-martyr. (Voir dans la collection *Les Ames héroïques, l'abbé Vital Alexandre*, par l'Abbé C. H., Bruxelles, Edition de la Revue des Auteurs et des Livres, 1922.)

Rendu à la liberté, l'abbé Alexandre retourne auprès de ses blessés. Dans l'après-midi, il reçoit l'ordre d'enlever le drapeau de la tour et d'aménager l'église pour y installer une ambulance.

Vers 16 heures, nouvelle alerte ! Quelques coups de feu ont retenti. Les autorités sont encore une fois rendues responsables, mais les Allemands se contentent de crier très fort et n'en viennent pas aux voies de fait.

Le curé était rentré au presbytère, accompagné du bourgmestre et ils causaient ensemble, lorsque soudain éclate une vive fusillade, plus nourrie encore que les précédentes. « Cette fois, nous y sommes » dit le curé à M. Leclère, et il lui donne l'absolution.

Le bourgmestre sort, M. le curé le suit. A l'instant des soldats se saisissent d'eux brutalement et les entraînent séparément. Tandis que M. Leclère est emmené sur les hauteurs de Signeulx, l'abbé Alexandre est conduit sur la butte opposée, vers Baranzy. C'est là qu'il passa la nuit.

Le lendemain, vers 3 heures du matin, il fut aperçu dans le camp allemand, établi sur le flanc de la colline, par un certain Joseph Meunier, de Willancourt, lequel avait été réquisitionné avec son attelage pour le transport des blessés. Plusieurs personnes du même village attestent également avoir vu, vers 4 h. 30, le curé de Mussy, passer et repasser à Willancourt, parmi les troupes qui défilaient, traîné sur un caisson. On se demande pourquoi cette randonnée matinale à Willancourt qui n'était pas sur le chemin que les Allemands devaient prendre pour aller en France...

Qu'importe ! le fait est que, entre 4 et 5 heures du matin de ce dimanche 23 août, les mêmes troupes défilaient à Mussy, emmenant toujours leur prisonnier. Quelques habitants, dissimulés çà et là, virent alors, pour la dernière fois, leur vénéré pasteur ligoté sur un caisson. Moins timide que d'autres, M. Goffinet-Fradcourt, se trouvant sur le seuil de sa porte, salua le prêtre qui lui répondit par un signe d'adieu...

Le convoi se dirigea vers Signeulx. Là, les troupes stationnèrent quelque peu. Mme Jacquemin-Schadeck, apercevant de sa fenêtre M. le curé qu'elle connaissait, voulut lui apporter une tasse de café chaud. Les soldats l'en empêchèrent et la repoussèrent même à coups de crosse. Ce que voyant le digne prêtre lui dit : « C'est bien, Madame ; laissez-leur cette cruauté... Voilà pourtant vingt-quatre heures que je n'ai plus rien pris !... Là-haut, ajouta-t-il, en lui montrant le ciel, je prierai pour vous ! »

Le cortège se reforme et le lourd caisson s'ébranle. On franchit la frontière. A Ville-Houdlémont, nouvel arrêt. Plus heureuse que la première, une autre femme, Mme Gillet-Braconnier, parvient à s'approcher du véhicule et donne un peu de vin au pauvre altéré.

On traverse Buré-la-Ville, puis on stoppe de nouveau à Saint-Pancré. Les soldats s'y désaltèrent et abreuvent leurs chevaux. « A boire ! » implore le malheureux prisonnier. Un soldat lui jette en pleine figure le reste du seau dont il s'est servi pour abreuver sa monture. Le patient baisse la tête sous l'outrage... Le fait est attesté par un habitant de Saint-Pancré, témoin de cette scène.

Selon toute probabilité, ces troupes qui appartenaient à un régiment d'artillerie

wurtembergeois, campèrent la nuit du 23 au 24, dans les bois qui s'étendent au delà de Saint-Pancré, et le lundi matin, elles arrivèrent à Tellancourt.

A l'entrée du village, à gauche de la grand'route, qui va de Longwy à Longuyon, s'élève une petite chapelle dédiée à N.-D. de Walcourt, comme l'indique une inscription (fig. 202). On l'appelle vulgairement « Chapelle Sainte-Fine ». Derrière, se trouve un jardinet planté de quelques arbres. C'est à l'un de ces arbres que, durant toute cette journée du 24 août, le martyr resta attaché. Plusieurs fois les gens du quartier essayèrent de lui porter à manger, à boire surtout, mais en vain ; les soldats, faisant bonne garde, les en empêchaient.

Le soir, on le délie enfin, et on le jette, demi-mort, dans la chapelle pour y passer la nuit. Bientôt deux autres prisonniers sont introduits : un prêtre à cheveux blancs et un civil, le curé et le maire de Lexy. Voici comment ce dernier, M. E. Herbin, raconte son entrevue avec M. le curé de Mussy :

« Arrêtés, le 24 août, nous fûmes emmenés, M. le curé Jacob et moi, à Tellancourt, pour y être jugés. On nous enferma dans la chapelle, située à l'entrée du village. Là, nous trouvons M. l'abbé Alexandre, curé de Mussy-la-Ville, dans un état de complète dépression. Il avait des moments de crise violente et, alors, il voulait absolument sortir pour voir, disait-il, le commandant et plaider notre cause, tant la vue du vieux prêtre qui m'accompagnait l'avait ému. Chaque fois, il était repoussé à coups de crosse par les deux sentinelles qui nous gardaient. Il ne cessait de répéter : « Moi, je sais bien que je serai fusillé ; mais vous, je veux qu'il ne vous soit fait aucun mal ! » Puis, s'adressant à moi, il me dit : « Demain, vous irez trouver mon confrère, mon grand ami, le curé de Musson, et vous lui direz que je suis mort en brave pour la Belgique ! »

» Il voulait aussi me forcer à prendre tout ce qu'il possédait sur lui : chapelet, porte-monnaie, etc..., me les mettant même dans les poches. Mais je ne voulais rien accepter, me trouvant dans la même situation que lui.

» Vers 20 heures, nous fûmes appelés à l'interrogatoire, mon vieux curé et moi. Le tribunal siégeait chez Léoche, en face de la chapelle. La séance dura jusque minuit... On avait trouvé un revolver au presbytère de Lexy. De par l'article 365 du code pénal allemand, nous étions, paraît-il, passibles de la peine de mort. La sentence prononcée, le général, présidant la commission, me demande ce que j'avais à dire. Je lui répondis avec franchise et fermeté : « Eh bien ! vous condamnez des innocents ! » Sur ce, notre cause est soi-disant plaidée à nouveau. Pendant trois heures, on nous fit attendre dans le corridor, tandis que ces Messieurs sablaient le champagne. Puis, on nous fit rentrer pour nous dire que notre avocat avait gagné notre cause. « Vous ne serez pas fusillés... mais vous irez pour quelques mois en Allemagne, où vous serez très bien traités. »

» En sortant, je demandai au sous-officier qui nous accompagnait de vouloir bien nous reconduire dans la chapelle, auprès de notre infortuné compagnon. Il ne le permit pas, et nous fûmes conduits ailleurs où nous dûmes coucher sur un fumier, en compagnie d'autres prisonniers, civils et militaires.

» Le lendemain, 25 août, on nous dirigeait sur l'Allemagne... L'abbé Jacob mourut en débarquant à Orhdruf, à la suite des mauvais traitements qu'il endura. »

A l'heure où les prisonniers français quittaient Tellancourt, le crime était

consommé. Après une nuit d'agonie, l'abbé Vital Alexandre avait été fusillé, au seuil même de la chapelle, emportant avec lui le secret des horreurs auxquelles il a succombé. Un détail pourtant nous est connu. Au moment où, vers 4 heures du matin, partirent les coups de feu, une femme était sur sa porte (1). Des officiers lui firent signe d'approcher; puis lui montrèrent, en ricanant, le corps du prêtre, affalé, contre l'angle de la chapelle, dans une mare de sang. La vieille regarde, effrayée. Les bourreaux lui demandent si elle connaît ce prêtre et, sur un signe de dénégation, ils ajoutent en un français barbare : « Prêtre... tire sur nos troupes... Bien mérité!... »

. . . .

Les jours, les semaines s'écoulèrent. On ignorait à Mussy ce qu'était devenu le pasteur aimé, prodigue de sa vie. Toujours sous le coup de la terreur, la population n'osait se risquer au dehors. Ce n'est que vers la mi-septembre que l'on apprit qu'un prêtre avait été fusillé à Tellancourt, dont on ignorait l'identité. MM. Bastin, président de fabrique, et Julien Georges munis de passeports, se rendirent sur les lieux. On leur indiqua une fosse près de la chapelle. C'est là que, après l'exécution, des soldats avaient inhumé le corps, presqu'à fleur de sol. Toutefois, comme les signalements recueillis sur place ne répondaient pas assez au portrait de la victime, les deux hommes découvrirent les pieds du mort et emportèrent une bottine. A Mussy, la servante de M. le curé, la vieille Ludvine Devaux, la reconnut comme étant bien de M. Vital Alexandre. Dès lors, on fut fixé.

Quelques jours plus tard, une femme de Tellancourt, venue au pays, remit à M. le curé de Signeulx une bourse aux Saintes-Huiles, de soie violette, contenant un corporal maculé de sang, apparemment celui du martyr. L'ampoule d'argent avait disparu. Les servants de messe de Mussy reconnurent également cette bourse pour être celle de M. le curé.

Le 8 octobre, M. Bastin retourna encore à Tellancourt, accompagné cette fois de Lambert Goffinet-Fradcourt et du ferblantier Nicolas Keizer pour procéder à la mise en bière. Ils trouvèrent le corps assez bien conservé, mais les traits déjà peu reconnaissables. La victime portait deux traces de balles : l'une à l'œil droit, l'autre au cœur. Dans les poches, ils découvrirent un mouchoir aux initiales V. A. et, de plus, quelques billets de banque, complètement déchiquetés.

L'ensevelissement terminé, le cercueil fut déposé dans la fosse. On y planta une croix et, durant toute la guerre, la modeste tombe fut religieusement entretenue par une main amie. On trouva sur l'autel de la chapelle, au pied de la Madone, la corde qui avait servi à ligoter le martyr. On l'emporta comme une précieuse relique.

. . . .

Le transfert des restes eut lieu le 7 mai 1919. Mussy-la-Ville fit à son vénéré pasteur d'imposantes funérailles. L'inhumation définitive eut lieu le lendemain à Chassepierre, où l'abbé Vital Alexandre repose en terre natale, à l'ombre du vieux clocher. Une messe anniversaire à perpétuité a été fondée, en date du 25 février 1920, par les paroissiens reconnaissants « pour le repos de l'âme de M. l'abbé Jean-Vital Alexandre, en son vivant curé de Mussy-la-Ville, fusillé à Tellancourt (M. et M.) le 25 août 1914, victime de son dévouement à ses paroissiens ». Ce sont les termes de l'acte de fondation.

(1) Il s'agit de Léonie Krier, en service chez Mme Rodange, qui habite la maison voisine de la chapelle.

2. *La destruction de Baranzy.*

Toute proportion gardée, le village de Baranzy est un de ceux qui a le plus souffert de l'invasion allemande en août 1914. Déjà le vendredi soir, lors d'une première rencontre avec les Français, les Allemands avaient accusé les habitants de tirer sur eux, ce qui indiquait bien leur mentalité. Elle se manifesta du reste clairement, le lendemain matin, dès le début du combat qui se livra entre Baranzy et Signeulx. A peine les premiers coups de feu furent-ils échangés entre belligérants, que la soldatesque d'arrière se mit à tirer sur les civils et à incendier le village. Sur 106 maisons, 86 furent réduites en cendres. Trois personnes moururent asphyxiées, 24 tombèrent sous les balles des assassins, parmi lesquels six hommes de Rachecourt, envoyés par l'autorité allemande pour relever les blessés.

Toute la population de Baranzy et une partie de celle de plusieurs villages voisins fut parquée dans un clos, et demeura prisonnière quatre jours mourant presque de faim. Le mercredi 26 août, 270 hommes furent conduits en Allemagne, parmi lesquels il y en avait 74 de Baranzy. Cinq de ceux-ci moururent en captivité : les autres revinrent à des intervalles irréguliers, les premiers au début de 1915, les derniers après l'armistice. Après le départ de ceux qui furent expédiés en Allemagne, les 186 personnes demeurées prisonnières dans le clos, et parmi lesquelles se trouvaient presque exclusivement des femmes, des vieillards et des enfants, furent libérées le vendredi suivant, grâce à la courageuse intervention du curé de Musson.

Rapport de M. Paul Habran, curé de Baranzy (1).

N° 892. Bien que formant une paroisse distincte, *Baranzy* est une dépendance de la commune de Musson.

Les premiers jours de guerre ne comportent que les épisodes communs à l'histoire de toutes les localités : la mobilisation annoncée la nuit au son du tocsin, les longues attentes des premiers jours, les nouvelles extraordinaires, puis, à la grande curiosité de tous, le passage de patrouilles allemandes un jour, de françaises le lendemain.

Le dimanche 16 août, des douaniers français se mirent en embuscade à la sortie du village, sur la route de Signeulx, et au passage d'une patrouille allemande tuèrent un soldat, en blessèrent un deuxième et firent un troisième prisonnier. On

(1) La substance de ce rapport fut écrite dans une lettre de l'abbé Habran adressée au chanoine Hizette, le 26 novembre 1914. Des détails complémentaires y furent ajoutés lors d'enquêtes faites en 1915 et notamment le 12 août 1916. Le tout fut confronté après l'armistice avec des dépositions d'autres témoins oculaires.

transporta et on enterra le soldat tué à Musson ; le blessé fut soigné au presbytère de Baranzy, converti dès lors en Croix-Rouge.

Ce ne fut que le vendredi 21 août, que les Allemands arrivèrent en force au village venant de Rachecourt. Ils faisaient partie des 119e, 120e et 127e régiments d'infanterie.

Vers 17 heures, une fusillade assez nourrie éclata entre Baranzy et Signeulx ; on se battit jusqu'au soir, mais sans résultat appréciable. Entre-temps les Allemands réquisitionnent des vivres dans le village, et menacent les habitants, les accusant d'avoir tiré sur leurs troupes. Or, toutes les armes, depuis la veille, avaient été déposées au bureau communal.

Le lendemain samedi, 22 août, dès 5 h. 30, la bataille recommence. Les Français s'étaient avancés tout près du village, puisqu'on retrouva des cadavres jusqu'aux abords du pont, à 300 mètres de la première maison de Baranzy. L'ennemi arrive toujours plus nombreux de Rachecourt.

Sous prétexte qu'une jeune fille a tiré sur eux, les Allemands mettent le feu chez Joseph Jentgès, dans la rue Grande. Les habitants naturellement se sauvent, on tire sur eux. LAURE JENTGÈS, âgée de 15 ans, est atteinte mortellement et va mourir dans un fossé sur la route de Mussy, sa sœur Madeleine est blessée au doigt, et son frère Henri au bras.

C'est comme un signal. Aussitôt tout le quartier se met à flamber. C'est une panique, un sauve-qui-peut sans pareil. Les soldats abattent les civils au passage. C'est le sort de NORBERT MERCK, 27 ans, et de son frère AUGUSTIN MERCK, 23 ans (fig. 224), tués devant la maison paternelle ; d'ORPHA PIERRE, 29 ans (fig. 225), épouse de Florentin Frenet, tombée en sortant de chez elle ; de J. B. BURTON, 61 ans, atteint d'une balle en face de la maison de la veuve Freyman. Celle-ci releva son fils, GEORGES FREYMAN, 21 ans (fig. 226), lui aussi blessé et elle le transportait près d'une fontaine pour lui laver sa plaie, quand un soldat vint achever le blessé en lui donnant un coup de crosse sur la tête. MARIE-THÉRÈSE DEPIESSE, 59 ans, veuve de J.-B. Schiltz, fut tuée dans son jardin, ainsi que SIDONIE HOUSTRAS, 55 ans, épouse de J.-B. Preudhomme. Le père Merck, blessé à la tête, est laissé pour mort dans son jardin. Les Allemands l'y retrouvent et le conduisent, méconnaissable, au pré Olivier, d'où ils l'envoyèrent en Allemagne, avec les autres civils prisonniers.

FORTUNAT GŒURY, 29 ans, et JEAN-PIERRE STRASBACH, 76 ans, furent retrouvés chez eux à l'état de cadavres. La famille Philippet s'était réfugiée dans la cave. Quand les Allemands vinrent frapper, le père, Adelin Philippet, remonta pour leur ouvrir et fut constitué prisonnier (1), mais la mère CHARLOTTE KRIESCHER, 25 ans, et ses deux fils JEAN-MICHEL PHILIPPET, 6 ans, et CHARLES-JEAN PHILIPPET, 1 an, moururent asphyxiés, le feu ayant été mis à la maison.

Apprenant ce qui se passe, beaucoup d'habitants de Baranzy affolés fuient dans la direction de Musson, et selon le caprice des soldats, les uns passent sans être inquiétés, d'autres sont ramenés à Baranzy dans le verger du vétérinaire Camille Olivier, sur d'autres encore on tire impitoyablement. C'est le cas pour le

(1) Conduit au pré Olivier, il fut de là exilé en Allemagne d'où il ne revint qu'à l'armistice.

petit Cyrille Grégoire, âgé de 12 ans, qui tombe à l'entrée de Musson près de la maison de la veuve Bouharmont. J.-B. Pierre est également atteint, mais n'est que blessé au bras.

Arrivés à Musson, plus morts que vifs, les fuyards se réfugient chez des connaissances et se cachent dans les caves. Mais c'est peine perdue, on les en déloge, ou bien l'incendie les force de nouveau à fuir. Victor Labille, 42 ans, et Joseph Toussaint, 43 ans, étaient entrés chez Théophile Denis. Le feu les force à quitter leur retraite, mais c'est pour tomber sous les balles des soldats qui les guettent. Tout un groupe se rend du côté de la gare, et de là est conduit près du cimetière. On y sépare les femmes des hommes et ceux-ci sont ramenés dans la direction de Baranzy et finalement, vers le soir, enfermés dans le verger de M. Olivier.

C'est là que, depuis le matin, les soldats allemands ont rassemblé des hommes et des femmes de Baranzy et des environs, ainsi que des prisonniers français. Au milieu de l'après-midi un officier s'adressant à François BLANCHARD, 50 ans (fig. 210), J.-B. REISER, 42 ans (fig. 211), et Joseph PIERRE, 40 ans (fig. 212), arrêtés comme tous les autres, dans les mêmes circonstances (1), leur dit : « Vous avez tiré, vous serez fusillés ! » Et, sans autre forme de procès, cet officier les fit placer contre la haie pour les exécuter. C'est alors que François Blanchard a arraché sa cravate et, découvrant sa poitrine, s'est écrié : « Vous êtes un tas de lâches, vive la Belgique ! » Aussitôt, une salve abattit ces trois innocentes victimes.

Vers la même heure, une femme de Baranzy, Marcelle JUBERT, 36 ans, épouse Victor Henry, croyant tout danger passé, voulut retourner chez elle avec son fils Marcel HENRY, 13 ans. Ils furent tous les deux tués en longeant le chemin de fer. Le quartier où elle habitait appelé le « Gaillet » (2) avait également été en partie détruit par les flammes et deux personnes y avaient été tuées, Joseph SIMONET, 29 ans, et son épouse Zoé LAURENT, 33 ans (3).

François HOSCH, 45 ans, qui habitait seul, a été tué près de sa maison dite le « petit moulin », mais son cadavre n'a pu être identifié avec certitude, à la suite d'erreurs commises lors d'une première inhumation.

Ce même jour six habitants de Rachecourt réquisitionnés par l'autorité militaire allemande pour transporter les blessés furent lâchement fusillés à leur arrivée à Baranzy. Voici leurs noms : Arnold BAILLIEUX-LEFORT, 30 ans (fig. 218), Joseph-Herment DEVAUX, 20 ans (fig. 216), Léon FELTZ, 36 ans (fig. 217), Marcel HENRY, 23 ans (fig. 215), Alexis KERGENMEYER-FRANÇOIS, 28 ans (fig. 219), et Albert MATHIEU, 24 ans (fig. 214).

En quelques heures donc vingt-sept civils avaient trouvé la mort dans le village dont vingt et un de Baranzy même (4). Trois autres habitants de Baranzy avaient été tués à Musson. Jusque dans la soirée on amène toujours des prisonniers dans le verger Olivier. Avant la nuit, les femmes sont conduites en bas du clos, le long du

(1) Ils avaient été conduits parmi les premiers au pré Olivier, et gardés à part.

(2) Chemin qui monte de la station de Baranzy à Gorcy.

(3) Les Allemands remirent le petit Gustave Simonet, âgé de 7 ans, entre les mains de son grand'père, et conduisirent les parents dans un pré attenant à la maison, et les y fusillèrent.

(4) Les six autres de Rachecourt. Parmi ces morts il y a trois victimes asphyxiées.

chemin de l'église, et les hommes, ainsi que des prisonniers français, en haut sous les pommiers. Des soldats montent la garde et menacent de fusiller pour le moindre mouvement.

Après les scènes dont ils viennent d'être les témoins, ces malheureux ne peuvent trouver le sommeil, et la nuit se passe longue et lugubre à contempler les ravages sinistres de l'incendie. L'église a été épargnée à cause des nombreux blessés allemands qui y avaient été transportés dès le début du combat. Le presbytère transformé en ambulance n'avait pas été brûlé. J'avais été consigné dans une chambre, pendant que les soldats y perquisitionnaient. Voici le bilan des incendies : Sur 106 maisons, 86 exactement ne formaient plus que des ruines. Vingt en tout avaient donc été épargnées.

La journée du dimanche se passe dans l'attente et l'anxiété. Malgré mes instances réitérées, je ne parviens pas à m'approcher de l'enclos où sont détenus un si grand nombre de mes paroissiens. L'après-midi, les prisonniers reçoivent un peu de lard et de l'eau. Le lundi matin, distribution d'eau et de carottes. Vers 8 heures, les hommes sont réquisitionnés pour ensevelir les morts. Ils partent par équipes de dix sous la garde de soldats qui ont reçu ordre de tirer sur eux à la moindre alerte. Le soir, en revenant au campement, ils partagent avec leurs compagnons de captivité les quelques pommes de terre qu'ils ont pu subtiliser de droite ou de gauche.

Le mardi, les tiraillements de la faim se font de plus en plus sentir, les enfants pleurent. Néanmoins, les hommes sont encore une fois convoqués pour achever la besogne de la veille.

Dans l'après-midi, éclate soudain une fusillade. Les soldats s'agitent et menacent les prisonniers de représailles, sous prétexte de nouveau que des francs-tireurs ont tiré sur eux. On apprendra par après que cette salve avait été tirée à l'occasion de l'inhumation d'un officier allemand !

Et l'on arrive ainsi après une nuit horrible au matin du 26 août. A 9 heures, les hommes sont appelés et mis par rangs de quatre (1). Ils sont 270, dont 74 de Baranzy. Quelques centaines de soldats français prisonniers suivent. Les femmes et les enfants se mettent naturellement à pleurer et, en guise de consolation, un officier leur dit que les hommes sont envoyés en Allemagne pour y faire la moisson. Le lugubre cortège prend la direction de Musson. On apprit plus tard qu'ils avaient été embarqués à Arlon, à destination de l'Allemagne.

Grâce à l'intervention de M. le curé de Musson auprès du général von Fabeck, commandant le XIIIe corps d'armée, les femmes et les enfants demeurés prisonniers dans le verger Olivier au nombre de 186 furent délivrés le vendredi 28 août.

L'ambulance allemande établie à Baranzy faisait partie du Feldlazarett n° 2 du XIIIe corps d'armée, comme en fait foi un écrit signé par le pharmacien en chef autorisant deux religieuses, Sœur Eléonore Petri et Sœur Paula Meltior, à se rendre à Gorcy le 28 août.

Pendant longtemps je suis resté à Baranzy avec 12 hommes dans ma paroisse, alors que celle-ci comptait environ 400 habitants avant la guerre.

(1) Quelques vieillards furent mis de côté et restèrent avec les femmes. Par exemple : Jules Joseph qui était malade, et J.-B. Prudhomme vieillard de Baranzy, ainsi que deux autres vieillards de Musson, M. Hautzer et Jos. Thomas.

Au début de 1915 nous revinrent d'Allemagne les premiers prisonniers libérés, les plus jeunes et les plus âgés, les autres suivirent à intervalles irréguliers. Quelques-uns ne revinrent que les années suivantes, deux même ne furent rapatriés qu'après l'armistice : Alphonse Burtombois et Adelin Philippet. Hélas! nous ne devions plus revoir cinq d'entre eux : Victor Derlet, 54 ans, mourut en cours de route le 27 août; J.-B. Hultier, 51 ans, Lucien Hizette, 42 ans, Gustave Schumaker, 39 ans, et Joseph Schumaker, 60 ans, succombèrent en 1915 aux épreuves de la captivité.

3. *L'ambulance de Rachecourt.*

Dès le début du combat de Baranzy, les autorités du XIIIe corps, se rendant compte que l'action serait chaude, installèrent un peu à l'arrière du front, à *Rachecourt,* le Feldlazarett n° 1, dirigé par le médecin militaire en chef Distel. Plus de 1,200 blessés passèrent par cette ambulance.

Dans le courant de l'après-midi, par ordre du docteur Distel, le bourgmestre réquisitionna une trentaine d'hommes avec un certain nombre d'attelages pour relever les blessés sur le champ de bataille. Arrivés à Musson, un officier les conduisit à Baranzy où ils furent surpris par une vive fusillade. Effrayés, ils voulurent rebrousser chemin. C'est alors que les soldats tirèrent sur eux, en tuant six et blessant Félicien Gringoire. Les autres purent regagner le soir même, ou les jours suivants, le village de Rachecourt.

Le rapport du curé de l'endroit, M. l'abbé Weyrich, raconte ces événements, les dépositions d'Emile Badoux et de Félicien Gringoire apportent le témoignage de témoins oculaires du massacre des six hommes de Rachecourt surpris dans l'exercice de leurs charitables fonctions.

Rapport de l'abbé Weyrich, curé de Rachecourt.

N° 893. Rachecourt fut envahi par des troupes allemandes du XIIIe corps, les 20 et 21 août 1914. Nous avions surtout des uhlans (1) et des fantassins des 125e et 127e régiments (2).

Le vendredi, vers midi, le bruit courut que le village allait être incendié parce que des habitants auraient tiré sur les soldats allemands. En effet, plusieurs coups de feu avaient été tirés, mais une rapide enquête faite par des chefs consciencieux prouva que des soldats eux-mêmes avaient déchargé leurs fusils.

Dans la nuit du 21 au 22 août, les troupes qui campaient à Rachecourt et dans

(1) D'après une lettre adressée au Freiherr Joseph Brusselle, Rittmeister au 5e escadron du 19e régiment de uhlans, dont le curé conserve l'enveloppe.

(2) D'après les bons de réquisition.

les environs furent dirigées sur Musson et Baranzy, où se livrèrent le samedi matin de sanglants combats.

L'oberstabsarzt Distel, médecin militaire en chef du Feldlazarett n° 1 du XIII[e] corps, arriva dans la matinée du samedi à Rachecourt et fit aménager l'église pour y recevoir des blessés. J'en fus averti, et j'eus le temps de transporter le Saint-Sacrement et les vases sacrés dans une salle de la communauté des Religieuses de la Doctrine chrétienne, aménagée en chapelle pour la circonstance. C'est là, du reste, que la sainte messe fut célébrée tous les jours, à partir du 23 août, jusqu'au 2 septembre, date à laquelle l'église fut rendue au culte après le départ de l'ambulance.

Pour protéger les blessés qui allaient être déposés dans l'église contre les prétendues cruautés de la population civile, le lieutenant Lessner, préposé à la garde du lazaret, en avait fait barricader les abords avec du gazon, de la terre, les bancs de l'église, etc. Cinq otages furent pris parmi les habitants et enfermés à la sacristie (1). Je devais être du nombre, mais le docteur Distel s'y opposa formellement, alléguant que je pouvais leur servir d'interprète, vu ma connaissance de la langue allemande. Comme je lui demandais la raison de toutes ces mesures de précaution, il me répondit que dans un village voisin, une jeune fille de 16 ans avait arraché les yeux à un blessé, et que, dans une paroisse des environs de Longwy, un prêtre avait tiré de derrière l'autel des coups de feu sur les blessés couchés dans l'église. Je contestai énergiquement ces faits et, l'acculant à me citer les noms des villages en question, il fut bien obligé de me répondre qu'il ne les connaissait pas !

Déjà, dans la matinée, Emile Badoux, accompagné d'un soldat, avait été réquisitionné avec sa voiture pour relever des blessés. Il était allé jusqu'à Musson, qu'il avait vu en feu, et, après avoir échappé plus d'une fois à la mort, était revenu sain et sauf à Rachecourt vers midi. Vers 14 heures, le docteur Distel chargea le bourgmestre, M. Edouard Wolff, de réquisitionner un certain nombre de cultivateurs avec leurs attelages pour se rendre à Musson, y ramasser les blessés et les ramener au feldlazarett de Rachecourt. Le bourgmestre se mit aussitôt en demeure d'exécuter ces ordres. Une trentaine d'hommes furent ainsi désignés, tels que Félicien Gringoire, Edmond Labbé, Félicien Grégoire, Narcisse Léonard, Nicolas Nepper, Jules Lefort, Léopold Baillieux, Auguste Gardien, Léon Behin, Joseph Feltz, Emile Nefontaine, Hilaire Brassart, Jules et Emile Badoux, Emile Henrion, Gabriel Huberty, Jean Kergenmeyer, etc... Six autres encore, dont les noms suivent, ne devaient plus revenir, ayant été tués en cours de route, ce sont : Arnold Baillieux-Lefort (30 ans); Joseph-Herment Devaux (20 ans); Léon Feltz (36 ans); Marcel Henry (23 ans); Alexis Kergenmeyer-François (28 ans) et Albert Mathieu (24 ans).

Plusieurs, parmi eux, portaient le brassard de la Croix-Rouge, notamment Marcel Henry et Joseph Devaux, qui furent tués, et tous étaient munis d'une carte d'identité. Le docteur Distel les fit accompagner de deux soldats.

Arrivés au lieu dit le « Haut de Requine », au-dessus de Musson, un officier

(1) Ils se relayaient toutes les 24 heures.

leur intima l'ordre de se diriger sur Baranzy et les y mena, tandis que les deux soldats retournaient à Rachecourt. En entrant à Baranzy, ceux qui conduisaient les chariots et les civils qui les convoyaient furent surpris par de vives fusillades. On les invita à aller de l'avant et à marcher sur Mussy-la-Ville. Ils s'y refusèrent et rebroussèrent chemin. C'est alors qu'ils essuyèrent encore des coups de feu qui en tuèrent plusieurs; d'autres furent lâchement assassinés sous les yeux de leurs compagnons. Il y eut, en tout, six victimes et plusieurs blessés.

Feldlazarett I.
- XIII. Armee-Korps

Königl. Württb.
Feldlazarett Nr. 1
Nr. ______

Rachecourt 28. 8. 1914.

Ich bezeuge dem Herrn Abbé Weyrich, Curé von Rachecourt, dass er in jeder Weise die Einrichtung des Feldlazaretts I. hier unterstützt und gefördert hat, ferner dass es nach meiner Überzeugung seinem ausgezeichneten Verhalten zuzuschreiben ist, dass als 6 Einwohner von Rachecourt, die Verwundete in Musson holen wollten, erschossen wurden bei Baranzy, da sie in den dort noch herrschenden Kampf kamen, die Einwohner von Rachecourt dennoch dem damals noch ganz unbeschützten Feldlazarett gegenüber eine ruhige und gute Haltung bewahrten. Dr. P. Distel
Oberstabsarzt u. Chefarzt d. Feldlazaretts I. XIII. Armeekorps

Fig. 190. — L'innocence des habitants de Rachecourt, tués à Musson, proclamée par le docteur allemand Distel (1).

Lorsqu'à la rentrée des voituriers à Rachecourt dans la soirée du samedi, le docteur Distel apprit que six d'entre eux avaient été tués, il s'en montra fort affligé. Le lendemain, il envoya un soldat à la recherche des civils qui n'étaient pas rentrés la veille. Ce soldat revint le soir ramenant Gabriel Huberty, retrouvé parmi les prisonniers civils de Musson. Quant à Félicien Gringoire, il ne put le retrouver. Il ne nous revint, en effet, que le jeudi suivant, fort mal arrangé par ses blessures.

(1) Traduction : 1re ambulance du XIIIe corps d'armée, Rachecourt, le 28 août 1914. J'atteste que M. l'abbé Weyrich, curé de Rachecourt, a facilité et favorisé de toute manière l'installation de la 1re ambulance; de plus que c'est, selon ma conviction, à son excellente manière d'agir, qu'il faut attribuer la conduite excellente et calme qu'ont gardée à l'égard de l'ambulance encore sans protection, les habitants de Rachecourt, après que six des leurs avaient été fusillés à Baranzy, alors qu'ils voulaient aller relever les blessés à Musson, parce qu'ils étaient tombés au milieu du combat qui durait toujours.

(s.) Docteur P. Distel.
médecin principal et médecin en chef de la 1re ambulance du XIIIe corps d'armée.

On retrouva à Baranzy les cadavres des fusillés à moitié carbonisés. Les corps furent ramenés à Rachecourt le lundi 24 août, et enterrés solennellement au cimetière, en présence du docteur Distel qui, pour la circonstance, avait autorisé la sonnerie des cloches.

D'après le médecin en chef lui-même, 1200 blessés environ furent soignés à Rachecourt, la plupart dans l'église. Il n'y eut en tout que cinq décès : deux soldats du 125[e] régiment d'artillerie, un du 127[e], et deux grenadiers du 119[e] (1). En date du 28 août, l'oberstabsarzt Distel me délivra une reconnaissance écrite (fig. 190) attestant sa satisfaction pour la façon dont le curé et les habitants de Rachecourt l'avaient secondé dans l'installation du feldlazaret. Il reconnaît que six civils *chargés de relever les blessés à Musson* ont été fusillés à Baranzy, mais il ajoute qu'« ils étaient tombés au milieu du combat qui durait toujours », ce qui est tout-à-fait inexact.

Les derniers blessés furent évacués le 2 septembre.

Rapport d'Emile Badoux, de Rachecourt.

N° 894. C'est le 22 août, vers 5 heures du matin, qu'accompagné d'un soldat allemand je partis de Rachecourt avec ma voiture pour aller relever des blessés. Par un fort brouillard, nous prenons la route de Musson encombrée de canons et de camions de toutes sortes. A hauteur du bois Pertot, nous rencontrons la Croix-Rouge allemande et nous descendons dans la vallée, tout en nous efforçant de nous garder des balles qui sifflent de partout. Je vois bientôt Musson en feu et j'aperçois des femmes et des enfants, tout en pleurs, gardés par des sentinelles. J'ai beaucoup de peine à regagner vers midi Rachecourt.

A peine de retour, je suis de nouveau désigné pour retourner à Musson, mais cette fois avec toutes les voitures du village et une trentaine d'hommes, par ordre du médecin en chef. Deux soldats nous accompagnent. Nous traversons Musson, mais nous n'y trouvons plus qu'un Allemand blessé à la jambe. Un officier alors nous dit d'aller à Baranzy, où doit se trouver la Croix-Rouge. A peine sommes-nous entrés dans ce village, que des balles crépitent à nos oreilles. Nous abandonnons nos chevaux au milieu de la route, et nous nous mettons à l'abri derrière des pans de mur de maisons incendiées. Je m'avance jusque devant la maison du vétérinaire Olivier, toujours à la recherche d'une Croix-Rouge, espérant pouvoir charger des blessés et ainsi rentrer à Rachecourt. Des officiers qui m'aperçoivent me menacent de leur revolver et me disent que la Croix-Rouge est à Mussy-la-Ville. Sur cette réponse je retourne auprès de mes compagnons et les engage à rebrousser chemin. Devant la maison d'Emile Delsate nous sommes saisis par un horrible spectacle : quatre des nôtres sont là couchés par terre, ne donnant plus signe de vie (2). Ce sont Joseph Devaux, Léon Feltz, Marcel Henry et Albert Mathieu. Arnold Baillieux a été blessé, mais a aussitôt reçu des soins. Félicien

(1) Le curé conserve dans ses archives les « permis d'inhumation » qui lui furent délivrés et qui donnent le nom et l'âge de ces cinq soldats.

(2) Jean Kergenmeyer les vit tuer.

Grégoire a également été atteint de plusieurs balles. Voilà que, soudain, Alexis Kergenmeyer sort d'une maison en feu en face de l'école communale et tâche de monter dans un des chariots, mais des cavaliers allemands lui barrent la route et un soldat le met en joue. Le malheureux demande grâce, pitié pour son enfant; c'est à ce moment qu'un officier arrive par derrière et lui tire un coup de revolver dans le dos. N'étant pas mort sur le coup, on tire encore sur lui plusieurs balles.

Le médecin allemand qui avait pansé sommairement Arnold Baillieux l'avait forcé à monter dans le chariot conduit par Jules Lefort. Un peu plus loin, des soldats tirèrent par les pieds le pauvre Baillieux, le jetèrent ainsi par terre et l'y tuèrent à bout portant. Nous pensions bien dès lors tous mourir, mais il faut croire que la soif de sang de nos ennemis était assouvie, car ils nous laissèrent passer, et je pus rentrer avec mes compagnons survivants à Rachecourt (1).

Rapport de Félicien Gringoire de Rachecourt (2).

N° 895. Le 22 août, vers 15 heures, je fus réquisitionné avec cheval et chariot, par ordre des autorités allemandes, pour aller relever les blessés sur le champ de bataille de Musson-Baranzy. Le convoi comprenait une douzaine de chariots et environ trente hommes. Arrivés à Musson, on nous fit continuer notre chemin sur Baranzy, où la bataille était terminée. Mais, à l'entrée du village, une vive fusillade nous força à nous mettre à l'abri.

Gabriel Huberty et moi, nous nous réfugiâmes dans l'une des premières maisons incendiées, presque en face du moulin. La fusillade terminée, étouffant dans notre cachette, nous essayons de regagner Rachecourt par la grand'route, lorsque, cent mètres plus loin, des cavaliers allemands tirent dans notre direction. Je fus atteint de deux balles : l'une au bras et l'autre à l'épaule. Les cavaliers nous rejoignent, nous demandent nos papiers et nous fouillent des pieds à la tête. Perdant du sang en abondance, je tombai évanoui, tandis qu'Huberty est emmené prisonnier (3). Quelque temps après, d'autres cavaliers vinrent à passer et l'un d'eux s'approchant de moi, descendit de cheval et, armé de son revolver, me tira une balle qui m'atteignit au-dessus de l'œil gauche. Je fis le mort et il s'éloigna.

A la tombée du jour, je me traînai jusqu'à la rivière pour calmer ma soif, puis je me cachai pour me soustraire à la vue des patrouilles allemandes qui battaient la campagne. Un peu plus tard, lorsqu'il fit tout à fait noir, je repris ma course à travers les prairies et je gagnai ainsi la halte de Musson. A partir de cet endroit je suivis la voie ferrée jusqu'au village où je pus atteindre la maison de

(1) En juin 1915, chargé par le Comité National de Secours de faire des enquêtes, en vue d'établir les dommages de guerre, M. Leclercq-Veriter, de Châtillon, reçut les dépositions de onze habitants de Rachecourt chargés par les Allemands d'aller ramasser les blessés à Musson et à Baranzy et qui virent fusiller six de leurs concitoyens. Ces rapports concordent tous et sont dûment signés par les témoins : Gabriel Huberty, Hilaire Brassard, Emile Nefontaine, Léon Behin, Jules Lefort, Léopold Baillieux, Joseph Feltz, Jean Kergenmeyer, Jules Badoux, Emile Badoux, Félicien Grégoire.

(2) Rédigé le 29 juin 1915.

(3) Le lendemain le docteur Distel le fit reprendre à Baranzy, pour le ramener à Rachecourt. (Voir le récit du curé, n° 893.)

M. Gueury, occupée par des gens du voisinage. On s'empressa autour de moi et on me prodigua les premiers soins nécessaires. Il était environ minuit.

Je séjournai à Musson jusqu'au jeudi 27 août. Ce jour-là on me reconduisit à Rachecourt.

4. *Le désastre de Musson.*

Sans être en plein champ de bataille, *Musson* se trouva, le samedi 22 août, à proximité de la ligne de feu, puisque l'on se battait à l'ouest du côté de Baranzy, et au sud, dans la direction de Longwy.

La résistance des Français, leur progression même du côté de Gorcy, le nombre de blessés transportés à l'arrière, tout cela fut de nature à exciter les instincts de vengeance des troupes allemandes qui, dès 8 heures du matin, se mirent à exercer des représailles injustifiées à Musson. Des soldats mettent le feu à la maison d'un octogénaire, blessent mortellement sa femme et entraînent le vieillard à Godincourt pour l'y fusiller. Peu après, un officier tire un coup de revolver ; c'est comme un signal, et aussitôt les maisons se mettent à flamber de tous côtés et les civils sont traqués comme des bêtes fauves. En ce jour, douze personnes furent tuées dans le village de Musson et cent-dix-huit maisons incendiées.

Des obus dirigés sur l'église endommagèrent gravement l'édifice. A l'intérieur, deux foyers d'incendie avaient été minutieusement préparés ; le curé heureusement parvint à les éteindre, avant qu'ils ne détruisent complètement le temple, le mobilier étant déjà devenu la proie des flammes.

Plus de deux cents habitants de Musson furent conduits à Baranzy, où on les parqua dans un pré avec des civils des villages voisins. Le mercredi 26 août, la plupart, dont 148 de Musson, furent dirigés sur l'Allemagne. Deux mussonais moururent en exil. Quelques jours après, le curé obtint du général von Fabeck, qu'il rejoignit à Longuyon, la délivrance des prisonniers demeurés à Baranzy.

Rapport de M. l'abbé J. Alexandre, curé de Musson (1).

N° 896. Le vendredi 21 août, dès 4 heures du matin, les Allemands arrivent en grand nombre à Musson venant de Rachecourt et de Willancourt. Je traverse leurs rangs pour me rendre à l'église (plan K) et y célébrer la Sainte Messe. J'avais à peine commencé mon action de grâces, que ma nièce, accompagnée d'un soldat, vient me chercher de la part de deux officiers qui m'attendent au presbytère (plan A). Je m'y rends et j'y trouve, en effet, deux officiers qui, braquant sur moi leurs

(1) Rapport rédigé en août 1916, revu et complété après l'armistice.

revolvers, m'adressent la parole en allemand et semblent réciter une leçon apprise par cœur. Je leur fais remarquer que je ne parle pas leur langue et que je ne la comprends pas davantage. Un des officiers se met alors à me poser des questions



Fig, 191. — Plan du village de Musson.

LÉGENDE.

A. Presbytère. — B. Ambulance (patronage) — C. Félix Thiry. — D. Jules Darge. — E. Gustave Mercy. — F. « Houdrikine ». — G. Alphonse Albert. — H. Paul Hardy. — I. Emile Nesse. — J. Joseph Thiéry. — K. Eglise. — L. Joseph Jacquemin. — M. Bouharmont. — N. Ecole des religieuses. — O. François Theis. — P. Ecole communale.

en français. « Vous, pasteur? — Oui, Monsieur. — Vous, maire? — Non, Monsieur. — Vous remplacez le maire? — Non, Monsieur. — Où est le maire alors? — A Gennevaux (1). » Je leur demande alors ce qu'ils veulent. Ils me signifient que

(1) Gennevaux est une section de Musson.

j'ai à faire sonner immédiatement les cloches pour la remise des armes. J'essaye de leur faire comprendre la différence qu'il y a entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux, et je leur démontre que ce qu'ils exigent de moi n'est pas de ma compétence, que par conséquent je ne le ferai pas. « D'ailleurs, il y a un bourgmestre à Gennevaux (1) et un échevin à Musson (2), allez les trouver si vous avez besoin d'eux. » Ils me demandent alors de leur indiquer le chemin pour se rendre à Gennevaux, je leur réplique que je n'en ai pas le temps, et je leur désigne un jeune homme, Lucien Muller, pour les conduire chez l'échevin.

Toutes les armes déposées à la maison communale furent apportées au pont en face du moulin par Jacques Rongveaux, sur l'ordre des Allemands, et ceux-ci les brisèrent toutes.

Après mon déjeuner, je me rends à la Croix-Rouge, installée au patronage (plan B), pour y visiter quelques Allemands qu'on vient d'y amener et qui avaient été blessés dans le bois de Plainsart, à la frontière française. Les religieuses de la Doctrine chrétienne les entourent de leurs soins et le médecin allemand se déclare très satisfait de la bonne organisation de l'ambulance.

Pendant la journée, les soldats ont travaillé à creuser des tranchées à toutes les sorties du village et ont particulièrement mis en état de défense les maisons des abords de la gare.

Vers midi, on conduit quelques blessés à Gennevaux et j'ai soin de me faire remettre un bon pour les couvertures de l'ambulance que les Allemands emportent avec eux.

Je me fais délivrer également un passeport pour me rendre à Gennevaux avec Lucien Woillard. Toutes les campagnes sont couvertes de soldats et de nombreux canons sont déjà installés. Je suis persuadé que tout cela est préparé pour le siège de Longwy, et je ne me figure pas que, le lendemain, la bataille aura lieu sur le territoire même de la commune.

Vers 17-18 heures une fusillade, par moment assez vive, se fait entendre dans la direction de Mussy-Baranzy. Les Allemands ramènent à Musson une quinzaine de blessés, presque tous du 127e, dont deux sont assez gravement atteints. Les trois religieuses, aidées par Octave Theis, Georges Derlet, Joseph Thiéry (3), Emile Huriet et Emile Collignon, passent toute la nuit à l'ambulance auprès des blessés. J'y suis resté moi-même jusqu'à une heure du matin, et je l'ai quittée après avoir encore donné une absolution aux deux mourants. Ceux-ci n'ont pas tardé à rendre le dernier soupir.

On m'avait bien rapporté (4) certaines conversations de soldats allemands qui avaient déclaré que le village de Musson serait détruit, mais je ne pouvais y ajouter foi, et malgré tout je n'avais aucune crainte. Octave Theis m'a raconté dans la suite que, pendant la nuit du vendredi au samedi, alors qu'il veillait des blessés allemands à l'ambulance, il surprit la conversation de l'un d'eux, un instituteur du

(1) François Drapier.

(2) Gustave Rossignon.

(3) Bien qu'ayant passé toute la nuit à soigner les blessés allemands, il fut tué le lendemain

(4) Maria Rossignon, épouse Denis Rappe.

Wurtemberg, qui demandait à un de ses compagnons à quelle date on était (1). Quand il apprit que c'était le 21 août il lui fit part de ce qu'il savait au sujet des crimes et des incendies qui devaient avoir lieu le lendemain, 22 août, à Musson, et exprima sa crainte d'y être lui-même brûlé vif (2).

Le samedi 22 août, je pus dire ma messe d'assez bonne heure. Pendant que j'étais à l'église, une balle venant de la direction de Mussy brisa un carreau. Je retournai ensuite à l'ambulance et l'un des blessés (le maître d'école) me demanda si nous étions bien le 22 août. « Le 22, c'est le jour terrible » ajouta-t-il, et il avertit ses compagnons de se tenir prêts et conseilla, à ceux qui le pouvaient, de s'habiller. Aidé de quelques hommes de la Croix-Rouge je transportai les deux soldats morts à la maison communale, où l'on avait aménagé une salle du rez-de-chaussée.

Alors que la bataille était pleinement engagée du côté de Longwy et de Baranzy, vers 8 heures on entendit une vive fusillade au milieu du village et la maison du vieux Félix Thiry se mit à brûler (plan C).

« Vers 7 h. 30, raconte Sylvain Rossignon, mon beau-père FÉLIX THIRY, âgé de 81 ans (fig. 222), ouvrait ses fenêtres, lorsqu'une vingtaine de soldats criant qu'on avait tiré sur eux, enfoncèrent les portes en hurlant, saisirent avec violence le pauvre vieillard en pantoufles et l'entraînèrent dehors. Ils l'ont conduit près de la chapelle de Godincourt, entre Musson et Halanzy, et l'y ont fusillé. M. le curé, qui a relevé son cadavre, a constaté qu'il avait un énorme trou dans la poitrine. Voyant brûler la maison, je me suis enfui chez Jules Darge, au moment où j'entendais ma belle-mère AUGUSTINE THIRY, 81 ans, épouse de Félix Thiry, crier qu'elle était blessée. Je n'ai pu la rejoindre, les soldats tirant sans discontinuer. On l'a retrouvée carbonisée sous les ruines fumantes de sa maison, atteinte d'un coup de feu à la tête. »

La deuxième maison qui prit feu fut celle de Gustave Mercy (plan E); les Allemands prétendirent que des francs-tireurs s'y tenaient cachés. Or, depuis le 3 août, cette maison était inhabitée, le propriétaire ayant été appelé sous les drapeaux, et sa femme étant retournée chez ses parents.

Un officier, se trouvant au lieu dit « Houdrikine » (plan F) tira quelques coups de revolver en l'air et aussitôt les soldats se mirent eux-mêmes à tirer dans toutes les directions et s'empressèrent d'incendier les maisons (3).

N'ayant pas moi-même vu tuer mes paroissiens qui sont tombés sous les balles allemandes, je laisse la parole aux témoins oculaires dignes de foi, dont j'ai reçu la déposition.

« Nous étions cachés dans la cave (plan G) d'ALPHONSE ALBERT, 48 ans, raconte Guillaume Hut, lorsque les Allemands sont venus pour nous en faire sortir. Nous nous sauvions, lorsque tout à coup Alphonse, qui était à ma gauche, porta sa main au cou et tomba raide mort. Il venait d'être frappé d'une balle. »

Voici dans quelles circonstances fut tué PAUL HARDY, 47 ans (fig. 223), d'après

(1) A noter qu'Octave Theis parle l'allemand.

(2) Nous avons la déposition d'Octave Theis écrite et signée par lui, en date du 6 décembre 1922.

(3) Ce fait est affirmé par un témoin oculaire, Emile Hubeaux.

le témoignage de sa veuve, Marie Cropsal : « Nous étions, mon mari, nos cinq derniers enfants et moi, cachés dans le hangar derrière la maison (plan H), lorsque notre petite Paula s'écrie : « Papa, on frappe ». Mon mari va ouvrir la porte de la grange, nous le suivons. Des Allemands s'introduisent et prononcent des phrases que nous ne comprenons pas. L'un deux tire alors à bout portant sur mon mari qui tombe, frappé en plein cœur. On nous chasse et l'on retrouva le cadavre de mon mari, à moitié carbonisé, dans les ruines de la maison qui avait été incendiée. »

« J'étais cachée, dépose Sidonie Kentzinger, veuve Jacques Seyvert, sous un petit pont du chemin de fer, lorsque je vis tomber mon gendre, Louis GUIOT, 34 ans (fig. 221), au lieu dit « Coupémont ». Il tenait dans ses bras sa fille Madeleine, atteinte de deux balles dans une jambe, et qui lui proposa de venir me rejoindre. « Je ne saurais, répondit-il, j'ai trop mal. » L'enfant vint toute seule. Deux heures après, Louis essayait de se relever, lorsque trois Allemands coururent l'achever à coups de baïonnette. Je n'aurais pu moi-même lui porter secours, des soldats se montrant partout. »

« Les Allemands ayant mis le feu à notre maison (plan I), raconte Anna Gillet, mon mari, Emile NESSE (fig. 220), 47 ans, portant notre petit Roger dans ses bras, ma fille Angèle et moi, nous allons nous cacher derrière une haie dans le jardin de notre voisin Auguste Olivier. Des Allemands arrivant, je m'approche d'eux pour leur parler. Mon mari me suit, et tombe à mes pieds, frappé d'une balle. Il était mort. »

Joseph Bolly, percepteur des postes, et sa femme, Amélie Brouillon, virent Joseph THIÉRY, 41 ans (plan J), tué par une balle allemande, à l'entrée du cimetière. Voici, d'après le récit de son fils, Georges Thiéry, dans quelles circonstances il fut tué : « Les soldats nous ayant chassés de la maison, à laquelle ils mirent le feu, j'accompagnai mon père, qui se rendait à l'église pour sauver une statue de Bernadette, qu'il avait rapportée de Lourdes. A peine était-il sorti de l'église, qu'une balle de revolver, tirée par un officier, l'atteignit à l'épaule gauche. Il essaya de fuir, mais, arrivé près du cimetière, un soldat lui tira une balle à bout portant. Atteint au cœur, il tomba sur le dos, tenant encore la statue. Le soldat la lui prit et la jeta brutalement dans le cimetière, où le socle se brisa. Je me trouvais donc tout seul. Ne sachant que faire, je me mis à courir à travers champs et j'arrivai ainsi à Rachecourt, où je retrouvai ma mère et mon frère, à qui je racontai la mort de papa. »

Nous avons déjà dit que le vieux Thiry avait été fusillé près de la chapelle de Godincourt. Cette petite section de la commune, située en face de la route qui descend de Rachecourt, avait été incendiée, elle ne comptait du reste que quatre maisons. Eugène BOSQUET, 37 ans, et sa fille, Marie-Louise BOSQUET, âgée de 3 ans seulement, y furent tués dans les circonstances suivantes :

« Nous étions cachés dans notre cave le samedi matin, raconte Julia Simonet, veuve d'Eugène Bosquet, lorsque nous nous trouvâmes dans la nécessité de fuir, pour éviter l'asphyxie, le feu ayant été mis à notre maison. Mon mari sort le premier, tenant dans ses bras Marie-Louise. Je le suis, ayant avec moi mon dernier enfant de 4 mois. Ma sœur Léonie passe la dernière, ayant pris mon petit Alfred, âgé de 2 ans. Des soldats qui nous aperçoivent, mettent en joue mon mari et

tirent. La balle qui l'atteignit au cou, avait fracassé la tête de la pauvre petite Marie-Louise (1). »

J'étais à l'ambulance, quand celle-ci également prit feu; or, il y avait encore sept blessés allemands : trois d'entre eux se levèrent et s'habillèrent en toute hâte, les quatre autres étaient incapables de se mouvoir. Par deux fois je voulus avertir les autorités militaires, mais chaque fois je fus reçu à coups de balles. Finalement des soldats vinrent chercher leurs compagnons et les conduisirent dans une voiture d'ambulance à Gennevaux. Ce sauvetage opéré, je rentrai au presbytère. C'est de là que je vis le feu gagner l'église aussi.

Les Allemands, voyant des francs-tireurs partout, prétendaient que c'était le vicaire qui soignait leurs blessés à l'ambulance, et que le curé, du haut de la tour, dirigeait un feu meurtrier sur leurs troupes. Or, depuis des années je n'ai plus de vicaire, j'étais seul prêtre dans la paroisse, et c'est bien moi qui venais encore de sauver plusieurs blessés allemands qui allaient devenir la proie des flammes.

Qu'importe! un canon est pointé sur l'église, et bientôt les obus pleuvent, atteignant surtout le clocher, dont une partie vole en éclats. Ces meurtrissures, faites à l'édifice sacré, ne suffisent pas pour ces hordes incendiaires. Des soldats s'introduisent dans l'église et y rassemblent au fond, sous le jubé, toutes les chaises, des bancs, la chaire de vérité, et y mettent le feu. Celui-ci se communique au jubé; déjà les tuyaux de l'orgue étaient fondus et l'église tout entière aurait été consumée si, providentiellement, je n'étais parvenu dans le courant de l'après-midi, avec l'aide des religieuses, à éteindre l'incendie.

Un second foyer avait été allumé au maître-autel, dont il n'est rien resté du tout (fig. 196). Le tabernacle périt dans les flammes; il renfermait deux ciboires pleins d'hosties consacrées et les deux pyxides des ostensoirs. Pour y activer le feu, les soldats ont arraché les portes des armoires de la sacristie, et ont déposé sur le brasier tous les ornements sacrés. Il ne m'est resté qu'une étole perdue dans l'église.

Pendant que cette bande de forcenés commettait ce sacrilège et profanait la maison du bon Dieu, d'autres soldats continuaient à incendier le village et à chasser les habitants de chez eux. « A l'église » leur crie-t-on. En arrivant devant l'église, quand ils virent celle-ci en feu, les soldats conduisirent leurs prisonniers — ils étaient près de 250 — à la Houdrikine (2). Là, on les oblige à se coucher, à se relever, à se déchausser. Finalement, on les dirige sur Baranzy, où on les enferme dans le verger de M. Olivier, vétérinaire.

Il est à remarquer que, lorsqu'on chassait les habitants de leur demeure, quelques soldats se hasardaient timidement à leur dire à mi-voix: « nach Battincourt », ou encore « nach Rachecourt ». Ceux qui suivirent ce conseil et prirent cette direction, ne furent nullement inquiétés.

Plusieurs paroissiens étaient venus se mettre à l'abri de la Croix-Rouge, ou se réfugier au presbytère (plan A). Mais nous avons vu que l'ambulance elle-même

(1) Cette déposition est confirmée et signée également par Léonie Simonet, sœur de la veuve d'Eugène Bosquet.

(2) Propriété de M. Jacques-Witry, à cent mètres du village, sur le chemin de Gennevaux (plan F).

ne fut pas respectée et devint la proie des flammes. Je fis entrer tout ce monde à la cure : il y avait, je crois, 58 personnes.

Mais le feu se communique bien vite aux dépendances de ma maison, et je vois le moment où le presbytère lui-même ne pourra plus nous abriter. Les flammes venaient déjà en lécher les murs et firent voler en éclats plusieurs carreaux. C'est alors que, sur le conseil de Sœur Lucille, je jetai une médaille bénite de saint Benoît dans les flammes, et à l'instant même le vent changea de direction et le presbytère fut sauvé.

Vers midi, deux Allemands, tenant chacun un bidon de pétrole en main, s'approchent de ma maison et de celle de mon voisin, Ferdinand Olivier, pour y mettre le feu. Ils me signifient qu'ils ont reçu ordre de brûler et que tout le monde doit sortir. « Alles heraus ! » Indigné, je me précipite sur eux, et je ne sais trop ce que je leur aurais fait, s'ils ne s'étaient empressés tous les deux de prendre la fuite !

Apprenant qu'un certain nombre de personnes s'étaient réfugiées chez moi, à plusieurs reprises des soldats vinrent me demander de leur livrer les hommes. Je parvins chaque fois à les éconduire. J'avais fait descendre tout mon monde dans la cave, et je leur avais donné à tous l'absolution.

Vers 15 heures, le calme semblait rétabli, et l'on ne voyait plus passer que de rares soldats. Je voulus alors faire un tour dans le village et me rendre compte du désastre. Hélas! il était beaucoup plus considérable que je n'aurais pu me l'imaginer (fig. 194 et 195). Cent dix-huit maisons avaient été incendiées, à peu près la moitié du village (1).

Mais voilà que tout à coup je vois arriver en courant Mme Bosquet-Simonet, de Godincourt. Les yeux hagards, sachant à peine s'exprimer, elle raconte que son mari et sa petite fille ont été tués. Marie Albert me rejoint aussi en disant que son frère a été fusillé.

J'accompagne ces pauvres gens et je me rends d'abord à Godincourt. Près de la chapelle je vois le cadavre de Félix Thiry, qui avait un trou énorme dans la poitrine. Un peu plus loin ceux d'Eugène Bosquet et de sa fille Marie-Louise. Celle-ci a la tête littéralement en bouillie. A l'entrée de sa grange je trouve le corps de Paul Hardy, déjà en partie carbonisé. Plus loin Alphonse Albert est couché sur le dos, une large plaie au cou.

Apprenant que du côté de Baranzy il y a aussi des morts, je m'y rends. Contre la maison Joseph Jacquemin (plan L) je découvre les cadavres à demi carbonisés de Joseph TOUSSAINT, 43 ans, et de Victor LABILLE, 42 ans, de Baranzy; et derrière la maison Bouharmond (plan M) celui de Cyrille GRÉGOIRE, 12 ans, également de Baranzy. Les corps de Joseph Thiéry et d'Emile Nesse n'ont été découverts que le lundi suivant; celui de Louis Guiot le mardi seulement. Ce n'est que le 31 octobre qu'on a retrouvé dans les décombres de sa maison la dépouille carbonisée d'Augustine Thiry. Je l'ai enterrée le 2 novembre.

Après les émotions d'une pareille journée, on peut aisément se figurer quelle nuit nous passâmes dans les caves du presbytère.

(1) Musson comptait, en 1914, 255 maisons, hébergeant 1,050 habitants.

Le dimanche, les religieuses se mirent à confectionner des brassards de la Croix-Rouge pour en remettre à tous nos hommes qui allaient revenir; car nous étions bien persuadés qu'après avoir enterré les soldats tués à la bataille livrée du côté de Baranzy-Signeulx tous les nôtres allaient nous être rendus.

Pendant cette journée, nous reçûmes la visite du curé de Battincourt qui, accompagné d'un soldat, avait reçu l'autorisation de venir jusqu'à Musson. Il put facilement se rendre compte du désastre et dans son bon cœur trouva des paroles de consolation qui nous touchèrent.

Le lundi, je me mis en demeure, accompagné de quelques hommes courageux, d'ensevelir mes paroissiens victimes de la furie allemande. Nous les transportâmes tous au cimetière.

Les Allemands s'étaient chargés d'enterrer les leurs, à l'exception d'un seul, un nommé Frédéric Ruch, de Stuttgart. Il aurait été, paraît-il, fusillé par les siens, pour avoir refusé de tirer sur les civils qu'il savait innocents et d'incendier les maisons. On l'inhuma dans une fosse creusée au lieu dit « Nachon », du côté de Godincourt (1).

Ne voyant pas revenir nos prisonniers, je me disposais le mardi matin à me rendre à Baranzy, lorsqu'on vint m'annoncer qu'un assez grand nombre de mes paroissiens, 150 disait-on, étaient réfugiés depuis le samedi dans les minières de l'usine et, n'osant en sortir, risquaient d'y mourir de faim. Ma décision est vite prise : je demande à quelques hommes connaissant les minières de m'accompagner. Je prie Marcel Julien d'être des nôtres avec son cheval et son tombereau que nous chargeons de vivres et de cruches, et, brandissant un grand drapeau de la Croix-Rouge, nous nous mettons en marche. Peine perdue, nous ne trouvons personne; mais par contre, en revenant, nous avons découvert le cadavre de Louis Guiot que nous avons placé sur le tombereau et nous l'avons ensuite conduit au cimetière. Je rends visite aux blessés qui vont relativement bien : Maxime Feireysen avait une balle dans la jambe, Angèle Peiffer avait été atteinte au ventre et la petite Madeleine Guiot avait deux balles dans une jambe. C'étaient des victimes de la journée du 22 août.

Toujours inquiet sur le sort de nos prisonniers, tandis que je me rendais aux minières, j'avais envoyé ma nièce avec Augusta Woillard à Baranzy. Quand elles rentrèrent le soir, elles m'annoncèrent que ces pauvres gens étaient dans un état lamentable et mouraient de faim.

Je n'y tenais plus, et bien décidé cette fois à faire tout mon possible pour alléger leur malheureux sort, le mercredi matin, 26 août, ayant dit ma messe de bonne heure à l'école des religieuses (plan N), transformée en chapelle, je me disposais à partir pour Baranzy, lorsqu'on vint m'annoncer avec joie que nos hommes revenaient. Je cours à leur rencontre, mais ma déception fut grande quand je les vis s'avancer par rangs de quatre, encadrés de soldats allemands, et n'ayant même pas le droit de se retourner. Ils m'aperçoivent, quelques-uns me saluent discrètement et me font signe de ne pas m'approcher de trop près. Le triste cortège se termine par le vieux curé de Lexy, attaché sur l'affût d'un canon. Et ces

(1) Il fut exhumé plus tard et déposé au cimetière militaire de Baranzy.

malheureux, traités comme des esclaves, traversèrent ainsi toute la Grand'rue, et furent conduits vers Rachecourt. Ils étaient au nombre de 270. Outre les 148 prisonniers de Musson, il y en avait de Baranzy, de Signeulx, de Mussy-la-ville, de Halanzy, et des Français de Gorcy, de Romain, de Tellancourt et de Lexy.

La vue de mes pauvres paroissiens emmenés en captivité, Dieu sait où, m'a complètement remué, et je suis décidé à tenter un grand coup. Je me suis mis dans la tête d'aller trouver le général commandant le XIIIe corps allemand.

Le jeudi matin, 27 août, je mets mon projet à exécution. Je dis la sainte messe et puis je pars accompagné de Mlle Hesse, institutrice, connaissant l'allemand et de Lucien Woillard, conduisant une voiture mise à notre disposition. Nous nous dirigeons sur Tellancourt, où j'espère rencontrer le général. Je ne l'y trouve pas, mais on me dit qu'il est à Longuyon. En route donc pour Longuyon.

Arrivés dans cette petite ville, nous avons toute la peine du monde à nous frayer un passage dans la cohue des voitures, des caissons et des canons. Sur la place j'aborde un officier supérieur. « Monsieur, lui dis-je, depuis ce matin je prie le bon Dieu de me faire rencontrer le général du XIIIe corps, ne pourriez-vous me dire où il se trouve. — Oh ! répond-il en souriant, vous avez réussi, je suis le général du XIIIe corps. » C'était, en effet, le général von Fabeck, et comme Mlle Hesse commençait à s'adresser à lui en allemand, il dit simplement : « Je sais très bien le français, nous parlerons le français. » Je lui ai alors exposé la situation de mes pauvres paroissiens. Il semblait ignorer ce qui s'était passé, et paraissait sincère... « S'ils sont partis pour l'Allemagne, me dit-il, ce qui est probable, je ne puis plus rien faire ; car, dans ce cas, ils ne dépendent plus de moi, mais du ministre de la guerre. » — « Mais pour ceux qui sont restés à Baranzy, lui dis-je, des vieillards, des femmes, des enfants, qui depuis six jours ont vécu en plein air dans un verger... » — « Ah ! pour ceux-là, je puis faire quelque chose. Allez demain voir le chef des soldats à Baranzy, trouvez-vous-y vers 10 heures. Je téléphonerai, et vos gens seront libres. » Et nous reprîmes la route de Musson...

Le vendredi matin, je me rends à Baranzy. Je passe d'abord par la cure, où je salue le curé, M. l'abbé Habran. A 10 heures précises, je me présente chez M. Olivier, vétérinaire, où se trouvaient rassemblées les autorités allemandes. Je leur annonce que je viens au nom du général von Fabeck. Aussitôt tous ces Messieurs se lèvent et saluent. Tout à coup la sonnette du téléphone marche. Un officier va à l'appareil et communique à ses collègues l'ordre du général de délivrer tous les prisonniers civils. C'était la délivrance de 186 prisonniers ! On me permit d'aller leur annoncer moi-même leur mise en liberté ! Quelle joie pour eux et pour moi !

Pendant qu'on préparait pour chaque civil un papier l'autorisant à sortir du clos, ce qui était tout simplement ridicule, je demandai aux officiers de m'autoriser avec mes gens à relever les cadavres des soldats français et d'animaux de toutes sortes qui gisaient encore sur le territoire de Baranzy et de Musson. Ils m'y autorisèrent et me délivrèrent à cet effet des passeports.

Après une heure ou deux d'attente, je revins à Musson avec mes paroissiens.

La joie cependant était loin d'être parfaite. Qu'étaient devenus nos prisonniers, dont nous n'avions aucune nouvelle. Des démarches furent faites de tous côtés, à

Virton, à Arlon. Toujours rien, et les nouvelles les plus contradictoires et les plsu alarmantes circulaient de bouche en bouche. Les uns les disaient fusillés dans la forêt d'Anlier, d'autres à Trèves, etc... Le 1[er] novembre on ne savait encore rien! On devine les angoisses mortelles des pauvres femmes et des malheureux enfants!

Le jour de la Toussaint, pour la première fois, je chantai la messe dans l'église plus ou moins restaurée. Après avoir disposé les esprits et les cœurs de mes paroissiens, je fis en mon nom et au leur une promesse à Saint-Martin, patron de la paroisse. Nous lui promettions de faire une neuvaine en son honneur et de lui ériger un autel si, pour le jour de sa fête, 11 novembre, nous avions reçu des nouvelles des chers absents.

Qu'elle fut belle et touchante cette neuvaine! Tous les jours à la messe plus de 200 personnes, plus de 100 communions; tous les soirs, au salut, plus de 300 personnes. Et quelle piété, quelle ferveur! Mais quelles actions de grâces aussi lorsqu'on se vit exaucé : la veille de la Saint-Martin nous arrivèrent plus de cent lettres de nos prisonniers, qui étaient tous en Allemagne, et ceux qui n'avaient pu écrire, avaient tout au moins signé sur la lettre ou la carte d'un compagnon. Nous les savions donc en vie. Deo gratias!

Alors, commencèrent des démarches pour leur rapatriement. Tout fut mis en œuvre. Vers le milieu de 1915 ils commencèrent à revenir par groupes. Plusieurs ne furent rapatriés qu'en 1916. Quelques-uns, hélas, ne revinrent plus et moururent en exil. (Voir rapport n° 907.)

Rapport de l'abbé F. Waringot, curé de Willancourt.

N° 897. Le jeudi 13 août, une vingtaine de uhlans traversent *Willancourt*, dépendance de Musson. Le mercredi suivant, une centaine de dragons français arrivent de Mussy-la-Ville, par les chemins de campagne, et se rendent dans la direction de Rachecourt et Meix-le-Tige, à la poursuite de patrouilles allemandes.

Le 20 août, dès le commencement de l'après-midi, l'ennemi arrive cette fois en nombre et s'installe dans le village. Un de ses premiers actes est d'enlever le drapeau national qui flottait encore au clocher. Le lendemain matin, nouvelle avalanche. Vers 17 heures, le cri d'alarme retentit et une grande partie des soldats partent dans la direction de Mussy-la-Ville, où l'on entend bientôt une vive fusillade, qui se prolonge jusque bien tard dans la soirée.

Vers 23 heures, on amène au presbytère un officier et cinq soldats blessés, que l'on conduit le lendemain matin à Rachecourt.

Le samedi, de bonne heure, la bataille qui s'engage n'a que de lointaines répercussions à Willancourt, où viennent tomber quelques balles isolées. Mais les blessés affluent bientôt en grand nombre et, le soir, les deux écoles, toutes les maisons et les granges en sont remplies.

Le dimanche 23 août, plusieurs habitants de Willancourt virent passer, attaché sur un caisson, le curé de Mussy-la-Ville (1). Joseph Meunier, cultivateur, qui la

(1) Deux religieuses, Sœur Victor et Sœur Théophile, M[me] Drapier-Lefort, M[me] Meunier-Kléker et sa fille Jeanne, et d'autres encore, aperçurent le curé de Mussy.



(Photo Schumacher, Luxembourg.)

Fig. 192. — Champ de bataille de Baranzy.



(Photo Schumacher, Luxembourg.)

Fig. 195. — Musson. Le village détruit.



(Photo Schumacher, Luxembourg.)

Fig. 193. — Baranzy.
Grand'rue, où furent tués les hommes de Rachecourt.



(Photo Schumacher, Luxembourg.)

Fig. 196. — Musson. Intérieur de l'église.
Le maître-autel profané et brûlé.



(Photo Schaar et Dathe, Trèves.)

Fig. 194. — Musson. Grand'place après l'incendie.



(Photo Schumacher, Luxembourg.)

Fig. 197. — Signeulx. Canons français pris par les Allemands.
1. Maison incendiée de M. Nahant. 2. Maison incendiée de M. Pierre.
3. Maison de M. Victor Schréder.



Fig. 200. — Toernich. Château du Bois d'Arlon pillé par les Allemands.

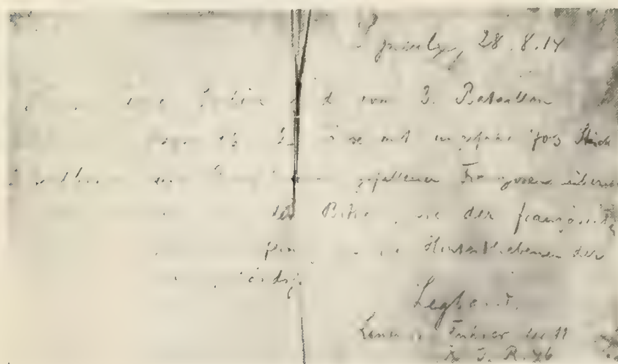


Fig. 198. — Signeulx.
Autorisation écrite délivrée à l'abbé Godin, curé de Signeulx, pour conserver en dépôt deux sacs de dépouilles de soldats français.



Fig. 201. — Bleid.
Cour de l'ambulance établie au château.

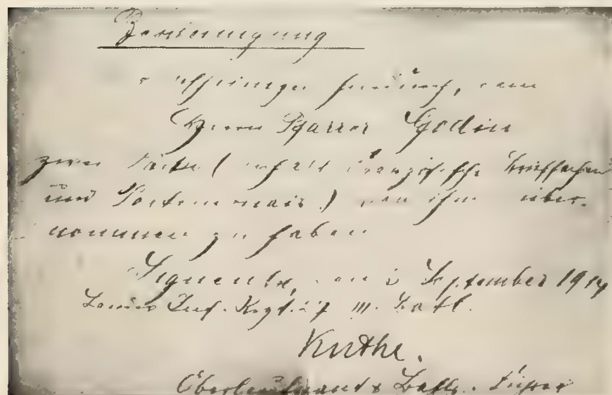


Fig. 199. — Signeulx.
Reçu délivré à l'abbé Godin en échange des deux sacs de dépouilles.



Fig. 202. — Tellancourt (France).
Chapelle dans laquelle le curé de Mussy-la-Ville passa la nuit qui précéda son exécution.

veille déjà avait été réquisitionné par les Allemands avec son chariot pour relever des blessés, aperçut le malheureux curé dans la nuit du samedi au dimanche sur le haut de Mussy, dans la direction de Baranzy.

Deux soldats allemands blessés moururent à l'ambulance de Willancourt et furent enterrés au cimetière paroissial.

Le 26 août, tous les blessés furent transportés à Rachecourt, où les Allemands avaient installé le Feldlazarett n° 1 du XIII[e] corps d'armée.

5. *La prise de Signeulx.*

Le vendredi après-midi, 21 août, le 113[e] régiment d'infanterie français était arrivé à Signeulx et avait poussé des reconnaissances le jour même dans la direction de Mussy-la-Ville et de Baranzy.

Les troupes restées sur place toute la nuit étaient parties le samedi de grand matin vers Baranzy, mais elles s'y heurtèrent à des forces allemandes nombreuses et sérieusement retranchées.

Le 113[e] fort éprouvé dut bientôt céder du terrain et reculer jusqu'à Signeulx, où il tenta une héroïque résistance. Malgré l'appui des 4[e] et 131[e] régiments arrivés à son secours, il fut forcé, dès 10 heures du matin, d'abandonner méthodiquement le village et de se retirer dans la direction de Buré-la-Ville, laissant de très nombreux blessés sur le champ de bataille.

Le 125[e] régiment wurtembergeois venait à peine d'entrer à Signeulx sur les talons du 113[e] français, qu'il commençait, comme ses coreligionnaires partout ailleurs, à tirer sur les civils, à martyriser les blessés et à incendier les maisons. Cinq de celles-ci flambaient déjà, plusieurs Français avaient été achevés et un villageois, Julien Hallet, avait été tué, lorsque, grâce à l'énergique intervention d'une religieuse, la Sœur Aloysia Wéber, et du chef de station, M. Marx, le colonel von Ebbinghaus fit arrêter les actes de cruauté.

Néanmoins, neuf habitants de Signeulx, conduits à Baranzy, furent de là déportés en Allemagne, où l'un d'entre eux mourut.

L'abbé Godin, curé de Signeulx, se dévoua sans compter auprès des blessés. Au péril de sa vie il se rendit auprès des mourants, sans distinction de nationalité, pour leur apporter les secours de la religion.

Trois rapports de témoins oculaires retracent ces événements, et, dans celui de l'abbé Godin, on lira avec intérêt le sans-scrupule des officiers allemands pour s'approprier les valeurs trouvées sur les cadavres de soldats français.

Rapport de M. Louis Schréder (1).

N° 898. Ma maison étant située à l'extrémité de Signeulx sur la route de Baranzy, j'ai pu assister à l'héroïque résistance des Français, le samedi matin 22 août, et à l'avance des Allemands. Jusqu'au dernier moment un officier français encourageait ses hommes en leur disant : « Allons, n'oublions pas que nous sommes les enfants de la France ! » et chaque soldat se prodiguait pour remplir son devoir. Les blessés faisaient encore le coup de feu, et ceux qui ne pouvaient plus tirer rechargeaient les fusils pour les passer à leurs camarades moins atteints.

Lorsque les Allemands arrivèrent, je me trouvais dans ma cave, avec ma sœur et trois ouvriers, Paul Collignon, Léon Brilot et Edouard Schmitz. Les soldats commencèrent tout d'abord par tirer des coups de feu dans la cage d'escalier, puis descendirent et nous firent tous prisonniers, hurlant comme des démons et nous menaçant de mort. Ils nous conduisirent dans mon magasin de graines, et tandis qu'un soldat nous gardait, les autres, après avoir tout saccagé dans la maison et avoir sorti mes cinq chevaux de l'écurie — le 6e avait été tué dans le combat — mirent le feu aux bâtiments.

Sur le seuil de la maison, Paul Collignon avait été renversé d'un coup de crosse. Mes deux autres ouvriers, ma sœur et moi, nous sommes conduits à quelque cent mètres de la maison, près de mon magasin à pétrole tout criblé de balles et entouré de morts et de blessés. On nous menace aussi et déjà nous sommes couchés en joue, lorsqu'un officier, arrivant de la direction de Baranzy, s'écrie : « Halte ! prisonniers ! »

Sur la pelouse, devant ma maison, un malheureux soldat français, désarmé, levait les bras en l'air et demandait grâce au nom de ses cinq enfants. Je le vis abattre d'un coup de revolver par un officier allemand, puis un soldat s'approcha et larda le cadavre de coups de baïonnette.

Sous l'inculpation d'avoir tiré, ma sœur fut entraînée par deux soudards vers Baranzy et, en cours de route, ces brutes la maltraitèrent et lui portèrent un coup de baïonnette dans les reins. A Baranzy, elle fut menée à l'église où se trouvaient déjà réunis d'autres prisonniers civils ; là on lui pansa sa blessure.

Mes ouvriers et moi, nous reçûmes l'ordre de transporter, sous escorte, un soldat allemand blessé à Baranzy. A plusieurs reprises nous vîmes des Allemands achever, sur le chemin ou dans les champs, de pauvres soldats français blessés.

A Baranzy, on nous parqua, avec de nombreux prisonniers civils et militaires, dans le verger de M. Olivier, où nous restâmes quatre jours, sans soins et sans autre nourriture que les fruits que nous cueillions. Une seule fois on nous donna des pommes de terre, j'en eus deux pour ma part, et un peu de lard.

Sous nos yeux, les Allemands fusillèrent François Blanchard, Joseph Pierre et Jean-Baptiste Reiser, tous trois de Baranzy.

Le mercredi 26, les prisonniers firent à pied la route d'Arlon. Là, on nous embarqua pour l'Allemagne dans des wagons à bestiaux et l'on nous débarqua à Ohrdruf. Nous y étions à neuf de Signeulx. Sauf Alphonse Liégeois, qui mourut en captivité, nous fûmes tous libérés dans le courant de 1915. Pour ma part, je fus rapatrié le 15 octobre 1915 (2).

(1) Rédigé le 30 août 1919.

(2) Cette déposition est en tous points confirmée par celles des trois ouvriers de Louis Schréder.

Rapport de Marie-Elisa Gillet, veuve de Julien Hallet.

N° 899. Le 22 août, au matin, M. le curé ayant fait appel au dévouement de ses paroissiens, mon mari Julien HALLET (fig. 213), âgé de 36 ans, se disposait à se rendre à l'ambulance établie à l'école des Sœurs, lorsqu'un infirmier français arrive demandant de la place pour des blessés. Nous disposons aussitôt une chambre du rez-de-chaussée et nous y descendons quelques matelas. Aidé de mon mari, auquel on avait remis un brassard de la Croix-Rouge, l'infirmier y amène successivement cinq blessés. C'est au dernier voyage que l'infirmier est lui-même atteint par une balle allemande. Mon mari parvient cependant à le faire encore entrer dans la maison. Celle-ci est aussitôt cernée et les soldats arrivent en grand nombre gesticulant et criant. Un de nos blessés comprenant l'allemand et ayant saisi les propos de la soldatesque, nous engage à fuir. J'avais une fillette de 2 ans et demi et mon vieux père, âgé de 65 ans, se trouvait avec nous. Nous essayons de fuir par le jardin, mais nous en sommes empêchés et nous nous réfugions dans une sorte de remise-cave. Par une ouverture, un soldat épiait nos mouvements, et soudain fit feu. Mon mari touché tombe dans mes bras. « Je suis blessé ! » s'écria-t-il. Ce furent ses dernières paroles, il était mort ! Saisissant mon enfant, je me précipite dehors pour chercher du secours ; mais en vain, partout on me bouscule et on me frappe, et je suis sur le point d'être moi-même fusillée. Les soldats essayent, mais sans y réussir, de mettre le feu à la maison. Alors, honteux de leur crime, sous la menace de la baïonnette, ils me forcent à déclarer que mon mari a été atteint par une balle perdue. Ce n'est que cinq jours plus tard que les Allemands autorisèrent quelques voisins charitables à porter secrètement le cadavre de mon mari au cimetière.

Rapport de l'abbé Paul Godin, curé de Signeulx (1).

N° 900. Dieu sait ce qui serait arrivé au village de Signeulx et de ses habitants, sans l'énergique attitude de la Sœur Aloysia Weber (2), et de M. Marx, chef de la gare, tous deux sachant parler l'allemand. Ils se trouvaient à l'ambulance de l'école des filles quand l'ennemi entra au village. Des soldats se présentèrent à la porte hurlant et brisant une fenêtre. Sœur Aloysia et M. Marx leur signifient que cette maison n'héberge que des blessés, parmi lesquels un uhlan. Un officier subalterne écarte alors ses hommes en leur disant : « Nein, nicht hier ! nein !... » (3).

Un peu plus tard, un colonel, cette fois, se présente avec une quinzaine d'hommes. Après une vive discussion en langue allemande avec la Sœur Aloysia qui l'assure des intentions pacifiques des habitants de Signeulx et lui signale notamment les bons soins prodigués à un soldat allemand blessé, le colonel inspecte les locaux et interroge le uhlan. Cet interrogatoire dut être satisfaisant, car, en sortant de l'ambulance, spontanément le colonel remit à M. Marx une attestation qu'il écrivit sur une carte de visite et dont voici la teneur : « Uhlan Trück vom 20e Regiment ist von den Schwestern und Stationvorsteher Marx, von Signeulx.

(1) Rapport rédigé en 1919.

(2) Originaire du pays de Trèves, mais naturalisée belge.

(3) Traduction : Non, pas ici, non !

mehrere Tage sehr gut verpflegt worden. (Signé) von Ebbinghaus, oberst. 125 I. R. — 22. VIII, 14. (1) » Et en lui remettant cet écrit, le colonel ajouta : « Bewahren Sie sorgfaltig dieses Zeugniss, das wird gut sein für das Dorf (2). » Et à partir de ce moment les sévices cessèrent.

A l'arrivée des Allemands, la Sœur Antoinette Liégeois et Mme Marx prodiguaient leurs soins aux blessés que venait d'opérer un major français à l'école des garçons. Des soldats dissimulés derrière la maison Poncé tirèrent sur l'ambulance. Aussitôt le major conseille à tout le monde de se coucher par terre. Le feu ne cessant pas, Sœur Antoinette et Mme Marx se présentèrent sur le seuil de la porte pour signaler aux Allemands la présence des blessés. Mme Marx, mise en joue, n'eut que le temps de rentrer. Sœur Antoinette fut conduite au presbytère. Voyant plusieurs blessés français couchés devant l'école, elle leur fit signe d'entrer au plus tôt, ce qu'ils essayèrent de faire aussi rapidement que leur état le leur permettait. Mais ils n'en eurent pas le temps, et quand la Sœur revint à l'ambulance, elle les trouva tous achevés devant la porte.

Vers midi, un obus français vint malheureusement tomber sur l'ambulance établie à l'école des filles, démolit une cheminée et une partie du plafond du parloir, dans lequel se trouvaient plusieurs blessés français. L'un d'eux fut tué sur le coup, un autre, blessé.

Somme toute on ne comptait dans le village qu'une seule victime civile, Julien Hallet, et cinq maisons incendiées. Par contre, neuf habitants de Signeulx furent déportés en Allemagne. Six avaient été pris le samedi chez eux et conduits le jour même à Baranzy (3). Deux jeunes gens de Signeulx, René Jacquemin, 15 ans, et Roger Edom, 17 ans, en service chez des cultivateurs à Baranzy, y furent arrêtés. Alphonse Liégeois, capitaine retraité de gendarmerie, habitait un chalet sur la route de Mussy. Il avait caché dans sa cave à vin d'anciennes munitions. Craignant avec raison un pillage de sa cave, il se mit en demeure, le dimanche, d'enlever la caisse compromettante et de l'enterrer dans son jardin. Tandis qu'il procédait à cette opération, il fut surpris par des soldats et traduit devant un conseil de guerre, qui demanda sa mort. L'abbé Liégeois, son cousin, et la Sœur Aloysia plaidèrent si bien en sa faveur, qu'ils obtinrent que la peine de mort fût commuée en emprisonnement. Il fut envoyé en Allemagne, d'où il ne revint pas. Il y mourut, hélas ! le 19 octobre 1916.

L'abbé Liégeois lui-même faillit passer un mauvais quart-d'heure. Un soldat français avait caché une mitrailleuse dans la maison Liégeois. Gustave Gillet en avertit l'abbé Liégeois. Celui-ci s'empressa d'en informer les autorités allemandes, qui voulurent tout d'abord mettre à mort le prêtre et incendier sa maison. Le sang-froid de l'inculpé et sa fermeté fléchirent ses juges, qui se contentèrent de le garder à vue.

La bataille terminée, il fallut s'occuper des nombreux blessés français qui se trouvaient à Signeulx. Ils étaient plus de 800 d'après l'estimation commune.

(1) Traduction : Le uhlan Trück du 20e régiment a été fort bien soigné plusieurs jours par les Sœurs et le chef de station Marx, de Signeulx.

(2) Traduction : Conservez soigneusement ce témoignage, car cela pourra être très utile pour le village.

(3) Louis Schréder, Paul Collignon, Léon Brilot, Edouard Schmitz, Léopold Nahant, François Barré.

L'ambulance établie chez les religieuses, et où flottait depuis le 17 août le drapeau de la Croix-Rouge, avait été bien vite remplie. Le vendredi soir déjà, après l'escarmouche du côté de Baranzy, les médecins français en avaient organisé une autre hâtivement dans les locaux de l'école communale, et dès avant l'arrivée des Allemands, j'y avais placé moi-même l'emblème de la convention de Genève. J'en mis un également à la grille du presbytère et à la porte de la maison Gérard-Derlet, où l'on avait aussi transporté des blessés. L'église elle-même fut bientôt transformée en ambulance, et plus de cent blessés furent soignés dans les locaux de la gare par Mme Marx, femme du chef de station, qui montra un dévouement admirable.

Dans la matinée, je me trouvais à l'école des garçons, assistant des mourants, lorsqu'on vint me prier de me rendre chez Mme veuve Gérard pour y porter les secours de la religion à un officier français. C'était le colonel Gérardin, dont j'entendis la confession et que j'administrai (1). Quand je voulus sortir, les Allemands envahissaient le village, tirant de tous côtés. Il me fallut bien attendre jusque midi. Je profitai alors d'un moment d'accalmie pour rentrer au presbytère, que je trouvai occupé militairement par l'ennemi. Le commandant du Chaylard du 173e, blessé, s'y trouvait, ainsi que deux capitaines français.

J'étais rentré depuis peu, lorsqu'un soldat vint me quérir pour administrer un officier allemand blessé qu'on avait déposé au « Café de la Station », tenu par la veuve Edom. Le soldat refusa de m'accompagner, déclarant qu'il y avait « danger ». La bataille, en effet, avait repris avec rage. Je partis aussitôt, en me recommandant à Dieu. J'arrivai sain et sauf à la maison en question, après avoir réellement traversé le feu. On m'introduisit auprès d'un officier de Stuttgart, parlant le français, qui se confessa et reçut avec beaucoup de piété les derniers sacrements. Ce fut, je crois, un des rares blessés allemands, soignés à Signeulx le samedi, car presque tous furent transportés le jour même vers Bleid. Un seul médecin français était resté à son poste, mais était loin de suffire à la tâche. Le docteur du village, M. Hisette, se prodigua tant et plus et fut largement secondé par les religieuses, l'abbé Liégeois, M. et Mme Marx, et bien d'autres encore. Je dus attendre chez Mme Edom la fin de la bataille.

La journée du dimanche se passa auprès des blessés.

Le lundi, 24 août, dans l'après-midi, j'étais allé à la station pour visiter les blessés et j'avais baptisé un enfant dans ce quartier, lorsqu'en revenant du village avec un de mes paroissiens, Jean-Pierre Waltzing, j'entendis des coups de feu. Les Allemands venaient d'abattre un cheval, dont je vis le cadavre. Arrivés à l'endroit où la route de Ville s'embranche sur la grand'route Athus-Virton, on nous arrête et un grand officier s'avance vers moi et me crie en allemand (ce que comprenait Waltzing) que je venais de tirer sur ses soldats. Mon compagnon prit énergiquement ma défense. L'officier alors se précipitant sur moi, fouilla mes poches. Y trouvant la burette d'eau du baptême et les Saintes-Huiles, il les jeta à terre en blasphémant. Qu'est-il arrivé ensuite? Comment me suis-je trouvé de l'autre côté de la route? Je n'en sais rien, car mon paroissien avait compris que l'officier voulait m'emmener avec lui.

(1) Le colonel Gérardin ne mourut pas de ses blessures et fut évacué le 25 août sur Gorcy.

Du 21 août au 15 septembre, je n'ai pu me mettre au lit. Jusqu'au 30 août, j'étais sans cesse appelé pour les soins des blessés et l'administration des mourants. Après l'évacuation des blessés français, jusque vers le 15 septembre, le presbytère fut envahi par des officiers allemands blessés qu'on ramenait du front. Il me souvient que certaines nuits, non seulement les chambres à coucher étaient occupées, mais le salon et mon bureau avaient été réquisitionnés. Il ne nous restait, à ma sœur et à moi, que la cuisine, où nous tâchions de trouver un peu de repos assis sur des chaises.

Les habitants, sous la conduite du vainqueur, furent obligés de se rendre sur le champ de bataille, et d'enfouir les morts en des fosses creusées çà et là. La plupart des cadavres français étaient débarrassés de leur plaque d'identité, de leurs bijoux, de leur argent, de leur porte-monnaie ou de leur portefeuille. Ces objets étaient placés dans un seau qu'on vidait ensuite dans un sac. Finalement, les sacs — ils étaient au nombre de deux — furent confiés au lieutenant Wieland, de la 2e compagnie du 120e régiment d'infanterie allemande.

Le 28 août 1914, à l'arrivée du IIIe bataillon du 46e régiment d'infanterie de réserve, ces sacs me furent remis avec une attestation écrite par le lieutenant Legband, de la 11e compagnie de ce régiment (fig. 198). Ils contenaient 703 porte-monnaie ou portefeuilles. Je fus invité à conserver ces souvenirs, avec prière de les remettre au gouvernement français pour qu'il puisse les restituer aux familles des soldats tombés. En échange de la pièce écrite et des deux sacs, je donnai un reçu au lieutenant Legband.

Le 3 septembre 1914, l'oberleutnant Küthe, du IIIe bataillon du 27e régiment d'infanterie de la landwehr, venait remplacer le 46e à Signeulx.

J'hébergeais chez moi plusieurs officiers allemands avec leurs ordonnances. L'un de ceux-ci ayant remarqué dans mon bureau les deux sacs volumineux et flairant sans doute l'odeur cadavérique qu'ils dégageaient, se mit un jour en devoir de les visiter. Pris en flagrant délit, il protesta de sa bonne foi, prétextant qu'il avait uniquement été attiré par le désir de savoir ce que renfermaient ces deux sacs, qui devaient contenir à coup sûr le produit des vols commis par le curé sur le champ de bataille.

J'avais heureusement le billet du lieutenant Legband qui devait écarter tout soupçon. Néanmoins, l'oberleutnant Küthe exigea la remise des deux sacs et du billet et, en échange, me confectionna un nouveau reçu qu'il signa (fig. 199).

Les sacs délestés des bijoux, des billets de banque et de l'argent qu'ils contenaient (1) furent d'abord envoyés au bourgmestre de Bleid. De là ils furent ramenés le 16 octobre 1914 à Signeulx par l'officier Finck du 52e régiment d'infanterie (landsturm) et puis envoyés vers une destination inconnue. On ne les a plus jamais revus ! Il est donc impossible de faire avec exactitude l'identification des soldats français tombés sur le territoire de Signeulx.

(1) La veille du jour où les sacs furent enlevés du presbytère, l'ordonnance qui dénonça le curé comme détrousseur de cadavres, déclarait à une personne qui lui demandait l'heure : « Je n'ai pas de montre... A la guerre, pas besoin ! » Le soir même de l'enlèvement des sacs, le même soldat exhibait avec fierté une montre d'homme et une petite montre en or de femme.



Fig. 203.
Vict. JACQUEMIN, 48 ans,
tué à Mussy-la-Ville.



Fig. 204.
Amédée LENOIR, 43 ans,
tué à Mussy-la-Ville.



Fig. 205.



Fig. 206.

Lucien REISS, 36 ans, et son épouse Sélima BOUTÉ, 36 ans,
tués à Mussy-la-Ville.

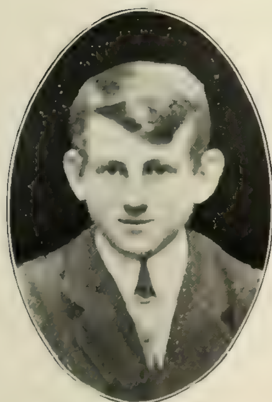


Fig. 207.
Camille GEORGES, 17 ans,
de Mussy-la-Ville, décédé
au camp de Hassenberg.



Fig. 208.
M. l'Abbé Vital ALEXANDRE,
46 ans, curé de Mussy-la-Ville,
assassiné à Tellancourt (France).



Fig. 209.
Amand THIRY, 20 ans,
tué à Mussy-la-Ville.



Fig. 210.
François BLANCHARD,
50 ans,



Fig. 211.
Jean-Baptiste REIZER,
42 ans,



Fig. 212.
Joseph PIERRE,
40 ans.

Fusillés tous les trois dans le verger de M. Olivier à Baranzy.



Fig. 213.
Julien HALLET, 36 ans,
tué à Signeulx.



Fig. 214.
Albert MATHIEU, 24 ans,
de Rachecourt, tué à Baranzy.



Fig. 215.
Marcel HENRY, 23 ans,
de Rachecourt, tué à Baranzy.



Fig. 216.
Joseph-Herment DEVAUX,
20 ans, de Rachecourt,
tué à Baranzy.



Fig. 217.
Léon FELTZ, 36 ans,
de Rachecourt, tué à Baranzy.



Fig. 218.
Arnold BAILLIEUX, 30 ans,
de Rachecourt, tué à Baranzy.



Fig. 219.
Alexis KERGENMEYER,
28 ans, de Rachecourt,
tué à Baranzy.



Fig. 220.
Emile NESSE, 47 ans,
tué à Musson.



Fig. 221.
Louis GUIOT, 34 ans,
tué à Musson.



Fig. 222.
Félix THIRY, 81 ans,
fusillé à Godincourt (Musson).



Fig. 223.
Paul HARDY, 47 ans,
tué à Musson.



Fig. 224.
Augustin MERCK, 23 ans,
tué à Baranzy.



Fig. 225.
Orpha PIERRE, 29 ans,
épouse Florentin Frenet,
tuée à Baranzy.



Fig. 226.
Georges FREYMAN, 21 ans,
tué à Baranzy.



Fig. 227.
Georges ROUSSEL, 19 ans,
de Saint-Remy,
tué à la frontière française.

6. *Les derniers coups de feu : Saint-Remy.*

Les habitants de *Saint-Remy* qui avaient assisté au défilé des Français se rendant au combat de Baranzy-Signeulx, les virent repasser dans la matinée du samedi 22 août, poursuivis par les obus allemands et les schrapnells. Dans leur retraite précipitée, ils laissèrent un certain nombre de leurs blessés au village.

Au commencement de l'après-midi, les avant-gardes allemandes entrèrent à Saint-Remy et délogèrent les derniers Français qui en occupaient les hauteurs au sud.

En voyant les troupes françaises abandonner le territoire belge, plusieurs habitants de Saint-Remy les suivirent dans leur exode vers la France et allèrent ainsi jusqu'à Tellancourt. Mais vers le soir, le calme semblant rétabli, ces mêmes habitants, groupés avec ceux de Saint-Pancré, croyaient impunément pouvoir revenir chez eux, lorsqu'à la sortie du bois ils furent appréhendés par des soldats allemands qui, sur l'ordre d'un officier, tirèrent sur les hommes. Cinq d'entre eux furent tués, dont deux étaient de Saint-Remy, les trois autres de Saint-Pancré.

901. Le curé de Saint-Remy, ayant été appelé sous les drapeaux comme brancardier, ce fut l'abbé Debil, aumônier des Frères Marianistes, qui assura le service religieux, en attendant l'arrivée de l'abbé Picard, nommé administrateur de la paroisse, mais qui n'avait pu gagner son poste avant les événements d'août 1914. (Voir rapport n° 883, p. 349.)

Le vendredi 21 août, vers 13 heures, des fractions du 113e régiment français arrivèrent à Saint-Remy.

Le soir, l'Etat-Major de la 18e brigade avec le 1er bataillon du 113e, cantonna à Ville-Houdlemont, village français voisin, avec un avant-poste à Saint-Remy, chargé d'établir la liaison avec le 4e corps d'armée.

Le samedi matin, ces soldats partirent dans la direction de Signeulx, où l'on ne tarda pas à entendre la fusillade et la canonnade. La bataille était engagée. Bientôt arrivèrent des blessés français. Dans la mesure du possible on les évacua en France ; mais, le soir, il en restait néanmoins 82 à l'ambulance, établie à l'Institut Saint-Joseph, des Religieux Marianistes.

Vers la fin de la matinée, on vit repasser les troupes françaises en désordre. C'était la retraite. Les obus allemands commencèrent à passer au dessus du village, mais sans l'atteindre, car celui-ci est dans un fond.

Voyant les Français reculer et entendant gronder l'artillerie ennemie, la population, prise de panique, s'enfuit en grande partie dans la direction de Tellancourt.

Dans l'après-midi, les premiers éclaireurs allemands arrivèrent à Saint-Remy, précédant la 53e brigade (123e et 124e régiments), qui avait combattu le matin à

Bleid. Bientôt le village était plein de troupes, qui se mirent à piller, ou à réquisitionner de force de tous côtés.

Dans la soirée, on entendit quelques coups de feu. Comme partout ailleurs les Allemands s'empressèrent d'accuser les civils d'avoir tiré sur eux. Heureusement que le Supérieur des Marianistes, le Père Marxer, parlant leur langue (1), put leur prouver que ces coups de feu avaient été tirés par des soldats allemands sur des canards qui prenaient leurs ébats dans le petit ruisseau qui longe la propriété des Pères.

Un peu plus tard, nouvelle difficulté. Par ordre de l'autorité occupante, on retire le drapeau national qui avait été arboré à la tour de l'église. Cette besogne assez périlleuse, car la hampe était attachée au sommet du clocher, nécessite quelques mouvements brusques et le drapeau se met à osciller. Aussitôt l'on prétend que ce sont des signaux conventionnels pour avertir les Français de la présence des Allemands. Menace de fusillade, d'incendie et tout ce qui s'en suit. On s'explique et, finalement, tout s'arrange. Le lendemain, ces troupes prennent la direction d'Allondrelle.

Voici dans quelles circonstances deux habitants de Saint-Remy et trois de Saint-Pancré (France) tombèrent sous les balles allemandes. Cette enquête a été faite auprès des survivants de la scène par l'abbé Ledain, curé de Saint-Pancré et le Père Schellhorn, supérieur actuel des Marianistes à Saint-Remy.

N° 902. Le soir du samedi 22 août, un certain nombre de fugitifs de Saint-Remy et de Saint-Pancré, qui s'étaient réfugiés à Tellancourt, se décident à reprendre le chemin de leur domicile. Ils sont près d'une centaine. Au sortir de Tellancourt ils se heurtent à une première colonne allemande qui suit de près les Français en retraite. Mais les soldats allemands, loin d'inquiéter les fugitifs, leur disent qu'ils peuvent sans danger regagner leurs villages. Rassurés, ceux-ci poursuivent donc le chemin du retour. Mais, voici qu'à la sortie du bois, au-dessus du village de Saint-Pancré, cinq soldats allemands semblent les attendre. De fait, ils arrêtent les fugitifs et les rangent au fur et à mesure de leur arrivée dans un champ au bord de la route.

Bientôt vient à passer une nouvelle colonne allemande. Un des cinq soldats qui monte la garde auprès des civils va parler avec un chef. Celui-ci s'avance alors vers le groupe des civils et déclare qu'ils vont être fusillés. Tout le monde de gémir et de s'écrier : « Mais, nous sommes innocents! » Il leur est répondu : « Vous avez tiré sur nos soldats, vous serez fusillés. Les femmes d'un côté, les hommes de l'autre! » On fait mettre les femmes à genoux, les hommes debout. Alors, à la faveur de la nuit tombante, quelques hommes et jeunes gens disparaissent dans les avoines ou dans les haies qui bordent le champ et parviennent ainsi à s'échapper. Des soldats tirent sur le groupe des hommes qui restent et cinq sont tués : trois Français de Saint-Pancré : PAUL GILLET (55 ans), ACHILLE

(1) Il est Alsacien, étant né à Altenheim.

RÉMER (38 ans), et IRÉNÉE WÉBER (17 ans), et deux Belges de Saint-Remy : FRANÇOIS GÉRARD (59 ans) et GEORGES ROUSSEL (19 ans, fig. 227). Une sixième victime, Gustave Allard, de Saint-Pancré, n'étant que blessé, fait le mort. Un soldat s'apprête à l'achever, mais d'autres l'obligent à lâcher prise. Le blessé regagne son village le lendemain, puis il est évacué et l'on n'entend plus parler de lui. Ce n'est qu'en 1922 que sa veuve a pu apprendre le lieu de son inhumation.

Les « escapés » de la fusillade s'enfuirent dans les bois, se cachèrent derrière les haies et ne parvinrent qu'à grand'peine à regagner leur village. Quelques-uns n'y rentrèrent que le mardi. Quant aux cinq victimes, leurs corps restèrent sur place jusqu'au lundi, tant était grande la terreur qu'inspiraient les Allemands et le passage continuel des troupes. Le 24 août enfin, munis d'une autorisation, les parents des victimes vinrent enlever les corps pour les porter au cimetière de leurs paroisses respectives.

7. *En captivité.*

En racontant les exploits des troupes du XIIIe corps wurtembergeois dans les localités du sud-est de la province de Luxembourg, là où elles se heurtèrent aux forces françaises, nous avons eu l'occasion de signaler que, non satisfaites d'incendier et de fusiller, elles constituèrent prisonniers un certain nombre d'habitants de Musson, Baranzy, Mussy-la-Ville et Signeulx, auxquels s'en ajoutèrent d'autres des villages français de la frontière, et qu'après les avoir gardés pendant quatre jours dans un clos de Baranzy, un triage ayant été fait, leurs gardiens les conduisirent le mercredi 26 août à Arlon, où on les embarqua pour l'Allemagne. Ils étaient au nombre de 270.

Ce que fut cette captivité pendant de longs mois, pour quelques-uns durant des années entières, c'est ce qu'il nous a semblé bon de mettre sous les yeux de nos lecteurs avant de terminer cet ouvrage. Plusieurs de ceux qui passèrent par les geôles allemandes d'Ohrdruf, d'Hassenberg, de Magdebourg, ou d'Holzminden, nous ont laissé par écrit le récit de leurs souffrances physiques et morales. C'est l'un de ces rapports que nous publions.

Rapport de François Theis, de Musson (1).

N° 903. Fait prisonnier à Musson, le samedi 22 août, j'ai été conduit avec mes autres compagnons d'infortune — parmi lesquels mon fils Octave — à Baranzy, où l'on nous a parqués dans le clos de M. Olivier. Il y avait là des habitants de tous les villages voisins, et un assez grand nombre de soldats français, dont la plupart étaient blessés.

(1) Rapport rédigé en août 1916.

Un peu après notre arrivée, les Allemands condamnèrent à mort, de la façon la plus arbitraire, trois civils de Baranzy, et les fusillèrent devant nous. On les enterra à l'endroit même du crime.

Nous passâmes là trois jours et quatre nuits, couchés sur la dure en plein air, et presque sans nourriture. On nous donna un peu d'eau, de maigres morceaux de lard, parcimonieusement mesurés, et quelques carottes. Or, il y avait parmi nous des femmes et des enfants, des vieillards, des blessés et des malades.

Le lundi et le mardi, pendant une partie de la journée, les hommes durent aller enterrer les morts sur le champ de bataille et enfouir les bêtes qui avaient péri dans les incendies.

Le mercredi, 26 août, nos gardiens font lever tous les hommes qui reçoivent l'ordre de se mettre sur la route par rangs de quatre, encadrés de soldats. Les Français prisonniers se rangent à la suite des civils. Nous laissions derrière nous à Baranzy, dans le verger de M. Olivier, environ deux cents personnes, la plupart des femmes et des enfants et quelques vieillards. On conçoit les inquiétudes, les larmes, les lamentations de ces malheureux en voyant partir leur mari, leur père ou leurs frères.

Le cortège se composait de près de 270 prisonniers civils. Musson et Baranzy formaient le gros contingent. Il y en avait aussi de Signeulx, Mussy-la-Ville, et environ 25 des villages français de Gorcy, Romain, Tellancourt et Lexy.

Nous traversons d'abord le village de Baranzy presque entièrement détruit par l'incendie. Nous défilons ensuite à travers les ruines de Musson. De là, nous prenons la route d'Arlon en passant par Rachecourt, Habergy et Udange, et après avoir fait ainsi 18 kilomètres à pied, nous arrivons à Arlon, en face de la gare. Le matin même, on y avait fusillé, près du pont de Schoppach, plus de cent civils de Rossignol. A notre arrivée, les soldats se précipitent sur nous et nous auraient certainement fait un mauvais coup, sans l'intervention de certains officiers qui parvinrent à les calmer.

Vers 19 heures, l'on nous charge sur des fourgons à bestiaux à destination de l'Allemagne. Il y avait dans chaque wagon trois soldats pour nous garder. Nous étions 35 prisonniers dans le dernier, mais il y en avait qui en contenaient plus de 60! On souffrait surtout de la fatigue, car il n'y avait pas de siège, et on nous avait défendu de nous asseoir par terre ; du reste, là où les civils étaient plus nombreux, la chose eût été matériellement impossible. Le manque d'air et l'atmosphère viciée étaient des plus pénibles. La soif surtout nous martyrisait à tel point que plusieurs se mirent à lécher l'eau qui suintait sur les parois du wagon et qu'il y en eut même qui furent réduits à boire leur urine...

Dans notre fourgon se trouvait le curé de Lexy. Ce pauvre prêtre en avait déjà tant vu depuis quelques jours, et on l'avait si fort maltraité, malgré son grand âge, qu'il en avait perdu la tête. Nos gardiens le ligotèrent avec un homme de Gorcy, appelé Mamdy, qui n'avait plus tout à fait l'usage de sa raison.

En cours de route, l'un des nôtres tomba du train et se tua. C'était Victor Derlet, de Baranzy, dont les deux fils étaient également prisonniers avec nous.

Eléonore Jacques, de Musson, égaré par les privations et la terreur, avait opposé une certaine résistance aux gardiens. Ceux-ci, après l'avoir frappé, lui

lièrent solidement les bras, et quand il s'agit de le débarquer, on constata qu'il était mort. C'était la deuxième victime.

Sur les deux jours de voyage on nous a donné une seule fois à manger, et de temps en temps on nous a passé un seau d'eau.

Le 28 août, à 7 heures du matin, le train stoppa. Nous étions arrivés à Ohrdruf, en Saxe. On nous fit débarquer en pleine campagne, pour nous faire traverser ainsi toute la ville et nous donner en spectacle à la population!

Le curé de Lexy, n'étant plus capable de marcher, on le chargea sur le dos d'un autre prisonnier, et finalement on l'abandonna sur l'accotement de la route. Il devait y mourir.

Un peu plus loin, Théophile Gérard, de Gorcy, effrayé à la vue de soldats qui armaient leurs fusils et, perdant la tête, s'écarte quelque peu du groupe. Un soldat le poursuit, le tue d'un coup de baïonnette, et s'acharne sur son cadavre. Un autre prisonnier, en quittant les rangs, fut tué aussi, mais on n'a jamais connu son nom.

On nous fit entrer finalement à 270 dans une écurie. Là, sous menace d'être fusillés, nous dûmes remettre tout l'argent que nous avions sur nous. La somme globale dépassait 30,000 francs. Pendant plus de deux semaines nous fûmes soumis au régime du pain sec et de l'eau, et encore fallait-il user de ce liquide avec parcimonie, car on nous avertissait que, si nous abusions de l'eau, nous n'en aurions plus du tout.

Trois fois par jour, par groupes de six, accompagnés de deux soldats, nous pouvions sortir pour les besoins naturels, et nous ne pouvions rester au W.-C. que le temps qui plaisait à nos geôliers. Le public était invité à venir se repaître de notre infortune et de notre aspect lamentable, et nous étions obligés de nous donner en spectacle (1).

Le 5 septembre, les prisonniers de Musson seuls demeurèrent à Ohrdruf, tous les autres furent envoyés à Magdebourg. Le 29 octobre, nous quittions nous-mêmes la prison d'Ohrdruf. Nous y laissions quatre malades à l'hôpital et malheureusement l'un d'eux, Eugène Lhommel, devait y mourir le lendemain.

On nous débarque dans une autre localité de la Saxe, Sonnefeld, d'où l'on nous conduit au château d'Hassenberg, converti en prison. Dès le lendemain de notre arrivée, une cinquantaine de Français, dont 3 prêtres, viennent grossir notre nombre. Bientôt après arrivent des prisonniers russes. Dans les premiers jours de novembre nous reçûmes les premières lettres des nôtres, et nous pûmes à notre tour leur écrire pour la première fois.

Le régime de Hassenberg était en tous points, il faut le reconnaître, meilleur que celui d'Ohrdruf. On y était mieux chauffé, mieux éclairé et mieux nourri. Néanmoins, le nombre des malades augmentait toujours, et celui des morts devenait inquiétant. Du 24 décembre au 9 mars, il y eut 13 décès, tous parmi les Français (2).

Fin janvier parut le décret de libération des prisonniers civils âgés de moins

(1) Les cartes d'entrée se vendaient 25 pfennigs!

(2) M. Navez en a tenu note au jour le jour. (Voir *L'Ame allemande*, Liége, Vaillant-Carmanne, p. 142.)

de 18 ans ou de plus de 60 ans. C'est ainsi que furent rapatriés en date du 31 janvier 1915, Michel Baudour, 15 ans, Joseph Darge, 15 ans, Lucien Guillaume, 15 ans, Norbert Pierre, 16 ans, Eugène Lambert, 61 ans, Jean Olivier, 62 ans, Victor Bastin, 64 ans, Henri Jamain, 66 ans, Eugène Pierre, 69 ans, tous de Musson-Baranzy, et René Jacquemin, 15 ans, de Signeulx.

Le 17 mars, nous quittons Hassenberg pour le camp de Holzminden, où sans pouvoir respirer l'air de la liberté, nous avions cependant un régime beaucoup plus favorable. Les nôtres purent nous envoyer de l'argent qui nous parvint, et ainsi il nous fut possible de nous procurer certains suppléments de nourriture et quelque adoucissement à notre situation.

Le 28 juillet 1915, 34 furent rapatriés, j'étais de ce nombre; ma joie fut cependant tempérée par la pensée de laisser mon fils sur la terre étrangère. Il ne revint en Belgique que le 8 octobre suivant.

Les retours se succédèrent ainsi d'une façon tout à fait arbitraire. La dernière fournée revint au pays en janvier 1916. Quelques-uns furent cependant encore retenus plus longtemps en Allemagne. Il y en a même qui ne furent rapatriés qu'en 1917 et Alphonse Burtombois et Adelin Philippet, tous deux de Baranzy, ne revinrent qu'après l'armistice. Il y en a hélas! qui ne revinrent plus du tout. Des 270 prisonniers partis pour l'Allemagne le 26 août 1914, quinze succombèrent aux souffrances physiques et morales : douze d'entre eux moururent en exil et trois peu de temps après leur rapatriement.

On nous avait emmenés en captivité sans pouvoir préciser aucun grief à notre charge. L'accusation toute gratuite de franc-tireur n'aurait pu tenir devant aucune enquête sérieuse. Les hommes conduits en Allemagne n'étaient guère plus coupables que les vieillards, les femmes et les enfants retenus dans le clos Olivier à Baranzy et rendus à la liberté par ordre du général commandant le XIIIe corps, sur la généreuse intervention de M. le curé de Musson. Si ces 270 prisonniers étaient restés un jour de plus à Baranzy, ils auraient probablement été également délivrés. Par contre, s'ils étaient arrivés quelques heures plus tôt à Arlon, ils auraient peut-être été fusillés comme les malheureuses victimes de Rossignol.

Tout fut arbitraire, aussi bien notre mise en liberté que notre arrestation!

ANNEXE I

Liste des *victimes civiles et des maisons incendiées* dans les provinces de Namur et de Luxembourg, au mois d'août 1914 (1).

PREMIÈRE PARTIE : *Les premières journées de l'invasion.*
(IIIe et IVe armées allemandes.)

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Bastogne	—	1	Barvaux-sur-Ourthe .	1	8
Sibret	1	1	Briscol et Clerheyd .	7	19
Rosières	6	28	Heure	4	—
Gérimont	—	11	Somme-Leuze . . .	11	22
Champlon	1	3	Hargimont	1	8
Cobreville	1	14	Buissonville	1	—
Ourth	2	2	Lignières	—	2
Grandmenil	1	2	Manhay	3	9
Ortho	2	2	Jenneret	1	—

Total : 43 victimes et 132 maisons incendiées.

DEUXIÈME PARTIE : *Le siège de Namur.*
(IIe armée allemande.)

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Verlée	1	—	Florée	3	—
Evelette	1	—	Crupet	1	—
Ohey	—	2	Hingeon	3	10
Haillot	1	—	Vezin	1	—
Coutisse	—	4	Franc-Waret . . .	23	10
Groynne	1	1	Cognelée	1	4
Andenne	221	37	Marchovelette . . .	2	9

(1) Les victimes figurent au nom de la localité sur le territoire de laquelle elles sont tombées, et qui n'est pas toujours la commune où elles ont leur domicile. Dans cette présente liste nous nous en sommes tenus strictement à cette règle, et nous n'avons pas hésité, dans ce but, à nous écarter quelque peu des listes partielles parues dans les volumes antérieurs, pour opérer certaines transpositions.

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Gelbressée	1	23	Noville-les-Bois	2	—
Wartet	2	19	Leuze	4	24
Boninne	—	60	Vedrin	7	49
Champion	2	43	Bouge	18	55
Mont-sur-Meuse	2	—	Beez	2	—
Haut-Bois	1	12	Namur	74	110
Faulx-les-Tombes	1	1	Wépion	—	2
Mozet	—	1	Grand-Leez	2	1
Wierde	1		Gembloux	1	—
Sart-Bernard	2	—	Saint-Germain	—	1
Naninne	3	—	Bossières	1	2
Bierwart	—	2	Temploux	3	12
Pontillas	1	2	Suarlée	1	—
Hemptinne	1	—	Floreffe	1	—
Hanret	2	—	Buzet	2	—
Longchamps	1	10	Malonne	2	10
Aische-en-Refail	—	22	Bois-de-Villers	—	6

Total : 399 victimes et 545 maisons incendiées.

TROISIÈME PARTIE : *Tamines et la bataille de la Sambre.*
(IIe armée allemande.)

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes	Maisons incendiées.
Velaine	7	20	Vitrival	—	7
Jemeppe	8	14	Fosses	3	66
Auvelais	48	127	Saint-Gérard	1	51
Arsimont	14	163	Graux	—	1
Ham-sur-Sambre	4	50	Le Roux	2	2
Moignelée	2	1	Devant-les-Bois	2	1
Tamines	374	242	Biesme	7	84
Falisolle	2	29	Mettet	3	12
Aisemont	—	22	Oret	3	65

Total : 480 victimes et 957 maisons incendiées.

QUATRIÈME PARTIE : *Le combat de Dinant.*
(IIIe armée allemande.)

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Falmignoul	2	—	Hastière-Lavaux	—	35
Waulsort	13	11	Hermeton-sur-Meuse	10	74
Feschaux	2	—	Felenne	1	20
Hastière-par-delà	18	98	Bourseigne-Vieille	—	1

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Bourseigne-Neuve	—	72	Houx	—	43
Willerzie	2	120	Thynes	1	2
Natoye	3	2	Lisogne	1	—
Spontin	27	133	Achêne	1	1
Durnal	—	1	Sorinne	6	104
Dorinne	17	2	Gendron	—	1
Purnode	—	2	Anseremme	1	8
Evrehailles	—	24	Dinant	676	944
Yvoir	6	17			

Total : 787 victimes et 1,715 maisons incendiées.

Cinquième partie : *L'Entre-Sambre-et-Meuse.*
(IIe et IIIe armées allemandes.)

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Hanzinne	1	50	Weillen	7	1
Hanzinelle	—	83	Morville	1	42
Thy-le-Baudhuin	2	-	Flavion	—	4
Morialmé	—	6	Rosée	1	15
Somzée	5	32	Omezée	—	1
Laneffe	—	20	Franchimont	4	52
Chastrès	2	—	Villers-le-Gambon	4	2
Fraire	1	2	Stave	2	74
Yves-Gomezée	—	13	Biesmerée	1	1
Thy-le-Château	2	—	Florennes	—	4
Walcourt	1	15	Saint-Aubin	1	—
Fontenelle	1	—	Jamagne	1	—
Daussois	—	27	Villers-deux-Eglises	—	2
Silenrieux	—	31	Ermeton-sur-Biert	3	86
Lesves	4	14	Anhée	1	6
Furnaux	—	1	Haut-le-Wastia	3	2
Frasnes (1)	49	145	Warnant	—	3
Gerin	2	2	Annevoie	—	1
Anthée	9	72	Rivière	—	1
Maurenne	—	46	Sosoye-Maredret	4	5
Agimont	—	1	Philippeville	1	2
Soulme	6	—	Neuville	2	16
Vodelée	—	3	Mariembourg	1	95
Doische	1	—	Merlemont	1	
Sommière	1	1	Villers-en-Fagne	5	51

(1) Dans ce chiffre sont compris les 34 civils français, arrêtés par les Allemands dans la région de Montmirail, et conduits jusqu'à Frasnes, où ils furent fusillés.

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Fagnolles	2	—	Onhaye	5	114
Dourbes	3	58	Surice.	58	130
Nismes	8	3	Lotenne	—	2
Petigny	4	14	Romedenne	11	119
Couvin	4	8	Romerée	2	12
Le Bruly	2	10	Treignes	1	—
Petite-Capelle . . .	5	4	Oignies	1	1

Total : 236 victimes et 1,505 maisons incendiées.

Sixième partie : *La bataille de Neufchâteau et de Maissin.*
(IVe armée allemande.)

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Martelange	1	—	Oisy	1	—
Longlier	—	30	Chairière.	—	1
Semel.	1	5	Alle	1	37
Hamipré	16	2	Glaireuse.	2	5
Neufchâteau. . . .	22	21	Jéhonville	6	17
Montplainchamps . .	—	4	Assenois	6	5
Saint-Médard . . .	1	4	Glaumont.	7	14
Martilly	1	7	Blanche-Oreille . .	1	—
Florenville	1	5	Herbeumont. . . .	5	175
Chassepierre . . .	1	1	Libin	1	4
Muno	—	2	Villance	3	14
Libramont	1	—	Maissin	9	74
Ochamps	5	10	Opont.	7	2
Bertrix	11	7	Framont	—	18
Anloy	49	32	Nollevaux	1	1
Noirefontaine . . .	—	9	Mouzaive.	—	1
Sensenruth	—	10	Froidlieu	—	8
Curfoz	—	3	Pondrôme	1	—
Villers-la-Bonne-Eau.	—	1	Vonêche	—	1
Roumont	—	1	Patignies.	—	2
Arville	—	1	Gedinne	5	17
Wellin	1	1	Louette-Saint-Pierre .	9	38
Porcheresse	7	95	Houdrémont. . . .	2	1
Bièvre	17	72	Orchimont	—	4
Monceau.	1	27	Nafraiture	—	2
Graide	1	—	Vresse	1	—
Bellefontaine . . .	—	2			

Total : 205 victimes et 793 maisons incendiées.

Septième partie : *La bataille de la Semois et de Virton.*
(Ve armée allemande.)

	Victimes.	Maisons incendiées.		Victimes.	Maisons incendiées.
Habay	1	—	Vance	1	—
Léglise	2	—	Etalle	14	29
Mellier	3	—	Huombois	—	6
Thibésart	3	—	Buzenol	1	–
Rossignol	4	72	Robelmont	1	15
Saint-Vincent	1	18	Meix-devant-Virton	—	5
Bellefontaine	2	6	Virton	3	—
Tintigny	83	184	Saint-Mard	1	—
Termes	1	4	Ethe	277	256
Les Bulles	6	37	Gomery	2	31
Jamoigne	7	25	Ruette	4	14
Izel	8	55	Halanzy	1	—
Moyen	7	58	Saint-Léger	11	6
Pin	6	49	Bleid	5	22
Villers-devant-Orval	2	2	Mussy-la-Ville	14	55
Sainte-Marie	3	2	Baranzy	27	86
Rulles	1	28	Musson	12	118
Houdemont	11	61	Signeulx	1	5
Arlon	134	3	Saint-Remy	2	—
Freylange	—	38			

Total : 662 victimes (1) et 1,290 maisons incendiées.

RÉCAPITULATION

		Victimes.	Maisons incendiées.
Première partie	: *Les premières journées de l'invasion*	43	132
Deuxième partie	: *Le siège de Namur*	399	545
Troisième partie	: *Tamines et la bataille de la Sambre*	480	957
Quatrième partie	: *Le combat de Dinant*	787	1,715
Cinquième partie	: *L'Entre-Sambre-et-Meuse*	236	1,505
Sixième partie	: *La bataille de Neufchâteau et de Maissin*	205	793
Septième partie	: *La bataille de la Semois et de Virton*	662	1,290
		2,812	6,937

Donc en quelques jours de temps, dans la traversée des deux provinces belges de Namur et de Luxembourg, les IIe, IIIe, IVe et Ve armées allemandes ont mis à mort 2,812 civils et ont incendié 6,937 maisons!

(1) Dont 6 en France.

ANNEXE II

L'histoire officielle de la guerre.

Le *Reichsarchiv* vient de commencer la publication de l'histoire officielle allemande de la guerre mondiale, sous le titre *Der Weltkrieg 1914-1918* (1). Deux volumes ont déjà paru. Le premier est consacré aux *Batailles des Frontières dans l'Ouest* (2) (c'est-à-dire en France et en Belgique), le second traite de *La Libération de la Prusse orientale*. Le premier de ces deux volumes intéresse directement la Belgique et mérite de retenir particulièrement notre attention.

Dès le début des hostilités, les Allemands dénaturèrent déjà l'histoire de la première période de la grande guerre et notamment celle de l'invasion de la Belgique. « Ils avaient l'irréductible persuasion que leurs armées seraient invincibles et que leur triomphe suffirait, non seulement à bâillonner les vaincus, mais à imposer le silence à tout l'univers. Bien plus, ils aimaient à nous faire entendre cette prétentieuse et cynique parole : L'histoire de la guerre! Nous l'écrirons nous-mêmes! Nous l'écrirons seuls! Et on nous croira! (3). »

Bien que l'issue finale de la guerre ne soit pas venue confirmer cette confiance et couronner la redoutable entreprise, la morgue allemande n'a rien perdu de son outrecuidance; elle s'est manifestée tout d'abord dans les *Mémoires* des grands généraux : le Kronprinz allemand, Ludendorff, von Kluck, von Bülow, von Hausen, von Pritzelwitz, pour ne citer que ceux dont les troupes ont opéré en Belgique.

Mais cette fois, c'est le Grand Etat-Major prussien, dont la « section historique » s'est fondue dans le *Reichsarchiv*, qui publie l'histoire officielle allemande de la guerre mondiale. Malgré les prétentions « scientifiques irrécusables » affirmées bien hautement par les rédacteurs du *Weltkrieg* (4), dès le début de l'ouvrage son caractère nettement tendancieux invite le lecteur à la défiance.

C'est ainsi qu'un tableau (pp. 36 et 37) indiquant jour par jour, heure par heure, la mobilisation chez les peuples belligérants, montre que l'Allemagne se serait mise la toute dernière sur pied de guerre, forcée par les préparatifs inquiétants de ses voisins. Un autre tableau (p. 646) indique les forces en présence sur le

(1) Berlin, Mittler et Sohn, 1925.

(2) *Die Grenzschlachten im Westen*. 720 p. in-4° et 12 cartes.

(3) *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, t. I, p. VII.

(4) « Eine wissenschaftlich einwandfreie Darstellung. » *Avant-Propos*, p. VII.

front occidental, d'où résulterait la supériorité numérique des Alliés. Il est vrai que dans une note minuscule les auteurs ont soin de signaler que ces données ne peuvent prétendre à une complète exactitude « si bien que la force de l'armée française particulièrement est peut-être comptée trop haut! »

Le thème des violations de frontières par les troupes françaises est aussi abondamment développé, mais sans aucune précision, ce qui est de nature à étonner dans un ouvrage « scientifique ». Par contre, il n'est pas fait mention de l'ordre de mise en place des troupes de couverture françaises avec cette réserve que nul élément ne devait s'approcher à plus de dix kilomètres de la frontière allemande.

La question de la violation de la neutralité belge est de nouveau traitée à la manière allemande (1). Bien que ce soit un acte contraire au droit des gens, l'Allemagne était forcée de ne pas tenir compte de cette neutralité, parce que, selon les paroles mêmes du chancelier, « la nécessité ne connaît pas de loi », et aussi parce que, de toute façon, la France et l'Angleterre auraient, de leur côté, violé cette neutralité si l'Allemagne n'avait pris les devants.

Dans le *Dictionnaire du Droit des gens et de la Diplomatie*, publié à Berlin sous la direction du Dr Strupp, le professeur Kunz, sous la rubrique *Belgien*, a écrit un article dans lequel il réfute lui-même la thèse allemande. Cette *nécessité stratégique*, conclut-il en substance, que l'Allemagne allégua pour justifier la violation de la neutralité belge, ne la justifiait en aucune façon, car, par les traités de 1839, l'Allemagne s'était précisément engagée de ne jamais se laisser entraîner par une nécessité stratégique à passer à travers la Belgique. Sans quoi les traités n'ont plus aucune signification.

Quant à l'allégation que de toute façon la France et l'Angleterre auraient violé cette neutralité, le Dr Kunz y répond aussi, tout au moins pour ce qui concerne la France. Nous traduisons littéralement : « Que le plan de campagne des Français ne reposait nullement sur la violation de la neutralité belge, la marche de leurs armées et la suite de la guerre l'ont démontré. » (P. 124.) (2)

La méthode « scientifique » de l'ouvrage est encore bien plus sujette à la critique, lorsque, pour donner soi-disant plus de clarté à l'exposé, l'action des belligérants est traitée dans des chapitres séparés, de sorte que la synthèse des deux aspects de la bataille échappe au lecteur. C'est ainsi que dans ce premier volume, la quatrième partie, relative aux batailles des frontières proprement dites, consacre les cinq premiers chapitres au récit des combats vus du côté allemand, et ces mêmes combats sont considérés dans le sixième chapitre du côté des Alliés.

Ces critiques faites, nous reconnaissons que ce premier tome de l'histoire officielle allemande de la guerre mondiale offre un intérêt considérable au point de vue stratégique pour les batailles des Frontières dans l'Ouest.

Mais des restrictions s'imposent aux passages où, pour expliquer les crimes dont les armées allemandes se sont rendues coupables au début de la campagne, et notamment dans leur randonnée à travers la Belgique, le *Reichsarchiv* accuse

(1) T. I, pp. 18-19 et 52-55.

(2) Pour toute cette question, voir le *Wörterbuch des Völkerrechts und der Diplomatie*, 1 vol., pp. 119 et suiv., dont nous avons publié un compte-rendu dans le *XXe Siècle* du 3 août 1923.

gratuitement la population d'avoir pris part aux hostilités et organisé la guerre des francs-tireurs.

Nous savions déjà que, sur cette question, les généraux allemands n'avaient pas désarmé; et tous ceux que nous avons cités plus haut, à l'exception de von Bülow, parlent dans leurs *Mémoires* de « cette attitude hostile de la population civile et de cette guerre de francs-tireurs, faisant de malheureuses victimes et donnant lieu à des cruautés indescriptibles ». C'est ainsi que s'exprime le Kronprinz allemand (1). Il n'est en cela que l'écho du généralissime von Moltke qui, le 28 août 1914, communiquait à la presse une protestation dans laquelle il parlait des « attaques traîtresses de la population civile belge, y compris les femmes, et des cruautés bestiales (*bestialische Grausamkeiten*) commises sur leurs blessés (2) ».

Il semblait pourtant que, depuis la publication du *Livre Blanc* allemand, un revirement s'était opéré, tout au moins dans les milieux scientifiques, et que l'accusation portée en particulier sur la population belge n'obtenait plus le même crédit au delà du Rhin.

Qu'on se rappelle notamment l'enquête faite par le Professeur Hans Wehberg auprès des survivants du fameux *Manifeste des 93 intellectuels allemands*, qui fit tant de bruit en 1914. En 1920, sur les 75 encore en vie, seize seulement maintenaient leur point de vue. Quarante-deux étaient d'avis qu'en aucun cas on ne pouvait plus soutenir toutes les affirmations de cet appel, et la plupart avouaient avoir signé cette protestation sans en bien connaître le contenu (3)!...

Dans le *Dictionnaire du Droit des gens et de la Diplomatie*, publié à Berlin à partir de 1922, et dont nous avons déjà parlé plus haut, le D[r] Kunz dit à la fin de son article sur la *Belgique* que « pendant la guerre, indépendamment de la violation de la neutralité, la Belgique a soulevé une foule de problèmes et de controverses du droit des gens, notamment au sujet de la guerre des francs-tireurs » et l'auteur renvoie au mot « Franktireur ». A ce mot, paru dans la 5[e] livraison (p. 326), une nouvelle référence invite à consulter le mot « Kombattanten ».

On pouvait s'attendre à trouver enfin à ce dernier endroit un réquisitoire serré contre cette « fanatique population belge ». Il n'en est rien. Le D[r] von Kirchenheim, auteur de l'article, après avoir historiquement et juridiquement étudié la question des « combattants » et « non combattants », conclut que le problème est loin d'être tranché. Quant aux « francs-tireurs » proprement dits, il énumère les conditions requises pour légitimer leur organisation dans une guerre moderne. La dernière de ces conditions demande de respecter les lois et les usages de la guerre. « Il est douteux, ajoute M. von Kirchenheim, que les troupes de peuples non civilisés employées dans la dernière guerre aient observé cela. » Et il ajoute : « Quant à cette dernière condition, il est probable qu'elle ne peut jamais être remplie par la population qui se lève en vue de sa défense, à moins

(1) *Souvenirs de guerre*, o. c., pp. 14, 47 et 59.

(2) Cité par Van Langenhove dans son ouvrage *Comment naît un cycle de légendes*, p. 206.

(3) Cf. *Wider den Aufruf der 93!* Das Ergebnis einer Rundfrage an die 93 Intellektuellen über die Kriegsschuld von D[r] Hans Wehberg. (Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte M. B. H. in Berlin W. 8, 1920.)

qu'elle n'ait été soumise à un examen du droit des peuples. » C'est tout, et c'est loin d'être clair !

Les savants allemands semblent donc ne plus oser aborder dans l'application la question des francs-tireurs.

Les rédacteurs de l'histoire officielle allemande de la guerre mondiale, tout en prétendant se servir d'une méthode scientifique, n'ont pas eu le même scrupule, nous l'avons déjà dit.

Ils reviennent tout d'abord sur l'organisation de la garde civique belge qu'ils prétendent avoir été mise sur pied de guerre, sans aucune considération des stipulations du droit des gens. « Cette façon d'agir suscita plus tard de grands malheurs » (p. 97). Ils s'en réfèrent à l'ouvrage du colonel Schwertfeger (1) qui déclare formellement que les gardes civiques belges en grand nombre prirent part à des faits de guerre sans les signes distinctifs requis.

Nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, que, dans les deux provinces de Namur et de Luxembourg, les seules dont nous ayons étudié l'histoire dans notre ouvrage, le colonel Schwertfeger serait incapable d'appuyer son affirmation sur un seul fait précis.

Nous n'avons nullement l'intention de relever tous les passages du *Weltkrieg* où la population civile belge est mise en cause, et dans lesquels l'Allemagne, pour se laver d'une accusation méritée de cruauté, ne recule devant aucun moyen et transforme en assassins des victimes injustement sacrifiées. Qu'il nous suffise de citer l'une ou l'autre de ces affirmations toute gratuites, sans même nous attarder à les réfuter et à en montrer l'inanité ; car — comme nous l'avons déjà dit ailleurs — *les faits sont plus forts que toutes les affirmations*, et aux allégations vagues et mensongères, nous avons opposé l'histoire objective, claire et précise de *l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*.

C'est à Andenne que les troupes allemandes devaient passer la Meuse, en dehors de la portée des forts de Namur, pour contourner la place forte et procéder au plan d'encerclement. Lorsqu'elles y arrivèrent le 19 août 1914, les soldats belges du 8e de ligne venaient de se replier après avoir fait sauter le pont. Cet incident retarda de 24 heures la marche de l'ennemi. Celui-ci se vengea en massacrant 221 civils et incendiant 37 maisons. Voici maintenant la version officielle allemande : « La 1re division de la Garde-Réserve n'arriva ce jour-là (20 août) qu'à Landenne à cause de très sérieux combats de rue au passage de la Meuse à Andenne, combats occasionnés par l'attitude hostile de la population civile belge. » (P. 409.)

Le 15 août, la cavalerie saxonne, appuyée par l'infanterie et l'artillerie, tente de forcer le passage de la Meuse à Dinant. Elle en est empêchée par la division Deligny, avant-garde de la 5e armée française. Ce n'est que huit jours après, le 23 août, que le XIIe corps de l'armée de von Hausen parvient à faire passer quelques éléments sur la rive gauche du fleuve, défendue par de faibles unités de l'armée française du général Lanrezac. Tant de retard et une telle déconvenue devait trouver sa vengeance, ainsi que l'avait annoncé l'ennemi : 676 civils périrent

(1) *Belgische Landesverteidigung und Bürgerwacht* 1914 Verlag von Reimar Hobbing in Berlin, 1920

et 944 maisons furent incendiées! Ces cruelles représailles se justifient, selon l'histoire officielle allemande, « par de violents combats de francs-tireurs se défendant par tous les moyens, alors que tous les désavantages étaient pour les troupes de la 46e brigade pressées dans des rues étroites » (p. 379). « On avait sous-estimé, est-il dit un peu plus loin (p. 380), les difficultés du transbordement par-dessus la vallée de la Meuse, profondément encaissée, en face d'un ennemi fortement retranché, et surtout on n'avait pas suffisamment compté sur la résistance fanatique de la population. » Pour ce qui concerne l'attitude des Dinantais à l'égard des troupes envahissantes, nous renvoyons au tome Ve de notre histoire de l'invasion allemande : *Le Sac de Dinant*. Tout esprit impartial et non prévenu y trouvera la vérité.

Tandis que les troupes de von Hausen tentaient le passage de la Meuse à Dinant, celles de von Bülow venaient de franchir la Sambre à Tamines, mais non sans avoir éprouvé un premier échec le 21 août, et après avoir subi le lendemain des pertes sanglantes infligées par des unités du 10e corps français. Lorsqu'enfin l'ennemi fut maître de la localité, il fit ranger sur les bords de la Sambre, en face de l'église Saint-Martin, environ 550 hommes, parmi lesquels des vieillards et des enfants. Le colonel von Roquès, du 77e R. I., commanda le feu et Tamines put inscrire sur son nécrologe civil le nom de 374 victimes. Une partie du village, 242 maisons, avait été détruite par un incendie systématique.

Voilà certes le fait le plus saillant des représailles exercées à l'égard de soi-disant francs-tireurs : la condamnation à mort de plus de 500 hommes! Et cependant le *Livre Blanc* allemand, qui est censé passer en revue toutes les localités de la Belgique où des sévices ont été commis, ne souffle mot de Tamines. Bien plus, les historiens militaires eux-mêmes ne disent rien des événements qui se sont déroulés en cet endroit, et, dans ses *Mémoires*, von Bülow, commandant la IIe armée, et dont le Xe corps opérait sur la Sambre à Tamines, semble ignorer le nom même de la localité.

Le *Reichsarchiv* n'a pas cru devoir imiter ce silence et s'étend assez longuement sur le passage de la Sambre par la IIe armée (pp. 354-364). Il revient constamment sur les violents combats de rues (Strassenkämpfe), sans mettre en cause les civils, sauf à deux endroits : à Monceau-sur-Sambre et dans les faubourgs de Charleroi où « la résistance fanatique des habitants arrêta la marche des troupes » (p. 357). Au sujet de Tamines il est dit (p. 359) que « les parties de la 40e division d'infanterie lancées sur le village avaient commencé à 4 heures du matin le passage du pont, après un combat de rue acharné ». Terme vague assurément et qui laisse un vaste champ aux suppositions!

A plusieurs reprises nous trouvons dans l'ouvrage allemand des extraits des communiqués rédigés par la direction supérieure des armées à Coblence. C'est ainsi que nous lisons à la page 395 que, le 23 août, la IIe armée atteignit la ligne Merbes-le-Château-Gerpinnes-Saint-Gérard, malgré de durs combats contre un adversaire tenace et « *aussi par endroits contre la population civile* ». La même direction supérieure communique ce qui suit, toujours en date du 23 août : « Des forces ennemies considérées comme des arrière-gardes, aidées par la rive extraordinairement difficile et par d'*innombrables francs-tireurs* (zahllose Franktireurs) ont,

jusque pendant la nuit, contrecarré tellement le passage de l'armée, qu'à 11 heures du soir de faibles contingents seulement des deux corps d'armée (IIe et IVe), malgré la plus grande vaillance, ont pu s'emparer de la rive gauche de la Meuse. » (P. 383.)

Les mêmes accusations reviennent sous la plume des rédacteurs du *Weltkrieg*, lorsqu'ils écrivent l'histoire des combats livrés dans la province de Luxembourg. « Même à Neufchâteau, y est-il dit (p. 327), qui se trouvait sous le feu rasant de l'ennemi, des habitants prirent aussi part au combat en tirant sur des colonnes de munitions. »

Aucune accusation n'est portée contre les habitants de Rossignol. Pourquoi alors en avoir fusillé 120, qui avaient été conduits jusqu'à Arlon en qualité d'*otages*?

Par contre, les événements de Tintigny fournissent l'occasion d'accusations ayant une portée plus générale : « L'infanterie de l'avant-garde trouva Tintigny libre et se déploya hors du village pour l'attaque dans la direction de Bellefontaine. Mais, au contraire, le gros (de la 11e division) subit en traversant Tintigny une attaque de coups de feu partant de toutes les maisons, attaque caractéristique pour les combats de ces jours (*sic*) et qui ici, comme dans la plupart des autres cas, *était, de la part des habitants, le résultat d'un plan préparé d'avance* (von der Einwohnern planmässig vorbereitet gewesen war). » (P. 315.) On sait ce qui advint : 83 habitants furent tués et 184 maisons furent réduites en cendres.

Le *Livre Blanc* allemand s'était tu au sujet des événements d'Ethe, comme il avait passé sous silence ceux de Tamines. Et, cependant, les jours qui suivirent le combat acharné qui se livra dans la vallée du Ton, les troupes de la Xe division allemande, qu'avait tenue en échec la 14e brigade française, fusillèrent 277 civils d'Ethe et de Latour, massacrèrent plusieurs centaines de soldats français blessés à Ethe et à Gomery, et incendièrent en grande partie ces deux villages. Pas plus que le *Livre Blanc*, les historiens officiels de la guerre ne relèvent ces crimes, mais préviennent l'accusation de cruauté en accusant à leur tour gratuitement les habitants du pays d'avoir pris part à un vif combat de maisons avec des soldats français dispersés (p. 341).

Nous avons relevé quelques-unes des graves accusations portées dans l'*Histoire de la guerre mondiale* contre la population belge sur le parcours des IIe, IIIe, IVe et Ve armées allemandes; on a pu constater combien ces allégations sont toujours intentionnellement vagues et purement gratuites. Ce que les rédacteurs du *Weltkrieg* passent complètement sous silence, c'est la façon exemplaire dont ces soi-disant francs-tireurs belges ont été châtiés et les représailles exercées dans les villages où des coups de feu auraient été tirés par les civils. En quelques jours de temps, du 21 au 25 août 1914, dans la traversée des deux provinces de Namur et de Luxembourg, ces quatre armées allemandes ont mis à mort 2,812 civils et ont incendié systématiquement 6,937 maisons!

Lorsqu'il y a six ans nous livrions au public le premier volume de notre ouvrage, nous terminions la Préface par le souhait que « ces pages, rassemblées pour l'honneur du droit outragé, tombent sous les yeux de nos ennemis, qu'elles fassent la lumière dans leurs esprits jusqu'ici réfractaires à la vérité et qu'elles les

guérissent de leur insupportable orgueil et de leur soif de domination. » Notre souhait n'a été qu'imparfaitement réalisé. Notre ouvrage est tombé entre les mains des dirigeants de l'Allemagne et a été soigneusement examiné par des savants d'Outre-Rhin. Aucune critique jusqu'à présent n'en a été faite ; on s'est contenté de nous signifier qu'un tel travail, pour avoir quelque valeur, devrait être entrepris par un « neutre ». L'Allemagne pourrait donc impunément nous accuser, et la Belgique n'aurait pas le droit de répondre !

Nous n'avons heureusement pas à solliciter ce droit, il nous appartient, et nous en avons usé pour défendre la noble cause de la justice violée et de la vérité contrefaite.

* * *

Le gouvernement français n'a pas cru devoir imiter l'empressement de l'Allemagne à prendre, comme on l'a si bien appelée, l'*offensive historique*. Il lui a semblé, avec raison, que l'heure n'était pas venue d'écrire cette *Histoire* de la grande guerre de 1914-1918. Il faut pour cela une documentation abondante et contradictoire qui n'existe pas encore, et, de plus, il faut du recul pour pouvoir porter des jugements impartiaux. A si brève échéance une histoire de la guerre est destinée à être fatalement incomplète et inexacte.

Ces raisons cependant n'étaient pas suffisantes pour empêcher de se mettre au travail. Il est urgent, au contraire, que « le monde sache le plus tôt possible comment, une fois encore, la France a sauvé, par le génie et le sacrifice de ses enfants, la civilisation en péril ». C'est pourquoi, « dès le début de 1919, le ministre de la Guerre s'est préoccupé de faire réunir au plus vite les documents encore épars, puis de désigner les officiers chargés d'en assurer l'exploitation ». Le premier but qu'il assignait au *Service historique* était ainsi défini : « donner au public, le plus rapidement possible, par un travail scientifiquement conçu et exécuté, une relation exposant : 1° dans ses grandes conceptions, la conduite de la guerre par le haut commandement français ; 2° dans ses grandes lignes, le développement des opérations ».

Comme on le voit, le ministre de la Guerre n'a pas chargé le *Service historique* d'écrire une histoire de la guerre mondiale, comme la *Reichsarchiv* a eu la prétention de le faire, mais il a limité son rôle à exposer la situation des *Armées françaises dans la Grande Guerre* (1). C'est le titre, du reste, de l'ouvrage. Même dans ce cadre déjà limité, vu « l'immensité du front, l'énormité des effectifs, la complexité des événements, la masse considérable des documents, la nécessité de mener rapidement l'œuvre à bien, » on s'est décidé « à ne pas descendre en principe, dans l'exposé des faits, au-dessous de l'échelon corps d'armée ».

Quant à la méthode de travail, on a divisé « l'exposé en périodes dont chacune a paru constituer une phase caractéristique de la campagne ». On a voulu surtout

(1) *Les Armées françaises dans la grande guerre*. Tome 1er, premier volume (XV, 484 pp.). Annexes (1026 pp.), 38 cartes. Paris. Imprimerie nationale, 1922.

publier le plus grand nombre possible de documents originaux « ayant servi de base à l'action des armées françaises, ou fait connaître les résultats de cette action », et qui, de ce chef « présentent un intérêt de premier ordre ; on pourrait presque dire que leur publication constitue la partie principale de l'œuvre du service historique ». Le mot d'ordre a été « de tout dire, de ne rien cacher, de tout subordonner à l'exposé de la vérité ». On trouvera un exemple de cette remarquable sincérité à la fin du premier volume qui se termine par cet aveu : « Ainsi, en quatre journées, du 20 au 23 août, le sort de la bataille des Frontières s'était décidé. Le double échec de notre offensive en Lorraine et dans les Ardennes, en même temps que la pression très forte exercée sur nos armées de gauche par des masses ennemies considérables, amenaient le général en chef à concevoir un nouveau plan, nécessitant au préalable une manœuvre en retraite. » (P. 480.)

Comme cette méthode *objective* et *probante* l'emporte sur les prétentions « scientifiques irrécusables » du *Reichsarchiv*, qui entreprend, dès aujourd'hui, une histoire de la guerre mondiale avec peu ou point de documentation à l'appui du texte qu'il présente !

L'ouvrage français est divisé en neuf tomes, correspondant, comme on l'a dit plus haut, à neuf périodes bien caractéristiques de la Grande Guerre.

« Le tome premier embrasse l'ensemble des opérations auxquelles ont pris part les armées françaises depuis le début des hostilités jusqu'au 13 novembre 1914, date à laquelle prend fin la guerre de mouvement en même temps que la bataille des Flandres. »

Ce tome comprend trois volumes : le premier est consacré aux événements militaires qui se sont déroulés jusqu'au 23 août. La bataille de la Marne et la poursuite exécutée jusqu'à l'Aisne font l'objet du deuxième volume. Le troisième traite des opérations ultérieures jusqu'au 13 novembre.

C'est le premier de ces volumes qui nous intéresse tout particulièrement, parce qu'il contient des documents précieux pour l'histoire des premières semaines de la guerre en Belgique.

Les événements militaires que nous avons exposés dans notre documentation pour servir à l'*Histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, sont donc contenus, pour ce qui concerne le front français, dans le premier volume de l'ouvrage intitulé *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*. Nous n'avons pu, dans l'exposé de ces événements, renvoyer nos lecteurs à cet ouvrage de toute première valeur, pour la bonne raison que ce volume, déjà imprimé en 1922, vient seulement, pour des motifs qu'on ignore, de voir le jour en février 1925. Nous avons été néanmoins heureux de constater que nos renseignements concordent parfaitement avec ceux de l'ouvrage officiel français, ce qui n'est pas de nature à étonner, puisque nous avons eu la bonne fortune de pouvoir puiser à la même source : au *Service historique* de l'Etat-Major Général de l'armée à Paris.

ERRATA ET ADDENDA

Tome VI

P. 223. Après *Errata*, ajouter : du tome V, le sac de Dinant.

Tome VII

P. 28, ligne 21. Après *Louette-Saint-Pierre*, ajouter : à Gedinne.
P. 31, en bas de la page, ajouter : Bellefontaine, 2 maisons incendiées.
Vresse, 1 civil tué.
P. 33, ligne 4. Au lieu de : *la Ve armée*, lire : la IVe armée.
P. 39, ligne 1. Au lieu de : le 20 août à *14 heures*, lire : à 2 heures du matin.
P. 44, en note, ligne 3. Au lieu de : le 20 août à *14 heures*, lire : à 2 heures du matin.
P. 260. Après le rapport n° 728, ajouter :

Le 23 août, vers 21 heures, des Allemands arrivèrent à *Graide* et se saisirent de Joseph LÉONET, âgé de 52 ans. Sa femme le retrouva le lendemain à l'état de cadavre, près de la grange de Louis Pierre. On ignore les circonstances de sa mort.

P. 266. Après le rapport n° 737, ajouter :

Arrivant à *Mouzaive*, le 24 août, les Allemands envahirent sauvagement les maisons du village et les pillèrent. Ils mirent le feu à celle de Camille Chaidron.

Tome VIII

P. 14, en note (1). Au lieu de : *Dont* une en France, lire : plus une en France.
P. 33, ligne 20. Au lieu de : il *ait* été chargé, lire : il eût été chargé.
P. 91, rapport n° 782, ligne 1. Au lieu de : pays *gaumais*, lire : pays gaumet.
P. 96, note 1. Au lieu de : *ceux-ci* se réfugièrent, lire : les femmes et les enfants se réfugièrent.
P. 114, ligne 3. Au lieu de : qui *fumaint* encore, lire : qui fumaient encore.
P. 120, dernière note. Au lieu de : (1), lire : (3).
P. 174, ligne 18. Au lieu de : par *voix* d'affiche, lire : par voie d'affiche.
P. 174, rapport n° 809, ligne 12. Au lieu de : l'*un* d'elles, lire : l'une d'elles.
P. 202, ligne 4. Au lieu de : *obtinsent* pour mourir, lire : obtinssent pour mourir.
P. 297, note 12. Au lieu de : *à la* suite de ses blessures, lire : des suites de ses blessures.
P. 354, ligne 10. Au lieu de : ayant *à faire* à des forces, lire : ayant affaire à.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre II.

Le Ve corps posnanien.

Chapitre III.

Le XIIIe corps wurtembergeois.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME

Légende.

+ + + Limite d'Etat.
Route.
Cours d'eau.
Bois.
AK Corps d'armée allemand
XII D. Division allemande
Sten Arrêt Chemin de fer.
Ch. de fer vicinal
Commune.
Hameau.
CA Corps d'armée français.
24e D. Division française.
Avance des armées allemandes.
Situation des armées alldes le 21 août au soir.
Marche des armées alldes le 22 août au matin.
Stationnement des corps français le 21 août au soir.

N

Bertrix
NEUFCHÂTEAU
Orgéo
Hamipré
Grapfontaine
St Médard
Martelange
Straimont
Assenois
Léglise
Forêt d'Anlier
Forêt d'Herbeumont
Herbeumont
Vlessart
Les Fossés
Thibésart
Behême
Louftémont
Parette
Nothomb
VI AK.
Suxy
Forêt de Rulles
Mellier
Anlier
XI D.
XII D.
Heinstert
Schockville
Post
Forêt de Chiny
Grend
Att

Chiny
Ste Cécile
Lacuisine
Chassepierre
Florenville
Les Bulles
Moyen
Izel
Pin
Valansart
Rossignol
Marbehan
Orsainfaing
Rulles
Harinsart
Termes
Fme du Mesnil
Breuvanne
Ansart
Jamoigne
Romponcel
Frenois
Prouvy
Tintigny
Han
Habay-la-Neuve
Habay-la-Vieille
Nobressart
Houdemont
Thiaumont
Metzert
Lischert
Villers-s-Semois
Hachy
Heinsch
Freylange
Viville
Fouches
Stockem
Semois Riv.
Lenclus
Etalle
Sivry
Vance
VAK.
24e D.
23e D
3e D.C
St Vincent
Fme Chenois
Poncelle
Bellefontaine
Ste Marie
Fratin
Forêt d'Orval
5e B.C
Forêt de Merlanvaux
Chau de Mohimont
12e C.A
Ruines de l'Abbaye d'Orval
Villers-dvt-Orval
La Soye
Lahage
Houmbois
Croix Rouge
IX D.
Buzenol
Chantemelle
X D.
Toernich
Chau du Bois d'Arlon
Udange
Wolkrange
Buvange
Limes
Gérouville
4e D.
Margny
Herbeuval
Meix-devant-Virton
Fme du Hayan
Fme de Bar
St Léger
Châtillon
Meix-le-Tige
Habergy
Guelff
Bébange
Robelmont
Belle Vue
Fond de Jevé
Min de Rabay
Messancy
Rachecourt
Baltincourt
Willancourt
Aix-sur-Croix
2e D.C.
Breux
FRANCE
C.A.C.
Sommethonne
Houdrigny
Villers-la-Loue
VIRTON
Ethe
Bleid
XXVII D.
Mussy-la-Ville
XXVI D.
Gennevaux
Halanzy
Avioth
2e C.A.
Thonne-la-Long
Dampicourt
Chenois
Latour
Gomery
Signeulx
Baranzy
Musson
Couvreux
St Mard
Virton Riv.
Pt Verneuil
Montquintin
Rouvroy
8e D.
7e D.
Ruette
St Remy
Ville Houdlémont
KAMPFER
Bure la Ville
Gorcy
Romain
Redoute du Bel Arbre
Mt St Martin
Gd Verneuil
Ecouviez
Harnoncourt
Lamorteau
9e D.
St Pancré
LONGWY
Cosnes
Chiers Riv.
MONTMÉDY
3e D.
Velosnes
4e C.A.
Torgny
La Malmaison
Allondrelle
Grandcourt
5e C.A.
10e D.
Lexy
Tellancourt

GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Oberpallen
Guirsch
Bonnert
Fràssem
Waltzing
Eischen
ARLON
Clairefontaine
Autelhaut
Barnich
Sterpenich
Autelbas
Capellen
Hondelange
Mamer
Garnich
Turpange
Sélange
Clémency
XIII AK.
Dippach
Longeau
Athus

Fig. 228. — Carte de la région étudiée dans la VIIe partie.
(Bataille de la Semois et de Virton.)



Chiny
Ste Cécile
Lacuisine
Semois Riv.
Chassepierre
Les Bulles
Termes
Florenville
Moyen
Izel
Jamoigne
Fme du Mesnil
Ain
Romponcel
Frenois
Valansart
Prouvy
24e D.
23e D.
St Vincent
3e D.C.
Forêt d'Orval
5e B.C.
12e C.A.
Chau de Mohimont
Forêt de Merlanvaux
Ruines de l'Abbaye d'Orval
Villers-devt Orval
La Soye
Limes
Gérouville
Margny
Melix-devant Virton
Herbeuval
Fme du Hayon
2e D.C.
Breux
Sommethonne
C.A.C.
Villers la Loue
Avioth
2e C.A.
Thonne-la-Long
Dampicourt
Couvreux
Pt Verneuil
Montquintin
Rouvroy
Gd Verneuil
Ecouviez
Chiers Riv.
Othain Riv.
MONTMÉDY
3e D.
Velosnes
Torgny
FRANCE



C.A.C.
2E C.A.
4E D.
3E D.
4E
MONTMÉDY
Breux
Avioth
Sommethonne
Villers-la-Loue
Thonne-la-Long
Dampicourt
Couvreux
Pt Verneuil
Montquintin
Rouvroy
Gd Verneuil
Ecouviez
Velosnes
Torgny
Lamor
Chiers Riv.
Othain Riv.
Ton Riv.
Melix-devant
Virton
Fme du Hayon
Laha
Rob

